
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04340 3823


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LA DÉVOTION

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

DOCTRINE — HISTOIRE



DU MÊME AUTEUR

Le Saint Cœur de Marie. *Deuxième édition.* 1 vol. in-8 couronne. Paris, G. Beauchesne. 7 fr., *franco*. . . . . 7 fr. 70

Nature et Surnaturel. Élévation, Déchéance, État présent de l'Humanité. *Cinquième édition.* 1 vol. in-18 jésus. Paris, G. Beauchesne. 7 fr., *franco*. . . . . 7 fr. 70

De vera religione et apologetica. 1 vol. in-8 carré. Paris, G. Beauchesne. 7 fr., *franco*. . 7 fr. 70

De magisterio vivo et traditione. 1 vol. in-8 carré. Paris, G. Beauchesne. 6 fr., *franco*. . 6 fr. 60

De Scriptura sacra. 1 vol. in-8 carré. Paris, G. Beauchesne. 6 fr., *franco*. . . . . . 6 fr. 60

“ **Hors de l'Église pas de salut** ”. 1 vol. in-8 couronne. Paris, G. Beauchesne. (*En réimpression*).

La vie intime du catholique. 1 vol. in-8 couronne. Paris, G. Beauchesne. 2 fr., *franco*. . 2 fr. 25

Marie, Mère de grâce. 1 vol. in-8 couronne. Paris, G. Beauchesne. (*Sous presse*).

Les contresens bibliques des prédicateurs. 1 vol.in-12. *Deuxième édition, revue et augmentée.* Paris, Lethielleux.

La foi et l'acte de foi. 1 vol. in-12. *Troisième édition, revue et augmentée.* Paris, Lethielleux.

Saint Jean-Baptiste de la Salle. 1 vol. in-12. Paris, Bonne Presse.

Causeries pédagogiques. Paris, Poussielgue.

La Dévotion
au
Sacré-Cœur de Jésus

Doctrine — Histoire

Par J.-V. BAINVEL
Professeur de théologie à l'Institut Catholique de Paris.

7e MILLE





PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117

1921

NIHIL OBSTAT

Parisiis, die 24 Maii 1919.

J. AURIAULT.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 31 Maii 1919.

H. ODELIN,

v. g.

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Cette édition se distingue des précédentes, sans parler des détails de style ou de typographie, par quelques retouches ou additions. Parmi les retouches, je signale la qualification de *sainte* donnée à la B. Marguerite-Marie. Comme la canonisation est désormais un fait acquis, quoique futur encore, j'ai cru pouvoir anticiper de quelques mois sur les événements (sans vouloir, bien entendu, aller en rien sur le Décret d'Urbain VIII). Les additions sont assez nombreuses. Les principales sont : l'article sur la question du drapeau et du message à Louis XIV, la mise au point de la question du cœur eucharistique, l'Appendice sur quelques images du Sacré-Cœur, quelques lignes sur la dévotion au cœur de Jésus chez sainte Radegonde, Flandrine de Nassau et les Religieuses de Sainte-Croix (Poitiers). Comme, par suite d'additions successives, le dernier chapitre devenait trop long, je l'ai divisé en trois.

Sur deux points, cette édition ne répond pas encore à ce que j'aurais voulu faire. 1. Pour les *Méditations* du P. V. Huby *sur l'amour de Dieu*, j'ai dû me contenter de textes peu sûrs ou peu exacts, faute d'avoir rencontré l'édition originale, Vannes 1690

(anonyme). Si quelque lecteur la connaissait, il rendrait grand service en me la signalant.

2. Il manque, au chapitre VII, un article donnant une vue d'ensemble sur le développement de la dévotion au XVIII[e] et au XIX[e] siècle. Dans l'espoir d'écrire cet article, j'ai trop fait attendre cette réédition. Pour ne pas traîner sans fin, je dois la donner sans cet utile complément. Ce m'est un gros sacrifice, que je prie Dieu d'agréer pour l'utilité du lecteur.

O Vierge du chemin, guidez-nous vers le cœur de Jésus; donnez-nous de le connaître et de l'aimer, comme vous l'avez connu et aimé vous-même.

Paris, 24 mai 1919,

En la fête de Notre-Dame della Strada.

EXTRAITS DES PRÉCÉDENTES PRÉFACES

---

1. *Préface de la première et seconde édition.* — Ce livre offre un ensemble de notions qu'on ne trouve pas groupées ailleurs : la doctrine, avec quelques précisions nouvelles; une vue historique du développement de la dévotion, sans préoccupation de thèse ni de polémique, avec un grand souci de la documentation exacte et de l'affirmation mesurée; une étude, ou plutôt une longue suite de textes, sur la dévotion telle que nous la présente la Bienheureuse Marguerite-Marie...

« Je ne vous parle pas du Sacré-Cœur, écrivait M[gr] d'Hulst, en 1883. On nous l'a trop gâté. Il faudra que Notre-Seigneur vous en parle lui-même. On en parle si mal pour

lui. » Et qui donc pourrait se flatter d'en parler comme il faut? Il me plairait d'avoir seulement le rôle de la Samaritaine. « Venez et voyez », disait-elle. Ils vinrent, Jésus leur parla, ils crurent. Et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus sur votre parole que nous croyons. Nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » — *Paris, fête de Pâques, 15 avril 1906.*

2. *Préface de la troisième édition.* — ... J'ai trouvé (*dans mon enquête historique*) des faits et des textes si beaux, si pieux, si bien dans le sens et l'esprit de la dévotion, que j'ai cru devoir en faire part au lecteur, autant que c'était possible sans trop grossir le volume. Ce livre y gagnera d'être moins sec, moins exclusivement instructif, tout en ne visant à devenir un livre d'édification que dans la mesure où l'instruction est édifiante. Mais la mesure est large en cette matière [1].

Du même coup, je me trouve avoir mentionné ici, pour la période antérieure aux révélations de Paray, les principaux faits et les principaux textes actuellement connus où la dévotion au Sacré-Cœur se présente à nous de façon nette et précise, sans prétendre d'ailleurs être exhaustif et en laissant aux spécialistes le soin de relever les cas non signalés encore ou de discuter les textes douteux.

Daigne Notre-Dame du Sacré-Cœur bénir ce travail, entrepris pour faire connaître et aimer Jésus en faisant

1. Qu'on me permette d'attirer l'attention sur ce point. Ce livre n'est pas, à proprement parler, un ouvrage de piété, avec prières, pratiques, exercices variés. Mais il me semble que, par la force des choses, la piété y doit déborder. Je n'avais qu'à présenter la doctrine, les faits, les textes : tout y respire, tout y éveille l'amour. Les prières mêmes et les pratiques n'y manquent pas, exquises et pénétrantes, vraie fleur de la piété traditionnelle pour le Sacré-Cœur. Situées, comme elles sont ici, dans leur milieu historique, elles ont un parfum, une fraîcheur, une vie, qu'elles n'ont pas quand on les détache, pour ainsi dire, de leur tige, pour les mettre dans un chapitre à part, comme dans un herbier.

connaître et aimer le cœur de Jésus! Elle seule pourrait parler comme il convient de ce cœur tout aimant et tout aimable : qu'elle en parle elle-même à l'âme du lecteur! Elle seule l'a bien connu, l'a aimé comme il le mérite : que sa prière nous obtienne de le connaître et de l'aimer avec elle! — *Paris, 27 avril 1911, fête du B. Pierre Canisius, grand dévot du Sacré-Cœur.*

Préface de la quatrième édition. — ... Nous avons enfin grâce à Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, la troisième édition de *Vie et œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, depuis longtemps attendue [1]. Ce n'est pas le lieu de dire tout le bien que nous en pensons. D'ailleurs, le meilleur éloge n'est-il pas d'en user et d'y renvoyer partout où l'occasion s'en présente? C'est ce que nous avons fait. Les citations ont été revues sur cette édition [2]; tout en conservant les références aux précédentes, qui peuvent encore rendre service, nous avons partout ajouté le renvoi à celle-ci [3]...

J'ai ajouté, en Epilogue, quelques réflexions sur ce que l'on appelle les harmonies ou convenances de la dévotion. J'avais l'intention, dès la première édition, d'en dire quelques mots. Jusqu'à présent, je n'y étais pas arrivé. Je ne sais si j'ai réussi cette fois à exprimer des réflexions

1. 3 v. in-8°, Paris, de Gigord (Poussielgue), 1915.

2. Cela ne veut pas dire que j'aie toujours adopté le texte de Mgr Gauthey. En bien des cas, j'ai cru devoir garder la leçon des précédentes éditions.

3. Ce renvoi est indiqué par l'initiale G. suivie soit d'un seul chiffre indiquant la page; soit d'un chiffre romain et d'un chiffre arabe, l'un pour le numéro du document, l'autre pour la page; soit des initiales n. et p., suivies elles-mêmes chacune d'un chiffre arabe, dont l'un désigne le numéro du titre en manchette, l'autre la page. Les titres généraux et le numéro du volume étant les mêmes pour les trois éditions, il a suffi de les indiquer une seule fois. Quand le texte des premières éditions a été tant soit peu modifié d'après l'édition nouvelle, nous avons fait précéder l'initiale du nouvel éditeur de la mention : *Revu sur...*

qui m'ont paru de nature à jeter quelque jour, sinon sur la dévotion elle-même, au moins sur ses rapports avec les circonstances providentielles et les conditions de milieu dans lesquelles elle s'est développée. Je les ai placées en Epilogue, comme se dégageant en quelque sorte des explications données et des faits recueillis dans le volume.

Enfin, il m'a paru bon de donner en appendice, après la note bibliographique, une note critique sur quelques textes anciens souvent invoqués en faveur de la dévotion.

Puisse ce modeste travail, ainsi rendu moins imparfait, contribuer d'autant mieux au progrès de cette grande dévotion, en faisant « mieux connaître comme dit la B. Marguerite-Marie, la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus l'on prend plus il y a à prendre ». — *Paris, 14 avril 1916, fête de la Compassion de Marie.*

LA DÉVOTION

AU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Le culte du Sacré-Cœur de Jésus, tel qu'il est reconnu et pratiqué par l'Église, ne repose pas sur les révélations de sainte Marguerite-Marie, non plus que la Fête-Dieu sur celles de la Bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon.

Dans l'un comme dans l'autre cas, l'Église a regardé le culte en lui-même et dans sa diffusion. Elle s'est prononcée sur le culte sans se prononcer sur les révélations. Cependant les révélations ont été pour beaucoup dans le mouvement; Marguerite-Marie, comme la Bienheureuse Julienne, a été l'instrument providentiel. La dévotion au Sacré-Cœur, telle que l'Église l'a reçue et faite sienne, est celle que la sainte dit lui avoir été révélée par Jésus, celle qu'elle a eu mission de propager. C'est là un fait évident.

La constatation du fait n'emporte pas, de soi, un jugement arrêté sur les visions de Marguerite-Marie. Mais il oblige à les étudier de près, puisqu'elles dominent toute l'histoire de la dévotion,

et que la dévotion se présente comme un fait historique, autant ou plus que comme une vérité théologique. La sainte voyante a, pour ainsi dire, allumé le flambeau : elle a vécu la dévotion, et l'a transmise à d'autres. De proche en proche, le culte s'est répandu jusqu'à devenir un culte catholique, un culte public dans l'Église, ayant sa fête et ses pratiques autorisées. D'autres, avant elle, avaient eu la dévotion au Sacré-Cœur, et avaient travaillé à la répandre. Mais le culte qui est devenu le culte actuel du Sacré-Cœur a eu son premier foyer dans le cœur de Marguerite.

Dès lors, pour connaître la question, il faut, avant tout, savoir ce qu'est la dévotion chez la Visitandine, et comment celle-ci nous la présente. C'est après seulement qu'on en peut faire la théologie et en étudier le développement historique. Notre travail comprendra donc trois parties :

I. La dévotion au Sacré-Cœur d'après sainte Marguerite-Marie.

II. La théologie de la dévotion au Sacré-Cœur.

III. Le développement historique de la dévotion au Sacré-Cœur[1].

1. La bibliographie du sujet est très considérable. J'indiquerai, dans le cours de ce travail, outre les ouvrages qui m'ont été vraiment utiles, un bon nombre d'autres, pour orienter quelque peu dans la littérature du sujet, me préoccupant surtout de ceux qui ont marqué dans l'histoire de la dévotion. Comme sources, il faut consulter avant tout les vies ou écrits des personnages dont il est question dans ce livre. Comme répertoires, recueils, ou compilations, on peut indiquer, outre Franciosi, dont j'ai parlé dans la *Préface de la* 3e *édition* :

Dufau, *Trésor du Sacré-Cœur de Jésus* ou *Recueil d'extraits*

de l'Écriture, des Saints Pères, etc., *disposés en ordre alphabétique,* 8 vol., Bruxelles, 1870-1872. Rien de scientifique; mais des textes utiles.

Granger, *Les archives de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Sacré-Cœur de Marie,* 3 vol., Ligugé, 1892-1894. Larges extraits de sainte Mechtilde, de sainte Gertrude, du B. Jean-Eudes, de Marguerite-Marie.

Le règne du Cœur de Jésus ou la doctrine complète de la B. Marguerite-Marie sur la dévotion au Sacré-Cœur, par un prêtre oblat de Marie-Immaculée, chapelain de Montmartre (le P. Yenveux), 2e édition, 5 vol., Paris, 1899 et 1900. Contient, avec la doctrine de la sainte, beaucoup d'autres documents ou indications, mais sans préoccupation ni rigueur scientifique.

Fastes de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, du XIIe *siècle à nos jours,* par un prêtre du diocèse de Coutances. Evreux, 1901.

Nilles, *De rationibus festorum SS. Cordis Jesu et purissimi Cordis Mariæ,* 5e édition, 2 in-8°, Innsbruck, 1885. Répertoire riche et commode, où l'on trouve, entre autres choses : les actes officiels de l'Eglise depuis Innocent XII jusqu'à Pie IX inclusivement; les offices liturgiques et beaucoup d'autres prières; une liste (bien incomplète) d'écrits en diverses langues sur le Sacré-Cœur, malheureusement sans les dates, et sans autre indication que les titres par ordre alphabétique des noms d'auteurs ou (en cas d'anonymes) des premiers mots du titre.

J. Thomas, *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et les sources originales,* Lille (1885?). C'est, après Galliffet et Nilles, le premier ouvrage vraiment scientifique sur la question.

On peut ajouter, à cause des nombreux documents qu'il contient, J. de Galliffet, *De cultu SS. Cordis Dei et Domini Nostri Jesu Christi,* Rome, 1726, auquel il faut joindre les *Novæ observationes pro concessione officii et missæ SS. Cordis Jesu,* Rome, 1728. L'ouvrage fut traduit par l'auteur et augmenté sous le titre : *L'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus-Christ,* Lyon, 1733; réédition avec pièces nouvelles, en 1743, dédiée à Benoît XIV. Souvent réédité, mais rarement avec toutes les pièces. Je renvoie à l'édition faite par le P. de Franciosi, Montreuil, 1897, d'après celle de 1743.

Beaucoup de renseignements aussi, bibliographiques ou autres, toujours précis et exacts, dans l'article *Cœur de Jésus,* de M. René du Bouays de La Bégassière, *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès, t. I, 1909, col. 566-587.

Les périodiques traitant du Sacré-Cœur ou de quelque dévotion ou œuvre y ayant trait. Le plus riche est le *Messager du Cœur de Jésus* (mensuel), Toulouse, depuis 1861 jusqu'à 1901;

Tournai, de 1901 à 1914; Toulouse, de nouveau, depuis 1915. C'est l'organe central de l'*Apostolat de la Prière*, et il est en rapport étroit avec plus de quarante autres *Messagers*, organes de la même association dans le monde entier. Voir la liste de ces périodiques (jusqu'à 1885) dans Nilles, l. II, part. 2, t. II, p. 517-519. *L'Annuaire-Almanach de l'Apostolat de la Prière,* pour 1910, indique, p. 48, 38 organes différents en 24 langues.

Comme répertoires bibliographiques, outre Nilles, *loc. cit.* t. II, p. 527-642, on peut indiquer les tables du *Messager*, de l'*Ami du clergé,* tables générales, 3 vol. 1879-1888, 1889-1898, 1899-1908), des *Études* (tables générales, 3 vol. 1856-1880, 1888-1900, 1901-1910).

Le P. Letierce dans son *Étude sur le Sacré-Cœur*, 2 volumes, Paris 1890 et 1891, donne, à la fin du tome I, p. 619-620, la liste des ouvrages publiés par les Visitandines avant 1800, et à la fin du tome II, p. 548-558, celle des ouvrages publiés par des Jésuites, également avant 1800. Le tout, sans assez de précision ni d'exactitude.

Beaucoup plus précises et plus complètes sont les indications données par le P. Sommervogel dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Nouvelle édition. Voir les *Tables de la* 1re *partie*, par Pierre Bliard, au mot *Sacré-Cœur,* t. X, col. 420-423, Paris, 909.

M. Sauvé, *Le culte du Sacré-Cœur,* Paris, 1905, t. I, p. XXVII-XXXIV, donne une liste d'ouvrages français et latins.

Les renvois aux *Acta Sanctorum* désignent les Bollandistes, réédition de Paris, à partir de 1866.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR D'APRÈS SAINTE MARGUERITE-MARIE

Rien ne vaut comme source les écrits de Marguerite-Marie. Mais des questions se posent sur la valeur des textes, dont il faudra dire un mot.

Les écrits en main, nous étudierons d'abord les grandes apparitions : elles sont à la base de tout, et rien ne fait mieux connaître la dévotion dans son objet et dans sa nature.

Nous examinerons ensuite la pratique de la dévotion et les promesses du Sacré-Cœur, telles que la sainte nous les présente.

Il semblerait que l'on dût, pour commencer, parler de la voyante elle-même et des personnages qui l'ont secondée; donner une idée, autant qu'il est possible, de la nature de ses visions et du comment psychologique; expliquer quelle valeur il convient d'attacher à ces manifestations surnaturelles et aux récits qui en ont été rédigés ; dire quel crédit donne à ces faits et à ces récits la circonstance que l'Église a béatifié ou canonisé la

voyante et adopté le culte qu'elle préconisait. Mais bien des choses en cela ne touchent qu'indirectement à notre sujet; celles qui s'y rapportent directement seront traitées en leur lieu et place. Qu'il nous suffise. pour le reste, de renvoyer aux vies de la sainte ou aux traités de théologie[1].

1. *Vie et œuvres de sainte Marguerite-Marie.* — L'année même qui suivit la mort de Marguerite-Marie, le P. Croiset publia, avec son livre de *La dévotion au Sacré-Cœur de N. S. Jésus-Christ,* Lyon, 1691, un *Abrégé de la vie d'une religieuse de la Visitation Sainte-Marie, de laquelle Dieu s'est servi pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ, décédée en odeur de sainteté le 17 octobre de l'année 1690.* Il y donnait de larges extraits des écrits de la Visitandine, et notamment des lettres adressées à lui-même. Dans les rééditions subséquentes le nom de sœur Marguerite-Marie Alacoque fut mis en toutes lettres. L'*Abrégé* a été réédité avec le livre, en 1895, à Montreuil-sur-Mer, par le P. de Franciosi, d'après l'édition de Lyon 1694. Je cite d'après la réédition.

En 1729, Mgr Languet de Gergy, de l'Académie française (auquel succéda Buffon), alors évêque de Soissons, publiait, après de longs retards, son œuvre monumentale : *La vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie.* Il connaissait les contemporaines, il travaillait sur leurs mémoires, il recevait communication de toutes les pièces. Aussi cette vie a-t-elle été la source principale jusqu'à la publication des Visitandines de Paray, 1867. M. l'abbé Gauthey, aujourd'hui archevêque de Besançon, en a donné, Paris, 1890, une édition in-4°, conforme à l'édition princeps, avec notes, éclaircissements, continuation.

Depuis 1867, nous avons mieux encore. Ce sont les deux volumes publiés par la Visitation de Paray en 1867, et réédités en 1876, avec quelques documents nouveaux (le testament, t. I, note D, les lettres 12 et 100, un billet pieux, t. II, avis 47) sous le titre *Vie et Œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque,* Paris, 2 in-8°. Le t. II contient les écrits. Le t. Ier comprend comme pièce principale la *Vie* inédite, mémoire rédigé par deux anciennes novices de notre sainte, d'après leurs souvenirs et ceux des autres sœurs. Elles y ont utilisé, en outre, et largement cité les écrits de Marguerite-Marie, les mémoires

de ses deux supérieures, la Mère de Saumaise et la Mère Greyfié, l'*Abrégé* du P. Croiset, etc. La Mère Greyfié, à qui elle fut communiquée en 1714, la trouva conforme à la vérité, ne regrettant que d'y tenir tant de place. C'est ce mémoire qui servit de fond à Mgr Languet. Nous le citerons sous le titre : *Contemporaines*. On trouve encore dans le même volume : la procédure de 1715; le mémoire de Chrysostome Alacoque, frère de la Bienheureuse; quelques autres pièces de moindre importance. Mgr Gauthey a donné, en 1915, une troisième édition de *Vie et Œuvres*, notablement augmentée, avec des améliorations considérables, des préfaces, des notes, etc., qui en font comme une œuvre nouvelle. Voir ci-dessus, *Préface* de la quatrième édition. Nous y renvoyons, avec l'initiale G.

Il y a d'autres vies en grand nombre. Les plus connues sont celles du P. Ch. Daniel, Paris, 1865; de M. Cucherat, Autun, 1865, et Grenoble, 1870; de M. Bougaud, Paris, 1874; de M. A. Hamon, Paris, 1907 (voir ci-dessus, *Préface de la 3e édition*); des Visitandines de Paray, Paris, 1909.

Voir, pour plus de renseignements, *Les historiens de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, appendice bibliographique de M. Gauthey au livre de Languet, p. 621-646; et *Les vies de la B. M.-M.* par A. Hamon, dans les *Études*, 20 juin 1902, t. XCI, p. 721-742.

M. Hamon a donné, *ibid.*, 1904, une série d'articles pleins de vues neuves et pénétrantes, *La Bienheureuse Marguerite-Marie. Portrait intime*. Il a publié, en 1907, une vie de la Bienheureuse, où sont enfin utilisées toutes les ressources nouvelles.

2. *Nature des visions et explication psychologique*. S. Thomas, 2, 2, q. 171 et suiv. Traités de théologie mystique comme Scaramelli, Schram, Ribet, Poulain, R. de Maumigny.

Aucun théologien ne prétend donner pour faits extérieurs et réalités objectives toutes les expériences mystiques des saints. Ce que nous garantissons dans notre récit, ce sont ces expériences mystiques. Voir, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, t. XIX (mai, 6e), p. 244-247, une intéressante dissertation, comme quoi « il ne faut pas en appeler aux dits et faits des extatiques pour trancher des questions d'histoire, vu que, dans leurs extases, elles restent (au moins en bien des cas) sous l'influence des idées et des images préalablement acquises. »

3. *Questions d'autorité théologique*. Les théologiens en parlent dans leurs traités *De locis theologicis, De Ecclesiæ magisterio, De fide*, ou analogues. On peut voir, par exemple, J. V. Bainvel, *De magisterio vivo et traditione*, Paris, 1905, nos 107 et 121.

Tout le monde sait que la foi n'est pas directement engagée en ces choses, mais elle peut y être grandement intéressée.

4. Pour le cas de sainte Marguerite-Marie en particulier, voir : Languet, *Discours préliminaire;* J. de Galliffet, *La dévotion au Sacré-Cœur*, 1re partie, l. I, c. III, et aussi *Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite*, au commencement de la 2e partie, p. 265-319; R. de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon 1901, p. 29-47.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉCRITS DE MARGUERITE-MARIE

On peut dire que tout, dans les écrits de notre sainte comme dans sa vie, se rapporte au Sacré-Cœur, directement ou indirectement. Il est bon, ne fût-ce que pour comprendre les renvois, de s'en faire une idée nette. Deux questions se posent :

1° Qu'avons-nous, en fait d'écrits de sainte Marguerite-Marie ?

2° Jusqu'où sommes-nous sûrs d'avoir le texte de la sainte ?

I

Les écrits.

Inventaire, avec remarques sur l'origine ou la provenance.

Ils sont recueillis au tome II de *Vie et Œuvres*. Dans les premières éditions, quelques-uns restaient épars dans les *Contemporaines*, au tome premier[1]. D'autres n'ont été connus ou identifiés

1. A part les quatre pièces ci-dessus mentionnées et la modification de l'*avis* 19, d'après l'autographe, ces deux éditions ne

que depuis 1876. Ces diverses pièces attendaient, pour avoir leur place, la troisième édition, à laquelle travaillait Mgr Gauthey quand l'épiscopat est venu le surprendre, et qu'il a enfin publiée en 1915.

En voici l'inventaire :

1. Deux petits écrits conservés par le P. de la Colombière et publiés dans le journal de ses *Retraites*, en 1684. Ils devaient avoir, le premier surtout, une grande influence sur la propagation de la dévotion. Nous dirons comment. Ce sont :

a) Le récit de ce que l'on a appelé la grande apparition du Sacré-Cœur, celle qu'on date couramment du 16 juin 1675. Il fut rédigé peu de temps après l'événement, sur l'ordre du P. de la Colombière. Celui-ci le transcrivit, pendant sa retraite de Londres, février 1677. La pièce ainsi transcrite fut publiée, avec les *Retraites* du Père, en 1684; elle a été reproduite par le P. Croiset, par le P. de Galliffet, on peut dire, par tous ceux qui ont écrit sur le Sacré-Cœur. Chose curieuse, le récit de la même apparition dans le *Mémoire* autographe de Marguerite-Marie est à peu près textuellement identique, sauf à la fin, où notre sainte abrège. Elle l'a peut-être recopié dans le volume imprimé. Il existe une copie de ces retraites et de la pièce annexe qui semble indépendante du texte imprimé.

diffèrent guère que par la pagination; le texte est sensiblement le même. Nous renverrons toujours aux deux éditions, le premier chiffre étant celui de la première édition, le second, en parenthèse, étant celui de la seconde. Quand il n'y a qu'un chiffre, les deux éditions concordent. G renvoie à la 3e.

Le dernier éditeur du P. de la Colombière, *Œuvres complètes*, Grenoble, 1901, l'a prise pour son texte : il la suppose faite sur l'autographe du Père. La pièce annexe se trouve t. VI, p. 118. Le texte est celui de la tradition imprimée ; les différences sont minimes, sauf une : il y a *pécheur* pour *pécheresse* et *innocent* pour *innocente,* de sorte que rien ne permet plus de savoir que le récit est d'une femme.

b) Un billet mystérieux où elle donne au Père une direction pour des cas difficiles dans lesquels il se trouvera. *Œuvres complètes* du Père de la Colombière, t. VI, p. 106. Cf. *Contemporaines,* t. Ier, p. 97 (128), G. n. 156, p. 139.

2. Les écrits où elle rendait compte à la Mère de Saumaise, sa Supérieure, des grâces reçues de 1672 à 1678. C'est ce que les éditrices de 1867 appellent « le *Petit Mémoire des grâces reçues* ». Ces écrits sont dispersés dans les *Contemporaines*. On eût aimé à les voir réunis et donnés intégralement, comme aussi ceux marqués au n° 9. Ainsi a fait Mgr Gauthey, t. II, p. 119-166.

3. Un mémoire sur sa vie, écrit entre 1685 et 1687, sur l'ordre de son directeur, le Père Rolin. Donné d'après l'autographe, t. II, p. 289 (337, G. 24). C'est, avec les lettres, ce qui nous fait le mieux connaître Marguerite-Marie. Nous le citerons sous le titre : *Mémoire* ou *Mémoire autographe.*

4. A peu près 140 lettres ou fragments de lettres : à ses deux supérieures, la Mère de Saumaise et la Mère Greyfié ; à diverses religieuses de la Visitation ; à ses deux frères, le maire et le curé ; à un

ou plusieurs Jésuites (pour ne rien préjuger); à des religieuses; à des personnes pieuses.

De plusieurs lettres on a encore les autographes; du plus grand nombre on n'a que des copies ou des fragments. Dans le recueil de Paray, la lettre CXXXI (CXXXIII) ne semble pas être de la Bienheureuse. On en a publié l'autographe : ce n'est pas son écriture. La lettre CXXIII (CXXV) est un *Avis* à une novice.

Le Père Croiset avait cité, en 1691, dans son *Abrégé* de la vie de Marguerite-Marie, de longs et nombreux extraits de lettres de la Bienheureuse, sans laisser voir à qui elles étaient écrites. Les *Contemporaines* s'y trompèrent, et en donnèrent plusieurs comme lettres au P. Rolin. Elles ont été suivies trop docilement. L'erreur a duré jusqu'à nos jours, et l'attribution a été généralisée. En 1888, la découverte du manuscrit d'Avignon a permis d'identifier le destinataire, qui était le P. Croiset lui-même, et a jeté du jour sur bien des points obscurs. Ce manuscrit n'est pas un autographe de notre sainte. Mais il contient dix lettres copiées intégralement, sauf quelques omissions, que l'on a lieu de croire rares et sans importance. La copie, à en juger par la comparaison avec l'autographe d'une des lettres, la seconde, conservée à la Visitation de Bologne, est textuelle sauf les variantes ordinaires. Cette seconde lettre avait été publiée, dès 1874, par le *Messager du Cœur de Jésus,* d'après le manuscrit de Bologne.

Les dix lettres du manuscrit d'Avignon ont été

publiées dans le *Messager* en 1889 et 1890, puis tirées à part sous le titre *Lettres inédites de la Bienheureuse Marguerite-Marie,* Toulouse, 1890. On y a fait quelques retouches de style ; nous les citerons d'après Mgr Gauthey, qui les a reproduites sur une copie du manuscrit.

Reste une lettre dont le Père Croiset cite, p. 57, un long fragment[1]. Et le contexte et le texte même semblent indiquer qu'elle est des dernières années de la sainte.

Serait-elle écrite au Père Croiset comme les autres? En attendant des preuves pour ou contre, bien des indices rendent plausible l'affirmative. Si cela est, le recueil d'Avignon ne donnerait pas toutes les lettres au P. Croiset, et nous n'aurions, en fait de lettres de Marguerite-Marie à des Jésuites, que celles au P. Croiset.

Enfin, le P. Letierce a publié, en 1891, dans son *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. II, p. 539, d'après un autographe conservé à Nancy, une lettre à une Ursuline. Il croit que notre sainte en a écrit beaucoup d'autres, et il espère que l'ère des trouvailles n'est pas close. Mgr Gauthey la reproduit (l. CXXVIII), ainsi que d'autres inédites, dont quelques-unes sur les autographes.

5. *Avis* de direction, et instructions spirituelles, la plupart à ses novices. On n'en a que quatre ou

1 Dans *Vie et Œuvres*, lettre CXXXII (CXXXIV). Cf. *Contemporaines*, t. I, p. 289 (319), G. n. 291, p. 274. Les contemporaines la donnent comme adressée au P. de la Colombière; les éditrices de Paray, au P. Rolin, sans raison valable.

cinq autographes. Le reste a été édité sur des copies manuscrites.

6. Un petit *livret* de prières et de pratiques pieuses (presque toutes ayant rapport au Sacré-Cœur), écrit tout entier de la main de Marguerite-Marie : ce qui ne veut pas dire que toutes les pièces soient de sa composition.

7. Prières et pratiques dont il ne reste que des copies.

8. Quelques cantiques.

9. Quelques notes personnelles; mais peu. Encore parmi celles-là, quelques-unes ont-elles été écrites « pour obéir ». Signalons :

a) Des notes de sa retraite de profession, novembre 1672, avec les résolutions « dictées » par Jésus, et l'offrande de tout son être, écrite de son sang. *Contemporaines*, t. I, p. 37 (68), Gauthey, n. 74-76, p. 89-93.

b) Notes de sa retraite de 1678. *Contemporaines*, t. I, p. 124 (154), Gauthey, n. 292, p. 276.

c) L'acte par lequel Jésus la constitue l'héritière de son Cœur, écrit de son sang, 31 décembre 1678, et autres notes. *Contemporaines*, t. I, p. 129 (159), Gauthey, n. 190-194, p. 172-174.

d) Notes de sa retraite de 1684, avec ses résolutions. *Contemporaines*, t. I, p. 192 (221), Gauthey, n. 294 sq., p. 280 sq.

e) Vœu de perfection, avec les grâces qui suivirent, 31 octobre 1686. *Contemporaines*, t. I, p. 248 (276), Gauthey, n. 252-253, p. 234-239.

f) Notes de sa « retraite intérieure dans le

sacré Cœur de J.-C. pour se préparer à paraître devant la Sainteté de Dieu ». *Contemporaines*, t. I, p. 296 (323), Gauthey, n. 302-303, p. 286-289. Cette « retraite intérieure » fut de 40 jours, à partir du 22 juillet 1690; mais les notes ne vont pas au delà du second jour.

Toutes ces pièces se retrouvent, réunies et complétées, dans le second volume de Mgr Gauthey, sous le titre *Sentiments de ses retraites*, p. 185-204. Le *tableau des références*, p. 186, rend les recherches faciles. Pour les autres pièces, voir aussi les *tableaux des références*, t. II, p. 774.

10. Divers fragments recueillis par les *Contemporaines*, sans autre indication que celle qui assure l'authenticité. Réunis et complétés par Mgr Gauthey, t. II, p. 166-183, sous le titre *Fragments*.

11. La petite consécration qu'elle joignait parfois à ses lettres. Il nous en reste deux autographes, avec quelques mots seulement de différence. Lettre XLIX (L), t. II, p. 98 (135), G. LIV, 332; cf. Lettre XLVIII, t. II, p. 96 (133), G. LIII, 327.

12. Une prière au P. de la Colombière, écrite de sa main sur une image, trouvée en 1894. Facsimilé dans *Le Règne du Cœur de Jésus*, 2e édition, Paris, 1899, t. I, p. 5; G. t. II, p. 826.

13. Des litanies latines de sainte Chantal, écrites de la main de la Bienheureuse. Voir *ibid.* t. IV, p. 496. N'est pas dans G.

II

Fidélité de la transmission.

Habitude de remanier les textes. Les autographes. Retouches des copistes ou des éditeurs. Fidélité suffisante et authenticité, sauf détails d'expression. Le ton de Marguerite-Marie.

Les éditrices de Paray ont reproduit avec soin (sauf légères erreurs ou corrections de détail) les autographes, quand ils sont connus. Pour le reste, elles ont dû s'en rapporter aux textes imprimés ou aux copies manuscrites. L'édition de Mgr Gauthey est plus fidèle encore.

Le P. de Galliffet avait publié le *Mémoire* de la sainte; Mgr Languet avait donné beaucoup de textes fournis par les *Contemporaines;* Croiset avait inséré dans son *Abrégé* de longs fragments de lettres; les éditeurs du P. de la Colombière avaient joint aux notes de retraite un billet de la sainte, et aussi le récit de la grande apparition, que le Père avait transcrits. Mais en ces temps-là l'idée ne fût venue à personne de donner tels quels les écrits de Marguerite-Marie, avec leurs incorrections et leur manque de tenue littéraire. Tous retouchèrent les textes qu'ils éditaient. On retouchait, même en copiant : les *Contemporaines* faisaient la toilette aux textes qu'elles transcrivaient pour leurs sœurs ou pour Mgr Languet; Mgr Languet agissait de même en vue du public.

Quand ce n'était pas inconscient, on arrangeait comme d'instinct[1].

C'est ce que montre la comparaison des textes imprimés avec les autographes. C'est ce que montre aussi la comparaison des textes imprimés entre eux : pas deux ne se ressemblent exactement.

En revanche, cette comparaison nous prouve que les retouches n'ont été que de forme. Il y a eu des suppressions regrettables, et il y a eu de violentes dissections de pièces qui faisaient un tout, des transpositions malheureuses. Mais la pensée n'a pas été faussée. On n'a guère fait que des retouches grammaticales, avec çà et là quelques retouches de style.

Pour les lettres au P. Croiset, le manuscrit d'Avignon est fidèle, sauf quelques suppressions. Entre autres garanties, nous avons la collation

1. Un trait, raconté par la Mère de Saumaise, nous fait saisir sur le vif avec quel sans-gêne inconscient on y allait en copiant les textes : « Notre-Seigneur lui fit voir un jour les croix et les peines intérieures que le P. de la Colombière souffrait dans le pays où ses Supérieurs l'avaient envoyé. Ce qu'elle vint nous dire, en nous présentant un billet pour le lui faire tenir : lequel contenait des choses très consolantes et que Jésus-Christ lui avait dictées. Et comme je reçus, quelque temps après, des lettres de ce grand serviteur de Dieu, je connus par les demandes qu'il faisait, qu'il avait besoin que l'on priât pour lui, ce qui pouvait être quelque chose des connaissances que cette vertueuse Sœur avait eues. Ce qui m'obligea de lui envoyer ledit billet, lequel je copiai, sans avoir rien fait connaître à qui que ce fût. Néanmoins elle vint nous trouver et me dit qu'en le copiant j'y avais changé quelque chose, et que Notre-Seigneur ne le voulait que comme il lui avait fait écrire. Et comme je voulus le relire, pour voir ce que j'y avais changé, je trouvai que j'y avais mis quelques paroles, lesquelles, quoique assez semblables, avaient pourtant bien moins de force. » *Contemp.*, t. I, p. 116 (146); revu sur G. n. 81, p. 98.

avec l'autographe, pour la seconde lettre. L'édition de Toulouse n'est pas parfaite. Mais, en somme, elle nous donne le texte du manuscrit. Quand elle s'en écarte, elle l'indique assez souvent par des italiques, mais elle ne le fait pas toujours[1].

La lettre, ou fragment de lettre, CXXXII (CXXXIV, G. CXLI), éveille plus d'inquiétude. Le style est d'une fermeté toute virile ; le ton, d'une assurance et d'une décision rares chez Marguerite-Marie ; le développement, d'une suite et d'une poussée tout oratoires. Tous ces traits, et d'autres encore, font penser au P. de la Colombière. De plus, il y a, entre les diverses recensions, avec quelques différences de mots, une différence dans l'ordre des paragraphes. A tout cela se joint le vague dans la désignation du destinataire. Si bien qu'on est porté à se demander si nous n'aurions pas là un écho, visiblement fidèle par ailleurs, des pensées de Marguerite-Marie, plutôt que le son même de sa voix. On voudrait presque retrouver là cette lettre que le P. de la Colombière dit avoir écrite à l'un de ses amis de France, pour lui recommander cette aimable dévotion et pour le pousser à s'en faire l'apôtre. C'est de ce ton qu'il a dû lui parler. Mais les promesses sont d'une ampleur et d'une précision qu'on ne rencontre pas ailleurs chez notre sainte avant les dernières années de sa vie. De plus, le P. Croiset la donne comme de Marguerite-Marie, ce qui ne permet guère le doute. Il est

1. Ce manuscrit est égaré pour le moment.

évident, en toute hypothèse, que les choses exprimées, que les expressions mêmes, dans l'ensemble, sont de la voyante.

Cette conclusion, qui s'impose pour la plus douteuse des pièces que nous mettent en main les éditrices de Paray, sauf l'exception signalée, lettre CXXXI (CXXXIII), s'impose, à plus forte raison, pour tout le reste. Nous avons dans les écrits édités de Marguerite-Marie sa pensée toujours, et, sauf détails secondaires, ses propres expressions[1].

Sans faire tant de critique, il suffit de lire pour en être convaincu. Il y a là des choses qui ne s'inventent ni ne s'imitent. Tout lecteur non prévenu est envahi par cette onction pénétrante et suave de l'ardente charité du Sauveur, que Marguerite-Marie, au nom de Jésus lui-même, promettait aux apôtres de son Sacré-Cœur. C'est une des raisons pour lesquelles nous la citerons si largement. Aussi bien à qui demanderions-nous le récit de ces expériences intimes, sinon à celle qui les a éprouvées? Qui peut mieux nous renseigner sur la dévotion au Sacré-Cœur que celle qui l'a apprise de Jésus, qui l'a vécue dans sa plénitude, qui a reçu mission de la propager?

1. Sur cette question des textes, voir l'article de M. A. Hamon, *Les vies de la Bienheureuse Marguerite-Marie*, déjà mentionné. Voir aussi les *Préfaces* de Mgr Gauthey et les variantes qu'il met au bas des pages.

CHAPITRE II

LES GRANDES APPARITIONS

Les visions de Marguerite-Marie ne se comptent pas. Dans plusieurs, il y a des traits utiles pour connaître la dévotion au Sacré-Cœur : nous nous en servirons à l'occasion. Mais ce n'est pas la dévotion privée de Marguerite-Marie que nous étudions principalement, ni ses relations personnelles avec le Sacré-Cœur. Aussi arrivons-nous d'emblée aux grandes révélations qui lui étaient faites en vue du culte public, que Notre-Seigneur voulait établir par son entremise.

I

Première des grandes apparitions.

(27 décembre, très probablement 1673).

Les secrets du Sacré-Cœur dévoilés. Le Sacré-Cœur, passionné d'amour pour les hommes, veut se manifester et leur ouvrir ses trésors. La disciple et l'évangéliste du Sacré-Cœur.

Marguerite-Marie, dans sa lettre au P. Croiset, datée du 3 novembre 1689, signale comme « première grâce spéciale » ayant un rapport direct à sa

mission et au culte du Sacré-Cœur, celle du jour de saint Jean l'Évangéliste. Elle ne dit pas la date, mais ce dut être en 1673. Comme sainte Gertrude à pareil jour, elle fut admise à « reposer plusieurs heures sur cette sacrée poitrine » et reçut « de cet aimable Cœur des grâces dont le souvenir, dit-elle, me met hors de moi-même ». Elle ajoute qu'elle ne croit pas « nécessaire de les spécifier[1] ». Mais elle « en a gardé le souvenir et l'impression » très vive. Elle en parle aussi dans une lettre à la Mère de Saumaise, écrite en janvier 1685[2] : « Ce divin Époux, dit-elle, me fit la grâce incompréhensible et dont je suis si indigne, de me faire reposer sur son sein avec son bien-aimé disciple et de me donner son cœur, sa croix et son amour[3]. » Mais nous avons mieux que ces allusions et ces impressions personnelles, où rien n'indiquerait une mission spéciale. Le *Mémoire*, écrit par ordre du P. Rolin, donne quelques détails précis.

C'était devant le Saint-Sacrement. Notre-Seigneur la « fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine » ; il lui « découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son sacré Cœur », qu'il lui avait, dit-elle, « tenus cachés jusqu'alors ». Il lui ouvrit son cœur, et lui dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pou-

1. *Lettres inédites*, IV, p. 141 ; G. CXXXIII, 566-567.
2. C'est la date donnée par Mgr Gauthey; les religieuses de Paray, ainsi que Languet, avaient lu : 1689.
3. Lettre XCIII, t. II, p. 187 (222), G. XXIX, 231.

vant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors. » Il y a là tout ce qu'il faut « pour les retirer de l'abîme de perdition ». « Je t'ai choisie, ajouta-t-il, comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. » Suit une de ces scènes symboliques fréquentes dans la vie des saints. Jésus prit le cœur de sa servante et « le mit dans le sien adorable ». Il l'en retira « comme une flamme ardente en forme de cœur », et le remit en place, ajoutant entre autres choses : « Jusqu'à présent, tu n'as pris que le nom de mon esclave; je te donne celui de la disciple bien-aimée de mon sacré Cœur[1]. »

Ainsi le Sacré-Cœur se découvre, il se montre passionné d'amour pour les hommes; il veut se manifester à eux et les enrichir de ses trésors de sanctification et de salut. Marguerite-Marie est l'instrument qu'il a choisi pour ses desseins.

II

Seconde grande apparition.

(1673 ou 1674).

L'image symbolique; dernier effort de l'amour : rédemption amoureuse par le Sacré-Cœur; mission de Marguerite-Marie.

Après avoir dit au P. Croiset, dans la lettre

1. *Mémoire*, t. II, p. 325 (379); revu sur G. n. 53, p. 69-70.

citée, qu'elle ne croit pas nécessaire de rien spécifier, Marguerite-Marie ajoute aussitôt : « Après cela, ce divin Cœur me fut présenté », etc. Suit une description détaillée et le récit d'une vision. On s'est demandé s'il y avait là une scène distincte de la précédente, ou seulement des détails nouveaux sur la même scène. Les vraisemblances sont pour une scène distincte, puisque ici la sainte voyante spécifie, et que les circonstances sont tout autres[1]. Mais peu importe le temps, pourvu qu'on remarque la progression dans la manifestation du Sacré-Cœur.

Nous avons maintenant une vision symbolique du cœur lui-même, en dehors du corps, qui n'apparaît pas. Il était « comme dans un trône de flamme, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable. Il était environné d'une couronne d'épines » et surmonté d'une croix. Après avoir expliqué le symbolisme des épines et de la croix, Marguerite-Marie ajoute : « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition, où Satan les précipite en foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait. » Pour avoir part « à ces divins

1. Avec le texte tel que l'avait arrangé le P. Croiset dans son *Abrégé*, p. 45, il est impossible de séparer les deux scènes. Le texte vrai laisse plus de latitude, et il est curieux que le P. Letierce, t. Ier, p. 167, s'appuie précisément sur les découvertes nouvelles pour ne pas les séparer.

trésors du cœur de Dieu », que faut-il? « L'honorer sous la figure de ce cœur de chair. » Suivent des promesses de grâces et de bénédictions pour ceux qui rendraient honneur à l'image même de ce Sacré-Cœur. « Cette dévotion, reprend la sainte voyante, en rapportant les paroles de Notre-Seigneur, était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles » d'une sorte de « rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan », et « pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour ». — « Voilà, conclut Notre-Seigneur, les desseins pour lesquels je t'ai choisie [1]. »

Nous n'avons pas seulement ici le Sacré-Cœur découvert; il y a le désir d'un culte spécial nettement manifesté, avec promesses magnifiques pour une des formes de ce culte (l'honneur rendu à l'image); il y a le but de Jésus indiqué, avec la mission de Marguerite-Marie annoncée et spécifiée. Tout cela va se préciser de plus en plus.

III

Troisième grande apparition.

(probablement en 1674).

Le Sacré-Cœur rayonnant d'amour; culte d'amour réparateur : communion fréquente, communion des premiers vendredis, heure sainte.

Jusqu'à présent, les grandes apparitions nous

1. *Lettres inédites*, IV, p. 141-142; revu sur G. CXXXIII, 567.

ont montré le Sacré-Cœur plein d'amour, plein de grâces, qu'il ne veut que répandre, appelant un culte d'amour et d'honneurs. Nous allons voir cet amour comme méconnu, appelant un culte d'amour réparateur. C'est encore par le *Mémoire* que nous connaissons cette nouvelle apparition.

Nulle date. Mais le contexte semble indiquer un premier vendredi du mois, et il est dit expressément que le Saint-Sacrement était exposé. Quelques auteurs la mettent un jour dans l'Octave du Saint-Sacrement, d'autres le 2 juillet, fête de la Visitation, 1674. Je ne sais s'ils sont arrivés là en tenant compte des deux données indiquées, en même temps que des usages de la Visitation. De notre point de vue, la date précise importe peu.

Un jour donc que le Saint-Sacrement était exposé, Notre-Seigneur se présenta à elle « tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils... De cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait (à) une fournaise ». La poitrine s'ouvrit, laissant à découvert le « tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes ». Notre-Seigneur lui fit voir « les merveilles inexplicables de son pur [amour], et jusqu'à quel excès il l'avait porté, d'aimer les hommes. » Mais il n'en recevait en retour « que des ingratitudes et méconnaissances ». Et cela, lui dit le divin Maître, lui était beaucoup plus sensible que tout ce qu'il avait souffert en sa passion : « d'autant, ajouta-t-il, que

s'ils me rendaient quelque retour [d'] amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. »

Cet amour méconnu demande une réparation. Il la demande d'abord à sa servante bien-aimée. Toi, du moins, « donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en pourras être capable ». Humblement elle lui remontrait son impuissance. « Tiens, lui dit-il, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Ce disant, il entr'ouvrait son cœur; « il en sortit une flamme si ardente » qu'elle pensa en être consumée. Ne la pouvant soutenir, elle lui demanda d'avoir pitié de sa faiblesse. « Je serai ta force », lui dit-il. Alors il lui indique des pratiques précises à faire en cet esprit d'amour réparateur. « Premièrement, tu me recevras dans le saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre...; tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. » Enfin, Notre-Seigneur veut qu'elle ait part, toutes les nuits du jeudi au vendredi, à la mortelle tristesse qu'il sentit au Jardin des Olives. « Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque

façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres... Et pendant cette heure tu feras ce que je t'enseignerai [1]. »

Ici, on le voit, la dévotion se dessine comme une dévotion d'amour réparateur envers l'amour méconnu, de compassion affectueuse à l'amour souffrant, et aussi, en quelque sorte, d'union amoureuse à Jésus victime pour l'amour des hommes, demandant pour eux pitié et pardon. Notre-Seigneur ne fait ici la demande qu'à Marguerite-Marie. Mais ces pratiques, de la communion fréquente en esprit d'amour et de réparation, de la communion des premiers vendredis ou *communion réparatrice,* de la veillée au Jardin ou *heure sainte,* se sont généralisées dès les débuts, comme répondant à l'esprit de la dévotion. Nous les retrouverons sur notre route. Notre-Seigneur va d'ailleurs généraliser lui-même et préciser encore.

IV

La grande apparition.

(dans l'octave du Saint-Sacrement, 1675).

« *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.* » *Une fête de réparation. Le P. de la Colombière.*

Nous arrivons à ce qu'on peut appeler la grande apparition parmi les grandes apparitions. Le P. de la Colombière, qui y était intéressé, en eut con-

1. *Mémoire,* t. II, p. 327-328 (381-382); G. n. 55-57, p. 71-72.

naissance dès les premiers jours qui suivirent l'événement, et en fit écrire le récit par sa sainte pénitente. C'est ce récit qui, transcrit par lui dans sa retraite de Londres, février 1677, fut publié avec le journal de ses retraites spirituelles, et livra au public le secret des apparitions, sans désigner d'ailleurs aux non-initiés ni le monastère ni la voyante. C'est ce même récit qu'on retrouve, avec quelques légères variantes, dans le *Mémoire* autographe, transcrit probablement par Marguerite-Marie sur l'imprimé du P. de la Colombière[1].

Elle eut lieu dans l'octave du Saint-Sacrement. L'année n'est pas indiquée. Mais comme le P. de la Colombière était à Paray, ce ne peut être qu'en 1675 ou 1676. Tout indique 1675, date donnée par les contemporaines[2]. Comme d'ailleurs il y a des raisons, non décisives cependant, de croire qu'elle eut lieu le dimanche, on peut la dater, comme on fait souvent, du 16 juin 1675. Voici le récit, tel qu'il est dans le *Mémoire autographe*.

Elle était devant le Saint-Sacrement, et Dieu la comblait « des grâces excessives de son amour ». Comme elle désirait « lui rendre amour pour amour » pour le payer de « quelque retour », il lui dit : « Tu ne peux m'en rendre un plus grand qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » A quoi au juste font allusion ces

1. Il est possible aussi que le récit rédigé pour le P. de la Colombière eût été gardé par la sainte dans ses papiers
2. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 94 (125); G. n. 151, p. 136.

paroles, rien ne l'indique nettement. On devine qu'il s'agit de répondre aux intentions du Maître, en établissant le culte du Sacré-Cœur; peut-être est-il question, plus au précis, de s'ouvrir à sa supérieure ou à son directeur des intentions du Sauveur à ce sujet. Notre-Seigneur va, du reste, manifester nettement ce qu'il désire. Lui découvrant son cœur, il lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi[1]. »

Jusqu'à présent, rien de bien nouveau dans cette apparition, sauf cependant la mention spéciale des outrages reçus dans l'Eucharistie. Ce qui suit l'est tout à fait.

Notre-Seigneur ajoute : « C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière, pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer

1. Dans le texte transcrit par le P. de la Colombière, il y a : « Mais ce qui est (*ou* m'est) encore plus rebutant, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés! » Ce qui est autrement vif. Il est curieux que la sainte ait adouci elle-même.

les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. » Notre-Seigneur demande donc un culte public, qui ait sa fête, et qui ait ses pratiques déterminées. « Je te promets, ajouta-t-il, que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui procureront qu'il lui soit rendu [1]. »

Mais le moyen d'établir cette fête? C'est la troisième phase de l'apparition. Dans son *Mémoire*, Marguerite-Marie abrège un peu. Dans le récit écrit pour le P. de la Colombière, la scène est très vivante : « Mais, mon Seigneur, à qui vous adressez-vous? » Et elle insiste sur son indignité de « chétive créature et pauvre pécheresse ». « Hé! pauvre innocente que tu es, lui dit Notre-Seigneur, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts? » — « Donnez-moi donc, lui dit-elle, le moyen de faire ce que vous me commandez. — Adresse-toi à mon serviteur (Jésus désigna le P. de la Colombière, qui était alors supérieur de la petite résidence des Jésuites à Paray), et lui dis de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Cœur. » Notre-Seigneur ajouta que les difficultés ne manque-

1. *Mémoire*, dans *Vie et OEuvres*, t. II, p. 355 (2e édition, p. 413), G. n. 92, p. 102. Dans le premier récit, il n'y a pas : *et qui procureront qu'il lui soit rendu*. Ce n'est guère qu'à partir de 1685 que notre sainte a eu l'attention attirée sur l'apostolat du Sacré-Cœur.

raient pas; « mais il doit savoir que celui-là est tout-puissant qui se défie de soi-même, pour se confier uniquement en moi[1] ».

Avec cette apparition, la dévotion entre dans une phase nouvelle, et cela de deux façons. D'abord Notre-Seigneur demande un culte public, en particulier l'établissement d'une fête. Puis, les desseins de Jésus se manifestent au dehors. Jusque-là, Marguerite-Marie en disait ou écrivait quelque chose pour sa supérieure et pour ceux que celle-ci voulut consulter; mais très discrètement, comme on le voit par les notes remises à la Mère de Saumaise et conservées par celle-ci. La communication faite au P. de la Colombière fut pleine et nette. Et dès lors, comme nous le verrons plus loin, les desseins de Notre-Seigneur entrèrent en voie d'exécution : la dévotion commença de se propager.

V

Le message pour le roi.
(1689).

Le Sacré-Cœur honoré dans le palais des rois; son image sur l'étendard royal; un édifice en son honneur, et un hommage solennel. Perspectives d'avenir.

Avec ces trois ou quatre grandes apparitions,

1. Texte composite, d'après la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière, texte ancien et texte des *Œuvres complètes*, (voir ci-dessus, c. I, § 1, n. 1, *a*); un peu différent des *Contemporaines*, G. n. 151-153; est aussi dans Croiset, 1re partie, c. 2.

la dévotion au Sacré-Cœur est constituée en elle-même. Il ne reste qu'à la propager et à l'établir. Nous verrons comment cela se fit petitement et peu à peu durant les quinze années que vécut encore Marguerite-Marie. Pendant treize ou quatorze ans, il ne semble pas qu'il y ait eu de révélations saillantes (à part les promesses, dont nous parlerons). Mais, en 1689, de nouveaux horizons s'ouvrent. Jésus veut que la précieuse dévotion soit proposée au roi; que Louis XIV se consacre au Sacré-Cœur; qu'il l'honore publiquement, qu'il lui bâtisse une chapelle, et qu'il fasse mettre son image dans les armes royales et sur ses étendards.

De ce nouveau désir du Sacré-Cœur la sainte voyante ose à peine parler, même à sa confidente intime, la Mère de Saumaise, tant cela dépasse les possibilités humaines. Elle s'exécute pourtant, suivant le mouvement qui lui en est donné. C'est le 17 juin 1689, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement (aujourd'hui fête du Sacré-Cœur).

Dans quelles circonstances précises lui a été faite cette nouvelle révélation? Elle ne le dit pas. Mais encore sous l'influence des lumières reçues, elle écrit : « Il régnera, cet aimable Cœur, malgré Satan et ses suppôts. » Et après avoir dit les grâces réservées à la Visitation et les desseins miséricordieux du Sacré-Cœur pour le salut des âmes, elle ajoute qu'il « a encore de plus grands desseins, qui ne peuvent être exécutés que par sa toute-puissance, qui peut tout ce qu'elle veut » ; il désire « entrer avec pompe et magnificence

dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il a été outragé, méprisé et humilié en sa passion ». Il faut qu'il ait autant de joie « de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds ». Elle a entendu sur ce sujet des paroles précises, destinées au roi : « Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur... que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. » Ici le message se précise : « Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards, et gravé dans ses armes [1]. » — « Vous aurez sujet de rire, ma bonne Mère, ajoute l'humble fille, de ma simplicité à vous dire tout cela ; mais je suis le mouvement qui m'en est donné au même instant. » Elle finit en demandant le secret.

Mais le secret ne saurait être que relatif, puisqu'il y a un message à transmettre. Elle y revient donc (28 août 1689) et précise quelques points. « Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a reçues dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et les outrages de

1. Lettre XCVIII, *Vie et Œuvres*, t. II, p. 200 (2e édition, lettre XCVII, p. 234); G. c, 434-436.

sa passion, veut établir son empire dans la cour[1] de notre grand monarque. » On voit que le ton s'élève avec le sujet. Dieu veut donc se servir du roi « pour l'exécution de ce dessein ». Qu'y a-t-il à faire? « Un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur, pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour »; le Sacré-Cœur a choisi le roi « comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique, et en obtenir tous les autres privilèges, qui doivent accompagner cette dévotion de ce sacré Cœur ». En retour de ce service, il fait au monarque de magnifiques promesses de biens temporels et spirituels, pour ici-bas et pour là-haut. « Heureux donc, conclut-elle, s'il prend goût à cette dévotion, qui lui établira un règne éternel d'honneur et de gloire dans ce sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel prendra soin de l'élever et le rendre grand dans le ciel devant Dieu son Père, autant que ce grand monarque en prendra de relever devant les hommes les opprobres et anéantissements que ce divin Cœur y a soufferts. »

Mais comment faire arriver le message au roi? Dieu compte pour cela sur le P. de la Chaise. Celui-ci n'aura « jamais fait d'action plus utile à la gloire de Dieu ni plus salutaire à son âme, et dont il soit mieux récompensé, et toute sa sainte congrégation ». L'entreprise est difficile. « Mais Dieu

1. Les éditrices de Paray ont lu : *dans le cœur.*

est sur tout. » La Mère de Saumaise avait émis l'idée d'en écrire à la supérieure de Chaillot. Celle-ci pouvait facilement amorcer la chose. L'idée est approuvée[1].

Un peu plus tard, 15 septembre 1689, elle en écrit encore au P. Croiset; mais comme elle ne s'est pas encore ouverte à lui de ses visions, elle se contente de lancer l'idée, et, tout en disant qu'il faut « laisser agir la puissance de cet adorable Cœur », elle essaie de mettre son correspondant en quête de moyens pratiques[2].

La démarche, on le sait, ou ne fut pas faite, ou n'eut pas de suite auprès de Louis XIV. Mais l'idée n'est pas morte. Bien des dévots du Sacré-Cœur gardent l'espoir qu'un jour se réaliseront les desseins du cœur de Jésus. La basilique de Montmartre, l'étendard de Patay, la consécration de 1873, à Paray-le-Monial, sont pour eux, en même temps qu'un commencement de réalisation, une promesse d'avenir. La demande du Sacré-Cœur à Louis XIV n'est pas pour eux un simple fait historique : ils la regardent comme toujours actuelle, comme toujours à réaliser. Il faut se rappeler cela pour comprendre l'histoire de la dévotion dans le passé; se le rappeler aussi pour s'expliquer son

1. Lettre CIV, *Vie et Œuvres*, t. II, p. 212 (260) Revu sur G. CVII, 454.

2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 122, 123, 131; G. CXXXII, p. 550, 555, M. Hamon, p. 435, croit que la lettre CIV de *Vie et Œuvres*, citée ci-dessus, doit être postérieure à celle-ci. Mais la date de la lettre CIV est donnée par un des manuscrits de Paray.

caractère social dans le présent et ses perspectives d'avenir.

VI

Vision du 2 juillet 1688.

Mission confiée aux religieuses de la Visitation et à la Compagnie de Jésus.

Pour réaliser les desseins du Sacré-Cœur, il fallait des instruments. Notre-Seigneur avait choisi pour commencer une Visitandine et un Jésuite; il voulut que les Visitandines et les Jésuites fussent, comme d'office, les apôtres de la nouvelle dévotion. Sans exclure aucune bonne volonté, en faisant appel à tous, il donna commission à quelques-uns d'y travailler spécialement; il leur en fit un devoir de vocation, leur promettant, s'ils étaient fidèles à leur mission, une plus large part des trésors renfermés dans le Sacré-Cœur.

Le choix divin était comme annoncé d'avance, et l'on en a recueilli après coup mille indices dans le passé. Mais rien n'est clair comme les paroles de notre sainte. Sans nous arrêter ici aux préliminaires, arrivons au principal.

C'était le jour de la Visitation, 2 juillet 1688. Marguerite-Marie avait le bonheur de passer toute la journée devant le Saint-Sacrement, et son Souverain, comme elle dit, « daigna bien gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur amoureux ». Il lui fut représenté

« un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au centre duquel il y avait un trône de flammes ». Elle y vit « l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie ». Cette plaie « jetait des rayons si ardents et lumineux que tout le lieu en était éclairé et échauffé ». Cette fois-ci, le Sacré-Cœur n'est pas là tout seul. La très sainte Vierge était d'un côté, de l'autre saint François de Sales « avec le saint Père de la Colombière ». Puis les filles de la Visitation, « leurs bons anges à leur côté, qui tenaient chacun un cœur en main », probablement les cœurs de leurs protégées. « La sainte Vierge, dit la voyante, nous invitait par ses paroles maternelles : « Venez, mes filles bien-aimées, approchez-vous, car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor. » Suivent quelques développements, d'où il ressort nettement que le cœur de Jésus c'est tout Jésus, et que le don du cœur c'est le don de Jésus avec tout son amour, tous ses mérites et toutes ses richesses. « Cette reine de bonté, continuant de parler aux filles de la Visitation, leur dit en leur montrant ce divin Cœur : Voilà ce divin trésor qui vous est particulièrement manifesté. » Jésus aime leur institut « comme son cher Benjamin », et « le veut avantager de cette possession par dessus les autres ». Mais elles ne l'ont pas pour elles seules; il faut « qu'elles distribuent cette précieuse monnaie ». Qu'elles tâchent « d'en enrichir le monde, sans craindre qu'il défaille; car plus elles y prendront, plus il y aura à prendre ». Voilà le lot des Visitandines,

voilà leur mission, nettement indiquée par leur aimable Mère et Médiatrice.

« Cette Mère de bonté » se tourna ensuite vers « le Père de la Colombière » et lui dit : « Et vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor; car s'il est donné aux filles de la Visitation de le faire connaître, aimer et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de la Compagnie d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. »

Bref, comme les Visitandines doivent continuer Marguerite-Marie, les Jésuites doivent continuer le P. de la Colombière. Ils seront récompensés comme lui. Car « à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source de bénédictions et de grâces, les répandra si abondamment sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au-delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier ».

La scène se termine par un discours exquis de saint François de Sales. Il invite ses filles à venir « puiser dans la source de bénédiction les eaux du salut », et il leur explique comment la nouvelle dévotion, loin d'être contraire à leurs constitutions, qui elles-mêmes sont sorties de ce divin Cœur, leur présente, au contraire, un moyen facile de s'acquitter parfaitement de ce qui leur est enjoint dans le premier article de leur di-

rectoire, lequel contient en substance toute la perfection de leur Institut : *Que toute leur vie et exercices soient pour s'unir avec Dieu.* « Il faut pour cela, leur dit-il, que ce Cœur soit la vie qui nous anime, son amour notre exercice continuel, qui seul peut nous unir à Dieu, *pour aider par prières et bons exemples la sainte Église et le salut du prochain.* Et pour cela nous prierons dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, qui se veut rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes. *Nos bons exemples* seront de vivre conformément aux maximes et vertus de ce divin cœur, et *nous aiderons au salut du prochain* en leur distribuant cette sainte dévotion. Nous tâcherons *de répandre la bonne odeur du sacré Cœur de Jésus-Christ dans celui des fidèles,* afin que nous soyons la joie et la couronne de cet aimable Cœur[1]. »

Idées analogues, mais d'après des lumières nouvelles, dans une autre lettre à la Mère de Saumaise, le 17 juin 1689. C'était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Marguerite-Marie a vu la dévotion du divin Cœur « comme un bel arbre destiné de toute éternité » à la Visitation, afin que chaque maison « en pût cueillir les fruits à son gré et selon son goût ». Ce sont « des fruits de vie et de salut éternel ». Mais ces fruits ne sont pas pour les Visitandines seules : elles doivent les distribuer « à tous ceux qui désireront

1. Lettre LXXXV (LXXXVI). *Vie et Œuvres*, t. II, p. 167-169 (204-206). G. XC, 405-407

en manger, sans crainte qu'il leur manque[1] ».

Suit le message pour le roi, dont il a déjà été question. Marguerite-Marie passe de là aux Jésuites, dont la mission se présente toujours à elle comme complétant celle de la Visitation. Elle rattache cette mission aux prières du P. de la Colombière, comme elle rattache celle des Visitandines à saint François de Sales[2]. Grâce à lui, la Compagnie de Jésus sera gratifiée. avec la Visitation « de toutes les grâces et privilèges particuliers de la dévotion du Sacré-Cœur ». Ce divin Cœur leur promet de répandre « avec profusion ses saintes bénédictions » sur leurs travaux. Il désire « être connu, aimé et adoré particulièrement de ces bons Pères ». Et s'ils tâchent « de puiser toutes leurs lumières dans la source inépuisable de toute la science et charité des saints », il donnera à leurs paroles « l'onction de son ardente charité » avec des grâces si « fortes et puissantes, qu'ils seront comme des glaives à deux tranchants qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs[3] ».

« S'il est vrai, dit-elle ailleurs, que cette dévotion tant aimable a pris naissance dans la Visitation, moi je ne puis m'empêcher de croire qu'elle fera son progrès par le moyen des Révérends

1. Lettre XCVIII (XCVII), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 198 (232); G. C, 435.

2. Voir la lettre du 15 septembre 1689 au P. Croiset, *Lettres inédites*, lettre III, p. 125. G. CXXXII, 551.

3. Lettre XCVIII, t. II, p. 200 (XCVII, p. 234); G. C, 436. Voir encore la lettre CIV, t. II, p. 214 (262); G. CVII, 456.

Pères Jésuites. Et je crois que c'est pour cela qu'il avait choisi le bienheureux ami de son cœur (*le P. de la Colombière*) pour l'accomplissement de ce grand dessein[1]. »

Pourquoi ne peut-elle s'empêcher de le croire? Parce que Notre-Seigneur lui a « fait connaître, d'une manière à n'en point douter, que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion, et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis, et d'enfants parfaitement reconnaissants [2] ».

Nulle part peut-être l'ensemble de ces idées n'est si bien groupé que dans la lettre du 10 août 1689, au P. Croiset : « Quoique ce trésor d'amour soit un bien propre à tout le monde, et en qui chacun a droit, il a néanmoins toujours été caché jusqu'à présent, qu'il s'est particulièrement donné aux filles de la Visitation, parce qu'elles sont destinées à honorer sa vie cachée, afin que, leur étant découvert, elles le manifestassent et distribuassent aux autres. Mais il est réservé aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux tré-

1. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125. Elle y revient, p. 130 : « Comme il ne veut pas qu'un fruit si précieux demeure caché, il a choisi les Révérends Pères Jésuites pour le distribuer et en faire goûter la douceur et la suavité à un chacun. » G. CXXXII, 551 et 554.

2. Lettre citée par le P. Croiset, *Abrégé* p. 57. Cf. *Vie et OEuvres*, lettre CXXXII, t. II, p. 285 (G. CXLI, 626, CXXXIV, p. 334) ; Voir, chapitre I, p. 18, les remarques que suggèrent le style et le ton de cette lettre.

sor, où plus l'on prend plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir avec abondance de toutes sortes de biens et de grâces; car c'est par cet efficace moyen qu'il leur présente, qu'ils pourront s'acquitter parfaitement selon son désir du saint ministère de charité auquel ils sont destinés. Car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénétreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis, pour les rendre susceptibles à l'amour de ce divin Cœur, et les âmes les plus criminelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence. Enfin c'est par ce moyen qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et sur celui de la Compagnie de Jésus l'abondance de ces divins trésors de grâce et de salut, pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs. Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet et il y a de grands desseins. C'est pourquoi il s'est servi du bon Père de la Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur, comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre Ordre[1]. »

Ces assurances si souvent répétées de la sainte voyante dominent l'histoire de la dévotion. On

1. *Lettres inédites*, lettre II, p. 95. Revue sur G. II, 531-2.

ne s'explique pas sans cela que les Visitandines et les Jésuites aient tant pris à cœur de la propager. Mais ces dernières révélations ont un autre avantage : beaucoup de traits y sont indiqués qui servent à donner une idée plus complète et plus précise de la dévotion au Sacré-Cœur.

VII

Résumé et Conclusion.

Le Sacré-Cœur médiateur d'amour. — Idée grandiose de la dévotion au Sacré-Cœur.

On a pu remarquer plus haut, dans le petit discours de saint François de Sales, un mot étrange au premier abord : « Nous prierons, dit-il, dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, *qui se veut rendre tout de nouveau médiateur entre Dieu et les hommes*. » L'expression est familière à Marguerite-Marie, toute hardie qu'elle puisse paraître. Dès 1685, nous la voyons parler d'une *médiation* spéciale du Sacré-Cœur entre Dieu et les hommes. Elle écrit, en effet, à la Mère Greyfié : « Il m'a donné à connaître que son sacré Cœur est le Saint des saints, le Saint d'amour. Qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le médiateur entre Dieu et les hommes, car il est tout-puissant pour faire leur paix, en détournant les châtiments que nos péchés ont attirés sur nous, nous obtenant miséricorde[1]. »

1. Lettre XXXIII (XXXIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 68 (105); revu sur G. XXXVII 300.

Elle disait, dans un billet du 21 juin 1686, à sœur Marie-Madeleine des Escures, le jour même où la communauté de Paray s'était ralliée au culte du Sacré-Cœur : « Le grand désir que Notre-Seigneur a que son sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, est afin de renouveler dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce sacré Cœur comme un second médiateur envers Dieu pour les hommes[1]. » Le mot y est, avec l'explication qui convient.

Même quand le mot n'y est pas, l'idée est sans cesse présente. C'est dans le même sens, en effet, qu'elle parle d'un « dernier effort » de l'amour de Jésus dans la manifestation de son divin cœur, d'une « rédemption amoureuse » par la médiation de ce sacré cœur, d'une nouvelle effusion, par le don unique « du cœur de Dieu », de « tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et salut » qu'il contient. Il serait facile de recueillir, dans les œuvres de la sainte voyante, mainte expression de la même idée. Celles qui viennent d'être relevées se sont déjà présentées sur notre route[2]. Il s'en présentera de semblables quand nous parlerons des promesses du Sacré-Cœur.

C'est donc, pour Marguerite-Marie, un grand événement dans l'histoire du monde, que la manifestation du Sacré-Cœur. C'est comme une ère

1. Lettre XLIII (XLIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 84 (121); revu sur G. XLIX, 321.

2. Voir chapitre II, § 2, p. 23.

nouvelle qui commence pour quiconque voudra se mettre sous les influences de ce divin Cœur.

Non pas que Jésus ne fût déjà tout à nous, avec tous ses trésors, par l'Incarnation et la Rédemption. Mais il y a comme une nouvelle avance de Jésus vers nous, comme une offrande nouvelle de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il a par l'offrande de son cœur. Jésus se concentre en son cœur pour se donner en le donnant.

Et le caractère propre de cette démarche, c'est de se présenter comme une démarche toute d'amour. Sans doute, l'Incarnation, la Rédemption, tous les bienfaits de Jésus étaient déjà des effets d'un amour passionné, et nous avaient été présentés comme tels par Jésus même, par saint Jean, par saint Paul, par toute la tradition chrétienne. Mais il y a dans la manifestation du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie une nouvelle déclaration d'amour, combien vive et passionnée, et par là un nouvel appel à l'amour. Le Sacré-Cœur, c'est l'amour de Jésus le rapprochant de nous, nous le remettant. La dévotion au Sacré-Cœur, c'est donc le culte de cet amour, c'est l'hommage à Jésus dans l'hommage à son cœur passionné d'amour : nous allons au cœur pour aller à Jésus aimant.

On comprend dès lors l'importance que Marguerite-Marie attache à la nouvelle dévotion, l'importance qu'elle a en réalité. Ce n'est pas une dévotion d'invention humaine, ce n'est que la réponse à une avance nouvelle de l'amour divin.

On comprend, quand on songe à ces choses,

que Mgr Bougaud ait pu écrire : « La révélation du Sacré-Cœur est, sans contredit, la plus importante des révélations qui ont éclairé l'Église, après celles de l'Incarnation et de la sainte Eucharistie. C'est le plus grand coup de lumière depuis la Pentecôte[1]. » Ces paroles ont besoin d'être interprétées, et il n'y faut pas mettre la rigueur théologique[2]; mais, bien comprises, elles expriment une pensée vraie.

Ainsi, d'après Marguerite-Marie, le Sacré-Cœur résume tout Jésus; le don du Sacré-Cœur est, pour ainsi dire, une donation nouvelle de Jésus aux hommes, une avance nouvelle de Jésus vers nous. On ne saurait donner une idée plus juste ni plus grandiose de la dévotion.

1. *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, c. XIV, p. 331.

2. Tout autorisées que puissent être, au regard de l'historien, les révélations de Paray, elles ne sont que des révélations privées, sans valeur officielle, dont l'autorité ni les garanties ne sauraient être comparées à celles de la révélation faite authentiquement à l'humanité. Celle-ci d'ailleurs est close pour jamais depuis la fin des temps apostoliques.

CHAPITRE III

PRATIQUE DE LA DÉVOTION

La dévotion au Sacré-Cœur se présente chez Marguerite-Marie avec un ensemble de pratiques déterminées. Mais *la pratique* va, pour elle, bien au-delà de *ces pratiques*. Dans ses écrits comme dans sa vie, sa chère dévotion est l'âme de tout; c'est un esprit d'amour qui pénètre et domine tout. La dévotion au Sacré-Cœur, comme elle l'entend, c'est une formule admirable de vie chrétienne et parfaite, toute à Jésus, toute en Jésus, toute de Jésus; c'est l'amour de Jésus envahissant l'âme, avec toutes ses pensées, toutes ses affections, tous ses actes, de façon que ce ne soit plus nous qui vivions, mais Jésus-Christ qui vive en nous. C'est ce qui ressort, pour ainsi dire, de toutes les pages qu'elle a écrites; il n'y a qu'à lire pour s'en rendre compte. Nous passerons d'abord en revue les principales pratiques indiquées par elle. Nous donnerons ensuite quelques textes pour montrer comment elle entend la dévotion[1].

1. Sur ces pratiques, on peut voir d'amples détails dans *Le règne du Sacré-Cœur*, t. II ; le tome III étudie, d'après Marguerite-Marie, « les vertus demandées par le Sacré-Cœur à tous

I

Les Pratiques.

1. Image. — 2. Consécration. — 3. Amende honorable. — 4. Communion et dévotion à l'Eucharistie. — 5. Heure sainte et union à Jésus souffrant. — 6. Dévotion à la Sainte Vierge. — 7. Les âmes du Purgatoire. — 8. Pratiques diverses.

Les pratiques sont à peu près chez Marguerite-Marie ce qu'elles seront plus tard, soit qu'elle-même les ait mises en circulation, soit qu'elle ait approuvé et fait siennes celles que proposaient, dans leurs livres ou livrets, la Mère de Soudeilles, la Sœur Joly, le P. Croiset. Quelques-unes lui sont demandées à elle-même par Notre-Seigneur; il en est qu'elle propose comme très agréables au Sacré-Cœur; il en est qu'elle s'ingénie à trouver pour faire valoir sa chère dévotion. Quelques-unes sont tombées, ou à peu près[1]. Plusieurs sont restées (la consécration, l'amende honorable, etc.); plusieurs, qui ne sont chez elle qu'en germe, se

ses serviteurs », et le tome IV, « les vertus particulières demandées aux chrétiens et aux religieux », ainsi que « les diverses dévotions unies à la dévotion au Sacré-Cœur ».

1. Celle, par exemple, des billets, portant des invocations d'un côté au Sacré-Cœur, de l'autre à l'Immaculée Conception, qu'on trempe dans l'eau et qu'on avale à jeun. Lettre LXXXII (LXXXIII), t. II, p, 159 (196); G. LXXXVIII, 397. Elle parle de guérisons miraculeuses dues à cette pratique. *Loc. cit.* Cf. Lettre LIII (LIV), t. II, p. 104 (141), G. LIX, 344.

sont développées (les offices, l'apostolat de la prière, etc.)

Quelques-unes appellent un mot d'explication.

1. *L'image.* — L'image tient une grande place dans les visions de Marguerite-Marie, dans les désirs et dans les promesses du Sacré-Cœur. On conçoit dès lors qu'elle ait une grande place dans les préoccupations et dans la correspondance de notre sainte. C'est pour elle à la fois un moyen de propager sa chère dévotion et une pratique spéciale de cette dévotion, pratique désirée par Jésus, et à laquelle il a promis d'attacher de grandes grâces.

Aussi en veut-elle à tout prix. Et comme elle se remue pour en presser l'exécution, comme l'attente lui est longue, quelle joie quand ses désirs sont enfin accomplis, comme elle est heureuse d'en distribuer[1] !

N'a-t-elle pas des promesses du Sacré-Cœur pour ceux qui la porteront, et l'assurance de bénédictions spéciales pour les maisons où elle sera exposée et honorée? Jésus ne veut-il pas qu'elle ait sa place d'honneur dans le palais des rois et sur les étendards de Louis XIV?

Dans les visions de Marguerite-Marie, tantôt c'est le cœur seul qui est montré, tantôt c'est

1. Voir, dans *Vie et Œuvres*, la table analytique, aux mots *Images* et *Tableaux*. Comme cette table manque dans Mgr Gauthey, voici quelques indications d'après son édition des lettres, t. II : Lettres XL, XLII, XLV, XLVII, LI, LII, LIII (avec la note), LVI, LX, LXVI.

Jésus qui apparaît et qui montre son cœur. Dans les premières images, il n'y a jamais la personne de Notre-Seigneur : le cœur seul est représenté[1]. Il a la forme de convention à laquelle on était depuis longtemps habitué par la dévotion aux cinq plaies ; le caractère symbolique de la représentation est indiqué de diverses façons : par les flammes, par les « lacs d'amour », par la couronne d'épines et la croix, par le mot *caritas*. Les images que fit faire la Mère Greyfié, pour les donner à la sainte voyante et à ses novices, semblent avoir été la représentation alors courante des cinq plaies[2]. On sait que cette représentation groupait tout autour du cœur percé, et qu'on avait ainsi, pour ainsi dire, l'image du Sacré-Cœur avant la lettre. Ce fut une des préparations providentielles à la dévotion.

2. *La consécration.* — Par là il faut entendre deux choses : un acte de consécration, que l'on fait et que l'on renouvelle à l'occasion, et un don complet de soi-même au Sacré-Cœur, afin de ne plus vivre que pour lui, pour ses intérêts et pour son amour. Nous avons sur ce point nombre de textes de la sainte. En voici quelques-uns.

« Il me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être. Ce que je fis de tout mon cœur[3]. »

1. Cela peut tenir, pour une part, à ce qu'il est plus facile de dessiner l'image du cœur tout seul.

2. Cf. *Vie et Œuvres*, t. I. p. 223 (452); G. n. 242, p. 220.

3. *Mémoire*, t. II, p. 321 (374), G. n. 48, p. 65.

Quelquefois la donation est demandée sous des formes spéciales. C'est la victime qui doit s'offrir pour être immolée en expiation pour les pécheurs, ou pour la communauté, ou pour les âmes du Purgatoire. On sait la scène célèbre où elle dut s'exposer pour la communauté : « Je te veux donner mon cœur. Mais auparavant il faut que tu te rendes sa victime d'immolation[1]. »

La donation par testament est plus originale. « Une fois, mon souverain sacrificateur me demanda de faire en sa faveur un testament par écrit, ou donation entière et sans réserve, comme je la lui avais déjà faite de bouche, de tout ce que je pourrais faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on ferait pour moi, soit pendant ma vie et après ma mort. Et me fit demander à ma supérieure, si elle voulait servir de notaire en cet acte; qu'il se chargeait de la payer solidement... Ma supérieure le voulut faire[2]. » Nous avons cet acte, conservé par les *Contemporaines*[3]. Il est du 31 décembre 1678. Notre-Sei-

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 338 (395); Revu sur G., n. 72, p. 84.

2. *Mémoire autographe*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 348, (406), G. n. 84, p. 95.

3. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 128 (159); G. n. 191, p. 172; cf. G. *Écrits de la Mère Greyfié*, n. 50, p. 408 : « Vive Jésus dans le cœur de son épouse, ma sœur Marguerite, pour laquelle, et en vertu du pouvoir que Dieu me donne sur elle, j'offre, dédie et consacre purement et inviolablement au sacré Cœur de l'adorable Jésus tout le bien qu'elle pourra faire pendant sa vie, et celui que l'on fera pour elle après sa mort; afin que la volonté de ce divin Cœur en dispose à son gré, selon son bon plaisir et en faveur de quiconque il lui plaira, soit vivant ou trépassé : ma sœur Marguerite-Marie protestant qu'elle se dépouille

gneur en retour, la constitua « héritière des trésors de son sacré Cœur » par acte qu'elle écrivit de son sang comme elle le lisait dans le cœur du divin Maître. Nous avons également cet acte[1].

Cette consécration, notre sainte la demandait à tous les amis du Sacré-Cœur. Le P. de la Colombière la fit, nous dit-on, dès le 21 juin 1675; et il la renouvelait souvent[2].

volontiers généralement de tout, excepté la volonté d'être à jamais unie au divin Cœur de son Jésus et de l'aimer purement pour l'amour de lui-même. En foi de quoi, elle et moi signons cet écrit, fait le dernier jour de décembre 1678. Sœur Péronne-Rosalie Greyfié, à présent supérieure, et de laquelle ma sœur Marguerite-Marie demandera tous les jours la conversion à ce Cœur divin et adorable, avec la grâce de la pénitence finale. » Marguerite-Marie nous apprend elle-même comment elle signa : « Je la signai sur mon cœur avec un canif, duquel j'écrivis son sacré nom de Jésus, comme mon divin Maître le voulait, et je la signe encore ici : Sœur Marguerite-Marie, disciple du divin Cœur de l'adorable Jésus. »

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 119 (159); G. n. 192, p. 173. Cf. *Lettres inédites*, lettre IV, p. 145; G. CXXXIII, 511-572; et Croiset, *Abrégé*, p. 48, 49, Voici cet acte, tel que le donnent les *Contemporaines* : « Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous ses trésors, pour le temps et l'éternité, te permettant d'en user selon tes désirs; et je te promets que tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Tu en seras pour toujours la disciple bien-aimée, le jouet de son bon plaisir, et l'holocauste de ses désirs, et lui seul sera le plaisir de tous tes désirs, qui réparera et suppléera à tes défauts et t'acquittera de tes obligations. » La sainte nous dit, au même endroit, que Notre-Seigneur le lui fit écrire de son sang, selon qu'il lui dictait. Elle en écrit au P. Croiset : « Il me fit lire (dans son Cœur), et ensuite écrire ce qu'il y avait d'écrit pour moi. En voici quelques lignes, avec un testament fait en ma faveur. » Les deux formules se répondent pour le sens; mais plusieurs expressions sont toutes différentes. Ce qu'il y a de recherché et d'amphigourique dans l'acte, tel qu'il est ci-dessus, est expliqué dans la lettre en termes clairs et naturels. — Soit dit pour ceux qui étudient la psychologie des mystiques.

2. *Contemporaines*, t. I, p. 94 (124); G. n. 153, p. 138; Croi-

La première fête du Sacré-Cœur, célébrée à Paray par les novices et par leur maîtresse, pour la Sainte-Marguerite, 20 juillet 1685, eut pour pièce principale la consécration : « Elle nous lut une consécration qu'elle avait composée en l'honneur de ce divin Cœur... et nous invita à écrire chacune notre consécration, promettant d'y ajouter un mot de sa main, selon nos dispositions[1]. »

Une ou deux consécrations, écrites de sa main, nous ont été conservées. Tout le monde a pu en voir une, imprimée ou en fac-similé. Marguerite-Marie l'avait jointe à une lettre qu'elle écrivait à la Mère de Soudeilles, le 15 septembre 1686; elle l'avait envoyée de même, avec quelques mots changés, à Sœur de la Barge. Les éditrices de 1867 l'ont reproduite, mais en mêlant les deux textes[2]. On les a toutes deux en autographe[3].

set, *La dévotion au Sacré Cœur*, 3e partie. c. 4, *Offrande*, p. 179; cf. 1re partie, c. 2, p. 10.

1. *Contemporaines*, t. I, p. 207 (237); G. n. 238, p. 215.

2. Lettre XLVIII (XLIX), t. II, p. 92 (129); Lettre XLIX (L), t. II, p. 98 (135); G. LIII, 328, LIV, 332.

3. La voici, sauf l'orthographe et les abréviations, d'après le fac-simile d'un des autographes, celui de la Mère de Soudeilles :

« Je N. N. me donne et consacre au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, honorer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie, et mon asile assuré à l'heure de ma mort Soyez donc, ô Cœur de bonté! ma justification envers Dieu

C'est sans doute cette « petite consécration » — ainsi la nomme-t-elle, — qu'elle aurait voulu voir insérer dans le livre du P. Croiset : « Seulement, je vous dirai d'y mettre la petite consécration, laquelle, si je ne me trompe, venant de lui, il n'agréerait pas qu'elle y fût omise[1]. » Ce désir ne fut pas réalisé. Il y a bien une consécration au Sacré-Cœur dans le livre du P. Croiset, et qui semble avoir plu à sa correspondante : « Je ne crois pas, écrivait-elle, qu'il y faille rien changer (au livre), ni la consécration, ni l'amende honorable[2]. » Mais ce n'est pas la « petite consécration » qu'elle eût voulu y voir. Elle parle ailleurs d'une formule plus longue pour une consécration générale[3]. Nous pouvons supposer que c'est la formule du *livret* autographe[4]. Ne serait-ce pas celle-ci qui fut lue à la première fête du Sacré-Cœur, le 20 juillet 1685?

Marguerite-Marie, en insistant pour obtenir

le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour! je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. Consommez donc en moi tout ce [qui] vous peut déplaire ou résister! Et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur de vivre et mourir en qualité de votre esclave. » D'après le fac-similé reproduit en tête des *Élévations sur le Cœur de Jésus*, par le P. F. Doyotte, Paris, 1873.

1. *Lettres inédites*, lettre x, p. 209; G. cxxxix, 617.
2. *Lettres inédites*, lettre x, p. 209; G. *ibid.*
3. Lettre xxxvi (xxxvii), t. II, p. 74 (111); G. xlii, 307, n. *a*.
4. Voir celle-ci dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 477 (539); G. 780.

cette consécration au Sacré-Cœur, nous apprend du même coup comment elle l'entend.

Elle écrit à la Mère de Saumaise, le 10 août 1684 : « Il faut commencer tout de bon à ne vivre que pour lui et dans lui. C'est pour cela, ma très aimée Mère, qu'il me semble que vous feriez chose fort agréable au sacré Cœur de Notre-Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un vendredi après la sainte Communion, pour ne vouloir plus vous en servir à d'autre usage qu'à celui de son pur amour, en lui procurant tout l'honneur et la gloire qui seront en votre pouvoir. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il me semble que vous avez déjà fait tout cela; mais je crois qu'il prendra un singulier plaisir que vous le renouveliez souvent et le pratiquiez fidèlement pour parfaire votre couronne[1]. »

Elle y revient dans sa lettre du 24 août 1685, désignant le premier vendredi du mois comme jour propice[2]. Elle est plus pressante encore et plus explicite dans une lettre à la Mère de Soudeilles, le 3 novembre 1684 : « Si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous-même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant

1. Lettre xxv (xxvi), t. II, p. 50 (87); G. xxvii, 277, n. *a*.
2. Lettre xxxvii (xxxviii), t. II, p. 65 (102); G. xxxvi, 297.

jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours; lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais succès de nos entreprises comme dans les bons, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien; car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez; et il réparera ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait dans vos actions, et sanctifiera les bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous si vous le laissez faire... Toute à vous dans l'amour de son sacré Cœur, qui unit et transforme les nôtres en lui, pour le temps et l'éternité[1]. » On comprend, en lisant cela, que Marguerite-Marie écrive à son frère : « Il

1. Lettre xxvi (xxvii), t. II, p. 52 (89). L'autographe était à Moulins; il fut envoyé, le 2 juin 1789, à M. de Nexon, vicaire général d'Oloron. Il est perdu. Voir Gauthey, xviii, 278. n.

me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut, que d'être consacré à ce divin Cœur[1]. »

3. *L'amende honorable.* — Elle tient une grande place dans la dévotion au Sacré-Cœur. Cela devait être, puisque c'est une dévotion de réparation pour l'amour outragé. C'est ainsi notamment que Notre-Seigneur la présente dans la grande apparition ; il demande que, le jour de la fête future, on honore son cœur « en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels[2] ». On voit par les mêmes paroles ce qu'est l'amende honorable, et quel en est le but. Comme la consécration, c'est un acte précis, déterminé ; et c'est en même temps une tendance générale de l'âme dévote, jalouse de l'honneur de celui qu'elle aime. Cet esprit de réparation est partout dans la vie de sœur Marguerite, partout dans ses écrits. Dans le *Petit livret* écrit de sa main, il y a une formule d'amende honorable[3]. C'est elle, sans doute, qui l'a composée. Parmi les pratiques qu'elle recommande à ses novices, il y a celle-ci : « Vous ferez trente-trois communions spirituelles et une réelle pour faire amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ, et lui crier merci de

1. Lettre LIII (LIV), t. II, p. 104 (141) ; G. LIX, 344.
2. *Mémoire, loc. cit.*, t. II, p. 355 (414) ; G. n. 92, p. 102.
3. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 474 (536) ; G. 771.

toutes les mauvaises communions qui se font et se sont faites par nous et les mauvais chrétiens[1]. »

Mgr Languet donne comme étant d'elle l'amende honorable qu'on trouve dans le livre du P. Croiset[2]. Ce n'est guère probable. Car c'est, suivant toute apparence, celle-là même que la Bienheureuse approuvait, dans sa lettre du 21 août 1690 : « Le tout, disait-elle, est si parfaitement de son agrément (*du Sacré-Cœur*), que je ne crois pas qu'il y faille rien changer, ni la consécration, ni l'amende honorable[3]. »

4. *La communion et la dévotion à l'Eucharistie.* — Une des demandes de Jésus à Marguerite-Marie est « de communier aussi souvent qu'elle pourra ». Et, dans sa vie comme dans ses écrits, la dévotion au Saint-Sacrement est étroitement unie avec la dévotion au Sacré-Cœur. C'est devant le Saint-Sacrement qu'elle a ses principales révélations; c'est surtout à l'autel qu'elle voit Jésus outragé, à l'autel qu'elle lui fait amende honorable et lui offre ses hommages et ses réparations. On sait les longues heures qu'elle passait devant le Saint-Sacrement, immobile, en extase ou comme en extase; une des idées chères à son cœur est de se consumer comme un cierge qui brûle au sanc-

1. *Écrits divers*, t. II, p. 468 (530); G. p. 733, n.
2. Troisième partie, c. 4, *Amende honorable*, p. 174.
3. *Lettres inédites*, x, p. 209; G. cxxxix, 617.

tuaire[1]. La communion est un de ses attraits; c'est une des pratiques qu'elle recommande instamment, et c'est après la communion qu'elle veut qu'on fasse sa consécration au Sacré-Cœur. Beaucoup des exercices qu'elle fait ou recommande à l'honneur du Sacré-Cœur, ont rapport à l'Eucharistie. Elle propose à ses novices des pratiques pour honorer les diverses vies de Jésus au Saint-Sacrement où les deux dévotions sont étroitement unies[2].

5. *Heure sainte et union à Jésus souffrant.* — On peut dire de la Passion à peu près autant que de l'Eucharistie : c'est une dévotion inséparable, pour notre sainte, de la dévotion au Sacré-Cœur. Il serait trop long d'en relever tous les traits. C'est assez d'en rappeler quelques-uns. L'heure sainte, que nous avons vu plus haut[3] Jésus demander à Marguerite-Marie, n'est pas autre chose qu'un exercice d'union à Jésus souffrant. Elle aimait aussi à passer, dans cette union, la nuit du jeudi au vendredi saint, quand on le lui permettait, devant le Saint-Sacrement. La Mère Greyfié nous raconte ainsi une de ces nuits : « Elle sortait d'une longue maladie... Néanmoins, elle me vint demander par grande miséricorde

1. C'est ma plus grande envie
D'y consommer ma vie,
Comme un cierge allumé,
Devant mon Bien-Aimé.

Cantique au Sacré-Cœur, t. II, p. 514 (575); G. 841.

2. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 465 (527); G. 730.

3. Voir ci-dessus, c. 2, § 3, p. 26.

de veiller le Saint-Sacrement. Je ne vis nulle apparence qu'elle le pût faire; mais, pour lui donner quelque consolation, je lui permis de se tenir au chœur depuis huit heures jusqu'après là procession de la ville[1]... Elle accepta ce premier offre, et, avec beaucoup d'humilité et de douceur, me pria de lui prolonger ce temps... Je (*lui*) abandonnai la nuit... (*Elle*) ne manqua pas, à huit heures et demie, de prendre sa place au chœur... et y demeura dès lors à genoux les mains jointes sans aucun appui, ni se remuer non plus qu'une statue, jusqu'au lendemain à l'heure de Prime, qu'elle se mit en chœur avec les autres... Lorsqu'elle me rendit compte de sa disposition pendant tout ce temps, elle me dit que Notre-Seigneur lui avait fait la grâce d'entrer en participation de son agonie dans le Jardin des Olives, et qu'elle avait eu tant à souffrir, qu'à tout coup il lui semblait que son âme s'allait séparer de son corps[2]. »

L'image du Sacré-Cœur qui lui fut montrée dans une des apparitions (couronne d'épines, plaie, croix) est tout imprégnée de la Passion. Parmi les grandes grâces qu'elle reçut de Jésus durant sa retraite de profession, « en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin, » elle compte ce qu'il lui fit connaître « sur le mystère

1. Cette procession arrivait à la Visitation vers les 10 heures du soir.

2. *Contemporaines*, t. I, p. 158 (187); Revu sur G. *Écrits de M. Greyfié*, n. 12, p. 358.

de sa sainte mort et passion ». « Mais ajoute-t-elle, c'est un abîme à écrire. » Et elle n'en dit qu'un mot : « C'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un moment sans souffrir; mais souffrir en silence, sans consolation, soulagement ni compassion; et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toutes sortes d'opprobres, d'humiliations, d'oublis et de mépris[1]. »

Ses écrits, en effet, nous donnent l'impression d'une vie toute unie à Jésus souffrant, sans autre joie que la joie même « de souffrir en aimant ». On sait la fameuse vision où Notre-Seigneur lui présenta un double tableau, celui d'une vie toute dans la paix et les consolations, et celui d'une vie toute crucifiée; et comment lui-même choisit pour elle la seconde[2]. Elle écrivait au P. Croiset, le 15 septembre 1689 : « Je ne peux vivre un moment sans souffrir, et c'est mon plus doux aliment que la croix... Oh! quel bonheur de pouvoir participer ici-bas aux angoisses, amertumes et dérélictions du sacré Cœur[3]. »

Une pratique qu'elle avait apprise de Notre-Seigneur, pour le temps du jubilé, lui demeura toujours chère : c'était « d'offrir au Père éternel les amples satisfactions qu'il a faites à sa justice pour les pécheurs sur l'arbre de la croix, en le priant de rendre efficace le mérite de son sang

1. *Mémoire,* t. II, p. 323 (376); G. n. 50, p. 66.
2. *Mémoire,* t. II, p. 333 (389); G. n. 66, p. 78.
3. *Lettres inédites,* III, p. 119; G. CXXXII, 547.

précieux à toutes les âmes criminelles[1] ». Elle en a beaucoup d'autres où le Sacré-Cœur et la Passion ne font, pour ainsi dire, qu'un.

6. *Dévotion à la Sainte Vierge.* — Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Mais la part de la Sainte Vierge dans la dévotion au Sacré-Cœur d'après la sainte voyante de Paray, n'est pas autre, après tout, que celle qui lui revient dans toute vie chrétienne. Si les relations entre la Sainte Vierge et Marguerite-Marie sont admirables, ce n'est pas tant parce que Marguerite-Marie a été la disciple et l'évangéliste du Sacré-Cœur, que parce qu'elle a été une grande sainte des temps modernes, et parce que Dieu lui a fait saisir par expérience, dans sa propre vie, ce que Marie fait secrètement dans toute âme qui se sanctifie. Quelques traits, cependant, méritent d'être relevés.

On sait comment, dès son enfance, Notre-Seigneur, pour la garder toute à lui, la confia à Marie : « Je te mis en dépôt, lui dit-il, aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins[2]. » Marie fut pour elle « une bonne mère ». Et elle fut « une enfant » pour Marie, lui parlant « comme à sa bonne Mère ». C'est pour être « la fille de la Sainte Vierge » qu'elle entra à la Visitation; et c'est Marie qui la prépara à sa mission d'apôtre du Sacré-Cœur. Un jour, elle vit son cœur tout petit entre les cœurs de Jésus et de Marie, et

1. *Contemporaines*, t. Ier, p. 160 (189); G. n. 95, p. 106.
2. *Mémoire*, t. II, p. 304 (356); G. n. 22, p. 46.

« les trois n'en firent qu'un ». « C'était, dit-elle, un jour de la fête du Cœur de la très Sainte Vierge[1]. » On voit, dans ses révélations, Marie intervenir, pour apaiser le Sacré-Cœur irrité, et obtenir ses bonnes grâces[2]. C'est elle encore qui obtient que le Sacré-Cœur soit comme confié en dépôt à la Visitation : « Venez, mes filles, approchez-vous ; car je veux vous rendre dépositaires de ce précieux trésor[3].

En retour, Marguerite-Marie ne séparait pas Marie de Jésus. Telle de ses lettres finit par une assurance de la plus tendre affection « dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie[4] ». Non seulement elle honore et fait honorer la Sainte Vierge, parce que « nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa sainte Mère[5] » ; elle dit à une novice que, si elle est « en tout une vraie fille de Sainte-Marie », Marie la « rendra une parfaite disciple du Sacré-Cœur[6] ». Elle assure, en revanche, à ceux qui veulent être les « parfaits amis » du Sacré-Cœur, que la Sainte Vierge sera leur « spéciale protectrice, pour les faire arriver à cette vie parfaite[7] ». Aussi veut-elle qu'on s'unisse « d'esprit et de cœur à la très Sainte Vierge... pour rendre hommage au Verbe incarné..., l'adorant

1. *Contemporaines*, t. Ier, p. 91 (122) ; G. t. II, p. 164.
2. *Contemporaines*, t. Ier, p. 266 (293) ; G. t. II, p. 170.
3. Vision du 2 juillet, lettre LXXXV (LXXXVI), t. II, p. 167 (201) ; G. XCX, 405.
4. Lettre IX, t. II, p. 16 (49) ; revu sur G. IX, 241.
5. *Avis*, LIII (LIX), t. II, p. 441 (502) ; G. LIX, 737.
6. *Avis*, XIV, t. II, p. 388 (440) ; G. XXII, 670.
7. *Lettres inédites*, III, p. 130 ; G. CXXXII, 554.

et l'aimant en silence avec elle » ; elle voit le Sacré-Cœur offrant ses sacrifices à son Père « sur l'autel du cœur de sa Mère » ; elle prie et veut qu'on prie le divin Cœur de Jésus vivant dans le Cœur de Marie de vivre et régner dans tous les cœurs[1] ». Elle désire que la Médiatrice du Sacré-Cœur demande « à la Sainte Vierge d'employer son crédit afin qu'il (*le Sacré-Cœur*) fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront[1] ». Elle-même apprit de Notre-Seigneur à se tenir auprès de la croix « en la même disposition où était la Sainte Vierge » ; à entendre la messe en union à ces dispositions ; à communier en présentant au Sacré-Cœur « les dispositions qu'elle avait eues au moment de l'Incarnation, tâchant d'y entrer le plus possible, les demandant par son intercession, et disant avec elle : Voici la servante du Seigneur » ; à faire oraison en offrant « les dispositions que la Sainte Vierge avait lorsqu'elle fut présentée au temple[3] ».

On comprend dès lors qu'elle demandât au P. Croiset de mettre dans son livre sur le Sacré-Cœur « les litanies du sacré Cœur de la très sainte Vierge[4] ». Elle y revient, un mois après, le 15 septembre 1689[5]. Elle le lui rappelle dans sa lettre du 16 mai 1690 : « N'oubliez pas les litanies du Cœur

1. *Avis*, LIV (LV), t. II, p. 441 (502) ; G. LXX ; 749.
2. Lettre XLIV (XLV), t. II, p. 86 (123) ; G. L, 323.
3. *Contemporaines*, t. Ier, p. 69 (100) ; G. n. 115-116, p. 116.
4. *Lettres inédites*, t. II, p. 99 ; G. CXXXI, 534.
5. *Lettres inédites*, III, p. 123 ; G. CXXXII, 550.

de la très Sainte Vierge, notre bonne Mère [1]. »

La dévotion à Marie et au cœur de Marie est inséparable pour notre sainte de la dévotion à Jésus et au cœur de Jésus.

7. *Prier et souffrir pour les âmes du Purgatoire.* — L'amour du Sacré-Cœur accompagne les âmes au sortir de cette vie, quand elles ont à se purifier dans l'autre. Aussi voyons-nous Marguerite-Marie, pleine de la compassion du divin Cœur pour « ses amies souffrantes », se faire victime pour elles, et puiser dans les trésors du Sacré-Cœur pour les soulager. La première fête du Sacré-Cœur à Paray, 20 juillet 1685, fut, pour une bonne part, occupée en leur faveur. Car, disent les *Contemporaines,* « elle souhaita que le reste de la journée fût employé à prier pour les âmes du purgatoire, les conduisit (*les novices*) à notre sépulture, où elle leur fit dire quantité de prières pour leur soulagement [2] ». Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Le sacré Cœur de Jésus donne souvent sa chétive victime aux âmes du purgatoire pour les aider à satisfaire à sa divine justice. C'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit [3]. » Elle parle souvent de ce purgatoire de son âme et de ce qu'elle souffrait dans ces circonstances.

En revanche, Jésus ne savait rien refuser à sa

1. *Lettres inédites,* IX, p. 200 ; G. CXXXVIII, 613.
2. *Vie et Œuvres,* t. Ier, p. 209 (239) ; G. n. 238, p. 216.
3. Lettre LXXXVII (LXXXVIII). t. II, p. 178 (215) ; G. XCII, 416.

bien-aimée ; et les pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur avaient pour les soulager une efficacité spéciale. C'est ce qui lui fait écrire à la Mère de Saumaise : « Si vous saviez avec combien d'ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau si souverain à leurs souffrances ; car c'est ainsi qu'elles nomment la dévotion au divin Cœur, et particulièrement les messes en son honneur [1]. »

Avec les messes, elle demande des communions, des actes de vertu en l'honneur du Sacré-Cœur et en esprit de réparation, des actes d'union au Sacré-Cœur pour payer Dieu le Père par les mérites de ce Sacré-Cœur. Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Le secours que je vous demande, c'est neuf pratiques tous les jours d'ici à l'Ascension : quatre de charité et cinq d'humilité pour honorer l'ardente charité du sacré Cœur de Jésus, et les cinq pratiques d'humilité pour réparer les humiliations principales qu'il a eues dans sa Passion [2]. »

Dans son « défi » pour l'octave des trépassés, elle donne à ses novices une méthode suivie, à la fois sanctifiante pour elles et utile aux pauvres âmes. « Voici, leur dit-elle, la manière qu'il me semble être la plus conforme au désir du sacré Cœur de Jésus, pour vous acquitter plus fidèlement de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes âmes souffrantes du purgatoire. Premièrement, vous vous mettrez dans le sacré Cœur comme

1. Lettre LXXXV (LXXXVI), t. II, p. 170 (207) ; G. XC, 408, n. *a*.
2. Lettre XX (XXI), t. II, p. 40 (77) ; G. XXII, 268.

à l'ordinaire, vous consacrant tout à lui et tout ce que vous direz ou penserez. » Suivent divers actes pour les divers moments de la journée. De telle heure à telle heure, « cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration unie à celle qu'il rend à son Père au Saint-Sacrement de l'autel. Vous les offrirez à Dieu pour satisfaire à sa justice, en lui payant par la pureté du sacré Cœur le défaut de pureté d'intention de ces pauvres âmes... ». Et ainsi pour toute la journée, toujours en union avec Jésus : pratiques de silence en union avec « celui de Jésus au Saint-Sacrement »; pratiques de charité en union avec « l'ardente charité du sacré Cœur pour payer les défauts de ces pauvres âmes »; pratiques d'humilité en union avec l'humilité de ce divin Cœur, toujours aussi en vue de payer « pour ces pauvres affligées », avec les mérites du sacré Cœur. « Le soir, vous ferez un petit tour par le purgatoire, en la compagnie du sacré Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait, pour le prier d'appliquer ses mérites à ces saintes âmes souffrantes. Et vous les prierez en même temps d'employer leur pouvoir pour nous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en répondant à ses désirs sur nous, sans résistance[1]. »

1. *Avis*, LIII (LIV), t. II, p. 440 (501); G. LIX, 735. Pour plus de détails sur ce sujet, voir l'Opuscule composé par une Auxiliatrice du Purgatoire, *Le Sacré-Cœur, la B. Marguerite-Marie, et les âmes du Purgatoire*, Paris, s. d.

8. *Pratiques diverses.* — On pourrait relever dans les écrits de la Bienheureuse diverses autres pratiques (Litanies, Petit-Office, etc.). Quelques-unes se rapprochent beaucoup de pratiques qui depuis ont pris un grand développement.

Les différents *offices* à remplir auprès du Sacré-Cœur (disciple, serviteur, adorateur, ami, médiateur, réparateur, zélateur, etc.) s'annoncent déjà chez Marguerite-Marie. Elle écrit à la Mère Greyfié en lui parlant d'une Sœur : Il (*le Sacré-Cœur*) lui a donné son office, la faisant sa Médiatrice... Il désire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service ; mais il veut qu'elle soit tirée au sort... Il demande encore une Réparatrice... Et pour vous votre office sera d'offrir à cet aimable Cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur [1]. »

Dans une lettre au P. Croiset, elle demande « une association de cette dévotion (*au Sacré-Cœur*) où ces associés participeraient au bien spirituel les uns des autres ». C'est l'idée de l'Apostolat de la prière, de la Garde d'honneur, etc. Elle y voudrait « une particulière union et dévotion aux saints Anges, qui sont particulièrement destinés à l'aimer (*le Sacré-Cœur*), honorer et louer dans ce divin sacrement d'amour; afin qu'étant unis et associés avec eux, ils suppléassent pour nous en sa divine présence, tant pour lui rendre

1. *Lettres*, XLIV (XLV), t. II, p. 86 (123); G. L, 323. Voir aussi les *Demeures dans le sacré Cœur*, t. II, p. 469 (531); G. LV, 725; et « la manière d'honorer les diverses vies de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement », t. II, p. 465 (527); G. LVII, 730.

nos hommages que pour l'aimer pour nous et pour tous ceux qui ne l'aiment pas, et pour réparer les irrévérences que nous commettons à sa sainte présence[1] ». Cette union aux Anges est aussi réalisée dans les Offices.

II

L'esprit de la dévotion.

L'amour, avec ce qu'il a de plus vif et de plus tendre, généreux et dévoué, pratique.

N'allons pas croire, d'après ces pratiques, que la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas autre chose pour Marguerite-Marie. C'est plus et mieux. C'est une vie toute d'union à ce cœur aimant, pour sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime; pour lui plaire en faisant ce qu'il désire, et pour plaire à Dieu en s'appropriant ses sentiments et ses mérites, et l'offrant lui-même à son Père : une vie toute d'amour et de réparation amoureuse [2]. Quelles que soient les pratiques, la

1. *Lettres inédites*, II, p. 100; revu sur G. CXXXI, 535.

2. Voir le « Défi » aux novices pour se préparer à la fête du Sacré-Cœur en 1685. Il est trop long pour être cité ici tout entier. En voici du moins quelques traits :

« En vous éveillant, vous entrerez dans le sacré Cœur et lui consacrerez votre corps, votre âme, votre cœur et tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus servir que pour son amour et sa gloire.

» Quand vous irez à l'oraison, vous l'unirez à celle qu'il fait pour vous au Saint-Sacrement.

» Quand vous direz votre office, vous vous unirez aux louanges qu'il donne à Dieu son Père en ce divin Sacrement.

sainte âme y voit surtout des exercices d'amour. Aimer le divin Cœur, qui nous aime tant et qui a soif d'être aimé, lui rendre amour pour amour, c'est, pour elle, le fond de la dévotion au Sacré-Cœur.

Pour elle, tout est dans cette réciprocité d'amour. Jésus, dans son amour pour nous, a soif d'être aimé en retour [1]. L'âme qui a compris cela ne vit plus que pour l'aimer et pour le faire aimer. Cet amour prendra toutes les formes, il emploiera tous les moyens : il priera, il agira, il souffrira surtout. Mais ce sera toujours l'amour [2]. Et ainsi, par l'amour, l'âme dévote au Sacré-Cœur vivra Jésus en elle-même : sa vie sera celle de Jésus.

Elle écrit à la Mère de Soudeilles, le 15 septem-

« Pour entendre la sainte Messe, vous vous unirez aux intentions de cet aimable Cœur, en le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins adorables sur vous. »

Toute la journée, avec ses différents exercices et occupations, ses petits sacrifices et occasions de souffrir, est ainsi orientée vers le Sacré-Cœur au Saint-Sacrement. Les fautes mêmes sont utilisées :

« Et quand vous aurez fait quelque faute, vous irez prendre dans son divin Cœur la vertu contraire à votre défaut pour l'offrir au Père éternel, » etc. *Avis*, L (LI), p. 434 (495); G. LIII, 717.

1. Voir *Lettres inédites*, VI, p. 180; G. CXXXV, 600.

2. C'est la leçon que Notre-Seigneur voulut bien faire lui-même à sa servante, après son vœu de perfection, 31 octobre 1686. Après avoir écrit la longue liste de ses résolutions, elle eut peur. « Dans la multitude de toutes ces choses, je me suis sentie saisie d'une si grande crainte d'y manquer, que je n'avais pas le courage de m'y engager. » Notre-Seigneur la rassura, en lui disant dans le plus intime de son cœur : « Que crains-tu, puisque j'ai répondu pour toi?... L'unité de mon pur amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choses. » *Contemporaines*, t. I, p. 252 (280); G. n° 253, p. 238.

bre 1686 : « Enfin je nous souhaite toutes au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ne plus vivre que de sa vie, n'aimer que par son pur amour, n'agir et pâtir que dans ses saintes intentions, en le laissant faire, en nous et de nous, selon son bon plaisir [1]. »

Parlant, un jour, d'elle-même au P. Croiset, (lettre du 14 avril 1689) : « J'ai eu autrefois, dit-elle, trois désirs si ardents que je les regarde comme trois tyrans qui me faisaient souffrir un continuel martyre sans me donner aucun repos; et c'était d'aimer mon Dieu, de souffrir et de mourir dans cet amour. » Mais à présent elle ne peut plus rien vouloir ni désirer. « Je voudrais quelquefois, ajoute-t-elle, m'en affliger; mais je ne le peux pas : n'étant plus à moi-même, je n'ai plus de liberté ni de pouvoir sur moi-même. Et voici la pensée qui me console, [c'est] que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ fera tout cela pour moi. Si je le laisse faire, il voudra, il aimera pour moi, et suppléera à toutes mes impuissances et défauts [2]. » Et le 10 août : « Je sacrifierais tout sans réserve, mon cœur ne se sentant plus susceptible, si me semble, que des intérêts de ce divin Cœur, en sorte que, depuis qu'il m'a fait la miséricorde de me consacrer lui-même à son amour et à sa gloire, je ne me soucie plus de quelle manière il me traite. Pourvu qu'il se contente, cela me suffit; soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, qu'il me

1. Lettre XLVIII (XLIX), t. II, p. 95 (132); revu sur G. LIII, 331.
2. *Lettres inédites*, I, p. 82; revu sur G. CXXX, 517.

console ou qu'il m'afflige, tout cela me rend également contente dans son contentement... Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela me suffit [1]. »

Les pages de ce genre ne se comptent pas chez elle. Mieux que de courts extraits, un long passage d'une de ses lettres nous montrera en elle ce qu'est et ce que fait la dévotion au Sacré-Cœur. Elle écrit à sœur de la Barge, vers la fin d'octobre 1689 : « Enfin c'est donc cette fois, chère amie, qu'il nous faut toutes consommer, sans exception ni rémission, dans cette ardente fournaise du sacré Cœur de notre adorable Maître, d'où il ne nous faut jamais sortir. Et après y avoir perdu notre cœur de corruption dans ces divines flammes du pur amour, il nous y en faut prendre un tout nouveau, qui nous fasse désormais vivre d'une vie toute renouvelée, avec un cœur nouveau, qui ait des pensées, des affections toutes nouvelles, et qui produise des opérations toutes nouvelles en pureté et ferveur dans toutes nos actions; c'est-à-dire qu'il ne faut plus de nous-même, mais qu'il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place du nôtre, que lui seul vive et agisse en nous et pour nous; que sa volonté tienne tellement la nôtre anéantie, qu'elle puisse agir absolument sans résistance de notre part; et enfin que ses affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour, qui s'aimera lui-même en

1. *Lettres inédites*, II (autographe), p. 91; revu sur G. CXXXI, 529.

nous et pour nous. Et ainsi cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrons dire avec saint Paul que nous ne vivons plus, mais que c'est lui qui vit en nous... Il me semble que nous ne devons plus respirer que flammes et amour pur; amour crucifiant et tout sacrifié par une continuelle immolation de nous-mêmes au bon plaisir divin, afin qu'il s'accomplisse parfaitement en nous, nous contentant d'aimer et de le laisser faire, soit qu'il nous abaisse ou qu'il nous élève, qu'il nous console ou qu'il nous afflige : tout nous doit être indifférent. Pourvu qu'il se contente, cela doit nous suffire[1].

« Aimons-le donc, cet unique amour de nos âmes, puisqu'il nous a aimées le premier et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur, qu'il en brûle continuellement au très saint Sacrement. Il ne faut que l'aimer, ce Saint des saints, pour devenir sainte. Qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir[2]? »

Elle termine cet hymne à l'amour par cette sorte de couplet rythmé, qui dit les avantages de l'amour pour arriver à la perfection : « Il n'y a que son pur amour qui nous fasse faire tout ce qui lui plaît; il n'y a que ce parfait amour qui nous le fasse faire de la manière qui lui plaît; et il n'y peut avoir que cet amour parfait qui nous fasse faire toute chose quand il lui plaît. »

1. Ces dernières lignes peuvent se ponctuer autrement.
2. Lettre CVIII (autographe), t. II, p. 227 (275); revu sur G. CX, 467.

CHAPITRE IV

LES PROMESSES

Il circule un petit recueil des promesses faites par Jésus à sainte Marguerite-Marie en faveur des dévots au Sacré-Cœur et de ceux qui propageront cette dévotion[1] :

1. « Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.

2. « Je mettrai la paix dans leur famille.

3. « Je les consolerai dans toutes leurs peines.

4. « Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort.

5. « Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

6. « Les pécheurs trouveront dans mon cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

7. « Les âmes tièdes deviendront ferventes.

8. « Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.

9. « Je bénirai même les maisons où l'image

1. En 1882, un catholique américain a fait traduire ce recueil en 200 langues environ, et l'a fait imprimer sur une gracieuse image du Sacré-Cœur, qu'il a répandue à profusion dans toutes les parties du monde.

de mon Sacré Cœur sera exposée et honorée.

10. « Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

11. « Les personnes qui propageront cette dévotion, auront leur nom inscrit dans mon cœur, et il n'en sera jamais effacé[1]. »

Quand et par qui a été fait ce recueil? Je ne saurais le dire. Je ne le trouve ni dans Croiset, ni dans Galliffet, ni dans Nicollet.

Ces promesses rendent exactement la pensée de Marguerite-Marie et répondent à ses dires. Elles ne sont pas cependant tirées textuellement de ses écrits, et l'une, la plus précise sinon la plus importante, ne s'y trouve pas. Il faut donc revenir aux textes de notre sainte. Nous dirons ensuite quelques mots de la « grande promesse ».

I

Promesses diverses[2].

Promesses spéciales et promesses générales. Le langage de la sainte. Textes précis, surtout à partir de 1685.

Les textes sont si nombreux qu'il faut faire un choix. Il en est qui regardent des personnes ou des

1. A ces onze promesses on commence à joindre, depuis quelques années, celle qui regarde la communion des neuf premiers vendredis consécutifs, dite « la grande promesse ».

2. Sur les promesses du Sacré-Cœur en général, on peut consulter entre beaucoup d'autres : *Le Règne du Cœur de Jésus*, t. V. p. 558-681; Franciosi, *Les promesses de N.-S. J.-C.* Montreuil-sur-Mer, 1895, plaquettes reproduisant les textes en fa-

circonstances particulières. Toutes les personnes qui entrent dans les vues de la sainte voyante, qui la secondent, qui lui font du bien, qui travaillent à répandre sa chère dévotion, sont l'objet de faveurs spéciales, déjà faites ou sûrement promises. Avant tout, Mère de Saumaise, Mère Greyfié, Sœur Jeanne-Madeleine Joly, le P. Croiset, etc... De celles-là nous n'avons rien de spécial à dire ici. Nous nous bornons aux promesses générales attachées à la dévotion.

Le langage de Marguerite-Marie semble avoir suivi à ce sujet une gradation de certitude et de précision. Dès les débuts, Jésus lui a fait entendre qu'il répandrait les influences de sa grâce sur tous ceux qui s'intéresseraient à cette aimable dévotion. Ce n'est guère qu'à partir de 1685 ou 1686 que les promesses deviennent plus précises et plus assurées.

Dans la façon de s'exprimer, notre sainte varie. Tantôt elle parle, pour ainsi dire, en son nom, tantôt au nom de Notre-Seigneur. Cela tient pour une part aux destinataires de ses lettres. Quand ceux-ci ne sont pas censés au courant de ses communications intimes avec Notre-Seigneur,

veur des personnes dévotes au Sacré-Cœur, et en faveur de la France; Frécenon, *Les promesses du Cœur de Jésus*, 1892; Guillaume, *Les promesses du Sacré-Cœur*, Bruxelles, 1900; Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur*, Paris, 1893, Conclusion, p. 359-375; Van den Bosch, *Les douze promesses du Sacré-Cœur de Jésus* (traduction faite sur la 3e édition flamande), Oostaker (Gand), 1901; Chanoine Gonon, *Un mois du Sacré-Cœur*, Lyon et Paris, 1914. Les méditations 18-29, p. 127-196, ont pour objet les promesses.

elle est plus réservée. Mais il semble aussi que parfois elle dit ce qu'elle a dans l'esprit, sans avoir spécialement en vue des promesses distinctes de Notre-Seigneur [1].

Qu'elle parle en son nom ou au nom de Jésus, elle ne tarit pas sur les fruits et avantages de sa chère dévotion. Mais nous étudions surtout les promesses. Voici, à ce sujet, quelques passages caractéristiques.

Elle écrit à la Mère de Saumaise, le 24 août 1685 : « Il (*le Sacré-Cœur*) lui (*elle-même*) a donc fait connaître derechef le grand plaisir qu'il prend d'être honoré de ses créatures, et il lui semble qu'alors il lui promit que tous ceux qui seraient dévoués à ce sacré Cœur ne périraient jamais, et

1. On voit bien cela dans une lettre à la Mère de Saumaise, 17 février 1687. Avec elle, il n'y a rien à cacher. Notre-Seigneur « veut que je vous parle sans façon, à cœur ouvert, comme une fille à sa bonne Mère ». Et pourtant il y a dans sa parole comme un mélange de deux influences, des idées qui lui viennent, et des lumières qu'elle reçoit. « Et voici *ce qui me vient en pensée* au sujet de notre Institut : que notre Père saint François... a demandé un soutien... Et le Sacré Cœur de Jésus lui a été accordé... Et c'est par l'entremise de la sacrée Vierge qu'il a obtenu ce puissant protecteur. Celles qui se mettront sous son adorable protection, il leur répandra abondamment du trésor de ses grâces sanctifiantes... Il me semble *m'avoir fait entendre*... Vous voyez, ma chère Mère, comme mon chétif cœur vous découvre simplement *ses pensées*, pour lesquelles je vous demande le secret, car je ne souhaite pas que l'on donne aucune créance à *mes pensées, ni à ce que je dis, qui n'est ni révélation ni vision.* » Lettre LIV (LV), t. II, p. 107 (143) G. XXXV, 295, et CXI, 473. Il est clair, d'autre part, que ces choses ne se savent que par communications surnaturelles; et elles nous sont présentées comme telles, soit ici même (« il me semble m'avoir fait entendre »), soit en maint autre endroit. Voir, par exemple, lettre XLV (XLVI), t. II, p. 87 (124); G. LI, 324.

que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait avec abondance dans tous les lieux où serait posée l'image de cet aimable Cœur pour y être aimé et honoré; et par ce moyen il réunirait les familles divisées; qu'il protégerait celles qui seraient en quelque nécessité; qu'il répandrait la suave onction de son ardente charité dans toutes les communautés où serait honorée cette divine image; qu'il en détournerait les coups de la juste colère de Dieu, en les remettant en sa grâce lorsqu'elles en seraient déchues; et qu'il donnerait une grâce spéciale de sanctification et de salut à la première personne qui lui ferait ce plaisir de faire faire cette sainte image[1]. »

Choses analogues dans une lettre à la Mère Greyfié, extrait cité par les *Contemporaines*[2].

Dans une autre, à la même, en janvier 1686 : « Il me semble qu'il m'a fait voir que plusieurs noms y étaient écrits (*dans le Sacré-Cœur*), à cause du désir qu'ils ont de le voir honoré; et que, pour cela, il ne permettra pas qu'ils en soient effacés[3]. »

Mais nulle part elle n'est plus explicite que dans ses lettres au P. Croiset. Le 10 août 1689, après lui avoir parlé du « grand nombre d'âmes

1. Lettre XXXII (XXXIII), t. II, p. 64 (101); G. XXXVI, 296.

2. Lettre XXXIII (XXXIV), t. II, p. 68 (105); cf. t. I, p. 221 (250); G. XXXVII, 299 ; cf. t. I, p. 367.

3. Lettre XXXIV (XXXV), t. II, p. 70 (107). G. XL, 303. Elle ajoute aussitôt : « Mais il ne me dit pas que ses amis n'auront rien à souffrir ; car il veut qu'ils fassent consister leur plus grand bonheur à goûter ses amertumes. » On voit qu'elle n'oublie pas les conditions de la vie chrétienne et parfaite.

que cette dévotion à son divin Cœur retirera de la voie de perdition, pour les remettre dans celle de salut », elle ajoute :

« C'est ce qui lui donne un si ardent désir d'être connu, aimé et honoré des hommes, dans les cœurs desquels il a tant de désir d'établir par ce moyen l'empire de son pur amour, qu'il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à le faire régner... Je me voudrais fondre d'action de grâces et de reconnaissance envers ce divin Cœur pour les grandes grâces qu'il nous fait en voulant bien se servir de nous pour aider à le faire connaître, aimer et honorer; à quoi il a attaché des biens infinis pour tous ceux qui s'y emploieront de tout leur pouvoir, suivant son inspiration... Il fait connaître ce désir (*d'être connu, aimé et honoré des hommes*) être si excessif qu'il promet que tous ceux qui se consacreront et dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir que de lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en leur pouvoir..., qu'il ne les laissera jamais périr et qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort, que ce divin Cœur les recevrait amoureusement, mettant leur salut en assurance, prenant soin de les sanctifier et de les [rendre] grands devant son Père éternel, autant que l'on prendrait de peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs; et que comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les

lieux où serait honorée l'image de ce sacré Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor inépuisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant les cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité, pour les consommer et les transformer tout en lui. Il veut des esprits humbles et sóumis, sans curiosité que d'accomplir son bon plaisir. De plus, qu'il réunirait les familles divisées par ce moyen, et protégerait celles qui seraient en nécessité; et qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les communautés religieuses où il serait honoré, et lesquelles se mettraient sous sa particulière protection; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis, pour n'en faire qu'un même avec lui, et qu'il en détournerait les traits de la divine justice, en les remettant en grâce lorsqu'ils en seraient déchus... S'il m'était permis de manifester les richesses infinies qui sont cachées dans ce précieux trésor, et desquelles il enrichit et met en jouissance ses fidèles amis! Si nous les pouvions comprendre, nous ne nous épargnerions en rien pour lui procurer le plaisir qu'il désire avec [tant] d'ardeur[1]. »

Quelques-unes de ces promesses sont pour les zélateurs; mais les autres sont pour tous. Et l'ensemble montre que chacun a sa part dans toutes, suivant la mesure de sa dévotion.

Elle y revient, dans sa lettre du 15 septembre (1689).

1. *Lettres inédites*, II, p. 87-91; revu sur G. CXXXI, 526-529.

Elle regarde cette dévotion comme un des moyens dont ce divin Cœur veut se servir « pour retirer un grand nombre d'âmes de la perdition, ruinant en elles l'empire de Satan, pour les remettre par ses grâces sanctifiantes dans la voie du salut éternel, ainsi qu'il me semble l'avoir promis à son indigne esclave ; lui faisant voir cette dévotion comme un des derniers efforts de son amour envers les hommes ; afin que, leur mettant en évidence, dans un tableau particulier, son divin Cœur percé d'amour pour leur salut, il pût mettre leur salut en assurance, en ne laissant périr rien de tout ce qui lui serait consacré, par le grand désir qu'il a d'être connu, aimé et honoré de ses créatures, afin de pouvoir en quelque façon contenter l'ardent désir que son amour a de se répandre, en leur départissant avec abondance les grâces sanctifiantes et salutaires ; et leur sera un asile assuré à l'heure de la mort, pour les recevoir et les défendre de leurs ennemis. Mais pour cela, il faut vivre conformément à ses saintes maximes. »

Cela est pour tous. Voici pour les zélateurs :

« Pour ceux qui s'emploient à le faire connaître et aimer, oh! si je pouvais et s'il m'était permis de m'exprimer de ce qu'il m'est donné à connaître des récompenses qu'ils recevront de cet adorable Cœur, vous diriez, comme moi, qu'heureux sont ceux qu'il emploiera à l'exécution de ses desseins... Et la raison pourquoi il ne m'est pas permis de parler des récompenses qu'il promet à ceux qu'il emploiera à cette sainte œuvre est afin

qu'ils travaillent sans autre intérêt que celui de sa gloire, dans la vue de son amour[1]. »

Un peu plus loin : « Il n'y a rien de plus doux ni de plus suave, et en même temps rien de plus fort ni de plus efficace, que la suave onction de l'ardente charité de cet aimable Cœur, pour convertir les âmes les plus endurcies et pénétrer les cœurs les plus insensibles par la parole de ses prédicateurs et fidèles amis, qu'il rendra comme un glaive ardent, qui fera fondre en son amour les cœurs les plus glacés[2]. »

Elle y revient sous une autre forme :

« Ce divin Cœur est une source intarissable, où il y a trois canaux qui coulent sans cesse : premièrement, de miséricorde pour les pécheurs, sur lesquels découle l'esprit de contrition et de pénitence; le second est de charité, qui s'étend pour le secours de tous les misérables qui sont en quelque nécessité, et particulièrement pour ceux qui tendent à la perfection, [qui] y trouveront, par l'entremise des saints Anges, de quoi vaincre les obstacles; du troisième découlent l'amour et la lumière pour les parfaits amis qu'il veut unir à lui pour leur communiquer sa science et ses maximes, afin qu'ils se consacrent entièrement à lui procurer de la gloire, chacun en sa manière; et la Sainte Vierge sera la spéciale protectrice de ceux-ci, pour les faire arriver à cette vie par-

1. *Lettres inédites*, III, p. 117-118; revu sur G. CXXXII, 546-547.

2. *Lettres inédites*, III, p. 128; revu sur G. 553.

faite. De plus, ce divin Cœur se rendra l'asile et le port assuré, à l'heure de la mort, de tous ceux qui l'auront honoré pendant leur vie, et les défendra et protégera[1]. »

L'ensemble de ces promesses n'est nulle part si bien présenté que dans un fragment de lettre de la Bienheureuse à un Père jésuite, peut-être au P. Croiset : « Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront!... Les trésors de bénédictions et de grâces que ce sacré Cœur renferme sont infinis. Je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus-Christ. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en sorte surtout que les personnes religieuses l'embrassent; car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur et la plus exacte régularité dans les Communautés les moins bien réglées, et pour

1. *Lettres inédites,* III, p. 129-130; revu sur G. 554.

porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus exacte régularité.

« Pour les personnes séculières, elles trouveront par le moyen de cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leurs familles, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères; et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de la mort. Ah! qu'il est doux de mourir après avoir eu une tendre et constante dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ.

« Mon divin Maître m'a fait connaître que ceux qui travaillent au salut des âmes, travailleront avec succès et sauront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, s'ils ont une tendre dévotion à son sacré Cœur, et s'ils travaillent à l'inspirer et à l'établir partout.

« Enfin, il est tout visible qu'il n'est personne au monde qui ne reçût toute sorte de secours du ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour véritablement reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son sacré Cœur[1]. »

1. Le texte est emprunté à Croiset *Abrégé*, p. 57. Cf. Lettre CXXXII (CXXXIV), t. II, p. 285 (334); *Contemporaines*, t. I, p. 289 (317); G. CXLI, 622. Il y a, entre les divers textes, quelques variantes d'expression. Voir chapitre I, p. 18.

II

La grande promesse[1].

Texte. Sens. Portée. Caractère unique.

Reste une promesse que nous n'avons pas rencontrée encore sous la plume de Marguerite-Marie, « la grande promesse ». On en parle peu dans les premiers traités sur le Sacré-Cœur[2] : ce n'est qu'en ces derniers temps qu'elle a spécialement attiré l'attention des théologiens. Il semblerait qu'on ait eu peur d'en parler, soit pour ne pas donner prise aux adversaires, soit pour

1. Voir : A. Hamon, *Le texte de la grande promesse du Sacré-Cœur*, dans les *Études*, 20 juin 1903, t. XCV, p. 854; X. M. Le Bachelet, *La grande promesse du Sacré-Cœur*, *ibid.*, 5 août 1901, t. LXXXVIII, p. 385, avec bibliographie ; A. Vermeersch, *La grande promesse du Sacré-Cœur*, Paris 1903 (dans *Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Tournai, 2e partie, c. 3, p. 555-594) ; A. Boudinhon, *Les neuf premiers vendredis*, dans la *Revue du clergé*, 1903, t. XXXVI, p. 113; R. de La Bégassière, article *Cœur de Jésus*, x, dans le *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès, t. I, col. 582-583, Paris, 1909. Le R. P. Dominique Galeazzi, s. j., a consacré à la question un volume considérable. *De præcipuo e promissis SS. Cordis Jesu, seu de novem communionibus. Dissertatio historica et theologica*. Rome, 1910, 237 pages in-12. Cf. *Études*, 5 janvier 1911, t. 126, p. 108-110 (article du R. P. Le Bachelet, qui, je pense, ne tient plus les positions qu'il avait prises dans les *Études*, 5 août 1901, t. 88, p. 385, positions attaquées par le R. P. Vermeersch, *Études*, 5 juin 1903, t. 95, p. 593; la doctrine du P. Vermeersch est la nôtre). Plus récemment, *La grande promesse du Cœur de Jésus*, par le P. Miguel Garcia Estébanez, S. J. Étude historique, théologique et pratique. Traduit de l'espagnol par un Religieux de l'Ordre des Chartreux, Paris, 1913

2. Je ne l'ai vue ni dans Croiset, ni dans Galliffet; les *Contemporaines* en font mention; de même Languet et Nicollet.

ne pas encourager une sécurité présomptueuse. Elle est scandaleuse, en effet, pour qui ne croit pas à l'amour; mais ceux-là la comprennent qui ont compris le Sacré-Cœur. Elle se trouve dans une lettre à la Mère de Saumaise, de date incertaine (les éditrices disent : mai 1688). Nous n'en avons pas l'autographe, et la copie a dû subir, suivant l'usage, quelques retouches, d'ailleurs purement grammaticales. Voici le texte édité :

« Un jour de vendredi, pendant la sainte Communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets dans » l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son » amour tout-puissant accordera à tous ceux qui » communieront neuf premiers vendredis du mois, » tout de suite, la grâce finale de la pénitence; » ils ne mourront point en sa disgrâce, ni sans » recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se » rendant leur asile assuré en ce dernier moment[1]. »

La promesse est absolue, supposant seulement les communions faites, et bien faites évidemment,

1. Lettre LXXXII (LXXXIII), t. II, p. 159 (195); G. LXXXVII, 397. Les Contemporaines disent : *excès de la miséricorde,* au lieu de : *excessive miséricorde; neuf premiers vendredis de chaque mois, tout de suite ; la grâce de la pénitence finale, ne mourant point dans ma disgrâce; et qu'il se rendra leur asile assuré, cette heure dernière*, I, p. 291 (318); revu sur G. n. 277, p. 261. Différences, on le voit, purement grammaticales. M. A. Hamon a trouvé, dans un mot gracieusement communiqué par M. Déchelette, le savant archéologue (tué devant l'ennemi, il y a quelques mois), un texte qui semble être le texte même de Marguerite-Marie. Il ne diffère du texte imprimé que par les mots : *Et* un jour; *il fut dit* ces paroles; *des* mois de suite; la grâce de la pénitence *finale; ne mourant* point; se rendant (sans les mots de rappel, *mon divin Cœur*); leur asile *assuré.* Le texte est donc très sûr, en substance.

suivant les intentions du Sacré-Cœur. Ce qui est promis, ce n'est pas la persévérance dans le bien pendant toute la vie ; ce n'est pas non plus (cela ressort du contexte, plus que du texte même) la réception des derniers sacrements, en toute hypothèse; c'est la persévérance finale, emportant la pénitence et les derniers sacrements dans la mesure nécessaire. La promesse regarde les pécheurs plus directement que les âmes pieuses, et elle ne fait que préciser, en l'attachant à une pratique déterminée de dévotion au Sacré-Cœur, ce que la sainte voyante a dit maintes fois en général, que les dévots du Sacré-Cœur ne sauraient périr.

Il y a, dans les écrits de Marguerite-Marie, en faveur d'autres pratiques, des promesses qui ont une certaine analogie avec la grande promesse[1] Mais toujours il y a des différences. La principale

1. Voici, d'après les *Contemporaines*, celles qui s'en rapprochent le plus :

« Un jour de l'Annonciation, Notre-Seigneur me fit connaître que je devais honorer ses abaissements par vingt-quatre *Verbum caro*, pour honorer les heures qu'il a demeuré dans le flanc virginal de sa sainte Mère, me promettant que ceux qui s'y rendraient fidèles ne mourraient point sans recevoir le fruit de son incarnation par les saints Sacrements. » *Vie et Œuvres*, t. I, p. 114 (143); G. n. 111, p. 115.

Une autre pratique est recommandée de même. « Il me dit amoureusement qu'il désirait que tous les vendredis, je le vinsse adorer trente-trois fois sur l'arbre de la croix qui est le trône de sa miséricorde, me prosternant humblement à ses pieds et tâchant de me tenir en la disposition où était la sainte Vierge au temps de la passion, offrant tout cela au Père éternel, avec les souffrances de son divin Fils, pour lui demander la conversion des pécheurs endurcis. Pour ceux qui se rendront fidèles à cette pratique, il leur sera favorable à la mort. » *Vie et Œuvres*, t. I, p. 69 (100); G. n. 115, p. 116; cf. t. II, p. 154.

est celle-ci : dans les autres cas, rien ne montre que la grâce soit attachée à une pratique une fois faite. On pourrait faire des remarques semblables à propos des promesses du même genre qu'on pourrait trouver ailleurs, dans sainte Gertrude par exemple. La conclusion sera toujours, si je ne me trompe, que la « grande promesse » est quelque chose d'unique.

Qui ne voit, par ailleurs, qu'il n'y a pas là un encouragement à mal faire, mais une grâce admirable et un grand secours pour bien faire[1]? Jésus ne dit pas qu'il sauvera ceux qui continueront à pécher; mais il donnera une grâce puissante pour ne pas pécher, une grâce toute-puissante pour sortir enfin du péché[2].

1. Voir *Imitation*, l. I, c. 25, n. 2 : « Que ferais-tu si tu te savais prédestiné? Fais maintenant ce que tu voudrais faire alors, et tu pourras rester en paix. »

2. Bien entendu, l'assertion de notre sainte n'a pas, ici plus qu'ailleurs, de valeur absolue; mais elle garantit, vu la sincérité du témoin, l'expérience psychologique d'une âme d'élite; et comme nous avons des raisons solides de croire à la mission surnaturelle de la sainte voyante, ces mêmes raisons militent pour la réalité de la promesse. L'autorité de l'Église n'est pas directement engagée dans la question. Pourtant, du fait qu'elle a béatifié Marguerite-Marie, et qu'elle se prépare à la canoniser; du fait que l'examen des écrits n'a pas arrêté le procès canonique, et que les autorités ecclésiastiques laissent prêcher la « grande promesse »; du fait enfin qu'ici la sainteté de la personne implique pratiquement la réalité de sa mission, on peut induire légitimement : 1° que dans la pensée de l'Église, une telle promesse n'a rien de contraire à la foi ni aux mœurs; 2° qu'il n'est pas imprudent ni téméraire d'y croire, et d'y faire appel pour pousser à la pratique des neuf vendredis. L'objection tirée de la doctrine du Concile de Trente sur l'incertitude du salut ne porte pas, dans le cas présent; non plus que celle qu'il y aurait là un encouragement à pécher. Il n'y a donc pas lieu d'atténuer le sens de la promesse, comme ont fait quelques théologiens, qui, en l'expliquant, l'ont presque vidée de son sens.

DEUXIÈME PARTIE

EXPLICATIONS DOCTRINALES

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est à la fois du ressort de l'histoire et du ressort de la théologie. Telle qu'elle s'est propagée parmi les fidèles et qu'elle a été admise officiellement par l'Église comme culte public, elle dépend principalement des révélations faites à sainte Marguerite-Marie. Mais le culte ne s'appuie pas, à proprement parler, sur ces révélations; il a ses fondements théologiques, et il a été admis par l'Église en lui-même et pour lui-même.

C'est l'idée théologique de la dévotion que nous avons maintenant à dégager. Mais sans perdre contact avec les faits. Car ce qu'étudie la théologie, ce n'est pas le culte du Sacré-Cœur dans l'abstrait; c'est celui qui existe en fait. Celui-ci (en tant que culte reconnu et public) est celui qui fut demandé à Marguerite-Marie

Ce culte est vivant. Il peut se développer et il se développe en fait. L'Église intervient de temps en temps pour accepter ou approuver le dévelop-

pement nouveau. Mais ce développement précède l'acceptation par l'Église; et l'Église l'accepte, précisément parce qu'il est légitime et dans le sens de la dévotion.

On voit dès lors combien complexe est cette étude théologique, et comment elle doit tenir compte à la fois de la nature des choses, des faits historiques, de la pensée vivante, des documents officiels, des pratiques communément reçues.

En utilisant ces diverses sources d'information, nous connaîtrons la dévotion, quand nous saurons quel en est l'objet, quels en sont les fondements, quels en sont l'esprit et l'acte propre. Les auteurs ajoutent généralement des chapitres sur l'excellence, sur la fin, sur la pratique de cette dévotion; mais ce qui est théologique dans ces chapitres se rattache naturellement à l'un des points indiqués. Il paraît utile, en revanche, pour la clarté, de rapprocher cette dévotion des dévotions analogues, pour voir en quoi elle leur ressemble, en quoi elle en diffère. Nous ajouterons quelques mots dans ce sens[1].

1. Comme la bibliographie du sujet donnerait une note démesurément longue, elle est renvoyée à la fin du volume, *Note bibliographique*. On trouvera là les indications complètes sur les ouvrages cités en abrégé dans le texte ou au bas des pages.

CHAPITRE PREMIER

OBJET PROPRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

La question est complexe de sa nature. Elle a été compliquée encore par des difficultés de terminologie. Nous laisserons de côté les termes trop techniques et nous essayerons d'étudier les notions en elles-mêmes et de les exprimer dans le langage courant. Il faut d'abord, pour s'orienter, se rappeler les différents sens où nous employons le mot *cœur* dans le parler de tous les jours.

I

Sens et emplois du mot cœur.

Sens matériel, sens symbolique, sens figurés. Métaphore et symbole. Le cœur pour la personne.

Nous l'entendons, avant tout, du cœur de chair, du cœur matériel. Nous le prenons ensuite en un sens figuré, où il n'y a plus, comme directement visé, le cœur matériel, mais quelque chose conçu comme en rapport avec lui : « Cet homme a du

cœur, c'est un grand cœur, c'est un cœur bas. » Que l'idée du cœur matériel ne soit pas absente de ces formules, on le voit par des phrases comme celle-ci, du poète latin :

Nilne salit læva sub parte mamillæ?

ou comme celle-ci, du poète français :

Ah! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!

On le voit par des phrases familières « Vous n'avez donc rien qui batte là dans votre poitrine? Vous avez donc une pierre au lieu de cœur? » Que d'ailleurs, dans tous ces cas, ce n'est pas au cœur matériel que s'attache la pensée, la chose est évidente : la phrase porte un sens d'ordre moral.

Quel est ce sens moral et de quelle nature est le rapport conçu entre le cœur matériel et l'idée morale que l'on exprime? La question serait longue à traiter. D'autant que ce sens est complexe et diffère souvent d'une langue à l'autre ; il diffère parfois dans la même langue; le rapport, confusément perçu, se ressent des idées que l'on se fait de la physiologie du cœur et de son rôle dans l'animal, notamment dans l'homme. Qui ne sait, par exemple, que *cordatus homo* en latin est plutôt un *homme de sens* qu'un *homme de cœur*[1],

1. Le mot *pectus* est, dans bien des cas, celui qui répond le mieux à notre mot *cœur*. Les Latins l'opposaient quelquefois à *cor*, comme nous opposons le *cœur* et la *tête*. On cite en ce sens le mot de Plaute, en parlant des femmes : *Eam des... cui sapiat*

tandis que le mot *cœur*, en français, répond tantôt à l'idée d'amour, tantôt à celle de courage, tantôt à celle de sentiments nobles, de vie affective intense et profonde? Qui ne sait qu'une physiologie mal renseignée a donné au cœur un rôle, peu défini mais excessif, comme organe de toute notre vie intime?

La dévotion au Sacré-Cœur n'exige pas la solution de toutes ces questions. Quelques notions courantes suffisent pour en voir l'objet et les fondements; elle-même, telle qu'elle est comprise et pratiquée dans l'Église, nous aidera à choisir, parmi ces notions un peu confuses, celles qui peuvent être utiles pour s'en faire une idée claire et exacte. Dégageons, en attendant, ce que nous montre, après un regard rapide sur les faits, le langage courant.

a) Le mot *cœur* éveille, comme première idée, celle de l'organe matériel, dont tout le monde a une notion confuse, qu'on représente de la façon convenue qui nous est familière, que nous sentons battre en notre poitrine, et que nous percevons vaguement comme en rapport intime avec notre vie physique, rythmée par le battement du cœur, en rapport aussi avec notre vie intime, affective

pectus; nam cor non potest, quod nulla habet. Le mot *viscera* est aussi très usité pour désigner l'*amour*, le *cœur*, la *tendresse*, comme nous disons : *avoir des entrailles de père*. Ainsi saint Paul dit aux Philippiens : Je vous aime *in visceribus Christi*, dans les entrailles du Christ, ἐν σπλάγχνοις Χριστοῦ. Ainsi dans le cantique *Benedictus : Per viscera misericordiæ Dei nostri*, διὰ σπλάγχνα ἐλέους.

et morale, dont nous sentons comme un écho dans les états et les battements de ce cœur.

b) Ce cœur matériel, à cause de ce rapport vaguement perçu, est pris couramment comme signe symbolique, comme emblème de cette vie affective et morale que nous y rattachons, que nous y résumons dans nos idées et dans leur expression. De là la place du cœur dans le langage des signes et des actes. De là l'emploi du mot dans les formules courantes. *Ouvrir son cœur*, c'est dévoiler ses sentiments intimes; nous disons que *le cœur nous bat fort,* pour faire entendre que nous sommes bien émus; *donner son cœur* à quelqu'un, c'est lui donner son amour.

c) Dans ce langage symbolique, il faut distinguer, comme toujours, le *signe,* la *chose signifiée,* la *raison* de la signifiance. Ici, le signe est le cœur de chair; la chose signifiée, c'est la vie intime, la vie affective et morale, c'est particulièrement l'amour; la raison de la signifiance, c'est le rapport entre le cœur matériel et cette vie intime, cette vie affective et morale, cet amour senti.

Ce langage emblématique est moins analytique que celui des mots; mais il est expressif, clair à qui comprend, rapide et compréhensif. Quand le mot vient s'y joindre, c'est le langage humain par excellence, portant à la fois l'image et l'idée, la chose et la notion.

d) Il arrive que le symbole se vide parfois de son contenu matériel. On oublie le signe pour ne voir que la chose signifiée. Le mot *âme* n'apporte

plus à notre esprit, au moins d'une façon consciente et distincte, l'image du *souffle* par lequel on se l'est représentée quand on a désigné par là le principe de notre vie. Et, de même, il peut arriver que le mot *cœur* ne nous rappelle plus directement que le *courage* ou l'*amour*. Dans ce cas, il reste trace de symbolisme dans le langage; mais pour la pensée, il n'y a plus d'autre symbole que le mot ; le *cœur* cesse d'être une *chose* réelle qui en signifie une autre; c'est un signe qui n'est que *signe*. Il reste pourtant un souvenir des origines de la formule. C'est ce qui fait dire que l'expression est figurée : c'est par figure, par métaphore, que le mot *cœur* s'emploie pour signifier l'*amour*. On voit la différence entre l'expression *symbolique* et l'expression *métaphorique* : le symbole est une *chose* qui en rappelle une autre, la métaphore est une figure de langage par laquelle un *mot* signifie autre chose que ce qu'il signifie au sens propre.

e) Ceux qui ont étudié de près la dévotion au Sacré-Cœur, ont été amenés, par le mouvement des opinions et des controverses, à distinguer en Jésus, comme en nous, le *cœur de chair*, le *cœur symbolique*, le *cœur métaphorique*. Le cœur de chair, c'est l'organe où retentit l'amour; le cœur symbolique, c'est encore l'organe, mais comme portant une idée, comme emblème d'amour; le cœur métaphorique, c'est l'amour signifié, sans attention directe à l'organe qui a fourni le mot. Ce langage n'est pas parfait, mais il est court et commode; une fois expliqué, il rappelle et résume

les notions. Nous l'emploierons à l'occasion.

f) Enfin, nous constatons que, dans le langage courant, on passe sans cesse de la partie au tout, du *cœur* à la *personne : C'est un grand cœur!* Non pas que l'expression soit indifférente, comme si c'était une même chose de dire : *Jésus,* ou de dire en ce sens : *Le Sacré-Cœur*. L'emploi du mot *cœur* signifie toujours que l'on regarde la personne comme aimante, courageuse, etc., dans sa vie affective et morale. Est-ce le cœur de chair qui est ainsi pris pour la personne? Est-ce le cœur symbolique? Est-ce le cœur métaphorique? Il ne paraît pas que ce soit le cœur de chair en lui-même. C'est plutôt le cœur symbolique ou le cœur métaphorique; tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant que la pensée voit le symbole, ou ne voit que la chose signifiée.

II

Le cœur de chair, objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

Double écueil : ne voir que l'organe, ne pas voir l'organe. L'organe matériel est objet du culte.

Le culte va toujours à la personne. C'est donc la personne de Jésus que nous honorons en honorant son Cœur, comme c'est à la personne que l'on rend hommage en lui baisant la main. Mais il s'agit de l'objet propre et particulier. Quel est, ainsi entendu, l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur?

C'est le cœur de Jésus. Mais est-ce le cœur de chair tout seul et en lui-même? Est-ce l'amour tout seul? Est-ce le cœur de chair comme emblème de l'amour? Les trois réponses ont été données; la troisième seule est la bonne.

Les ennemis du culte, jansénistes ou rationalistes, ont affecté de n'y voir que le culte du cœur de chair et l'ont attaqué comme tel. Je ne sache pas que personne ait jamais entendu la dévotion en ce sens exclusif. Ceux qui, comme Galliffet ou Perrone, ont insisté sur le culte du cœur de chair, l'ont fait pour dire que ce n'était pas uniquement le culte de l'amour, du cœur métaphorique, non pour exclure le cœur symbolique ni l'amour symbolisé.

L'opinion du cœur métaphorique ou de l'amour seul a été mise en avant par quelques ennemis de la dévotion, soucieux, d'ailleurs, en bons jansénistes qu'ils étaient, de ne pas rompre ouvertement avec l'Église, tout en gardant leurs idées à eux. Quand Clément XIII, en 1765, eut approuvé la dévotion qu'ils avaient combattue de toutes leurs forces, ils essayèrent de triompher jusque dans leur défaite. Le décret disait : « La Sacrée Congrégation des Rites, voyant le culte du Sacré-Cœur déjà répandu dans presque toutes les parties du monde catholique, comprenant que la concession d'une messe et d'un office n'a pas d'autre effet que d'amplier le culte déjà établi, et de *renouveler symboliquement* le souvenir du divin amour, par lequel le Fils unique de Dieu a pris la

nature humaine et, obéissant jusqu'à la mort, a donné en exemple aux hommes, suivant sa propre parole, la douceur et l'humilité de son cœur, *intelligens hujus missæ et officii celebratione non aliud agi quam ampliari cultum jam institutum, et symbolice renovari memoriam illius divini amoris, quo unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam, et factus obediens usque ad mortem, præbere se dixit exemplum hominibus, quod esset mitis et humilis corde*[1]. » On ne pouvait plus soutenir que l'Église rejetait le culte. Mais on s'appuyait sur le mot *symbolice* pour maintenir qu'elle n'admettait pas la dévotion au cœur de chair, et qu'elle y substituait la dévotion au cœur symbolique. Comme si le cœur symbolique s'opposait au cœur de chair et se confondait avec l'amour ou cœur métaphorique[2]. D'autres, d'ailleurs excellents catholiques, effrayés des clameurs du jansénisme ou de la libre pensée, ont donné dans la même erreur. Ainsi Feller, au XVIIIe siècle; ainsi quelques autres, au XIXe.

Cette opinion ne tient pas devant les textes. Une chose est évidente, en effet : la dévotion au Sacré-Cœur s'adresse au cœur de chair. Ainsi l'entendait sainte Marguerite-Marie. C'est en lui montrant son cœur de chair que Jésus lui dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a

1. Cité par Nilles, l. I, part. I, c. III, § 4, t. I, p. 152.
2. Voir les fausses interprétations du Continuateur de Fleury, de Scipion Ricci, de Pannili, etc., dans Nilles, t. I, p. 161, 162 222, 353, 354, 364, 368 sq. et passim.

rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour. » Ainsi l'expliquent le P. Croiset, le P. de Galliffet, tous ceux qui ont compris la dévotion comme elle la comprenait. Ainsi les postulateurs de la cause en 1697, en 1727 (c'était le P. de Galliffet lui-même), en 1765. Ainsi l'entendaient les ennemis, et c'est contre la dévotion au cœur de chair qu'ils déblatéraient en termes dignes de ceux dont se servaient les protestants contre la présence réelle de Jésus dans l'eucharistie. Ils disaient, il est vrai, que la concession de Clément XIII, en 1765, avait changé l'état des choses, substituant le cœur symbolique au cœur réel. Le texte dit expressément le contraire : *nihil aliud agi quam ampliari cultum jam institutum*. L'approbation de Rome, en 1765, portait sur cela même qui avait été rejeté en 1729. Les évêques polonais, dans leur supplique, s'en expliquaient on ne peut plus clairement, et c'est à cette supplique que la Sacrée Congrégation des Rites accéda, *annuendum censuit,* mentionnant expressément qu'elle s'écartait des décisions de 1729, *prævio recessu a decisis sub die* 10 *julii* 1729[1]. Pie VI allait se charger de remettre les choses au point. Relevant, dans la bulle *Auctorem fidei,* en 1794, les insinuations malveillantes du synode de Pistoie contre ceux qui oublient, en honorant le Sacré-Cœur, « que la chair très sainte du Christ, ou toute partie d'icelle, ou même l'humanité tout

1. Nilles, t. I, p. 153.

entière, si on la sépare ou si l'on fait abstraction, de la divinité, ne peut être adorée du culte de latrie », il reprenait : « Comme si les fidèles adoraient le Cœur de Jésus en le séparant ou faisant abstraction, de la divinité, tandis qu'ils l'adorent comme le Cœur de Jésus, c'est-à-dire le Cœur de la personne du Verbe, à laquelle il est inséparablement uni, tout comme le corps inanimé du Christ, durant les trois jours de sa mort, sans séparation ni précision de la divinité, a été adorable dans le sépulcre[1]. » Aux insinuations du pseudo-synode, le pape ne répond pas en niant que les fidèles adorent le cœur de chair ; mais il maintient qu'ils ont raison de l'adorer comme ils font.

A défaut d'autre argument, il suffirait de se rappeler que dans l'Office du Sacré-Cœur, comme dans les documents qui regardent sainte Marguerite-Marie, il est sans cesse question du cœur percé par la lance. Le culte va donc bien au cœur de chair[2].

III

Le cœur de chair, emblème d'amour.

L'objet du culte n'est pas le cœur de chair en lui-même et pour lui-même, mais comme symbole d'amour.

Le culte va au cœur de chair, mais il ne s'y

1. Dans Nilles, t. I, p. 353-354.
2. Voir dans Nilles, l. I, part. 2, c. III, t. I, p. 350 sq., les textes auxquels il vient d'être fait allusion, ainsi que beaucoup d'autres.

arrête pas. Tout, dans la sainte humanité de Jésus, est adorable. Mais l'Église ne sépare jamais une partie de ce tout divin, si noble soit-elle, pour lui rendre, en elle-même et en vue d'elle-même, un culte particulier. Elle pourrait le faire, nous ne voyons pas qu'elle l'ait fait. Elle craint, comme d'instinct, la ferveur indiscrète qui, après ceci, voudrait honorer cela, sans mesure ni fin. C'était une des difficultés qu'on opposait toujours aux promoteurs de la dévotion ; et ils avaient à la résoudre. Ils la résolvaient, et très bien, en montrant qu'il y avait, pour honorer le Sacré-Cœur, des raisons spéciales. Ils montraient la noblesse et la dignité de ce cœur, l'importance de cet organe vital du corps de Jésus[1]. Mais ils ne s'arrêtaient pas là : ils montraient dans le Sacré-Cœur l'emblème de son amour, le signe expressif et vivant de ses excellences intimes, la représentation efficace de ce qu'il avait été, de ce qu'il avait fait et souffert pour nous. Sans peut-être se le dire toujours avec une clarté parfaite, ils avaient conscience que, si l'Église distingue dans le tout théandrique une partie pour en faire l'objet d'un culte spécial, c'est qu'elle y voit un signe ou un souvenir d'une réalité mystérieuse, d'un bienfait spécial ou d'une marque spéciale d'amour. La fête du *Corpus Christi* n'est pas tant la fête du corps de Jésus, que la fête de la présence eucharistique, la fête du Saint-Sacrement : celle des *Cinq plaies*

1. Nilles, l. I, part. 2, c. III, § 4, p. 372 sq.

n'a pas tant pour objet d'honorer les plaies en elles-mêmes, ou le corps blessé, que de nous rappeler, combien il a souffert pour nous, et les trésors qui se cachent pour nous dans ses souffrances. Le culte de la *Sainte Face* est le culte d'une image vénérable, qui nous rappelle la passion. L'Église pourrait, sans doute, rendre un culte à la face adorable de Jésus dans sa réalité, comme aussi à ses saintes mains, indépendamment des plaies, ou à sa sainte épaule. Elle le ferait si un souffle du Saint-Esprit orientait en ce sens la dévotion des fidèles. Mais ce qu'elle adorerait, ce ne serait ni la face, ni l'épaule, ni les mains en elles-mêmes et pour elles-mêmes, ce serait la sainte face outragée dans la Passion, comme reflétant l'âme de Jésus et les sentiments intimes de son cœur; ce serait la sainte épaule blessée par la croix, nous rappelant le fardeau dont il a voulu se charger pour notre amour; ce seraient les saintes mains du divin Ouvrier, pour nous redire qu'il a travaillé, et nous a donné l'exemple du travail.

Ainsi la dévotion au cœur de Jésus, tout en allant à ce cœur, n'y va pas pour s'y arrêter : elle y va comme au symbole de son amour, comme au signe expressif de ce qu'il a été, de ce qu'il a fait et souffert pour notre amour. N'est-ce pas ce que disait Jésus à Marguerite-Marie? « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour eux. » C'est le cœur aimant que nous honorons. Ce n'est ni l'amour en lui-même, ni le cœur en lui-même :

c'est l'amour de Jésus « sous la figure de son cœur de chair », comme parle la sainte voyante; c'est le cœur de chair, mais comme emblème. L'objet propre de la dévotion, c'est le cœur symbolique, lequel — on ne saurait trop le répéter — est le cœur réel, non le cœur métaphorique. Ici encore les documents sont très clairs, et c'est merveille que, dès les origines, on ait expliqué avec une telle précision un culte si complexe[1].

Dès les temps d'Innocent XII (1693), nous voyons des confréries érigées sous le titre du *Cœur de Jésus et de son perpétuel amour*[2]. Et le P. de Galliffet ne cesse de répéter que l'objet de la dévotion est « le Cœur adorable de Jésus-Christ embrasé d'amour pour les hommes[3] ». Dès 1691, le P. Croiset écrivait : (La dévotion au Sacré-Cœur) « ne se réduit pas à aimer seulement et à honorer d'un culte singulier ce cœur de chair semblable au nôtre, qui fait partie du corps adorable de Jésus-Christ... Ce n'est pas que ce cœur adorable ne mérite nos adorations. Ce qu'on prétend est de faire voir qu'on ne prend ici ce mot de cœur que dans le sens figuré, et que ce divin cœur, considéré comme une partie du corps adorable de

1. Il reste néanmoins que plusieurs ont de la peine à se faire des idées nettes à ce sujet. Mgr Dupanloup écrivait dans son *Journal intime*, en 1871, le jour de la fête du Sacré-Cœur : « Vue claire de ce qui fait pour plusieurs la difficulté : c'est qu'on matérialise trop cette admirable dévotion. » La difficulté n'est pas pour ceux qui *vivent* « cette admirable dévotion », mais pour ceux qui la voient du dehors.

2. Nilles, l. II, part. 2, c. II, § 1, p. 338.

3. *La Dévotion au S.-C.*, Ire partie, c. IV, p. 44.

Jésus-Christ, n'est proprement que l'objet sensible de cette dévotion, et que ce n'est que l'amour immense que Jésus-Christ nous porte, qui en est le motif principal. Or, cet amour étant tout spirituel, on ne pouvait pas le rendre sensible. Il a donc fallu trouver un symbole; et quel symbole plus propre et plus naturel de l'amour que le cœur[1]? »

Dans le *Mémorial*, présenté en 1728, sous les auspices du roi de Pologne et de l'évêque de Cracovie, il est dit : « Il n'est rien dans le monde sensible et corporel qui puisse être avec plus de raison proposé au culte des fidèles que ce cœur sacré, si aimant et si affligé. Car il n'est rien qui contienne et représente des mystères plus sublimes; rien dont la vue... soit capable d'éveiller dans le cœur des fidèles des affections plus saintes; rien qui exprime mieux aux yeux du corps tout ensemble et à ceux de l'âme l'amour immense de Notre-Seigneur Jésus-Christ; rien qui rappelle mieux tous les bienfaits du très aimant Rédempteur; rien qui montre plus sensiblement les peines intimes qu'il a souffertes pour nous. Car tout cela n'est pas seulement contenu et représenté dans ce très sacré cœur[2], on l'y voit comme dessiné et sculpté. *Hæc enim omnia in eo sacratissimo Corde*[3]

1. *La Dévotion au S.-C.*; 1re partie, c. I, p. 4, 5.
2. Tel qu'on le peint d'ordinaire et qu'on le présente à l'adoration des fidèles.
3. *Prout pingi solet et adorandum exhiberi*, est-il expliqué dans le *Mémoire* des évêques polonais, en 1765, qui reproduit ce passage, n° 40, Nilles, p. 121.

non contenta solum ac repræsentata, sed descripta quodammodo et quasi insculpta cernuntur[1].

Le *Mémoire* présenté par les évêques polonais à la S. C. des Rites sous Clément XIII, en 1765, exprime la même idée, en termes un peu différents : « On honore le Sacré-Cœur non seulement comme symbole de tous les sentiments intérieurs, mais tel qu'il est en lui-même. *Non tantum ut est symbolum omnium interiorum affectuum, sed ut est in se*[2]. »

Ils ont peur qu'on n'entende le *cœur* au sens purement *métaphorique;* mais ils veulent, d'autre part, qu'on regarde ce cœur de chair comme « vivant et sentant, comme plein d'amour pour les hommes[3] ».

Il y a, dans la *Réplique* aux «*Exceptions* » du promoteur de la foi, des textes plus clairs encore, si c'est possible. « Il existe une confusion chez plus d'un. Ils regardent l'objet propre de la fête, le cœur de Jésus, d'une façon toute matérielle..., comme serait une relique d'un corps saint, religieusement conservée dans un reliquaire. C'est une grosse erreur. Ce n'est pas du tout ainsi qu'il faut comprendre la fête du Sacré-Cœur. Comment faut-il donc l'entendre? Nous allons le dire en quelques articles. Il faut considérer le cœur de Jésus :

« 1. Comme ne faisant qu'un (à cause de l'u-

1. Nilles, l. I, part. I, c. II, t. I. p. 75-76.
2. *Memoriale,* n. 32, Nilles, l. I, part, I, c. III, § 3, t. I, p. 116.
3. *Memoriale,* n. 32, 33, Nilles, p. 116-117.

nion étroite) avec son âme et sa divine personne;

« 2. Comme le symbole ou le siège naturel de toutes les vertus et de tous les sentiments intérieurs du Christ, et en particulier de l'immense amour qu'il a eu pour son Père et pour les hommes;

« 3. Comme le centre de toutes les peines intimes que le très aimant Rédempteur a subies, toute sa vie et surtout dans sa passion, pour notre amour;

« 4. Sans oublier la blessure qu'il a reçue sur la croix, blessure causée non pas tant par la lance du soldat que par l'amour qui dirigeait le coup.

« Tout cela est propre au cœur de Jésus, tout cela s'unit pour faire avec le cœur lui-même l'objet de cette fête; d'où il suit, et c'est là un point très digne de considération, que cet objet ainsi conçu embrasse vraiment et réellement tout l'intime de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. »

Ce texte en dit plus qu'il ne fallait présentement, et nous le retrouverons bientôt. On y voit, pour le moment, que la dévotion ne s'arrête pas au cœur de chair : elle s'étend à tout ce qu'il rappelle, à tout ce qu'il représente.

Les documents officiels sont plus brefs; ils n'en sont que plus clairs en faveur du cœur symbolique. Quelques-uns y insistent tant, qu'on y a vu (à tort du reste) la négation du cœur physique. Nous avons déjà cité le *symbolice renovari* du décret de

1. *Memoriale*, n. 17, 18, Nilles, p. 145-146. Cf. n. 19, *ibid.*

1765. L'hymne de *Laudes,* dans l'office de la fête, nous dit la même chose :

Te vulneratum caritas
Ictu patenti voluit,
Amoris invisibilis
Ut veneremur vulnera.

Hoc sub amoris symbolo
Passus cruenta et mystica,
Utrumque sacrificium
Christus sacerdos immolat [1].

Même doctrine dans la sixième leçon : *Ut fideles sub sacratissimi Cordis symbolo devotius ac ferventius recolant caritatem Christi* [2]. Pie VI, en 1781, repoussant les attaques injurieuses de Ricci, écrivait que la dévotion consiste, en substance, à méditer dans l'image symbolique du cœur, la charité immense et l'amour si libéral de notre divin Rédempteur, *ut in symbolica Cordis imagine immensam caritatem effusumque amorem divini Redemptoris nostri meditemur atque veneremur* [3].

IV

Le cœur blessé. — Images symboliques.

Le symbolisme du cœur blessé. Caractère symbolique des images du Sacré-Cœur.

Voilà qui doit être acquis. C'est bien le cœur de chair que nous honorons dans la dévotion au

1. « L'amour a voulu que vous fussiez blessé d'une blessure béante, pour que nous vénérions les blessures de l'amour invisible. Sous ce symbole d'amour, blessure sanglante et blessure mystique, le Christ prêtre offre le double sacrifice. »

2. « Pour que les fidèles, sous le symbole du cœur sacré, honorent avec plus de dévotion et de ferveur l'amour du Christ. »

3. Nilles, l. I, part. 2, c. I, § 2, t. Ier, p. 345.

Sacré-Cœur, mais en tant qu'il nous rappelle et nous représente, dans un symbolisme parlant, l'amour et les bienfaits du Dieu fait homme ; c'est le cœur de chair, mais comme symbole, comme représentation vivante.

Ce symbolisme se complète admirablement par la présentation du cœur comme blessé. Comment ne pas voir dans la blessure visible du cœur la blessure invisible de l'amour? C'est ce que chante l'hymne de *Laudes,* strophe citée plus haut. C'est ce que disait le pieux auteur de la *Vitis mystica* dans un passage que l'Église a fait sien en le prenant pour l'office du Sacré-Cœur : « Votre cœur a été blessé, pour que, par la blessure visible, nous voyions la blessure invisible de l'amour... La blessure de la chair montre la blessure spirituelle : *Propterea vulneratum est ut per vulnus visibile vulnus amoris invisible videamus. Carnale ergo vulnus vulnus spirituale ostendit.* » C'est ce que l'Église, ce que les dévots du Sacré-Cœur ne cesseront plus de redire. Pour combien ce symbolisme du cœur blessé a été dans la naissance de la dévotion au Sacré-Cœur, nous le verrons dans la suite. Pour le moment, contentons-nous de remarquer combien il est expressif, quel caractère de vivacité amoureuse il donne à la dévotion, combien merveilleusement il complète le symbolisme du cœur.

Les images du Sacré-Cœur doivent aider au même effet [1]. On comprend dès lors que l'on se

1. Sur l'iconographie du Sacré-Cœur on peut consulter : Gri-

préoccupe peu d'exactitude physiologique. C'est le cœur emblème qu'il faut présenter aux fidèles. Or, il y a dans les signes, même naturels, une part de convention, qu'il faut respecter, sous peine de perdre en expression ce qu'on gagnerait en réalité matérielle. Dans une image du Sacré-Cœur exacte comme une planche d'anatomie les fidèles auraient peine à voir le symbolisme du cœur. On arriverait peut-être par une longue éducation à n'être plus aussi dérouté. Mais nul doute qu'il n'y ait avantage dans une certaine distinction entre le cœur emblème et le cœur anatomique : le convenu de l'image est favorable à l'expression symbolique. Aussi bien n'est-ce pas des leçons d'anatomie que la sainte voyante de Paray recevait dans ses visions. C'est toujours sous des formes factices que le Sacré-Cœur lui était montré, et les accessoires mêmes de l'image sont destinés à écarter les idées d'un réalisme grossier, pour faire valoir d'autant la signification symbolique. Les témoignages de Marguerite-Marie sont très instructifs en ce sens. « Ce sacré Cœur, dit-elle dans son *Mémoire,* m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons

moüard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur, au point de vue de l'histoire et de l'art,* Paris, 1880; Paranque, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, étudiée en son image,* Paris, 1901; Hattler, *Die bildische Darstellung des gœttlichen Herzens Jesu,* 2e édition, Innsbruck, 1894; *Le Règne du Cœur de Jésus,* t. II, p. 335-400; Letierce, t. II, p. 505-516; Dujardin, *Appendice* II; Muzzarelli, *Dissertation,* p. 39-48. Ici, passim, surtout p. 49, 248, 288.

tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur [1]. » Un peu plus loin : « Une fois entre les autres... mon doux Maître se présenta à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils. Et de cette sacrée humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait une fournaise ; et, s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. » Mais rien ne vaut à cet égard ce qu'elle écrit au P. Croiset, le 3 novembre 1689, lui décrivant une des principales manifestations du Sacré-Cœur : « Ce divin Cœur me fut présenté comme dans un trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable. Il était environné d'une couronne d'épines, qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient ; et une croix au-dessus, qui signifiait que dès les premiers instants de son Incarnation... la croix y fut plantée [2]. » C'est bien le cœur de Jésus, son cœur de chair qui lui est montré, mais toujours, on le voit, de façon à faire valoir l'expression symbolique.

1. *Vie et Œuvres*, t. II, p. 327 (381) ; revu sur G. n. 55, p. 71.
2. *Lettres inédites*, IV, p. 141 ; revu sur G. CXXXIII, 567.

V

Le cœur de chair et l'amour.

Les deux éléments de la dévotion au Sacré-Cœur; leur subordination : l'amour, objet principal.

Il y a donc deux éléments dans la dévotion au Sacré-Cœur : un élément sensible, le cœur de chair ; un élément spirituel, ce que rappelle et représente ce cœur de chair. Et les deux éléments ne font qu'un, comme ne font qu'un le signe et la chose signifiée.

Les auteurs disent couramment qu'il y a deux objets dans la dévotion : l'un principal, qu'ils ramènent à l'amour ; l'autre secondaire, qui est le cœur. Et cela est vrai. Mais ce n'est pas à dire (ils en font tous la remarque) qu'il y ait là deux objects distincts, purement coordonnés; ou que l'un des deux soit un accessoire dans la dévotion, comme l'idée leur en a parfois été prêtée[1]. Les deux éléments sont essentiels dans la dévotion, comme l'âme et le corps dans l'homme ; et ils ne font qu'un, comme l'âme et le corps font l'homme. Mais comme l'âme l'emporte sur le corps, et est le principal dans l'homme, ainsi le principal, dans la dévotion au Sacré-Cœur, est l'amour du Verbe incarné.

Telle est, je crois, la pensée de tous ceux qui

1. Voir Nilles, l. I, part. 2, c. I, § 7, t. Ier, p. 333, note.

l'ont étudiée de près. Telle est, en tout cas, la pensée de la sainte Visitandine, celle des principaux théologiens de la dévotion, celle de l'Église.

C'est comme « tout aimant et tout aimable » que Marguerite-Marie voit le Sacré-Cœur; le cœur que Jésus lui découvre, c'est « ce cœur qui a tant aimé les hommes ».

Les théologiens de la dévotion s'en expliquent dans le même sens. Le P. Croiset commence ainsi son ouvrage sur *La dévotion au Sacré-Cœur :* « L'objet particulier de cette dévotion est l'amour immense du Fils de Dieu, qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner tout à nous dans le très saint Sacrement de l'autel [1]. » Et après quelques explications : « Il est aisé de voir que l'objet et le motif principal de cette dévotion est l'amour immense que Jésus-Christ a pour les hommes, qui n'ont la plupart que du mépris ou de l'indifférence pour lui. »

Le P. de Galliffet, à ceux qui prétendaient que la fête nouvelle ne se distinguait pas des autres fêtes, comme de la Passion, du Saint-Sacrement, etc., répondait : « L'objet immédiat de ces fêtes n'est pas proprement l'amour du Christ. Dans celle du cœur de Jésus, au contraire, l'amour dont brûle ce cœur très saint est l'objet immédiat de la fête, en union avec son cœur : de sorte qu'on peut le dire en vérité, l'amour du Christ envers les hommes est proprement et immédiatement

1. Première partie, c. I, p. I.

visé dans cette fête [1]. » Il disait un peu plus tard : « Personne ne peut examiner avec un peu d'attention la nature de cette fête sans voir aussitôt que, sous le nom et le titre du cœur de Jésus, il s'agit en réalité de la fête de l'amour de Jésus. Car c'est là l'essence du cœur de Jésus [2]. » Le P. Ferdinand Tetamo disait dans son ouvrage sur le Sacré-Cœur, publié en 1779 : « La fête du Sacré-Cœur a pour objet l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ symboliquement représenté dans le cœur matériel. » Et le maître des cérémonies du palais apostolique, en 1860, citait ces paroles comme exprimant la doctrine admise de tous [3].

Les documents officiels disent la même chose. Nous avons déjà cité la formule de concession d'indulgences « en faveur des confréries du Sacré-Cœur et de son perpétuel amour ». Dans l'oraison de la fête du Sacré-Cœur, nous disons : « Nous glorifiant dans le cœur très saint de votre Fils bien-aimé, nous repassons les principaux bienfaits de sa charité. » Non pas, qu'on le remarque, *ses bienfaits* seulement, mais *les bienfaits de son amour,* sa charité bienfaisante. On a

1. Cité par Nilles, l. I, part. 2, c. II, § 1er, p. 340.
2. Cité par Nilles, *loc. cit.* p. 336. Le texte suivant est peut-être plus clair encore : la fête « ayant pour objet spirituel l'amour de Jésus-Christ outragé par l'ingratitude des hommes, rien n'était plus convenable que de lui donner pour objet corporel le cœur de Jésus-Christ comme ayant une liaison essentielle avec l'amour... Nous faisons la fête du cœur parce que nous faisons ensemble la fête de l'amour. Voilà le *pourquoi* qu'on nous demande. » *Dévotion au S.-C.*, livre III, c. V, p. 228.
3. Voir Nilles, *loc. cit.*, p. 342.

vu plus haut les paroles de Pie VI : « Sous l'image symbolique du cœur nous méditons et vénérons l'immense charité et l'amour libéral de notre divin Rédempteur. » Inutile de multiplier les textes. Tout le monde est d'accord sur le fond des choses.

VI

Le cœur symbole et le cœur organe.

Le rapport du cœur à l'amour dans la dévotion : symbole ou organe? Accord de fond, divergences accessoires.

Mais il y a certaines divergences, quand il s'agit de définir le rapport du cœur à l'amour et de l'amour au cœur dans la dévotion.

Quelques-unes ne sont que dans la manière de parler. On a appliqué en sens divers les termes d'objet premier et d'objet second, d'objet matériel et d'objet formel, de motif et de fin, d'objet direct et immédiat[1].

D'autres sont plutôt de perspective et de point de vue. Ainsi le P. Croiset insiste beaucoup moins sur le cœur de chair que sur l'amour; le P. de Galliffet se préoccupe surtout du cœur de chair, et c'est là qu'il ramène tout. Ils n'ont pas une idée différente de la dévotion. Seulement, les circons-

1. Voir Terrien, l. I, c. III, p. 24, 25; Vermeersch, article dans les *Études*, 1906, t. CVI, p. 170; Muzzarelli, *Dissertation*, notamment p. 34-39; Ch. Sauvé, *Le culte du S.-C.*, Paris, 1905, t. I, p. 29.

tances les amènent à viser et à mettre en relief tel aspect spécial d'un objet complexe.

Mais quelques-unes semblent porter sur le fond des choses. Pour le P. de Galliffet et pour ceux qui ont été sous son influence plus immédiate, l'idée du cœur *emblème* se cache, pour ainsi dire, derrière l'idée du cœur *organe vivant*. Il voit dans le cœur non seulement le symbole de cet amour qui a poussé Jésus à « s'épuiser et se consommer » pour nous; il y voit l'organe qui a aimé, qui a souffert, en qui toute la vie du Christ a eu son contre-coup intime. De nos jours, au contraire, sous l'influence d'une physiologie plus exacte, on parle surtout du cœur emblème, on évite d'insister sur le cœur organe. A Rome même, on est entré dans cette voie. En 1873, le concile provincial de Québec représentait le cœur de Jésus comme « la source et l'origine de l'amour du Christ, *Christi caritatis fontem et originem in ejus corde existere* ». La Sacrée Congrégation du Concile remplaça les mots *fontem et originem* par le mot *symbolum*, pour n'avoir pas l'air, en approuvant le concile, de prononcer sur une question de physiologie, ou, comme on disait autrefois, de philosophie[1]. Quelques-uns continuent à parler du cœur organe d'amour; ainsi le P. Billot écrit carrément : « Le cœur est le symbole de l'amour, parce qu'il en est l'organe[2]. » Mais, d'ordinaire,

1. Voir Nilles, l. I, part. 1, c. III, § 4, p. 155.

2. Cor non solum symbolum amoris est, sed etiam organum; imo symbolum quia organum; organum, inquam, amoris sen-

on évite cette expression, qui risque de rappeler une physiologie surannée, tout en ne rendant pas très bien l'idée traditionnelle. Beaucoup ont adopté un autre mot : ils disent que le cœur est le *siège* de l'amour. L'expression a été employée dans quelques documents pontificaux, notamment dans le bref de béatification de la B. Marguerite-Marie : *Cor illud sanctissimum divinæ caritatis sedem*[1]. Elle a l'avantage de montrer le rapport naturel et effectif du cœur à l'amour, sans prononcer sur la nature de ce rapport. Nous sentons l'amour *dans* le cœur : il en est donc le siège.

Il y a là deux écueils à éviter; celui de rattacher la dévotion à une physiologie inexacte ou incertaine; celui de ne plus voir dans le cœur de Jésus qu'un emblème, un pur symbole sans rapport vital avec la vie réelle de Jésus. Le premier écueil a été celui du passé; le second serait celui de l'avenir, si l'on n'y faisait attention.

Sans chercher, pour le moment, à déterminer d'une façon précise les fondements de la dévotion au Sacré-Cœur et la donnée physiologique qui est à la base, nous devons constater que la dévotion suppose un rapport naturel entre le cœur et l'amour; constater aussi que le cœur est l'objet du culte autrement que comme un pur symbole, qui ne serait pas lui-même, si je puis dire, intéressé dans le culte. Je m'explique.

sitivi et compassivi qui subjectatur in conjuncto. *De Verbo incarnato*, thesis 38, p. 348, editio quarta. Rome, 1904.

1. Nilles, l. I, part. 2, c. II, § 2, p. 347.

On distingue, comme tout le monde sait, le signe naturel et le signe conventionnel : la fumée est un signe naturel, le signe naturel du feu ; le drapeau est un symbole conventionnel de la patrie. Acceptons cette distinction. Dans notre dévotion, le cœur est-il regardé comme signe naturel ou comme signe conventionnel? On est d'accord pour répondre : comme signe naturel. Mais pourquoi comme signe naturel? A cause d'un rapport *réel* du cœur à l'amour. Et de quelle nature est ce rapport réel? Je n'ai pas à le dire en physiologiste. Ce n'est pas nécessaire pour entendre la dévotion au Sacré-Cœur. Mais comment est-il conçu dans cette dévotion? Comme un rapport d'union vitale, en même temps que de représentation expressive ; comme un rapport de concomitance historique, en même temps que de rappel. Ici encore quelques explications sont nécessaires.

Un récit de bataille, ou une inscription, me rappelle la bataille ; une image me la représente. Mais ni le récit, ni l'inscription, ni l'image ne sont rien de la bataille. Une pierre où se serait assis le général victorieux, le gobelet où il aurait bu pendant la bataille, la redingote qu'il aurait portée, ne rappellent pas seulement ; ce sont des reliques. Que serait-ce si le général victorieux était là, nous racontant lui-même la glorieuse journée, nous disant ce qu'il fit et ce qu'il ressentit, les faits extérieurs et ses émotions intimes? C'est comme reliques que l'Église honore la vraie croix, la sainte lance, etc., tandis que les autres croix, ou

les représentations de la sainte lance n'ont pas de valeur propre, au sens qui nous occupe. L'image dite de la Véronique, si elle était l'empreinte même de la sainte face de Jésus, serait infiniment précieuse, et comme document, et comme représentation des traits de Jésus à un moment de sa vie, et comme relique; si elle n'est qu'une image byzantine, elle a sa valeur artistique, documentaire, religieuse, mais cette valeur n'est plus du même ordre. Or, dans la dévotion au Sacré-Cœur, nous n'honorons pas le cœur de Jésus comme une simple représentation, comme un pur souvenir; nous l'honorons comme organe vital de Jésus, ayant vécu pour sa part la vie de Jésus et la vivant encore, comme ayant aimé et aimant encore, comme ayant souffert, et, s'il ne peut plus souffrir, à cause des conditions de sa vie glorieuse, comme continuant sa vie terrestre, et battant d'amour aujourd'hui, comme il battait d'amour, il y a dix-neuf siècles, à la crèche ou au calvaire.

Prenons donc garde, quand nous parlons du cœur de chair de Jésus, de n'y voir qu'une pièce d'anatomie, la plus insigne des reliques, mais une relique. Mais prenons garde aussi, quand nous en parlons comme d'un emblème, d'un symbole, d'oublier la réalité vivante du signe pour ne songer qu'à la chose signifiée, de distinguer l'amour et le cœur aimant comme si c'étaient deux réalités complètement distinctes, sans autre rapport que celui de signe et de chose signifiée. Sans aller jusqu'à faire du cœur de Jésus l'organe, au sens

technique du mot, de la vie affective et des sentiments intimes de Jésus, n'oublions pas que l'amour que nous honorons est l'amour du cœur aimant et qu'en honorant le Sacré-Cœur, nous honorons le cœur vivant qui nous a aimés. Ceux qui vivent la dévotion, ceux qui la comprennent comme étant le culte rendu au cœur d'une personne divine, mais à un cœur pleinement et parfaitement humain, ne s'y méprennent pas. Mais il arrive facilement que l'analyse oublie quelques éléments de la réalité totale, et qu'elle mette les uns en relief aux dépens des autres. Il faut toujours y veiller; il faut y veiller davantage quand l'objet est complexe, comme dans la dévotion au Sacré-Cœur.

VII

Objet par extension : l'intime de Jésus.

Le cœur de Jésus emblème de son amour nous rappelle en même temps tout l'intime de Jésus : sa vie du cœur, ses vertus, etc. D'où une première extension de la dévotion.

Une première série de divergences dans les explications des auteurs nous a permis de mieux nous expliquer les deux éléments essentiels de la dévotion au Sacré-Cœur, l'amour et le cœur, le cœur aimant et l'amour du cœur.

Mais la question se représente sous une autre forme. Est-ce bien l'amour, ou du moins est-ce uniquement l'amour du Sacré-Cœur, que nous prétendons honorer? La question est résolue, au moins

en partie. Une chose est claire, en effet, d'après les documents : la dévotion au Sacré-Cœur se présente avant tout comme la dévotion au cœur aimant de Jésus, à l'amour du Sacré-Cœur. Les textes déjà cités le disent aussi nettement qu'il est possible, et l'on pourrait en accumuler sans fin, qui rediraient tous la même chose. Mais il en est d'autres — ce sont souvent les mêmes pièces — qui indiquent aussi autre chose comme objet de la dévotion, qui l'étendent à tout l'intime de Jésus, quelquefois à toute sa personne, à ses travaux et à ses souffrances, à ses vertus et à ses sentiments, à sa présence eucharistique, à Jésus tout entier désigné personnellement sous le nom de Sacré-Cœur. Il suffit pour s'en rendre compte de lire un traité sur le Sacré-Cœur, d'examiner quelques-unes des pratiques en l'honneur du Sacré-Cœur.

Nul mieux que le P. de Galliffet n'a donné l'idée vraie et précise de la dévotion. Examinons ce qu'il dit sur l'excellence de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. « On en doit juger, dit-il, par son objet, par sa fin, par les actes et pratiques de vertu qu'elle renferme et par le fruit qu'elle produit. » Et il développe ces quatre points. Que dit-il de l'objet? « C'est principalement de l'objet qu'une dévotion tire son excellence, comme elle en tire son vrai caractère. L'objet de celle-ci, c'est le Cœur de Jésus. » Il considère donc ce cœur d'abord en lui-même[1]. Et il en tire l'excellence : 1) « des pro-

1. L. II, début, p. 57; c. I, p. 58, 61 et suiv.

priétés naturelles du cœur » ; 2) « de son union avec l'âme la plus parfaite et la plus excellente qui fut jamais » ; 3) « de son union avec le Verbe éternel » ; 4) de la fonction divine pour laquelle il fut formé et qui n'est autre que de brûler sans cesse des flammes les plus pures et les plus ardentes de l'amour divin »; 5) « de la sainteté qui lui est propre »; 6) « des vertus dont il est la source ». Que de choses, on le voit, qui sont sans doute en rapport avec le cœur — et l'on entrevoit que le P. de Galliffet fausse quelque peu ce rapport en présentant le cœur comme « la source » des vertus et des sentiments — mais qui ne sont pas en rapport direct avec l'amour! L'auteur étudie ensuite le cœur de Jésus par rapport aux hommes[1]. « Considérez, dit-il, qu'on vous présente ce Cœur divin encore tout ardent de l'amour qu'il vous porte et tout plein de ces généreux sentiments de bonté et de miséricorde auxquels vous devez votre rédemption ; souvenez-vous que c'est ce même Cœur qui a ressenti si vivement toutes vos misères, qui a été si cruellement affligé pour vos péchés, et dans lequel se sont formés tant de désirs ardents de votre bonheur. Mais considérez-le surtout souffrant pour l'amour de vous dans sa passion. »

Sans doute, ici l'amour est bien en première ligne — l'auteur d'ailleurs se trompe en voyant moins le *symbole* que le *principe* — mais l'amour n'est pas seul en vue.

1. L. II, c. I, art. 2. p. 72 et suiv.

Il y a plus clair encore peut-être. Résumant, à la fin du c. IV, livre I, sa doctrine sur l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur pour en donner une idée « nette et parfaite » : « Plusieurs s'y trompent, dit-il. En entendant prononcer ce nom sacré, le *Cœur de Jésus*, ils bornent toutes leurs pensées au Cœur matériel de Jésus-Christ ; ils n'envisagent ce Cœur divin que comme une pièce de chair sans vie et sans sentiment, à peu près comme ils feraient d'une relique sainte toute matérielle. Ah ! que l'idée qu'on doit avoir de ce sacré Cœur est bien différente et bien autrement magnifique ! » Il veut donc qu'on le considère d'abord « comme uni intimement et indissolublement à l'âme et à la personne adorable de Jésus-Christ... plein de vie, de sentiment et d'intelligence » ; en second lieu, « comme le plus noble et le principal organe des affections sensibles de Jésus-Christ, de son amour, de son zèle, de son obéissance, de ses désirs, de ses douleurs, de ses joies, de ses tristesses ; comme le principe et le siège de ces mêmes affections et de toutes les vertus de l'Homme-Dieu » ; en troisième lieu, « comme le centre de toutes les souffrances intérieures que notre salut lui a coûtées ; et de plus comme blessé cruellement par le coup de lance qu'il reçut sur la croix » ; enfin « comme sanctifié par les dons les plus précieux du Saint-Esprit et par l'infusion de tous les trésors de grâce dont il est capable ». « Tout cela, continue l'auteur, appartient réellement à ce Cœur divin, tout cela entre dans l'objet de la

dévotion au Cœur de Jésus. » Et comme si ce n'était pas assez clair, il conclut : « Qu'on envisage donc ce composé admirable qui résulte du Cœur de Jésus, de l'âme et de la divinité qui lui sont unies, des dons et des grâces qu'il renferme, des vertus et des affections dont il est le principe et le siège, des douleurs intérieures dont il est le centre, de la plaie qu'il reçut sur la croix : voilà l'objet complet, pour m'exprimer ainsi, qu'on propose à l'adoration et à l'amour des fidèles[1]. »

Qu'on fasse si grande qu'on veut la part d'une physiologie inexacte, qui, nous le verrons, ne fait rien à la dévotion. N'est-il pas vrai que cet objet si ample et si étendu déborde la définition reçue, le « culte du cœur de chair comme emblème de l'amour de Jésus pour nous? » Et ce que dit le P. de Galliffet est répété presque mot pour mot par les postulateurs de 1765, dans un passage dont nous avons déjà cité un extrait[2]; répété par beaucoup d'autres en des termes équivalents. Les auteurs modernes sont plus circonspects dans le choix de leurs expressions, quand ils définissent l'objet propre de la dévotion. Mais dans leurs développements, quand ils se surveillent moins, il arrivent à en dire autant. Et il faut reconnaître que l'idée vivante de la dévotion déborde de toute part cette formule du cœur comme emblème d'amour; elle va chercher dans le cœur de Jésus toute la vie intime du Dieu fait homme, toutes les

1. *Loc. cit.*, p. 53-54.
2. Ci-dessus, § 3, p. 105-106.

richesses cachées dans son humanité, et, pour parler comme les Sulpiciens, tout « l'intérieur de Jésus ». Qu'on lise seulement les Litanies du Sacré-Cœur : on verra qu'il en est ainsi.

Et il en a été ainsi dès les commencements. Voici comment s'exprime le P. de la Colombière, en expliquant le sens de « l'offrande au Cœur sacré de Jésus-Christ » : « Cette offrande, dit-il, se fait pour honorer ce divin Cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions, et la retraite de toutes les âmes saintes. Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont : premièrement un amour très ardent de Dieu son Père joint à un respect très profond et à la plus grande humilité qui fut jamais; secondement, une patience infinie, etc.; troisièmement, une compassion très sensible pour nos misères, etc. Ce Cœur est encore, autant qu'il le peut être, dans les mêmes sentiments, et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes[1]. »

On pourrait trouver mainte page du même genre dans Marguerite-Marie.

Comment expliquer cette anomalie, cette sorte de disproportion entre la définition et l'usage, entre la théorie et la réalité? Sans se poser explicitement la question, les auteurs la résolvent pratiquement en deux sens.

D'abord en essayant de ramener à l'amour tout

1. A la fin des Retraites spirituelles, *Œuvres complètes*, Grenoble, 1901, t. VI, p. 124. Cité dans Croiset, 3e partie, c. IV. p. 179; dans Galliffet, l. III, c. VIII, p. 248.

l'intime de Jésus. Sa vie affective n'est-elle pas tout amour? Et les variétés de cette vie affective, que sont-elles sinon un même amour diversifié suivant la condition de l'objet? C'est ce que saint Augustin avait dit ; ce qu'ont répété saint Thomas, Bossuet, tous les disciples des maîtres. Ce qui n'est pas amour, en Jésus, est sous l'influence de l'amour. Pourquoi ses douleurs? Il a aimé. Que sont ses miracles? Des effets d'amour et de bonté. Si saint Thomas conçoit tous les actes bons de l'homme de bien comme produits sous l'empire de l'amour — il entend, il est vrai, l'amour de Dieu — ne pourra-t-on pas dire que toute la vie de Jésus se ramène à l'amour de Dieu et du prochain? Toute sa vie n'est-elle pas pour le prochain, comme elle est pour Dieu? Et certes, c'est là une belle idée de la dévotion au Sacré-Cœur[1].

Il faut le reconnaître pourtant, elle n'épuise pas toute la richesse de la dévotion, telle que nous la trouvons dans les écrits du P. de Galliffet (je pourrais dire tout aussi bien dans ceux de Marguerite-Marie), telle que nous la voyons dans la pratique des fidèles.

Tout en étant essentiellement ce que nous l'a-

1. Cette idée est très bien rendue dans un cantique du XVIIIe siècle sur le Sacré-Cœur. On y repasse toute la vie de Jésus depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension, et à la fin de chaque strophe rappelant un mystère, on demande : Dans ce mystère

Que faisait ce Cœur? Il aimait.

G. F. Nicollet, *Le parfait adorateur du Sacré Cœur de Jésus*, p. 470 et suiv. Paris, 1765.

vons défini, le culte du Sacré-Cœur s'étend plus loin. On peut et on doit le concevoir comme la dévotion à l'amour du Sacré-Cœur pour nous. Car c'en est bien là la « substance », suivant le mot de Pie VI que nous avons cité[1]. Mais elle s'étend plus loin, et cela parce qu'elle est la dévotion au cœur réel et vivant de Jésus, parce qu'elle traite le cœur de Jésus suivant les conditions où nous nous trouvons à l'égard du cœur humain.

Le cœur est avant tout emblème d'amour. Mais le cœur réel et vivant n'est pas que cela. Et de là vient que la dévotion au cœur vivant et réel de Jésus n'y honore pas seulement l'amour. Toute notre vie intime et profonde a ses attaches avec le cœur : nos sentiments s'y répercutent, toute notre vie affective y a comme un centre de résonance par lequel elle se manifeste sensiblement à nous[2]. Or, notre vie morale et notre vie affective sont étroitement unies, je ne sais si même on peut dire qu'elles sont distinctes. Aussi le langage courant, expression de réalités profondément senties, rattache-t-il au cœur toute la vie morale et affective de l'homme : les vertus comme les sentiments, les principes d'action et les mobiles

1. Ci-dessus, § 3, p. 107.

2. On sait que l'amour de volonté, comme tous les actes de l'âme spirituelle, n'a pas, à proprement parler, d'organe matériel. Mais il n'est pas ici question d'organe ou de principe; il s'agit de concours et de résonance. Or, on sait assez que même l'amour spirituel, quand il est vraiment et pleinement un amour humain, déborde sur la partie sensible de l'homme : il a son contre-coup dans l'organisme.

intimes. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que les grandes pensées viennent du cœur, et que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas? Ne comprenons-nous pas que, quand Pascal parle de « Dieu sensible au cœur », il traduit une réalité profonde, et que « Dieu sensible au cœur », c'est autre chose que la connaissance purement abstraite et froide du philosophe? Jésus lui-même ne s'est-il pas présenté à nous comme « doux et humble de cœur », et ne voyons-nous pas là une manifestation de son Sacré-Cœur?

Mais, dira-t-on, n'est-ce point là le « cœur métaphorique », contre lequel on nous mettait en garde quand on définissait la dévotion au Sacré-Cœur? Non. C'est bien au cœur réel que va notre pensée. Non plus seulement en tant qu'il est symbole d'amour, écho intérieur qui nous traduit par ses battements notre vie affective; mais en tant que l'usage courant, fondé sur une expérience vague mais sûre, rattache au cœur notre vie intime, dont nous y voyons le symbole et l'expression, en même temps que nous y percevons la résonance de nos états affectifs, de nos dispositions morales.

Première extension de notre dévotion. Extension, on le voit, toute légitime et naturelle, dès que l'on conçoit la dévotion comme allant au cœur réel et vivant de Jésus, pour y honorer tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il rappelle et représente à l'esprit. De ce chef, la dévotion au Sacré-Cœur n'est plus seulement la dévotion à l'amour du cœur de Jésus; elle devient la dévotion

à tout l'intime du Sauveur, en tant que cet intime a dans le cœur vivant un centre de résonance, un symbole ou un signe de rappel.

Il en est une autre, également naturelle, consacrée aussi par l'usage et fondée aussi sur le langage courant. C'est le passage du cœur à la personne tout entière.

VIII

Objet par extension : la personne.

Autre extension du culte. Comment et en quel sens le cœur signifie et résume la personne.

C'est toujours la personne qu'on honore, quand on honore le cœur; comme c'est la personne qu'on honore, quand on lui baise respectueusement la main. C'est la condition du culte; pas n'est besoin d'y insister ici. Pie VI a fait justice des accusations formulées à cet égard par les Jansénistes, comme si les fidèles, en honorant le Sacré-Cœur de Jésus, l'honoraient en dehors de la personne sacrée du Verbe incarné[1]. Dès les premiers jours de la dévotion, la doctrine fut très nette à cet égard. Nous avons vu le P. de Galliffet insister encore et encore sur l'union du cœur à la personne divine dans le culte du Sacré-Cœur. « On peut, disait-il, adresser à ce Cœur divin des prières, des actes, des affections,

1. Voir ci-dessus, § 2, p. 99-100.

des louanges, en un mot tout ce qu'on peut adresser à la personne même; puisqu'en effet la personne elle-même, unie à ce cœur, les reçoit très réellement[1]. » Déjà Marguerite-Marie avait dit, avec une netteté parfaite, que Jésus prenait un singulier plaisir à être honoré « sous la figure de ce cœur de chair ». Le culte, en ce cas, n'est pas d'ailleurs purement *relatif*, comme celui qu'on rend à une image, comme celui qu'on rend même à la vraie croix; car le cœur fait partie de la personne, il a en lui la dignité de la personne dont il fait partie. Il suffit de rappeler ces notions. Car il n'y a en cela rien qui soit propre au culte que nous étudions. La même chose notamment s'applique au culte des cinq plaies, dont l'une d'ailleurs nous amène au cœur de Jésus : qu'est-ce, en effet, comme disait le cardinal Gerdil[2], qu'est-ce que la blessure du cœur, sinon le cœur blessé? Mais il y a, dans la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle est vivante dans l'Église, un passage spécial du cœur à la personne, qui mérite attention. Faute de le remarquer, on brouille parfois les notions, et on ne sait comment s'expliquer ni le langage de sainte Marguerite-Marie, ni le mouvement du culte.

Dans le langage courant, le mot *cœur* est souvent employé, par une figure que les grammairiens ont appelée synecdoque, pour désigner la personne : C'est un grand cœur, c'est un bon cœur; comme on

1. L. I, c. IV, p. 45. Voir aussi ci-dessus, § 7, p. 122-123.
2. *Animadversiones*, § 1, *Opere*, t. V, p. 174, Naples, 1855.

dit : C'est une grande âme, c'est une belle âme. Et quand nous disons : Quel cœur! c'est la personne que nous désignons directement, ce n'est pas son cœur. Cela s'est fait tout naturellement dans la dévotion au Sacré-Cœur. Marguerite-Marie dit : *Ce sacré Cœur,* comme elle dirait : *Jésus.* Dans les deux cas, elle vise directement la personne. Et l'usage est devenu courant de désigner *Jésus* par le nom de *Sacré-Cœur.* Non pas, qu'on le note bien, que les deux mots soient synonymes. On ne peut pas dire indifféremment *Jésus* ou *Sacré-Cœur :* on ne désigne pas toujours la *personne* par son *cœur.* Il faut, pour le faire, qu'on ait en vue la personne dans sa vie affective et morale, dans son intime, dans son caractère et ses principes de conduite. L'idée du cœur ne disparaît pas, elle domine la phrase : le cœur ne désigne la personne que sous les aspects représentés par le cœur. Mais ce passage du cœur à la personne, cette visée de la personne dans le cœur, donne à la dévotion une allure plus libre et une portée plus ample. Par là, le Sacré-Cœur me rappelle Jésus dans toute sa vie affective et morale, l'intérieur de Jésus, Jésus tout aimant et tout aimable, modèle de toutes les vertus. Toute la vie de Notre-Seigneur peut ainsi se concentrer dans son cœur ; dans tous ses états, je puis étudier ce qu'ils ont de plus profond, de plus intime, de plus personnel. Tout Jésus se résume et s'exprime dans le Sacré-Cœur, attirant, sous ce symbole expressif, notre regard et notre cœur sur son amour et sur ses amabilités. Jésus n'est-il pas, en

tout et partout, tout aimant et tout aimable? Jésus n'est-il pas tout cœur?

Déjà nous étions arrivés là par une autre voie, par celle du symbole et de la coopération du cœur à la vie affective de Jésus. Nous sommes plus à l'aise encore dans la dévotion, grâce à cette sorte de communication d'idiomes entre ce qui convient au cœur et ce qui convient à la personne même de Jésus, visée dans ce qu'elle a de plus profond et de plus personnel. Qu'est-ce pour nous qu'une statue du Sacré-Cœur? Une statue où Jésus, nous montrant son cœur, essaye de traduire à nos regards toute sa vie intime, son amour surtout et ses amabilités.

Grâce à cette extension nouvelle, nous pouvons décrire la dévotion au Sacré-Cœur comme la dévotion à Jésus se montrant à nous, en nous montrant son cœur, dans sa vie intime et ses sentiments les plus personnels, lesquels d'ailleurs ne disent qu'amour et amabilité. Elle nous ouvre, si je puis dire, le fond de Jésus. Le cœur ne disparaît pas, dans cette acception nouvelle. Mais c'est la personne de Jésus qui nous l'ouvre elle-même, en nous disant comme à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce cœur. » Et nous, en regardant le cœur qui nous est ainsi montré, nous apprenons à connaître la personne dans son fond. Ainsi tout Jésus se récapitule dans le Sacré-Cœur, comme tout le reste, suivant l'intention divine, se récapitule en Jésus[1].

1. Cf. René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, p. 7, Lyon, 1901.

IX

Un trait spécial : l'amour méconnu

L'idée de l'amour méconnu et outragé. — Sa place dans la dévotion.

La dévotion au Sacré-Cœur est donc avant tout la dévotion à l'amour et aux amabilités de Jésus, la dévotion à Jésus tout aimant et tout aimable. On peut dire que tout est là et que tout suit de là. Mais il est un trait que l'histoire de la dévotion met spécialement en relief, et ce trait continue à lui donner son caractère spécialement touchant. Jésus ne se contente pas de montrer son cœur blessé d'amour, avec sa tendresse exquise, avec sa générosité qui va « jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ». Il nous montre cet amour méconnu, outragé par ceux-là mêmes de qui il pouvait attendre plus de retour, et qui par vocation devraient l'aimer davantage.

Après avoir dit : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes », il ajouta : « Et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs

qui me sont consacrés qui en usent ainsi[1]. » Commentant ces paroles, le P. de Galliffet écrit : « Il faut encore observer ici un point essentiel à la nature de notre dévotion, c'est que cet amour dont son divin Cœur est embrasé, doit être considéré comme un amour méprisé et offensé par l'ingratitude des hommes... Le Cœur de Jésus-Christ doit donc être ici considéré sous deux rapports : d'une part, comme embrasé d'amour pour les hommes; et de l'autre, comme offensé cruellement par l'ingratitude de ces mêmes hommes. Ces deux motifs, unis ensemble, doivent produire en nous deux sentiments également essentiels à la dévotion envers ce Sacré-Cœur : savoir, un amour qui répond au sien, et une douleur qui nous porte à réparer les injures qu'il souffre de la dureté des hommes[2]. » Le premier cri de la dévotion au Sacré-Cœur est : Quel amour! Le second : L'amour n'est pas aimé! C'est aussi ce qu'expliquent tout au long les postulateurs de 1765 : « Il faut remarquer, disent-ils, que le Sacré-Cœur doit être regardé ici sous deux aspects : d'abord comme débordant d'amour pour les hommes... Il faut le regarder aussi comme cruellement blessé par l'ingratitude des hommes, accablé d'outrages, et par là digne non seulement de notre amour, mais aussi de notre compassion[3]. »

1. *Mémoire*, dans *Vie et Œuvres*, t. II, p. 355 (2e édition, p. 413); G. n. 92, p. 102.
2. L. I, c. IV, p. 43.
3. *Memoriale*, n. 34, 38; Nilles, t. I, p. 117, 120.

Jésus ne souffre plus : il ne peut plus souffrir ; mais l'outrage de la part des hommes n'en est pas moins réel : ils font, de leur côté, tout ce qu'il faut pour le faire souffrir, s'il n'était, par sa condition glorieuse, hors de leurs atteintes. Il faut dire plus : tous ces outrages ont retenti un jour dans son cœur ; il en a souffert, quand il était passible ici-bas. Dans sa passion, il n'a pas ressenti seulement les injures des Juifs et des Romains ; il n'a pas souffert seulement des ingratitudes de ses concitoyens et de l'abandon de ses amis. L'avenir et le passé ont eu leur contre-coup dans ses douleurs ; ils s'y sont concentrés. Si donc Jésus ne souffre pas *dans* le présent, il a souffert *du* présent ; et les fidèles n'ont pas tort de se le *représenter* souffrant, puisqu'il a souffert des offenses *d'à présent*. Sans compter qu'il est toujours permis de se transporter dans le passé pour compatir à Jésus, l'avenir d'alors étant le présent d'aujourd'hui. Possible que parfois la façon de parler, en cette matière, ne soit pas rigoureusement exacte. Est-il bien sûr que l'exactitude d'expression pourrait se corriger sans enlever d'autant à la vérité profonde des choses et à l'impression qu'elles doivent produire ? Toujours est-il que sainte Marguerite-Marie a vu le Sacré-Cœur couronné d'épines et surmonté de la croix ; et elle s'en explique très bien en voyant là le signe d'une grande réalité : « Il était environné d'une couronne d'épines, qui *signifiait* les piqûres que nos péchés lui faisaient ; et une croix au-dessus, qui *signifiait* que... dès lors que ce sacré Cœur fut

formé, la croix y fut plantée[1]. » L'Église connaît bien ces manières psychologiques de supprimer le temps et l'espace : sa liturgie est pleine de ces reflets de l'éternité divine jetés sur notre monde changeant et passager.

Ces explications étaient nécessaires pour faire entendre comment la dévotion au Sacré-Cœur peut se représenter Jésus outragé. Mais ce rapport du présent avec la passion n'est pas la seule, ni probablement la principale raison du rapport étroit que nous voyons entre la dévotion au Sacré-Cœur et le souvenir des souffrances de Jésus.

X

Autres traits : souvenir de la passion, de l'eucharistie.

L'idée de la passion et celle de l'eucharistie dans la dévotion. Raisons.

En fait, la pensée de la passion est très souvent mêlée, et très intimement, au culte du Sacré-Cœur. Nous l'avons vu dans les actes et les écrits de Marguerite-Marie[2]. Tous les documents sont dans le même sens. La Messe *Miserebitur* en est comme toute pénétrée ; l'*Office* de la fête, presque autant ; les litanies du Sacré-Cœur nous la rappellent,

1. *Lettres inédites*, IV, p. 141 ; revu sur G. CXXXIII, p. 567.
2. Ci-dessus, 1re partie, c. 3, § 1, n. 5, p. 59-62 ; cf. c. 2, § 3, p. 26.

en nous faisant invoquer le cœur de Jésus comme *propitiation pour nos péchés*, comme *rassasié d'opprobres*, comme *broyé à cause de nos crimes*, comme *fait obéissant jusqu'à la mort*, comme *percé d'une lance;* d'autre part, les litanies de la passion et l'heure sainte passée en union avec Jésus au jardin des Olives, étaient pour la sainte Visitandine deux des principaux exercices de la dévotion : elle va comme d'instinct à Jésus souffrant et mourant. On y pourrait voir une délicatesse d'amour : n'est-ce pas quand l'ami souffre, quand il est délaissé, quand il est outragé, que l'ami se tient plus près pour lui tenir compagnie, lui dire son amour, lui rendre hommage et compatir à ses peines? Il y a cela, sans doute, dans l'instinct qui pousse vers le jardin des Olives ou le Calvaire, les dévots du Sacré-Cœur. Mais il y a autre chose aussi. Leur dévotion cherche les traces de l'amour. Et où cet amour brille-t-il autant que dans la passion? Souffrir et mourir pour ceux que l'on aime, c'est, au témoignage de Jésus, l'effort suprême de l'amour. Elle va donc à la passion, parce que là plus que partout elle trouve ce Sacré-Cœur qui « s'épuise et se consomme pour témoigner son amour ».

C'est pour des raisons du même genre que la dévotion au Sacré-Cœur est en rapport étroit avec l'eucharistie. Les postulateurs de 1765 sont très explicites à ce sujet[1]. Marguerite-Marie fut

1. Voir *Memoriale*, n. 38, Nilles, t. I, p. 120, et *Réplique* aux exceptions du Promoteur de la foi, n. 23, 24, Nilles, p. 147.

l'amante de l'autel, comme elle fut l'amante de la croix. Tout son désir est de communier; tout son secours, dit-elle, « le cœur de mon aimable Jésus au très saint Sacrement ». Jésus lui demanda la communion réparatrice[1]; et il voulait qu'elle communiât toutes les fois qu'elle le pourrait, quoi qu'il pût lui en arriver.

La dévotion a toujours marché dans la même voie. A mesure qu'elle grandit dans une âme, elle pousse à communier plus et mieux.

La liturgie du Sacré-Cœur porte le même témoignage : la messe et l'office font les parts à peu près égales entre la pensée de la passion et la pensée de l'eucharistie. Le P. Croiset mettait l'eucharistie, comme il mettait la passion, dans sa définition même : « L'objet particulier de cette dévotion, disait-il dès la première phrase de son traité, est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner tout à nous dans le très saint Sacrement de l'autel. » C'est également ce que dit la sixième leçon du bréviaire, au jour de la fête : *Quam caritatem Christi patientis et pro generis humani redemptione morientis, atque in suæ mortis commemorationem instituentis sacramentum corporis et sanguinis sui, ut fideles sub sanctissimi Cordis symbolo devotius ac ferventius recolant, ejusdemque fructus percipiant.*

Ici comme pour la passion, la chose pourrait

1. *Lettres inédites*, IX, p. 194; G. CXXXVIII, 608. Voir ci-dessus, 1re partie, c. 2, § 3, p. 26; c. 3, § 1, n. 4, p. 58.

s'expliquer du côté des fidèles. C'est dans l'eucharistie que nous trouvons actuellement le cœur de Jésus le plus près de nous; c'est dans l'eucharistie qu'il s'unit le plus intimement à nous et que nous nous unissons à lui. Mais une raison plus objective de ce rapport étroit entre l'eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur, c'est que l'eucharistie est, avec la passion, le témoignage le plus expressif de l'amour du Sacré-Cœur pour nous. C'est ainsi que l'entend le P. Croiset, ainsi que l'entend l'Église, dans les textes qui viennent d'être cités. La passion et l'eucharistie sont les deux principaux bienfaits de cet amour que l'Église, comme elle s'en explique dans l'Oraison de la fête, honore dans le culte du Sacré-Cœur : *In sanctissimo... Corde gloriantes, præcipua in nos caritatis ejus beneficia recolimus.*

On pourrait se demander si et pourquoi le bienfait de l'incarnation, à laquelle nous devons Jésus lui-même, et qui est tout entier un effet d'amour (*sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret*), ne doit pas être mis, aussi bien que la passion et l'eucharistie, en rapport spécial avec notre dévotion. Cela se fait quelquefois; le décret de 1765, en accordant la fête, disait que par ce culte « on renouvelait symboliquement la mémoire de l'amour qui avait porté le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine[1]. » L'hymne des Vêpres de la fête exprime la même idée : *Amor*

1. Nilles, t. I, p. 152.

cogit te tuus Mortale corpus sumere. Mais ces textes ne résolvent pas définitivement la question. La solution dépend de la réponse à une autre question, qu'il faut examiner pour préciser de plus en plus l'idée que nous devons nous faire de la dévotion au Sacré-Cœur.

XI

Objet précis : le cœur qui aime les hommes.

Quel amour nous honorons dans la dévotion au Sacré-Cœur : l'amour pour les hommes ; en quel sens l'amour pour Dieu.

La question est celle-ci : *De quel amour parlons-nous, quand nous disons que la dévotion au Sacré-Cœur a pour objet d'honorer sous la figure du cœur l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ?* Mais cette question elle-même a deux sens. Car cet amour du Sacré-Cœur peut être regardé du côté de l'objet aimé, et l'on peut se demander à qui il va : *Est-ce l'amour pour Dieu? est-ce l'amour pour les hommes?* Il peut être regardé du côté du sujet qui aime, et la question devient : Quel amour de Jésus honorons-nous en honorant son Cœur, celui dont il aime comme homme ou celui dont il aime comme Dieu, son amour *humain* ou son amour *divin,* son amour *créé* ou son amour *incréé,* celui qui pleura sur Lazare ou celui qui fit Lazare?

A la première question la réponse est facile. L'amour que nous honorons dans ce culte, c'est

l'amour de Jésus pour les hommes, l'amour qui demande une réciprocité d'amour : « Voilà ce cœur qui a tant aimé *les hommes* », disait Jésus à la sainte voyante. *Quis non amantem redamet? Quis non redemptus diligat?* chantons-nous dans l'hymne de Laudes. *Præcipua in nos caritatis ejus beneficia recolimus,* disons-nous dans l'Oraison. Tous les textes sont dans le même sens, et ce serait perdre son temps de les accumuler ici pour prouver une thèse que personne ne conteste. Il n'y a qu'à donner une explication et à prévenir une difficulté.

Une explication. L'amour de Jésus pour les hommes ne va pas sans son amour pour son Père ; il en est tout pénétré, il y prend sa source, il y a son motif. Jésus savait le grand commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toutes tes forces » ; et il le pratiquait comme personne ne le pratiquera. Il savait que le second commandement est semblable au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour Dieu », et il le pratiquait avec la même perfection idéale. Cela revient à dire que l'amour de Jésus pour le prochain fut un amour surnaturel, un amour réglé, et donc tout *informé* par son amour pour son Père. Pour être réglé, pour être surnaturel, en est-il moins vif, moins tendre, et, si je puis dire, moins naturel? Il en est qui se figurent sottement les choses de cette façon : ils voudraient que, pour les aimer, on cessât d'aimer Dieu. Si les

délicatesses du cœur des saints ne réussissent pas à les détromper, qu'ils étudient les délicatesses du cœur de Jésus. Voilà pour l'explication.

Reste une difficulté. Nous avons dit que tous les textes entendent l'amour du Sacré-Cœur comme son amour pour les hommes. La chose est vraie. Il y a pourtant des exceptions, au moins apparentes, et il s'en est présenté déjà sur notre route. Dans la réplique des postulateurs polonais, il est dit que le cœur de Jésus doit être considéré, en second lieu, comme le symbole ou le siège naturel de toutes les vertus et de toutes les affections intérieures du Christ, et en particulier de l'amour immense qu'il eut pour *son Père et pour les hommes, imprimisque amoris illius immensi quo Patrem et homines prosecutus est*[1]. Le P. de la Colombière parle de même : « Les principales vertus qu'on prétend honorer en lui sont : premièrement un amour très ardent de Dieu son Père[2]. »

Il serait facile de citer des textes analogues chez ceux-là mêmes qui disent le plus expressément que la dévotion au Sacré-Cœur a pour objet d'honorer l'amour dont Jésus a aimé les hommes, chez le P. Croiset, par exemple, ou chez le P. de Galliffet. N'est-ce pas pour brouiller toutes nos notions et nos définitions? Non. Pourvu que nous nous rappelions les deux façons que nous avons signalées d'entendre la dévotion au Sacré-Cœur. Elle est, dans son objet direct et immédiat, la

1. *Replicatio*, n. 18, Nilles, t. I, p. 145. Ci-dessus, § 3, p. 106.
2. Œuvres, t. VI, p. 124. Cf. ci-dessus, § 7, p. 124.

dévotion au cœur aimant de Jésus, au cœur emblème d'amour; mais elle est aussi, par une extension légitime et naturelle, la dévotion au divin cœur de Jésus dans toute sa vie intime, dans ses vertus par conséquent, et particulièrement dans son amour pour Dieu. En tant qu'emblème d'amour, c'est son amour pour nous que Jésus nous découvre en nous découvrant son cœur; mais en nous découvrant ce cœur adorable, il nous le montre dans toute sa réalité, comme idéal de notre vie non moins que comme objet de notre amour.

On voit combien est importante cette distinction pour éclaircir les idées. Peut-être y trouverons-nous encore une lumière pour résoudre la seconde question, qui est plus difficile, et où l'accord des auteurs n'est pas aussi unanime.

XII

Objet précis : amour créé et amour incréé.

Quel amour nous honorons : l'amour du Verbe incarné; amour créé et amour incréé; controverse; distinctions et explications.

Quel amour de Jésus honorons-nous dans la dévotion au Sacré-Cœur, son amour créé ou son amour incréé, l'amour dont il aime comme homme dans sa nature humaine, ou celui dont il aime comme Dieu dans sa nature divine, et, pour

répéter une expression claire et courte, celui qui fit Lazare ou celui qui pleura sur Lazare?

C'est une question qui peut-être n'a pas été traitée à fond jusqu'à nos jours. Non pas qu'elle ait été ignorée. Beaucoup des théologiens du Sacré-Cœur se la sont posée explicitement. Mais il n'y a pas encore de solution qui s'impose, et plusieurs croient que la question n'a pas été suffisamment discutée, même par ceux qui la résolvent. Telle est notamment l'opinion du Père Vermeersch[1].

« Cet article, dit l'auteur, est dirigé contre une opinion spécieuse et séduisante, qui gagne du terrain, mais où nous ne pouvons nous empêcher de voir une confusion et une méprise plutôt malheureuse. La faveur relative dont elle jouit ne s'explique, à nos yeux, que par un défaut d'attention. Nous avons pensé servir les intérêts de la véritable dévotion au Sacré-Cœur en appelant des réflexions sérieuses sur une question, qui d'ailleurs, nous le savons, est mise à l'étude en Allemagne et en Autriche, et y préoccupe les esprits[2]. » Le P. Vermeersch, d'après cela, combat l'opinion qui étend la dévotion au Sacré-Cœur jusqu'à la charité increéée. Sans nous engager à recevoir ses conclusions, suivons-le dans son enquête.

1. *L'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur*, dans *Études*, 20 janvier 1906, t. CVI, p. 146-179; continué le 20 février, p. 472-495. Voir, du même, *Pratique et Doctrine*, 2e partie, ch. I, art. 5, p. 399-450.
2. *Loc. cit.*, p. 146.

Beaucoup ne se sont pas posé la question d'une façon explicite. D'où une première série de textes où l'on parle, sans autre précision, du cœur de chair qui a tant aimé les hommes, de l'immense amour du Verbe incarné, se manifestant dans toute sa vie, dans sa mort, dans le Saint-Sacrement, etc. Ainsi fait sainte Marguerite-Marie; ainsi le P. de la Colombière, le P. Croiset, le P. de Galliffet, les évêques de Pologne dans leur beau *Mémorial;* ainsi le cardinal Gerdil, Zaccaria, le P. Roothaan dans sa belle lettre sur la dévotion au Sacré-Cœur, Dalgairns; ainsi, semble-t-il, Franzelin et Ramière [1]. Dans ce cas, on n'a pas en vue l'amour de Dieu comme Dieu, mais l'amour du Dieu fait homme. Est-ce à dire que, dans le Dieu fait homme, on ne regarde que son amour humain? Peut-être; mais cela ne va pas de soi. C'est plutôt le contraire qu'il faudra dire, nous le verrons, sauf raisons positives de séparer ce que le regard de la foi ne sépare pas ordinairement. De fait, nous constatons, chez ceux-là mêmes qui visent directement l'amour du cœur de chair, des expressions à grandes perspectives où le rayonnement de la personne divine dans la nature humaine de Jésus illumine tout et donne l'impression que, même dans l'homme, on voit le Dieu [2].

1. Voir les textes ou références dans Vermeersch, *loc. cit.* p. 178 et suiv.; *Pratique*, p. 405-427.

2. En attendant une explication plus précise, qui viendra en son lieu, un mot de sainte Marguerite-Marie fera entendre ce qu'on veut dire ici. « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé... lui avait fait former le dessein de manifester

Ceci nous amène à une seconde série de textes où l'amour que nous honorons dans la dévotion au Sacré-Cœur, est désigné en des termes qui semblent inclure l'amour divin du Verbe incarné. Je ne parle pas de ceux où cet amour est qualifié de *divin*, puisque tout est divin en Jésus, même l'humain. Mais on parle sans cesse d'amour *infini*. C'est l'invocation des anciennes litanies : *Cor Jesu, infinite amans et infinite amandum ;* c'est l'Encyclique *Annum sacrum*, où Léon XIII nous dit « qu'il y a dans le Sacré-Cœur le symbole et l'image sensible de la charité infinie de Jésus-Christ : *In sacro Corde inest symbolum atque expressa imago infinitæ Jesu Christi caritatis* » ; c'est le langage courant, qui emploie sans cesse ce mot de charité infinie ou d'autres équivalents[1]. Sans doute, ces mots auraient encore un sens, appliqués à l'amour humain de Jésus. Mais puisqu'ils indiquent si nettement la personne divine, pourquoi n'y verrait-on pas aussi l'amour divin?

Un troisième groupe de textes serre la question de plus près encore. A propos du Sacré-Cœur, on parle expressément de l'amour créateur, de l'amour qui a fait l'Incarnation, etc. Ici, impos-

son Cœur aux hommes avec tous les trésors... qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui serait en leur pouvoir, il les enrichit... de *ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source,* lequel il fallait honorer sous la figure de ce cœur de chair. » *Lettres inédites*, IV, p. 142 ; revu sur G. CXXXIII, 568. Comment Marguerite-Marie ne verrait-elle que l'amour *humain* de Jésus, quand le *Dieu aimant* est si présent à sa pensée?

1. Voir Ch. Sauvé, livre cité, t. I, p. XXVI-XXVIII.

sible de ne pas reconnaître l'amour divin, soit comme amour de la personne divine qui s'incarne, soit comme amour du Dieu qui opère l'Incarnation et nous donne le Sacré-Cœur. Plus d'une fois, cet amour est expressément désigné dans les documents officiels. Nous avons déjà rencontré un passage de l'office qui est nettement en ce sens[1]. C'est dans l'hymne de Vêpres. On y parle de l'amour qui « a forcé Jésus à prendre un corps mortel » :

> Amor coegit te tuus
> Mortale corpus sumere.

Cet amour est aussitôt décrit comme « l'ouvrier qui a fait la terre, la mer et les astres » :

> Ille amor almus artifex
> Terræ marisque et siderum.

Il s'agit donc de l'amour incréé.

Le décret de 1765, celui qui établit la fête, indique comme objet du culte « l'amour qui a poussé le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine[2] ».

Peut-on, par une exégèse subtile, arriver à éliminer de ce texte l'amour incréé? Peut-être[3].

1. Le P. Vermeersch, *loc. cit.*, p. 174 et 472, répond que c'est « une énonciation poétique » et que c'est en « strophes assujetties au mètre ». Cf. *Pratique*, p. 428. Les théologiens, autant et plus peut-être que les poètes, auront peine à comprendre qu'on se débarrasse ainsi d'un texte gênant.

2. Voir le texte plus haut, § 2, p. 98.

3. Cf. Vermeersch, *loc. cit.*, p. 178-180; *Pratique*, p. 423-427.

Mais il est certain que le Secrétaire de la Congrégation des Rites, en 1821, l'y voyait. « Cette fête, disait-il, n'a pas pour objet un mystère particulier, dont l'Église n'ait pas fait mention en temps et lieu; c'est comme un résumé (*compendium*) des autres fêtes, où l'on honore des mystères spéciaux : on y rappelle l'immense amour qui a poussé le Verbe à s'incarner pour notre rançon et pour notre salut, à instituer le Sacrement de l'autel, à porter nos fautes, et à s'offrir en croix comme hostie et sacrifice[1]. »

Mais, dit-on, le Décret de 1765, non plus que celui de 1821, n'est pas reproduit dans la nouvelle Collection authentique des Décrets de la Sacrée Congrégation des Rites. Quelle que soit la cause de cette omission — elle n'a certainement rien de doctrinal — la Congrégation ne rejette pas l'idée qu'il exprime. Car elle l'a répétée, presque dans les mêmes termes, parmi les considérants d'un Décret récent, 4 avril 1900. Le Décret a pour objet le Scapulaire; mais la fête y est mentionnée. Et comment? Comme « une solennité qui n'a pas seulement pour objet d'adorer et de glorifier le cœur du Fils de Dieu fait homme, mais de renouveler symboliquement le souvenir du divin amour qui a poussé le Fils unique de Dieu à prendre la nature humaine, etc., *sed etiam symbolice renovatur memoria illius divini amoris quo idem Unigenitus Dei Filius humanam suscepit naturam*[2]. »

1. Cité dans Nilles, livre I, partie I, c. III, § 5, A, p. 163.
2. *Analecta ecclesiastica*, 1900, t. VIII, p. 206.

Les théologiens qui se sont posé explicitement la question, font généralement une part à l'amour incréé. Ainsi faisait déjà le P. Froment. Ainsi, plus tard, Benoît Tetamo, Marquez ; ainsi Muzzarelli, Gautrelet, Jungmann, Bucceroni, Leroy, Chevalier, Nilles, Terrien, De San, Nix, Billot, Baruteil, Thill, M. Sauvé[1].

En est-il qui excluent l'amour incréé? Quelques-uns semblent le faire. Mais, à bien regarder, on verrait peut-être qu'ils excluent surtout un amour de Dieu qui n'aurait rien à faire avec le Sacré-Cœur ni avec le Verbe incarné. Il y a peut-être çà et là confusion dans les idées et dans les mots, plutôt qu'opposition réelle de doctrine.

Une chose est sûre : elle est, je pense, admise de tous. L'amour que nous honorons directement dans le culte du Sacré-Cœur, c'est l'amour du Verbe incarné, du Dieu fait homme. Un amour de Dieu sans contact avec l'humanité de Jésus ne saurait être l'objet propre de la dévotion. Si donc l'amour de Dieu y a sa part, il faut le regarder ou dans la personne du Verbe fait chair, ou en rapport causal avec l'Incarnation et l'œuvre Rédemptrice.

Autre chose également sûre, et qui confirme la

1. Voir les textes et références, partie dans Vermeersch, *loc. cit.*, p. 178 et suiv., partie dans Ch. Sauvé, t. I, préface, p. XVII. Le P. Ramière, qui pose en thèse que l'objet propre de la dévotion est l'amour humain et créé, reconnaît que « l'amour éternel et divin dont brûle Notre-Seigneur Jésus-Christ » ne lui est « nullement étranger ». *Messager du Cœur de Jésus*, 1868, t. XIV, p. 275 et suiv.

précédente. Il n'y a pas dévotion au Sacré-Cœur, à proprement parler, là où le cœur de chair n'aurait rien à faire. La dévotion au Sacré-Cœur ne pourra donc atteindre l'amour de Dieu pour nous que dans la mesure où cet amour sera symbolisé par le cœur de chair. Hors de là, nous pourrons honorer l'amour de Dieu et en dire les merveilles, mais la dévotion au Sacré-Cœur n'y aura pas d'autre part que peut-être d'avoir servi d'*à propos*.

Les principes de solution sont là. Voyons où ils nous mènent.

L'amour que nous honorons directement dans le culte du Sacré-Cœur, c'est l'amour du Verbe incarné, du Dieu fait homme. Jésus est le Dieu-Homme, et les fidèles, qui voient Jésus vivant et concret, ne séparent pas dans leurs hommages l'homme du Dieu. Le rayonnement de la personne divine illumine pour eux tout ce qu'ils voient de Jésus. Même quand ils regardent l'homme, quand ils écoutent les paroles qui tombent de ses lèvres, quand ils compatissent à ses souffrances, ils n'oublient pas qu'il est Dieu, et c'est cette pensée, toujours présente, qui donne son caractère à tous leurs rapports avec Jésus, de même que la réalité toujours actuelle de l'union donne son caractère et sa valeur à chacun des actes et des souffrances, à chacun des mots de Jésus. Jésus, pour eux, est essentiellement le Dieu-Homme, dans l'unité indissoluble de l'union hypostatique : ni leur foi, ni leur amour ne peuvent le concevoir autrement.

Dès lors, la dévotion au Sacré-Cœur est nécessairement la dévotion au Dieu-Homme, l'amour qu'on y honore est nécessairement l'amour du Dieu-Homme. Voilà qui doit être regardé comme acquis; en ce sens du moins, il est juste de dire, avec le P. Terrien : *Quod Deus conjunxit, homo non separet.*

Mais, n'est-ce pas là escamoter la question, au lieu de la résoudre? Nul, en effet, ne nie l'union personnelle; nul ne prétend que l'amour que les fidèles honorent dans la dévotion au cœur de Jésus soit un amour purement humain : c'est toujours l'amour d'un Dieu. Mais on demande si c'est seulement l'amour humain du Dieu-Homme, ou si c'est aussi son amour divin; si c'est seulement l'amour dont il nous a aimés avec son cœur humain dans sa nature humaine, ou si c'est aussi l'amour dont il nous aime éternellement dans sa nature divine, par l'acte simple d'amour qui est son essence infinie. — Les fidèles ne distinguent pas, si je ne me trompe, quoiqu'ils distinguent fort bien en Jésus la nature divine et la nature humaine, quoiqu'ils sachent reconnaître en lui un amour dont il nous aime comme homme, et un amour dont il nous aime comme Dieu. Et le fait qu'ils ne distinguent pas est en faveur de la non-distinction des deux amours dans leur culte; c'est tout Jésus qu'ils honorent sous la figure de son cœur de chair : tout son amour, semble-t-il, comme toute sa personne. Pour distinguer là où ils ne distinguent pas, il faudrait des raisons. Les théologiens cherchent s'il y en a.

On a beaucoup reproché à notre dévotion de favoriser le nestorianisme. Pure calomnie des jansénistes. Les théologiens du Sacré-Cœur l'avaient réfutée d'avance, et Pie VI en a fait bonne justice [1]. Mais si les fidèles n'honorent pas le Sacré-Cœur en nestoriens, il ne faut pas non plus, en supposant qu'ils confondent dans leur culte les natures et les opérations, le leur faire honorer en eutychiens ou en monothélites. Or n'est-ce pas le danger à craindre en raisonnant comme nous faisons, en passant de la personne à l'amour, en concluant, de ce que l'honneur va à la personne, qu'il va aussi à l'amour divin?

Les théologiens répondent, au nom des fidèles : nous ne passons pas, sans autre considération, de la personne à l'amour. Nous ne concluons pas de l'unité de personne à la fusion ou à la confusion des deux amours en un seul. Nous disons seulement ceci : tout en distinguant les natures, dans l'objet de leur dévotion, les fidèles y visent tout Jésus, la personne totale, la personne dans ses deux natures ; dès lors aussi on doit dire qu'ils la visent dans ses deux amours, à moins que des raisons spéciales ne nous fassent reconnaître qu'ils ont en vue un seul de ces deux amours, l'amour humain.

On dit : Les documents ne parlent guère que de l'amour créé. Je distingue : Ils ne parlent que des bienfaits où paraît aussi l'amour créé, je le reconnais (sauf les exceptions dites plus haut) ; ils attri-

1. Texte cité, ci-dessus, § 2, p. 99-100.

buent ces bienfaits au seul amour créé, j'attends qu'on le prouve. Et il y a différence, à cet égard, entre l'ordre de l'amour et celui de l'action. C'est Jésus, dans sa nature humaine, qui parle, qui agit, qui souffre, qui institue les sacrements, qui demeure dans l'eucharistie ; mais il ne suit pas qu'il ait parlé, agi, souffert, et le reste, sous l'influence de son seul amour créé. Pourquoi ne pas voir, sauf raisons du contraire, l'amour incréé se complaisant aussi dans ces œuvres de l'amour créé, donnant le branle, pour ainsi dire, à cet amour créé?

Mais, dit-on, « s'il faut faire place à la charité incréée, elle doit occuper le premier rang[1] ». Ici encore, je distingue : Si les deux amours étaient regardés en eux-mêmes, je l'accorde; s'ils sont visés à travers le cœur de chair, je distingue encore : Quand on en parle explicitement, soit (on pourrait en douter); s'il n'en est pas question explicitement, je le nie. A moins qu'on ne préfère accorder, ce qui revient au même, qu'en parlant de l'amour du Christ, sans l'avoir explicitement en vue ni comme créé ni comme increé, on donne implicitement la première place à l'amour increé, puisqu'on parle de cet amour tel qu'il est. Ce n'est donc pas dans cette voie non plus qu'il faut chercher la solution de la question.

Mais « l'amour d'un cœur humain est censé humain lui-même, si l'on ne dit pas le con-

1. VERMEERSCH, *loc. cit.*, p. 164; *Pratique*, p. 403.

traire[1]. » On pourrait peut-être hésiter à dire oui, quand il s'agit d'un cas unique comme celui du Dieu-Homme. Il faut dire oui cependant, s'il s'agit de l'amour *de* ce cœur, de l'amour *où ce cœur est intéressé vitalement*. Mais la question est précisément s'il ne s'agit que de celui-là dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Ceux qui l'expliquent surtout par le cœur *organe*, comme fait le P. de Galliffet, doivent être portés à regarder la dévotion comme étant la dévotion à l'amour humain de Jésus. La conclusion ne s'impose pas cependant. Le cardinal Billot, qui pose si clairement que « le cœur est le symbole de l'amour parce qu'il en est l'organe », écrit, d'autre part, avec la même décision, que « dans le Verbe incarné le cœur est le symbole à la fois de la charité incréée, qui fit descendre le Verbe sur la terre, et de la charité créée qui, éclatant dès le premier instant de sa conception, le conduisit jusqu'à la croix[2] ». Il entend, sans doute, que le symbolisme, tout en ayant son fondement dans le rapport vital, n'y a pas ses limites. Car le Sacré-Cœur n'est organe que par rapport à l'amour humain.

D'autres y voient tout ce qui a rapport à l'amour, et y retrouvent tout Dieu, lequel, suivant le disciple bien-aimé, est amour. Mais ceux-là sont portés à perdre contact avec le cœur réel, avec le cœur de chair de Jésus. Or n'oublions pas que,

1. Vermeersch, *loc. cit.*, p. 164; *Pratique*, p. 403.
2. *De Verbo incarnato*, thesis 38, § 2, p. 348. 4e édition, Rome 1904. Voir texte cité ci-dessus, § 6, p. 115, note 2.

sans ce contact avec le cœur de chair, il n'y a plus dévotion au Sacré-Cœur.

Avec la notion du Sacré-Cœur *emblème*, on reprend contact avec le cœur réel, et l'on reste libre de *faire signifier*, à l'emblème non seulement l'amour qui retentit dans l'organe, mais aussi l'amour divin, qui n'y a aucun écho direct. La question n'en est pas résolue du coup. Il ne s'agit pas de ce qui *peut* être, mais de ce qui *est, dans la pensée de l'Église,* puisqu'il s'agit de la dévotion publique et officielle de l'Église, non d'une dévotion privée, qui pourrait être différente. N'oublions pas non plus que le cœur emblème, tel que l'Église l'honore, est en même temps le cœur organe, le cœur de chair vivant en Jésus et battant dans sa poitrine le rythme de la vie et de l'amour.

Cette dernière remarque ne nous oblige-t-elle pas à conclure, à défaut de textes précis, que, dans la pensée de l'Église, la dévotion au Sacré-Cœur n'est décidément que la dévotion à l'amour créé, à l'amour humain, qui seul est l'amour *du* Sacré-Cœur, l'amour où il a sa part comme *organe,* en même temps que comme *emblème?* N'est-ce point là la raison que nous demandions pour avoir droit de restreindre à l'amour humain dans le Christ l'amour du Dieu fait homme, que nous disions être certainement l'objet de la dévotion[1]?

La conclusion ne s'impose pas, ce me semble.

1. C'est celle qu'invoque surtout le P. Vermeersch, *Pratique*, p. 434.

Voici pourquoi. Ce sera dire du même coup les raisons spéciales de faire sa part dans la dévotion à l'amour increé.

a) L'amour créé du cœur de Jésus n'est-il pas mis en branle par son amour increé, et pourquoi dès lors le cœur, symbole de l'amour créé, ne le serait-il pas du même coup de l'amour increé, uni par un lien si intime de causalité avec l'amour créé? Cet amour increé ne retentit pas directement dans le cœur de chair, je le veux bien; mais il y retentit en produisant cet écho créé de lui-même qui est l'amour du cœur de chair; et cela suffit pour que le cœur de chair me le rappelle, en même temps qu'il me rappelle l'amour créé.

b) Dans un sens analogue, je puis regarder l'amour increé qui crée le cœur aimant de Jésus. Ce foyer d'amour, qui l'a allumé? Cet emblème vivant de l'amour, qui me le présente et me le donne? Si Jésus est une manifestation vivante de Dieu dans le monde, comment le Sacré-Cœur ne serait-il pas la manifestation vivante de l'amour et de l'amabilité de Dieu lui-même? Or, s'il en est ainsi, l'amour increé a sa place dans la dévotion.

c) Enfin, la dévotion au Sacré-Cœur nous mène tout naturellement, comme nous l'avons vu, à la personne de Jésus, se montrant à nous tout aimante et tout aimable. Le Sacré-Cœur c'est Jésus, Jésus m'apparaissant dans sa nature humaine, mais Jésus se présentant du même coup à ma foi comme personne divine. Et, de ce

chef encore, l'amour incréé a sa place dans la dévotion au Sacré-Cœur[1].

XIII

Résumé.

Regard sur le cœur vivant; formules.

Quel vaste champ ouvert au dévot du Sacré-Cœur! Si sa dévotion est peu profonde ou peu éclairée, il se perdra peut-être à parler de l'amour de Dieu dans le monde, et le Sacré-Cœur n'y sera pour rien, ou n'y sera qu'un synonyme d'amour; mais si elle comprend et goûte le Sacré-Cœur tel qu'il est, dans sa réalité vivante et concrète, en même temps que dans son symbolisme si riche et si expressif, elle y saura lire tout Jésus, Jésus nous aimant d'un double amour, comme il est composé de deux natures, harmonieusement unies dans la personne divine, dans le Dieu fait homme.

1. Ces conclusions sont également celles de M. R. de La Bégassière, article cité, col. 569-570. Il est probable que le P. Vermeersch les admettrait, lui aussi. Il n'a pas prétendu exclure l'amour incréé, ainsi entendu. Voir *Études*, *loc. cit.*, p. 482; *Pratique*, p. 430 et 440. — Les *Études* sont revenues sur la question. Voir la discussion courtoise entre M. Vignat et le P. Vermeersch, *Études*, 5 juin 1906, t. cvii, p. 643-665. M. Leroy s'est prononcé avec force contre le P. Vermeersch dans la *Revue ecclésiastique de Liège*, octobre 1906; celui-ci a répondu, *ibid.*, nov. 1906, p. 125-148; M. Leroy a répliqué. Le P. Alvéry prend parti pour le P. Vermeersch dans la *Revue augustinienne*, 15 février 1907, p. 173-190. Je crois pouvoir et devoir garder mes positions.

Gardons-nous de mesurer la richesse de la réalité à l'étroitesse de nos formules; tâchons, au contraire, de multiplier ou d'élargir nos formules pour les rendre de moins en moins inadéquates, de plus en plus proportionnées à la richesse de la réalité. Pour cela, remettons-nous devant le cœur de Jésus, vivant et concret; ou, si l'on veut, devant Jésus qui nous montre son cœur. Étudions ce cœur en lui-même, ce qu'il est et ce qu'il signifie. Ainsi nous comprendrons, mieux que par l'analyse des formules, si admirables soient-elles d'ampleur et de valeur expressive, ce qu'est la dévotion au Sacré-Cœur, et quel en est l'objet propre.

Il faut des formules pourtant. Voici celles qui résument ce que nous avons dit sur l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur.

Cet objet est le cœur de chair de Jésus, vivant dans sa poitrine et battant d'amour pour les hommes.

C'est le cœur de chair, symbole expressif et vivant de l'amour que Jésus a eu et a encore pour les hommes. Ainsi ce cœur nous apparaît avant tout comme en rapport de vie et d'expression avec l'amour du Verbe incarné pour nous.

C'est par là surtout que se définit la dévotion au Sacré-Cœur. Elle est la dévotion à l'amour de Jésus pour nous, à l'amour dont il nous a aimés comme homme, et aussi dans une certaine mesure (si nos remarques à ce sujet sont justes), à l'amour dont il nous a aimés comme Dieu. Et si elle se

plaît à étudier cet amour libéral et généreux dans tous ses bienfaits, elle s'arrête de préférence à ses principales manifestations, à la passion et à l'eucharistie.

Mais en s'enfermant trop étroitement dans ce symbolisme de l'amour, la dévotion risquerait peut-être d'oublier ou de ne plus voir assez nettement cet amour comme vivant et agissant; elle risquerait peut-être de perdre contact avec ce cœur réel et vivant. Elle revient donc au cœur aimant pour y voir tout l'intime de Jésus, ses vertus et ses perfections, en même temps que ses douleurs et son amour. La vision de l'amour n'en est que plus nette; les amabilités y éclatent d'autant mieux.

De là, par une transition insensible, et sans perdre de vue le cœur de chair, elle va à la personne de celui qui nous montre ainsi son cœur tout aimant et tout aimable, pour le trouver lui-même, tout aimant et tout aimable, dans le cœur qu'il nous présente, dans le cœur qu'il nous montre et qu'il nous offre.

La dévotion au Sacré-Cœur est donc une forme spéciale de dévotion à la personne adorable de Jésus. Combien parfaite et excellente, nous pouvons déjà l'entrevoir. Nous le verrons mieux encore dans la suite de cette étude.

CHAPITRE II

LES FONDEMENTS DE LA DÉVOTION

I

Fondements historiques.

Rapport de la dévotion avec les visions de Marguerite-Marie; certitude historique de ces visions. Jusqu'où la théologie y est intéressée.

En fait, la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle a été acceptée par l'Église, a reçu le branle de sainte Marguerite-Marie et de ses révélations. Nous verrons qu'elle était en l'air, qu'elle se cherchait, pour ainsi dire. Mais il reste que, dans la pensée des dévots, sainte Marguerite-Marie a été l'instrument providentiel choisi pour faire éclore la dévotion, pour propager le culte et obtenir la fête. L'Église, il est vrai, ne s'est pas appuyée, à proprement parler, sur la vérité des visions pour approuver le culte et instituer la fête. Ce sont choses qui tiennent par elles-mêmes. Mais il reste que la dépendance historique est réelle.

Si donc les révélations faites à Marguerite-Marie

étaient fausses, la fête, sans manquer d'appui, manquerait de fondements historiques, et l'on pourrait dire que, en fait, nous la devrions aux rêveries d'une visionnaire. L'Église l'entend ainsi. Aussi, dans des cas semblables, s'entoure-t-elle de toutes les garanties humaines pour s'assurer de la vérité des faits. Les visions de notre sainte ont ces garanties; quelle qu'en soit la nature et le comment, que Jésus se soit servi d'un instrument à tempérament maladif ou parfaitement sain, les faits sont suffisamment prouvés, et suffisamment prouvé leur caractère surnaturel, pour appuyer une certitude humaine, pour qu'on puisse marcher et agir suivant cette certitude.

Des faits aussi bien constatés font foi dans les conditions ordinaires; l'Église n'a pas cru jusqu'ici que leur caractère surnaturel, dûment constaté lui aussi, fût une raison suffisante pour ne pas agir en ce cas comme on agit humainement en cas semblables, et elle va de l'avant. Elle n'y engage pas son infaillibilité; mais elle y engage son renom de prudence, de discrétion, de sérieux. Les révélations de Marguerite-Marie, examinées comme elles doivent l'être, par des juges compétents, supportent la lumière; et s'il y a quelque part trace de légèreté, d'ignorance et de préjugés, ce n'est pas chez les juges ecclésiastiques qui les ont admises après mûr examen; c'est chez ceux qui les rejettent sans examen, ou après un examen fait dans des conditions telles qu'il ne saurait

fonder une décision sérieuse. Qu'on lise les écrits de la voyante, sa vie, son procès de béatification : on verra si les garanties de sérieux et de science sont avec ceux qui ont dit oui ou avec ceux qui disent non.

II

Fondements dogmatiques.

L'adoration du Sacré-Cœur et l'adoration de Jésus; la dévotion à l'amour.

Le bien-fondé de la dévotion, à la lumière de la théologie, ressort déjà de ce qui a été dit plus haut. Le cœur de Jésus est digne d'adoration, comme tout ce qui appartient à la personne de Jésus; non pas, sans doute, si on le considérait comme séparé de cette personne, sans rapport avec elle. Mais ce n'est pas ainsi qu'on le considère. Aux accusations des Jansénistes on avait toujours répondu qu'on regardait le Sacré-Cœur comme uni à la personne du Verbe; Pie VI l'a expliqué authentiquement dans la bulle *Auctorem fidei*. Ainsi tombent toutes les préventions de nestorianisme, d'idolâtrie, etc.

Mais la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas que le culte du cœur de Jésus; elle est le culte de l'amour. Et certes, de ce chef, elle serait une invention de génie, si elle n'était l'effet de l'action du Saint-Esprit toujours vivant et agissant dans

l'Église. Quelle idée admirable de dégager ainsi l'amour de Jésus dans chaque acte de sa vie, dans chacune de ses paroles, dans toute sa personne ! Quelles convenances de cette dévotion avec l'idée de Dieu, qui est amour et bonté ; avec l'idée de Jésus, apparition vivante de la bénignité de Dieu et de son amour paternel ; avec l'idée même du christianisme, qui se présente dans son fond comme un grand effort de l'amour divin pour nous ! Nous aurons occasion d'y revenir. Mais comment ne pas noter ici, à l'adresse de ceux qui cherchent l'essence du christianisme, que l'essence du christianisme, c'est l'amour de Dieu pour l'homme, manifesté en Jésus ? Or la dévotion au Sacré-Cœur va chercher cet amour en Jésus même, pour y rallumer notre amour[1].

Y a-t-il rien qui nous aide mieux à réaliser le vœu que saint Paul formait pour les fidèles « Je fléchis les genoux devant le Père, de qui tire son nom toute paternité[2] au ciel et sur la terre, afin qu'il vous donne, selon les richesses de sa gloire, d'être revêtus de force par son Esprit, en vue de l'homme intérieur ; et que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, de sorte que, enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre avec tous les saints ce qu'il y a de largeur et de longueur, de hauteur et de profondeur ; connaître l'amour du Christ qui dépasse toute connaissance,

1. Voir ci-dessous, c. IV, § 2, p. 189-195 ; voir aussi l'Épilogue.
2. Traduction de la Vulgate

en sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu[1]. » De ce côté donc, la dévotion au Sacré-Cœur mérite tous les enthousiasmes et tous les éloges — et Dieu sait si elle a eu le don d'éveiller les enthousiasmes et d'attirer les éloges.

Mais la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas seulement le culte du cœur de Jésus; ni seulement le culte de l'amour qui nous a aimés jusqu'à ne vivre que pour nous, jusqu'à mourir pour nous, jusqu'à se donner à nous dans l'eucharistie. Elle est le culte de l'amour dans celui du cœur; elle est le culte du cœur pour honorer l'amour. C'est dans ce rapport établi entre le cœur et l'amour qu'est la principale difficulté soulevée contre la dévotion. Ce rapport n'est-il pas une erreur des vieux temps? Peut-on encore soutenir rien de semblable? Ceci nous amène à notre troisième question.

III

Fondements philosophiques[2].

Le cœur organe et le cœur symbole. Histoire de la question. Controverses. Positions actuelles. Il y a un rapport fondant le symbolisme. Fait d'expérience, dont l'explication doit être laissée au physiologiste.

On ne peut le nier, il n'y a pas toujours eu

1. *Eph.* III, 14-20.
2. Sur cette question on peut indiquer, outre Benoît XIV et saint Alphonse, qui seront cités en leur lieu : J. Jungmann,

accord sur ce point entre les théologiens du Sacré-Cœur, et tous ne se sont pas tirés avec honneur des difficultés soulevées de ce chef contre leur chère dévotion. Quelques-uns même ont donné à ce sujet des explications mauvaises, auxquelles il faut franchement renoncer. Mais d'autres, ce me semble, renoncent, avec trop de sans-gêne, à rien expliquer; ou bien aux vieilles explications ils en substituent d'autres, qui laissent peut-être la dévotion traditionnelle en mauvaise posture.

Ces difficultés ne sont pas d'aujourd'hui, et on n'a pas attendu le magnifique progrès de la physiologie moderne pour les soulever.

Quand le P. de Galliffet, en 1726, « postula » pour l'établissement de la fête, et remit aux car-

Fünf Sätze zur Erklärung und zur wissenschaftlichen Begründung der Andacht zum hl. Herzen Jesu, Innsbruck, 1869; le même, *Die Andacht zum hl. Herzen Jesu*, Innsbruck 1871, et Fribourg-en-Brisgau, 1885. Les principes du P. Jungmann ont été exposés dans les *Études*, 1870, t. XXIV, p. 233, par le P. H. de Bigault, *L'objet principal de la dévotion au Sacré-Cœur d'après les données de la physiologie.* Le P. Babaz est revenu sur la question, *ibid.*, 1874, t. XXX, p. 349, *Entretiens philosophiques et psychologiques à propos du Sacré-Cœur de Jésus;* et le P. Ramière, *ibid.* t. XXXI, p. 481 et 801, *La dévotion au Cœur de Jésus et la physiologie*, à propos surtout de Claude Bernard. M. Riche dans son livre des *Merveilles du cœur*, Paris, 1877, avait nettement pris position avec beaucoup de physiologistes modernes, qui ôtent au cœur toute fonction affective. Il appliqua ses principes au Sacré-Cœur dans *Le cœur de l'homme et le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1878, qui fut attaqué par le P. Ramière dans le *Messager du Cœur de Jésus*, 1878. M. Riche s'expliqua dans *Les fonctions de l'organe cardiaque dans les phénomènes de la sensibilité affective*, Paris, 1879; et dans *Le Sacré-Cœur et le précieux sang de Jésus*, Paris, 1879.

Ces discussions n'ont plus guère qu'un intérêt historique. Cf. Terrien, livre cité, l. I, c. 5, et l. II, c. 6; Vallet, *La tête et le cœur*, Paris 1891; La Bégassière, art. cit., II. col. 567-570.

dinaux et consulteurs de la Sacrée Congrégation des Rites d'abord son beau livre *De cultu sacrosancti cordis Dei ac Domini nostri Jesu Christi*, puis des *Excerpta* du même livre *ad pleniorem cognitionem causæ necessaria*, on trouva son travail, nous dit Benoît XIV, de tous points excellent, *omnibus numeris absolutæ*[1]. Le promoteur de la foi, qui était Prosper Lambertini lui-même, le futur pape Benoît XIV, quoique personnellement favorable à la cause, nous dit le P. de Galliffet, fit consciencieusement ses objections « d'avocat du diable ». L'une d'elles ne fut proposée que de vive voix ; et ce fut elle, semble-t-il, qui émut le plus la Sacrée Congrégation : « J'ajoutai de vive voix, écrit le pape, que les postulateurs posaient comme vérité acquise que le cœur est, comme on dit, le *coprincipe* sensible de toutes les vertus et affections, et comme le centre de toutes les joies et des peines intimes ; mais il y avait là un problème philosophique, puisque les philosophes modernes placent l'amour, la haine, et les autres affections de l'âme (*animi*), non pas dans le cœur, comme dans leur siège, mais dans le cerveau. » Et il renvoie à Muratori. « C'est pourquoi, continue le pape, relatant son avis motivé, comme il n'y avait pas encore de décision de l'Église sur la vérité de l'une ou de l'autre de ces opinions, et que l'Église s'est tou-

1. *De servorum Dei beatificatione*, l. IV, part. 2, c. XXXI, n. 20. Prato, 1831, t. IV, p. 702.
2. *Loc. cit.*, n. 25, p. 704.

jours prudemment abstenue et s'abstient encore de prononcer sur ces questions, j'insinuai respectueusement qu'il ne fallait pas accorder une demande fondée surtout sur les opinions des anciens philosophes, en contradiction avec les modernes[1]. » En conséquence (*his cohærenter*), la réponse fut ajournée, ce qui était une façon d'épargner un refus (1727). Les postulateurs ayant poussé leur pointe, le refus ne tarda pas à venir (1729). Saint Alphonse de Liguori voit là, lui aussi, la principale cause de l'échec[2].

On constate, en effet, que le P. de Galliffet faisait très grande la part du cœur dans la production même des affections. On fut plus prudent dans la suite. On distingua les faits, tenus pour certains, de l'explication incertaine[3]. Même dans l'exposé de ces faits donnés pour certains, il se mêlait, sans qu'on s'en doutât, des assertions erronées; mais le principe était nettement posé, que l'Église pouvait prononcer sur la dévotion sans prononcer sur les opinions contestées. C'est ce qu'elle a fait.

Il était difficile cependant que rien ne trahît, dans les considérants qu'elle joint d'ordinaire aux grands actes de son autorité, les flux et reflux de

1. *Loc. cit.*, p. 705.

2. « A mon humble avis, le bon Père n'arriva pas à son but parce que, dans sa supplique, il s'appuya sur un point douteux, le donnant pour certain. » *Neuvaine du Cœur de Jésus.* Notice. Voir *Œuvres complètes du B. A.-M. de Liguori*, t. III, p. 457, Paris, 1835.

3. Voir dans Nilles, l. I, part. 1, c. II, § 4, n. 4, p. 73; c. III, 1, § 2, p. 150.

l'opinion scientifique en ces matières. On peut, en effet, en saisir quelque trace légère dans tel mot, dans la préférence donnée à telle expression. En général, elle a évité les expressions contestées, comme *coprincipium,* comme aussi, je crois, *organum;* nous l'avons vue substituer, en un cas, le mot *symbolum* aux mots *fons* et *origo,* qui lui étaient proposés; elle a parfois employé *sedes,* comme exprimant un fait d'expérience, le contre-coup de nos affections dans le cœur[1].

Grâce à cette prudence, les opinions nouvelles en physiologie se sont substituées peu à peu aux opinions anciennes, sans que la dévotion au Sacré-Cœur se soit trouvée directement en cause. On a laissé les savants en appeler, pour l'explication de la sensibilité, non plus au cœur, mais au cerveau et au système nerveux, l'un faisant fonction de récepteur et de transmetteur, l'autre servant de fil de transmission; et l'on a continué de parler, comme autrefois, du cœur qui souffre et qui aime, qui s'émeut en battant plus fort, qui se glace en se resserrant, parce que le langage courant ne prétend pas donner des explications scientifiques, mais exprimer, de façon à être compris, un fait d'expérience.

Ainsi la science et la dévotion allaient chacune son chemin sans presque se connaître; et si elles se rencontraient quelquefois, c'était sans presque jamais se heurter. Quelques médecins matérialistes

1. Voir ci-dessus, c. I, § 6, p. 114-116.

lançaient bien de temps en temps quelque grossière injure à la dévotion; mais on était si habitué à l'injure et à l'ignorance de ce côté-là, que l'on n'y faisait pas attention.

Parfois aussi, quelques théologiens essayaient d'expliquer le culte du Sacré-Cœur en fonction des données nouvelles de la science. Ainsi le P. Jungmann, professeur à l'Université d'Innsbruck, dans ses *Fünf Sätze*. Ainsi son frère, l'abbé Bernard Jungmann, professeur à l'Université de Louvain, dans ses thèses sur le Sacré-Cœur. Ces retouches aux vieilles explications étaient faites de main légère et discrète, et l'ensemble des théologiens en profitaient pour éviter quelques erreurs d'expression, pour délimiter avec plus de précision le sens et la portée du culte. En février 1870, le P. de Bigault exposait, dans les *Études*, les idées du P. Jungmann, et personne n'y trouvait à redire.

Le choc eut lieu cependant entre la science et la piété. C'est presque toujours la condition d'un accord durable, où chacune apprend à connaître les limites de son domaine et s'y cantonne pour laisser sa voisine évoluer à son aise dans le sien. Dès 1874, le P. Ramière, dans les *Études*, s'inquiétait de certaines opinions de Claude Bernard sur la physiologie du cœur[1]. Ce fut bien pis quand parurent les livres de M. Riche, prêtre de Saint-Sulpice, *Les Merveilles du cœur*, Paris, 1877, et *Le cœur de l'homme et le Sacré-Cœur de Jésus*, Paris,

1. Octobre 1874, t. VI, p. 481-507.

1878. M. Riche faisait siennes les explications nouvelles des physiologistes, et démolissait par là même celles qui couraient dans bien des livres sur le Sacré-Cœur. Possible d'ailleurs, que ses propres explications fussent insuffisantes, et qu'il ne laissât plus au cœur la place qui lui revient. Le P. Ramière crut sa chère dévotion compromise : il partit en guerre contre M. Riche. La polémique eut, comme c'est l'ordinaire, des vivacités regrettables : les âmes dévotes furent troublées. Pie IX intervint pour « qu'on cessât toute polémique sur le Sacré-Cœur, jugeant le moment inopportun pour entretenir entre catholiques des discussions sur ce sujet[1] ». La polémique a eu, comme il arrive, de bons résultats. Personne, je pense, n'écrira plus que « le Cœur de Jésus est le principal organe des affections sensibles du Verbe incarné; qu'il est le coprincipe de ses vertus, le foyer et la source de sa charité » ; que « la fonction éternelle du cœur, c'est de recevoir les impressions de cet amour et d'en produire les actes »; que « de même que l'âme pense et juge par le cerveau, c'est elle qui sent, qui aime et qui s'émeut par le cœur, comme c'est elle encore qui voit par les yeux ». Personne surtout ne prétendra que la dévotion au Sacré-Cœur est essentiellement intéressée à cela, ni que « la divergence des opinions sur ce point n'a servi qu'à retarder le triomphe de la B. Marguerite-Marie et l'établissement du règne

1. Cité par Riche, *Les fonctions de l'organe cardiaque*, Paris, 1879, p. XIV.

social du Sacré-Cœur de Jésus », ni que soutenir cette opinion, c'est « venger la tradition, l'Église et ses docteurs. Jésus-Christ lui-même et la Bienheureuse, Pie IX et les théologiens qui ont enseigné cette vérité[1] ».

A ces affirmations peu éclairées, il suffit d'opposer les textes. C'est comme symbole d'amour, non comme organe d'amour, que la dévotion a été approuvée et a fait son chemin. Le cardinal Gerdil, qui combattit d'ailleurs les explications du P. Feller sur le sens purement métaphorique à donner au mot cœur dans la dévotion, approuvait volontiers cette phrase de Mgr Albergotti : « L'unique raison pour laquelle la Sacrée Congrégation a cru devoir accorder l'office et la messe propres du Sacré-Cœur, c'est qu'il est le symbole de l'amour de Jésus-Christ[2]. » Les tenants mêmes des vieilles opinions en conviennent. Ainsi le P. Emmanuel Marquez, dans sa *Defensio cultus SS. Cordis :* « La fête du Sacré-Cœur nous le présente comme un symbole d'amour; car, à vrai dire, elle n'est pas autre chose qu'une fête où la charité du Christ envers les hommes est honorée sous le symbole de son divin cœur. Or une fête où la charité du Christ envers les hommes est honorée sous le symbole de son cœur ne suppose rien de faux ni d'incertain. En effet, pour la justifier, que faut-il? Une seule chose, à savoir que ce cœur symbolise réellement la charité de Jésus. » Et répondant direc-

1. Textes cités par Terrien, p. 53 et 54.
2. *Risposta*, p. 419.

tement à l'objection que le cœur pourrait bien n'être pas l'organe de l'amour sensible, il écrit : « La réponse est aisée. Ni la fête, ni la dévotion du cœur de Jésus ne reposent sur l'opinion qui donne au cœur le rôle d'organe dans la production de nos sentiments. En effet... et la fête et le culte supposent comme unique condition le symbolisme du cœur de Jésus. Or c'est là ce qui n'est aucunement contestable, quelque opinion d'ailleurs qu'on embrasse sur le rôle du cœur. Que celui-ci soit ou ne soit pas l'organe de l'amour, il en demeure le naturel symbole, en vertu de l'étroite affinité qui l'y rattache[1]. »

Et qu'on ne parle pas ici de recul, après coup, devant la science. L'Église a si bien tenu compte, dès les débuts, des hypothèses de la science — ce n'étaient que des hypothèses, d'ailleurs peu exactes elles-mêmes, aux temps de Galliffet et de Lambertini — qu'elle n'a voulu se prononcer pour le culte que quand elle a bien vu qu'elle pouvait le faire sans s'inféoder à des opinions variables et incertaines. Que les premiers théologiens de la dévotion (et encore plusieurs d'entre eux, comme le P. Croiset, sont-ils fort réservés sur ce point) aient trop donné au cœur, soit; mais ils l'ont fait beaucoup plus dans leurs développements sur l'excellence de la dévotion que dans leurs explications sur son objet propre.

Il reste que la dévotion au Sacré-Cœur est

1. Textes cités par Terrien, p. 61 et 62.

suffisamment fondée, si le cœur est vraiment l'emblème de l'amour. Et qui peut nier qu'il le soit, au moins dans notre monde et dans notre civilisation?

J'ai peur cependant que quelques-uns ne soient amenés par cette idée d'emblème ou à sacrifier tout rapport réel du cœur de chair à l'amour, rapport qui est le fondement du symbolisme, ou à ne plus donner à la dévotion toute son ampleur et toute sa portée, en restreignant par trop le champ du symbolisme et la valeur représentative du cœur. N'oublions jamais que la dévotion au Sacré-Cœur ne serait plus ce qu'elle est, si elle perdait contact avec le cœur réel, et si le cœur de Jésus n'était pas conçu comme en rapport réel avec la vie affective, et par là avec tout l'intime de Jésus.

Voici donc, si je ne me trompe, comment à peu près on peut formuler les rapports de la dévotion au Sacré-Cœur avec la science du cœur.

Le cœur de Jésus est un cœur humain parfait; le cœur est chez lui ce qu'il est normalement chez nous.

Or, *nous sentons* notre cœur intéressé dans nos états affectifs et jusque dans nos dispositions morales; nous sentons nos états affectifs et jusqu'à nos dispositions morales reliés avec certains états et certains mouvements de notre cœur. Ce n'est pas seulement par métaphore que nous disons : Le cœur me battait fort; j'avais le cœur gros; j'en ai encore le cœur serré; mon cœur se dilatait;

il était comme liquéfié; cœur chaud, cœur froid, etc. Ces expressions traduisent pour nous une réalité physiologique en même temps qu'une réalité psychique. En quoi consiste cette réalité physiologique, nous ne saurions le dire, et nous laissons aux physiologistes le soin de l'expliquer. Mais cette correspondance est pour nous un fait d'expérience, et c'est sur ce fait d'expérience que repose le symbolisme du cœur, que repose toute la dévotion [1].

Pour nous rendre compte des choses en elles-mêmes, nous recourons aux philosophes et aux savants. Les philosophes nous disent que le cœur ne saurait être l'organe d'un amour spirituel; ils ajoutent qu'un amour pleinement humain a naturellement quelque chose de sensible en même temps que de spirituel, l'homme étant un animal raisonnable, et qu'un amour sensible doit être en rapport avec un organe corporel. Ici le physiologiste intervient, et tout en nous disant que l'organe propre de nos émotions sensibles n'est pas le

1. C'est à ce fait d'expérience qu'en appellent tous les auteurs qui ont écrit sur la dévotion. Mgr de Pressy, par exemple, s'exprime ainsi : « Cette vérité est confirmée par *l'expérience* de tous les hommes... Quiconque a un cœur, et a aimé quelque chose un peu vivement, n'a besoin que de son propre sentiment pour se convaincre de la réalité des *impressions* que l'amour fait sur le cœur... Ce n'est pas à nous de les décrire, ces impressions (*dans les lignes omises il est question d'effets extraordinaires produits sur le cœur par l'amour*); mais sur le témoignage qu'en rendent ceux qui les *éprouvent*, nous ne craignons pas d'en être démentis, lorsque nous affirmons comme une vérité incontestable, que le cœur a beaucoup de part à l'amour. » *Instruction* sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, c. II. *Œuvres très complètes de Mgr de Pressy*, Paris, 1842, t. II, col. 1056-1057 (édition Migne).

cœur, il reconnaît que le « cœur, organe principal de la circulation du sang, est encore un centre où viennent retentir toutes les impressions nerveuses sensitives[1] ».

Certes, il est intéressant d'entendre les savants nous expliquer ce que nous éprouvons et nous redire, ce que nous savions bien, que « l'amour qui fait palpiter le cœur n'est... pas seulement une formule poétique, c'est aussi une réalité physiologique[2] ». Nous les écouterons de même avec intérêt quand ils nous expliqueront les fonctions capitales du cœur dans notre vie, et comment le cœur est l'organe central qui semble entrer le premier en activité, qui semble mourir le dernier, qui distribue partout la vie avec le sang; quand ils nous diront que la vie végétative, et notamment la circulation du sang, dont le cœur est l'organe principal, est en rapport étroit de cause et d'effet avec la vie affective. Mais nous n'oublierons pas que notre dévotion repose sur des expériences immédiates, antérieures à la science; elle n'est donc pas solidaire des découvertes de la science, moins encore de ses tâtonnements et de ses hypothèses changeantes. Elle se meut dans un autre domaine. Quelques faits d'expérience quotidienne suffisent pour fonder le symbolisme du cœur et

1. Claude Bernard, cité par Terrien p. 137. Voir Riche, *Les fonctions de l'organe cardiaque*, c. IV, p. 98 sq.

2. Claude Bernard, cité par Riche, *op. cit.*, p. 105. Voir d'autres textes, et plus récents, recueillis par M. de La Bégassière, article cité, II, col. 567-569.

pour établir qu'il est en rapport réel avec notre vie affective. Avec cela, la dévotion au Sacré-Cœur est suffisamment fondée en physiologie. La science vient après et vient à côté. Les théologiens du Sacré-Cœur l'ont oublié parfois. Espérons qu'ils ne l'oublieront plus.

CHAPITRE III

L'ACTE PROPRE DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Une dévotion se spécifie surtout par son objet; mais elle est, en elle-même, un ensemble d'idées, de sentiments, de pratiques, en rapport avec cet objet. Pour achever de la connaître, il faut donc l'étudier aussi de ce côté, en nous demandant quel est l'acte propre de la dévotion au Sacré-Cœur.

La réponse peut se déduire de l'objet et de la fin de la dévotion, cette fin étant elle-même déterminée par la nature de l'objet. Mais pour ne pas procéder uniquement *à priori,* nous devrons examiner aussi les textes et les faits[1].

La question de l'acte propre pourrait tout aussi bien s'exprimer ainsi : Quel est l'esprit et le caractère propre de la dévotion au Sacré-Cœur, quelles en sont les pratiques spéciales suivant cet esprit et ce caractère? On peut tout ramener à ces deux chefs : fin et acte propre de la dévotion, en expliquant l'esprit, les pratiques, le caractère.

1. Voir ci-dessus, 1re partie, c. III, § 2, les textes de sainte Marguerite-Marie sur l'esprit de la dévotion.

I

Fin de la dévotion au Sacré-Cœur.

L'amour appelle l'amour; l'amour méconnu appelle l'amour réparateur.

Quand Jésus montrait à sainte Marguerite-Marie son cœur passionné d'amour pour les hommes, et incapable de contenir plus longtemps les flammes qui le dévoraient, désirant faire part à tous des richesses infinies de son cœur, que voulait-il? Attirer l'attention des hommes sur cet amour, les amener à lui rendre hommage, les inviter à puiser dans ce cœur infiniment riche. Si, suivant les paroles de notre sainte, « il prend un singulier plaisir à être honoré sous la figure de son Cœur de chair », quel but veut-il que nous nous proposions en lui rendant cet honneur? Il s'agit de la fin précise et prochaine de la dévotion, non pas de la fin dernière et générale, qui est évidemment la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

Il veut que nous nous proposions d'honorer son amour, et d'y répondre en lui rendant amour pour amour. La manifestation du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie est la manifestation de l'amour. On peut donc ramener toute la dévotion à ceci. D'un côté, un amour qui appelle l'amour, un amour tendre et débordant qui appelle un amour proportionné; de l'autre côté, l'amour qui

répond à l'appel de l'amour, l'amour soucieux de n'être pas trop en reste avec l'amour immense qui l'a prévenu et qui le provoque. Si la dévotion au Sacré-Cœur se ramène, suivant le mot de Pie VI à vénérer l'immense charité et l'amour prodigue (*effusum*) de Notre-Seigneur pour nous, il est clair que c'est pour allumer notre amour à ce foyer d'amour. La chose va de soi.

Quelques textes seulement pour montrer qu'il en est bien ainsi.

Marguerite-Marie écrit au P. Croiset : « Il m'était montré un Cœur toujours présent, jetant des flammes de toute part, avec ces paroles : Si tu savais combien je suis altéré de me faire aimer des hommes, tu n'épargnerais rien pour cela... J'ai soif, je brûle du désir d'être aimé[1]. »

Elle avait écrit précédemment à la Mère de Saumaise : « Il régnera malgré ses ennemis, et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs ; car c'est sa principale fin dans cette dévotion, que de convertir les âmes à son amour[2]. »

Et encore au P. Croiset : « Il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes... lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui serait en leur pouvoir, il les

1. *Lettres inédites*, VI, p. 180; revu sur G. CXXXV. 600.
2. Lettre LVIII (LIX), t. II, p. 115 (152); G. LXV, 355.

enrichit avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source; lequel il fallait honorer sous la figure de ce Cœur de chair... Cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles de cette rédemption amoureuse... pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour, lequel il voulait rétablir dans les cœurs de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion[1]. »

C'est bien ainsi que l'entendaient les promoteurs de la dévotion : « La fin de la nouvelle dévotion, disait le postulateur de 1697, est de payer un tribut d'amour à la source même de l'amour[2]. »

« La première fin qu'on ait en vue, disait le postulateur de 1727, le P. de Galliffet, est de répondre à l'amour du Christ[3]. »

Et le P. Croiset : « Ce n'est ici proprement qu'un exercice d'amour : l'amour en est l'objet, l'amour en est le motif principal, et c'est l'amour qui doit en être la fin[4]. »

C'est bien ainsi que l'entend l'Église. Elle dit, par exemple, dans l'hymne de Laudes : *Quis non amantem redamet? Quis non redemptus diligat?*

1. *Lettres inédites*, IV, p. 142; revu sur G. CXXXIII, 568.
2. *Memoriale*, cité par Nilles, l. I, part. 2, c. II, t. I, p. 338.
3. Cité par Nilles, *loc. cit.* p. 340.
4. Ire partie, c. I, p. 3-4. Mgr de Pressy s'exprime à peu près de même : « Son objet, soit corporel, soit spirituel, n'annonce que la charité, ses motifs ne respirent que la charité, ses pratiques et sa fin ne tendent qu'à exercer et à perfectionner la charité. » *Mandement pour établir la dévotion au Sacré-Cœur*, l. c. col. 1032.

Elle dit dans la secrète de la messe *Egredimini :* « Nous vous supplions, Seigneur, que le Saint-Esprit nous enflamme de l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait jaillir de son Cœur sur la terre, et qu'il a tant voulu voir s'allumer. » Quand Pie IX, en 1856, étendait la fête du Sacré-Cœur à l'Église entière, c'était afin de « fournir aux fidèles des stimulants (*incitamenta*) pour aimer et payer d'amour (*ad amandum et redamandum*) le cœur de Celui qui nous a aimés et lavés de nos péchés dans son sang[1] ». Quand il élève la fête à un rite supérieur, c'est pour que « la dévotion d'amour au cœur de notre Rédempteur se propage toujours plus, et descende plus avant dans le cœur des fidèles, et qu'ainsi la charité, qui chez plusieurs s'est refroidie, se ranime aux feux du divin amour[2] ». Il dit, dans le bref de béatification de la B. Marguerite-Marie : « Jésus n'a rien de plus à cœur que d'allumer dans le cœur des hommes la flamme d'amour dont son propre cœur était embrasé. Pour y mieux réussir, il a voulu que s'établît et se propageât dans l'Église le culte de son très saint cœur[3]. » La médaille commémorative de la béatification, frappée à Rome en 1864, représentait Jésus montrant son cœur, avec cette légende : *Cor ut redametur exhibet*[4]. Léon XIII a répété les mêmes enseignements.

1. Dans Nilles, l. I. part. 1, c. IV, § 1, t. I, p. 167.
2. *Ibid.*, p. 170.
3. Dans Nilles, l. I, part. 2, c. II, § 2, t. I, p. 346.
4. Voir Nilles, l. I, p. 3, c. III, t. I, p. 468.

Dans son encyclique du 28 juin 1889, il écrit : « Jésus n'a pas de désir plus ardent que de voir allumer dans les âmes le feu d'amour dont son propre cœur est dévoré. Allons donc à Celui qui ne nous demande comme prix de sa charité que la réciprocité de l'amour. » Toute la lettre est pleine de cette idée. C'est là d'ailleurs que nous ramènent toujours les documents ayant trait au Sacré-Cœur, et rien n'est fréquent comme de rencontrer, citée en ce sens, la parole du Maître : « Je suis venu porter le feu dans le monde et qu'est-ce que je désire sinon qu'il s'allume? »

Ajoutons que, la dévotion étant un retour d'amour à l'amour méconnu et outragé, cet amour se présente naturellement comme un amour de réparation. Aussi, comme nous le verrons, les documents nous parlent-ils de réparation en même temps que d'amour.

II

L'acte propre de la dévotion.

L'acte propre de la dévotion au Sacré-Cœur, l'acte d'amour; esprit, caractère, pratique, tout s'y ramène à l'amour; la réparation.

C'est une question sur laquelle on a parfois discuté. Pour nous, elle est résolue par ce qui précède : l'acte propre de la dévotion est évidemment l'acte d'amour. Jésus donne son cœur pour

avoir le nôtre. La dévotion à l'amour est par essence une dévotion d'amour ; sa devise est : *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos*[1] ; ou bien encore : *Sic nos amantem quis non redamaret?* A l'amour nous répondons par l'amour.

Mais, notons-le bien, par cela même qu'il se présente comme une réponse à l'amour, cet amour a des caractères spéciaux, déterminés pour une bonne part par l'amour qu'il veut reconnaître en y répondant. Je ne parle pas de la nuance indescriptible que lui donnera le sentiment toujours présent de la distance entre nous et l'Ami divin, de ce qu'il est et de ce que nous sommes : il nous met à son égard dans une attitude analogue à celle des apôtres après la résurrection, au matin de la pêche miraculeuse, mangeant sous son regard le petit déjeuner qu'il leur a préparé lui-même, et n'osant lui demander qui il est, sachant bien que c'était Jésus ; il déteint sur toutes les relations entre lui et nous pour fondre ensemble la condescendance infinie qui sans déchoir descend à la plus intime familiarité, et le respect affectueux qui ose aimer simplement, sans oublier l'audace qu'il y a d'aimer si haut. Je veux indiquer certains traits plus spéciaux de cet amour, tel que le demande la dévotion.

C'est un amour réciproque et qui n'oublie jamais qu'il est aimé. S'il était tenté de l'oublier,

1. I *Joan.* IV, 19.

un regard sur le Sacré-Cœur le lui rappelle aussitôt.

Cet amour réciproque est, malgré les distances, un amour d'amitié, un amour de familiarité, de fraternité intime et tendre, avec la nuance que nous avons dite. Cela tient en partie, sans doute, à ce que l'amour du Sacré-Cœur pour nous se présente comme un amour humain, sous des formes sensibles, à la mesure, pour ainsi dire, de notre cœur. Mais cela tient surtout à ce que cet amour étant celui de Jésus, du Verbe incarné, nous ne pouvons oublier qu'il a voulu être de notre famille pour nous faire de la sienne, qu'il a voulu, étant Dieu, se faire homme, pour faire de l'homme un Dieu.

Cet amour réciproque n'oublie pas qu'il a été prévenu; que Jésus a fait toutes les avances et que lui n'a qu'à répondre. Il s'arrête donc à étudier cet amour prévenant et tout ce qu'il a fait; il essaie, tout en sachant bien qu'il n'y arrivera jamais, de répondre aux tendresses et aux ardeurs de cet amour par tout ce qu'il a de tendresse et d'ardeur, à sa générosité par tout ce qu'il a de dévouement désintéressé, etc. Bref, il s'efforce, dans une lutte inégale, de répondre, par la perfection de l'amour, à l'amour parfait qui l'a prévenu.

Mais l'amour de Jésus, tel qu'il s'est montré à Marguerite-Marie, est un amour méconnu et outragé. Et c'est ce qui donne son importance à l'acte de réparation dans le culte du Sacré-Cœur. Cette place de la réparation y est telle que parfois

on semble la présenter comme l'acte premier et essentiel de la dévotion. Il n'en est rien cependant.

Et d'abord, la réparation, telle qu'elle nous apparaît ici, est une réparation d'amour, non une réparation de justice ou d'expiation; elle se traduit par l'amende honorable, qui s'adresse précisément à l'amour méconnu et outragé. L'amour vient donc en première ligne. Ajoutons que la réparation est mise au second rang dans les textes Il y est dit que la fin principale de la dévotion est l'amour; la réparation ne vient qu'après et comme acte spécial d'amour envers l'amour méconnu et outragé. L'amour, la consécration ou don amoureux de soi au Sacré-Cœur, la vie toute pour lui et de lui, tiennent infiniment plus de place dans les écrits et les préoccupations de sainte Marguerite-Marie que la réparation et l'amende honorable. Il en serait autrement qu'il ne faudrait pas pour cela mettre celle-ci en premier lieu. Par la force des choses, elle ne vient qu'après, comme témoignage spécial d'amour.

D'autres actes, d'autres pratiques sont chers aux dévots du Sacré-Cœur : communion réparatrice et dévotion à l'eucharistie, heure sainte et dévotion à la passion, etc. Chers à leur amour parce que demandés expressément par Jésus à ses amis fidèles, dans la personne de son amante choisie, parce que pratiqués ou indiqués par ellemême comme agréables au cœur du divin Ami, parce que manifestations spontanées d'un amour

tendre, délicat, généreux[1]. Tout cela découle de la nature propre de cette dévotion. Ce sont des effets de l'amour. Rien ne lui est étranger de ce qui traduit l'amour. Mais tout ce qu'on fait et tout ce qu'on souffre s'y rapporte à l'amour comme à sa source, à l'amour comme à son terme. Lisez ce que saint Paul dit de la charité[2] : vous y trouverez comme une description de la vraie dévotion au Sacré-Cœur, parce que vous y trouverez une description du vrai amour. L'esprit de la dévotion est donc l'esprit d'amour. Toutes les pratiques en sont animées; toutes y portent.

Partout où nous trouvons la dévotion au Sacré-Cœur, nous remarquons ce caractère d'amour.

C'est par amour qu'elle s'attache à Jésus pour y étudier son amour, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire; ne s'arrêtant aux faits extérieurs que pour y trouver les traces de l'amour : pour mieux l'aimer, elle cherche à le mieux connaître. C'est par amour qu'elle compatit à ses peines, qu'elle lui rend hommage en le voyant méconnu, qu'elle jouit de ses joies et de ses triomphes comme si c'étaient les siens, qu'elle vit de lui enfin, et qu'elle s'efforce de lui plaire, en l'aimant de plus en plus, pour lui montrer son amour, et de se rendre de plus en plus aimable à ses yeux pour contenter cet amour.

C'est aux prédicateurs et aux auteurs ascéti-

1. Voir première partie, c. III, § 1, p. 48; § 2, p. 69 et suiv.
2. I *Cor.*, XIII, 5 et suiv.

ques qu'il appartient de développer toutes ces considérations. Il fallait les indiquer ici pour aider à se faire une idée plus juste et plus vivante de la dévotion.

Les âmes dévotes trouvent dans leur dévotion même de quoi s'en nourrir et s'en pénétrer. Et à mesure qu'elles s'en nourrissent et s'en pénètrent, leur dévotion grandit et devient en elles une source intarissable de considérations amoureuses, d'amour toujours plus affectueux, toujours plus agissant.

CHAPITRE IV

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

I

Cette dévotion comparée aux autres.

Les mystères spéciaux et le fond des mystères; les actes et le principe d'action.

Toutes les dévotions qui ont pour objet les mystères de Jésus, s'adressent à la personne de Jésus; mais elles le visent dans un état spécial ou dans un fait de sa vie. A Noël, nous honorons Jésus naissant; dans la passion, Jésus souffrant; à Pâques, Jésus ressuscité, etc. La dévotion au Sacré-Cœur ne s'attache à aucun mystère spécial de Jésus, ni à aucun de ses états. Mais tous sont de son ressort, dans ce qu'ils ont de plus intime, en tant qu'elle y étudie son cœur, son amour, ses sentiments et ses vertus. Elle va donc au fond de chaque mystère, pour en chercher l'âme, pour en dégager l'esprit, pour en avoir l'explication dernière. « Ainsi, disait le postulateur de 1765, par la fête du Cœur de Jésus — il faut en dire autant de la dévotion — on ne nous représente pas seulement quelque grâce

spéciale : on nous ouvre toute grande la source de toutes les grâces. On n'y rappelle pas un mystère particulier : on propose à méditer et à adorer le principe de tous les mystères. Tout ce qu'il y a de grâces et de mystères dans l'intime de Jésus et dans les secrets de son cœur; tous les biens qui ont découlé pour les hommes de cet amour du très aimant Rédempteur; tout ce que la passion intérieure du Christ... offre à notre regard et à notre amour, tout cela nous est représenté par la fête du Sacré-Cœur de Jésus, y est rappelé, y est honoré[1]. »

On comprend, d'après cela, ce que nous disent les prédicateurs des convenances liturgiques de la fête et de sa place dans le cycle annuel. Après tous les mystères spéciaux dont la liturgie a rappelé le souvenir, cette fête en dégage comme la quintessence. On comprend ce qu'ils nous disent de l'excellence de cette dévotion, qu'on en regarde l'objet, ou la fin, ou l'acte propre.

Sans les suivre dans ces développements, contentons-nous d'indiquer comment la dévotion au Sacré-Cœur est un résumé clair et profond, une expression vive et parlante, la formule la plus heureuse de l'essence même du christianisme.

1. *Replicatio*, n. 20, dans Nilles, l. I, part. I, c. III, § 3, t. I, p. 146.

II

Le Sacré-Cœur et l'essence du Christianisme.

Le christianisme, religion de Jésus; le christianisme, religion d'amour Formule excellente dans la dévotion au Sacré-Cœur.

Qu'est-ce, en effet, que le christianisme dans son fond le plus intime? C'est la religion de Jésus, et c'est la religion de l'amour, Jésus et l'amour n'y faisant qu'un dans une harmonieuse fusion.

La religion de Jésus. Regardons les choses du côté de Dieu. Il ne nous connaît, pour ainsi dire, et ne nous aime qu'en Jésus, dans le seul médiateur; il n'agrée nos hommages que présentés par Jésus; pas d'autre commerce entre lui et nous que par l'intermédiaire de Jésus; nous n'existons, on peut dire, pour lui, dans l'ordre surnaturel, qu'en Jésus et par Jésus. Regardons-les de notre côté. Nous ne sommes sauvés qu'en Jésus; nous ne connaissons notre Père céleste que par Jésus; nous ne pouvons l'aimer que par Jésus; nous ne vivons de la vie surnaturelle qu'en tant et autant que nous devenons un avec Jésus. Il est vraiment le tout de notre religion, le tout de la vie chrétienne. Eh bien! rien ne nous donne Jésus, ne nous le fait connaître et aimer dans son fond, ne nous met en rapport intime et personnel avec lui, ne nous fait vivre de lui et en lui, comme la dévotion au Sacré-Cœur. N'est-elle pas entre lui

et nous la fusion des cœurs, qui de deux ne fait qu'un? Avec le Sacré-Cœur nous avons tout Jésus. De ce chef, peut-on trouver rien de plus expressif, rien de plus efficace? Saint Jean Chrysostome résumait saint Paul en disant : Le cœur de Paul, c'est le cœur du Christ. La dévotion au Sacré-Cœur fait du cœur chrétien le cœur de Jésus.

La religion de l'amour. On a défini la religion comme la rencontre de deux amours. Comme religion, elle n'est pas précisément cela. Elle est affaire de devoir, reconnaissance des relations essentielles entre Dieu et nous. Or ces relations ne sont pas, à ne regarder que la nature des choses, des relations d'amitié; ce sont des relations de maître à serviteur, de créateur à créature. Pour que soient possibles ces relations d'amitié entre lui et nous, il faut une volonté spéciale de Dieu, nous élevant à l'ordre surnaturel; une effusion de l'Esprit d'adoption, nous permettant de dire « Mon Père » à celui qui, nous adoptant, veut bien nous appeler ses fils.

Mais si la religion, comme telle, ne peut pas se définir la rencontre de deux amours, le christianisme le peut, et c'est là une des plus belles idées et des plus vraies que l'on en puisse donner. Du côté de Dieu, c'est un grand effort d'amour, pour gagner notre amour. On l'a défini : une grande pitié venant au secours d'une grande misère. Mais cette pitié même d'où vient-elle? De l'amour. Le premier comme le dernier mot des voies de Dieu sur nous, c'est l'amour. A quoi devons-nous Jésus?

A l'amour : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* A quoi la passion et la rédemption? A l'amour : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Tout le mystère de Jésus se présente comme un suprême effort de l'amour : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* L'Église tout entière, avec ses sacrements et sa magnifique organisation pour propager dans le monde la grâce et la vérité, est une invention de l'amour; et Dieu a voulu que la première condition du gouvernement ecclésiastique fût l'amour, l'amour pour Dieu débordant en amour sur les hommes : *Amas me? Pasce agnos meos.* Il a voulu de même que la première loi imposée aux fidèles fût la loi d'amour. C'est le grand commandement. Si l'on accomplit celui-là, tout ira bien : *Dilige, et quod vis fac*[1].

Du côté des fidèles, tout se ramène également à l'amour. La loi, nous venons de le voir, se résume dans l'amour; la foi chrétienne, c'est saint Jean qui nous le dit, se caractérise comme la foi en l'amour : *Et nos credidimus caritati.* Toute la vie chrétienne consiste à vivre en Jésus par l'amour; la perfection chrétienne se définit par l'union d'amour et la transformation amoureuse en Jésus.

Il est donc vrai, la religion chrétienne se résume en l'amour. C'est dire qu'elle se résume dans le

1. On dit généralement : *Ama et fac quod vis.* La formule du texte est la propre formule de saint Augustin. *In epist. Joannis ad Parthos*, tr. VII, c. IV, n. 8, Migne, t. XXXV, col. 2033. Indication due à l'obligeance érudite de M. l'abbé Urbain.

Sacré-Cœur, puisque la dévotion au Sacré-Cœur est tout entière dévotion à l'amour, dévotion d'amour.

Enfin, le christianisme n'est pas Jésus et l'amour, comme deux choses distinctes. C'est l'amour de Jésus pour nous et notre amour pour Jésus; c'est l'amour de Dieu pour nous en Jésus, et notre amour pour Dieu en Jésus. N'est-ce pas redire, en autres termes, que le christianisme est tout entier dans le Sacré-Cœur?

Sans doute, ce n'est pas là une formule nécessaire. Mais qui peut nier que ce soit une formule admirable, courte, claire, singulièrement expressive, parlant à la fois au cœur et à l'esprit, à l'âme et aux yeux? Mgr Pie le disait dès 1857 : « Le christianisme ne saurait être identifié aussi absolument avec aucune autre dévotion comme avec celle du Sacré-Cœur[1]. » Mgr Dubois le disait naguère, dans un beau mandement sur *Le culte du Sacré-Cœur :* « Toute la religion chrétienne est là, parce qu'elle est la religion du divin amour. Notre foi croit à cet amour, raison de tous nos mystères; notre morale y répond, ce qui est l'accomplissement de la loi. » Ce culte est donc bien, suivant le mot de Mgr Dubois, « le résumé et comme l'essence même du christianisme[2]. »

Il n'y a pas lieu de s'étonner, s'il en est ainsi, des magnifiques promesses de Notre-Seigneur à la

1. Lettre synodale, décembre 1857. *Œuvres*, t. III, p. 42.
2. Mandement reproduit dans la *Revue du Clergé français,* 1903, t. XXXIV, p. 646 et suiv.

sainte de Paray, en faveur des dévots à son Sacré-Cœur : que ne peut-on attendre d'un tel amour? Ni de s'étonner des fruits singuliers qu'elle attache à cette dévotion : que ne fera pas dans l'âme, si une fois elle s'y implante, une dévotion toute d'amour, répondant à un tel amour?

Cela peut nous aider à comprendre le mot singulièrement hardi de sainte Marguerite-Marie, que le Sacré-Cœur était comme un nouveau médiateur. Nouveau médiateur, comme manifestation nouvelle de l'éternel et unique médiateur, qui nous fait comme un nouveau don de lui-même en nous donnant son cœur à découvert; médiateur par où nous allons à Jésus, où nous trouvons Jésus, comme par Jésus nous allons à son Père et en Jésus nous trouvons Dieu[1].

Cela peut nous aider à comprendre aussi que Léon XIII ait désigné le Sacré-Cœur comme le *labarum* des temps nouveaux. Non pas que la croix doive disparaître et s'effacer devant le cœur. Mais le cœur nous fait mieux comprendre et mieux connaître la croix; il nous fait entrer dans le fond même du mystère de la rédemption; il en fait déborder jusqu'à nous les grâces de salut. Le règne du Sacré-Cœur dans les âmes assure le règne de Dieu sur la terre.

1. Voir première partie, c. II, § 7, p. 43-46.

TROISIÈME PARTIE

DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE LA DÉVOTION

On a débité à ce sujet bien des insanités, le mot n'est pas trop fort. La *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, si sérieuse d'ordinaire et si bien informée quand il ne s'agit pas de choses spécifiquement catholiques, commence son article sur le cœur de Jésus en disant que la dévotion au Sacré-Cœur est une invention des Jésuites. Dans le courant du XVIIIe siècle, le bruit fut répandu que le P. de la Colombière en avait pris l'idée en Angleterre près d'un certain Thomas Goodwin, socinien et quaker, et qu'à son retour en France, il avait persuadé à Marguerite-Marie de s'en faire la propagatrice[1].

D'un autre côté, on a beaucoup disputé, parmi les catholiques, si la dévotion était ancienne ou nouvelle, quelle part revenait à sainte Marguerite-Marie, quelle à ses « précurseurs », etc. Tel auteur

1. Cf. Nilles, l. I, part. 1, parergon II, § 1, t. I, p. 220, note. — Sur cette fable bizarre, voir R. de La Bégassière, article cité, x, col. 580-582.

pieux regarde comme un des principaux mérites de son ouvrage d'être remonté dans l'histoire de la dévotion jusqu'à la création du monde et l'éternel amour qui nous a tirés du néant, au lieu de s'arrêter, comme on avait fait jusqu'à lui, à Marguerite-Marie ou à ses précurseurs, en tout cas, aux origines du christianisme.

Nous essayerons de donner quelques idées précises sur les principaux points, en disant ce qu'a été la dévotion avant la voyante de Paray, ce qu'a fait Marguerite-Marie, comment s'est développé le culte depuis sa mort jusqu'à nos jours. Notre but d'ailleurs n'est pas tant de faire *l'histoire détaillée* de la dévotion que de jalonner la route, en marquant les principales étapes [1]. Cependant nous

1. L'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas faite. On en trouve des éléments dans plusieurs des écrits qui concernent Marguerite-Marie ou le Sacré-Cœur, notamment dans Galliffet, Nilles, Franciosi, Etcheverry, Nix, Daniel, Bougaud, etc.

M. Thomas a été le premier, que je sache, à retracer, avec quelque exactitude, le développement de la dévotion depuis l'idée rudimentaire jusqu'au culte privé, depuis le culte privé jusqu'au culte public, tel qu'il existe à présent. — L'étude de M. Grimoüard de Saint-Laurent fournit aussi de bonnes indications historiques. Franciosi surtout est une mine très riche.

Je ne connais que par le titre les travaux du P. Hattler, *Geschichte des Festes und der Andacht zum Herzen Jesu*, 2e édition, Vienne, 1875, et *Zur Geschichte der Herz-Jesu Andacht*, dans le *Katholik*, 1885, t. LXV, p. 523 et 638. Non plus que le *Compendio Storico della divozione al SS. Cuor di Gesù*, 5e édition, Rome, 1856.

Beaucoup d'indications éparses dans le *Règne du Sacré-Cœur*. Effort méritoire pour préciser les origines et les premiers développements de la dévotion dans Baruteil, *Genèse du culte du Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, 1904. Renseignements très précis et très sûrs dans l'article déjà cité de M. de La Bégassière. Beaucoup de faits groupés, mais sans assez de critique et d'exactitude, dans V. Alet, *La France et le Sacré-Cœur*, 3e édi-

nous arrêterons longuement sur ce qui précède

tion, Paris, 1889. Le P. Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, 2 volumes, Paris, 1890 et 1891, s'occupe surtout de la Visitation et de la Compagnie de Jésus; mais il donne aussi des renseignements généraux. Beaucoup de recherches, mais pas sûr; surtout manque de précision, soit dans la transcription des textes, soit dans l'indication des sources. Du même, *Le Sacré-Cœur, ses apôtres et ses sanctuaires*, Nancy, 1886 : plein de renseignements utiles.

Pour plusieurs familles religieuses, il y a des travaux spéciaux sur leurs rapports avec le Sacré-Cœur. Pour les Chartreux, dom Boutrais, *Un précurseur de la B. Marguerite-Marie. Lansperge le Chartreux et la Dévotion au Sacré-Cœur*, Grenoble, 1878; *Mois du Sacré-Cœur, d'après d'anciens auteurs Chartreux*, 4e édition, Montreuil, 1886; *Ancient devotions to the Sacred Heart by Carthusian Monks of the* 14th-17th *centuries*, Londres, 1896. Pour les Fransciscains, le R. P. Henri de Grèzes, *Le Sacré-Cœur de Jésus, Études franciscaines*, Paris, 1890; le P. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur. Ce qu'elle est et comment les Saints la pratiquèrent* (Extrait de *L'Action franciscaine*, Paris). Pour les Jésuites et la Visitation, Letierce, *Étude*, déjà citée; pour les Jésuites : le P. de Rochemure, *Le Sacré-Cœur et la Compagnie de Jésus*, Paris, 1890; le P. J. M. Sáenz de Tejada, *Deudas de la Compañia de Jesús para con el Sagrado Corazón*, Bilbao, 1913. Je ne sais si d'autres Congrégations religieuses ont fait des travaux analogues.

Pour divers pays, il y a des monographies. Pour l'Espagne : le P. Fita, s. j., *Apuntes para formar una biblioteca hispano-americana del Sagrado Corazón de Jesús*, 2e édition, Barcelone, 1874; J. E. de Uriarte, s. j. *Principios del reinado del Corazón de Jesús en España*, Madrid, 1880; Llobet et Balaguer, *Nacional Homenaje de las Ciencias, Letras y Artes Españolas al Sacratisimo Corazón de Jesús*, 26 de Junio 1881. Barcelone, 1882.

Pour le Portugal : Dans le livre *O Coração de Jesus segundo a doctrina da Beata Margarida Alacoque*, Lisbonne 1907 (traduit du *Catéchisme de la dévotion au Sacré-Cœur* par le P. Yenveux, O. M. I.), l'*Introduction*, par le P. J. S. Abranches, S. J. p. VIII-XLII, et les pages 148-150.

Pour l'Allemagne du moyen âge : Karl Richstätter, s. j., *Ein niedersächsicher Apostel der altdeuschen Herz-Jesu-Verehrung*, Fribourg-en-Brisgau, 1919 (Extrait des *Stimmen der Zeit*, avril 1919). L' « Apôtre » en question est Jean Veghe, prédicateur westphalien du XVe siècle; mais la brochure donne une vue

sainte Marguerite-Marie. Avec les documents actuellement connus, il devient possible de jeter quelque lumière sur les origines de la dévotion, de marquer avec une fermeté suffisante les grandes lignes de son développement, d'indiquer avec précision où elle en était quand Jésus commença d'en parler à la sainte voyante. La suite de l'histoire est plus connue, et les positions moins contestées. Nous pourrons donc passer plus vite sur les détails. D'autant que M. A. Hamon, le savant historien de sainte Marguerite-Marie a, croyons-nous, l'intention de raconter tout au long l'histoire de cette dernière période, et que son travail ne saurait manquer d'être très intéressant et très bien informé.

générale sur la dévotion au Sacré-Cœur dans l'Allemagne du moyen âge (avec tendance au monopole). On y annonce comme près de paraître deux volumes du même auteur : *Die Herz-Jesu-Verehrung der deutschen Mittelalters;* et *Altdeutsche Herz-Jesu-Gebete.*

Pour la France : V. Alet, *La France et le Sacré-Cœur*, indiqué plus haut; sans parler de maint autre essai moins considérable.

Pour le Canada : Lindsay, *Les origines de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus au Canada*, Montréal, 1900.

Nilles, dans le *Parergon* au ch. IV, du l. I, 1re partie, t. I, p. 211-327, donne beaucoup d'indications sur la diffusion du culte à travers le monde, notamment en Espagne, en Portugal, en Chine, etc.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES

I

Premiers siècles.

Éléments du culte : l'amour, la plaie du côté et son symbolisme, le cœur métaphorique. Pas trace de culte du Sacré-Cœur.

L'amour de Dieu pour l'homme remplit l'histoire de l'humanité, et nous avons vu que le christianisme particulièrement est un grand effort d'amour pour appeler l'amour. Mais que Dieu nous aime et que nous l'aimions, ce n'est point là la dévotion au Sacré-Cœur.

On s'en rapproche quand on voit Dieu nous dire son amour, et quand on voit l'homme exalter cet amour de Dieu ou de Jésus pour nous, afin de nous exciter à lui rendre amour pour amour. Or, de ces panégyriques de la charité divine pour nous et de ces exhortations à rendre amour pour amour, la tradition chrétienne est remplie[1]. Qui ne sait les beaux élans d'un saint Jean Chrysostome sur la

1. Riche collection de textes dans Franciosi, livre cité.

φιλοστοργία, tendresse paternelle ou fraternelle de Dieu ou de Jésus pour nous, sur sa φιλανθρωπία, ou son amour pour l'homme? Et Chrysostome n'était en cela que l'écho de saint Paul et de saint Jean. Toute la théorie du christianisme, amour mutuel entre Dieu et l'homme, est fondée sur des textes très nets de l'Écriture, que les saints Pères ont magnifiquement exploités, que les théologiens ont enchâssés avec les textes des Pères, dans leurs synthèses théologiques. Il suffit de citer les noms de saint Augustin et de saint Bernard, de saint Thomas et de saint Bonaventure, de rappeler telle méditation de saint Anselme ou d'Eckbert de Schönau, le *Stimulus amoris*, longtemps attribué à saint Bonaventure, ou le *De diligendo Deo* de saint Bernard. Mais tout cela n'est pas la dévotion au Sacré-Cœur, puisqu'on n'y voit pas trace de culte rendu au cœur de chair comme symbole d'amour.

Certains mots de l'Écriture mettaient les fidèles tout près, si je puis dire, du trésor caché : ceux-ci, du *Cantique : Vulnerasti cor meum* (IV, 9); *In foraminibus petræ, in caverna maceriæ* (II, 14); *Pone me ut signaculum super cor tuum* (VIII, 6); celui-ci, d'*Isaïe : Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (XII, 3); en particulier, certains passages de l'Évangile, celui notamment où Jésus se présente comme le maître doux et humble de cœur (*Matth.*, XI, 29); celui où il représente l'homme de bien tirant du bon trésor de son cœur le vieux et le nouveau (*Luc.*, VI, 45); ceux où il est parlé du

disciple que Jésus aimait et qui reposa sur sa poitrine (*Joan.*, XXI, 20); celui surtout où saint Jean nous parle, en termes qui éveillent si bien l'idée du mystère, du côté de Jésus ouvert par la lance (*Joan.*, XIX, 34). Mais rien ne montre qu'ils l'aient soupçonné. Ils ont chanté le mystère de l'eau et du sang sortant du côté ouvert; ils ont vu des intentions dans le mot de l'évangéliste : *Vigilanti verbo evangelista usus est,* nous dit saint Augustin[1]. Mais ils ne semblent pas avoir pensé explicitement à la blessure du cœur. Car le mot *pectus*, qu'ils emploient peut-être quelquefois, signifie *poitrine* plutôt que *cœur;* l'organe paraît être désigné surtout par le mot *cor*[2]. Mais quoi qu'il en soit du mot *pectus*, et de la blessure du *cœur,* on ne voit pas ni qu'ils aient regardé *la blessure du côté* comme emblème du *cœur blessé d'amour,* ni songé explicitement à désigner le cœur de chair de Notre-Seigneur comme symbole de son amour pour nous, ni rendu aucun culte à ce cœur de chair[3]. Les

1. *In Joan*, tr. CXX, *P. L.*, t. XXXV, col. 1953.

2. Le mot le plus usité dans les premiers siècles est celui de l'Évangile : en grec πλευρά, en latin *latus*. Le texte latin *aperuit latus,* où saint Augustin a vu une intention spéciale, semble supposer un texte grec ἤνοιξεν, là où le texte courant porte ἔνυξεν. On signale le mot καρδία, qui répond à *cor,* dans une Homélie du IVe ou du Ve siècle, que M. Cavallera, qui l'a éditée, revendique, d'après un mst, pour Eustathe d'Antioche. Trouvet-on en latin *pectus* ou *cor,* en rapport avec la blessure du côté, avant le XIe siècle? En tout cas, il ne faut pas citer comme de saint Cyprien le texte du *De duplici martyrio,* VI : Quidquid resederat in corde sanguinis, emisit ut nos confirmaremur. *P. L.* t. IV (1844), col. 885. Cet opuscule est une forgerie d'Erasme.

3. Voir Galliffet, *Addition au* l. II, a. 2. Cf. Nilles, t. I, p. 46 et suiv. Les textes qu'on cite souvent à ce sujet comme de

textes *précis* sur la blessure du *cœur* sont rares dans les dix premiers siècles, si tant est qu'il y en ait ; de culte rendu au cœur blessé, nulle trace.

Le mot *cœur* s'employait à peu près dans les mêmes sens qu'aujourd'hui, pour désigner l'intime, les sentiments, l'amour. Mais on n'a pas jusqu'à présent, que je sache, relevé un seul témoignage sûr et clair, dans les dix ou onze premiers siècles chrétiens, du symbolisme du cœur de chair appliqué au cœur de Jésus, ni de la blessure du côté expliquée comme emblème de la blessure d'amour.

Peut-être finira-t-on par en trouver. Jusqu'ici l'enquête ne paraît pas avoir été faite avec assez de soin pour affirmer qu'il n'y en a pas. Ce que l'on voit, c'est que les textes apportés généralement par les auteurs ne disent pas ce qu'on voudrait y voir, ou ne sont pas des Pères auxquels on les attribue[1]. Quelques-uns paraissent dégager le symbo-

saint Augustin, sont apocryphes : ils sont empruntés au *Manuel*, aux *Soliloques*, compilations postérieures à saint Anselme et à saint Bernard, qui y sont utilisés autant ou plus que saint Augustin. Mais un mot de saint Augustin sur saint Jean est tout près de notre dévotion : « Il reposait, à la Cène, sur la poitrine du Maître, pour signifier par là qu'il buvait dans l'intime de son cœur des secrets plus hauts. » *In Joan.* tract. 18, n. 1, Migne, t. XXXV, col. 1536. Même idée dans le *Sacramentaire grégorien*, Fête de saint Jean, *Préface*. Migne, t. LXXVIII, col. 34. Nous la retrouvons dans la liturgie romaine actuelle, 27 déc. : Fluenta evangelii de ipso sacro Dominici pectoris fonte potavit. Matines, 1er noct., 2e rép. ; cf. oct. S. Joan. 2e nocturne, l. 5.

1. Voir, Appendice II, la liste, avec examen critique, des principaux textes anciens où l'on a voulu trouver la dévotion au Sacré-Cœur.

lisme du cœur, celui notamment où le vénérable Bède, expliquant le mot du Cantique, *Vulnerasti cor meum,* dit qu'on pourrait voir « dans cette mention du cœur blessé la grandeur de l'amour que l'Époux a pour son Église[1] ». Mais rien ne nous autorise à voir là ni un culte, ni une dévotion spéciale au Sacré-Cœur.

Concluons avec M. l'abbé Thomas : « Nous ne trouvons ni le nom ni l'idée complexe de la dévotion au Sacré-Cœur dans les premiers siècles de l'Église et les saintes Écritures. » Mais nous pouvons y « découvrir au moins éparses les vérités dont nous avons maintenant la synthèse... Il est vrai, ce serait oublier l'histoire que de contester une véritable antiquité à l'idée de notre dévotion (*l'amour de Dieu pour nous et la métaphore du cœur*); mais si l'on essayait de faire remonter ce culte, dans sa forme actuelle, à une époque où l'on n'en soupçonnait pas l'existence, la méprise ne serait pas moindre[2]. » M. Thomas parle surtout de l'Ancien Testament. Mais ce qu'il dit est vrai du Nouveau. Vrai aussi des premiers siècles chrétiens. On voyait dans le côté percé, d'où sortaient l'eau et le sang, une source de grâces; on semble y avoir vu un refuge, un lieu de repos et d'union à Jésus. On était donc tout près du Sacré-Cœur, mais on ne le distinguait pas encore dans la poitrine ouverte.

1. Migne, Pl., t. XCI, col. 1139. Voir *Appendice*, II, 7.
2. *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur*, p. 46.

II

XIe et XIIe siècle.

Passage de la plaie du côté à la plaie du cœur; symbolisme du cœur percé.

C'est au XIe siècle ou au XIIe que nous trouvons les premières traces du Sacré-Cœur. Peu à peu, il se montre à l'âme dévote dans le côté percé; il se montre percé lui-même, comme pour inviter à entrer plus avant, à s'unir avec ce cœur divin. C'est donc par la plaie du côté que la dévotion a trouvé le cœur. Le culte du Sacré-Cœur semble être sorti de la dévotion à la plaie du côté. Le passage nous apparaît comme fait déjà, ou du moins comme en train de se faire, dans un mot de la dixième méditation anselmienne : « Jésus est doux... dans l'ouverture de son côté; car cette ouverture nous a révélé les richesses de sa bonté, la charité de son cœur : *Dulcis Jesus... in apertione lateris; apertio siquidem illa revelavit nobis divitias bonitatis suæ, caritatem scilicet cordis sui erga nos*[1] ». Cette méditation est-elle de saint Anselme? Peut-être, mais on ne peut l'affirmer. L'auteur, en parlant du cœur aimant, *caritatem cordis*, avait-il, *distinctement* en vue le *cœur de chair?* On peut le soutenir, mais ce n'est pas évident.

Saint Bernard est-il plus clair, j'entends en ce

1. *P. L.* t. CLVIII, col. 762.

qui est sûrement de lui, puisque la *Vitis mystica* ou traité *De passione*, dont nous parlerons bientôt, ne peut lui être attribuée, par ceux-là mêmes qui hésitent encore entre lui et saint Bonaventure, qu'avec une probabilité plus ou moins forte? Il me semble qu'il l'est, au moins une fois : « Le fer a transpercé son âme, il a eu accès à son cœur, pour qu'il sache désormais compatir à mes infirmités. Le secret du cœur est découvert par les ouvertures du corps (*patet arcanum cordis per foramina corporis*); découvert ce grand sacrement de bonté, les entrailles miséricordieuses de notre Dieu[1]. »

Avec Guillaume de Saint-Thierry († vers 1150), l'ami de saint Bernard, le doute ne paraît plus possible : « Quand je brûle de m'approcher de lui..., c'est lui tout entier que (*comme Thomas*) je désire voir et toucher; plus encore, m'approcher de la sacro-sainte blessure de son côté, de cette porte de l'arche faite au flanc (*ostium arcæ quod factum est in latere*), non pas seulement pour y mettre mon doigt ou ma main, mais pour entrer tout entier jusqu'au cœur même de Jésus, dans le Saint des Saints, dans l'arche du Testament, jusqu'à l'urne d'or, l'âme de notre humanité, contenant en soi la manne de la divinité[2]. » Mêmes idées et presque mêmes expressions ailleurs : « Ces ineffables richesses de votre gloire, Seigneur, étaient cachées dans le ciel de votre être mysté-

1. *In Cant.* sermo LXI, n. 4; *P. L.* t. CLXXXIII, col. 1072.
2. *De contemplando Deo*, c. I, n. 3, *P. L.* t. CLXXXIV, col. 368.

rieux (*in cælo secreti tui*), jusqu'à ce que la lance du soldat ayant ouvert le côté de votre Fils, notre Seigneur et Rédempteur, sur la croix, il s'en écoula les sacrements de notre rédemption, de façon que nous ne mettions pas seulement dans son côté notre doigt ou notre main, comme Thomas, mais que par la porte ouverte, nous entrions tout entiers jusqu'à votre cœur, ô Jésus, ce siège assuré de la miséricorde (*in apertum ostium toti intremus usque ad cor tuum, Jesu, certam sedem misericordiæ*), jusqu'à votre âme sainte, pleine de toute la plénitude de Dieu, pleine de grâce et de vérité, pleine de notre salut et de notre consolation. Ouvrez, Seigneur, la porte latérale de votre arche (*ostium lateris arcæ tuæ*), afin qu'y entrent tous vos élus... Ouvrez-nous votre côté (*aperi latus corporis tui*), afin qu'y entrent ceux qui désirent voir les secrets du Fils; qu'ils reçoivent les flots mystérieux qui en découlent (*profluentia ex eo sacramenta*), et le prix de leur rédemption[1]. »

Le postulateur de 1697 citait, comme une autorité de première valeur, un texte de Gilbert de Holland (Angleterre), sur le cœur de notre divin Salomon, qui est Jésus[2]. Et d'autres l'ont repris. Mais, à bien regarder, il ne s'agit pas, au moins directement, du cœur de chair de Jésus; ce sont les âmes d'élite, qui, membres plus nobles de ce corps précieux, qui est le corps mystique,

1. *Meditativæ orationes*, VI, *P. L.*, t. CLXXX, col. 225-226.
2. *In cant.* sermo XXI, n. 6, *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 113.

peuvent en être regardées comme le cœur[1]. Gilbert cependant a au moins une belle page sur le cœur de Jésus. C'est à propos du texte *Vulnerasti cor meum* : « La blessure du cœur marque la vivacité de l'amour. O cœur vraiment doux, qui se laisse émouvoir par notre amour pour nous rassasier d'amour... Nous avons beau aimer, ce n'est jamais qu'un retour (*quamtumcumque amat, non amat, sed redamat*)... Vous ne pouvez, épouse, vous acquitter pleinement. Il ne cesse pourtant d'ajouter à son amour. Ce qu'il vous a avancé n'est pas rendu encore; il veut bien cependant se tenir pour obligé. Ce que vous lui rendez en amour, il ne le prend pas comme son dû; il le tient pour don gratuit. Il se sent comme provoqué à aimer, quand il dit que son cœur est blessé. Quelle merveille, mes Frères, ne la trouvez-vous pas bienheureuse, l'âme qui perce et pénètre le cœur même de Notre-Seigneur Jésus-Christ par ses pieuses affections[2]? » Tout le passage est très beau dans sa pieuse subtilité. Il faut reconnaître pourtant que rien ne s'y applique directement au cœur de chair de Jésus. Mais la difficulté même de distinguer si c'est l'*amour* qui est visé ou si c'est le *cœur aimant*, montre l'unité intime de la dévotion, et comment l'élément sensible et l'élément spirituel se fondent

1. Voici le texte : Et quod est cor Salomonis nostri? *Vos inquit, estis corpus Christi et membra de membro* (1 Cor. xi, 27). Felix plane quodcumque membrum capitis hujus; sed quae cor est ejus, de praecipuis est... Et quidem una eademque vel Ecclesia vel anima et corona est, et cor, et sponsa, etc.

2. *Sermo* xxx, n. 1 et 2, *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 155.

en un tout, dont on ne sait presque plus s'il est sensible ou spirituel.

Il en est à peu près de même, ce me semble, d'un texte de Richard de Saint-Victor († 1173) : il y est beaucoup question du cœur de Jésus, mais il n'est pas sûr que l'auteur ait en vue le cœur de chair. « Si nous regardons le cœur du Christ, rien de plus doux, rien de plus bienveillant... Plus que tout autre, Emmanuel a eu un cœur de chair pour compatir, parce que, pour tout ce qui est bonté affectueuse, il n'y eut jamais rien de plus tendre : *Præ ceteris omnibus Emmanuel cor carneum ad compatiendum habuit, quoniam ad omnem pietatis affectum nihil illo unquam tenerius fuit.*[1]. » Dans un contexte où il serait question du cœur de chair ou du cœur symbolique, il faudrait voir là le Sacré-Cœur. Mais ici c'est le cœur métaphorique qui est en vue, et c'est au sens métaphorique qu'il faut aussi entendre le mot *cor carneum*. Sans doute, le rapport est étroit du cœur métaphorique au cœur symbolique; mais, il faut le reconnaître, si l'intime de Jésus nous est ici présenté, le mot *cœur* a la force d'une notion, non d'une *chose* symbole d'autre chose. Quand la dévotion sera éclose, nous pourrons négliger ces distinctions subtiles. Maintenant que nous cherchons curieusement le moment de son éclosion, nous devons y regarder de plus près.

1. *De Emmanuele*, l. II, c. xxi; Migne t. CXCVI, col. 655; dans Franciosi, col. 159.

Avec le B. Guerric d'Igny († vers 1160), le pieux disciple de saint Bernard, nous nous retrouvons certainement devant le cœur de chair : « Béni soit-il, lui qui, pour que je puisse faire mon nid dans les trous de la pierre, s'est laissé percer les mains, les pieds et le côté; qui s'est ouvert tout entier à moi, pour que j'entre dans le lieu du tabernacle admirable, et trouve protection dans le secret de sa tente... Ces trous béants de tant de blessures offrent le pardon aux coupables et versent la grâce aux justes... Fuyez de lui à lui-même... Non seulement *à* lui, mais *en* lui; entrez dans les trous de la pierre... Cachez-vous dans ses mains percées, dans son côté ouvert. Car la blessure au côté du Christ, qu'est-ce autre chose que la porte au flanc de l'arche?... Bon et plein de pitié, il a ouvert son côté pour que le sang de sa blessure te vivifie, que la chaleur de son corps te réchauffe, que le souffle de son cœur t'aspire, pour ainsi parler, en t'ouvrant libre passage (*spiritus cordis quasi patenti et libero meatu aspiret*)[1]. » Peut-être Guerric confond-il quelque peu le rôle du cœur avec celui du poumon. Mais le cœur y est, et comme symbole d'amour. Il y est comme ouvert par la blessure, en rapport étroit avec les autres plaies.

Ainsi s'unissent peu à peu les divers éléments qui font la dévotion au cœur de Jésus, par un

1. *In dominica palmarum, sermo* IV, n. 5, *P. L.*, t. CLXXXV, col. 140.

passage insensible de la plaie du côté à la plaie du cœur, de l'amour blessant le cœur au cœur blessé qui aime. Pour que se fît le passage, les textes du livre de l'amour, du Cantique (*vulnerasti cor meum; in foraminibus petræ, in caverna maceriæ*), se sont unis avec ceux du disciple de l'amour (*aperuit latus ejus*); le souvenir de l'arche antique, avec sa porte au flanc (*ostium in latere arcæ*), s'est mêlé à celui de l'arche d'alliance où Dieu reposait dans le fond du sanctuaire, dans le Saint des Saints; il s'est mêlé parfois à celui de Moïse faisant jaillir avec sa verge l'eau du rocher. Ainsi enrichi, il est venu se fondre avec le symbolisme que les Pères avaient vu dès les premiers siècles dans l'eau et le sang sortant du côté ouvert de Jésus; cette eau et ce sang, image des deux principaux sacrements autour desquels se groupaient tous les autres, du baptême et de l'Eucharistie, ont rappelé les eaux vives de la grâce cachées « dans les sources du Sauveur », et jaillissant de la plaie du côté; ils ont représenté l'Église sortant de ce côté ouvert, comme Ève avait été tirée autrefois du côté d'Adam endormi.

Quand et par qui s'est faite la synthèse de ces divers éléments qui intègrent la dévotion au Sacré-Cœur? Nous ne saurions le dire; et il est probable que celui qui l'a faite n'a pas eu conscience d'avoir introduit dans l'Église de Dieu aucune idée nouvelle. Peut-on même dire que c'est un tel qui l'a faite? Elle s'est faite comme d'elle-même dans la conscience sociale de l'Église, sous l'in-

fluence du Saint-Esprit qui vit en elle. Trois choses sont visibles.

Elle s'est faite dans la chaude atmosphère de l'amour. L'âme aimante, méditant sur l'amour de Jésus, a vu dans son cœur le symbole de cet amour, comme Jésus aimant avait voulu dire son dernier mot en ouvrant sa poitrine sacrée pour faire jaillir de son cœur l'eau et le sang, pour ouvrir les chemins de ce divin cœur.

Elle s'est faite en méditant sur la plaie du côté. La dévotion à la plaie du côté a découvert la blessure du cœur, et la dévotion à la plaie du cœur y a trouvé le symbole du cœur blessé d'amour : la dévotion au Sacré-Cœur est née de ces trouvailles amoureuses.

Nous la voyons *faite* vers le milieu du XII[e] siècle, aux temps de saint Bernard, dans ces foyers de vie pieuse et contemplative allumés ou ranimés par le souffle ardent de saint Bernard lui-même. *Il semble* que nous la voyions *se faire* en ces mêmes temps, dans ce même lieu. Mais il ne paraît pas possible, pour le moment, de préciser davantage.

III

XII[e] et XIII[e] siècle.

Le culte du Sacré-Cœur; premières traces et développement; saint Bonaventure et la Vigne mystique; sainte Mechtilde, sainte Gertrude. Perspectives d'avenir.

A partir du XII[e] siècle, les textes se multiplient,

qui nous montrent dans le cœur ouvert de Jésus le refuge des âmes, le trésor des richesses divines, où, comme dira plus tard Marguerite-Marie « plus on prend, plus il reste à prendre », le symbole expressif de l'amour appelant l'amour. M. Baruteil en a recueilli un bon nombre : de Richard de Saint-Victor, d'Eckbert de Schönau (à qui on attribue maintenant le sermon sur la passion du Christ qu'on trouve souvent attribué soit à saint Anselme [1], soit à saint Bernard [2]), de Pierre de Blois, qui redit les pensées et jusqu'aux paroles de saint Bernard, etc. [3].

Ces textes nous présentent le Sacré-Cœur, mais nous n'y voyons pas le *culte* proprement dit. Quelques-uns semblent porter trace de *dévotion* au Sacré-Cœur, ceux de Guerric notamment et ceux de Guillaume de Saint-Thierry; mais ces traces sont légères : ce ne sont guère que des indications fugitives. C'est dans la *Vigne mystique,* c'est aussi avec sainte Mechtilde et sainte Gertrude que la *dévotion* semble prendre corps, que la piété se nourrit de ce qu'elle sait.

De qui est la *Vitis mystica,* et de quand? On l'a souvent attribuée à saint Bernard, et c'est sous son nom que l'Église en avait inséré des extraits dans l'Office du Sacré-Cœur, leçons du second

1. *Medit.*, IX, *P. L.*, t. CLVIII, col. 748.
2. *P. L.*, t. CLXXXIV, col. 953.
3. On en trouve beaucoup d'autres encore dans Franciosi, bien que plusieurs doivent s'entendre plutôt du côté ouvert ou du cœur métaphorique, que du cœur symbole d'amour. Voir ci-dessous, c. 2, § 6, p. 264, un texte de Pierre de Blois.

nocturne; d'autres la disaient de saint Bonaventure. La question a été résolue en ce sens, au moins pour la partie qui nous intéresse, et cela, avec bonnes preuves à l'appui, dans la belle édition du docteur séraphique publiée à Quaracchi [1]. Ces preuves ont amené la Congrégation des Rites, dans la récente réforme du Bréviaire, à donner ces leçons comme de saint Bonaventure. On trouve, en même temps, dans cette édition, un texte bien meilleur [2]. C'est ce texte que nous suivrons. Il faudra, en conséquence, mettre saint Bonaventure en première ligne parmi les dévots du Sacré-Cœur. Il aura fourni aux promoteurs de la dévotion une de leurs pages les plus expressives et les plus pieuses; et l'on comprend que l'Église l'ait adoptée.

On y indique nettement la blessure du cœur, on la rapproche de la blessure d'amour : *Foderunt ergo et perfoderunt non solum manus, sed et pedes, latus quoque et sanctissimi cordis intima furoris lancea perforaverunt, quod jamdudum amoris lancea fuerat perforatum.* Suit le texte du Cantique IV, 9 : *Vulnerasti cor meum,* avec développements qui d'ailleurs nous font perdre un peu de vue le cœur blessé. Mais l'auteur y revient, et c'est

1. *S. Bonaventuræ opera omnia,* t. VIII, p. LIII sq., 1898. Je n'ose pas dire cependant que ma conviction soit faite; car le ton et la manière sont bien plus ceux de saint Bernard et de l'école cistercienne que de saint Bonaventure, tels que nous les voyons dans les œuvres qui sont de lui, sinon tels qu'on se les figure d'après celles qu'on lui attribue.

2. *Loc. cit.,* p. 159 sq. et 163, 164.

là que la *dévotion* apparaît : « Mais puisque nous sommes venus au cœur très doux de Jésus, et qu'il est bon d'y rester, ne nous en éloignons pas facilement... Nous nous approcherons donc de vous et nous nous réjouirons en vous, au souvenir de votre cœur. Comme il est bon, comme il est doux d'habiter en ce cœur ! Le bon trésor, la perle exquise que votre cœur, ô bon Jésus ! Qui ne voudrait de cette perle? Bien plutôt, je donnerai tout le reste, je donnerai en échange toutes mes pensées et toutes les affections de mon âme, jetant toute ma pensée dans le cœur du bon Jésus. » Ne sont-ce pas là des exercices de dévotion envers le Sacré-Cœur : y demeurer, se l'approprier, etc. La suite est plus claire encore en ce sens : « J'irai prier dans ce temple, dans ce Saint des saints, près de cette arche du Testament. David disait : *J'ai trouvé mon cœur pour prier mon Dieu.* Moi aussi j'ai trouvé le cœur du Seigneur, mon roi, mon frère et mon ami, le bon Jésus. Et ne prierai-je pas? Oui, je prierai. Car son cœur est à moi, je le dis hardiment. » Suit la preuve. On conclut : « Il est donc bien à moi. Et voici que j'ai un seul cœur avec Jésus... Ayant donc ainsi trouvé votre cœur, ô Jésus, et mon cœur, je vous prierai comme mon Dieu. Accueillez mes prières dans le sanctuaire où vous exaucez; ou plutôt tirez-moi moi-même tout entier en votre cœur. » La prière se poursuit, belle et touchante, pour que l'âme purifiée par Jésus puisse s'approcher de lui, demeurer toujours dans son cœur, voir et faire toujours sa volonté.

Il faut encore citer textuellement la suite; car on ne trouvera pas mieux pour exprimer la dévotion : « Votre côté a été percé : c'est pour que, à l'abri de tous les orages du dehors, nous puissions demeurer en cette vigne (*in ista vite*). Pourquoi encore blessé? Pour que par la blessure visible nous voyions la blessure invisible de l'amour... Comment mieux montrer cet amour ardent, qu'en laissant blesser non seulement le corps, mais aussi le cœur? La blessure de la chair montre la blessure spirituelle. » Suit le texte *Vulnerasti cor meum,* avec un beau développement sur l'amour de l'Époux, qui finit ainsi : « Je t'aime à l'extrême, comme une fiancée; d'amour chaste, comme une sœur. Voilà pourquoi mon cœur a été blessé pour toi. » La conclusion est celle qu'il fallait attendre, celle de la dévotion au Sacré-Cœur : « Qui n'aimerait ce cœur blessé? Qui ne l'aimerait en retour, lui qui aime tant? Qui n'embrasserait un Époux si chaste?... Nous donc..., autant que possible, rendons amour pour amour; embrassons notre cher blessé..., et prions pour qu'il enlace du lien de son amour notre cœur dur encore et impénitent, pour qu'il le blesse d'une flèche d'amour[1]. » Ce texte nous donne bien la dévotion au Sacré-Cœur. Tout y est : le double objet dans l'unité du symbolisme, la fin, l'esprit et l'acte propre, plusieurs des exercices de la dévotion.

1. *Vitis mystica,* c. III, *loc. cit.*. p. 163-164; texte un peu différent dans Migne, *P. L.* t. CLXXXIV, col. 641-644.

Même si la *Vigne mystique* n'est pas de saint Bonaventure, nous trouvons, dans des œuvres qui sont certainement de lui, des traces de dévotion au Sacré-Cœur. Ainsi, au chapitre VI du livre de la vie parfaite, il recommande en termes pénétrants à l'âme religieuse d'entretenir sa dévotion en méditant la passion, en puisant les eaux de la grâce aux sources du Christ, c'est-à-dire à ses blessures : « Va donc, lui dit-il, va de cœur à Jésus blessé, à Jésus couronné d'épines, à Jésus pendu en croix : et avec le bienheureux apôtre Thomas ne regarde pas seulement les traces des clous à ses mains, ne mets pas seulement la main dans son côté, mais entre tout entière par la porte de son côté, jusqu'au cœur même de Jésus, toute transformée en Jésus-Christ par l'ardent amour du crucifié[1]. »

Dans la *Vigne mystique*, la dévotion existe; mais les exercices ne sont qu'indiqués. Dans les œuvres de sainte Mechtilde († 1298) et de sainte Gertrude († vers 1303), nous voyons la dévotion vivante et, pour ainsi dire, en acte dans une foule d'exercices, et dans les relations les plus familières avec Jésus.

Mechtilde, sur l'invitation même de Jésus, entre pour y reposer dans le Sacré-Cœur[2]. Jésus lui donne son cœur en gage d'alliance éternelle[3]; elle

1. *De perfectione vitae ad sorores. Opera*, t. XII, Paris 1868, p. 221.

2. *Livre de la grâce spéciale*, traduction française, Paris 1878, livre II, c. XVII, p. 183. Je renvoie à la traduction française, mais je traduis moi-même sur le texte latin.

3. *Loc. cit.*, livre I, c. XX, p. 89; l. I, c. XIX, p. 187.

lui parle comme à l'ami le plus tendre, et il lui semble qu'un jour le Maître lui prend « le cœur de son âme » et le presse contre le sien, de sorte qu'ils ne font plus qu'un[1]; un autre jour, il lui dit comment il faut demander à son cœur tout ce dont on a besoin, « comme un enfant qui demande à son père tout ce qu'il désire[2] ».

Elle lui parle; elle fait des conventions avec lui; elle le salue le matin, le salue le soir. Un jour qu'elle craint d'avoir été négligente envers la Sainte Vierge, Notre-Seigneur lui dit de venir désormais puiser dans son cœur tout ce qu'elle désirera offrir à Marie[3].

Dans ces relations intimes, sa dévotion au Sacré-Cœur grandissait sans cesse; « et presque à chaque fois que le Seigneur se montrait à elle, elle en recevait quelque cadeau[4] ».

Il se faisait lui-même son maître; admise un jour à reposer sur la poitrine de son bien-aimé, elle entendit dans les profondeurs du cœur divin comme trois battements sonores. Il veut bien lui en expliquer le symbolisme[5].

Bref, elle disait elle-même : « S'il fallait écrire tous les bienfaits que j'ai reçus du cœur tout aimant de Dieu, il y faudrait un livre plus gros que celui de Matines[6]. »

1. *Loc. cit.*, livre III, c. XXVII, p. 273.
2. *Loc. cit.*, livre IV, c. XXVIII, p. 339.
3. *Loc. cit.*, livre I, c. XLVI, p. 159.
4. *Loc. cit.*, l. II, c. XIX, p. 187.
5. *Loc. cit.*, l. II, c. XX, p. 189.
6. *Loc. cit.*, l. II, c. XIX, p. 188.

Chez sainte Gertrude, nous sommes davantage encore peut-être dans le monde des relations les plus intimes entre l'âme et le Sacré-Cœur, avec, de part et d'autre, des inventions exquises de l'amour le plus ingénieux et le plus délicat[1].

Le livre où sont consignées ces choses est intitulé *Le héraut de la tendresse divine, Legatus divinæ pietatis.* Il répond bien au titre. C'est un poème vécu de l'amour divin. Et cet amour est, à chaque instant, rattaché au Sacré-Cœur. Gertrude eut « pour mission, comme dit le traducteur bénédictin, de révéler le rôle et l'action du Cœur divin dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes[2] ».

Il faut, proportions gardées, dire la même chose de sainte Mechtilde. On ne peut les comparer, à cet égard, qu'à Marguerite-Marie.

Voici comment l'éditeur bénédictin résume les manifestations du Sacré-Cœur à Gertrude. « Tantôt le Cœur divin lui apparaît comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, aux sons de laquelle se réjouissent la très sainte Trinité et toute la Cour céleste. Puis c'est une source abondante dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du Purgatoire, les grâces fortifiantes aux

1. Voir Cros, *Le cœur de Sainte Gertrude, ou Un cœur selon le Cœur de Jésus.* Toulouse, 1870.

2. *Révélations de sainte Gertrude,* Paris, 1878, préface, p. XV. Cf. G. Ledos, *Sainte Gertrude,* 3e édition, Paris, 1901, p. 165 et suiv.

âmes qui militent sur la terre et ces torrents de délices où s'enivrent les élus de la Jérusalem céleste. C'est un encensoir d'or d'où s'élèvent autant de divers parfums d'encens qu'il y a de races d'hommes pour lesquelles le Sauveur a souffert la mort de la croix. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes, les élus leurs hommages, les anges leurs respects et le Prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre ciel et terre; c'est une coupe où s'abreuvent les saints, mais non les anges, qui néanmoins en reçoivent des délices. En lui, la prière du Seigneur, le *Pater noster*, a été conçue et élaborée... Par lui est suppléé tout ce que nous avons négligé de rendre d'hommages dus à Dieu, à la Sainte Vierge et aux saints. Pour remplir toutes nos obligations, le Cœur divin se fait notre serviteur, notre gage; en lui seul, nos œuvres reçoivent cette perfection, cette noblesse qui les rend agréables aux yeux de la majesté divine; par lui seul découlent et passent toutes les grâces qui peuvent descendre sur la terre. A la fin, c'est la demeure suave, le sanctuaire sacré qui s'ouvre aux âmes à leur départ de ce monde, pour les y conserver dans d'ineffables délices pour l'éternité[1]. »

Mechtilde et Gertrude ont-elles bien en vue le cœur de chair? Oui, sans nul doute. Mais il est comme sublimé dans le symbolisme de l'amour; il

1. *Loc. cit.*, p. XVIII. Voir la *Table des personnes et des choses*, au mot *Cœur*.

se perd, pour ainsi dire, dans le rayonnement lumineux de la personne de Jésus. Dans la *Vigne mystique*, la dévotion s'attache encore à la plaie du côté. Ici, elle va au cœur par tous les chemins; et elle le trouve toujours vivant et glorieux. C'est même ce rayonnement de gloire et de joie qui me paraît différencier, pour une bonne part, la dévotion telle qu'elle apparaît chez Gertrude ou Mechtilde, d'avec la dévotion telle qu'elle nous est présentée dans Marguerite-Marie. Non pas que Jésus ne se montre jamais dans sa gloire à celle-ci; mais l'idée de l'amour qui n'est pas aimé, de l'amour qui a tant souffert, s'il ne souffre plus, assombrit presque toujours le ciel de la voyante de Paray; à Helfta, nous sommes presque toujours sous un ciel rayonnant de joie et de gloire: le Sacré-Cœur s'y montre aimant et glorieux, nous l'y voyons délicieusement aimé: le culte du Sacré-Cœur y respire, de part et d'autre, la joie de l'amour heureux. On a remarqué que cette vue du Christ glorieux et triomphant est celle où se complaît l'art du XIIIe siècle; la croix même y est un trône.

Je n'ai rien dit encore de la vision célèbre où Gertrude eut comme l'intuition des idées divines sur la dévotion au Sacré-Cœur. Cette vision mérite une attention spéciale. Elle fait époque dans l'histoire de la dévotion, en dehors et à côté du développement qu'elle a dans la vie de nos deux saintes.

Elle eut lieu, comme plus tard la première grande vision de Marguerite-Marie, en la fête

de saint Jean l'évangéliste, aux Matines. « Comme elle était, selon sa coutume, tout entière à sa dévotion, le disciple que Jésus aimait si bien, et qui pour cela doit être aimé de tous, lui apparut, la comblant de mille marques d'amitié... Celle-ci lui dit : « Et quelle grâce pourrai-je obtenir, moi « chétive, en votre très douce fête? Il répondit : « Viens avec moi ; tu es l'élue de mon Seigneur ; « reposons ensemble sur le doux sein du Seigneur, « dans lequel sont cachés les trésors de toute béati- « tude. » Et, la prenant avec lui, il la conduisit auprès de notre tendre Sauveur, la plaça à droite et se retira pour se placer à gauche[1]. Et comme ils reposaient ainsi tous deux avec suavité au sein du Seigneur Jésus, le bienheureux Jean, touchant du doigt avec une respectueuse tendresse la poitrine du Seigneur, dit : « Voici le Saint des Saints, qui « attire à soi tout le bien du ciel et de la terre[2]. »

Saint Jean lui explique ensuite pourquoi il l'a mise à droite, du côté de la plaie, tandis que lui a pris la gauche : « Devenu un même esprit avec Dieu, je peux pénétrer subtilement où la chair ne saurait atteindre. J'ai donc choisi le côté fermé. Mais toi, vivant de la vie terrestre, tu ne pourrais comme moi pénétrer à l'intérieur... Je t'ai donc placée à l'ouverture du Cœur divin, afin que tu puisses en tirer plus aisément la douceur et la consolation que, dans son bouillonnement per-

1. Au XIIIe siècle, on mettait encore ordinairement la plaie au côté droit.
2. L. IV, c. IV, t. II, p. 26. Paris, 1878.

pétuel, l'amour divin répand avec impétuosité sur tous ceux qui le désirent[1]. » Pouvait-on mieux représenter et la nécessité d'un objet sensible pour notre dévotion, et le rapport de la dévotion au Sacré-Cœur avec la vue du côté percé?

Mais ce n'est que la première partie de la scène : « Comme elle éprouvait une jouissance ineffable aux pulsations très saintes, qui faisaient battre le Cœur divin sans interruption, elle dit à saint Jean : « Est-ce que vous n'avez pas, bien-aimé de Dieu, « senti le charme de ces suaves pulsations, qui ont « pour moi en ce moment tant de douceur, lorsque « vous reposiez à la cène sur ce sein béni? » Il répondit : « J'avoue que je l'ai senti et ressenti, et la « suavité en a pénétré mon âme, ainsi que le doux « hydromel imprègne de sa douceur une bouchée « de pain frais ; de plus, mon âme en a été aussi « échauffée que le devient une chaudière bouil« lante, au-dessus d'un feu ardent[2]. » C'est la seconde phase de la grande manifestation. Le divin Cœur bat d'amour, et l'âme qui entend ce battement en est toute ravie à la fois et tout échauffée. De plus, la dévotion est rattachée au passé, à la dévotion même de l'évangéliste de l'amour, qui, suivant la parole liturgique, « but à la source sacrée du Cœur divin les flots jaillissants de l'Évangile ».

La troisième phase de la scène regarde l'économie providentielle. « Elle reprit : « Pourquoi

1. *Loc. cit.*, p. 27.
2. *Loc. cit.*, p. 27.

« donc avez-vous gardé là-dessus un silence si ab-
« solu que vous n'avez jamais rien écrit, si peu que
« ce fût, qui le donnât à entendre, au moins pour
« le profit de nos âmes? » Il répondit : « Ma mis-
« sion était de présenter à l'Église dans son pre-
« mier âge, sur le Verbe incréé de Dieu le Père,
« une simple parole, qui suffirait jusqu'à la fin du
« monde à satisfaire l'intelligence de la race hu-
« maine tout entière, sans toutefois que personne
« parvînt jamais à la pleinement comprendre.
« Mais de dire la suavité de ces pulsations a été
« réservé pour les temps actuels, afin que, en
« entendant ces choses, se réchauffe le monde
« vieillissant et dont l'amour s'alanguit[1]. »

N'est-ce pas que toute la dévotion au Sacré-Cœur est là, dans sa substance et dans son histoire? Cette page seule suffirait à mettre Gertrude tout près de Marguerite-Marie : elle n'a pas été choisie pour être directement l'apôtre du Sacré-Cœur ni pour en répandre le culte, mais elle en a été le poète exquis, en même temps que l'amante radieuse.

1. *Loc. cit.*, p. 28. J'ai transcrit la traduction des Bénédictins, sauf pour la dernière phrase, où le sens était mal rendu et la perspective faussée. Voici le texte latin : *Eloquentia autem suavitatis pulsuum istorum reservata est moderno tempori, ut ex talium audientia recalescat jam senescens et amore Dei torpescens mundus.* On voit qu'il n'y a pas là une prophétie, au sens strict du mot. Les Bénédictins traduisent : « Quant à ce qu'expriment de douceur ces divines pulsations, il est réservé aux derniers temps de le faire connaître, afin que le monde engourdi par l'âge reprenne dans l'amour divin quelque chaleur, en entendant ces mystères. » *Moderno tempori*, c'est le temps de Gertrude.

CHAPITRE II

DIFFUSION DU CULTE

XIIIe-XVe siècle.

Vue générale; les âmes privilégiées; pratiques et faveurs.

La *Vigne mystique,* sainte Mechtilde et sainte Gertrude, résument, on peut dire, la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'on la connut et la pratiqua au moyen âge. Cela pourrait nous dispenser, à la rigueur, soit de recueillir les textes où il est question du Sacré-Cœur, soit de rappeler les noms des âmes privilégiées qui furent, durant cette période, en communications intimes avec le cœur de Jésus. On a déjà des listes nombreuses, et tous les jours il s'y ajoute ici des textes, là des noms[1]. Sans nous

1. Voir surtout Franciosi, ouvrage cité. Aussi : Baruteil, *La Genèse du culte du Sacré-Cœur*, Paris, 1904, p. 13-17, et p. 69-94; Galliffet, *Addition au livre II*, art. 1 et 2; Nilles, l. I, part. III, c. I; Thomas, l. 2, c. 3. Dans *Le Règne du Cœur de Jésus*, t. IV, p. 441-488, une double liste d'écrivains qui ont parlé du Sacré-Cœur, et de saintes âmes dévotes au Sacré-Cœur, du XIIIe au XVIIIe siècle. Pour les Franciscains, voir le P. Henri de

astreindre à tout relever, nous signalerons les traits qui nous ont paru les plus caractéristiques. Mais avant d'arriver aux détails, donnons une idée rapide du sujet.

Du XIIIe au XVe siècle, le culte se propage; on ne voit pas qu'il se développe en lui-même. Le plus souvent, il se rattache à la plaie du cœur; çà et là il va au cœur indépendamment de la plaie, le cœur étant regardé comme organe de vie affective et symbole d'amour. Les faveurs faites aux privilégiés sont : d'être admis à coller ses lèvres sur la plaie du côté, pour y puiser l'amour et les richesses du cœur; de pénétrer dans ce cœur pour s'y reposer comme dans une oasis, pour s'y promener comme dans un beau jardin, pour s'y plonger comme dans une fournaise d'amour et de pureté; d'être embrasé d'une étincelle partie de ce cœur, d'échanger son cœur avec celui de Jésus et de ne vivre en quelque sorte que par le Cœur divin; de se sentir uni à lui pour louer Dieu, ou de pouvoir l'offrir au Père céleste comme notre bien propre; d'y trouver un asile assuré contre les assauts des démons, un refuge contre la colère même de Dieu.

Le symbolisme, on le voit, occupe une grande place dans ces faveurs et visions; il va toujours à montrer combien Jésus nous a aimés, combien il est nôtre, comment nous pouvons et devons l'aimer en retour.

Grèzes; pour les Chartreux, dom Boutrais. Beaucoup des faits ou des textes concernent plutôt l'amour ou la plaie du côté que le cœur symbole.

Un mot de Jésus à sainte Catherine de Sienne résume bien l'idée dominante de la dévotion. Elle lui disait un jour : « Doux Agneau sans tache, vous étiez mort quand votre côté fut ouvert; pourquoi donc avez-vous voulu que votre cœur fût ainsi blessé et entr'ouvert? » Il répondit : « Pour plusieurs raisons, dont je te dirai la principale. Mon désir concernant la race humaine était infini, et l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini. Par cette souffrance, je ne pouvais donc vous manifester combien je vous aimais, puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous révéler le secret du cœur, en vous le faisant voir ouvert, pour que vous compreniez bien qu'il vous aimait bien plus que je n'avais pu vous le prouver par une douleur finie[1]. »

1. *Le Dialogue de sainte Catherine de Sienne.* Traduction nouvelle de l'italien, par le R. P. Hurtaud, O. P. Troisième édition, Paris (1913). 2e réponse, 2e, c. XLV (75), p. 253. — La vie de cette sainte offre un exemple intéressant de l'échange du cœur. Le P. de Galliffet, l. II, *Addition,* article I, p. 107-109, a transcrit le récit très vivant et très circonstancié que donne de la chose le B. Raymond de Capoue, confesseur et historien de la sainte. On s'accorde à entendre d'une *impression* réelle ce que les *sujets* disent, en cas semblables, de la réalité des choses. Cf. Terrien, livre III, c. II. p. 187 et suiv. Boudon, au XVIIe siècle, racontant un cas analogue, ajoute : « Ce n'est pas que nous pensions qu'il se soit fait un changement matériel, mais seulement qu'il (*Jésus*) se le consacra (*le cœur de sa servante*) par une sanctification nouvelle, l'unissant à son divin cœur, fournaise immense du pur amour, et abîme d'une charité infinie, la source de toutes les bénédictions. » *L'amour de Dieu seul ou Vie de la sœur Marie-Angélique de la Providence,* 3e partie, c. VII; *Œuvres complètes de Boudon,* Paris, 1856 (édition Migne), t. III, p. 721. Même remarque du P. Jonquet, Oblat de Marie Immaculée, dans sa *Sainte Lutgarde ou la Marguerite-Marie belge,* Jette, Bruxelles, 1907, p. 55-56. Cf. *ibid.*, p. 68, note.

Pour préciser cette vue générale, il paraît utile de recueillir les faits ou les textes les plus saillants et les plus significatifs, de marquer à grands traits la marche de la dévotion et d'en rechercher les principaux courants. Pour être moins incomplets, nous reviendrons même quelque peu sur nos pas pour glaner quelques épis que nous n'avons pu mettre dans notre gerbe au chapitre précédent[1].

II

Cisterciens ou Bénédictins.

Sainte Lutgarde. — La Vénérable Ida

Il faut signaler d'abord sainte Lutgarde (1182-1246). Plus d'une fois dans sa vie, il est question du Sacré-Cœur. On exagère, pourtant, en voulant qu'elle ait été, cinq siècles à l'avance, « la Marguerite-Marie belge ». C'est beaucoup déjà d'avoir eu avec Jésus tout aimant et tout aimable quelque chose de ces relations intimes que nous admirions précédemment chez Mechtilde et Gertrude, les sœurs cadettes de la vierge de Saint-Trond et d'Aywières.

Le fait le plus saillant est le don réciproque des

1. Il y en a beaucoup plus dans Franciosi, dans le P. Henri de Grèzes. Mais ces auteurs précisent peu : dès qu'il est question de la plaie du côté, du cœur de Jésus en quelque sens que ce soit, ils voient la dévotion au Sacré-Cœur. Il arrive même plus d'une fois au P. Henri de Grèzes de traduire par *cœur* des mots comme *latus*, *costatum*, *pectus*, etc., qui n'ont pas ce sens précis.

cœurs. Dieu lui avait accordé la grâce de guérir les malades. On accourait donc à elle, et elle en était gênée dans ses oraisons. « Elle dit au Seigneur : *A quoi bon, Seigneur, cette grâce qui m'empêche souvent d'être à vous? Otez-la moi; mais de façon à me la changer en mieux.* Et le Seigneur : *Que veux-tu,* lui dit-il, *en échange de cette grâce?* Et elle : *Je voudrais, pour plus de dévotion, comprendre mon Psautier.* Ainsi fut fait... Puis voyant que cette grâce ne lui rapportait pas encore tout le profit qu'elle en avait attendu.., elle dit au Seigneur : « *A quoi me sert, ignorante, simplette et sans lettres, de connaître les secrets de l'Écriture? — Que veux-tu donc?* lui dit le Seigneur. — *Je veux votre cœur. — C'est plutôt moi qui veux le tien. — Ainsi soit-il, Seigneur. Mais alors tempérez à la mesure de mon cœur l'amour de votre cœur, et qu'en vous je possède toujours mon cœur en sécurité sous votre garde*[1]. »

Une autre Cistercienne, la vénérable Ida (1247-1300), « vit un jour Notre-Seigneur venir à elle; il lui montrait sa poitrine à découvert, et l'invitait à

1. Vie, par Thomas de Cantimpré, c. I, n° 12, *Acta sanctorum*, t. XXIV, juin, t. IV, ad diem 16, p. 193; Franciosi, col. 187. Voir Jonquet, ci-dessus. On y trouve beaucoup d'autres traits, qui se rattachent plus ou moins directement à notre dévotion. Le P. Alet, dans *la France et le Sacré-Cœur*, p. 200, raconte un trait semblable de la B. Jeanne de Maillé, avec un renvoi vague aux Bollandistes. Mais la prière qu'il cite n'est nulle part dans les Bollandistes. Elle n'est probablement qu'une interprétation, par le P. Alet ou par celui qu'il a suivi, des sentiments intimes de la Bienheureuse pendant ou après la vision qu'il raconte. Cette vision est réelle ; mais il n'y est pas question du Sacré-Cœur. Voir *Acta sanctorum*, t. IX, mars t. III, ad diem 28, p. 734.

s'approcher bien vite de lui, pour boire à cette source délicieuse (*de pectore suo mellifluo*)... Cette fois cependant... elle ne s'approcha pas de la poitrine du Seigneur... Mais d'autres fois, souvent même et très souvent, dans des ravissements semblables, toute hors de ses sens, elle entra dans le cellier à vin (*cellam vinariam*), et... but à la source sacrée de la poitrine du Seigneur (*de sacro... Dominici pectoris fonte potaverat*)[1]. » Le cœur n'est pas mentionné en termes exprès; mais n'est-il pas assez clairement désigné?

Ces deux exemples suffiraient pour montrer la dévotion au Sacré-Cœur dans la grande famille bénédictine et cistercienne. Nous en avons vu beaucoup d'autres au chapitre précédent : saint Bernard et ses disciples, sainte Mechtilde et sainte Gertrude.

III

Les Franciscains.

Les cinq plaies et le Sacré-Cœur. Cantiques franciscains; Jacopone. Stimulus amoris *et* Philomena. *Marguerite de Cortone. Angèle de Foligno. Françoise Romaine. Jeanne de Valois. Baptiste Varani. Ubertin de Casal. Bernardin de Sienne. Henri de Herp.*

Dans la famille franciscaine on trouve aussi des traces nombreuses de la dévotion au Sacré-Cœur.

1. Vie, l. 2, c. 1, n. 4, *Acta sanctorum*, t. II, avril, t. II, ad diem 13, p. 173; Franciosi, col. 210.

Le P. Henri de Grèzes a fait un gros livre des textes et exemples qu'on en peut recueillir. Nous avons déjà parlé de saint Bonaventure. Cueillons quelques autres fleurs dans les parterres de saint François.

D'ordinaire ce n'est pas tout à fait la dévotion au Sacré-Cœur, comme chez sainte Mechtilde ou sainte Gertrude; du moins pas aussi directement. Mais c'est une dévotion ardente et expansive aux cinq plaies, notamment à la plaie du côté, souvent à la plaie du cœur, et donc au cœur blessé, avec le symbolisme multiple qui s'y rattache. L'ordre de Saint-François s'est distingué de très bonne heure par la dévotion aux cinq plaies. Dans cette dévotion, la plaie du côté attirait tout naturellement l'attention; et, dans la plaie du côté, il est si facile de remarquer le cœur blessé, blessé d'amour pour nous comme il était blessé par la lance du soldat.

On sait que Notre-Seigneur, dans une vision, fit voir à la B. Marguerite-Marie saint François d'Assise comme « l'un des plus grands favoris de son sacré Cœur », et le lui donna « pour conducteur, comme un gage de son divin amour[1] ».

Dès le XIIIe siècle, on chantait, dans les milieux franciscains : « Regarde-moi donc et vois en quel état l'amour m'a mis. — J'ai le cœur transpercé d'une lance... Mon cœur désire ton cœur. — Tu

1. *Contemporaines*, t. I, p. 254 (282); G. n. 254, p. 240; cf. t. 2, p. 161.

me fais languir d'amour. — Hâte-toi de venir à moi, — Donne-moi ton cœur[1]. »

Dans le recueil des poésies de Jacopone († 1306), plus d'une pièce nous rappelle le cœur de Jésus. Celle qui commence ainsi : *Mirami, sposa,* est un touchant appel de Jésus en croix à l'amour de l'âme, son épouse : « Regarde-moi un instant... sur la croix, où je souffris si cruellement pour te donner de mon feu divin... Tu es écrite dans mon cœur avec des lettres de sang... Mon amour pour toi me contraignit de venir en ce monde; devant la mort ne recula pas mon cœur saint et pur... Mes mains et mes pieds et ma tête sanglante, tout mon corps, tu le vois en grande peine; mais plus pénible m'est-il que tu voies ma douleur et que

1. Risguarda un poco e vedi
Com' io sto per amore.
Ho trapassato il core
Con una lanza...
Mio cor tuo cor desia.
Mi fai d'amor languire.
Frettati a me venire,
Dammi il core.

Cité par le P. Henri, p. 41. On continua longtemps de chanter ces strophes, ou d'autres semblables, et comme de saint François. La B. Baptiste Varani raconte ce trait charmant : « Le second vendredi qui suivit notre entrée dans le monastère, j'étais avec sœur Constance, elle filant au coin du feu et moi cousant, lorsqu'elle se prit à chanter ce cantique de notre père saint François : *Anima benedetta dell' alto Creatore.* Je lui donnais la réplique, et, après avoir écouté la première strophe, je chantais la seconde. Quand elle vint à ces paroles : *Risguarda quelle mani, Risguarda quelli piedi, Risguarda quello lato,* je ne pus aller plus loin. La parole mourut sur mes lèvres et je tombai évanouie dans les bras de la sœur. » Comtesse de Rambuteau, *La B. Varani,* Paris, 1906, p. 85. M. Pacheu donne comme de Jacopone une pièce qui commence par les mêmes vers. Les strophes ressemblent beaucoup, pour la pensée et pour le mouvement, à celles du cantique attribué à saint François par la B^se Baptiste Varani; mais les vers sont différents.

moi, ton Rédempteur, tu en fasses moins de cas que d'un fétu. » La réponse de l'âme est une réponse d'amour : « A qui dois-je me donner sinon à toi, mon Époux?... Qu'en toi seul j'espère, qu'en ton amour je me consume[1]. » Sans nous arrêter à relever, dans l'œuvre de Jacopone, tout ce qui a trait au Sacré-Cœur, citons encore un passage. Le poète, ivre d'amour, dit à Jésus, qui lui demande de se modérer : « A une telle fournaise pourquoi me menais-tu si tu voulais que je fusse tempérant? En te donnant à moi tellement sans mesure, tu m'ôtais toute mesure... S'il y a là quelque faute, Amour, c'est la tienne, non la mienne, puisque ce chemin, c'est toi qui l'as tracé, Amour. Tu n'as pas su te défendre de l'amour. C'est lui qui du ciel te fit venir en terre (tu t'abaissas jusque-là), et, comme un homme de rien, aller par le monde. Ni demeure ni terre tu ne voulus avoir; mais la pauvreté, pour nous enrichir. Dans la vie et dans la mort, tu montras de façon certaine l'amour sans mesure qui brûlait dans ton cœur... Donc, Jésus,... pourquoi me reprends-tu si je m'en vais fou (d'amour)... puisque l'amour t'a lié toi-même, comme privé de toute ta grandeur[2]? » Qu'il y ait là, à la lettre, un peu plus ou un peu moins de dévotion au Sacré-Cœur, qui voudrait en disputer (en fait, le cœur de Jésus est plus d'une fois men-

1. J. Pacheu, *Jacopone de Todi*, p. 156-158. Je suis responsable de la traduction.

2. *Amor di caritate*, l. c. p. 248-252.

tionné), quand l'esprit de la dévotion anime si visiblement ces strophes enflammées?

Il y aurait beaucoup à glaner non seulement sur la plaie du côté, mais même sur le Sacré-Cœur, dans les sermons qui circulent sous le nom de saint Antoine de Padoue (1195-1231). Contentons-nous de quelques citations, d'après le P. Henri de Grèzes, qui, sans garantir les éditions dont il se sert, s'est, nous dit-il, « préalablement assuré que les passages indiqués » par lui se trouvent « dans le texte authentique des œuvres du saint[1] ».

« Il a donné pour toi son cœur sur la croix c'est pour cela qu'il a voulu avoir le cœur ouvert : *Cor suum dedit in consummationem operum.* » 52. — « Il a ouvert à sa colombe son côté et son cœur pour qu'elle s'y cache. En se retirant dans les profondeurs de la pierre, la colombe se met à couvert des poursuites de l'oiseau ravisseur; en même temps, elle se ménage une demeure tranquille, où elle repose doucement, où elle roucoule en paix. Et l'âme religieuse trouvera dans le cœur de Jésus, avec un asile assuré contre toutes les machinations de Satan, une délicieuse retraite. Ne restons donc pas à l'entrée de la grotte, allons au plus profond. A l'entrée de la grotte, aux lèvres de la plaie, nous trouvons, il est vrai, le sang qui nous a rachetés... Mais là ne doit pas s'arrêter l'âme reli-

1. L. c. p. 48. Les textes que nous citons sont disséminés dans les pages 52-62 du P. Henri. Autant que possible, nous avons préféré ceux dont le texte latin nous a été accessible soit dans le P. Henri, soit dans Franciosi, col. 180-182.

gieuse... Qu'elle aille jusqu'à la source de laquelle il découle, au plus intime du cœur de Jésus. Là elle trouvera la lumière, les consolations, la paix, des délices ineffables. Et dans le creux le plus profond de la pierre, soyez comme la colombe qui bâtit son nid... Avec quoi construirons-nous notre demeure dans le cœur de Jésus? » 56-57. — « Il y a deux choses à considérer dans le Christ, qui nous tirent des larmes : l'amour dans son cœur, la douleur dans son corps... L'autel d'or, c'est la charité dans le cœur du Christ. » 62. — Tous ces textes ne peuvent être donnés comme étant certainement de saint Antoine. Mais ils nous ouvrent des jours sur la dévotion des Franciscains au cœur de Jésus, et sur la façon dont ils la prêchaient[1].

C'est également comme des témoignages de la dévotion franciscaine qu'il faut rappeler quelques passages du *Stimulus amoris*, longtemps attribué à saint Bonaventure et où l'on trouve souvent ses idées et même ses expressions, mais qui certainement n'est pas de lui[2]. Là aussi d'ailleurs, c'est la blessure du côté qui attire surtout l'attention; le cœur n'est pas loin de la pensée, mais ce n'est qu'en passant qu'il en est fait mention explicite : « Je veux faire trois tentes, une en ses mains, une en ses pieds, mais surtout une qui soit fixe en son côté...

1. A côté de la note du P. Henri de Grèzes sur les Œuvres de saint Antoine, il faut consulter l'appendice 2 de M. Lepitre, *S. Antoine de Padoue*, Paris, 1901, p. 204-208.

2. Voir *S. Bonaventuræ Opera omnia*, Quaracchi, 1898, t. VIII, *Prolegomena*, c. III, art. 2, p. CXI; cf. p. XCIV. Il serait du F. Jacques de Milan (seconde moitié du XIIIe siècle).

Là je parlerai à son cœur et j'obtiendrai de lui tout ce que je voudrai[1]. » 1, 1, 634. — « Dans l'excès de son amour, il s'est ouvert le côté, afin de te donner son cœur. » 1, 1, 635. — « Si tu t'es fondue (*liquefacta*) en entendant sa voix, comment n'as-tu pas été perdue en lui (*absorpta*), quand tu entres par ses blessures... jusqu'à son cœur? » 2,8, 672. — « Si tu médites bien sa passion, et si tu entres profondément dans son côté, vite tu viendras à son cœur. Heureux le cœur, qui s'unit ainsi tendrement au cœur du Christ. » 3, 1, 677. — « Approchons-nous de ce cœur profond, et plongeons-nous tout entiers dans cette profondeur de l'infinie bonté. Approchons-nous avec confiance du côté de Jésus ; entrons-y. » 1, 14, 657. — « Il a voulu montrer l'amour de son cœur par l'ouverture de son côté. » 3, 14, 690.

Cette dernière expression est, nous l'avons vu, la formule fondamentale de la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous la retrouvons dans un poème du moyen âge, intitulé *Philomena* (forme populaire de *Philomela*), que l'on attribue également à saint Bonaventure, mais qui ne paraît pas non plus être de lui[2]. « Enfin, il t'a découvert son cœur si tendre, pour te faire connaître combien il t'a aimé :

1. Je traduis moi-même sur le texte latin, édition Vivès. Paris, 1868, t. XII. Cf. *Aiguillon d'amour..*, traduit en français par le P. Ubald d'Alençon, 1910, c. xiv, p 83 et 86 ; c. iv, p. 33 ; c. xiii, p. 75. Le P. Ubald suit l'édition de Quaracchi, où manquent le 3e et le 5e texte.

2. Voir *S. Bonaventuræ Opera omnia*. Quaracchi, 1898, t. VIII. *Prolegomena*, c. ii, art. 1, § 7, n. 2, p. civ-cv, cf. p. 669, note 3,

Demum suum dulce cor tibi denudavit,
Ut sic innotesceret quantum te amavit[1]. »

Au mouvement franciscain, nous devons rattacher sainte Marguerite de Cortone (1242-1297), la grande pécheresse qui devint tertiaire de Saint-François; la B. Angèle de Foligno (1248-1309); la B. Baptiste Varani, Clarisse (1458-1527). On pourrait joindre sainte Françoise Romaine (1384-1440), qui fut tertiaire de Saint-François avant de devenir fille de Saint-Benoît, dans un monastère qu'elle avait fondé; la B. Jeanne de France (1464-1505), qui fut du tiers-ordre de Saint-François avant de fonder les Annonciades; mais celles-ci viendront mieux ailleurs.

Notre-Seigneur apparut un jour à sainte Marguerite de Cortone (1247-1297), et lui dit : « *Mets tes mains sur les plaies de mes mains*. Elle n'osait, et lui disait : *Non, Seigneur*. Soudain s'ouvrit la blessure du côté, et, dans cette ouverture, elle vit le cœur de son Sauveur. Dans ce transport (*in quo excessu*), elle embrassait son Seigneur crucifié, et était enlevée par lui au ciel[2]. »

1. Strophe 67, Édition de Quaracchi, t. VIII, p. 672; édition Vivès, t. XIV, p. 165. On pourrait citer aussi les strophes suivantes, surtout la seconde :

Cor ignavi siquidem minime perpendit
Ad quid Christus optimum suum cor ostendit
Super alas positum crucis; nec attendit
Quod reclinatorii vices hoc prætendit.

L'idée du cœur de Jésus comme *reclinatorium* (couchette?) se trouve dès le XIe siècle. Elle se rattache à saint Jean reposant sur la poitrine du Sauveur. Le texte latin de Tauler nous offre, dans le même sens, le mot *pulvinar* (oreiller, coussin).

2. Vie, par son confesseur, c. VI, n. 152, *Acta Sanctorum*,

Un autre jour, Notre-Seigneur lui dit : « *Ma fille, m'aimes-tu?* Elle répondit : *Non seulement je vous aime, Seigneur, mais je vous désire, et je voudrais, si vous l'agréiez, être dans votre cœur.* Et le Seigneur : *Pourquoi,* lui dit-il, *veux-tu entrer dans mon cœur et n'entres-tu pas dans la blessure de mon côté?* Et Marguerite reprit : *Seigneur Jésus, si je suis dans votre cœur, je serai dans la blessure du côté*[1]. »

Un jour qu'elle priait pour les Pères de son âme, Notre-Seigneur lui dit : « Dis à mes Frères Mineurs, que leurs âmes ne tardent pas à entrer en moi par l'amour ; car ainsi j'entrerai dans leurs âmes par la grâce. Dans cette vue, qu'ils commencent par ma crèche, et qu'ils conduisent leur méditation... jusqu'au supplice final de ma passion. A chaque étape de mes souffrances, qu'ils considèrent l'amour de mon cœur brûlant[2]. »

La B. Angèle de Foligno (1248-1309) s'occupe plus, elle aussi, de la blessure du côté que du cœur proprement dit. Certains traits pourtant sont à relever. Un jour, dit-elle, « j'eus un songe, où me fut montré le cœur du Christ, et il me fut dit : *Dans ce cœur il n'y a point de mensonge; tout y est vrai*[3]. » Un autre jour, entre autres explications

.. VI, février t. III, ad diem 22, p. 335. Texte latin dans Franciosi, col. 208.

1. Vie, c. v, n. 131, l. c. 330, Franciosi, 208.

2. Vie, c. ix, n. 285, l. c. p. 351 ; dans Franciosi, 209.

3. Vie, par Arnaud, son contemporain, c. i, n. 27, *Acta Sanctorum*, t. I, janvier t. I, ad diem 4, p. 189. Franciosi, 229. Cf. *Le livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno*, traduit par Ernest Hello, avec *Avertissement* de Georges Goyau,

sur ses souffrances, Jésus lui dit : « Pour les péchés de ton cœur (entendez les péchés intérieurs, d'envie, de colère, etc.), j'ai eu le cœur et le côté percés d'une lance aiguë, et il en est sorti un remède souverain contre toutes les passions et péchés du cœur[1]. »

Plus expressives encore, et vraiment dignes de sainte Marguerite-Marie, sont les visions de la B. Baptiste Varani, Clarisse (1458-1527)[2]. C'est elle qui parle, dans une relation écrite en 1491 : « Ce n'est pas merveille, mon très doux Jésus, que j'eusse envie d'entrer dans votre cœur. Car vous m'y aviez déjà montré mon nom écrit en lettres d'or. Oh! qu'elles me paraissaient belles dans votre cœur empourpré, les lettres d'or, en capitales anciennes, qui signifiaient : *Je t'aime, Camille*[3].

5e édition. Paris, 1914, p. 53. — La sainte ajoute une explication, dont on ne voit pas bien le rapport avec la parole de Jésus : « Et hoc videbatur mihi quod acciderat, quia ego feceram quasi truffas de quodam prædicatore. » Le P. Henri traduit : « Je compris alors que cette vision m'était donnée pour me montrer la témérité que j'avais eue de critiquer ce qu'un prédicateur avait dit en chaire sur les mystères du Sacré-Cœur de Jésus. » Il conclut que la dévotion rencontrait çà et là, des oppositions. C'est aller plus loin que les textes. — Cette idée de vérité revient souvent chez la B. Angèle. Rappelons seulement la page sur l'amour vrai, avec le mot de Jésus : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée. » Hello-Goyau, c. 33, p. 138.

1. Vie, c. VI, n. 107; *Ibid.*, p. 203; Franciosi, 229. Cf. Trad. Hello, c. XXXV, p. 151.

2. Voir comtesse de Rambuteau, *La B. Varani, Princesse de Camérino, et Religieuse franciscaine*, Paris, 1906 On trouvera là, librement traduits sur le texte italien de la Bienheureuse, presque tous les passages retraduits littéralement ici sur le texte latin des Bollandistes. Mme de Rambuteau renvoie, pour le texte italien, à : *Le Opere spirituali della Beata Battista Varani*. Camerino, 1894.

3. Elle s'appelait Camille de son nom de baptême.

Et vous m'avez présenté ce spectacle, parce que je ne pouvais comprendre que vous eussiez pour moi un tel amour ; et vous vous excusiez en disant que vous n'y pouviez rien, parce que vous me portiez écrite dans votre cœur ; et, relevant votre bras glorieux, vous me faisiez lire les mots que j'ai dits. » De là, chez elle, un désir ardent « de se perdre dans la mer immense des peines où fut noyé le cœur de Jésus... Ce désir la tint deux ans dans la prière et la méditation... jusqu'à ce qu'elle fut admise enfin *in sacerrimum thalamum myrrhati cordis Jesu Christi, veri solique maris amarissimi, omni tam angelico quam humano intellectui innavigabilis*[1]. » Elle entend par cette « chambre sacrée du cœur embaumé de myrrhe », par cette « mer d'amertume que ne saurait traverser aucune intelligence ni angélique ni humaine », les douleurs immenses et sans bornes du Sacré-Cœur. Nous sommes en plein, on le voit, dans le monde où se meut la pensée de sainte Marguerite-Marie. Ce sont presque les mêmes termes. Ce qui suit rappelle également telle lettre de la bienheureuse Visitandine au P. Croiset. « Une révélation merveilleuse que je veux que vous demandiez à Dieu (elle écrit à son fils spirituel), c'est qu'il vous fasse connaître ce que vous êtes, ce que vous pouvez, ce que vous savez, ce que vous méritez ; car sans cette révélation nul ne peut atteindre la perfection. Ce

1. Vie, par elle-même, c. IV, n. 29 et 30, *Acta sanctorum*, t. XX, mai, t. VII ad diem 31, p. 478 ; dans Franciosi, col. 292. Cf. comtesse de Rambuteau, p. 75-77.

secret ne s'apprend pas ailleurs que dans la sacrée poitrine du Christ Jésus; et il ne le dit pas à tous[1]... Veillez donc, âme chérie, avec tout le soin possible, à être humble de cœur (*humilis ex animo*), charitable, pieux, doux, les yeux fixés, comme sur un miroir, sur le cœur très pur du doux Jésus, et vous y rendant semblable, si vous désirez sa très douce familiarité et son amitié si honorable. C'est dans ce cœur, dans cette poitrine sacrée, que votre mère[2] a puisé tout ce qu'elle a de bien, tant au dehors qu'au dedans. La douce poitrine de ce tout aimant Jésus a été son école : c'est là qu'elle a appris, car c'est là qu'elle a étudié. Là on ne lit que vérité, mansuétude, compassion, douceur, joie du cœur et bonheur intime; là on ne trouve qu'amour et charité pour le prochain. O cœur divin! je ne puis m'empêcher de vous nommer, car elle s'est vue écrite en vous, en lettres d'or, éclatantes et belles. Entrez là, ô âme, si vous voulez être bientôt parfaite. C'est là la route courte, cachée, sûre et infaillible, par laquelle marche et a marché votre mère : suivez-la donc[3]. » « Il y a, disait-elle encore, la même différence entre celui qui s'exerce à méditer les douleurs intimes (*mentalibus*) du Christ et celui qui s'arrête à celles de sa seule humanité[4], qu'il y en a entre le miel ou le baume qui est dans le vase, et les quelques gouttelettes qui humectent le vase au dehors. Celui

1. Supplément à la Vie, c. II, n. 10, p. 494; Franciosi, 293.
2. C'est elle-même que la Bienheureuse désigne ainsi.
3. Supplément à la Vie, c. II, n. 14, p. 495; Franciosi, 293.
4. Il faut entendre ici les douleurs extérieures et corporelles.

donc qui désire goûter la passion du Christ ne doit pas se contenter de promener sa langue sur le bord extérieur du vase, c'est-à-dire les plaies et le sang qui adhèrent à ce vase sacré de l'humanité du Christ... Qu'il entre dans le vase même, j'entends le cœur du Christ béni, et là il sera rassasié, au-delà même de ses désirs... Tout esprit n'est pas apte à naviguer sur cet océan... Mais Dieu en rend capable celui qui le désire et le cherche en vérité[1]. »

Les mystiques franciscaines finissent, on le voit, vers la fin du XV[e] siècle ou les commencements du XVI[e], par nous introduire en pleine dévotion au cœur de Jésus. Quelques prédicateurs, dont nous avons les écrits, en ont également parlé. Les deux principaux sont frère Ubertin de Casal, l'ardent chef des Spirituels vers la fin du XIII[e] siècle, et saint Bernardin de Sienne, l'aimable apôtre de la dévotion au nom de Jésus. Dans son livre sur la Passion, écrit en 1305, qu'il intitule *Arbor vitæ,* Ubertin parle souvent des douleurs cordiales, *cordiales dolores,* de Jésus. Il aime à étudier les souffrances intimes du cœur divin. Il raconte que lui-même, dans ses méditations sur la Passion, buvait l'eau qui coulait de la source ouverte de ce cœur, et comment « l'Esprit de Jésus l'occupa pendant quatorze ans de l'extérieur de Jésus, *circa forinseca Jesu* », avant de l'introduire « aux perfections profondes de son âme, et aux douleurs inestimables de son cœur ». Il aimait « à se plon-

1. Révélations, n. 21, *Acta Sanctorum,* l. c. p. 492; Franciosi, col. 294. Comtesse de Rambuteau, p. 103.

ger dans cet abîme des souffrances du cœur divin ». Il nous dit, en termes fort semblables à ceux de la B. Marguerite-Marie, « la douleur amoureuse du divin cœur durant toute sa vie, comment il reçut la croix dès le sein de sa mère et la porta toujours dans son cœur ». Plus que l'étude de la vie extérieure de Jésus, il goûte celle de sa vie intime, et le don spécial du Saint-Esprit « à ceux qui, dans la ferveur d'un amour séraphique, sont introduits aux sentiments cordiaux de la perfection du cœur de Jésus ». Il nous décrit Jésus allant au calvaire « plein d'amour, le cœur brûlant d'ardeur pour accomplir le mystère de la rédemption, que pendant trente-trois ans... il avait accompli dans son cœur, et exprimant par des signes extérieurs l'amour intime de son cœur ». Les paroles de Jésus en croix « venaient de l'abondance de son cœur... Il y avait, dans ce cœur, une ardeur d'amour inextinguible, une douleur d'amertume incompréhensible, une vigueur de courage indomptable [1]. »

Le P. Henri de Grèzes, p. 112, interprète ainsi la doctrine de frère Ubertin :

« La vie de Jésus-Christ se résume en ces deux mots : amour et sacrifice. Il m'a aimé, dit l'Apôtre, et, par amour, il s'est sacrifié pour moi : *Dilexit me et tradidit*. Le sacrifice apparaît dans toute la vie extérieure du Sauveur, et son expression la plus

1. L. IV, c. 19, col. 2. Texte latin dans le P. Henri de Grèzes, p. 124. Les autres textes, *ibid.*, p. 110-124. Cf. Frédégand Callaey, *Études sur Ubertin de Casal*, dans *Recueil de travaux... publié par l'Université de Louvain*, 28e fascicule, p. 87-90. Paris, 1911.

haute fut l'immolation du Calvaire. Mais ce sacrifice n'était que le *Sacrement,* c'est-à-dire, le signe visible et sacré du sacrifice invisible qui s'était accompli et ne cessait de s'accomplir dans le Cœur de Jésus tout brûlant d'amour. C'est donc à cet auguste sanctuaire qu'il nous faut aller, si nous voulons avoir l'intelligence de la vie immolée du Sauveur et de ses mérites infinis. Nous ne comprendrons le martyre du corps de Jésus qu'en étudiant affectueusement le martyre de son Cœur. »

J'ai peur que l'interprète n'ait un peu mis du sien, au moins dans l'expression, et n'ait modernisé son auteur. Mais le fond reste exact, comme le montrent les textes que nous avons cités. Ajoutons celui-ci, où l'âme dévote est invitée à faire comme Marie : « La lance salutaire... a fait un trou dans la pierre, une retraite dans la muraille, comme un séjour de colombe. Lève-toi donc, Vierge bienheureuse, seule et unique colombe toute belle du bien-aimé Jésus ; fais ton nid à l'ouverture du trou, dans le cœur ouvert et le côté de ton Christ... Et toi, fils dévot de la Vierge Mère, entre avec la Vierge toute dévote dans les secrets du cœur de Jésus, que la lance t'a cruellement ouvert, et là complète ce qui manque à la passion du Christ, en goûtant avec la Vierge les douleurs des blessures du Sauveur [1]. »

Ne prêtons pas à frère Ubertin plus qu'il n'en a dit. Si le symbolisme du cœur n'est pas très

1. L. IV, c. 24. Franciosi, col. 223.

marqué chez lui, la mention du cœur est fréquente comme siège des sentiments et des vertus du divin Maître, comme centre de sa vie intime et particulièrement de son amour, comme lieu de repos pour l'âme contemplative et d'union intime avec Jésus, comme principe amoureux de tous les travaux et souffrances du Christ.

Saint Bernardin (1383-1446) est plus près de notre dévotion, à en juger par certains passages de ses sermons : « O amour, qui faites fondre toute chose, dans quel état, pour notre rançon, vous avez laissé notre Ami? Pour que le déluge d'amour inondât tout, les grands abîmes ont rompu leurs digues, je veux dire les profondeurs du cœur de Jésus : la lance cruelle a pénétré jusqu'au fond, sans rien épargner. L'ouverture du côté nous fait connaître l'amour du cœur de Jésus jusqu'à sa mort, et nous invite à marcher vers cet amour ineffable qui l'a fait venir à nous (*ad illum ineffabilem amorem ingrediamur, quo ille ad nos processit*). Allons donc à son cœur, cœur profond, cœur secret, cœur qui pense à tout, cœur qui sait tout, cœur qui aime, ou plutôt qui brûle d'amour. La porte est ouverte : comprenons par là la vivacité de son amour [1]; et, le cœur conforme au sien, entrons dans ce secret, caché jusque-là et dévoilé, pour ainsi dire, à sa mort, par l'ouverture du côté [2]. »

1. Le texte latin est obscur : *Apertam portam intelligamus saltem in amoris vehementia.*

2. Serm., 51, pour le vendredi saint, p. 2, éditiou de Venise 1745, t. I[er], p. 263, art. 2, c. III; dans Franciosi, col. 270-271. Le

Il disait, un peu auparavant, dans le même sermon : « Jésus en croix était tout brûlant d'amour pour nous... et il s'occupait de notre salut... N'avait-il pas dit : *L'homme de bien tire le bien du bon trésor de son cœur*. Donc, du bon trésor de son cœur, qui est l'amour, il avait toujours tiré le bien, mais il prodigua l'excellent, quand, par amour pour nous, il était suspendu en croix. Là il montra que son cœur était une fournaise de la plus ardente charité, pour enflammer, pour embraser pleinement, efficacement le monde entier [1]. » Dans un autre sermon, il s'exprimait ainsi : « Le cœur de Jésus, à cause de son ardent amour, à quoi peut-on mieux le comparer qu'à un encensoir plein de charbons enflammés [2]? »

Le grand mystique Henri de Herp (Harphius), qui mourut vers 1478, ne fait guère que répéter, et souvent dans les mêmes termes, ce qu'avaient écrit ses devanciers sur la plaie du côté, les sacrements qui en sortent, etc. Ce qu'il dit du Sacré-Cœur coïncide à peu près, pensée et expression,

détail de la pensée est obscur, dans le texte tel que nous l'avons, et je ne me flatte pas d'avoir tout compris. Chose curieuse, ce texte se trouve presque mot pour mot, ainsi que tout le développement dont il fait partie, dans l'*Opus in Quatuor Evangelia* du B. Simon de Cascia, que nous citerons bientôt. Voir Franciosi, col. 339-341. Le sens est plus clair dans le texte de Simon : *Et per apertam portam fiamus saltem in amoris vehementia cordiformes et mente intremus ad secretum...* Peut-être Bernardin ne veut-il pas dire autre chose.

1. Serm. 51, p. 2, art. 1er. Edition de Venise, t. Ier, p. 252 Dans Franciosi, col. 270.

2. Serm. 56, In Parasceve, 3e p. art. 2, c. III; éd. de Venise, 1745, t. II, p. 370; Franciosi, 272.

avec Ludolphe le Chartreux, soit que Harphius ait copié Ludolphe, soit que les deux aient puisé à la même source. Il a pourtant quelques traits à lui : « Que la volonté de Dieu nous soit agréable en tout et par dessus tout, puisque le cœur du Christ a été blessé pour nous d'une blessure d'amour, pour que, par un retour d'amour, nous puissions par la porte du côté entrer jusqu'à son cœur, et là unir tout notre amour à son divin amour. Et comme des métaux divers fondus au feu et unis ensemble passent en une autre substance unique, ainsi l'homme doit fidèlement fondre tous ses désirs dans l'amour du Christ [1], et les ordonner vers Dieu... Apprends, âme fidèle, de quel amour brûlait Jésus, puisque l'ample enceinte du cœur s'est trouvée trop étroite, et que la flamme de l'amour a dû s'échapper par les plaies béantes du corps [2]. »

A ces textes et à ces faits il faut joindre un mot sur ce que la famille franciscaine a fait par l'image pour familiariser les âmes avec le Sacré-Cœur. On sait comment on s'habitua peu à peu à représenter la plaie du côté par une image du cœur, et comment autour de cette image du cœur, on groupa,

1. Il y a dans le texte : *amore Christi fundare*, qui, au premier abord, ne donne pas tout à fait le même sens; mais en y regardant de près, il me semble qu'il y a là une idée de fusion. Peut-être faudrait-il lire *fundere,* ou entendre *fundare* au même sens.

2. *Theologia mystica*, l. I, c. XVIII, édition de Brescia, 1601, p. 50 et 51; dans Franciosi, col. 280. Voir ci-dessous, § 5, Ludolphe le Chartreux.

de mille façons ingénieuses, les autres plaies [1]. Ainsi l'attention était de plus en plus concentrée sur le cœur blessé. En propageant la dévotion aux cinq plaies et les multiples images, ils préparaient le terrain à notre dévotion [2].

IV

Les Dominicains.

Sainte Catherine de Sienne. Tauler et les écrits taulériens. Le B. Henri Suso. Dominicaines de Colmar. La B^se^ Christine de Stommeln. Dominicaines de Schönensteinbach. L'office des cinq plaies et de la plaie du côté.

Sans revenir ici sur sainte Catherine de Sienne, dont il a déjà été parlé, nous trouvons, chez les écrivains et chez les mystiques dominicains, bien des traits sur le Sacré-Cœur.

Jean Tauler (1294-1361) en a souvent fait mention dans ses sermons. On cite sous son nom d'autres textes, plus touchants encore que ceux des sermons, mais ils sont tirés des *Exercices sur la vie et la passion de Notre Sauveur Jésus-Christ,* qui, d'après le P. Denifle, ne seraient pas de lui. Expliquant, dans un sermon, comment toute la vie du chrétien doit être pleine de la pensée de Jésus, il veut qu'on s'endorme sur ce cœur san-

1. Voir Grimoüard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur*, p. 40 et suivantes.
2. Voir, outre Grimoüard de Saint-Laurent, l. c., le P. Henri de Grèzes, p. 292 et suivantes.

glant : *Si dormit, super cor illius cruentum sese reclinet*[1]; et que ce cœur nous soit comme un oreiller, *corque suavissimum pulvinar*[2]. Il fait dire à Notre-Seigneur : « Il eût été plus cruel à mon cœur que ma mort si dure, s'il était resté dans mon cœur ne fût-ce qu'une gouttelette de sang et d'eau que je n'eusse versée de ce cœur embrasé pour le salut de l'homme. Car de même que le sceau met sa forme sur la cire, ainsi la force de l'amour dont j'ai aimé l'homme a imprimé en moi, dans mes mains et dans mes pieds, dans mon cœur même, l'image de l'homme, de sorte que je ne puis cesser de penser à lui[3]. » Il veut que le disciple du Christ « se retire tout entier dans le cœur amoureux et très doux de Jésus, dans la chambre délicieuse de l'Époux (qu'il a ouverte lui-même à tous ceux qui veulent bien lui donner leur cœur pour les y embrasser des bras... de son amour...), et que là il apprenne à se renoncer de toute façon... comme le Seigneur voudra et comme il plaira à son divin cœur[4]. »

S'il est beaucoup parlé du Sacré-Cœur dans les Sermons de Tauler, c'est peut-être plus et mieux

1. *In Dominic.* IV *Adventus sermo* 2. Voir *D. I. Thauleri clarissimi atque illuminati Theologi sermones... reliquaque... opera omnia*, Paris, 1623, p. 39. Dans Franciosi, col. 242, d'après l'édition de Venise, 1556. Cf. Noël, *Œuvres complètes*, t. Ier, p. 292, 1911.

2. *In Dominic.* XV *post Trinit. Sermo* 1. Ibid. p. 449; Franciosi, l. c.; Noël, t. IV, p. 83.

3. *In S. Pauli commemoratione. Ibid.* p. 570; dans Franciosi, col. 243; Noël, t. V, p. 137.

4. *In Assumptione. Ibid.* p. 593; dans Franciosi, col. 243, Noël, t. V, p. 201.

encore dans des *Exercices sur la vie et la passion de Notre Sauveur Jésus-Christ*. Après avoir dit le mystère de l'eau et du sang sortis du côté percé, l'auteur ajoute : « Le côté du Christ a été percé non loin du cœur, pour nous ouvrir l'entrée de ce cœur... On voit son amour incompréhensible : il se donne tout entier pour nous : il ne garde rien dans son cœur qu'il ne nous le donne. Qu'a-t-il pu faire davantage pour nous? Son cœur même, il nous l'a ouvert, comme sa chambre secrète, pour nous y introduire, comme son épouse de choix... Il nous a donné son cœur cruellement blessé, pour y faire notre demeure, jusqu'à ce que pleinement purifiés, sans tache, conformes à son cœur, nous soyons capables et dignes d'être emmenés avec lui dans le cœur divin du Père. Il nous donne son cœur pour notre demeure, et en retour il nous demande le nôtre pour s'y reposer[1]. » Il s'agit ici du cœur de chair, du cœur blessé ; mais il est considéré symboliquement, comme le montre le rapprochement avec le cœur de Dieu. Nous sommes donc bien ici en face de la dévotion au Sacré-Cœur. La suite est très belle, dans le même sens.

Surius a mis, à la suite des œuvres de Tauler, un opuscule anonyme, intitulé *De decem cæcita-*

1. *Exercitia de vita et passione Salvatoris Nostri J.-C.*; dans Franciosi, col. 244-247, édition de Cologne, 1706. — Le P. Jacques Talon, de l'Oratoire, traduisit ces *Exercices* en 1669 (approbation de Bossuet). J'ai eu sous les yeux la 3e édition de cette traduction, 1693. Le passage traduit, c. LIII, se trouve à la p. 385. Le P. Noël en a donné une traduction nouvelle, *Œuvres complètes de Jean Tauler*, t. VI et VII, 1912, 1913. Voir t. VII, p. 181.

tibus, Des dix aveuglements. L'œuvre n'est sans doute pas du grand mystique lui-même, mais elle est suivant sa manière et pleine de son esprit. C'est un traité des principaux obstacles à la perfection de l'âme et à son union avec Dieu. Or, à la fin du traité, c. xx, il y a, comme en épilogue, un « triple exercice divinement révélé, qui contient en bref toute la perfection de la sainteté ». Le premier revient à la pratique parfaite du devoir d'état, en y mettant l'esprit intérieur; le second, à l'examen attentif de sa conscience avec contrition et ferme propos; le troisième à la dévotion dans le service de Dieu, suivant son bon plaisir. Ici, le grand moyen est de méditer la vie et la passion du Christ, en y étudiant l'immense amour qui s'y manifeste, et agissant en conséquence; puis on apprend à vivre en Dieu par la foi, l'espérance et la charité. Cette vie amoureuse en Dieu se pratique excellemment par l'exercice des cinq plaies, qui nous fait passer par l'humanité pour aller à la divinité. Dans la plaie des pieds on jette toutes ses misères pour que ce soit fini du péché; à la plaie des mains, on se jette en Dieu, et on reçoit Dieu en soi, méditant combien Dieu nous a aimés et ce qu'il a fait pour nous, s'efforçant de répondre à son amour et à ses bienfaits par un amour dépouillé, par un amour pur, par un amour vif et efficace qui ramène tout à la gloire du divin Ami. « Paré de ce triple amour, plein d'une charité ardente, vous vous recueillerez, et vous irez au cœur de Jésus : c'est un trésor immense, une source de bonté et de cha-

rité infinie. Vous y entrerez par les quatre exercices que voici. » Le premier est l'offrande totale de soi-même, la remise en Dieu, ce que nous appelons maintenant la consécration au Sacré-Cœur. Le second est la demande de toutes sortes de grâces, surtout de Dieu même. Le troisième, le désir de lui devenir conforme dans ses souffrances et ses humiliations, dans ses vertus, surtout dans son amour, pour se transformer ainsi en lui. Le quatrième est l'union, avec désir et prière pour que cette union devienne toujours plus étroite et plus pleine. « Ainsi uni à lui, vous irez à la divinité même... et vous vous plongerez si profondément en votre Dieu si doux, que les créatures ne vous retrouvent pas comme créature, et là vous désirerez être absorbé en lui et à votre tour l'absorber lui-même, puisqu'il n'est qu'une montagne ou une mer immense d'amour et de bonté... Et si, pendant que vous êtes ainsi dans le cœur de Jésus, la divinité vous absorbe, vous serez heureux. » Et c'est, conclut l'auteur, « ce qui est arrivé, il n'y a pas longtemps, à un ami caché de Dieu[1] », qui a fait ce triple exercice. Le cœur de Jésus n'est nommé que deux fois dans cet exercice. Mais il y tient plus de place qu'il ne semblerait d'abord. L'union à Dieu est le but suprême; mais Jésus est la voie. En s'attachant à lui, en se plongeant dans les plaies de ses pieds et de ses mains, on se prépare à l'union intime avec lui; mais c'est dans la

1. *D. I. Thauleri... sermones... reliquaque... opera omnia.* Paris, 1623, p. 806-905.; Noël, t. VII, p. 504 sqq.

plaie du côté, c'est dans le cœur qu'elle s'achève. Et voici que cette union avec le Dieu fait homme conduit l'âme plus haut encore, dans l'intime de la divinité : du cœur de l'Homme-Dieu nous arrivons comme au cœur de Dieu. C'est la voie souvent indiquée par les ascètes et les mystiques du moyen âge, et nous avons pu en saisir les traces dans notre revue trop rapide. L'auteur que nous venons d'analyser en a bien marqué les étapes, et insinué l'importance spéciale de la halte dans le cœur de Jésus. Or, ce qu'il dit revient à ce que nous avaient fait entendre les premiers textes précis sur la dévotion au Sacré-Cœur, celui notamment de Guillaume de Saint-Thierry, quand il nous présentait le cœur de Jésus comme le Saint des saints où Dieu reposait, comme l'urne d'or qui contenait la manne de la divinité[1]. Et c'est dans le même sens que la B. Marguerite-Marie entendait la dévotion quand elle écrivait à la Mère Greyfié : « Il m'a donné à connaître que son sacré Cœur est le Saint des saints, le Saint d'amour, qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le médiateur entre Dieu et les hommes[2]. » Ainsi le mouvement de la dévotion est toujours et partout le même. C'est ce qui se dégage de toute cette étude. Mais il était peut-être utile de nous arrêter un moment dans notre course hâtive pour le faire remarquer.

1. Voir ci-dessus, c. I, § 2, p. 205.
2. Lettre XXXIII (XXXIV), *Vie et Œuvres*, t. II, p. 68 (105) ; G. XXXVII, 300. Voir ci-dessus, 1re partie, c. II, § 7, p. 43.

Il y a des traits tout semblables dans les œuvres du B. Henri Suso (1300-1366). Il fait dire à Jésus : « Considérez tous les cœurs, et voyez si jamais un seul a été rempli d'amour comme l'a été le mien. J'aurais voulu, à la place de tous mes membres, n'en avoir qu'un seul, le plus noble, le cœur, et j'aurais désiré que ce cœur fût transpercé, fût détruit, déchiré, partagé en morceaux, j'aurais voulu que rien ne restât en moi qui ne fût donné pour vous témoigner mon amour[1]. » Et un peu plus loin : « Il faut que tu entres par mon côté ouvert dans mon cœur blessé d'amour, que tu t'y enfermes ; il faut que tu y cherches une habitation, que tu y demeures. Je te purifierai alors dans l'eau vive, et je te colorerai en rouge avec mon sang ; je m'attacherai et je m'unirai à toi éternellement. » L'âme fidèle répond : « Seigneur, aucun aimant n'attire le fer avec autant de force que l'exemple de vos aimables souffrances attire les cœurs pour les unir au vôtre[2]. »

Ce qu'écrivaient Tauler et Suso, des mystiques dominicaines le réalisaient. Nous avons déjà parlé de sainte Catherine de Sienne, nous pouvons signaler des cas moins connus.

Il y avait à Colmar un couvent de Dominicaines fort dévotes à la Passion du Sauveur et à ses plaies sacrées. Dans les notices écrites par l'une d'elles,

1. *Le livre de la sagesse*, c. IV ; dans *Œuvres mystiques du B. Henri Suso*. Traduction nouvelle, par le P. G. Thiriot, O. P., t. II, p. 28-29. Paris, 1899.
2. *Ibid.* c. XVIII, page 130.

Catherine de Guebwiller, sur plusieurs de ses sœurs, qui vécurent là entre 1250 et 1330, on voit que, dans la plaie du côté, elles trouvèrent plus d'une fois le cœur divin. L'une d'elles, Gertrude de Saxe, fut montrée au Prieur du monastère comme étant dans le cœur de Jésus sur une image merveilleuse du crucifix. Comme il s'en étonnait, le Crucifix lui dit : « Mon fils, l'homme peut m'être uni bien plus intimement que vous ne sauriez croire ; je cache dans le trésor le plus secret de ma divinité l'homme que j'ai créé. » Un jour que Gertrude était en oraison depuis plusieurs heures, tourmentée d'une soif brûlante, elle finit par s'assoupir. Alors il lui sembla qu'on plaçait devant elle un vase rempli jusqu'au bord d'une eau fraîche et limpide, et une voix lui disait : « Désaltérez-vous, ma fille, buvez de cette eau dont la source est dans mon cœur. » Elle but, et, lorsqu'elle se réveilla, sa soif était apaisée[1].

La B. Christine de Stommeln, près Cologne (1230-1312), quand le démon la menaçait de lui ôter la vie, s'adressait au cœur de Jésus : « Seigneur Jésus... je vous en prie... par votre très doux cœur, broyé pour notre amour, si c'est votre bon plaisir que ces malins esprits me donnent la

1. *Les mystiques d'Unterlinden à Colmar. Notices écrites par l'une d'elles, et publiées par le Vte de Bussières*, p. 165 et 222 ; dans Franciosi, col. 235-6. — Je ne saurais dire, n'ayant pas le texte original, s'il s'agit là du cœur proprement dit, ou seulement de la poitrine. De notre point de vue, cela fait une différence, bien que, dans aucun des deux cas, la pensée du cœur ne soit absente.

mort, recevez en paix mon cœur troublé et affligé, gardez-le miséricordieusement, dans votre très doux cœur[1]. » Après ces luttes terribles, Notre-Seigneur « survenait à l'improviste et pressait sur son cœur très doux le cœur de son épouse[2] ».

Le P. Denifle a trouvé, dans un ms. du xve siècle, d'autres preuves de la dévotion au Sacré-Cœur chez les Dominicaines d'Alsace au xve siècle. Sœur Claire d'Ostren († 1447), du Monastère de Schönensteinbach, disait : « Chaque jour, je m'enferme en un triple château. Le premier est le cœur tout pur et virginal de la noble Vierge Marie, contre toutes les attaques de l'esprit malin; le second est le cœur tout bon de notre aimable Seigneur Jésus-Christ, contre toutes les attaques de la chair; le troisième est le saint sépulcre, où je me cache auprès de Notre-Seigneur contre le monde et toutes les créatures nuisibles. » De sœur Claire Foeltzin, même monastère († 1421), il est dit : « Elle avait grâce particulière et spéciale dévotion au bon, doux et suave cœur de notre aimable Seigneur et au saint nom de Jésus[3].

L'ordre entier de Saint-Dominique fut de bonne heure familiarisé avec l'idée du cœur blessé et avec le symbolisme qui s'y rattache. Le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour destiné

1. Sa vie, par Pierre de Dacie, O. P. son contemporain, dans *Acta sanctorum*, t. XXV, juin, t. V. ad diem 23, p. 299; cf. p. 323.
2. Ibid. p. 307; dans Franciosi, col. 231.
3. Communiqué par le P. Denifle au P. Nilles. Voir Nilles, t. II, p. 531, note.

à devenir la fête du Sacré-Cœur, ils faisaient l'office de la plaie du côté. Ils y chantaient :

Dulcis hasta, latus Dei
Te replevit sanguine ;
Dulcis mucro per cor Dei
Volvitur in flumine.
Sic salvantur omnes rei
Secreto Dei munere

Douce lance, le côté d'un Dieu
T'a toute couverte de sang ;
Le doux glaive à travers le cœur [divin,
Roule dans un flot de sang.
Ainsi sont sauvés les coupables,
Par un don mystérieux de Dieu.

Ils chantaient de même dans leur Office des Cinq plaies :

Si cor habes maculatum,
Inspice vulnus tam latum
Cordis ejus : illinc fluit
Unda quæ sordes abluit.

Si vous avez le cœur souillé,
Regardez la large blessure
De son cœur : de là coule
L'onde qui lave les souillures.

Dans la neuvième leçon de cet Office, ils lisaient : « Il a voulu aussi que son côté fût ouvert, pour nous donner accès à ce qu'il a de plus intime (*ad intima usque sua*). Car, quand le côté fut ouvert, le chemin fut frayé jusqu'au cœur du Seigneur. Que l'homme s'approche de ce cœur sublime[1] et que Dieu soit exalté en lui. Mais qui montera jusque-là ? Qui s'y reposera ? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur. Mais que le pécheur n'hésite pas. Si l'entrée ne lui est pas tout d'abord accessible, qu'il pleure à la porte, là d'où coule le sang, d'où sort l'eau ; les portes sont ouvertes : le

1. C'est le mot du psaume 63 : *Accedet homo ad cor altum.* On ne sait pas toujours si les auteurs, en utilisant ce texte, entendent « cœur profond » ou « cœur sublime ».

cri de ceux qui pleurent pénétrera sans peine jusqu'au cœur du Seigneur, etc.[1]. »

V

Les Chartreux.

Courant continu de dévotion. Ludolphe de Saxe. Deux Chartreux de Trèves. Jacques de Clusa. Un Chartreux de Nuremberg, etc. L'image.

Nous verrons bientôt, en étudiant Lansperge, la dévotion au Sacré-Cœur s'épanouir chez lui en prières, en pratiques, en exercices variés. Lansperge n'est pas un isolé chez les Chartreux. Avant lui, nous trouvons des indications très précises, des traces d'un courant continu. La théorie en est comme esquissée, en traits rapides mais nets, dans Ludolphe de Saxe, dit le Chartreux (1295-1378), qui, dans de pieuses considérations sur la plaie du côté, résume la tradition, et dit, en quelques mots, la nature et l'esprit de la dévotion : « Le cœur du Christ a été blessé pour nous d'une blessure d'amour, afin que nous par un retour amoureux nous puissions par la porte du côté avoir accès à son cœur, et là unir tout notre amour à son divin amour, de façon à ne faire plus qu'un même amour, comme il en est du fer embrasé et du feu. Car l'homme doit... ordonner tous ses désirs vers Dieu

1. D'après Franciscus Collius, *De Sanguine Christi*, l. 4, c. 7, p. 616, Milan, 1617; dans Franciosi, col. 611.

par amour pour le Christ... et conformer en tout sa volonté à la volonté divine, en retour de cette blessure d'amour qu'il reçut pour l'homme sur la croix, quand la flèche d'un amour invincible perça son très doux cœur... Rappelons-nous donc quel amour plus qu'excellent le Christ nous a montré dans l'ouverture de son côté en nous ouvrant par là large accès à son cœur. Hâtons-nous d'entrer dans le cœur du Christ, recueillons tout ce que nous avons d'amour pour l'unir à l'amour divin, en méditant sur ce qui vient d'être dit[1]. » Nous la voyons en acte dans leurs prières et leurs pratiques de piété. Voici une prière de dom Henri de Calkar, prieur de Strasbourg, dans la seconde moitié du XIVe siècle : « Très doux Jésus, je jette et je renferme dans votre cœur mes sens, les puissances de mon âme, mes pensées, mes affections. Je les ensevelis à tout jamais dans votre cœur, afin que je sois et demeure tout entier avec vous pendant l'éternité[2]. »

Vers le même temps, un Chartreux de Trèves, dont le nom n'est pas connu, écrivait : « Afin d'attirer dans votre âme, de plus en plus, le feu du divin amour, sachez que le cœur sacré, le tendre cœur de Jésus, est rempli pour vous d'un amour naturel et divin... vraiment immense, sans mesure comme sans fin... N'est-ce pas une chose surpre-

1. *Vita Christi*, 2e partie, c. 64, n. 14; dans Franciosi, col. 250. On peut voir tout le passage en français dans le *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens auteurs Chartreux*. Veille, p. 29-35.
2. *Mois du Sacré-Cœur*, p. 295.

nante et bien digne de larmes amères, de voir que l'on rencontre si rarement et si peu, même dans le cœur de beaucoup de bons chrétiens, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ?... Ah! si... votre cœur, dès cette vie, recevait, pour aimer Jésus, un petit rien de l'amour dont le cœur de Jésus brûle pour vous, votre cœur ne le pourrait contenir; mais, embrasé soudain par une fournaise brûlante, il prendrait flamme, il se déchirerait, il se briserait[1]. »

Un autre Chartreux de Trèves, dom Dominique, né en 1384 ou 1388, mort en 1461, insiste plus encore et précise davantage. « Si vous voulez parfaitement et facilement vous purifier de vos péchés, vous délivrer de vos passions, vous enrichir de tous les biens... mettez-vous à l'école de l'éternelle charité (où le Maître est le Saint-Esprit). Remettez, plongez souvent en esprit... tout votre cœur et votre esprit... dans le cœur très doux de Notre-Seigneur Jésus-Christ... en croix. Ce cœur est plein d'amour... Par lui nous avons accès auprès du Père dans l'unité d'esprit; il embrasse d'un immense amour tous les élus... Vous élèverez votre cœur... vers ce cœur salutaire, après vous être tout d'abord recueilli en vous-même... Dans ce très doux cœur de Jésus on trouve toute vertu..., la source de vie, la consolation parfaite, la vraie lumière éclairant tout homme.., mais celui-là surtout qui a dévotement recours à lui en toute affliction et nécessité. Tout le bien qu'on peut

1. *Mois du Sacré-Cœur*, p. 42-45.

désirer, on le puise surabondamment en lui; tout salut et toute grâce nous vient de ce cœur très doux, non d'ailleurs. Il est le foyer de l'amour divin, toujours brûlant du feu de l'Esprit-Saint, purifiant, consumant, transformant en soi tous ceux qui lui sont unis et qui désirent s'attacher à lui. Or, comme tout bien nous vient... de ce très doux cœur de Jésus, ainsi devez-vous tout y rapporter..., tout lui rendre sans vous rien attribuer, sans vous reposer dans les dons de Dieu..., tout ramener à la source... Dans ce même cœur, vous confesserez vos péchés, vous demanderez pardon et grâce, vous louerez (*psalles*) et remercierez... C'est pourquoi vous baiserez fréquemment avec reconnaissance ce cœur très pieux de Jésus inséparablement uni au cœur divin, où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, une image, dis-je, soit de ce cœur, soit du crucifix. Vous aspirerez sans cesse à le contempler face à face, en lui confiant vos peines; de là vous attirerez dans votre cœur son esprit et son amour, ses grâces et ses vertus; à lui vous vous remettrez, dans les biens et dans les maux, en lui vous aurez confiance, à lui vous vous attacherez; en lui vous habiterez.., afin que lui en retour daigne faire sa demeure en votre cœur; là enfin vous vous endormirez doucement et reposerez dans la paix. Car quand les cœurs de tous les mortels vous tromperaient ou vous abandonneraient, ce cœur très fidèle jamais ne vous trompera ni ne vous abandonnera... Vous ne négligerez pas non plus

d'honorer dévotement et d'invoquer la glorieuse Mère de Dieu... et très douce Vierge Marie, afin qu'elle daigne vous obtenir du très doux cœur de son Fils tout ce qui vous sera nécessaire. En retour, vous offrirez tout au cœur de Jésus par ses mains bénies[1]. » Nous avons là, en germe, tout un manuel pratique de dévotion au Sacré-Cœur; l'image même n'est pas oubliée. Lansperge, qui a visiblement eu sous les yeux ces pages de son devancier, n'aura guère qu'à répéter et à expliquer ce qu'il y trouvait. Parfois il se contentera de le copier textuellement.

Jacques de Clusa (1386-1466), qui fut abbé Cistercien, avant d'être Chartreux à Erfurt, dit dans un de ses sermons : « Si notre amour pour Jésus se refroidit, regardons son côté percé et ouvert pour nous, et soudain le feu de la charité

1. En appendice dans *Exercitia D. Joannis Thauleri piissima super vita et passione Salvatoris nostri J.-C.* Lyon, 1556. La 1re édition latine est celle de Cologne, par Surius, le traducteur, 1548. Toute la page est souvent donnée comme de Lansperge. Ainsi fait le B. Jean Eudes, *Le Cœur admirable,* l. 12, c. 14 (*Œuvres complètes*, t. VIII, p. 283), en la rapportant au ch. 36 de la *Milice chrétienne.* Il suivait en cela dom de Roignac, chartreux, qui l'avait insérée dans sa traduction de la *Milice chrétienne ou le Combat spirituel,* Paris, 1671. Je ne saurais dire si quelque édition latine la donne comme de Lansperge. Dom Boutrais en a transcrit deux fois des extraits, d'après dom de Roignac, dans son *Lansperge*, p. 116-117, et dans le *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens auteurs Chartreux,* 15e jour, p. 91-96, toujours en l'attribuant à Lansperge; mais voir, ibid. 1er jour, p. 36-41, le passage intégral retraduit sur le latin et attribué à dom Dominique de Trèves. J'ai traduit, en abrégeant, sur le texte latin, donné par Franciosi, col. 275-276, complétant la référence d'après les indications de M. de La Bégassière, et corrigeant çà et là d'après une copie prise par lui.

embrasera de nouveau notre âme, parce que nécessairement un cœur entr'ouvert doit allumer le feu de l'amour dans l'âme qui le contemple, etc.[1]. »

Un autre Chartreux, dans un livre imprimé à Nuremberg en 1480, écrit : « Votre côté droit a été si profondément blessé par la lance du soldat que la pointe du fer pénétra jusque dans l'intérieur de votre poitrine et vint percer le milieu même de votre tendre cœur... O mon âme, entre dans le côté droit de ton Seigneur crucifié ; entre par cette blessure bénie jusqu'au fond du cœur tout aimant de Jésus transpercé par amour. » Suivent de belles effusions sur le cœur de Jésus ville de refuge, source intarissable de miséricorde et de grâce. Il continue : « Approche-toi donc et prends le breuvage de l'amour à cette source du Sauveur, afin qu'à l'avenir tu ne vives plus en toi, mais en celui qui a été crucifié pour toi. Donne ton cœur à celui qui t'a ouvert son cœur. » Vient enfin la prière : « Roi Jésus, Sauveur des fidèles, qui avez voulu que votre côté fût ouvert par la pointe d'une lance impitoyable, je vous en prie humblement, ardemment, ouvrez-moi les portes de votre miséricorde, et laissez-moi pénétrer à travers la large ouverture de votre adorable et très saint côté, jusque dans l'intérieur de votre tout infiniment aimable cœur, de sorte que mon cœur devienne uni à votre cœur

1. D'après dom Boutrais, *Lansperge*, p. 182, qui renvoie aux *Sermones formales* publiés à Spire vers 1470. Cf. *Mois du Sacré-Cœur*, 4e jour, p. 52.

par un indissoluble lien d'amour. Blessez mon cœur de votre amour, faites pénétrer la lance du soldat à travers ma poitrine, et que mon cœur vous soit ouvert, à vous seul, et soit fermé au monde et au démon[1]. » Nous sommes, on le voit, en pleine dévotion au Sacré-Cœur; nous n'avons pas, maintenant encore, d'autres formules ni d'autres pratiques.

Nous pourrions recueillir bien d'autres traits du même genre, dans Denis le Chartreux (1394-1471); dans Henri Arnoldi, prieur de Bâle († 1487); dans Nicolas Kempf, né à Strasbourg en 1393, Chartreux en Autriche; dans Pierre Dorland, prieur de Diest (1440-1507); dans Pierre Bloemenvenna, prieur des Chartreux de Cologne de 1506 à 1536, le maître de Lansperge[2].

L'atmosphère des Chartreux était tout embaumée de dévotion au cœur de Jésus. Ils avaient même son image sous les yeux, et ils la mettaient sous les yeux des fidèles dans leurs livres imprimés et dans leur ornementation architecturale[3].

1. Dans *Mois du Sacré-Cœur*, 5e jour, p. 56-59.

2. Pour Denis, les textes sont moins directs; voir Franciosi, col. 278-279; dom Boutrais, p. 183. Pour Arnoldi, *Mois du Sacré-Cœur*, 6e jour, p. 60-62; pour Nicolas Kempf, *ibid.* 7e jour, p. 63-66; pour Bloemenvenna, *ibid.* 8e jour, p. 67-70; pour P. Dorland, dom Boutrais, p. 184.

3. Voir, dans dom Boutrais, entre la page 126 et 127, la reproduction d'une gravure, qui est dans le texte même d'un Psautier latin et allemand, avec éclaircissements recueillis dans Denis le Chartreux, publié à Cologne en 1535. C'est une image des cinq plaies et des instruments de la Passion; le cœur blessé est au centre.

VI

Çà et là.

Pierre de Blois. Un manuscrit espagnol. La première hymne au Sacré-Cœur. Simon de Cascia. Julienne de Norwich. La B. Dorothée. Sainte Lidwine. Saint Laurent Justinien. Françoise Romaine. Jeanne de Valois.

En dehors de ces Ordres religieux, on trouve éparses, mais nombreuses, des traces de la même dévotion. Revenons sur nos pas pour recueillir quelques textes. En voici un de Pierre de Blois, † 1200 : « Le fer... a pénétré jusqu'à son cœur, pour nous faire voir que, avec son cœur, les secrets de son cœur nous sont révélés : par l'ouverture corporelle se montrent les entrailles miséricordieuses de notre Dieu... La lance m'a ouvert le secret du Seigneur... La lance est comme la clef qui m'ouvre (pour que je voie) combien suave est le Seigneur[1]. » Nous sommes tout près de saint Bernard, pensée et expression. Reconnaissons-le cependant, saint Bernard et son école sont en avance sur le pieux archidiacre, pour ce qui est de la dévotion proprement dite.

Beaucoup plus nette se dégage la pensée du cœur et plus marquée la dévotion à ce cœur sacré dans un opuscule manuscrit d'un auteur inconnu du XII[e] siècle, intitulé *Liber de doctrina cordis.*

1. Pierre de Blois, *Sermo* 19, *De cena Domini,* Migne, t. CCVII, col. 618.

Ceux qui ont découvert et publié ce beau passage n'ont malheureusement que peu de renseignements sur le manuscrit et aucun sur l'auteur. Mais nous pouvons nous fier au texte qu'ils nous donnent. J'en traduis les extraits les plus significatifs : « Offre ton cœur à celui qui... le premier t'a donné son cœur afin que tu lui rendes cœur pour cœur... Heureux échange, où... tu gardes tout pour toi, et ton cœur et le cœur du Christ... Ne t'a-t-il pas montré la maison de son cœur (*domum cordis*), alors surtout qu'un des soldats lui ouvrit le côté? Ce fut une brèche en la muraille, ce fut la porte ouverte par une clef royale pour que ton cœur eût accès à son cœur, pour que par une foi droite, par un amour entier, tu puisses sans obstacle entrer jusqu'à son cœur. Enflamme là ton cœur par la foi et la méditation[1]. »

On rencontre parmi les œuvres de saint Bernard, une longue prière rythmée pour saluer chacun des

1. *Liber de doctrina cordis.* Ouvrage manuscrit d'un auteur inconnu, XIIe siècle. Texte latin dans Franciosi, col. 163-164; d'après Llobet et Balaguer, *Nacional Homenaje de las Ciencias, Letras y Artes Españolas al Sacratisimo Corazón de Jesús*, Barcelone, 1882, p. 180; sauf que Franciosi a *donum Cordis* là où il y a dans le livre espagnol *domum Cordis*. Je ne sais ce que donne le mst, et peu importe à notre but. Un ami complaisant, M. Castéran, a bien voulu transcrire pour moi la page 180 du *Nacional Homenaje*, où il y a d'autres textes, mais moins expressifs. Le texte ci-dessus est au folio CXLV du mst; on l'attribue à un *Tractatus de Doctrina Cordis B. Gregorii Magni*. Le mst a été trouvé dans un des deux couvents de Poblet (Tarragone) ou de Santas Creus. Ce sont deux couvents cisterciens fondés en 1154. Bien que nos auteurs attribuent le mst au XIIe siècle, il ne serait pas téméraire, sans doute, de dire : XIIe ou XIIIe siècle.

membres du Christ souffrant et suspendu en croix. Elle s'adresse tour à tour aux pieds, aux genoux, aux mains, au côté, à la poitrine, au cœur, à la face. On remarquera la distinction du côté, de la poitrine, du cœur, bien que, dans l'application mystique les traits se confondent quelque peu. La pièce n'est pas de saint Bernard ; mais elle est du XIII[e] siècle, et l'on y trouve, dans le rythme lent et monotone des strophes qui tombent une à une comme des gouttes d'eau, l'ensemble des considérations qui ont nourri, sur ce sujet, la piété du moyen âge. En voici quelques échantillons.

Pour le côté blessé :

Salve, latus Salvatoris,	Salut, côté du Sauveur,
In quo latet mel dulcoris,	Où se cache un miel très doux,
In quo patet vis amoris,	Où se montre un ardent amour,
Ex quo scatet fons cruoris,	D'où jaillit une source de sang
Qui corda lavat sordida...	Qui lave les cœurs souillés.
Salve, mitis apertura,	Salut, douce ouverture,
De qua manat vena pura,	D'où coule un si pur ruisseau ;
Porta patens et profunda,	Porte ouverte et profonde,
Super rosam rubicunda,	Plus rouge que la rose,
Medela salutifera...	Remède salutaire.

Pour la poitrine :

Salve, salus mea, Deus,	Salut, ô Dieu, mon Sauveur,
Jesu, dulcis amor meus ;	Jésus, mon doux amour,
Salve, pectus reverendum,	Salut, poitrine vénérable,
Cum tremore contingendum,	Qu'on ne doit toucher qu'avec crainte,
Amoris domicilium...	Domicile d'amour.
Plaga rubens, aperire,	Plaie toute rouge, ouvrez-vous.
Fac cor meum te sentire,	Faites que mon cœur vous goûte,
Sine me in te transire!	Permettez-moi de passer en vous,
Vellem totus introire :	J'y voudrais entrer tout entier :
Pulsanti pande pauperi...	Ouvrez au pauvre qui frappe.

In hac fossa me reconde,	Dans cette fosse cachez-moi,
Infer meum cor profunde,	Mettez-y mon cœur bien au fond :
Ubi latens incalescat,	Que là tout caché il s'échauffe,
Et in pace conquiescat,	Et qu'il y repose en paix,
Nec prorsus quemquam timeat.	Sans craindre personne au monde.
Jesu dulcis, pastor pie,	Doux Jésus, ô bon pasteur,
Fili Dei et Mariæ,	Fils de Dieu et Fils de Marie,
Largo fonte tui cordis	Dans l'abondante source de votre cœur
Fœditatem meæ sordis,	Que la laideur de mes souillures,
Benigne Pater, dilue.	Père bénin, soit effacée.

Pour le cœur :

Summi Regis cor, aveto,	Cœur du souverain Roi, salut,
Te saluto corde laeto,	Je vous salue d'un cœur joyeux,
Te complecti me delectat,	Il me plaît de vous embrasser,
Et hoc meum cor affectat,	Et c'est le désir de mon cœur,
Ut ad te loquar animes...	Animez-moi à vous parler.
Propter mortem quam tulisti,	Par la mort que vous avez soufferte,
Quando pro me defecisti,	Quand pour moi vous avez défailli,
Cordis mei cor dilectum,	O cœur bien-aimé de mon cœur,
In te meum fer affectum :	En vous portez tout mon amour :
Hoc est quod opto plurimum.	C'est là mon désir le plus vif.
Per medullam cordis mei,	Par la moelle de mon cœur,
Peccatoris atque rei,	Pécheur que je suis et coupable,
Tuus amor transferatur,	Que votre amour pénètre à fond ;
Quo cor totum rapiatur,	Qu'il ravisse tout mon cœur,
Languens amoris vulnere...	Mon cœur blessé d'amour.
Viva cordis voce clamo,	Je crie de la voix vivante du cœur,
Dulce cor, te namque amo :	Doux cœur, car je vous aime :
Ad cor meum inclinare,	Inclinez-vous vers mon cœur,
Ut se possit applicare,	Afin qu'il puisse s'unir à vous
Devoto tibi pectore....	Dévotement, cœur à cœur.
Rosa cordis, aperire,	Rose du cœur, ouvrez-vous,
Cujus odor fragrat mire,	Vous dont le parfum est si doux,
Te dignare dilatare,	Daignez vous dilater ;
Fac cor meum anhelare	Rendez mon cœur haletant
Flamma desiderii.	Sous le feu du désir.

Da cor cordi sociari,	Que mon cœur, s'unisse au vôtre.
Tecum, Jesu, vulnerari;	Qu'il soit blessé avec vous, Jésus;
Nam cor cordi similatur,	Car nos deux cœurs seront semblables,
Si cor meum perforatur	Si le mien est transpercé
Sagittis improperii[1].	Des flèches de l'outrage.

Le B. Simon de Cascia († 1348), de l'ordre de Saint-Augustin, dans son ouvrage *De gestis Christi*, n'est que l'écho fidèle de la tradition quand il nous dit les mystères de l'eau et du sang sortant de la plaie du côté; mais il trouve le Sacré-Cœur quand il s'arrête à considérer l'intention cachée dans l'emploi du mot *aperuit*. « Il faut voir l'action du Saint-Esprit dans l'expression de l'Évangéliste... Il veut que le côté ouvert nous manifeste l'amour du cœur qui nous a aimés jusqu'à la mort, et que

1. En appendice aux œuvres de saint Bernard, Migne t. CLXXXIV, col. 1321-1323. Le P. Blume a conjecturé, et avec raison, semble-t-il, que les strophes sur le cœur (*Summi Regis cor, aveto*), ont dû former à l'origine un poème à part, qui serait le premier chant connu en l'honneur du Sacré-Cœur. Jamais, il est vrai, on ne les trouve isolées dans les manuscrits (dont les premiers sont des débuts du XIVe siècle). Mais elles ne cadrent pas tout à fait avec l'ensemble dont elles font maintenant partie, (par exemple, elles ne commencent pas par *Salve*, comme les autres), et l'ensemble ne paraît pas les supposer (les strophes au côté blessé et à la poitrine disent à peu près les mêmes choses et font comme double emploi). Blume va plus loin. Il attribue la pièce, ainsi dégagée, au B. Hermann Joseph, de l'Ordre des Prémontrés, qui mourut à Zulpich en 1241, et dont il a publié l'œuvre poétique dans le 50e fascicule des *Analecta hymnica medii aevi*. Voir l'article de Blume, *Göttlichen Herzens erster Sanger, der sel. Hermann Joseph*, dans les *Stimmen aus Maria-Laach*. janvier 1909, t. LXXVI, p. 121-124. Le texte de Blume diffère notablement de celui que je donne ici, d'après Mabillon. On le trouvera dans les *Etudes* du 5 juin 1911, article sur *La diffusion de la dévotion aux XIIIe, XIVe et XVe siècles*. Je dois l'indication du travail de Blume à l'obligeance de M. F. Tournier.

nous allions à cet amour ineffable qui l'a fait venir vers nous ; il veut que nous approchions de son cœur, ce cœur profond, ce cœur caché, ce cœur qui pense à tout, ce cœur qui sait tout, ce cœur qui aime ; il veut que, grâce à la porte ouverte, nous devenions, au moins dans la vivacité de l'amour, semblables à son cœur (*cordiformes*), et que nous entrions en esprit dans le secret caché depuis l'éternité, et maintenant comme dévoilé à sa mort par l'ouverture de son côté[1]. »

Dans une contemplation d'une recluse anglaise. au XIIIe siècle, sur la Passion de Notre-Seigneur et l'ouverture du côté, nous trouvons ceci : « Ils font venir Longin, qui de sa lance lui perce le côté, ouvre son cœur, et de cette large blessure coule le sang qui nous a rachetés et l'eau qui purifie le monde de ses péchés... Ah! doux Jésus! vous m'ouvrez votre cœur, afin que je vous connaisse vraiment; là je vois pleinement combien vous m'avez aimée. Comment vous refuser mon cœur, puisque vous avez acheté cœur pour cœur[2]? »... C'est, on le voit, une formule parfaite de la dévotion au Sacré-Cœur, toute semblable à celle que nous avons recueillie dans la *Vigne mystique*.

L'expression est moins nette, mais l'idée de

1. *De gestis Christi*, Cologne, 1533, l. XIII, p. 807; dans Franciosi, col. 241. Nous avons déjà vu ce texte presque mot pour mot dans un sermon de saint Bernardin de Sienne.

2. Cité par Dalgairns, dans son *Essai sur la vie spirituelle en Angleterre au moyen âge*, pour servir d'introduction à l'*Echelle de la perfection*, par W. Hilton; Franciosi, 237.

fond est la même dans des révélations faites par Notre-Seigneur à une autre recluse, la B. Julienne de Norwich, en 1373 : « Notre-Seigneur, paraissant tout heureux, regarda son côté ouvert et le considéra quelque temps avec une joie visible. Puis, d'un doux regard, invitant mon entendement à y pénétrer par la blessure que fit la lance, il m'y montra une belle place, remplie de délices, assez vaste pour que toute la portion du genre humain qui sera sauvée puisse s'y reposer dans la paix et l'amour; avec cela, il me rappela à l'esprit le précieux sang et l'eau que par amour il en laissa couler. Enfin, tout radieux, il me fit voir son divin cœur percé par la lance. Et pendant que je jouissais d'une vision aussi douce, Jésus me dévoila, en partie, sa divinité, s'efforçant d'amener ma pauvre âme... je ne dis pas à comprendre, mais à réfléchir seulement un peu à l'amour infini, qui n'a pas eu de commencement, qui est et qui sera éternellement. Ensuite, notre bon Sauveur me dit tout à fait délicieusement : *Vois combien je t'ai aimée!*[1] »

La vie de la B. Dorothée, une recluse, elle aussi (1343-1394), nous offre, de façon plus voilée, un cas d'échange des cœurs, analogue à celui de sainte Catherine de Sienne. Un jour qu'elle était tentée de défiance et priait instamment la Sainte Vierge de venir à son secours, « le Seigneur Jésus,

1. Julienne de Norwich, *Révélations de l'amour de Dieu,* traduites par un Bénédictin de Farnborough, Paris (1910), c. 24, Dixième révélation, p. 95-96.

son merveilleux amant, lui ôta son vieux cœur, et mit en sa place un cœur nouveau et tout embrasé. Elle sentit, dans son ravissement, qu'on lui ôtait le cœur, et qu'on mettait en place une masse de chair toute en feu ; en la recevant, elle était si heureuse qu'elle n'en put sur le moment rien dire à personne... Cette extraction du cœur, ajoute le vieux narrateur, et cette substitution d'un autre cœur fut-elle seulement une altération naturelle, ou fut-elle un changement de substance, celui-là le sait qui renouvela son cœur, et qui put le renouveler d'une façon comme de l'autre[1]. » Un autre jour, qu'elle avait beaucoup prié, et avec une ferveur spéciale, « elle vit le Seigneur qui se montrait à elle amicalement... le cœur et le côté ouvert (*cum corde suo et latere aperto*). » Il lui dit : « Depuis hier au coucher du soleil, je t'ai envoyé trois fois le Saint-Esprit pour te blesser et t'embraser, afin que, à ton tour, tu puisses lancer sur moi des flèches d'amour. Oui, j'accepte volontiers que tu lances tes flèches contre moi. Si je t'ai montré mon côté ouvert et mon cœur béant, c'est pour que, à l'avenir, il te soit facile de savoir où trouver mon cœur et le blesser de traits d'amour[2]. »

1. *Vita B. Dorotheae*, c. 3, n. 45, *Acta Sanctorum*, t. LXI, octobre t. XIII, ad diem 30, page 517 ; dans Franciosi, 260.

2. *Apparitiones*, c. 80, Ibid., p. 581. Ces deux faits sont rappelés dans une belle prière à la B. Dorothée, que les Bollandistes nous donnent d'après un vieux manuscrit : « O très doux Seigneur Jésus, qui ôtant son vieux cœur à votre servante Dorothée... lui avez donné un cœur nouveau et l'avez souvent blessé de la lance et des flèches de votre amour... je vous en

L'amour tendre, dans l'ordre humain, s'exprime naturellement par le don du cœur. L'amour envers Jésus emploie des formules semblables, et ces formules nous rapprochent du Sacré-Cœur. Ainsi sainte Lidwine (1380-1433) disait à son bon Ange : « Dites à mon Bien-Aimé l'ardeur de mon cœur... Saluez-le dans le sanctuaire de son cœur, et dites-lui... de ne pas permettre que je donne jamais place dans mon cœur à un autre amant que lui[1]. »

Non plus que Pierre de Blois, qu'il connaît et qu'il cite, saint Laurent Justinien (1381-1455) ne montre une dévotion explicite au cœur de Jésus, sauf peut-être dans quelques citations qu'il fait. Mais il a, en parlant de la blessure du côté, des mots qui expriment à merveille la dévotion au Sacré-Cœur. « Faites l'expérience, voyez, goûtez, combien il est doux, combien agréable, combien sûr de faire sa demeure dans le côté de Jésus! » Penser aux fatigues et aux souffrances du Christ, explique-t-il, c'est entrer dans les plaies de ses pieds; se rappeler ses bienfaits et ses miracles, c'est entrer dans les plaies de ses mains. « Mais si vous goûtez son amour ardent, l'ampleur de sa

prie par ses mérites et son intercession, donnez-moi dans votre miséricorde... un cœur contrit, nouveau et humble; accordez-moi de comprendre votre volonté, et par une bonne conduite et une sainte vie, de l'accomplir fidèlement. » Ibid. p. 493. Il n'est pas fait ici mention expresse du cœur de Jésus; mais on voit sans peine que toute la prière est comme imprégnée de cette pensée.

1. *Acta Sanctorum*, t. II, avril, t. II, ad diem 24, p. 315; dans Franciosi, 265.

dilection, sa sagesse admirable, les trésors de sa divinité, l'affluence des dons de l'Époux, l'union des deux natures, tressaillez de joie, car vous avez pénétré des secrets de son côté... Il y a, dit-on, une source en Épire où non seulement, comme ailleurs, s'éteignent les flambeaux allumés, mais où, à la différence des autres, s'allument les flambeaux éteints. Telles sont les sources du Sauveur, ses blessures : l'ardeur de la convoitise s'y éteint, et le feu de la charité s'y allume[1]. »

Sainte Françoise Romaine vit un jour « l'Agneau de Dieu, et des troupes de petits agneaux qui s'ébattaient devant lui, en lui faisant humblement la révérence. Puis une voix se fit entendre : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive.* Et l'Agneau divin présentait sa poitrine aux petits agneaux, pour les inviter à venir y boire à la grande plaie dont elle était blessée. Et les agneaux accouraient doucement. La dévote servante de Dieu y fut aussi conduite. Dans la blessure, elle vit un océan profond de lumière infinie, et, non contente de boire, elle eût voulu s'y plonger tout entière, si on le lui eût permis. Mais elle en fut empêchée sans savoir par qui... Et elle entendit une voix qui disait : Je suis cet amour qui crie d'une grande voix : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne, et qu'il boive;* ceux qui viennent, je veux les rassasier et j'ai ouvert mon cœur pour leur y donner asile[2]. » Dans un autre endroit, son his-

1. *De casto connubio*, c. 8, n. 2. Œuvres, Lyon, 1678, p. 155; d'après Franciosi, col. 273.

2. Vie par son confesseur, l. II, vision 8, n. 15-16. *Acta sanctorum*, t. VIII, mars, t. II, ad diem 9, p. 108; dans Franciosi, col. 267.

torien nous dit : « Un jour qu'elle buvait avidement à la blessure de la poitrine... elle vit le cœur du Sauveur touché d'un côté (*ex uno latere*) par la lance[1]. » Un autre jour, elle eut une vision analogue : « Dans la plaie du côté, il y avait comme un océan de douceur infinie... Et elle entendit une voix très douce qui disait : « *Je suis l'amour fidèle qui mets l'âme dans la vérité... Et de mes plaies il sort un tel éclat, qu'elle en devient toute brûlante d'amour. Et quand elle est ainsi enflammée, je la transforme, et elle se remet tout entière dans mon cœur, à ma volonté : là elle trouve un abîme d'amour et de douceur*[2]. » On voit comme nous sommes près du Sacré-Cœur. Nous y touchons même quelquefois. Notons-le pourtant, c'est la plaie du côté qui est le centre de tout, tous les détails s'ordonnent par rapport à elle, même ceux où le cœur est mentionné. Dans Marguerite-Marie ce sera l'inverse : les détails seront souvent presque les mêmes; mais c'est le cœur qui sera au centre.

Le cœur symbole est plus en vue dans une vision de la B. Jeanne de Valois (1464-1505). Un jour, « ravie en extase, elle vit le Christ et sa Mère... qui lui présentaient... deux cœurs. Voulant elle-même offrir son cœur, comme le Christ le lui demandait, elle mit la main dans sa poitrine, et, ne le trouvant pas, elle fut étonnée, pendant que le très doux Jésus lui souriait tendrement. Ce n'est pas merveille, ajoute l'historien, qu'elle ne l'ait pas

1. Loc. cit. n. 17, p. 108; Franciosi, l. c.
2. *Ibid.*, vision 14, n. 32, p. 112; Franciosi, 269.

trouvé; car uni au cœur du Christ par l'amour, il y vivait plus que dans son propre corps[1]. »

VII

Remarques et conclusions.

Nombre des faits. Courants d'idées et mouvements qui se dessinent. Textes communs. Centres d'influence. La Chartreuse de Cologne.

Peut-on de cette longue revue dégager quelque conclusion générale pour l'histoire de notre dévotion? C'est possible. Mais ici je me contente de

1. Vie, c. III, n. 8, *Acta Sanctorum*, t. IV, février, t. I, ad diem 4, p. 583; dans Franciosi, col. 290. L'extase dont il est question dans le texte a été représentée par Jean Boucher dans un tableau de 1604 (pour le centenaire de la bienheureuse), actuellement au musée de Bourges. Dans le ciel, où voltigent des anges, la sainte Vierge, à la gauche du tableau, la main droite sur la poitrine, montre de la main gauche un cœur blessé, surmonté d'une croix et entouré d'une couronne d'épines, comme le vit parfois Marguerite-Marie. A la droite saint Joseph, avec des lis à ses genoux, regarde et prie ce cœur divin. Au sommet du tableau, le Père céleste, dans une nuée; au bas, sur terre, à droite, la B. Jeanne en extase devant cette vision; à gauche, l'abbé de Saint-Sulpice. Les Annonciades de Boulogne, actuellement à Douvres, possèdent un tableau analogue, qui semble plus ancien, où la B. Jeanne est également représentée devant un cœur glorieux; mais, cette fois, elle est au ciel, en compagnie de la sainte Vierge, de saint François, de sainte Catherine et de saint Laurent. Ce tableau représente une vision du B. Gabriel Maria, franciscain, confesseur de la B. Jeanne. Pour plus amples détails, voir le livre du P. Othon de Bordeaux : *Le B. Gabriel-Maria et l'Ordre des Annonciades*, Bordeaux, 1908. Je dois tous ces renseignements, avec les photographies des deux tableaux, à la gracieuse érudition de M. le comte de Place, bien connu pour son zèle à propager la dévotion au Sacré-Cœur et à la B. Jeanne. Voir aussi : le P. Hilaire de Barenton, *livre cité;* Mlle G. de Palys, *L'Ordre de la Vierge Marie*, brochure imprimée à Blois, 1918.

noter quelques traits précis. On constate tout d'abord combien la dévotion est répandue. On la trouve partout, et il faut se rappeler que les faits cités ne sont pas tous les faits. Combien d'autres on pourrait relever encore! Tous les jours on en signale quelques-uns. Et combien resteront à jamais inconnus! Sans parler des cas si nombreux où la dévotion au cœur se confondait avec celle à la plaie du côté, sans s'en dégager assez nettement pour qu'il y eût à les relever. Autre constatation. Il n'y a pas seulement des faits épars; il y a des courants d'idée, des mouvements qui se dessinent, des centres d'influence, des lignes directrices. Tout en se gardant des généralisations hâtives, on peut signaler quelques traits. Il y avait un fonds commun d'idées facilement reconnaissable. D'abord, le symbolisme des plaies, et notamment de la plaie du côté, d'où sortent, avec les sacrements, toutes les grâces de Dieu, où l'on va puiser tout ce dont on a besoin, où l'on trouve un refuge et où l'amour peut se reposer. Or la plaie du côté est comprise, au moins à partir du XII[e] siècle, comme étant aussi la plaie du cœur, *vulnus lateris et cordis*. Commune aussi était l'idée que le disciple bien-aimé, en reposant sur la poitrine de Jésus, avait bu aux sources du Sauveur, *de fontibus Salvatoris*, l'amour, les vertus, les secrets divins. Or, dans le monde du symbolisme, *poitrine* et *cœur* (*pectus*, *cor*) se confondaient facilement pour désigner l'intime de Jésus, les secrets de son amour, ce que nous appelons le *cœur* et, quoique le mot de l'Évangile, *pectus*, fût le plus

employé, le mot *cor* se trouve aussi. Déjà saint Augustin avait dit que le repos de Jean sur la poitrine de Jésus signifiait qu'il avait bu les secrets les plus hauts au fond du *cœur* divin, *de intimo ejus corde*[1]. Ces textes, et les autres que nous avons signalés au chapitre I, § 1 et 2, comme gros de la dévotion au Sacré-Cœur, étaient courants et d'usage commun : ils portaient donc partout les idées dont la méditation amoureuse faisait comme naturellement jaillir cette dévotion.

Puis, quand celle-ci eut commencé d'être exprimée en termes précis, les textes qui l'exprimaient étaient remarqués, copiés, utilisés de mainte façon. Ici quelques exemples peuvent être utiles. Saint Bernard, au *Sermon* 61 *sur le Cantique,* avait une page admirable sur les blessures du Christ, et notamment sur la blessure du côté; quelques lignes portaient directement sur le cœur[2]. Tout ce développement, avec quelques traits soit du sermon suivant, soit d'ailleurs, peut-être avec quelques additions ou adaptations, fut repris par les compilateurs. Il fut inséré dans le recueil qui a eu tant de vogue et qui continue encore de nourrir les âmes pieuses, sous le titre de *Manuel,* attribué à saint Augustin[3]. Inséré aussi dans une autre compilation sur l'âme, *Libri de anima,* qui circula sous le nom de Hugues de Saint-Victor[4]. Inséré dans d'autres contextes encore, et cueilli

1. *In Ioann.* tract. 18, n. 1, Migne 35, 1536

2. Nous les avons traduites plus haut : *Patet arcanum cordis per foramina corporis*, etc.

3. Migne, t. XL, col. 960 et 961. Ici, Appendice II, n. 5.

4. Migne, t. CLXXVII, col. 184. Ici, Appendice II, n. 5.

tantôt ici, tantôt là, par les prédicateurs ou les ascètes. Il est cité comme de Bernard et d'Augustin dans les *Exercitia de vita et passione Salvatoris Nostri*[1]. Ludolphe le Chartreux le cite également[2], et combien d'autres après eux!

Des textes beaucoup moins saillants et d'auteurs moins connus passaient aussi de main en main, de bouche en bouche, de recueil en recueil. J'ai déjà dit que Harphius, le mystique franciscain, a copié Ludolphe le Chartreux, à moins que l'un et l'autre n'aient copié un troisième.

On est tout étonné de rencontrer chez saint Bernardin de Sienne un long développement du B. Simon de Cascia sur la plaie du côté et le Sacré-Cœur. Dans *La Milice chrétienne,* de Lansperge, fut insérée une page de Dominique de Trèves, que l'on a pu lire ci-dessus[3].

Les faits circulaient comme les textes et exerçaient leur influence sur la dévotion; ils ont pu l'exercer jusque sur les phénomènes d'ordre mystique. Et que dire des communications entre personnes? Sainte Lutgarde passa des Bénédictines aux Cisterciennes; sainte Françoise Romaine, après avoir été longtemps sous la direction des Franciscains, passa aux Olivétains; Ubertin de Casal

1. Voir le passage dans Franciosi, col. 246. On trouve au même endroit, attribué à saint Augustin, un autre passage où il est également question du Sacré-Cœur. C'est Notre-Seigneur qui parle et invite l'homme, en lui rappelant ses bienfaits et son amour, à l'aimer enfin : *Denique cor meum tibi patefeci, potum tibi præbens ipsum roseum sanguinem cordis mei.*

2. Voir Franciosi, col. 251.

3. Je ne saurais dire par qui fut faite l'insertion, éditeur ou traducteur.

commença par être franciscain, il devint bénédictin, et mourut cistercien; Ludolphe le Chartreux fut d'abord dominicain. Que de liens, invisibles parfois, mais qui existaient, et que nous devons supposer!

Nous pouvons même discerner certains centres de communications, et quelques zones d'influence. Signalons notamment la Chartreuse de Cologne. En attendant les détails, qui viendront au chapitre suivant, recueillons quelques faits caractéristiques. Bloemenvenna y avait traduit Harphius, le mystique franciscain; Lansperge fit imprimer sainte Mechtilde et sainte Gertrude, les mystiques cisterciennes; Surius mettait en latin Suso et Tauler, les mystiques dominicains, sans parler de Ruysbroek et de mainte vie de saints ou saintes mystiques; un peu plus tard, Bruno Loër y rééditait les œuvres mystiques de Harphius et les dédiait à Ignace de Loyola. Van Esch (*Eschius*), très dévot lui aussi au cœur de Jésus, était en rapports intimes avec Lansperge et les Chartreux de Cologne, auxquels il amena Surius, l'un de ses élèves. Un autre disciple du même maître, Pierre Canisius, condisciple et ami de Surius, était aussi des familiers de la Chartreuse. Il avait publié, en 1543, une édition de Tauler, dans le texte original allemand, qui servit de base à la traduction de Surius[1]. Est-ce dans ses rapports avec son pieux maître et avec ses amis que Canisius puisa cette tendre dévotion

1. Ce « certain Pierre Noviomagus », dont parle le P. Noël dans son *Introduction* à sa traduction française de Tauler, t. I, p. 87, n'est autre que Canisius, né à Nimègue; le P. Noël l'a reconnu dans les volumes suivants.

au cœur de Jésus qui en ont fait un des précurseurs de sainte Marguerite-Marie? Enfin, les Chartreux de Cologne publiaient, en 1541, chez Jaspar Gennepaeus, un petit volume de 88 feuillets, intitulé *Hortulus devotionis*. C'est un recueil de prières et de pratiques pieuses, où il est à chaque instant question du Sacré-Cœur. Pour les péchés du cœur, on y offre à Dieu le cœur de Jésus. Il s'y trouve nombre d'exercices en l'honneur des cinq plaies. Les prières à la plaie du cœur — c'est toujours l'expression employée — sont particulièrement pieuses et touchantes.

D'autre part, Louis de Blois était attentif à ce mouvement de piété. Il connaît et utilise Lansperge, il est rempli de Tauler, il cite Harphius et Ruysbroek, il butine chez les mystiques d'Helfta. Sa dévotion au Sacré-Cœur est riche de celle du passé[1].

Préciser davantage serait long; sur bien des points, ce serait téméraire dans l'état actuel de nos connaissances. Les indications qui précèdent suffisent pour nous faire entrevoir, non seulement combien la dévotion était répandue vers la fin du xve siècle et les débuts du xvie, mais aussi par quelles voies et de quelle façon elle se répandait, et, tout en restant une dévotion privée, tendait de plus en plus à entrer dans le domaine public. Voyons-la maintenant qui prend corps, pour ainsi dire, en dévotion distincte et en pratiques qui lui sont propres.

1. Pour plusieurs de ces détails, voir dom Boutrais, p. 44-50; d'autres sont empruntés à Hurter, *Nomenclator litterarius*, t. IV, Innsbruck 1899, aux noms de Harphius, Tauler, Suso, et t. I, 1892, aux noms de Blosius et de Surius.

CHAPITRE III

PREMIER ÉPANOUISSEMENT DE LA DÉVOTION (XVIe SIÈCLE)

Il ressort des faits et des textes recueillis au chapitre précédent que la dévotion au Sacré-Cœur était très répandue vers la fin du moyen âge et au temps de la Renaissance. Nous avons même, quoique vaguement, remarqué quelques courants de propagation, quelques centres de rayonnement. Déjà aussi nous avons constaté qu'il y en avait des exercices, des pratiques déterminées : chez sainte Mechtilde et sainte Gertrude, chez Tauler et chez Dominique de Trèves, chez la B. Varani, etc. Mais il semble que dans la seconde moitié du xve siècle et dans la première moitié du xvie, elle tende à se dégager et à s'organiser en dévotion distincte, à s'épanouir en pratiques spéciales et qui lui soient propres. Elle n'est plus seulement affaire de relations personnelles entre Jésus et l'âme; elle s'objective en quelque sorte : c'est une dévotion que l'on propose, avec exercices à elle, dont on préconise la valeur, dont on conseille l'usage. Elle passe, pour ainsi dire, du domaine de

la mystique dans celui de l'ascétique chrétienne. Un Chartreux de Cologne, Lansperge, et un Bénédictin, Louis de Blois, ont eu, semble-t-il, la plus grande part dans ce premier épanouissement de la dévotion. Mais autour d'eux, avant ou après, nous pouvons ranger d'autres noms et signaler d'autres influences.

Commençons par deux beaux textes qui font pour ainsi dire, transition entre le chapitre précédent et celui-ci.

I

En Danemark et en Bavière.

Le manuscrit de Mariebo. Le prêtre Bavarois.

Dans un livre de prières, que fit écrire, en 1497, l'abbesse de Mariebo, en Danemark, nous trouvons une prière au cœur de Jésus : « Salut, cœur honorable de Jésus-Christ. Je vous prie, ô cœur épanoui (*blühendes*) et aimant de Jésus-Christ, d'où coule, a coulé et coulera à jamais tout bien, toute joie et tout bonheur. Je vous salue, saint cœur de Jésus, qui êtes capable d'illuminer mon cœur ténébreux et glacé. Fortifiez-le et affermissez-le dans votre amour et votre crainte pour que je puisse vous aimer et vous craindre parfaitement, vous louer dignement dans l'éternité. Amen [1]. »

1. *Volksthümliche Andachtsübungen der Dänen beim Ausgange des Mittelalters*, article du P. W. Schmitz, s. j. dans les *Stimmen aus Maria-Laach*, août 1891, t. XLI, p. 191, 192. Le P. Schmitz ne donne pas le texte original. Le manuscrit auquel il

En 1510, un prêtre de Munich composait un recueil de prières et de méditations sur la vie et les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, où il y a un bel exercice de dévotion au Sacré-Cœur. C'est dans une méditation, la 52e, sur la blessure du côté. Les idées sont celles de la tradition sur le symbolisme du sang et de l'eau. Mais la pensée du cœur y est partout exprimée : « La lance du soldat... a atteint votre cœur si bon et si tendre, a ouvert la source bienheureuse et vivante de votre sang. » Suivent de beaux développements sur la vertu du sang rédempteur, de l'eau purificatrice, sur le symbolisme de l'Église sortant du côté du Christ comme Ève du côté d'Adam, sur cette blessure, plus vénérable encore que les autres. « Quiconque, ajoute le pieux auteur, boit à la source sacrée et divine de cette large blessure, ne fût-ce qu'une goutte du saint amour, celui-là oublie aussitôt ses tristesses et ses peines... Allons, allons, ma pauvre âme, pénètre donc dans le côté droit de ton Maître crucifié. Par cette large blessure, entre dans le cœur très aimant du Christ, qui, dans son immense amour, s'est laissé transpercer. Dans le creux de ce rocher cherche un refuge contre les inquiétudes et le tumulte du

renvoie est à la Bibliothèque royale de Copenhague, collection Thott, n. 553, in-4°. La prière est, je crois, à la feuille 32; mais le renvoi manque un peu de précision. Le mst contient, nous dit le P. Schmitz, un grand choix de prières pleines d'onction, notamment à l'âme du Christ, à sa face, à ses cinq plaies, à la plaie du côté, au cœur de Marie. Je dois l'indication de cet article à l'obligeance de M. P. Bernard.

monde. Ame fidèle, pénètre donc dans ce cœur sublime, dans ce cœur caché, dans ce cœur mystérieux, dans ce cœur divin qui s'ouvre si largement devant toi; entre dans ce cœur, âme bénie de Dieu. Pourquoi hésiter si longtemps? Devant toi s'ouvre la source de la vie, la voie du salut, la fontaine céleste, d'où s'écoulent les flots précieux qui réconfortent et qui béatifient. Voici la cité de refuge contre les attaques de l'esprit mauvais; voici l'abri inviolable contre la colère du Juge à venir. Voici la source intarissable de la grâce divine... Voici la source que la puissance divine a fait jaillir au milieu du Paradis terrestre... Ame chrétienne, bois donc à cette source si pure du Sauveur une gouttelette du divin amour... » Ce qui suit regarde encore plus directement le cœur. « Par cette sainte blessure, ô chrétien, pénètre jusqu'au plus intime de ton Sauveur. Il t'invite à demeurer en lui, il l'exige même. Tout son désir, c'est que ton cœur ne fasse plus qu'un avec son cœur. « Mon fils, te dit-il, donne-moi ton cœur. » Ton cœur, entends-tu bien? et pas autre chose; ton cœur, c'est le plus beau présent que tu puisses lui faire... Si le Sauveur a voulu que son côté fût si largement ouvert et son cœur si profondément blessé, c'est pour que... tu puisses entrer librement dans le cœur de ton bien-aimé, et goûter combien il est doux et suave de demeurer ainsi dans le sanctuaire intime du cœur de ton Dieu. Ainsi s'opèrera l'union si étroite et si indissoluble, que désormais, dans la simplicité de ton cœur, tu

accompliras toutes choses pour la plus grande gloire du Seigneur Jésus, tu chercheras en tout son bon plaisir, et vivras dans son entière dépendance. Où pourras-tu trouver une demeure plus sûre, un repos plus tranquille, un sommeil plus doux que dans les plaies sacrées du Christ Jésus? Où pourras-tu trouver sagesse plus grande, enseignements plus utiles pour le progrès spirituel que dans les profondeurs intimes du cœur du divin Crucifié, d'où jaillissent les ondes vivifiantes de la grâce? Où pourras-tu plus efficacement chasser la tiédeur et embraser ton cœur du saint amour, où pourras-tu plus facilement trouver le remède à tes blessures et le recueillement parfait, que dans le cœur du Christ? Rien sur la terre ne saurait enflammer, attirer aussi irrésistiblement le cœur humain comme l'amour infini du Christ sur la croix. Mon Amour a été blessé et transpercé, afin que librement je puisse pénétrer dans le cœur aimant de l'éternel Amour... »

« Ame chrétienne, serre-toi près du cœur sacré de ton Dieu... Si tu le peux, arrache ton cœur de ta poitrine et place-le dans le cœur de ton Maître, afin qu'il le garde, qu'il le gouverne, qu'il le protège contre les séductions des créatures et les ravages du péché.

« Ouvre-lui aussi ton cœur, à ce Maître, à ce Jésus ; confie-lui ton cœur entièrement, sans réserve, avec tous ses désirs, toutes ses volontés et toutes ses répugnances. Un seul cœur, une seule âme avec Jésus, une conformité parfaite de jugements et

de sentiments en toutes choses, une soumission absolue à sa souveraine volonté partout, toujours. Tu posséderas ainsi la suave paix et tu demeureras en lui... »

La prière qui jaillit de ces considérations et de ces exhortations est elle-même toute dans le sens et l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. « Très doux Seigneur Jésus, source des joies intimes, vous qui habitez dans les cœurs qui vous aiment et vous sont dévoués.., vous avez voulu que la lance ouvrît votre côté sacré : donnez-moi entrée, je vous en supplie, dans cet abîme insondable de miséricorde; laissez-moi pénétrer par cette plaie dans le sanctuaire intime de votre cœur très aimable, afin que mon cœur s'unisse à votre cœur dans un amour indestructible, afin qu'il s'enflamme d'amour pour vous, afin que vous demeuriez en moi et moi en vous, et que cette union subsiste éternellement. Blessez mon cœur par les rayons pénétrants de votre amour souverain; blessez-le profondément, ce cœur si lâche et si froid; transpercez-le de part en part, afin que, grâce à cette blessure salutaire, mon âme recouvre une santé parfaite, et que désormais aucun amour ne prenne possession de mon cœur, et que je ne cherche et ne trouve joie et consolation qu'en vous seul. Que mon cœur ne soit ouvert qu'à vous seul, ô Jésus, qu'il soit fermé au monde et à Satan, et protégé contre toutes les attaques par le signe de votre croix très sainte, ô Jésus. Ainsi soit-il[1]. »

1. D'après le *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national,* 2 octobre

II

Lansperge et Louis de Blois.

La dévotion s'objective. Pratiques et prières. De mystique elle devient ascétique.

Ces prières et ces exercices, dont il serait facile, sans doute, de multiplier les exemples, préparaient un progrès nouveau de la dévotion. Elle n'était pas encore une dévotion organisée, si je puis dire, ayant son existence stable et distincte, ses pratiques propres. Cette organisation était comme en train de se faire toute seule, par le mouvement même de la vie. Deux hommes y aidèrent principalement : le dévot Lansperge, de la Chartreuse de Cologne (Jean Juste, ou Gerecht, de Landsberg en Bavière, mort en 1539), et le pieux Louis de Blois (*Blosius*), bénédictin, abbé de Liessies, en Hainaut, qui mourut en 1566.

Lansperge vint le premier et semble avoir fait davantage. Son influence se fit sentir à Louis de Blois lui-même, qui le connaît et le cite; mais celui-ci fit beaucoup aussi pour vulgariser et propager quelques pratiques destinées à devenir

1896, t. XXI, n. 19, p. 856-858. Il est regrettable que le *Bulletin* ne donne aucune indication précise sur le livre d'où cela est tiré. On dit seulement qu'il a été publié en 1887. Franciosi a reproduit le texte du *Bulletin*, col. 337-340, en transcrivant de façon inexacte les indications, déjà si insuffisantes, du *Bulletin*.

populaires. Chez les deux, la dévotion se présente comme un excellent exercice de la vie ascétique, et nombre de pratiques ou de prières nous sont fournies pour nous la rendre facile.

Lansperge est le plus riche et le plus varié. Il a des modèles admirables de prières et d'affections au Sacré-Cœur. Un des premiers, il a parlé d'images de ce cœur. Pour le détail, je renvoie à dom Boutrais. Mais ne faut-il pas citer au moins quelques lignes, pour faire voir avec quelle insinuante piété il recommande sa chère dévotion, laquelle est pour lui la dévotion à Jésus « débordant d'amour et de miséricorde », et comment il cherche un stimulant dans l'image sensible du cœur? Voici ce qu'il écrit à un novice[1] :

« Appliquez-vous à honorer le cœur du très tendre Jésus-Christ, Notre-Seigneur, tout débordant d'amour et de miséricorde ; ayez la dévotion de le saluer souvent ; baisez-le, entrez-y en esprit. Par lui faites vos demandes et offrez vos exercices. Il est le dépôt (*apotheca*) de toutes les grâces, la porte par où nous allons à Dieu et Dieu vient à nous. Ayez donc une image du cœur divin, ou des cinq plaies, ou de Jésus sanglant et tout blessé, mettez-la en quelque lieu où vous passez souvent, pour qu'elle vous rappelle votre pratique et votre exercice d'amour envers Dieu... A cette vue... élevez votre cœur vers Dieu, et, d'esprit seulement, sans bruit de paroles, criez vers lui, désirant que votre cœur soit purifié et que votre cœur et votre volonté s'unissent au cœur du Christ et à son divin

bon plaisir. Vous pourriez aussi, si la dévotion vous y pousse, baiser cette image, j'entends du cœur de Jésus, comme si c'était le vrai et divin cœur de Jésus que vous presseriez de vos lèvres, avec le désir d'y imprimer votre cœur, d'y plonger votre esprit, de vous y absorber, vous figurant attirer de son cœur gracieux dans le vôtre son esprit, ses grâces et ses vertus, tout ce qu'il contient, dans son immensité, de salutaire pour vous. Car le cœur du Seigneur déborde de tout cela. Il est donc utile et très pieux d'honorer dévotement le cœur du Seigneur Jésus. Ayez-y recours en toute nécessité, puisez-y consolation et secours de toute sorte. Que tous les cœurs vous abandonnent et vous trompent, soyez sans crainte, ce cœur très fidèle ne vous décevra ni ne vous délaissera[1]. »

A ces conseils il faut joindre, ne fût-ce que

1. *Pharetra divini amoris*, livre I, partie 5. *Exercitium ad piissimum Cor Jesu*, p. 196. Montreuil, 1892; complété d'après l'édition in-18, Paris 1576, sans pagination, et d'après la lettre citée dans le *Mois du Sacré-Cœur de Jésus par d'anciens auteurs chartreux*, p. 361. Montreuil, 1886. La dernière phrase est presque textuellement dans Dominique de Trèves. Voir page 262. Il est difficile, pour les menus détails d'expression, d'avoir le texte exact de Lansperge, tellement tout cela a été remanié. L'édition de la *Pharetra*, Montreuil, 1892, diffère beaucoup de celle de Paris, 1576, qui se donne comme l'édition princeps (*nunc primum typis excusa*), et qui est probablement une simple réimpression de la première édition, qui dut paraître à Cologne; la distribution des matières est tout autre, les prières et exercices ne sont pas toujours les mêmes. Il y en a davantage dans l'édition de 1892; mais il y manque des pièces de première valeur, et des indications pratiques qui faisaient de la *Pharetra* un manuel de vie spirituelle excellent. Aurait-on craint de donner prétexte à des reproches de quiétisme?

comme échantillon, quelques extraits des pieuses aspirations qu'il nous propose : « O Jésus tout aimable, quand m'ôterez-vous mon cœur souillé et me donnerez-vous votre cœur ? Quand mon cœur sera-t-il embaumé de l'odeur de vos vertus, tout enflammé de l'amour des choses célestes ? Ah ! très doux Jésus, enfermez mon cœur dans votre cœur; demeurez-y tout seul, soyez-en le seul maître ; de la noblesse de votre cœur que mon cœur soit ennobli et embelli. Imprimez, de grâce, en mon cœur toutes les blessures de votre cœur blessé, pour que j'y lise sans cesse l'amour immense de votre cœur pour moi et ses vives douleurs, etc[1]. » Joindre aussi cette belle prière, l'une de celles qui font le mieux saisir, sur le vif et en action, la dévotion au Sacré-Cœur :

« O cœur si noble, si bon, si doux, de mon fidèle ami, Jésus-Christ mon Dieu et mon Seigneur, attirez, absorbez en vous, je vous en prie, mon cœur, toutes mes pensées et mes affections, toutes les puissances de mon âme et tous mes sens, tout ce qui est en moi, tout ce que je suis et tout ce que je puis : que je ne vive que pour votre gloire et suivant votre très sainte volonté.

« O très miséricordieux Jésus, en votre cœur je me remets et je m'abandonne tout entier. Je vous en prie, Dieu de bonté, ôtez-moi mon cœur corrompu, sans piété, sans gratitude, et donnez-moi votre divin cœur; ou bien faites mon

1. *Loc. cit.*, p. 197.

cœur selon votre cœur, façonnez-le à votre gré.

« Ah! Seigneur mon Dieu, mon Sauveur et mon Rédempteur, ôtez-moi mes péchés et tout ce qui vous déplaît en moi; tout ce qui vous plaît, versez-le en moi de votre cœur très saint. Changez-moi et possédez-moi tout entier. Que je ne vive que pour vous plaire, ô Dieu très saint, et pour vous aimer. Faites que mon cœur s'unisse à votre cœur, ma volonté à votre volonté : que je ne veuille jamais rien, que je ne puisse jamais vouloir que ce que vous voulez, que ce qui vous plaît. Que je vous aime, ô doux Jésus, mon Dieu, de tout mon cœur, en tout et par dessus tout. Amen[1]. »

Je ne pense pas qu'il y ait maintenant encore rien de plus pieux en l'honneur du Sacré-Cœur, rien de plus pénétrant, que ces prières et ces aspirations de Lansperge. Ce sont vraiment des flèches d'amour.

Louis de Blois nous conseille de nous réfugier dans le cœur de Jésus par la plaie ouverte de son côté, dans les tentations, les afflictions, les misères de la vie, pour y trouver force et miséricorde, pour y puiser la consolation et la joie[2]. Il nous recommande sans cesse « d'offrir nos bonnes œuvres au

1. *Pharetra, loc. cit.*, p. 198. Avec cette différence que le dernier paragraphe s'y trouve avant le premier. J'ai suivi l'ordre ancien. Beaucoup d'autres textes dans Franciosi, 294-301.

2. *Margaritum spirituale,* pars 3ᵃ, c. XIX. *Opera,* in-fol. Edition d'Ingolstadt, 1726, p. 403. Les mots mêmes sont ceux des *Exercitia* tauleriens. — J'ai sous les yeux, pour cette 4ᵉ édition, *D. Ludovici Blosii,.. opera... accurate recognita.* Cologne, 1615. Le chapitre indiqué se trouve p. 604-607.

très doux et très sacré cœur de Jésus-Christ, afin qu'il les purifie et les perfectionne. [1] » Il a pour cet usage des formules très belles, celle-ci, par exemple : « Je vous offre, ô Père céleste, l'amour embrasé et les désirs ardents du cœur de Jésus, votre Fils bien-aimé, pour suppléer à l'aridité et à la froideur de mon chétif cœur[2]. » Il a, pour saluer le cœur, des mots d'une tendresse exquise : « Salut, cœur très aimant, très bon, très doux (*mellitissimum*), blessé pour moi. Salut, trésor (*gazophylacium*) incomparable de tout bien et de toute béatitude. De grâce (*eia*), soyez pour moi un agréable abri (*umbraculum*) à la mort, et, après la mort, ma demeure éternelle[3]. » Il nous recommande de nous approprier les intentions du Sacré-Cœur et d'offrir toutes nos prières, actions et peines en union avec lui, pour la gloire de Dieu et le salut de son Église[4]. C'est la pratique que l'*Apostolat de la prière* devait vulgariser un jour à travers le monde.

1. *Conclave animæ fidelis,* pars 1, *Speculum spirituale,* c. VII, § 4, n. 4, l. c., p. 450. Édition de 1615, p. 59.
2. *Conclave.* pars 4, *Scriniolum,* § 5, l. c., p. 507. Éd. 1615, p. 135.
3. *Institutio spiritualis,* Appendix III, endologia 6, p. 272. Éd. 1615, p. 473.
4. *Institutio spiritualis,* c. IX, p. 253. Éd. 1615, p. 447. Pour plus amples détails, on peut voir Franciosi, col. 310-312.

III

Influence de Lansperge et des Chartreux.

Eschius, Canisius, les Chartreux.

Lansperge et Louis de Blois semblent avoir eu un rôle à part dans notre dévotion pour l'organiser et la propager. Leurs écrits la firent connaître et pratiquer au loin. A côté de Lansperge et, en partie du moins, sous son influence, nous la voyons pratiquée par Eschius, par Canisius, par les Chartreux.

Eschius ou Van Esch (1507-1578), le maître de Pierre Canisius et de Surius, fut, nous l'avons dit, l'ami de Lansperge et de la Chartreuse de Cologne. Nous avons de lui des exercices très touchants de dévotion au Sacré-Cœur : « O très doux Seigneur Jésus-Christ, je vous en prie, par l'ardent amour de votre cœur divin, par votre cœur humain transpercé et par ses angoisses, imprimez mon cœur dans votre cœur transpercé, et remplissez-le de la charité parfaite qui déracine en moi tout amour personnel envers moi-même et les créatures. Que la flèche de votre amour ardent me blesse et m'emflamme, de sorte que je puisse vous aimer parfaitement, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toutes mes forces, purement pour votre bonté, sans vue aucune de retour. Puissé-je, par amour pour vous, beaucoup quitter,

beaucoup agir et souffrir, sans jamais me relâcher! Puissé-je, par mes désirs brûlants et sans bornes, par mes prières pour obtenir le parfait renoncement à moi-même et l'union amoureuse avec vous, aspirer sans cesse vers vous, crier, frapper à la porte. Puissé-je penser à vous, parler de vous, avoir faim et soif de vous, vous chercher et vous trouver, jusqu'à ce que, tout transformé en vous, je devienne un seul esprit avec vous, moi demeurant toujours en vous et vous en moi! Donnez-moi aussi d'aimer du même amour mon prochain en vous et pour vous, comme moi-même[1]. »

Non moins pieuse est une autre prière d'Eschius « pour entrer par les blessures jusqu'au cœur et à la divinité de Jésus, pour s'y cacher contre les distractions et tentations de toute sorte » : « Seigneur Jésus-Christ, crucifié pour les pécheurs, recevez ce pécheur qui se réfugie vers vous, et protégez-moi sous l'ombre de vos ailes, que vous étendez sur la croix, dans les bras de votre amour. Qu'il sorte de vos blessures sacrées et qu'il tombe sur moi des rayons d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, de patience et de charité. De la blessure de votre cœur et de votre côté, c'est-à-dire de la blessure de votre amour, blessez mon cœur, transpercez-le, pour que je brûle vraiment et que je languisse

1. *Exercitium cruciforme ad Vulnera Domini Jesu. Exercitium* VII *in orationis formulam practice redactum... Ad cor Jesu.* En appendice aux *Exercitia* taulériens, Lyon, 1556, p. 496-497. Texte latin dans Franciosi, 320. Le P. Talon a joint à sa traduction des *Exercitia* taulériens, celle des *Exercitia* d'Eschius; voir ci-dessus, c. 2, § 4. Le passage ici traduit se trouve p. 479.

dans les soupirs de mon âme (*in desiderio animæ*), et que, illuminé par la lumière de votre mort, je comprenne vraiment les douleurs et les souffrances que vous avez endurées dans vos mains et dans vos pieds, dans votre tête, dans votre corps, dans votre cœur et dans votre âme[1]. »

D'Eschius ne séparons pas son disciple, le B. Pierre Canisius (1521-1597), ami et familier, comme lui, des Chartreux de Cologne, et qui, devenu Jésuite, se rappelait avec tant de reconnaissance, son saint maître et ses jours de pieuse jeunesse. Le jour de ses vœux solennels, qu'il fit à Rome dans la Basilique Vaticane, entre les mains de saint Ignace, presque au moment de les prononcer, il était tout entier au sentiment profond de sa misère et de sa pauvreté, quand le Sacré-Cœur voulut bien suppléer à tout. « Vous m'ouvrites alors, dit-il à Jésus dans son *Mémorial*, le cœur de votre corps sacré, et il me semblait le voir tout près ; et vous me dîtes de boire à cette source, m'invitant ainsi à puiser les eaux de mon salut à vos sources, ô mon Sauveur. Et moi je désirais tant que vinssent de là jusqu'à moi des flots de foi, d'espérance et de charité... Et quand j'eus osé aller à votre cœur très doux et y étancher ma soif, vous me promettiez une robe tissée de trois parties[2]. »

1. *Margarita evangelica*, l. 4 (Appendix) c. 6, 2ª editio latina, Dilingae, 1610. Traduit sur une copie latine, obligeamment communiquée par M. J. Brucker.

2. *Beati Petri Canisii Epistulæ et Acta*, par Otto Braunsberger, t. 1, p. 55, Fribourg-en-Brisgau, 1896.

Il y a mainte autre trace de sa dévotion au Sacré-Cœur.

Dans un manuscrit écrit de sa main, on trouve, entre autres prières qu'il avait composées ou recueillies, une *Prière pour saluer le cœur du Christ le matin*, qui est celle même de sainte Mechtilde : « Je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie et je vous salue, ô très doux et très bon cœur de Jésus-Christ mon fidèle ami, vous rendant grâces pour votre vigilance à me garder pendant la nuit, et pour votre attention continuelle à louer et remercier pour moi Dieu le Père et à lui rendre tous les devoirs en ma place. Et maintenant, ô mon unique ami, je vous offre mon cœur comme une rose de printemps, dont la grâce attire toute la journée vos yeux, et dont le parfum charme votre divin cœur, etc.[1]. » Il y a là également une gracieuse prière pour le moment du coucher, où il s'unit à la reconnaissance dont tous les saints trouvent la source dans le Sacré-Cœur pour louer Dieu; et de même à l'esprit d'oraison qui du divin Cœur s'est répandu dans tous les saints, etc[2]. Il écrivait dans le même cahier : « Le cœur de Jésus brûle pour nous d'un tel amour que ce Fils de Dieu et de la Vierge est prêt, que dis-je? c'est son désir, de souffrir pour vous seul toutes les amertumes intérieures et extérieures qu'il a souffertes pour le monde entier, plutôt que de permettre

1. Ibid. p. 58. *Cf. Revelationes mechtildianæ*, pars tertia, c. 17, p. 217.
2. Ibid. p. 59. Inspiré de Sainte Mechtilde, *ibid.*, c. 34, p. 238

votre perte, ou la ruine d'une seule âme[1]. »

Enfin dans ses *Exhortations domestiques*, adressées à ses frères en religion, il leur recommandait « d'unir leur volonté avec le cœur de Jésus » ; « comme il nous a donné son cœur, ils doivent lui donner le leur » ; « qu'ils imitent la libéralité avec laquelle il nous a donné à boire le sang de son cœur » ; « en union avec la gratitude que les saints puisent dans le cœur de Jésus, qu'ils remercient des dons reçus » ; « qu'ils fassent leur nid dans les trous de la pierre, et, en toute tentation, qu'ils se réfugient dans l'aimable cœur du Christ[2] ».

La dévotion au Sacré-Cœur, avec ses multiples exercices, n'était pas propre à la Chartreuse de Cologne. D'autres Chartreux se rencontrent partout, non moins dévots, non moins pieux dans l'expression de leur dévotion. Dom Boutrais, dans son *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens Chartreux*, nous donne de belles pages de Jean de Torralba, prieur de la Cour-Dieu, 1578 ; d'Antoine Volmar, prieur d'Astheim, né vers 1550 ; de dom Jean Michel de Vesly, 44e général des Chartreux, qui publia à Lyon, en 1598, un *Manuel d'exercices de piété* pour l'usage quotidien des Chartreux, où il est question du Sacré-Cœur à chaque page[3], sans parler ici de ceux qui appartiennent au XVIIe siècle.

1. Otto Braunsberger, *loc. cit.*, p. 59.
2. *Exhortationes domesticæ B. P. Canisii*, édition par le P. Georges Schlosser, Ruremonde, 1876, p. 181 et 435-457. D'après Nix, p. 8, et Braunsberger, p. 58.
3. Voir dom Boutrais, Lansperge, p. 185.

IV

L'Espagne et l'Italie : Mystiques et ascètes. Écrivains divers.

Luis Garcia, J.-B. Anyès, Pierre d'Alcantara et François de Borgia, Jean d'Avila, Louis de Grenade, sainte Thérèse, saint Alphonse Rodriguez, Balthasar Alvarez, Anne Ponce de Léon, Sancha de Carillo ; Victoire Colonna, Catherine de Ricci, Madeleine de Pazzi ; écrivains ascétiques, exégètes, théologiens ; faits divers.

L'Espagne mérite une mention spéciale dans l'histoire de ce premier épanouissement. Ses poètes ont chanté notre dévotion ; ses mystiques l'ont vécue ; ses écrivains en ont parlé.

Nous ne savons pas au juste ce qu'il y avait dans des vers catalans écrits pour une joûte publique, en 1456, par un prêtre de Valence, Luis Garcia, et dont le titre montre qu'ils étaient « en l'honneur du très sacré Cœur de Notre-Seigneur Dieu, Jésus-Christ » ; car la pièce est perdue[1]. Mais il nous reste un témoin précieux, le plus ancien en son genre, de la dévotion espagnole au cœur de Jésus.

A Valence, en effet, paraissait, dès 1550, une sorte de Petit Office du Sacré-Cœur, sous ce titre : *Septem horæ precariæ ad Christi cor, perstrin-*

1. D'après le P. Fita, *Apuntes para formar una biblioteca hispano-americana del Sagrado Corazón de Jesús*, Barcelona, 1874, p. 6.

gentes præcipuos Passionis Domini actus ab ejus captione in sepulturam. L'opuscule est de J.-B. Anyès, pieux et savant prêtre espagnol, ami de saint François de Borgia et de sainte Thérèse. Il est dédié à une proche parente de saint François de Borgia, abbesse du monastère de Sainte-Claire, à Gandie. Tout y est en vers, sauf l'oraison. Chaque petite heure contient, en cinq vers, une mention du Sacré-Cœur, en rapport avec une des scènes de la Passion, suivie d'un distique, faisant verset et répons, et de l'oraison, qui ne varient pas. C'est fort pieux, et c'est bien dans la ligne de la dévotion. Pour qu'on en ait une idée, voici l'*Ad Matutinum :*

Cordis pura tui puro præconia corde
Da modulis celebrare piis mihi, dulcis Iesu ;
Corde ut agone tuo tecum certemus amaro,
Vincti et amore simul tua vincula dura feramus,
Atque alapas animo, verbera, sputa, pio.

℣. Cor mundum da, Christe, pii da flumina fletus.
℟. Plangamus pœnas corde animoque tuas.

Oremus. Bonorum omnium largitor Deus, qui omnes thesauros tuos in cordis Filii tui, Domini nostri Jesu Christi, arca recondisti, ut in cruce militis aperta lancea eos in pauperes miseros liberalis effunderes : quæsumus, ut cordibus nostris ita illos recondas, ut vitæ et mortis ejusdem Filii tui semper memores, digni efficiamur gloria resurrectionis. Per eumdem...

Voici, après Complies, la prière finale, intitulée *Commendatio :*

Cordis diva tui cecini præconia, Christe,
Pleni divitiis deitatis : lucis, amoris,
Flaminis et vitæ. Toto fac corde animoque
Te deamem, cupiam, quæram, inveniam, teneamque
Post mortem ut cælo te super astra fruar.

Les grands mystiques ou ascètes espagnols n'ont pas fait une place prépondérante à notre dévotion. Ils ne l'ont pas oubliée cependant. Sans parler de saint Pierre d'Alcantara (1499-1562), ni de saint François de Borgia (1506-1566), chez lesquels la dévotion au cœur de Jésus ne se dégage pas encore, ou se dégage fort peu, de la dévotion à la plaie du côté, nous pouvons signaler des cas et des textes précis où l'attention, quoique principalement portée sur la plaie du côté, y distingue pourtant le cœur et la plaie « que lui a faite son amour bien plus que le fer cruel d'une lance[2] ». Voici d'abord le B. Jean d'Avila.

1. Texte dans Nilles, t. II, p. 221-223; texte et traduction française dans *Petite anthologie du Sacré-Cœur de Jésus*, par le P. de Franciosi, Tournai, 1903, p. 9-13.

2. Le mot est de saint Pierre d'Alcantara. *Traité de l'Oraison*. 1re *partie*, c. 4. *Pour le samedi.* dition Migne, *Œuvres de sainte Thérèse*, etc. t. III, p. 332. Cf. trad. Bouix, 1862, p. 148. A cet endroit même, le cœur est nommé : « Dieu te conserve, précieuse plaie du côté qui blesses les cœurs pieux, rose d'ineffable beauté, rubis d'un prix inestimable, entrée du cœur de Jésus-Christ, témoignage de son amour et gage de la vie éternelle. » Au début du chapitre, le saint auteur, indiquant la manière de méditer sur la Passion, recommande d'insister sur les souffrances intérieures, celles de l'âme; mais il ne nomme

Le B. Jean d'Avila, † 1569, a moins souvent parlé du Sacré-Cœur que n'ont fait Louis de Blois, Lansperge, saint François de Sales. On est même étonné qu'il passe parfois si près de lui, pour ainsi dire, sans le voir[1]. D'autres fois, cependant, il le remarque, et il en parle. Alors il s'arrête, en vrai dévot du Sacré-Cœur, et, sans théorie ni explications, nous montre en acte la dévotion. En expliquant la manière de méditer sur la vie de Notre-Seigneur, il écrit : « Considérez... ce qu'il souffrait... et écoutez... toutes les paroles sorties de sa bouche. Mais surtout attachez les yeux de votre âme sur son sacré cœur avec un très vif, mais tranquille sentiment, pour voir que l'amour dont il brûle pour tous les hommes surpasse autant ce qui paraît au dehors de ses souffrances, quoiqu'elles soient inconcevables, que le ciel est au-dessus de la terre[2]. » Il nous apprend

pas le cœur. Le mot cité dans le texte se retrouve dans Louis de Grenade, *De l'oraison et de la considération*, 1re partie, c. 2. Pour le samedi. *Œuvres complètes*. Traduction Bareille (Paris 1863), t. II, p. 83. Les deux passages sont identiques. Voir Franciosi, col. 309, et col. 325. Sur les rapports entre les deux œuvres, voir pour l'état actuel de la question, Villien, *Pierre d'Alcantara ou Louis de Grenade?* dans *Revue du clergé français*, t. LXXXII, p. 65-69 (avril 1915). — Franciosi donne, col. 315-316, la belle prière de saint François de Borgia à la plaie du côté.

1. Ainsi dans le *Discours de l'amour de Dieu*, c. 4 et 5, il insiste sur l'amour de Jésus mourant pour nous en croix, sur les blessures faites par la couronne d'épines, par les clous; mais rien sur la blessure du côté. *Les Œuvres du B. Jean d'Avila* par Arnauld d'Andilly, Paris 1673, p. 494-497.

2. Traité *Audi filia*, c. 74, p. 674. J'ai vérifié la traduction sur le texte espagnol, *Obras del Ven. Maestro Juan de Avila*, Madrid 1759, t. IV, p. 10, 32, 33. Elle n'est pas littérale; mais l'essentiel y est.

donc à entrer « dans le Saint des Saints », en considérant « le cœur de Jésus-Christ, qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même ».

« Car, continue-t-il, comme ne s'étant pas contenté de souffrir extérieurement, il nous a aimés du fond de son cœur, il ne doit pas aussi vous suffire de le considérer et de l'imiter en ce qu'il a souffert extérieurement : vous devez aussi entrer dans son cœur pour considérer et pour imiter ce qui s'y passe. » Nous voilà en pleine dévotion au Sacré-Cœur. Ce qui suit est encore plus expressif : « Pour nous rendre cela plus facile, il a permis qu'après sa mort un coup de lance ait percé son côté, pour nous ouvrir une porte par où nous puissions entrer dans ce cœur, et y voir et admirer les merveilles dont il est plein. » Une fois là, il nous fait méditer amoureusement l'amour de Jésus dans ses souffrances, et les richesses du divin cœur : « Tout ce que Jésus-Christ a fait en notre faveur est merveilleux, et ce qu'il a souffert l'est encore beaucoup davantage. Mais si l'on considère quels étaient ses sentiments pour nous dans le plus fort de ses souffrances, peut-on ne pas oublier tout le reste, et s'empêcher de s'écrier : *Seigneur, qui est semblable à vous?* Lors, ma fille, que vous verrez en esprit qu'on le lie avec des cordes, qu'on lui donne des soufflets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache avec des clous sur une croix et qu'il souffre la mort, priez-le de vous faire la grâce d'apprendre comment il se peut faire qu'étant tout puissant comme il est, il se laisse

traiter de la sorte; et saint Jean vous répondra que c'est parce qu'il nous a aimés et qu'il a voulu laver nos péchés dans son sang. Méditez bien ces paroles, imprimez-les dans votre cœur et pensez et repensez à l'excès d'un tel amour[1]. » Suivent de pieuses considérations sur cet amour si généreux, si désintéressé; le tout dans le sens de la dévotion au Sacré-Cœur.

Le Vénérable Louis de Grenade, O. P. (1505-1588) s'exprime à peu près comme le B. Jean d'Avila, sauf peut-être qu'il fait écho plus encore aux pensées traditionnelles et qu'il en répète les principales expressions : « Notre-Seigneur par un divin conseil a voulu que son côté fût ouvert d'une lance pour nous faire entendre que c'était par l'ouverture de ses plaies que nous devions entrer dans son cœur et dans les secrets de sa divinité[2]. » Il dit ailleurs, à propos de la plaie du côté, après le passage cité plus haut en parlant de saint Pierre d'Alcantara (texte et note), où le cœur est expressément nommé : « Ouvrez-moi, Seigneur, ouvrez-moi cette porte, recevez mon cœur dans cette délicieuse demeure et donnez-moi par elle libre passage jusqu'au plus intime de votre sacré

1. *Audi filia*, c. 78, p. 684-685.

2. *Addition au Mémorial, 2e traité. Avant-propos*, c. 1. *Œuvres spirituelles traduites par M. Girard*, Paris 1679, p. 916. Dans Franciosi, col. 325. La traduction de M. Bareille éveille moins nettement l'idée du cœur symbole; mais le sens est le même. *Œuvres complètes*, Paris 1863, t. XIII, p. 196. J'ai vérifié les textes sur l'espagnol : *Obras del Ven. P. M. Fray Luis de Granada, repartitas en tres tomos*, Madrid 1701. Celui qui précède est au t. I, p. 823, col. 1.

cœur (*a las entranas de tu amor*)! Que je me désaltère à cette source délectable, que je me purifie dans cette eau sainte, que je m'enivre de ce précieux nectar! Laissez mon âme s'endormir dans votre cœur divin (*en este pecho sagrado*); et là j'oublierai tous les vains soucis du monde[1]. » Dans le *Mémorial*, traité V, c. 10, n. 8, autre prière à Jésus, en regardant son côté percé : « Je vous rends grâces, doux Jésus, qui avez voulu que votre très doux cœur (*coraçon*) fût ouvert par la lance du soldat, et qu'il en sortît de l'eau et du sang pour laver nos âmes et leur donner la vie. Oh! si vous blessiez mon cœur avec la lance de votre amour, de façon qu'il ne pût désormais rien vouloir, sinon ce que vous voulez! Que mon âme, Seigneur, ait accès, par la plaie de votre côté, au secret sanctuaire de votre amour, et au trésor de votre divinité, pour vous y adorer.., et, arrachant de ma mémoire toutes les images des choses visibles, ne s'occuper que de vous, ne voir que vous toujours en toutes choses[2]. »

C'est la même voie que sainte Thérèse (1525-1582) indiquait à l'évêque d'Osma, en lui traçant, sur sa demande, une méthode d'oraison. « La plaie

1. *Traité de l'Oraison*, 1re *partie*, c. 2. *Méditation pour le Samedi*. Dans Franciosi, col. 325-326. *Obras*, t. I, p. 233-234. Nous avons déjà remarqué l'identité de ce passage avec celui de saint Pierre d'Alcantara, ibid. col. 309. Mais saint Pierre d'Alcantara s'arrête moins au cœur. Ici encore la traduction Bareille est moins expressive, mais elle dit la même chose. *Œuvres complètes*, t. II, p. 83.

2. Traduction directe sur l'espagnol, *Obras*, t. I, p. 583, col. 1.

de son côté, par laquelle il nous laisse voir son cœur à découvert, vous révélera l'indicible tendresse d'amour qu'il nous a marquée, lorsqu'il a voulu que cette plaie sacrée fût notre nid et notre asile, et qu'elle nous servît de porte pour entrer dans l'arche au temps des tentations et des tribulations. Vous le supplierez, que, comme il a voulu que son côté fût ouvert pour preuve de l'amour qu'il nous portait, il fasse par sa bonté que le nôtre s'ouvre à son tour, que nous lui découvrions nos misères et que nous lui en demandions avec succès le remède[1]. »

La même sainte a exprimé dans un petit poème exquis l'une des grandes vérités de la vie surnaturelle, notre demeure en Dieu et la demeure de Dieu en nous par l'amour, sous forme de présence réciproque dans le cœur. La pensée du cœur matériel de Jésus est peu marquée dans la pièce. Je crois pourtant qu'elle y est : « L'amour a pu de telle sorte, âme, en moi tracer ton portrait, que le peintre le plus habile ne saurait avec semblable maîtrise produire une image pareille. C'est mon amour qui t'a formée, belle à ravir, et, ainsi peinte dans mon cœur, si tu te perdais, ma bien-aimée, âme, il faut te chercher en moi. Je sais que tu te trouverais retracée en mon cœur, et reproduite si

1. *Lettres*, traduction Bouix, t. III, p. 336. Cité par Franciosi, col. 321-322. C'est, on le voit, la pensée traditionnelle et qu'exprimaient, à leur tour, saint Pierre d'Alcantara et Louis de Grenade, aux endroits cités. Même idée dans le P. Bernard d'Osimo, *Méditations sur la Passion du Christ. Avant-propos*, p. 3, et suiv. Cité par le P. Henri de Grèzes, p. 185-186.

au vif que, si tu te voyais, tu te réjouirais en te voyant si bien peinte[1]. »

Mêmes idées et mêmes expériences mystiques chez saint Alphonse Rodriguez (1531-1617), humble coadjuteur de la Compagnie de Jésus, quand il explique « comment l'âme habite par vive contemplation dans le cœur de Jésus, et comment Jésus, pour le grand amour qu'il lui porte, la met dans son cœur ». Il montre l'âme pieuse lisant sur la sainte face de Jésus les douleurs de son cœur et de son âme, et par la compassion buvant à la source d'où elles jaillissent « qui est le cœur du Christ ». « Alors le Christ la conduit lui-même jusqu'au dedans même de son cœur; et elle, une fois dans ce cœur, dans cet océan de tribulations et d'angoisses... lui tient compagnie... Et comme ce saint cœur est un feu d'amour, elle reste là s'embrasant tout entière en feu d'amour, et les ardeurs que Jésus lui communique sont si vives qu'il la transforme en lui-même, à peu près comme fait au fer le feu matériel, quand il est grand : il l'embrase au point que le fer paraît du feu. Ainsi plongée tout entière dans cette retraite du cœur de Jésus, elle y jouit de ce que ce doux Sauveur, qui l'aime tant, lui communique de lui-même, en la revêtant des pieds à la tête de ses grandes douleurs et souffrances[2]. »

1. Voir *Histoire de sainte Thérèse* d'après les Bollandistes, t. II, p. 507. Paris, 1886. Sur le sens précis de la pièce et sa vérité profonde, voir *Nature et surnaturel*, 4e édition, Paris, 1911. Préface, p. XIX et suiv.

2. *De la union y transformacion del alma en Cristo*, c. 7, dans

Le P. Louis du Pont nous montre de même le P. Balthasar Alvarez (1533-1580), « entrant d'abord dans les secrets du cœur du Dieu fait homme, montant ensuite pour s'enfoncer dans les mystères du Dieu qui est trois en personnes et un en essence [1] ».

Avant de quitter l'Espagne, signalons encore le cas de deux mystiques, que l'on montre en rapports intimes avec le Sacré-Cœur au XVIe siècle. D'abord Anne Ponce de Léon, comtesse de Feria, puis, sous le nom de sœur Anne de la Croix, clarisse au couvent de Montilla, Séville. C'est à elle que Louis de Grenade a dédié le *Supplément au Mémorial*. Elle raconte elle-même que Notre-Seigneur lui fit entendre un jour comment elle devait regarder son cœur comme son unique bien, mettre en lui toute sa confiance, tout recevoir comme venant de ce cœur très aimant. Une autre fois, il lui apparut, et lui montra son cœur blessé, en lui disant : « C'est mon amour pour toi qui m'a ainsi

les *Obras espirituales del B. Alonso Rodriguez...* ordenadas y publicadas por el P. Jaime Nonell, t. II, p. 140-141, Barcelone, 1886. Traduction française de toute la page, un peu plus libre mais exacte en somme, dans Letierce, t. I, p. 52-53. L'opuscule entier a été traduit par le P. de Bénazé, *Union et transformation de l'âme en Jésus-Christ suivie de l'explication des demandes du Pater*. Nouvelle édition. Paris-Lille, 1907. Le c. VII, ici visé, est à la p. 65 et suivantes. Il y a des choses analogues dans la 10e méditation du saint sur la Passion, *Obras*, t. I, p. 373, et dans les considérations qui suivent, intitulées : « De quelques manières d'union et de transformation de l'âme en Jésus-Christ, lui demeurant en elle, et elle dans le cœur du Christ. » *Obras*, t. I, p. 374-376.

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, traduction Bouix, p. 24; cité par Franciosi, col. 321.

blessé. En retour, je désire que tu te livres toute à moi [1]. »

Sancha de Carillo vit un jour le cœur de Jésus si brûlant d'un excès d'amour pour les hommes, que celui-là même ne le saurait comprendre qui entre dans ce cœur et qui voit cet amour. Du centre de la poitrine du Christ sortaient des rayons d'amour qui arrivaient aux hommes, à tous et à chacun, passés, présents et futurs [2].

En Italie, nous trouvons également la mention du Sacré-Cœur chez les mystiques du temps.

La V. Mère Claire-Marie de la Passion, Victoire Colonna, fondatrice des Carmélites de *Regina caeli*, à Rome († 1575), raconte que son âme fut attirée un jour « avec une force délicieuse dans le sacré côté de Jésus-Christ et jusque dans son cœur... Je comprenais, dit-elle, que ce cœur divin était plein d'amour, mais d'un amour si pur, que je n'ai pas de paroles pour l'exprimer... Je voyais mon âme comme plongée dans ce cœur... Et me sentant ainsi dans le cœur de Jésus-Christ, je connaissais avec clarté, avec efficacité, et avec une joie inexplicable, que ce lieu, c'est-à-dire la poitrine et le cœur de Jésus, était un lieu très éminent [3] ».

1. P. Martinez de Roa, s. j. *Vida maravillosa de D. Anna Ponce de Leon*, l. Ier, c. 7, et l. 2, c. 2; d'après les PP. Martorel et Castella, *Theses de cultu S. Cordis Jesu*, editio 3a, Barcelone, 1880, p. 24.

2. P. Martinez de Roa, s. j. *Vida y maravillosas virtudes de D. Sancha de Carillo*, l. 2, c. 12; d'après les mêmes, ibid.

3. Vie publiée à Rome en 1681, l. 2, c. 9. Cité par Galliffet, l. 3, c. 3, p. 198.

La vie de sainte Catherine de Ricci (1522-1590) nous offre, à côté de plusieurs traits de dévotion à la plaie du côté, où la pensée du cœur, sans être absente, n'est pas directement exprimée, une sorte d'échange des cœurs, comme pour sainte Catherine de Sienne, mais où le réalisme du symbole s'efface beaucoup plus devant la réalité symbolisée. Dans une de ses extases, elle vit la sainte Vierge qui la prenait par la main et l'amenait à son divin Fils : « O mon Fils, dit-elle, voici que je vous présente notre très chère vierge Catherine, qui sollicite de votre tendresse la grâce de changer son cœur de chair en un cœur tout céleste, afin qu'elle soit plus digne de vous, en prenant un cœur semblable au vôtre. — O ma chère Mère, répondit Jésus, vous ai-je jamais refusé quelque chose, et votre cœur n'est-il pas le chemin naturel qui mène à mon cœur? Il sera fait comme vous avez demandé. Et vous, ma très chère fille Catherine, souvenez-vous que dès cet instant vous ne vous appartenez plus, et que vous êtes toute à moi ; car voici que je purifie votre cœur de toute affection qui n'est pas la mienne, et que je le remplis de mon seul amour. » Notre-Seigneur alors toucha de sa main divine le côté gauche de la sainte et mit en elle un cœur nouveau... Quand elle sentit ce cœur battre dans sa poitrine, elle sortit de son extase en disant : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi* [1].

1. Voir *Messager du S. C.*, février 1862, t. Ier, p. 282. Dans Franciosi, col. 328.

Sainte Madeleine de Pazzi (1566-1607) reçut un jour de Notre-Seigneur la promesse qu'il lui donnerait son cœur, et elle priait ses saints favoris de l'aider à le recevoir. Elle disait aussi à Notre-Seigneur avec une profonde humilité : « O mon Jésus, que personne, je vous en prie, ne sache que vous me donnez votre cœur. » Alors enflammée d'amour, elle se fondait de douceur, et ouvrant les bras, se dressant vers son Époux, elle reçut son cœur. Et après cette faveur inestimable, elle joignit les bras sur sa poitrine, en forme de croix, comme pour le serrer dans son propre cœur[1].

C'est elle aussi qui a dit de saint Louis de Gonzague ce beau mot si souvent répété : « Oh! comme il a aimé sur terre!... Il lançait des flèches au cœur du Verbe... Maintenant qu'il est au ciel, ces flèches reposent dans son cœur, car maintenant il comprend et il jouit des actes d'amour et d'union... auxquels il s'exerçait [2]. » Je ne saurais dire si la pensée du Sacré-Cœur est là exprimée. Mais le choix même de l'expression montre comment les formules les plus expressives de la vie chrétienne rencontrent naturellement celles de notre dévotion.

Quant à énumérer les auteurs, théologiens, exégètes, ascètes, orateurs, qui ont parlé du Sacré-Cœur au cours du XVI[e] siècle, c'est chose impos-

1. Vie, par le P. Vincent Puccini, 2[e] partie, c. 5, n. 200-204, *Acta Sanctorum*, t. XIX, maii 6, ad diem 25, p. 229-230. Dans Franciosi, col. 345-346.
2. *Ibid.*, p. 212. Dans Franciosi, col. 329.

sible. Nommons au moins les principaux. Et tout d'abord les Franciscains. Nicolas Factor (1520-1583) recommande, pour arriver à la contemplation, la dévotion au côté percé et au cœur de Jésus [1]; Bernard d'Osimo († 1591), pendant six ans provincial des Capucins de Paris (1581-1587), parle de la plaie du côté et du cœur en termes dignes de saint François de Sales [2]; Jean de Carthagène († 1617) étudie en exégète tout ce qui a rapport à la blessure du côté et du cœur, et résume à cet égard les données traditionnelles [3].

Dans l'ordre de saint Dominique, nous pouvons signaler Pierre Doré (1500-1569) qui, dans *le Nouveau testament d'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, signé de son sang,* Paris 1550, a quelques belles pages sur le Sacré-Cœur [4].

Non moins pieuse est une page du B. Alphonse de Orozco (1500-1591), moine augustin, dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques, Burgos, 1581. Déjà le postulateur de 1697 la citait comme toute pleine de la dévotion au Sacré-Cœur [5].

De même genre à peu près que les explications

1. Voir le P. Henri de Grèzes, p. 182.

2. Textes dans le P. Henri de Grèzes, p. 185-188.

3. *De religionis christianæ arcanis homiliæ sacræ.* L. 12, *De arcanis in vulnere lateris Christi latentibus,* l. 12, Homil. 1 et 2, t. Ier, p. 411 sq. Anvers, 1622. Dans Franciosi, col. 351-352. Analyse dans le P. Henri de Grèzes, 190-200.

4. C. 14. Cinquième don excellent que notre Père nous a fait en son testament, qui est de son cœur. Textes dans Franciosi, col. 391-396.

5. C'est à propos du texte *Vulnerasti cor meum.* Voir la page dans Nilles, t. Ier, p. 445, ou dans Franciosi, col. 332.

de Jean de Carthagène sont celles de Salmeron (1515-1585), l'un des premiers compagnons de saint Ignace, et celles du docte Tolet (1531-1596), à propos du passage de saint Jean sur la plaie du côté [1]; celles aussi du Hieronymite Daniel Mallonius († vers 1616) à propos des plaies du Christ [2], et de Suarez dans son traité de l'Incarnation [3]. Plus courtes, mais dans le même sens, sont les réflexions du P. Ribadeneira, dans sa vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il a mise en tête de ses *Fleurs de la vie des saints* [4].

Enfin, le P. Fr. Decoster, jésuite belge, dans un livre publié à Ingolstadt, en 1588, pour les congréganistes, insérait pour le Vendredi une méditation sur « l'inestimable et très ardente charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ », où il écrivait : « Fuyez donc à l'approche de toute tentation dans l'aimable cœur de Jésus et dans ses blessures ouvertes; contemplez en elles sa bonté ineffable et sa charité [5]. »

Bref, vers la fin du XVIe siècle, l'attention est de toute part attirée vers le cœur de Jésus. On en

1. Salmeron, *Commentarii in N. T.*, t. X, tr. 48, p. 391 sq.; Toletus, *In sacrosanctum Joannis Evangelium.*

2. Fr. Danielis Mallonii *Lucidationes in historiam admirandam de J. C. stigmatibus*, Douai 1607, c. 20, n. 1, p. 371; n. 8- p. 383. Textes latins dans Franciosi, col. 340-343.

3. In 3am partem S. Th. disp. 41. sect. 1.

4. Textes français dans Franciosi, col. 336, d'après la traduction de M. René Gaultier, Douai 1650.

5. *Libellus sodalitatis, hoc est Christianarum institutionum libri quinque*, libro 1, c. 26, p. 159. Communiqué par le P. J. Brucker.

parle partout : la dévotion existe, elle est même fort répandue [1].

1. Le P. Benoit Nigri, jésuite, mourant à Verdun vers 1590, disait à ses Frères : « Je vous souhaite d'habiter dans le cœur de Jésus-Christ, et je souhaite que vous formiez pour moi le même vœu. » Cité par le P. Fouqueray, *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*, t. II, p. 242.

Au monastère de Fontaine-les-Nonnes, près Meaux, les actes de profession des religieuses, entre 1565 et 1601, portent souvent, au-dessous de la signature, l'image d'un cœur, dessinée à la plume. D'ordinaire, le cœur est percé d'un glaive (non d'une lance) avec trois clous; parfois il contient le monogramme IHS, souvent une petite croix au milieu. Il est placé parfois au pied de la croix, parfois sur la barre verticale de la croix, au-dessous de la traverse horizontale. *Communication* de M. Bergy, à qui M. le curé doyen de la Ferté-sous-Jouarre a bien voulu montrer ces actes de Profession. — Avec nos idées actuelles, on pense naturellement que cette image est celle du cœur de Jésus : monogramme, croix, clous, lance ou glaive, font penser aux cinq plaies. Pourtant la disposition n'est pas celle des cinq plaies. Je croirais plutôt que le cœur figuré est celui de la religieuse, consacré à Jésus et attaché à la croix par les vœux, comme par trois clous, sous l'influence de l'amour divin, qui l'a blessé d'un glaive. Nous rencontrerons plus d'un cas semblable (Jeanne de Matel, saint François de Sales et les Visitandines, B. Jean Eudes). On peut accorder, d'ailleurs, que cette figuration même suppose déjà une certaine dévotion aux cinq plaies et au Sacré-Cœur.

CHAPITRE IV

LA DÉVOTION AU XVIIe SIÈCLE

Il n'y a pas, en ce qui regarde notre dévotion, de démarcation bien nette entre le XVI[e] siècle et le XVII[e]. Si pourtant l'on cherche à dégager quelques traits précis, on peut dire, semble-t-il, sans rien forcer, que, au XVI[e] siècle, la dévotion se constitue en elle-même plus qu'elle ne se propage, tandis que, au XVII[e], elle se propage plus qu'elle ne se constitue. Il y a, dès le XVI[e] siècle, un premier épanouissement de la dévotion; mais c'est, avant tout, un épanouissement, dans les âmes; ce n'est pas, autant du moins que nous pouvons le saisir, un mouvement général, qui se transmet et qui se communique de proche en proche. La dévotion reste affaire individuelle, elle n'a rien d'une poussée sociale. Si nombreuses qu'en soient les traces, elles restent sporadiques. Rien n'indique un mouvement qui prenne conscience de lui-même et qui tende à se généraliser. Le XVII[e] siècle, au contraire, se présente à nous comme une aurore de la dévotion, ou, si l'on veut, comme son printemps : tout y annonce le grand mouvement qui va peu à peu conquérir le monde. Annonces obscures pour ceux-là qui vivaient alors, sauf quelques privilégiés, voyants de l'avenir; annonces assez claires

pour nous qui savons cet avenir. Nous allons étudier rapidement cette divine préparation. Les faits sont à peu près les mêmes que nous avons déjà rencontrés. Mais ils se multiplient singulièrement, et nous donnent, avertis que nous sommes par l'événement, l'impression d'un mouvement qui commence et qui se propage.

Il n'est pas facile de grouper cet amas de faits. L'ordre chronologique n'est pas toujours possible, et souvent il empêcherait de voir les rapports réels des choses; les autres groupements risquent de fausser les perspectives ou d'établir des rapports factices. Il paraît naturel de combiner l'ordre chronologique avec l'ordre des choses, en procédant tantôt par pays, tantôt par congrégations religieuses ou groupements analogues, et suivant, pour chaque série de faits, soit l'ordre chronologique, soit quelque autre ordre indiqué par l'analogie des choses[1].

I

La dévotion hors de France.

Espagne : Saint Michel des Saints; Marine d'Escobar, Marie d'Agréda. — Flandres, Belgique et Pays-Bas : Nicolas de Montmorency, Benoît Haeften, Jacques Marchant, Jeanne de Cambry, Mère Deleloe. — Suisse : Saint Fidèle de Sigmaringen.

Voici d'abord, en Espagne, saint Michel des

1. Nous réservons pour le chapitre suivant ce qui regarde les Visitandines, les Jésuites, le B. Jean Eudes.

Saints, Trinitaire (1598-1625). Il demandait à Notre-Seigneur de lui changer son cœur, et de lui en donner un autre, plus aimant et plus généreux. Notre-Seigneur l'exauça : il prit le cœur de son bien-aimé Michel et le cacha dans sa poitrine ; en retour, il lui donna son propre cœur, tout embrasé d'amour [1].

En Espagne encore, c'est la V. Marine d'Escobar (1554-1633), à qui Notre-Seigneur révéla souvent les secrets de son cœur. Après avoir écrit sa règle pour ses religieuses, elle l'offrait à Notre-Seigneur, en lui disant qu'elle était sienne. *Tu as raison*, lui dit Jésus. *Elle est mienne, en effet. Lève plutôt les yeux, et regarde mon cœur.* « Je levai les yeux de mon âme, dit-elle, et je vis toute la règle écrite dans ce divin cœur [2]. » Un autre jour, « je vis, dit-elle, Notre-Seigneur qui m'ouvrait sa poitrine sacrée et me montrait son cœur très saint, tout brûlant d'amour pour ses créatures, et je vis dans une très vive lumière comment il nous a aimés et nous aime, comme s'il disait : *Regarde. C'est de cet amour, c'est avec ce cœur que je vous ai aimés* [3]. » Un autre jour, il lui montrait les plaies

1. Office du saint, leçon VI, 5 juillet. Cf. *Acta canonizationis*, dans les *Analecta juris Pontificii*, 1863, p. 1446.

2. Vie, par le P. Louis du Pont, 1re partie, l. 5, c. 20, n. 3. Traduction latine, Prague, 1672, p. 536. Dans Franciosi, col. 354. On remarquera que la Vénérable dit : « les yeux de l'âme » ; c'est ordinairement dans le même sens qu'il faut entendre la chose, là même où ce n'est pas dit expressément. Elle dit de même qu'un jour elle embrassait, « suivant notre manière de parler », les pieds du Sauveur.

3. *Ibid.* l. I, c. 9, n. 4, p. 47 ; Franciosi, l. c.

de ses mains et de ses pieds. « *Et celle du côté?* lui dis-je. Il répondit : *Regarde;* et il me montra aussi celle-là, et en même temps son cœur, qui apparaissait à travers la blessure[1]. »

Un jour de vendredi saint, c'était en 1616, comme elle craignait l'illusion, Notre-Seigneur lui dit : « *Approche, et touche la blessure de mon côté.* Je m'approchai et je la touchai, et aussitôt je sentis comme des rayons enflammés d'amour divin qui sortaient du cœur de Notre-Seigneur par la blessure : ils venaient jusqu'à mon cœur, et l'embrasaient d'amour pour lui[2]. »

En février 1622, elle vit Notre-Seigneur comme au ciel, et de sa poitrine comme une échelle qui descendait en s'élargissant vers la terre. « Les Anges, dit-elle, me conduisirent au bas de l'échelle, et je me mis à monter... jusqu'à ce que je fusse arrivée... là où l'échelle s'appuyait à sa poitrine. Il m'introduisit... dans le sanctuaire secret de sa divine poitrine... Là, je vis le mystère de la sainte Trinité, autant que j'en étais capable[3]. » A elle aussi, il voulut, le 18 juillet 1612, faire don de son propre cœur, afin de la rendre parfaitement conforme à ce cœur divin[4]. Enfin, un jour de décembre 1618, il lui donna « la clef de son cœur et de sa volonté », pour lui signifier que désormais elle n'avait qu'à exprimer un désir : « Pourvu que la

1. *Ibid.* l. 2, c. 21, n. 2, p. 197; Franciosi, l. c.
2. *Ibid.* l. 2, c. 17, p. 203; Franciosi, col. 355.
3. *Ibid.* l. 3, c. 11, n. 5, p. 289-291; Franciosi, col. 355-356.
4. *Ibid.* l. 3, c. 28, n. 2, p. 336; Franciosi, col. 356.

chose fût expédiente, il lui accorderait tout aussitôt, et volontiers[1]. » N'avons-nous pas là, ou peu s'en faut, les principaux éléments d'un traité de dévotion au Sacré-Cœur, théorie et pratique? Marine d'Escobar mérite une place à part parmi les précurseurs de la B. Marguerite-Marie.

A côté d'elle, on peut mentionner une autre mystique espagnole beaucoup plus contestée, la V. Marie d'Agréda (1602-1665). Elle a d'ailleurs peu de chose sur le cœur de Jésus, et ce qu'elle en dit n'est que la répétition de ce que nous trouvons partout : l'ouverture du côté fait jaillir du cœur divin les sources fécondes de la grâce ; elle nous montre l'amour de ce cœur, et invite les âmes à entrer « pour goûter cet amour en le puisant à sa propre source » et pour y chercher refuge[2].

Dans les Pays-Bas, un homme d'État belge, qui, au milieu des occupations importantes auxquelles l'appela la confiance de Philippe II, trouva le temps d'écrire des livres de piété, Nicolas de Montmorency (1556 environ à 1617), publiait, à Anvers, en 1616, un *Diurnale pietatis,* en deux volumes, où il y a nombre de prières ou affections très pieuses, empruntées souvent à des auteurs dont le nom est indiqué en marge. Parmi ces affections ou prières, plusieurs s'adressent au Sacré-Cœur. En voici un bel échantillon : c'est une

1. *Ibid.* l. 6, c. 9, n. 2, p. 626; Franciosi, col. 357.
2. *La cité mystique de Dieu,* 2e partie, l. 6, c. 24, n. 1440 et 1451. Traduction Croset; Franciosi, col. 412.

« salutation et prière du matin au cœur de Jésus » : « Je loue, je bénis, je glorifie et salue votre très doux et très bénin cœur, ô Jésus-Christ, mon fidèle ami, vous rendant grâces pour la fidèle garde dont vous m'avez entouré pendant cette nuit, et pour la paternelle et immense bonté avec laquelle, parmi tant d'autres, vous me supportez encore et me conservez, moi, le plus misérable de tous les pécheurs, et même me visitez quelquefois par l'inspiration de votre grâce. Et maintenant, je vous en prie, ô unique ami, par la vertu de votre divin cœur, purifiez-moi, votre suppliant, de toute souillure ; daignez aussi me garder miséricordieusement de tout danger, et m'accorder la grâce de persévérer fidèlement et heureusement jusqu'à la fin de ma vie dans votre saint service et votre amour.

« O cœur très doux de Jésus, où se trouve tout bien, organe de la toujours adorable Trinité, à vous je me confie, en vous je me remets tout entier, en vous je jette toute sollicitude, tout ce qui me pèse ; à vous je m'offre humblement pour être purifié des souillures de mes péchés ; à vous je m'en remets en toute confiance pour que vous suppléiez à toutes mes propres insuffisances. En vous est tout mon espoir et ma consolation, en vous mon repos et ma demeure. Qu'il coule, qu'il coule par vous sur moi une gouttelette de sang du côté ouvert de mon Seigneur Jésus, pour effacer toutes mes souillures, et pour enflammer mon cœur du divin amour. O cœur de Jésus, cœur

tout amour, soyez pour moi le refuge dans la tentation, la consolation dans la peine, l'abri dans la mort; que je me repose et que je m'endorme en vous, jusqu'à ce que je goûte et je sente combien suave est Jésus, l'époux de l'âme qui aime, le Dieu béni par dessus tout à jamais. Amen[1]. »

Le pieux auteur n'indique pas où il a pris cette prière. Les premières lignes sont la salutation matinale de sainte Mechtilde. Je n'ai pas identifié le tout; mais certaines idées, certaines expressions sont de Louis de Blois; les autres se ressentent d'Eschius et de Lansperge.

La Hollande et la Belgique nous offrent encore deux écrivains ascétiques, entre beaucoup d'autres sans doute, Jacques Marchant et dom Benoît Haeften.

Dom Benoît Haeften, abbé d'Afflighem (1587-1648), dans son livre intitulé *L'École du cœur* (1629), parle de la plaie du côté en termes touchants, où se résume toute la pensée traditionnelle. Lui aussi trouve le cœur à travers la plaie : « Approche-toi (mon âme) du Dieu de ton cœur, du cœur de ton Dieu : pose là ta tente, fais-y ta demeure. Là, joins ton cœur au cœur de ton amour; non pas ton doigt, ni ta main : c'est ton cœur qu'il

1. *Diurnale pietatis*, Antverpiæ, 1616, t. I, p. 153-154. J'ai traduit sur le texte latin, tel que l'ont copié pour moi deux amis obligeants, les PP. Alb. Poncelet Bollandiste († 1912), et H. Pinard. C'est à eux que je dois, en outre, sinon la première connaissance du pieux Nicolas de Montmorency (car une partie de cette prière avait été traduite en français et m'était tombée sous les yeux), au moins tous les détails sûrs et précis sur le livre et sur les nombreuses mentions qui s'y trouvent du Sacré-Cœur.

y faut jeter[1]. » Il voit dans le cœur divin le modèle de ce que doit être son cœur : « Ce que doivent être les pensées de mon cœur, je le trouve écrit dans ce cœur. Car votre cœur est la règle... des cœurs humains : ils doivent être réglés sur votre cœur. J'irai donc à ce cœur profond, au cœur de mon Dieu, et je regarderai ses perfections pour, avec l'aide de sa grâce, les transporter dans mon cœur. Votre cœur, ô Dieu de mon cœur, a été pur de tout attrait humain, de tout amour pour ce qui passe... Daignez, Seigneur, ami de nos cœurs, répandre tout cela dans le cœur de votre serviteur, afin que son cœur soit parfait avec vous... Eh! donc, Seigneur, mettez-moi près de votre cœur, pour que je le regarde, et que sur ce modèle je rectifie mon cœur. Regardez-moi, vous aussi, et ayez pitié de moi, Seigneur; de ce miroir brûlant de votre cœur[2] envoyez des rayons de feu dans mon cœur pour le brûler et le rendre conforme à votre cœur[3]. »

1. *Schola cordis, sive a Deo aversi cordis ad eumdem reductio*; auctore D. Benedicto Haefteno, O. S. B. Anvers, 1663, p. 532; texte latin dans Franciosi, 379. M. Grimouard de Saint-Laurent cite aussi quelques extraits, d'après l'édition d'Anvers, 1629 *loc. cit.*, p. 56.

2. L'auteur, un peu plus haut, p. 541, a comparé le cœur de Jésus au fameux miroir concave d'Archimède, qui brûla la flotte ennemie.

3. *Ibid.* p. 544 et 546; Franciosi, col. 380. Autre passage très beau, cité par le P. Dufau, *Trésor*, t. VII, p. 393-395, à propos du texte *Vulnerasti cor meum* : « Si vous restâtes attaché à la croix, ce fut bien plus par les liens de votre amour que par les clous de fer... C'est bien par l'amour que je dois être uni à votre cœur. Et comment ne pas vous aimer?... Vous avez

Il dit, dans un autre ouvrage : « Contemplons maintenant le cœur du Christ, très pur réservoir (*receptaculum*) de la douceur divine. De quelle douceur il déborde!... Qui nous ouvrira la porte de ce cœur, pour que nous puissions voir les trésors qui y sont cachés? » Et le pieux auteur contemple tour à tour l'intention de ce cœur, les désirs de ce cœur, les pensées de ce cœur, l'amour de ce cœur pour nous. « Mais quoi? ajoute-t-il, il a voulu que son cœur fût ouvert par la lance du soldat, afin qu'il fût pour les coupables une cité de refuge, un asile de paix, le nid où la colombe médite, le cellier à vin et la couche de l'épouse, le repos de l'âme et le saint des saints. Que dire enfin? Le cœur de l'homme ne saurait concevoir quelle abondance de douceur se cache dans le cœur du Fils de l'homme[1]. »

Jacques Marchant (en 1648), dans son *Hortus Pastorum*, invite la colombe mystique à entrer dans le côté percé de Jésus : « Tu ne pourras trouver de repos, lui dit-il, que dans le cœur du Sauveur. C'est là qu'il a voulu te préparer une demeure. Son cœur brûlant d'amour est le jardin fleuri où tu peux trouver tes délices et t'écrier : *Il nous est bon d'être ici*. Si donc tu sens parfois que ton cœur est pauvre, ou tiède, ou dur, tourne-

été blessé par moi, ô mon Jésus : rendez-moi blessure pour blessure. » Libr. 4, lect 12, p. 519.

1. R. D. Hæfteni *Venatio sacra*, l. 11, c. 3, p. 455 (marquée par erreur 456), Anvers, 1650. A la fin de la Préface, un cœur percé de trois clous, surmonté du monogramme IHS, avec une croix sur la barre de l'H.

toi vers le Dieu de ton cœur... Par cette large porte du côté ..l'entrée t'est ouverte jusqu'au cœur. Là, joins ton cœur à son cœur, pour y prendre la lumière, la vie, la flamme... Sa blessure n'est pas tant celle de la lance que celle de l'amour; elle est à la fois, si vous l'aimez mieux, celle de la lance et de l'amour. Voilà pourquoi il dit deux fois : *Vous avez blessé mon cœur, ô mon épouse, vous avez blessé mon cœur*. Réponds-lui de ton côté : Blessez mon cœur, ô mon Époux, blessez mon cœur. Blessez-le de compassion, blessez-le d'amour[1]. »

C'est aux pays flamands que se rattache également Jeanne de Cambry (1581-1639), d'abord religieuse augustine, puis recluse à Lille. Ce fut une grande dévote de la plaie du côté; et plus d'une fois, dans la plaie du côté elle rencontra le divin cœur. Dans ce sacré côté, elle trouvait « deux chambres nuptiales », comme elle dit, « l'une, le cœur de chair et de sang, représentant son humanité ; l'autre, le cœur d'or, représentant sa divinité ». « Puissiez-vous, écrivait-elle à son directeur, posséder tellement ces deux chambres que vous n'en sortiez jamais[2]. » Dans son grand ouvrage spirituel, elle représente le cœur de Jésus comme « le lit nuptial où reposent l'Époux avec l'Épouse, l'âme avec Dieu ». La couche, dit-elle, « ce sera le divin cœur de Jésus, oui ce sera ce cœur plein d'amour du doux Jésus, où l'âme se reposera,

1. *Hortus Pastorum*, l. 1, tract. 2, lect. 21. *De vulnere lateris*. Texte latin dans Franciosi, 692-693.

2. *Vie admirable de Jeanne de Cambry*, par le P. Saintrain, C. SS. R. Tournai 1898, 3e partie, c. 6: cf. Franciosi, 365-366.

où l'âme sera unie, et de deux cœurs n'en sera fait qu'un par union d'amour... Si nous aimons Dieu, il faut que notre amour retourne à Dieu, à ce cœur amoureux de Jésus, qui par amour a voulu naître d'une Vierge, et endurer mort et passion, pour nous montrer son brûlant amour; à ce cœur qui a été percé d'une lance pour nous, et le tout par ce feu d'amour. O cœur divin, qu'y a-t-il en cette méchante créature et ingrate que vous l'aimez de telle sorte? Mais c'est votre poignant et brûlant amour qui vous fait ainsi aimer votre œuvre!... Et puisque Dieu aime ce qu'il a fait et créé, quoi, ingrats que nous sommes, n'aimerons-nous pas celui qui nous a créés[1]? »

Dans les mêmes régions, l'ordre de Saint-Benoît nous fournit encore une dévote du Sacré-Cœur, que dom Bruno Destrée a révélée dernièrement au public, la Mère Jeanne de Saint-Mathieu Deleloe. Née en 1604, à Fauquembergues, dans le diocèse d'Arras, elle entra chez les Bénédictines de sa ville natale et suivit sa communauté à Poperinghe, quand elles furent obligées de s'y transporter. Elle y mourut en 1660. Toute sa vie ne fut qu'une suite de communications intimes avec le cœur de Jésus[2].

1. *Traité de la ruine de l'amour-propre, etc.*, l. 4, c. 26. *Les Œuvres spirituelles de Sœur Jeanne-Marie de la Présentation...* Tournai, 1665. Franciosi, col. 368. Voir dans la *Vie admirable de Jeanne de Cambry*, par le P. H. Saintrain, C. SS. R. Tournai et Paris (Casterman, 1899), la 3e partie, c. 6, la dévotion de Jeanne au Sacré-Cœur, p. 320-337.

2. *Une mystique inconnue du* XVIIe *siècle*, par dom Bruno Destrée, Bruges, 1905.

Enfin, avant d'entrer en France pour n'en presque plus sortir, signalons un grand saint de l'ordre de Saint-François, saint Fidèle de Sigmaringen, capucin (1577-1662). Parmi ses pratiques de dévotion, on en signale une en l'honneur du cœur de Jésus. La prière commence ainsi : « Je vous rends grâce, ô très aimable Jésus, pour l'amour infini et pour l'infinie douleur de votre très doux cœur. » Il s'y remet tout entier et conclut : « Pendant toute ma vie et particulièrement à l'heure de ma mort, il y a pour moi un refuge assuré dans cette blessure de votre cœur très fidèle[1]. »

II

Diffusion en France.

Bérulle, Olier, Mme de Neuvillars, Mère Madeleine de Saint-Joseph, la Carmélite de Beaune, Louise de Marillac, la bonne Armelle; Mme d'Herculais et les milieux jansénistes.

En France, nous rencontrons partout la dévotion, dans le monde, et même à la cour, comme dans les cloîtres; elle s'allie aux tendances de spiritualité les plus diverses, à celles de Bérulle ou de M. Olier comme à celles des Jésuites; on la trouve jusque chez les Jansénistes; elle est si familière aux âmes que Bossuet pour donner la formule de

1. Signalé par M. R. de La Bégassière, d'après le *Compendio storico... della divozione al SSmo Cuor di Gesù.* Ediz. 2a. Roma, 1822, p. 34, § 14. La prière n'est pas, je crois, du saint lui-même. Voir ci-dessus Louis de Blois et Nicolas de Montmorency.

la perfection chrétienne rencontre comme naturellement la formule même de la dévotion au Sacré-Cœur.

En tête du mouvement, apparaît saint François de Sales, l'un des hommes dont la spiritualité est le plus imprégnée de la pensée du Sacré-Cœur. On a depuis longtemps signalé les principaux passages où il parle de ce cœur divin. C'est dans ses lettres surtout que sa dévotion s'exprime avec une tendresse de piété qui ravit toujours les âmes dévotes. Nous aurons à y revenir quand nous chercherons à la Visitation les premières traces de la dévotion au cœur de Jésus.

Le cardinal de Bérulle (1575-1629) a quelques réflexions, subtiles mais pénétrantes, sur le cœur de Jésus. « Saint Jean seul, comme bien-aimé disciple, fait mention de la blessure dont le côté et le cœur de Jésus ont été ouverts. D'autant que c'est une blessure d'amour, il était convenable qu'elle fût rapportée par le disciple du cœur et de l'amour de Jésus. Remarquons que le cœur vivant de Jésus est assez navré d'amour; c'est pourquoi cette navrure de la lance est réservée à son cœur mort, comme si, avant la mort, ce fer ne l'eût pu navrer davantage, tant il était navré d'amour. Son cœur est éternellement ouvert, éternellement navré; sa gloire n'ôte point cette plaie, car c'est une plaie d'amour; cette navrure de la lance n'est qu'une marque de la vraie et intérieure navrure de son cœur... Rendons grâces au Père éternel qui... lui a destiné cette plaie... pour nous loger... en son

cœur dans l'éternité[1]. » Il écrivait à une personne éprouvée et tentée : « Souvenez-vous que le Fils de Dieu, par les douleurs et plaies de son cœur, nous a préparé une retraite en icelui, en nos peines et tentations; et lui rendez grâces de ce soin et amour sien vers nous, et de ce refuge sacré qu'il veut que nous ayons et trouvions en lui... Mais vous êtes indigne[2] d'y être logée, vous étant ce que vous êtes, et lui étant ce qu'il est, et ce n'est pas à vous de vous y loger, ni vous ne le devez pas entreprendre. Souvenez-vous donc que, lui étant ce qu'il est, vous n'y oseriez penser ; mais aussi lui étant ce qu'il vous est, par sa grâce et miséricorde, par ce qu'il a daigné être aux pécheurs et à vous, et parce qu'il a voulu être navré en son cœur de douleurs et de cette plaie; pour cet effet, priez-le avec vraie humilité qu'il lui plaise de vous loger lui-même en cette sainte retraite, parmi l'orage qui vous porte... et, durant icelui, soyez toute retirée et de toute votre puissance, dans ce saint cœur du Fils de Dieu, navré de douleur pour votre salut[3]. »

De son côté, M. Olier écrivait à une dame pieuse : « Perdez-vous mille fois le jour dans son admirable cœur, où vous vous sentez si puissamment attirée. C'est là où vous entrerez dans la jouissance de tout ce qu'il est, et même des correspon-

1. *Opuscules divers de piété*, n. 69. Dans *Œuvres complètes*, édition Migne, 1856, col. 1046.
2. Il y a « digne » dans Migne ; je pense que c'est une faute d'impression.
3. Lettre 533, dans *Œuvres complètes*, édit. Migne, col. 1578.

dances et des communications mutuelles qui se passent entre lui et son Père. C'est la pièce d'élite que le cœur du Fils de Dieu; c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus, c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et communique toutes ses grâces... C'est en ce cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères, et c'est dans les saints que Dieu y applique plus particulièrement que se passent ses communications plus intimes et que s'expriment le plus parfaitement tous ses divins mystères[1]. » Il écrivait encore : (Que dire de la gloire) « que la grandeur de Dieu reçoit du cœur de Jésus-Christ tout seul, qui rend plus de respects et de louanges à Dieu que tous les saints ensemble, puisque tous les anges et tous les saints ne sont faits que pour exprimer les sentiments intérieurs qui sont renfermés dans le cœur de Jésus? O magnifique cœur... qui contient tous les amours, tous les respects, toutes les louanges de tous les saints ensemble[2]. »

Parmi les dames qui, aux débuts du XVII[e] siècle, édifièrent le grand monde par leur piété, M[me] de Neuvillars (1571-1616), se signale à nous par sa dévotion au cœur de Jésus. Suzanne de la Pomélie, dame de Neuvillars, était née dans le calvinisme. Convertie à vingt-trois ans, elle ne vécut

1. *Lettres*, II, 598. D'après M. H. Joly, *Le B. P. Eudes*, 1909, p. 173. Voir aussi *Pensées choisies de M. Olier*, éditées par M. Letourneau, p. 10, 12, etc.

2. Cité par M[gr] Perraud, *Le Second centenaire et le jubilé de la B. Marguerite-Marie*, Autun (1890), p. 185.

que pour Dieu et fut favorisée de grâces insignes, parmi lesquelles la manifestation et le don du Sacré-Cœur : « Pensant aux péchés de ma vie passée, écrit-elle, et me voulant cacher sous terre... Notre-Seigneur me présenta son côté ouvert, et me dit que c'était le lieu où il voulait me voir me cacher et demeurer cachée toute ma vie. Je m'y jetai aussitôt avec grand plaisir, et j'ai tâché de m'y tenir toujours depuis, le mieux que j'ai pu. » En janvier 1615, après la sainte communion, il lui montra encore l'ouverture de son côté sacré et lui commanda d'y appliquer la bouche. « Et je le fis, dit-elle, et j'y portai encore mon cœur, que je n'en retirai pas; mais il y fut retenu, avec promesse de Notre-Seigneur qu'une autre fois il me donnerait le sien, ce qui me rendit toute confuse... Et il me sollicita souvent de faire cette demande, avec assurance que je ne serais pas refusée. » Malgré tout, elle n'osait faire la demande. « Enfin, raconte-t-elle, m'étant un jour prosternée aux pieds de Notre-Seigneur, et faisant avec sa Majesté des colloques pleins d'affection, en les lui baisant tendrement, il me fit reproche de mon peu de confiance, en ces propres termes : *Il n'y a personne qui n'eût accepté mon cœur, si je le lui eusse offert aussi bien qu'à vous.* Et toutefois je n'eus pas encore le courage de lui faire cette requête, que j'estimais trop incivile, à cause de mon indignité. » Enfin, le 15 juin 1615, « Notre-Seigneur, dit-elle, se présente soudain devant mes yeux, et répondant à mes pensées : *Je vois bien,*

me dit-il, *que tu te plains de moi. Mais tu ne le feras plus désormais. Voilà mon cœur que je t'avais promis; tu y trouveras abondamment tout ce que tu y saurais désirer.* » — « Je ne veux point ici rechercher, dit l'historien, en quelle façon se fit cet admirable commerce de cœur à cœur... Je me contenterai de dire que... la suite montra qu'il s'était passé de grands changements dans l'âme de cette servante de Dieu. » Un autre jour, vers la fin de sa vie, « Notre-Seigneur lui découvrant à nu les ouvertures de ses plaies sacrées, et faisant sortir de son côté comme un torrent de flammes divines, elle qui en brûlait toute, et qui voyait que c'était là son élément et son séjour naturel, s'élança à plusieurs reprises avec une ferveur admirable au milieu de ces flammes, ne pouvant espérer de lieu plus propre à entretenir son amour que cette fournaise d'amour[1]. »

La dévotion pénétrait jusqu'à la cour de Louis XIII, sous des influences diverses, parmi lesquelles on peut indiquer celle d'une Carmélite. Le Carmel de la rue Saint-Jacques était très souvent visité par les dames de la cour; la reine elle-même y venait parfois; la duchesse de Longueville y était sans cesse. Tout ce grand monde aimait à respirer le parfum du cloître austère. Parmi les

1. *La Vie de Mme de Neuvillars, miroir de perfection pour les femmes mariées et pour les âmes dévotes*, par le P. Nicolas du Sault, s. j. Paris, 1649, l. 3, c. 7. Réimprimé à Nantes, 1889, p. 152-158, mais avec retouches de style. Le P. Alet, l. c. p. 214-216. garde le texte original : c'est lui que je suis, sauf pour les deux premiers passages, qu'il n'a pas transcrits.

saintes Carmélites qui s'y trouvaient, la V. Mère Madeleine de Saint-Joseph (1578-1637) avait un don merveilleux de pousser à la piété. Or, très dévote elle-même au cœur de Jésus, elle s'efforçait d'inspirer aux autres la même dévotion. C'est le témoignage que lui rend la duchesse de Longueville dans sa déposition : « Elle m'a quelquefois parlé en particulier d'honorer le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui demander qu'il sanctifiât tous les mouvements du mien par ceux du sien très saint et divin, et j'ai connu, par tout ce qu'elle m'en a dit, qu'elle avait une dévotion et très particulière application à ce très sacré cœur du Fils de Dieu[1]. »

Une autre Carmélite, la « Carmélite de Beaune », comme on la désigne couramment, exerçait, de son Carmel, une action semblable, qui s'étendit par toute la France. La V. Marguerite du Saint-Sacrement (1619-1648) est surtout célèbre pour sa dévotion à la Sainte Enfance ; mais le Sacré-Cœur tient aussi une place considérable dans sa vie. Notre-Seigneur, dit le P. Amelote, son historien, « lui fit paraître son cœur comme une vaste et immense fournaise d'amour, et l'y enferma les jours et les nuits, l'espace de trois semaines ou d'un mois. Là, elle puisa toutes sortes de grâces dans leur source, et... ses progrès parurent plus grands

1. Déposition autographe de M[me] de Longueville (pour le procès de béatification de la V. Mère Madeleine de Saint-Joseph), dans V. Cousin, *La jeunesse de Madame de Longueville*, Paris, 1853, p. 437.

en un seul jour qu'ils n'avaient été auparavant en des années entières. Tantôt ce cœur divin la brûlant toute comme un feu très vif, consumait en elle ses imperfections; tantôt elle y était plongée comme dans un abîme de charité... Tantôt elle y était lavée comme dans une fontaine de pureté... Elle remarqua ce double mouvement d'élévation et de compression qui a été connu dans le cœur de Jésus-Christ par d'autres saints, et elle comprit que ce cœur se resserrait afin de se remplir du divin Esprit pour soi-même, pour aimer en son propre nom Dieu le Père, pour s'offrir à lui en sacrifice, pour s'anéantir devant sa Majesté, pour s'unir à toutes ses adorables perfections, pour lui rendre tous ses propres devoirs; et qu'il se dilatait afin d'épandre son esprit dans tous ses membres, et de communiquer à son Église, qui est son corps, la chaleur vitale qu'il avait produite pour soi-même. Elle aperçut dans ce cœur un océan sans fond et sans rives d'amour envers Dieu le Père, une possession et une jouissance de sa divine bonté, un repos en son infinie béatitude, un calme et une paix qui surpassaient toute intelligence, un trésor incompréhensible de toutes les vertus... Toutefois, parmi tant de richesses et de bonheur, elle vit que ce cœur aimable avait été noyé dans des abîmes profonds de douleurs et d'amertumes... Mais... elle reconnut en ce cœur un si admirable transport d'amour pour ceux qui lui avaient causé tant de maux, que son courage surpassait de beaucoup sa crainte... Elle vit ce cœur admi-

rable comme le palais sacré où étaient nées et où avaient été nourries toutes les affections de Jésus-Christ, tous ses désirs, toutes ses dévotions, toutes ses joies, toutes ses tristesses... Elle ne prenait presque point de nourriture, mais, en revanche, elle trouvait dans ce cœur sacré de Jésus-Christ un supplément surnaturel, qui la soutenait sans manger, et qui, plus noblement que n'eût fait le fruit de vie, rétablissait toutes ses forces. Il lui semblait parfois qu'il s'écoulait de ce cœur divin une sacrée liqueur dans tout son corps, tantôt en forme d'huile douce et pénétrante, tantôt comme un lait très pur, tantôt comme un baume plein d'odeur céleste, tantôt comme un suc animé, tantôt comme une manne agréable, qui ne fortifiait pas seulement son corps, mais qui produisait aussi dans son âme des effets merveilleux. Quelquefois Jésus-Christ lui disait, la tenant cachée dans ce cœur : « Je te lave de pureté », etc.[1]. « Un jour, Notre-Seigneur lui témoigna qu'il voulait prendre son âme pour son jardin de délices, et qu'il aurait soin de le cultiver lui-même... Il commença donc à répandre dans son âme de nouvelles vertus... Quelque temps après, il lui ouvrit son cœur divin et en fit sortir un ruisseau d'eau vive, dont il arrosa son âme. Et en même temps elle sentit une

1. *Vie de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, 3e édition, l. 3, c. 6, n. 2, p. 110-113, d'après Franciosi, 375-376. Le même texte est cité par le B. Jean Eudes, *Le Cœur admirable*, l. 12, c. 19; *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 299-303. Variantes sans importance.

nouvelle vigueur d'esprit qui lui fit embrasser ces vertus avec un ravissement de joie[1]. »

On sait que la France attribua pour une part la naissance de Louis XIV aux prières de l'humble Carmélite. On sait moins qu'elle eut, à ce propos, une manifestation spéciale du Sacré-Cœur. « Un jour, Notre-Seigneur l'encouragea à lui demander de grandes grâces pour les âmes, au nom de son Enfance divine et lui donna l'espérance qu'elles lui seraient accordées. Alors il lui fit naître une pensée très forte de le prier... qu'il lui plût de donner un Dauphin à ce royaume... Le saint Enfant se mit entre ses bras, petit comme il était au moment qu'il vint au monde, et lui ouvrant son cœur divin : « Puise, lui dit-il, ce que tu voudras dans mon cœur, rien ne te sera refusé. Je t'accorde le Dauphin que tu demandes[2]. »

La Vénérable Louise de Marillac (Mlle Legras), fondatrice des Filles de la Charité († 1659), semble avoir été, elle aussi, une dévote du Sacré-Cœur. On conserve, à la maison-mère, rue du Bac, un

1. *Ibid.*, l. 5, c. 1, n. 2, p. 158; d'après Franciosi, 377.

2. *Ibid.*, l. 7, c. 7, n. 3, p. 295; Franciosi, 377. Plusieurs des traits ici rapportés ont été recueillis également par l'abbé Deberre dans son *Histoire de la V. Marguerite du Saint-Sacrement*, Paris 1907, p. 134-136. M. Deberre cite de plus, p. 100, et donne en fac-simile une page de la Vénérable où le Sacré-Cœur a encore sa part : « Je fus tirée dans le cœur de Jésus, où je fus mise et où je compris que je devais renaître pour recevoir le saint Sacrement de Confirmation, et en ce moment je ressentis et compris dans ce cœur divin quatre sacrements qui en forme de canaux se dégorgeaient dans mon âme et qui la remplirent d'une indicible pureté. Je reçus ce saint sacrement, et, au moment que je le reçus, je sortis du cœur divin dans lequel j'étais, et mon époux me prit entre ses bras... »

tableau peint de sa main. Notre-Seigneur y est représenté avec un cœur rayonnant sur la poitrine ; il présente ses deux mains percées, et semble inviter tous les hommes, comme s'il leur disait : « Venez tous à moi ». Par ailleurs, elle écrivait : « Ayant lu l'Évangile du bon Semeur, j'ai désiré semer au cœur de Jésus toutes les productions de mon âme et les actions de mon corps, afin qu'ayant croissance de ses mérites, je n'opère plus que par lui et en lui[1]. »

Il n'est pas de pays, pas de condition si humble, où Jésus ne trouve des amis de son cœur, et ne se révèle à eux. A Vannes, meurt, en 1671, une pauvre servante, Armelle Nicolas, vénérée encore aujourd'hui dans l'ancienne chapelle dite des *Ursulines*, attenante au collège Saint-François-Xavier, sous le nom de « la bonne Armelle ». Elle était dans les relations les plus familières avec le divin Cœur ; elle y allait et venait, comme chez elle, et elle disait à ses amis : « Si vous voulez me trouver, ne me cherchez pas ailleurs que dans le cœur de mon divin Amour[2]. » Elle y trouvait un

1. Je remercie M. Coste, secrétaire-archiviste des Prêtres de la Mission, pour son extrême obligeance à me donner tous les renseignements sur le précieux tableau. Voir : Ed. Didron, *Louise de Marillac et le Sacré-Cœur*, dans le *Bulletin de Saint-Vincent de Paul*, 15 avril 1900 ; Mgr Baunard, *La vénérable Louise de Marillac*, 2e édition, Paris, 1904 ; *Messager du Cœur de Jésus*, t. LXXIII, p. 394. M. Boumard a reproduit le tableau en photogravure avec le titre donné par les contemporaines à ce tableau ou à un tableau analogue, « Le Seigneur de la Charité ».

2. Beaucoup de détails dans le livre intitulé *Le triomphe de*

refuge contre ses ennemis et y recevait du divin Maître d'admirables communications.

On trouve des traces de cette dévotion jusque dans les milieux qui sembleraient les plus réfractaires, et M. Gazier écrivait naguère dans la *Revue bleue*[1] un article intitulé *Le Sacré-Cœur à Port-Royal en 1627*. Le titre ne dit pas tout à fait ce qu'il y a dans l'article. Mais on y trouve quelques renseignements curieux. M. Gazier attribue sans « l'ombre d'un doute » à la Mère Angélique Arnauld un opuscule d'une extrême rareté publié à Paris, en 1727, sous le titre *Élévations de cœur et prières à N.-S. J.-C. sur les mystères de sa passion*[2]. Or, voici ce qu'on y lit « au cours d'une assez longue élévation pour le vendredi » : « O sacré cœur de Jésus ! ô source de grâces ! ô brasier d'amour ! souffrez que j'entre dans cette fournaise ardente et que je m'y consume par le feu de la charité. Oui, je m'y cacherai comme l'épouse dans les trous de cette pierre ; je me reposerai sur votre cœur, j'y établirai ma demeure et je ne craindrai rien quand le monde et l'enfer s'élèveraient contre moi. O

l'amour divin dans la vie d'une grande servante de Dieu, nommée Armelle Nicolas... fidèlement écrite par une religieuse du monastère de Sainte-Ursule, de Vennes... A Vennes, Jean Galles, 1676. D'après les notes de M. R. de La Bégassière, qui a vu et étudié le livre. Cf. Letierce. *Étude*, t. I, p. 74-77 ; Franciosi. 416-418.

1. 15 août 1908, t. X, p. 199-202.

2. Je m'en rapporte sur ce point à l'autorité de M. Gazier, dont la conviction doit être fondée sur de bonnes raisons ; mais on eût aimé à les savoir, ne fût-ce que pour dissiper les doutes que font naître celles qu'il nous donne, celles-ci étant évidemment insuffisantes.

Jésus, ô le Dieu de mon cœur, souffrez que je me colle à votre sacré côté ; souffrez que je m'enivre à cette source vive et que je ne cherche jamais ailleurs de consolation[1]... » Plus loin, dans une Élévation sur l'ouverture du côté de Notre-Seigneur : « Donnez-moi la grâce qui m'est nécessaire pour participer avec fruit à vos sacrements, et puisque vous m'avez donné entrée dans votre cœur par cette plaie d'amour que vous y avez reçue, aidez-moi, s'il vous plaît, à m'en approcher, et que j'établisse ma demeure et mon repos en ce lieu de refuge, où vous invitez votre épouse, quand vous lui dites de se retirer aux trous de la pierre et aux cavernes des masures, qui sont vos plaies sacrées[2]. » On reconnaît là le plus pur langage de la tradition, et ceux-là seuls peuvent s'étonner de le trouver à Port-Royal qui transportent dans le passé les préoccupations des luttes qui suivirent.

On trouve dans les études de Cousin sur Mme de Longueville maint trait dans le même sens. Longtemps après, dans ses *Élévations à Jésus-Christ Notre-Seigneur sur sa passion et sa mort,* publiées en 1676, le P. Quesnel trouve aussi le cœur dans la plaie du côté. « Cette plaie sacrée de votre côté est

1. *Élévations... p.* 69 ; Gazier, l. c. 200.

2. *Élévations...* p. 160; Gazier, l. c. p. 200. M. Gazier conjecture que les *Élévations* pourraient bien remonter jusqu'à 1627. Mais c'est pure conjecture, les données manquent. Ce que dit M. Gazier du cœur surmonté d'une croix et percé de deux flèches, avec les monogrammes IHS — MA, est inexact. Le cœur est celui du fidèle et le sceau paraît être celui de la Visitation, que la Mère Angélique aura gardé quelque temps. Voir Grimoüard de Saint-Laurent, p. 88-92.

la porte de cette arche divine qui nous donne entrée dans votre cœur pour y être à couvert durant le temps de la vengeance... Cette ouverture est vraiment l'entrée de votre cœur, et ce cœur est l'école de la science de la croix et de la charité; et c'est où je désire l'étudier toute ma vie. C'est la porte du temple de votre cœur, où je désire souvent adorer Dieu en esprit et en vérité, comme dans le véritable sanctuaire. Ne me fermez pas, ô Jésus, cette arche, cette école et ce temple; mais faites au contraire que j'y entre souvent par la foi... Créez donc et formez en moi (un cœur pur, un cœur brûlant de charité), afin qu'il soit digne d'être introduit dans le sanctuaire de votre cœur[1]. » Ici encore, nous sommes en plein dans le courant traditionnel. Le symbolisme du cœur est peu marqué. Nous ne sommes pourtant pas en face d'une simple métaphore.

M. Gazier aurait pu citer d'autres cas, et bien plus remarquables. Celui, par exemple, de Marie de Valernod, dame d'Herculais († 1654). Elle fut, dans un milieu tout imprégné d'esprit janséniste, une grande dévote du Sacré-Cœur. Un jour, son confesseur lui défend de communier pendant six mois : « Je ressentis fort cette défense, écrit-elle... Tandis que je priais ainsi, mon Sauveur me montra son côté ouvert, et j'aperçus des yeux de mon âme son cœur tout brûlant d'amour. Cette vue adoucit l'extrême désolation où je me trouvais

1. *Élévations*... édition Mougin-Rusand, Lyon, 1889, p. 319; d'après M. Gazier, l. c. p. 201. Le texte n'aurait-il pas été rajeuni?

plongée. Je m'adressai à ce cœur si aimant : « Sera-ce dans ce sacré réduit, ô mon Jésus, que j'entrerai pour recevoir du soulagement à mon mal? Oserai-je bien prendre la hardiesse de pénétrer dans ce *Sancta sanctorum*, où vous ne recevez que les âmes pures et parfaites? » Un autre jour qu'elle se résignait, par obéissance, à se priver encore de lui, Notre-Seigneur lui apparut de nouveau. « Il me montra, écrit-elle, sa poitrine toute brûlante des flammes de son amour. Mon âme lui dit ce qu'elle souffrait loin de lui, et lui demanda de reposer sur son cœur. » Une voix lui assura qu'elle serait reçue[1]. Un jour enfin qu'elle demandait à Dieu où elle trouverait pour lui rendre ce qu'elle avait reçu de lui, Notre-Seigneur lui apparut, et, portant la main à son côté, lui montra son cœur, où le sang « bouillonnait avec des ardeurs de feu », comme le trésor où elle devait puiser. « O amour, ô sacré cœur, s'écria-t-elle, que je vous dois, mais que vous me donnez bien pour satisfaire à toutes mes dettes[2]. »

Tout ceci se passait avant 1643, époque où s'arrête la relation. Mais quelques fragments de ses actions de grâces, en 1652, nous la montrent toute pleine de la pensée du Sacré-Cœur. « O mon Sauveur, vous qui reposez maintenant dans mon cœur, faites-moi reposer dans le vôtre... O mon tout, mon libéral amour, redoublez les nœuds par lesquels vous liez mon cœur à vous, ou plutôt,

1. *Vie de Madame d'Herculais, née Marie de Valernod*, par F. Tournier, Paris (1903), c. 7, p. 63. — 2. *Ibid.* p. 67-68.

cher amour, faites que ce cœur ne soit plus qu'un avec le vôtre. O amour, amour, que votre force réduise tous les cœurs en un seul, pour les sacrifier à mon Jésus, en expiation de tant de mépris qu'on fait de son adorable personne : que tous les cœurs soient consommés dans le cœur de Jésus avec le mien... O amour, qui se communique si amoureusement à moi, faites fondre et écouler tout mon cœur dans l'incomparable douceur que vous m'avez donnée, en me versant toute dans le cœur de mon adorable Jésus. Faites que je ne sois plus trouvée en moi-même, et qu'étant tout entière dans le cœur de mon Dieu, je me nourrisse, dans ce cœur tout aimant, de sa pure vie ; et en même temps que je me reposerai en lui et que je me nourrirai de lui, que je communique au prochain sa charmante douceur, que j'enivre tous les cœurs de son amour, et que je les unisse à ce cœur divin, pour la gloire de sa divine Majesté. O cœur bien-aimé et mon tout, remplissez-moi de votre vertu, unissez-vous à moi et changez-moi toute en vous[1]. »

Nous avons rencontré jusqu'ici de belles prières au Sacré-Cœur, et de beaux élans d'amour. Bien peu, ce me semble, rendent un son si pur et si beau. Enfin, quelques mois avant sa mort, dans un entretien avec les religieuses de la Visitation, elle leur disait : « Mes chères sœurs, Dieu, en vous prenant pour ses épouses, vous a marquées d'un signe : il a mis son âme sur votre âme et son cœur

1. *Vie de Mme d'Herculais, ibid.* p. 74-75.

comme un cachet sur le vôtre, afin de le sceller, et pour qu'il en demeure le maître absolu et l'unique possesseur[1]. »

Il est probable que, en cherchant bien, on trouverait beaucoup de textes analogues. J'ai signalé le cas de Mme de Longueville. M. Gazier indique, page 201, note, des effusions toutes semblables dans un autre ouvrage de Quesnel, intitulé *Piété envers Jésus*, Rouen 1697, notamment p. 259. Arnauld d'Andilly ne voyait évidemment rien de répréhensible dans les passages du B. Jean d'Avila sur le Sacré-Cœur que nous avons cités plus haut, d'après sa traduction. C'est seulement quand la dévotion sera présentée par le P. Eudes, par Mgr Languet, par les Jésuites, et dans des conditions toutes nouvelles, que les Jansénistes s'en feront les ennemis acharnés. En attendant, elle bénéficiait, comme le remarque M. Gazier, page 202, d'une sorte de culte profane du cœur humain qui n'était pas nouveau sans doute, au XVIIe siècle, mais qui se répandit beaucoup en ces temps-là, sous les influences combinées d'une psychologie très raffinée des sentiments, et d'une physiologie rudimentaire qui les attribuait au cœur[2]. Cette diffusion

1. *Vie de Mme d'Herculais, ibid.* p. 76.

2. M. Gazier cite les cas de Henri IV et de Louis XIV, léguant leurs cœurs aux Jésuites; de Mme de Longueville et d'Arnauld, léguant les leurs à Port-Royal. Il rappelle Mascaron développant en trois points, dans son Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, prononcée au Val-de-Grâce en 1670, « les qualités de ce cœur qui était effectivement sous le catafalque »; Bossuet prononçant à la Visitation de Chaillot celle de la reine d'Angleterre, et parlant de ce cœur « qui se réveille, tout poudre qu'il est,

même du culte profane ne peut-elle pas être regardée comme une des préparations providentielles au culte du Sacré-Cœur?

III

Les Congrégations religieuses.

Dominicains (Ignace del Nente), Chartreux, Franciscains (P. Joseph, Jeanne-Marie de la Croix), Bénédictins (Flandrine de Nassau, Mme de Nérestang, Mechtilde du Saint-Sacrement), Ursulines (Marie de l'Incarnation); fondadatrices : Mère de Xainctonge, Marcelle Germain, Jeanne de Matel.

C'est naturellement dans les Congrégations religieuses qu'il faut s'attendre surtout à trouver cette dévotion de tendresse et de piété. Dans les anciennes, le branle était donné, et elle était çà et là comme de tradition; dans les nouvelles, nous en rencontrerons également des exemples. Déjà il a été dit un mot des Carmélites. Parmi les Dominicains, nous pouvons signaler deux écrits où il est expressément traité du cœur de Jésus. Le premier est du P. Ignace del Nente, et fut publié à Florence en 1642. Il est écrit en italien, et il a pour titre : *Solitudes des saintes et pieuses affections envers les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Vierge-Marie.* Ces *Solitudes* ou Retraites sont au

et devient sensible. même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher ». Il aurait pu ajouter l'Oraison funèbre du Prince de Condé par Bourdaloue, qui roule aussi tout entière sur les qualités du cœur qui était là.

nombre de sept. Les cinq premières ont pour objet l'Annonciation, la Nativité, la Sainte-Enfance; les deux dernières, qui n'entraient pas dans le plan primitif, sont consacrées l'une à l'Eucharistie, l'autre au cœur de Jésus. Plus d'une fois, dans le cours du livre, il est fait mention de ce divin cœur. Mais l'auteur a voulu composer une « *Solitude* de quelques heures », qui fût expressément en son honneur, comme il s'en explique lui-même dans l'*Avertissement*. Il s'appuie sur une révélation de Notre-Seigneur à sainte Gertrude, et il montre d'un mot comment, le cœur du Christ étant uni « au cœur du Verbe et de la Divinité, qui le contemple, l'adore, l'offre au Père céleste, et vit dans l'union de son divin amour, fait nécessairement une œuvre sublime, la plus agréable qu'il puisse présenter à Dieu ». Pour titre : « Seul avec le Sacré-Cœur ». En commençant, une belle prière pour offrir « au Père éternel en union avec le cœur de Jésus » toutes les bonnes pensées et exercices de cette *Solitude*. Méditation préliminaire : Exhortation à la solitude avec le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Suivent : une exhortation à méditer dans le cœur de Jésus, des affections de douloureux repentir en union avec le cœur de Jésus, un soliloque d'union au cœur de Jésus, cinq méditations (très courtes) sur le très divin cœur de Jésus, une offrande du cœur de Jésus au Père éternel, des invocations et oraisons au cœur de Jésus, un second soliloque en cinq parties où nous voyons comment Marie perd son cœur dans le cœur

de Jésus, quelles douceurs, quelle sagesse, quelle charité elle puisait dans le cœur de Jésus, et comment Jésus consolait sa Mère des souffrances qu'il lui imposait.

Tout cela est très pieux, très pénétrant, une perle de dévotion au Sacré-Cœur[1].

M. Didiot, qui nous a donné en français l'opuscule du P. del Nente, signale encore, p. 5, d'après Echard et Quétif, l'ouvrage d'un dominicain flamand, le P. Antoine Barbieux, publié à Lille en 1661, sous le titre *La dévotion au très saint cœur du Fils de Dieu et de sa très sainte Mère*. Je ne le connais que par cette indication.

Les Chartreux continuent au XVIIe siècle les traditions de leurs devanciers : leurs écrivains parlent du cœur divin, leurs mystiques reçoivent ses faveurs. Dom Antoine de Molina, Chartreux de Miraflores vers 1605, dans ses Méditations sur la Passion, n'a garde d'oublier la passion du cœur aux heures de l'agonie[2]. Dom René Hensaeus, qui était en 1610, prieur de la Chartreuse de Brühn en Moravie, cherchant pourquoi Jésus a voulu que son côté fût percé, donne cette raison, entre autres : « Enfin Jésus a voulu que son côté fût ouvert afin que, par cette blessure visible il nous fît voir la plaie invisible qui a percé son cœur. »

1. Voir *Seul avec le Sacré-Cœur*. Opuscule italien publié en 1643, par le P. Ignace del Nente, dominicain, traduit et annoté par le Dr Jules Didiot. Maison Casterman, Tournai et Paris 1890, 36 pages in-18°.

2. *Méditation sur la Passion*. Méditation 5e. *Mois du Sacré-Cœur par d'anciens auteurs Chartreux*. 29e jour, p. 160-164.

C'est, on se le rappelle, la formule même de la dévotion que l'Église a faite sienne en l'empruntant au pieux auteur de la *Vigne mystique.* « Entrez donc, conclut dom Hensaeus, par cette porte du paradis. Allez vers la fontaine et l'arbre de vie, qui ne sont autres que le cœur même de Jésus, afin que vous voyiez comment il vous a porté dans son cœur. Entrez par cette porte dans le cellier mystique : l'Époux des âmes vous y invite, quand il dit : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat*, que l'âme altérée vienne à moi et se désaltère[1]. »

Dom Polycarpe de la Rivière, tour à tour prieur de la Chartreuse de Bordeaux (1629) et de celle de Bonpas, près d'Avignon, a des idées et des élans semblables[2]; et aussi don Jean Anadon, prieur des Chartreux de Saragosse († 1682)[3].

Sœur Anne Griffon (1580-1641), d'Abbeville, Chartreuse à Gosnay en Artois, raconte comment un jour, elle reçut « une grande douceur et abondance de délices », qu'elle voyait « comme couler du cœur » de Jésus. « Ce qui découlait, dit-elle, du cœur de mon doux Sauveur était une lumière pure qui m'attirait à lui. Ce très subtil rayon qui sortait de ce cœur divin et qui pénétrait le plus intime de mon âme, tirait à soi toute l'affection de mon cœur pour le perdre et le transformer en lui, d'une manière admirable et incompréhensible... M'entende qui pourra. » Ce qui suit est plus encore

1. *Méditation sur la Passion, ibid.*, 24° jour, p. 139-140.
2. *Ibid.* 25°, 26°, 28° jour, p. 142-159.
3. *Ibid.* 21° jour, p. 124-126.

dans le ton de la B. Marguerite-Marie, fond et forme. « Une autre fois, ayant beaucoup de peines pour tant d'offenses qui se commettaient ordinairement au carême prenant, et m'abandonnant entièrement à mon doux Sauveur, et m'offrant pour satisfaire pour toutes les offenses qui se commettaient en ces jours par tout le monde, je lui demandai comme je pourrais satisfaire à sa justice et lui faire plaisir, et je connus le plaisir inestimable que mon Seigneur prenait quand j'offrais à de tels jours au Père éternel l'amour du cœur de son Fils[1]. » On voit que dom Innocent Le Masson, général des Chartreux, quand, en 1694, ses religieuses lui demanderont la permission d'honorer le Sacré-Cœur tel qu'il vient de se révéler à Marguerite-Marie, aura raison de reconnaître là une vieille dévotion de son Ordre et de la recommander comme telle.

Dans les diverses branches de la famille franciscaine, la dévotion est vivante et tend à se généraliser. Deux livres d'usage courant en indiquent des pratiques quotidiennes et, pour ainsi dire, continuelles, pour des groupes considérables. Le premier est *La règle de Pénitence du séraphique Père saint François...* suivie d'un *Exercice journalier à l'usage des Religieux et Religieuses du Tiers-Ordre régulier*, 1635. C'est une sorte de Directoire spirituel, composé pour répondre à une décision du Chapitre général de 1625 et

1. Vie manuscrite. D'après dom Boutrais, *Lansperge*, p. 188-189.

approuvé par les Chapitres subséquents. Or, dans *l'Exercice* il est à chaque instant question du Sacré-Cœur, autant ou plus que dans la *Pharetra* de Lansperge ou dans le *Manuel* de dom Jean Michel de Vesly pour les Chartreux. « Après l'examen, il faut offrir au Père éternel les douleurs et amertumes du cœur de son Fils pour supplément du défaut des nôtres. Et celles que nous concevrons doivent être puisées en cette fontaine d'amour. » Parmi les actes de préparation éloignée à la communion, il y a les affections d'amour, « considérant que les actions et souffrances de Notre-Seigneur ont leur source en son cœur divin, infiniment amoureux de notre salut », et il y a des aspirations à Jésus pour obtenir « l'accès à son cœur ». En sortant du couvent, il faut se recommander au cœur de Jésus, en lui disant : « O Jésus très aimable, je vous recommande mon corps et mon âme, avec tous mes sens et puissances, les enfermant dans la plaie de votre cœur fidèle, afin qu'il vous plaise me préserver là de tous les péchés et affections déréglées. Daignez absconser mon cœur dans le vôtre, et tout mon vouloir et non vouloir, mon repos et mon action, et soyez le commencement et la fin de toutes mes pensées, mes œuvres et mes paroles. » Au retour, « en approchant du couvent... il faut divertir l'imagination des espèces conçues par la vue et l'ouïe... Et enfin étant arrivé, on retournera au cœur de Jésus, pour reprendre ses exercices[1]. »

1. D'après le P. Henri de Grèzes, p. 203-209. Bien des traits

L'autre livre est du P. Adrien de Maringues, Récollet. Il parut à Lyon, en 1659, sous le titre : *Exercices spirituels très utiles et propres pour conduire les âmes religieuses et séculières à la perfection des actions des jours, des semaines, des mois et des années*. Comme on voit, il s'adresse à tous les chrétiens pieux. Mais il a été écrit spécialement pour les Clarisses. Or, ce livre est plein du Sacré-Cœur. On y indique notamment, d'après le P. Saint-Jure, comment il faut s'unir à Jésus dans le cœur même de Jésus, y faire toutes nos actions et s'y livrer à tous les exercices de la vie purgative, illuminative, unitive[1]. Le P. Adrien fait remarquer qu'il ne propose pas de pratiques nouvelles, et la façon dont il transcrit les pages de Saint-Jure nous fait deviner comment il procède pour le reste. La grande place faite au Sacré-Cœur dans le livre n'en montrerait que mieux la grande place qu'il avait dès lors dans la dévotion des fidèles.

Le célèbre P. Joseph (1577-1638), le bras droit de Richelieu, l' « Éminence grise », comme on disait, mentionne souvent le Sacré-Cœur. Peu, avant la B. Marguerite-Marie, en ont tant parlé que lui[2]. Ses instructions aux Bénédictines du Calvaire,

en ces pratiques et ces prières semblent empruntés, notamment à Lansperge. Mais peu importe ici.

1. Le texte est cité tout au long par le P. Henri de Grèzes p. 212-214. Mais le P. Henri semble ignorer qu'il est du P. de Saint-Jure. Voir *L'homme spirituel*, 2e partie, c. 4, section 2.

2. Voir *Un précurseur de la B. Marguerite-Marie. Le P. Joseph et le Sacré-Cœur*, par l'abbé Louis Dedouvres, Angers. 1899. Le P. Henri de Grèzes lui consacre aussi quelques pages, 216-234.

qu'il avait fondées, comme on sait, en 1614, en sont pleines. Peut-être le mot *cœur* ne lui présente-t-il pas un sens très défini, et, en pressant telle de ses expressions, on pourrait être tenté de conclure que, tout en employant le mot *cœur,* il n'a pas en vue le cœur de chair, et que, par conséquent, nous n'avons pas là, à proprement parler, la dévotion au Sacré-Cœur[1]. La conclusion serait inexacte. Le P. Joseph ne précise pas, il est vrai, comme on a fait plus tard, et la réalité concrète qui fonde le symbolisme reste si voilée que le *cœur* nous apparaît peut-être plus chez lui comme un mot, une métaphore, que comme une chose, un symbole[2]. Il a cela de commun avec tous ceux, ou peu s'en faut, qui à cette époque parlent du Sacré-Cœur. Mais un regard plus attentif nous montre que l'idée reste symbolique et que le mot *cœur* n'est pas complètement vidé de son contenu matériel : le rappel continuel de la blessure du cœur et du côté percé suffit à nous en avertir. Quand le P. Joseph dit que, en parlant du cœur il n'entend pas « parler du cœur matériel du Sauveur, mais de sa volonté et de son amour », l'expression dépasse sa pensée : il veut dire seulement qu'il ne s'arrête pas au cœur matériel comme tel.

1. Il dit, en effet, dans une de ses instructions : « Remarquons, en passant, que lorsque nous parlons du cœur, nous n'entendons pas parler du cœur matériel du Sauveur, mais de sa volonté et de son amour. » Le P. Henri de Grèzes, qui donne le contexte, p. 221, a omis cette phrase, sans en avertir.

2. Voir les explications données à ce sujet au commencement de cet ouvrage, 1[re] partie, c. 1, § 1[er].

On a recueilli chez d'autres écrivains de la famille franciscaine nombre de textes sur le cœur de Jésus : chez le P. Philippe d'Angoumois († 1631), chez le P. Paul de Lagny (1663), chez le P. Léandre de Dijon († 1661), chez le P. Bernardin de Paris (1662), chez le P. Louis-François d'Argentan (1668), chez le P. Guillaume de Troyes (1670)[1].

On a recueilli également chez leurs mystiques plus d'un trait peu connu, soit comme dévotion au cœur de Jésus, soit comme manifestation de ce cœur sacré[2].

A cet égard, la vénérable Jeanne-Marie de la Croix (1603-1673) mérite une mention spéciale. De concert avec sa sainte amie, Sibylle de Lodron, elle avait fondé, à Roveredo, sa patrie, un monastère de Clarisses, et s'y était faite religieuse. Sa vie était tout occupée du Sacré-Cœur, et elle en parlait sans cesse. « Que le céleste Époux, écrivait-elle à son amie, transporte votre âme dans la large plaie de son cœur, et vous laisse contempler sa beauté et ses charmes... Cette vue vous plongera dans un ravissement ineffable. Il vous enivrera de son amour infini : comme une biche blessée, vous courrez... à son très saint et très aimable cœur, où l'âme pure aime à établir sa demeure... Je vous donne rendez-vous dans le cœur de Jésus[3]... » Le 15 avril 1654, elle écrivait dans son

1. Voir les textes dans le P. Henri de Grézes, p. 234-262.
2. Voir dans Franciosi, col. 425-428, plusieurs exemples tirés du *Palmier séraphique*.
3. *Vie*, par Bède Weber, traduite par Ch. Sainte-Foi, c. 7, p. 185-186 ; d'après Franciosi, 429.

Testament Spirituel : « O cœur transpercé de mon doux Jésus! O porte que votre amour a ouverte bien plus que la lance du soldat! O doux, ô gracieux, ô aimable, ô bon Jésus! Étouffez, consumez, anéantissez dans votre cœur rempli d'amour tous mes péchés; car c'est en ce cœur que mon âme met son espérance... O Fils de Dieu, mon aimable Époux, je vous aime de tout mon cœur, et je languis du désir d'entrer, par la porte sacrée de votre cœur ouvert, dans les joies de votre paradis [1]. » Et avec quelle poésie elle chantait le cœur de Jésus : « O Jésus, mon amour, le vrai bonheur de l'âme est de se reposer dans votre cœur, dépouillée de tous les objets terrestres, dans un bienheureux oubli de tout ce qui n'est pas Dieu et de sucer ainsi le lait de votre sagesse. Que mes yeux ne voient plus que vous; que mes oreilles n'entendent que vous; que ma langue ne parle que de vous; que tous mes sens doucement assoupis dans votre divin cœur, comme Jean sur votre poitrine, rêvent et parlent de vous dans un amour ineffable. O cœur de Jésus, école de la divine vérité, où l'âme apprend et saisit ce qu'il y a de plus incompréhensible! Divin artiste, c'est dans l'atelier de votre cœur que vous travaillez le mien par les coups redoublés d'un amour réciproque pour en faire un vase précieux... Votre cœur est une arche pleine de blanches colombes qui, échappées au bourbier de ce monde, ont cherché en vous

1. *Vie, ibid.*, c. 18, p. 513-515; Franciosi, 419.

un refuge. Et vous me tendez la main vous-même afin d'y faire entrer mon âme fatiguée de son vol... Votre cœur est encore un rocher mystérieux qu'il me suffit de frapper un peu avec le bois de la croix pour en faire sortir une eau vive qui étanche à jamais la soif de mon âme... Oh! que l'on dort doucement sur ce rocher, au bruit des eaux célestes, au souffle rafraîchissant des divines consolations! Oh! comme du haut de ce rocher vous chantez doucement ces paroles : « Viens, ma co- « lombe, la porte de mon cœur est ouverte pour « toi. Tu es mon cœur et je suis le tien; j'ai mis « mon cœur dans le tien et j'ai enfermé le tien « dans le mien, et nous n'avons tous deux qu'une « même volonté. Je te porte écrite dans mon cœur « ouvert. Tu es là comme une perle d'un prix « inestimable comme la perle du saint amour. » O mon Sauveur! enfermez-moi dans la citadelle de votre cœur. Placez des gardes à la porte, afin que mon âme n'y soit point troublée, mais qu'elle y jouisse de votre félicité dans la paix et le repos [1]. »

Dans la famille bénédictine, la France nous fournit deux ou trois grandes abbesses très dévotes au cœur de Jésus.

A Sainte-Croix de Poitiers, Flandrine de Nassau (1579-1640) fait représenter le Sacré-Cœur

1. P. Henri de Grèzes, p. 287. Les mêmes textes avec quelques différences, sans importance pour la question présente, dans Franciosi, col. 428-431, d'après la *Vie de la Vénérable* par le P. Bède Weber, traduction Charles Sainte-Foi.

sur les livres manuscrits de son monastère[1].

Dans la vie de M[me] Françoise de Nérestang, morte en 1652, abbesse de La Bénissondieu, écrite par le P. Chérubin de Marcigny, Récollet, et imprimée à Lyon, en 1653[2], où sont recueillis quelques écrits de la pieuse abbesse, on trouve, au cours d'une élévation sur l'Eucharistie, une belle prière au Sacré-Cœur : « Comme je suis très assurée d'avoir accès dans votre cœur, puisque la charité que vous avez pour nous y loge, permettez-moi d'y faire ma retraite et mon séjour. Permettez-moi que j'entre dans ce généreux et pitoyable cœur, comme au lieu de mon refuge, pour fuir et me sauver de mes cruels ennemis... Mon doux Sauveur, vous avez voulu que votre sacré flanc fût ouvert afin de nous tenir une porte libre pour entrer chez vous. Vous avez fait que l'amour plus que la lance l'ait percé, afin que nous puissions y loger, et y être à couvert de tous les périls et persécutions du monde et de l'enfer. Je vais donc avec confiance et respect entrer dans ce favorable cœur pour n'en sortir jamais... C'est là que je veux considérer, examiner et pleurer mes péchés et en

1. Barbier de Montault, *Paysages et Monuments du Poitou*, Paris, 1890, t. I, p. 167.

2. C'est la date que donne M. Cucherat, à qui j'emprunte ce texte, p. 168. Voici le titre précis de l'ouvrage, tel que me le communique M. de La Bégassière, d'après Œttinger, *Bibliographie biographique* (au mot *Nérestang*) : *Le Palais de la sagesse, ou le Miroir de la vie religieuse, trouvée dans la vie de la Mère de Nérestang, première abbesse de l'abbaye royale de La Bénissondieu*, par le P. Chérubin de Marcigny. In-4°, Lyon, 1656. Remarquer qu'Œttinger dit : 1656. Est-ce une seconde édition, ou y a-t-il erreur de côté ou d'autre?

demander pardon à votre divine Majesté dans ce cœur amoureux qui autrefois en a conçu un regret inexprimable, et en a été percé d'une extrême douleur. C'est dans ce cœur sacré, infiniment saint et merveilleusement pur, et qui a en horreur les moindres imperfections, que je veux haïr toutes les miennes jusqu'aux plus légères; que je veux combattre toutes mes passions déréglées, et résister courageusement aux assauts de tous mes ennemis, espérant d'en remporter une glorieuse victoire à la faveur de cette inexpugnable forteresse. Ce sera dans ce divin cœur, qui a été affligé pour moi, que je vivrai contente dans mes mortifications et pénitences, et dans tous mes déplaisirs, afflictions, aridités, ennuis et contradictions. Ce sera là même que je souffrirai sans me plaindre les douleurs de la mort, en me ressouvenant que ce généreux cœur fut, pour l'amour de moi, accablé d'ennuis et de tristesses, au temps de son amère passion sans murmurer. C'est dans ce cœur sacré que je renouvelle l'absolue donation que je vous ai faite de moi-même, mon cher Maître, de mon âme, de mon corps, et de toutes leurs facultés et opérations; et que je m'abandonne absolument à vous, mon adorable Rédempteur, dans une entière dépendance de tout ce que je suis et de tout ce que je puis : protestant de vouloir éternellement agir selon les inclinations de votre cœur, suivre ses conseils, me conformer à ses désirs, entrer dans tous ses intérêts et me transformer en ses affections [1]. »

1. D'après Cucherat, *Histoire populaire de la B. Marguerite-*

La Mère Mechtilde du Saint-Sacrement (1614-1698), fondatrice des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, vit un jour la Sainte Vierge qui lui présentait son Fils tout blessé, le cœur ouvert, et qui l'invitait à chercher refuge en ce cœur. C'était vers 1637. Plus tard, dans le petit livre sur *Le véritable esprit des Religieuses adoratrices*, rédigé vers 1660, elle disait à ses religieuses : « Courons donc, mes sœurs, courons au très Saint Sacrement. Allons rassasier les désirs infinis de ce cœur adorable ; communions pour le contenter. Jetons-nous à corps perdu à ses pieds sacrés, et lui disons avec un réciproque amour, le plus ardent qu'il nous sera possible : O cœur divin ! O cœur aimable ! O cœur dont l'excellence et la bonté ne s'expriment point ! Contentez vos désirs en moi, attirez-moi toute à vous pour rassasier vos désirs, nourrissez-vous en votre manière, afin que je sois substantée de vous, et que vos désirs trouvent leur assouvissement entier. Communiquez à mon âme une petite parcelle de vos plus ardents désirs, et que je puisse dire d'un même cœur et d'un même amour, par l'épanchement de vos sacrés désirs en moi, en communiant tous les jours : *Desiderio desideravi*[1]. »

Marie Alacoque, 2[e] édition, Grenoble 1870, t. I[er], l. 3, n. 1[?], p. 169-170. — Le P. de la Colombière entrera, en 1675, en rapports avec La Bénissondieu, et fera l'oraison funèbre de Françoise II de Nérestang, nièce de celle-ci ; il y jettera ensuite les premières semences de la dévotion au Sacré-Cœur reçue de la B. Marguerite-Marie. On voit que le terrain devait être préparé.

1. *Le véritable esprit des religieuses adoratrices perpétuelles du très saint Sacrement de l'autel*, c. 8. p. 130-131, réédition

On remarquera dans cette belle prière, l'adresse directe au cœur de Jésus. C'était chose assez rare, bien que nous en ayons vu des exemples. On remarquera aussi cette idée, que nous croirions toute moderne, ou du moins toute dépendante des visions de Paray, de la communion quotidienne regardée comme une réponse aux désirs du Sacré-Cœur. Bien d'autres traits, dans les lettres de la pieuse fondatrice, font mention du cœur de Jésus, et montrent une vraie dévotion [1]. Rien d'étonnant que les efforts du B. Jean Eudes aient trouvé là le meilleur accueil.

Il est probable que, en étudiant la vie de Mme de Lorraine, abbesse de Montmartre, on trouverait des traits semblables; car là aussi le P. Eudes trouva le meilleur accueil, et son Office du Cœur de Jésus y fut reçu dès 1668 ou 1669, avec l'approbation du Cardinal de Vendôme. Nous en dirons un mot en étudiant l'action du B. Jean Eudes.

Les différentes familles religieuses connues sous le nom général d'Ursulines nous fournissent aussi des traits intéressants.

La Vénérable Mère Anne de Xainctonge, fon-

de Paris 1900. Cette réédition paraît être la reproduction exacte de la première, dont les approbations sont de 1681 et 1682.

1. La lettre enflammée à Mme la comtesse de Chateauvieux, tirée à part par les Bénédictines de la rue Tournefort, avec l'indication trop sommaire, t. III, p. 445, ne parle pas expressément du Sacré-Cœur ; mais elle pourrait prendre place, sans désavantage, parmi les plus belles de la B. Marguerite-Marie, à côté, par exemple, de celle à sœur de la Barge, dont nous avons donné des extraits, p. 64-65.

datrice des religieuses de Sainte-Ursule de la très Sainte-Vierge (1567-1621), quand elle assistait à la Messe « pratiquait avec le Sauveur, dit le P. Binet, l'un de ses biographes, une sainte familiarité, s'avançant en esprit jusque sur l'autel, y baisant la précieuse plaie de son côté, et faisant un vol, pour employer ses propres paroles, bien avant dans son cœur, pour unir étroitement son âme à lui... protestant de n'en vouloir jamais sortir, qu'il ne lui eût dit de s'en aller avec l'assurance qu'il l'aimait et bénissait[1]. »

Parmi les Ursulines de Sainte-Angèle Merici, les Chroniques de l'Ordre nous indiquent bien des cas de dévotion au Cœur de Jésus. Voici ceux qu'a recueillis le P. de Franciosi.

La Mère Anne de Beauvais, de Bordeaux (1587-1620), disait à son directeur, le P. Loyrot, jésuite, que Notre-Seigneur lui avait ôté son cœur et lui en avait donné un autre[2].

Sœur Charlotte Rouault, d'Abbeville (1618-

1. *La vie parfaitement humble et courageuse d'Anne de Xainctonge*, par le R. P. Binet de la Compagnie de Jésus, p. 207 du manuscrit, qui est d'environ 1635. Je dois ces indications à l'obligeance des religieuses de *Sainte-Ursule de la très Sainte-Vierge* (dites, à Tours, *les dames de Lignac*), actuellement à Sainte-Marie d'Haverloo, Bruges. Le mot auquel le P. Binet fait allusion se trouve dans les *Instructions que la V. M. Anne de X. a laissées écrites de sa main*, p. 78-79, Besançon, 1747. Le texte de la Vénérable ne porte pas le mot *cœur;* mais la chose y est : « Je m'en vais faire un vol au côté de Notre-Seigneur, considérant pourquoi il l'a laissé ouvert. C'est afin de me témoigner son amour, et aussi pour me convier de m'y aller reposer, afin de m'unir et conjoindre étroitement avec lui. »

2. *Chroniques de l'Ordre des Ursulines*. Paris, 1673, 3° partie, 2° traité, p. 448; Franciosi, 382.

1644), ne désirait et ne demandait presque autre chose que d'être logée dans le cœur de Jésus. Elle y puisait des forces pour d'effrayantes austérités. Quelques jours après sa mort, une de ses sœurs la vit « attachée à ce cœur divin[1] ».

La Mère Marie-Germaine Tiercelin, de Pontoise († 1649), vit un jour Notre-Seigneur qui lui découvrait « son côté ouvert et son cœur brûlant d'amour pour elle, lui faisant en même temps entendre que son cœur divin et le sien étaient si unis qu'ils ne faisaient plus qu'un cœur[2] ».

La sœur Étiennette Guyot, de Beaune (1626-1642), vit un jour Notre-Seigneur. « Il m'a dit, raconta-t-elle : Aime-moi, marche après moi. Approche ta bouche, ma fille bien-aimée, et la mets sur la plaie de mon cœur, bois et en suce les divines liqueurs, tant que je te le permettrai[3]. »

La Mère de Jasse, d'Ussel (1614-1656), vit Notre-Seigneur qui changeait de cœur avec elle. « Il me plaît, lui dit-il, de prendre le tien, c'est un de mes trésors. » Puis il lui donna le sien, en lui recommandant de le conserver[4].

Grâces analogues à sœur Antoinette Miette, de Roanne (1592-1657), que le P. Coton avait en grande estime : échange des cœurs, application au divin cœur pour y boire une douceur indicible[5].

1. *Chroniques, ibid.* 3e partie, p. 114-116; Franciosi, 382-383.
2. *Ibid.* 3e partie, 1er traité, p. 168; Franciosi, 383.
3. *Ibid.* p. 308; Franciosi, 384.
4. *Ibid.* 3e partie, 5e traité, p. 262; Franciosi, 384.
5. *Ibid.* 3e partie, 8e traité, p. 493 et 496; Franciosi, 384.

Sœur Marie Prévostière de Saint-Jean d'Angély (1623-1662), touchait à ses derniers moments. « Quand elle reçut la Communion, elle vit une lumière brillante auprès de son lit, avec un cœur au milieu de cette lumière, qui causait de grandes palpitations au sien, comme pour aller joindre ce beau cœur. En effet, il lui sembla que son cœur s'en étant approché, il se fit un mélange des deux cœurs, de même que si ce n'en eût été qu'un[1]. »

Mais parmi ces amantes du Sacré-Cœur, il faut faire une place spéciale à la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline, morte à Québec en 1672. Bossuet l'a nommée la Thérèse du Nouveau-Monde, et l'Église sans doute ne tardera pas à l'élever sur les autels. Marie de l'Incarnation fut une grande dévote du Sacré-Cœur, et l'éditeur de ses lettres a raison de signaler cette « dévotion pratique de tous les jours pendant les quarante dernières années de sa vie » comme un des traits caractéristiques de sa spiritualité[2].

Elle en parle à tout instant. Elle met souvent en tête de ses lettres un « salut très humble dans le sacré cœur de notre bon Jésus », ou une formule analogue[3].

Elle écrit à une de ses sœurs, le 11 octobre 1649 : « Vous m'êtes chère comme moi-même;

1. *Chroniques, ibid.* 3e partie, 2e traité, p. 532; Franciosi, 384.
2. *Lettres de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*, nouvelle édition, par l'abbé Richaudeau, 2 volumes, Tournai 1876, *Avertissement*, p. VIII.
3. Voir lettres LXII, XCII, CCXXXIV (cette dernière adressée à l'abbesse de Port-Royal, en septembre 1641).

pour cette raison, je voudrais vous pouvoir placer dans le cœur de notre très-aimable Jésus. C'est dans ce sacré sanctuaire que je vous visite et que je vous vois chaque jour. Visitez-y moi de votre part afin que nous puissions nous conjouir de ce qu'il est si plein d'amour que de souffrir que nous en approchions. Je vous suis toute en lui[1]. »

Un peu plus tard, le 13 août 1650, elle lui écrit encore : « Salut très humble dans le sacré cœur de notre très aimable Jésus, sanctuaire de tous les trésors de la grâce et de la gloire. Que son infinie bonté soit éternellement bénie de ce qu'il lui plaît vous continuer les largesses de son intime charité. Ne craignez pas de suivre les mouvements qui vous poussent à lui parler familièrement et amoureusement... Il faut lui répondre et lui parler. Cela lui gagne le cœur et captive sa bonté infiniment portée à se communiquer à ses amis ; et si vous ne lui répondiez pas.., vous en seriez responsable à son amour, qui n'aime que pour être aimé... Je vous veux et vous souhaite, ma très chère sœur, en cet abîme d'amour, le suraimable et suradorable cœur de Jésus. A la mienne volonté que vous fussiez toute perdue et consumée dans ses saintes flammes[2]. »

A son fils, le 22 octobre 1649 : « Vivons maintenant dans le sacré cœur de Jésus pour y concevoir ce que produit dans une âme la fidèle pratique

1. Lettre XCII, t. I, p. 392.
2. Lettre XCVII, t. I, p. 420.

des maximes que vous savez[1]. » Elle ajoute le lendemain : « Vivons en notre Jésus, mon très cher fils. Que les approches de son sacré cœur fassent découler dans les nôtres la vraie sainteté ; car c'est de ce cœur sacré que découlent tous les trésors de grâce et d'amour qui nous font vivre de sa vie et nous animent de son esprit[2]. »

C'est dans une lettre à ce fils, dom Claude Martin, datée du 16 septembre 1661, qu'elle décrit tout au long une pratique de dévotion au Sacré-Cœur que Dieu lui avait inspirée environ trente ans, auparavant (vers 1635, dit-elle ailleurs) et qu'elle garda toujours.

Un jour que Dieu semblait sourd à ses prières, elle entendit une voix intérieure qui lui disait : « Demande-moi par le cœur de mon Fils ; c'est par lui que je t'exaucerai. » Aussitôt, dit-elle, « tout mon intérieur se trouva dans une communication très intime avec cet adorable cœur, en sorte que je ne pouvais plus parler au Père éternel que par lui. » Depuis, elle fut toujours fidèle à cette pratique.

« Voici, écrit-elle, à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre, en parlant au Père éternel : « C'est par le cœur de mon Jésus, ma voie, ma vérité et ma vie, que je m'approche de vous, ô Père éternel. Par ce divin cœur, je vous

1. Lettre XCIII, p. 359.
2. Lettre XCIV, t. I, p. 413. M. Richaudeau indique dans l'*Avertissement*, p. IX, une foule de passages où il est question du Sacré-Cœur.

adore, pour tous ceux qui ne vous adorent pas, je vous aime, pour tous ceux qui ne vous aiment pas; je vous reconnais, pour tous les aveugles volontaires qui par mépris ne vous reconnaissent pas. Je veux par ce divin cœur satisfaire au devoir de tous les mortels... Je les embrasse pour vous les présenter par lui, et par lui je vous demande leur conversion... Ah! faites qu'elles vivent par ce divin cœur. » La prière et l'offrande par le Sacré-Cœur continuent, pour l'Église du Canada, pour les missionnaires, pour son fils, etc. La Vénérable s'adressait ensuite à Jésus et lui disait : « Vous savez, mon bien-aimé, tout ce que je veux dire à votre Père par votre divin cœur et par votre sainte âme. Joignez-vous à moi pour fléchir par votre cœur celui de votre Père, etc. Voilà, conclut-elle, l'exercice du sacré cœur de Jésus[1]. »

Dans d'autres congrégations enseignantes, nous pouvons glaner aussi quelques faits.

Marcelle Germain (1599-1661), qui fonda, à Limoges, l'institut de Saint-Joseph de la Providence, raconte à son confesseur comment, un jour, dans son oraison, elle se trouva « abîmée dans le sacré cœur de Jésus ». « Ma fille, lui dit Notre-Seigneur, bois à longs traits les suavités de mon cœur, tu y trouveras en abondance toutes les consolations. Entre dans mon cœur tout aimable. Vois et puise dans ce torrent, dans cet abîme de délices... Je veux t'enfermer dans mon grand

1. Lettre CLIII, t. II, p. 197-199.

cœur, qui est tout amour pour toi ». « Ce Dieu d'amour, ajoute-t-elle, me l'a ouvert, ce cœur si adorable, en me disant : « Vois comme il est capable de contenir le monde entier. » Oh! qu'il est grand et beau, ce divin cœur!... Qu'il fait bon d'y demeurer et de s'y perdre[1]. »

Jeanne de Matel (1596-1670), fondatrice des Religieuses du Verbe incarné, était aussi en relations intimes avec le divin Cœur. Jésus lui dit un jour : « Ma fille, j'ai pris ton cœur avant la communion; le mien t'appartient par mon amour[2]. » Un autre jour, il lui dit : « Tu as blessé mon cœur »; et comme, le soir du même jour, elle se préparait à la communion, il lui lança une flèche qui lui blessa le cœur, en lui disant : « Tu m'as blessé chez toi, je te veux blesser chez moi[3]. » Une fois, il l'invita à reposer dans ses plaies; une autre fois, il lui montra les grâces de l'Eucharistie coulant de son cœur divin[4]. On pourrait multiplier les traits analogues, ou signaler dans ses écrits des pratiques de dévotion, comme celle de saluer ses religieuses dans le cœur de Jésus[5].

1. *Messager du Cœur de Jésus*, février 1890; Franciosi, 411 Je pense que le texte a été rajeuni.

2. *Vie*, par le Prince Galitzin, c. 6, p. 28; Franciosi, 413.

3. *Ibid.* c. 5, p. 19; Franciosi, 414.

4. *Ibid.* c. 5, p. 21; c. 19, p. 139.

5. Voir les traits et les textes recueillis par Franciosi, 415, 416. Il y a aussi quelques traits, mais peu, dans la *Vie de la R. M. Jeanne Chézard de Matel*, par la R. M. Saint-Pierre de Jésus, Paris 1910, en particulier p. 40, 64, 65, 534. A voir l'écusson du Verbe incarné (une couronne d'épines entourant le monogramme du Christ, IHS, et au-dessous, un cœur surmonté de trois clous, où sont écrits ces mots : *Amor meus*), on serait

IV

La dévotion devenue générale dans l'ascétique chrétienne.

A titre d'exemples : Louis Bail, Bernières-Louvigny, Bossuet.

En lisant les orateurs et les écrits ascétiques du xviie siècle, on rencontre à chaque instant des mentions du Sacré-Cœur, quelquefois des pages entières, pieuses et touchantes. Louis Bail (✝ 1669), dans sa *Théologie affective,* a une belle élévation au cœur de Jésus, principe de notre vie spirituelle et source de notre salut[1]. M. de Bernières-Louvigny (1602-1676) écrivait : « Ce divin cœur de Jésus sera donc désormais votre oratoire, mon âme ; c'est en lui et par lui que vous offrirez toutes vos oraisons à Dieu le Père, afin qu'elles lui soient plus agréables. Ce sera votre école, où vous irez apprendre la suréminente science de Dieu... Ce sera votre trésor, où vous irez prendre tout ce qu'il vous faut pour vous enrichir[2]. »

Les textes sans nombre où il est question du

porté à croire que ce cœur est celui de Jésus. Ce serait une erreur. D'après les explications de la fondatrice elle-même, ce cœur est celui de la religieuse. Voir *Vie*, par la R. Mère Saint-Pierre, p. 260 et 310.

1. Partie I. De l'œuvre des six jours. Méditation xvi. *De la formation de la femme.* 1er point. Paris, 1659, p. 203.

2. *Le Chrétien intérieur*, par un Solitaire. Livre IV, c. 7 2e jour. Dernière édition, Rouen, 1670, p. 270.

cœur de Jésus, ne prouvent pas toujours qu'il y ait dévotion à ce cœur, en rigueur de termes; mais ils indiquent au moins qu'il se présentait naturellement à l'esprit dès qu'il était question des sentiments du Maître, de ses vertus, de l'union et de la conformité que le chrétien doit avoir avec lui, de sa vie en nous et de notre vie en lui. Dès lors, on ne s'étonnera pas de rencontrer chez Bossuet, je ne dirai pas, pour ne rien exagérer, un sermon sur le Sacré-Cœur, mais toute une partie de sermon, où se trouve fort bien défini l'esprit même de la dévotion, et fort bien montré ce qui doit en faire le fond, comme c'est le fond de la vie chrétienne, l'identité de cœur avec Jésus. C'est dans le Panégyrique de saint Jean [1]; et toute cette doctrine est si belle, la part faite au cœur de Jésus si grande, qu'il vaut la peine de s'y arrêter quelque peu. « Ce qui me fait, dit-il, connaître le plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait... En sa vie, il lui donne sa croix; à sa mort, il lui donne sa mère; à sa cène, il lui donne son cœur[2]. » Après quelques mots sur les deux premiers dons, Bossuet continue : « Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'Eucharistie. Comme s'il ne suffisait pas de l'avoir gra-

1. Donné à Metz, le 27 décembre, probablement en 1658, pas plus tard, d'après M. Lebarq, *Œuvres oratoires de Bossuet*, t. II, p. 526.
2. Lebarq, l. c. 528.

tifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ... a donné son cœur pour n'être plus avec lui qu'une même chose! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître? Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix... Il accepte la Sainte Vierge... Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus, doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée[1]. » Telles sont la proposition et la division du discours. Le troisième point tout entier est consacré au don du cœur. Quelques extraits, pour en donner une idée. « Il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean. Il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour : il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine : il lui donne encore le cœur et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple. Je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité. Viens la boire jusque dans sa source... Approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des

1. Lebarq, l. c. 528-529.

hommes, et, pour mieux parler de mon cœur, viens sentir de près les ardeurs qui me consument[1]. » L'orateur continue, en s'adressant au disciple bien-aimé : « Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus; faites-nous-en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. » Il reprend : « C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. » Bossuet, interprète de Jean, va nous l'expliquer lui-même : « En ce cœur est l'abrégé de toutes les merveilles du christianisme. Mystères de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour : toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Qui l'a fait... habiter avec nous? L'amour. *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde*... C'est donc l'amour qui l'a fait descendre pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour?.. Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères sans être saisi de douleur[2]... » Suit un beau tableau du cœur de Jésus. L'orateur conclut : « Voilà, mes Frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à

1. Lebarq, l. c. 541.
2. Lebarq, l. c. 541-542.

l'amour que Dieu a pour nous. » Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Évangile ? Il reconnaît la puissance; mais il ne veut pas croire à l'amour... Pour moi, je crois à sa charité ; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois ; il est mort pour nous, je le crois; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus caritati ejus*[1]. » « Mais reprend-il aussitôt, si nous y croyons, il faut l'imiter. » La leçon va être une leçon de charité. « Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles... Ayons donc un cœur de Jésus, un cœur étendu qui n'exclue personne de son amour... Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus-Christ[2]. » Il serait trop long de donner ici ce développement, tout plein, pour ainsi dire, du Sacré-Cœur. Aussi bien quelle formule plus heureuse de la vie chrétienne que cette formule de la dévotion au Sacré-Cœur : « Ayons un cœur de Jésus-Christ. » Quelle formule plus parfaite de la charité chrétienne que celle-ci, qui est également une formule usuelle de la même dévotion : « Aimons-nous dans le cœur de Jésus. » Que peut-on dire de plus fort dans le sens de la dévotion que de montrer « en ce cœur... l'abrégé de toutes les merveilles du christianisme », de ramener toute notre foi à ce mot de saint Jean : « Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous »[3]?

1. Lebarq, l. c. 542.
2. Lebarq, l. c. 543.
3. Voir ci-dessus, 2e partie, c. 4, § 2, p. 189-193; cf. c. 3, p. 177-186; item 1re partie, c. 2, § 7, p. 43-46; c. 3, § 2, p. 69-73.

CHAPITRE V

EFFORTS SPÉCIAUX POUR ORGANISER ET POUR RÉPANDRE LA DÉVOTION

J'ai cru devoir grouper dans un chapitre à part ce qui regarde les Visitandines, les Jésuites, le B. Jean Eudes. Pourquoi? Tout d'abord parce qu'il y a là plus ample matière et qu'on eût fait un chapitre sans fin et disproportionné en mettant tout dans un même chapitre. Il semble aussi qu'on saisisse davantage ici des traces d'un effort spécial, d'une action suivie, pour organiser et pour répandre la dévotion. Enfin, des discussions se sont élevées sur la part précise qu'il faut faire aux Visitandines, aux Jésuites, au B. Jean Eudes, dans la propagation de la dévotion. Sans vouloir prendre parti dans la controverse, on peut avoir envie de connaître les faits avec exactitude. Ce sont donc des faits et des textes que l'on trouvera ici. Nous commençons par les Visitandines, en rattachant, comme il convient, leur dévotion à celle de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal.

I

Saint François de Sales et les Visitandines.

Dévotion personnelle du saint; cette dévotion dans l'œuvre qu'il fonde. Sainte Jeanne de Chantal. Autres Visitandines. L'aurore de Paray-le-Monial.

Saint François de Sales mérite, à double titre, une place de choix dans cette histoire; par ses écrits et par ses intuitions surnaturelles sur la vocation des Visitandines.

Dans ses traités ascétiques, il n'a pas parlé *ex professo* du cœur de Jésus. Mais il y avait grande dévotion, et nous en avons dans ses écrits maint témoignage exquis. Sans rien d'ailleurs qui lui soit bien personnel, sauf sa manière et son style. Ceux qui ont écrit sur le Sacré-Cœur en ont recueilli un bon nombre[1], et l'on pourrait faire tout un livre *Des sentiments de saint François de Sales sur le Sacré-Cœur*[2].

Il suffit de citer quelques lignes. Il écrit à sainte Chantal, vers Noël : « Vous êtes bien... auprès de ceste crèche sacrée... Son petit cœur

1. Voir Nilles, l. I, part. 1, c. I, § 2, p. 16; part. 3, c. I, § 1, p. 437. Voir surtout N. Albert, *Somme ascétique de saint François de Sales*, 2e édition, Paris, 1879, t. II, p. 102-115. Cf. A. De Becdelièvre, *La dévotion au Sacré-Cœur dans l'œuvre de saint François de Sales*, dans le *Messager du Cœur de Jésus*, sept. et oct. 1908, t. LXXXIII, p. 551-553, 617-620.

2. Titre cité par Bougaud, c. VIII, p. 181, n. 3, et ailleurs, sans autre indication. C'est peut-être un recueil manuscrit.

pantelant d'amour pour nous devroit bien enflammer le nostre. Mais voyez combien amoureusement il a escrit votre nom dans le fond de son divin cœur, qui palpite là sur la paille pour la passion affectueuse qu'il a de votre avancement : et ne jette pas un seul soupir devant son Père, auquel vous n'ayez part, ni un seul trait d'esprit que pour votre bonheur. L'aymant attire le fer, l'ambre attire la paille et le foin : ou que nous soyons fer par dureté, ou que nous soyons paille par imbécillité, nous nous devons joindre à ce souverain petit poupon qui est un vrai tire-cœur[1]. » Et la veille de sainte Catherine de Sienne : « Que ne nous arrive-t-il comme à cette bénite sainte... que le Sauveur nous ostast notre cœur et mist le sien en lieu du nostre. Mais n'aura-t-il pas plus tost fait de rendre le nostre tout sien?... O! qu'il le fasse, ce doux Jésus, je l'en conjure par le sien propre, et par l'amour qu'il y enferme, qui est l'amour des amours[2]. »

Les textes de ce genre ne sont pas rares chez lui. Ceux-ci suffiraient à justifier ces paroles de Pie IX, dans le bref pontifical, qui le proclame Docteur de l'Église : « Ses lettres aussi offrent une très riche moisson ascétique. Et c'est merveille, notamment, comment, plein de l'Esprit de Dieu, et s'approchant de l'Auteur même de la suavité, il a jeté les germes de cette dévotion au Sacré-Cœur

1. *Epistres spirituelles*, l. VIII, Epistre VI, *Œuvres*, Paris, 1617, t. I, p. 631.
2. *Loc. cit.*, Epistre LXII, p. 662.

de Jésus que, dans nos temps malheureux, nous avons la grande joie de voir merveilleusement propagée au grand profit de la piété[1]. »

Ce n'est pas cependant par ses écrits ni par ses sentiments personnels qu'il se signale le plus à l'historien de la dévotion. Là où il a une place à part, c'est en ce qui regarde la mission et l'esprit de la Visitation. On dirait qu'il à vu d'avance les relations de sa congrégation avec le Sacré-Cœur. Mgr Bougaud a recueilli (il est vrai, en les arrangeant un peu), nombre de textes intéressants à ce sujet. « Ne voulez-vous pas, disait-il à ses religieuses, être filles adoratrices et servantes du cœur amoureux de ce divin Sauveur[2]? » Il disait encore en substance : « Les religieuses de la Visitation qui seront si heureuses que d'observer leurs règles fidèlement pourront porter le nom de *filles évangéliques*, établies particulièrement en ce dernier siècle pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du sacré cœur du Verbe incarné, la douceur et l'humilité, qui sont comme la base et le fondement de leur ordre, et leur donnent ce privilège particulier et cette grâce incomparable de porter la qualité de filles du cœur de Jésus[3]. » Enfin voici ce qu'il écrivait à sainte Chan-

1. *Œuvres de saint François de Sales*, t. I, p. XIX, Annecy, 1892.

2. *Abrégé de l'esprit intérieur des religieuses de la Visitation*, recueilli par Mgr de Maupas, Rouen, 1644, c. VI, p. 34; cf. Bougaud, c. VIII, p. 180.

3. Bougaud cite ce texte, p. 181, en renvoyant aux *Sentiments de saint François de Sales sur le Sacré-Cœur*, p. 194. Sainte Chantal disait, d'après les Visitandines d'Annecy,

ial, le 10 juin 1611 ; c'était le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, jour destiné à la future fête du Sacré-Cœur. « Dieu m'a donné cette nuit (*la pensée*) que nostre maison de la Visitation est, par sa grace, asses noble et asses considérable pour avoir ses armes, son blason, sa devise et son cri d'armes. J'ay donc pensé, ma chère Mère, si vous en estes d'accord, qu'il nous faut prendre pour armes un unique cœur percé de deux flesches, enfermé dans une couronne d'épines, ce pauvre cœur servant d'enclaveure à une croix qui le surmontera, et sera gravé des sacrés noms de Jésus et Marie. Ma fille, je vous diray à nostre première veuë mille petites pensées qui me sont venues sur ce sujet; car vrayement nostre petite congrégation est un ouvrage du cœur de Jésus et de Marie. Le Sauveur mourant nous a enfantés par l'ouver-

OEuvres diverses, t. II, p. 489, qu'on « ne saurait mieux définir l'esprit de l'Institut qu'en rappelant ces paroles qui résument celles » de leur B. Père. Elles sont données comme de lui par les éditrices de Paray, *Vie et OEuvres*, t. I, p. 229 (257), qui ont arrangé, en cet endroit, le texte des Contemporains en y insérant, probablement d'après Languet, ces paroles, telles que les rapporte « Mgr du Puy », *Vie de saint François de Sales*, 5e partie, c. 1, p. 310. C'est là aussi que renvoie Languet, édition Gauthey, p. 54. Ce « Mgr du Puy » (Languet, édition Gauthey, p. 54, et M. Hamon, p. 135, écrivent M. Dupuy), est Mgr de Maupas du Tour, qui fut évêque du Puy, et ensuite d'Évreux. D'après Mgr de Maupas, le saint fondateur donna aux Visitandines des constitutions « si conformes aux maximes et à l'esprit de l'Évangile que, selon le témoignage de quelques grands serviteurs de Dieu, elles en sont comme la moëlle, le suc et l'abrégé, si bien que les religieuses » etc. (suit le texte cité). L'auteur ne dit pas de qui sont les paroles. Il semble que textuellement elles seraient de sainte Chantal; mais la pensée est celle de saint François de Sales.

ture de son sacré cœur, il est donq bien juste que nostre cœur demeure, par une soigneuse mortification, tousjours environné de la couronne d'espines qui demeura sur la teste de notre Chef, tandis que l'amour le tint attaché sur le throsne de ses mortelles douleurs[1]. »

La Visitation était comme consacrée d'avance au Sacré-Cœur; elle était baptisée, pour ainsi dire, dans ce cœur divin.

Il semble que les Visitandines eussent conscience de leur mission longtemps avant Marguerite-Marie. Dans le livre dit des *Petites méditations,* souvent attribué à sainte Chantal, la Mère L'huillier, qui en est l'auteur, écrivait ce qui suit : « Notre doux Sauveur... nous oblige spécialement nous autres de la Visitation par le don et faveur qu'il a fait à nostre ordre de son cœur, ou, pour mieux dire, des vertus qui y résident, puisqu'il a fondé nostre très aymable institut sur ces deux principes : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est le partage qui nous est escheu de tous ses thrésors... Si que nous pouvons avoir cette satisfaction, si nous apprenons et pratiquons bien la leçon que cet amoureux Sauveur nous donne, que nous aurons l'honneur de porter le titre de filles du cœur de

1. *Œuvres de saint François de Sales.* Édition complète, par les soins des religieuses de la Visitation du monastère d'Annecy, Lyon et Paris (Vitte), 1908, t. XV, p. 63-64. Les dernières paroles indiquent clairement que le cœur dont il est ici question n'est pas directement le cœur de Jésus, mais celui de la Visitandine. On voit d'autre part, que l'atmosphère où se meuvent les « mille petites pensées » du saint fondateur est tout embaumée du cœur de Jésus.

Jésus. » Suit ce cri de reconnaissance : « Cela est bien doux, ô ma chère âme, que ce débonnaire Jésus nous ait choisies pour nous faire les filles de son cœur. Pourquoi, ô mon Sauveur, n'en avez-vous point favorisé quelqu'autre en vostre Église? Qu'avons-nous fait à vostre bonté de nous avoir destiné ce thrésor de toute éternité en ces derniers siècles[1]? »

La sainte fondatrice de la Visitation, ici comme partout, ne faisait qu'un avec le Père de son âme. « Devenez vraiment humble, douce et simple, écrivait-elle, afin que par ce moyen votre pauvre cher cœur, que j'aime tendrement, soit un vrai cœur de Jésus[2] ». « Dieu nous fasse grâce, disait-elle encore, d'être dans son sacré cœur, vivant et mourant[3]. » Sur le papier où saint François de Sales déclarait accepter ses vœux de la part de Dieu, et qu'elle ordonna d'enterrer avec elle, elle écrivait en marge cette invocation à la sainte Vierge : « Ma très douce Mère, mettez dans le cœur de votre Fils cette indigne fille et ses résolutions, afin qu'elles soient éternelles[4]. » Nous avons déjà

1. *Exercices spirituels pour les dix jours de la solitude, selon l'esprit du B. François de Sales, tirés pour la plupart de ses écrits*, VIIIe *méditation, De l'amour que Jésus-Christ nous porte*. Considération 4e. Cf. Bougaud, *op. cit.* c. VIII, p. 188. Mais M Bougaud se trompe sur l'attribution, p. 187. Voir Letierce. t. I, p. 27. La Mère L'huillier mourut en 1655.

2. *Sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal. Sa vie, ses œuvres.* Édition authentique publiée par les soins des Religieuses de la Visitation. Annecy, Paris 1874 et années suivantes. *Lettres*, t. I, l. 96, p. 177.

3. *Ibid. Lettres*, t. IV, l. 1375, p. 461.

4. *Ibid. Œuvres diverses*, t. I, p. 52.

cité, en parlant de saint François de Sales, les belles paroles que sainte Chantal disait à ses filles sur la douceur et l'humilité, qui les rendraient vraiment « filles du cœur de Jésus ». Qu'elles soient textuellement du saint directeur ou de la sainte fondatrice, elles expriment une pensée familière à l'un et à l'autre. Elles sont précédées, dans la belle édition des Visitandines, de celles-ci, attribuées également à sainte Chantal : « Si les sœurs de notre congrégation sont bien humbles et bien fidèles à Dieu, elles auront le cœur de leur Époux crucifié pour demeure et séjour en ce monde, et son palais céleste pour habitation éternelle[1]. »

Enfin, parmi les méditations qu'elle avait écrites pour les Solitudes annuelles, la dix-huitième a pour titre : Par quel moyen l'âme religieuse ravit le cœur de son Bien-Aimé[2].

On relève dans les annales de la Visitation le nom de plusieurs religieuses très dévotes au cœur de Jésus ou favorisées de ses grâces insignes[3]. Il faut signaler au moins quelques cas.

Mère Françoise de la Fléchère, † 1665, faisait un « pacte avec son cœur, que pour honorer les dou-

1. *Sainte J.-Fr. Frémyot de Chantal. Œuvres diverses,* t. II, p. 488.

2. *Ibid. Œuvres diverses,* t. II, p. 42. Les textes ont été recueillis par Franciosi, col. 371-373.

3. Voir surtout Franciosi, col. 398-410, et Letierce, t. I, p. 22-35; cf. Bougaud, *op. cit.* c. 8, p. 190 sq. ; A. Hamon, l. c. 138-140. Les volumes de *l'Année sainte des Religieuses de la Visitation,* Annecy, 1867 sq. sont la source principale.

leurs et les joies des cœurs sacrés de Jésus et de Marie, elle ne donnerait point de marques » de sa propre douleur ni de sa joie[1]. Mère Anne de Beaumont, † 1656, sentait, dans une de ses solitudes, son âme « cachée par l'amour dans le cœur » de son Jésus[2]. Sœur Marie Collet, † 1664, reposa un jour longuement sur le cœur de Notre-Seigneur[3]. Sœur Claude Garnier, † 1667, apprit de Notre-Seigneur « que la demeure des âmes anéanties est le cœur de Jésus, et qu'il les chérit comme la prunelle de ses yeux[4] ». Mère Anne Rosset, † 1667, se trouva un jour « les lèvres collées sur la plaie du sacré côté avec un tel transport de son cœur dans le cœur de Jésus qu'elle tomba en défaillance... Il me semblait, dit-elle, que ce divin cœur disait au mien chétif : « Nous ne nous séparerons jamais, nous nous aimerons éternellement cœur à cœur[5]. » C'était en 1614. « Elle fut, disent les anciens mémoires, la première fille de la Visitation à qui le divin Maître découvrit les trésors de son cœur adorable. »

La Mère Marie-Constance de Bressand, † 1668, écrit : « Considérant un jour Notre-Seigneur sur la croix, il me fut dit que son côté était ouvert afin de nous montrer son amour et à dessein de recevoir

1. *Vie de plusieurs Supérieures de la Visitation*, Annecy, 1693, p. 369; dans Franciosi, col. 399.
2. *Ibid.* p. 127; Franciosi, 399.
3. *Année sainte de la Visitation*, t. I, p. 8; d'après A. Hamon, l. c. p. 138.
4. *Année sainte*, t. V, p. 474; d'après A. Hamon. p. 138.
5. *Sainte J.-Fr. Frémyot de Chantal. Sa vie, ses Œuvres*, t. I, p. 32; Franciosi, 399-400.

tous nos cœurs dans le sien. J'y voulus aussi jeter le mien ; mais cette grâce me fut refusée à cause de mon indignité. Toutefois je compris que ce refus n'était que pour me faire le demander avec plus d'ardeur. Ce que je fis avec grande affection. Et alors mon cœur fut tiré près de ce sacré cœur, qui s'y joignit et serra d'une manière très intime, pour lui imprimer ses vertus, et pour le fermer de telle sorte qu'il n'y puisse plus entrer aucune affection que celle de l'amour. Puis, par des paroles toutes de dilection, ce divin cœur m'assura de sa spéciale protection et assistance en toutes les occasions où j'aurai recours à lui[1]. »

Vers 1661, sœur Guillemette Dumas écrivait, dans son monastère de Chartres : « O mon Dieu... je vous demande en grâce que, dès mon réveil, mes premières aspirations montent vers votre trône, et m'unissent et incorporent au cœur de Jésus, afin que, en lui et par lui, je vous connaisse, vous aime et vous adore comme vous le désirez... Comme je ne puis vivre sans respirer et aspirer, j'entends, ô mon Dieu, par mes aspirations, attirer dans mon âme le cœur de Jésus... pour ne vivre et respirer que par ce divin cœur. Je veux que mes pensées ne soient conçues et produites que dans l'esprit et dans le cœur de Jésus[2]. » Sœur Guillemette ne mourut qu'en 1694, quatre ans après la

1. *Année sainte*, t. X, p. 610; Franciosi, 400. On notera, ici et chez Mère Anne Rosset, la personnification du divin Cœur : il dit, il assure, etc. L'expression, quel qu'en soit le sens précis, est remarquable pour le temps.

2. *Année sainte*, t. VIII, p. 13; Franciosi, 401-402.

B. Marguerite-Marie. Entendit-elle parler de la sainte voyante de Paray? La chose est probable, vu les communications fréquentes entre les monastères de la Visitation. Mais les témoignages manquent. Un cas analogue est celui de Marie-Michel Bouffard (1161-1698), sœur converse à la Visitation de Nantes, qui fut, elle aussi, bien avant qu'il fût question de Marguerite-Marie, en relations tout intimes avec le cœur de Jésus[1].

Le doute n'est pas possible pour deux autres sœurs de Marguerite-Marie, grandes dévotes au cœur de Jésus, bien avant les révélations.

Sœur Marthe Gaultier, † 1692, écrivait, en 1668 : « Vous savez, Vierge sainte, Mère de mon Sauveur, que je n'ai qu'un seul désir et une volonté unique : c'est d'être unie à Dieu et à vous, ma bonne Mère ; c'est d'aimer ce divin Maître parfaitement et ardemment. Mais de qui puis-je obtenir cette grâce, sinon de vous, ô Vierge sainte, qui êtes la mère d'amour? Prenez mon cœur, abîmez-le dans le vôtre, et par vous, dans celui de Jésus-Christ. Qu'il soit perdu en lui comme la goutte d'eau dans l'océan, le rien dans le tout ; ou plutôt qu'il soit tout consumé dans les flammes de l'amour[2]. » Sœur Marthe Gaultier devait apprendre à Dijon, quelques années plus tard, les révéla-

1. *Année sainte*, t. V, p. 702-736. Cf. Franciosi, col. 505; Letierce, t. I, p. 605-608.

2. Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 34, d'après l'*Année sainte*. Mais l'auteur ne donne pas de renvoi précis. Nul doute que le style n'ait été retouché.

tions de Paray, et prendre part aux premières fêtes du culte nouveau.

C'est surnaturellement qu'une autre Visitandine, une humble converse, sœur Jeanne-Bénigne Gojoz, apprenait, au monastère de Turin, où elle devait mourir, en 1692, les grâces faites par le Sacré-Cœur à Marguerite-Marie. « Il est certain, dit son historien, qu'en l'année 1687 elle me fit connaître plusieurs grâces de notre sœur Marguerite-Marie Alacoque, dont on ne parlait nullement encore dans nos pays. Elle me dit que c'était une personne par qui Dieu serait glorifié et qu'elle enseignerait dans l'Église une dévotion très profitable[1]. » Sœur Jeanne-Bénigne fut elle-même comblée des faveurs du cœur de Jésus. Après une longue préparation par l'union avec le Sauveur en croix, « l'amour, dit-elle, me cacha en Jésus, et je me trouvai dans le cœur adorable de mon Sauveur, où je demeurai comme perdue à moi-même durant trois ans entiers. » L'historien ajoute : « L'Esprit d'amour alla toujours plus l'enfonçant dans l'intérieur de ce Cœur divin, et sœur Bénigne était là comme la colombe au trou de la pierre angulaire[2]. » Un jour, elle vit son propre cœur

1. *Le charme du divin amour, ou la vie de la dévote sœur Jeanne-Bénigne Gojos,* par la Mère Marie-Geltrude Provane de Leyni, Turin, 1846, 3e partie, c. 9, p. 486. Une nouvelle édition a été donnée à Besançon en 1901, plus conforme, je suppose, au texte original (1693). Dans cette édition, il y a « humble » au lieu de « dévote » ; le nom est écrit *Gojoz*, au lieu de *Gojos;* deux mots de plus, dans la phrase citée, rendent le texte plus clair : « qu'elle enseignerait *et apporterait.* »

2. *Ibid.* 2e partie, c. 14, p. 361-362 (Turin, 1846).

« entre les divines mains de cet Amour incréé qui le tenait comme dans un vase très riche. Je connus que ce vase était le Cœur de Jésus, et on me dit : Jésus a pris votre cœur, mais il vous donne le sien, qui contient le vôtre. Je le vis alors si petit, ce pauvre cœur de Bénigne, que j'en restai affligée, le trouvant si borné et si peu capable de contenir beaucoup d'amour... Alors l'Amour même me consola de mon impuissance et me dit : Ma colombe, je répare tous vos défauts d'amour par mon amour, sa petitesse par l'amour du Cœur de Jésus, ses faiblesses par ma bonté toute-puissante. Enfin, le Cœur de Jésus et le vôtre, Bénigne, sont unis[1]. » Elle écrit, dans une autre circonstance : « L'Amour me dit encore : Lorsque je conduis l'Époux dans ton cœur, tu dois le caresser. Bénigne ne doit rien craindre, parce que l'amour même a marqué sa place dans le Cœur de Jésus ; c'est là sa demeure plus ordinaire, et où l'Époux lui fait sentir ses célestes embrassements[2]. »

1. *Ibid.* 3ᵉ partie, c. 5, p. 431 (Turin, 1846).

2. *Ibid.* 3ᵉ p. c. 5, p. 438-439. La plupart de ces textes ont été recueillis par Franciosi, col. 407-408, d'après l'édition de Turin, 1846. C'est aussi à cette édition-là que je renvoie, n'ayant pas sous la main celle de Besançon. Une remarque encore. Nous avons déjà dit que les faits mystiques, tout en étant réels comme expériences psychologiques, ne doivent pas être pris à la lettre, dans leur réalité objective. La vie de sœur Bénigne nous offre, à ce sujet, un cas intéressant. Un jour que Notre-Seigneur l'avait si intimement associée aux souffrances de sa croix qu'elle y semblait être elle-même attachée, elle eut quelques mouvements de crainte de s'abandonner pleinement à l'opération de cette grâce, ne comprenant point comment elle pouvait se voir sur la croix, étant réellement à genoux; mais son divin Époux la rassura par sa parole secrète

Parmi ces Visitandines dévotes du Sacré-Cœur, la Mère Anne-Marguerite Clément, qui mourut au monastère de Melun, le 3 janvier 1661, mérite une place à part dans l'histoire de la dévotion. Elle fut, autant ou plus que celles dont nous avons parlé, une grande amante du cœur de Jésus, comblée de ses grâces et instruite de ses secrets; elle eut, un jour, comme sainte Catherine de Sienne, le sentiment que Jésus lui ôtait son cœur et mettait le sien propre à la place. Mais il y a plus que cela. Elle eut l'intuition nette que la Visitation avait été faite par le Sacré-Cœur et pour le Sacré-Cœur. Elle vit saint François de Sales faire son séjour, durant sa vie, dans le cœur de Jésus, et y recevoir l'inspiration d'établir un ordre qui aurait pour objet propre « de rendre hommage à ce divin cœur[1] ». Sa *Vie*, publiée vingt-cinq ans plus tard,

sur la vérité de cette miséricorde, lui apprenant que ce n'était que par représentation qu'elle était là, et que l'Époux y était aussi de la sorte puisque « ma demeure, dit-il, est dans une lumière inaccessible. C'est seulement pour te faire comprendre l'état dans lequel je t'ai mise d'union à mon humanité crucifiée... Cette grâce ne t'est communiquée que d'esprit et de cœur; car nous ne sommes ni l'un ni l'autre sur cette croix. » 2e partie, c. 14, p. 360-361.

1. *Vie de la Vénérable Mère Anne-Marguerite Clément*, Paris, 1686, passim; cf. Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 96-102, Franciosi, 402-405. Galliffet, livre II, *Addition*, article I, p. 132-140. — Voici le texte même de la *Vie*, tel qu'il est rapporté dans les *Contemporaines*, t. I, p. 229 (259) et par Languet, p. 54 : « Dieu lui fit connaître que pendant que ce Bienheureux était sur la terre, il faisait son séjour dans le Cœur de Jésus-Christ, où son repos ne pouvait être interrompu par ses plus grandes occupations... Que comme Moïse, conversant familièrement avec son Dieu, devint le plus doux de tous les hommes, de même ce Bienheureux, par sa familiarité avec son cher amant, arriva à la perfection des deux vertus du Cœur de Jésus-

en 1686, arrivera à temps pour soutenir la B. Marguerite-Marie et pour la seconder dans son apostolat, comme celle-ci le dira avec une joie visible, dans une de ses lettres au P. Croiset[1].

Christ, l'humilité et la douceur; que ce saint législateur a été inspiré d'établir un ordre dans l'Église pour honorer l'adorable Cœur de Jésus-Christ et ses deux plus chères vertus, qui sont le fondement des règles et des constitutions de la Visitation; qu'il n'y avait point d'ordre qui fît profession de rendre hommage à ce divin Cœur... Celui de la Visitation est établi pour rendre un continuel hommage à son Cœur, et pour imiter sa vie cachée. » Ce texte (revu sur G. 222-223) est tiré de la *Vie*, 3e partie, c. 14, p. 266. On remarquera que les paroles à propos de la douceur et l'humilité, « les deux plus chères vertus du Cœur de Jésus, et le fondement des règles de la Visitation », sont à peu près celles de Mgr de Maupas et de sainte Chantal, que nous avons citées. On peut se demander si sainte Chantal et Mgr de Maupas ne feraient pas allusion aux visions de Mère Anne-Marguerite, ou si celle-ci n'aurait pas été influencée par les paroles de la fondatrice. Les cas analogues ne sont pas rares chez les mystiques.

1. « Il faut vous dire encore qu'une religieuse de la Visitation, décédée depuis environ 40 ans en odeur de sainteté, avait eu révélation que la dévotion du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ prendrait son commencement dans l'Ordre de la Visitation. » *Lettres inédites*, III, 125; G. CXXXII, 551. Malgré l'écart chronologique (la lettre est du 15 septembre 1689 et la Mere Anne-Marguerite n'était morte que depuis 27 ans), il n'est pas douteux qu'il s'agisse de Mère Anne-Marguerite Clément : les expressions employées par Marguerite-Marie sont textuellement celles de la *Vie* qui venait de paraître.

II

La Compagnie de Jésus; son rôle propre[1].

Origines et témoignages surnaturels. Premières traces historiques. Dévots et faits mystiques. Propagation par l'image. Propagation par les écrits ou la parole. Alvarez de Paz, etc. Louis Lallemant et ses disciples. Traité de Mathias Hajnal. Pierre Marie, Vincent Caraffa, Paul de Barry, Paul Lejeune, etc. Grande place de la dévotion dans l'ascétique de Saint-Jure. Opuscule de Druzbicki. Jean Paullinus. Grande place dans l'ascétique de Nouet et traité spécial. Le P. Huby.

Nous ne trouvons, aux origines de la Compagnie de Jésus, ni la même dévotion, ni les mêmes intuitions que nous avons remarquées chez saint François de Sales et à la Visitation. D'une dévotion de saint Ignace au cœur de Jésus, dans le sens précis du mot, nous n'avons pas de témoignage historique certain. La prière *Anima Christi*, qu'il a mise en tête des *Exercices spirituels*[2], ne contient pas chez lui l'invocation *Cor Christi, inflamma me*, que l'on y rencontre parfois dès les débuts du XVIIIe siècle, si ce n'est plus tôt. Dans le *Nacional Homenaje*, page 100, on lui attribue une invoca-

1. Voir, outre Letierce, Franciosi, et autres, cités p. 191 : *La spiritualité de saint Ignace*, par A. Brou, Paris, 1914, V, p. 67-77; X, p. 188-193.

2. On sait que cette prière existait bien avant saint Ignace. Il parait qu'elle fut enrichie d'une indulgence par Jean XXII, et certains auteurs en attribuent l'origine à Jean XXII lui-même.

tion, où il serait fait mention des cœurs de Jésus et de Marie : « Sainte Marie, Mère de nos cœurs, faites que notre cœur devienne semblable à votre cœur et au cœur de votre doux Fils. » Mais le texte sur lequel on se fonde ne dit pas ce qu'on lui fait dire.

Les témoignages que nous avons ne sont pas d'ordre historique proprement dit. Un Jésuite, le P. Claude Bernier, † 1655, disait avoir appris de Notre-Seigneur que le divin Maître avait donné son cœur à Ignace, comme autrefois à sainte Catherine de Sienne[1]. Ceci se passait bien avant les grandes manifestations du Sacré-Cœur à la B. Marguerite-Marie. Longtemps après, (c'était, ce semble, en 1733), un jeune Jésuite espagnol, le P. Bernard-François de Hoyos, eut une révélation beaucoup plus expressive. Voici comment il la raconte : « Au moment de communier, je sentis le saint Fondateur à ma droite, et à ma gauche saint François-Xavier... Quand j'eus le cher Jésus dans mon cœur, il me sembla que les deux saints lui rendaient leurs hommages. Alors Notre-Seigneur fit signe à notre saint Patriarche de me parler, et à moi d'écouter la doctrine qu'il allait m'enseigner. Le saint alors, par des paroles formées et par des idées qu'il faisait passer en moi sans rien dire, déclara que la divine Providence voulait donner à la Compagnie la gloire de voir ses fils propager le culte du sacré cœur de Jésus, obtenir de l'Église

1. *Ménologe de la Compagnie de Jésus*, par le P. de Guilhermy *Assistance* de France, 17 juin.

la fête souhaitée, et se charger de la faire agréer. Le saint lui-même et... saint François de Sales ont mission de promouvoir cette entreprise par le moyen de leurs deux familles religieuses, la Visitation et la Compagnie[1]. » C'est, on le voit, comme une réplique de la célèbre vision de Marguerite-Marie.

Historiquement, voici ce que l'on constate. L'esprit de saint Ignace est, suivant le mot de sainte Madeleine de Pazzi, l'esprit de saint Jean l'Évangéliste, un esprit tout d'amour[2]. Cet esprit éclate partout dans sa vie et dans ses *Constitutions*. Il n'y a, dans les *Exercices spirituels*, aucune mention explicite du Sacré-Cœur; mais on peut dire qu'ils y orientent les âmes : par la façon humaine de leur présenter Jésus, qui appelle leur dévouement et leur amour; par l'étude attentive et amoureuse de Jésus dans sa vie et dans sa mort; par le ressort qui met tout en jeu, l'amour passionné pour Jésus, répondant à l'amour de Jésus pour nous. Les méditations les plus terribles, comme celles du péché et celle de l'enfer, finissent par un colloque d'amour et de reconnaissance, on pourrait dire par un cri du cœur au cœur de Jésus. A chaque instant, nous y sommes tout près du Sacré-Cœur et comme sous sa chaude influence : la prière *Anima Christi* ne contient pas le mot

1. *Le V. P. Bernard-François de Hoyos*, par le P. J.-B. Couderc. Tournai et Paris (Casterman), 1907, p. 153.

2. Dixit quod spiritus istorum sanctorum (saint Jean et saint Ignace) esset idem, quia totus est amare et conducere ad amandum, *Acta Sanctorum*, t. XXXIII, p. 861.

cœur, mais elle est pleine de la chose; la demande si souvent, si instamment répétée « de connaître Jésus intimement, afin de l'aimer davantage, et de le suivre toujours mieux », est toute dans l'esprit de la dévotion; la conformité amoureuse de vie et l'union de cœur avec Jésus, qui sont l'âme des *Exercices*, préparent le retraitant à entrer en commerce intime avec le Sacré-Cœur, dès que ce Sacré-Cœur lui sera découvert.

Nous avons de saint François de Borgia une admirable invocation à la plaie du côté; le cœur de Jésus n'y est pas nommé, mais il n'y manque que le mot[1]. Saint Louis de Gonzague est souvent cité comme grand dévot du Sacré-Cœur; mais les deux témoignages qu'on en donne n'ont pas une valeur historique directe. Le premier est celui de sainte Madeleine de Pazzi; elle disait, dans une de ses extases, que Louis, fils d'Ignace, « décochait sans cesse des flèches d'amour au cœur du Verbe[2] ». Elle ne dit pas : « du Verbe incarné », comme on a traduit quelquefois. L'autre témoignage est moins direct encore : c'est la guérison miraculeuse du F. Nicolas Célestini, novice de la Compagnie de Jésus à Rome, le 9 février 1765, par une apparition de saint Louis de Gonzague : « Notre-Seigneur, lui dit le saint, t'accorde, à ma prière, la santé, pour travailler encore à ta perfec-

1. Voir Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 47.
2. Voir tout le passage, qui est très beau, dans Croiset, l. c. 2e partie, c. 4, § 6, p. 141. Les Bollandistes le donnent en latin dans les *Acta sanctorum*, 21 juin, t. XXV, p. 903.

tion et propager de toutes tes forces la dévotion à son Sacré-Cœur, dévotion très chère à tous les habitants du paradis[1]. » C'était trois jours après le bref de Clément XIII, accordant enfin l'office et la fête du Sacré-Cœur.

Pour avoir des témoignages explicites de dévotion au Cœur de Jésus parmi les Jésuites, c'est au B. Pierre Canisius qu'il faut aller d'abord. On a vu plus haut (c. III, § 3) comment Canisius put puiser cette dévotion chez son maître Nicolas Van Esch et dans ses rapports avec la Chartreuse de Cologne, comment Dieu la développa chez lui par des grâces insignes, par quels exercices il la pratiquait et comment il engageait ses Frères en religion à la pratiquer. On peut supposer davantage, supposer, par exemple (et la supposition est vraisemblable) que Pierre Canisius aura dit à saint Ignace et peut-être à ses compagnons, qui étaient là, la grande grâce reçue au moment de sa profession. Mais des suppositions, si fondées soient-elles, ne sauraient être données pour des faits historiques.

Un autre compagnon et ami de saint Ignace, le P. Jérôme Nadal (1507-1580), qui fut, pendant quelques années, comme le bras droit du fondateur, nous a laissé aussi des traces de sa dévotion au Sacré-Cœur[2]. On lit dans ses notes spirituelles, où il parle de lui-même à la troisième personne, en

1. Voir Letierce, *Étude*, t. II, p. 276-280.

2. Il est regardé par les Jésuites comme un des hommes qui ont le plus fait pour la Compagnie, et spécialement pour lui infuser l'esprit de saint Ignace en matière d'oraison et de spiritualité.

se désignant par le mot « quelqu'un » (*quidam*) : « Ayant eu le sentiment que le Christ enverrait son cœur au cœur de son serviteur (*missurum Christum cor suum ad ejus cor*), il se demandait avec crainte si cette pensée ne lui était pas inspirée par une illusion présomptueuse (*arroganter per illusionem*). Il sentit alors que le Christ lui donnait plus encore (ou plus d'une chose, *plura*) : que non seulement il lui avait envoyé son cœur de chair, c'est-à-dire son amour créé, mais aussi son cœur incréé et infini ; et il ne pouvait se livrer tout entier à cette pensée (*nec haec poterat plene cogitare*) sans sentir en son cœur une grande émotion (*motionem*) et je ne sais quelle force, qui le faisait comme tomber en défaillance (*et vim quamdam, in cordis quasi defectionem cogentem*)[1]. »

Un peu plus loin : « Monte vers Dieu en esprit et en pensée (*spiritu et mente*) ; que ton cœur trouve sa force dans le cœur du Christ, dans le monde céleste (*consistat vis cordis tui in corde Christi in cælestibus*) : de là tu verras Dieu avec le cœur ; de là une connaissance de Dieu toute douce[2]. »

Toutes les pages de ces notes spirituelles respirent une grande union de cœur avec Jésus, une intimité affectueuse avec lui, l'oubli de soi pour lui et pour ses intérêts, un certain goût de l'humiliation et du

1. *Epistolae P. Hieronymi Nadal*, t. IV : *Selecta Natalis monumenta in ejus Epistolis commemorata;* opusc. 70 : *Orationis observationes*, p. 701, Madrid, 1905; dans la collection des *Monumenta historica societatis Jesu*. Je dois la connaissance de ce texte à l'obligeante érudition du P. Al. Brou.

2. *L. c.* p. 721-22.

sacrifice pour lui et avec lui, la vie en lui et comme une douce participation à son esprit : tous les traits qui font les vrais dévots du Sacré-Cœur.

Si nous joignons à ces faits ceux que nous avons relevés plus haut, c. III, § 4, de saint Alphonse Rodriguez, du P. Balthasar Alvarez, de saint Louis de Gonzague, du P. Nigri mourant, avec les textes de Fr. Decoster, de Salmeron, de Tolet, de Suarez, de Ribadeneira, et, sans doute, quelques autres encore (en y ajoutant ce que nous dirons tout à l'heure de l'image), nous aurons les principaux exemples de dévotion au Sacré-Cœur signalés jusqu'ici, durant le XVI[e] siècle, dans la Compagnie de Jésus[1].

Au XVII[e] siècle, faits et textes se multiplient avec

1. Le P. de Franciosi en indique quelques autres, que j'omets comme trop peu explicites, ou trop peu garantis : le B. Pierre Lefèvre (1503-1546) le premier et l'un des plus chers compagnons de saint Ignace, voyant dans le sang qui sort du côté percé de Jésus le symbole de la bonté qui comble de ses grâces ceux qui l'offensent (col. 302); Simon Rodriguez, un autre compagnon de saint Ignace, « gravant sur sa poitrine la blessure du côté de Jésus » (col. 320); le B. Alphonse Pacheco, compagnon de martyre du B. Rodolphe Aquaviva, qui, blessé à la poitrine, priait Jésus, par la blessure de son cœur, de pardonner à ses bourreaux (col. 323); Jean Lopez de Salazar, qui, près de mourir, collait ses lèvres à la blessure du côté de Jésus, priant le divin Maître, par ses plaies sacrées, de ne pas l'abandonner à ce moment suprême, et en recevait l'assurance de son salut (col. 332); le P. Paul d'Azevedo, qui, dans ses souffrances, baisait sans cesse les plaies du crucifix (col. 332); le Vén. Joseph Anchieta, qui aurait fait bâtir, au Brésil, en 1585, une église dédiée au Sacré-Cœur, et aurait composé, dès 1562, une prière, en distiques latins, à la plaie du côté, par où l'on va au cœur de Jésus, *Qua patet ad Christi cor via lata pium;* demandant d'entrer par là pour vivre dans ce cœur sacré, *Da mihi ut ingrediar per apertum cuspide pectus, Ut possim in Domini vivere corde mei* (col. 334).

une extrême abondance. Les faits mystiques n'ont rien de bien saillant; mais les textes ascétiques sur la dévotion prennent une étendue et une importance qui méritent la plus sérieuse attention de l'historien.

Pour les faits, le P. de Franciosi a recueilli, avec les traits de dévotion au Sacré-Cœur qu'il a trouvés dans les *Ménologes* ou les histoires de la Compagnie de Jésus, les exemples de faveurs accordées à des Jésuites dévots au Cœur divin. Je me contente de signaler quelques cas.

Le P. Jérôme Dias (1575-1624) aimait à s'enfermer tour à tour dans chacune des plaies de Jésus. Au cœur il demandait surtout « d'être toujours loyal avec lui ». Le P. Arnold Cath (1586-1630) recourait souvent à Marie par le cœur de son Fils. Le P. Jean Suffren (1565-1646) avait fait sienne la pratique tant recommandée par Louis de Blois, et tous les jours, après sa messe, il disait : « Bon Jésus, soyez miséricordieux pour moi, pauvre pécheur. Je remets en votre très doux cœur le sacrifice que je viens d'offrir avec tant de tiédeur et de distractions : daignez le corriger et le perfectionner, etc. » Le P. Jean Rigoleuc (1595-1658) demandait sans cesse à Notre-Seigneur de lui changer le cœur et de lui en donner un nouveau, un cœur large, libre et magnanime. On ne dit pas expressément qu'il demandât soit le cœur de Jésus, soit un cœur semblable au cœur de Jésus, mais on devine qu'il en devait être ainsi. Ce qui le montre encore mieux, c'est la dévotion qu'il

portait aux saints dont Notre-Seigneur avait changé le cœur, en le transformant au sien. Le P. Antoine de Padilla (1534-1612) disait, en mourant, à Notre-Seigneur : « Qu'ai-je à craindre puisque vous m'avez dit que vous me gardez dans votre cœur? Puisque vous me gardez en votre cœur, allons où vous voudrez, il n'y a rien à craindre. » Le P Jérôme Ansaldi (1598-1652) fut vu, pendant qu'il célébrait la messe, entouré d'une nuée lumineuse, où était Notre-Seigneur, mettant son cœur dans celui de son serviteur[1].

Les faits particuliers, on le voit, n'ont rien de bien saillant. C'est donc surtout dans la prédication et les écrits qu'apparaît le rôle de la Compagnie de Jésus dans l'histoire de la dévotion avant Marguerite-Marie : c'est un rôle d'apostolat et de propagande. Tel sera également le caractère de la mission que Notre-Seigneur lui donnera par la Bienheureuse Marguerite-Marie. Mais avant de parler des écrits, un mot sur les images.

Ce n'est pas un mot qu'il y faudrait; une longue étude ne serait pas de trop. On en a une première ébauche dans Desjardins[2], dans Grimoüard de Saint-Laurent[3], surtout dans Letierce[4]. En attendant un travail, dont les éléments, je le sais, ont

1. Voir Franciosi, col. 489-495, Clients et privilégiés du Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus.

2. Appendice II, p. 575-582.

3. Deuxième période, c. 2-5, p. 40-114, passim. M. de Saint-Laurent ne traite pas à part l'iconographie du Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus.

4. T. II, *Notes et pièces justificatives*. Le cœur de Jésus dans

été recueillis déjà, je dois me contenter d'une indication générale.

Rien ne montre mieux que la profusion de l'image du cœur de Jésus, la généralité du mouvement qui, dès le XVI[e] siècle, entraînait les Jésuites vers la dévotion au Sacré-Cœur. Ce fut une tendance très répandue, et qui semble se rattacher au B. Pierre Canisius, de regarder le cœur de Jésus comme faisant partie, avec le monogramme IHS, des armes de la Compagnie. Aussi le trouve-t-on partout, avec le monogramme, sur leurs livres, sur leurs édifices, dans leurs églises et oratoires[1]. Le plus souvent, il est percé d'une lance, et combiné de façons diverses avec les trois clous, suivant la manière devenue commune, au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de représenter les cinq plaies en les groupant autour de la plaie du cœur; quelquefois il est isolé, ou joint au cœur de Marie.

les armes de la Compagnie, p. 505-516 (d'après les notes d'un Jésuite, que le P. Letierce ne nomme pas, et qui est, si je ne me trompe, le P. Salmon).

1. Pour donner un exemple entre des centaines, j'ai sous les yeux la reproduction d'une belle gravure mise en tête d'un livre du P. Jérôme Nadal, imprimé à Anvers en 1593, et dont un exemplaire, entre autres, se voit à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Le livre est intitulé : *Evangelicæ historiæ imagines*. La gravure représente Notre-Seigneur étendant les mains et disant : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Au-dessus, dans le panneau qui sert de fronton au magnifique rétable, dont les colonnes encadrent l'image de Notre-Seigneur, deux anges à genoux tiennent un cadre oval auréolé; au milieu du cadre, le monogramme IHS, surmonté, comme d'ordinaire, de la croix posée sur la barre de l'H; au-dessous du monogramme, un cœur avec trois clous fichés dans l'aorte et convergeant vers le centre.

Dans tel ou tel cas particulier, il n'est pas facile de décider si c'est directement le cœur de Jésus qui est représenté, ou si c'est le cœur du fidèle. Mais souvent c'est certainement le cœur de Jésus. Même quand il est combiné avec les clous, c'est le cœur que l'on veut représenter, bien plus que les plaies. A plus forte raison, quand il est isolé. On le trouve même pleinement dégagé, comme cœur tout aimant et tout aimable, sans rien qui rappelle même la plaie du côté.

Pour nous borner à un cas, faisons une visite à l'église de leur ancien collège, à Poitiers (aujourd'hui, le Lycée), qui est d'environ 1610. Nous y trouvons au moins quatre fois le cœur de Jésus. Tout d'abord, dans la première chapelle latérale, du côté de l'Évangile. Des deux côtés de l'autel, deux cartouches semblables; ils contiennent, dans un cadre oval auréolé, le monogramme IHS et, au-dessous, un cœur, de forme conventionnelle; des flammes s'échappent de l'aorte, et une aigrette de flammes se dégage de chaque côté. Le cœur tient ici la place des clous dans les représentations ordinaires du chiffre de la Compagnie; c'est certainement le cœur de Jésus. Au tympan intérieur de la grande porte d'entrée, sur un cartouche agrémenté de palmes et de feuillage d'olivier, la même image, monogramme et cœur; mais le cœur sans les deux aigrettes latérales. Sur la porte du tabernacle, en cuivre ciselé sur écailles, un cartouche rond, le même monogramme surmontant un cœur, sans flammes ni aigrettes, mais avec

trois clous fichés dans l'aorte[1]. Images analogues sur les boiseries de la sacristie.

Nous insisterons davantage sur les écrits. Les ascètes et les mystiques de la Compagnie de Jésus, au XVIIe siècle, en marchant dans les voies tracées par saint Ignace dans les *Exercices spirituels,* découvrent comme naturellement le cœur de Jésus et le signalent aux fidèles de toutes les façons : dans la prédication et la direction des âmes, par le livre et par l'image.

Le P. Jacques Alvarez de Paz (1560-1620), dans son monumental traité *De inquisitione pacis sive studio orationis,* arrive dans la seconde partie du quatrième livre, aux « affections qui servent pour le progrès dans le bien ». Tout naturellement, il rencontre sur sa route Notre-Seigneur, et ramène tout à revêtir Jésus, c'est-à-dire à nous refaire sur le divin modèle. Le premier exercice s'occupe des puissances de l'âme pour les réformer sur l'âme de Jésus ; le second a pour objet les affections de notre cœur, pour les composer à la ressemblance de Jésus. « Vous vous exercerez à réformer votre cœur, à retrancher et à mortifier tout ce qui pourrait vous empêcher de vous fondre en lui par l'amour, et de vous attacher à votre Créateur par l'esprit et par le sentiment. » Le moyen sera l'étude et l'imitation du divin Cœur. Tout le passage

1. Renseignements dus à l'obligeance de M. Bodet, Directeur au Grand Séminaire. M. Maurice Fouliot, de Poitiers, me signale à ce propos une maison de Toulon, 7, rue Étienne Petabon, sans doute un vieux couvent, dont la porte est surmontée d'un cœur avec trois aigrettes et flammes ; au-dessus, le monogramme IHS. Date 1680. Voir aussi Appendice III.

est très beau, mais trop long pour être reproduit ici en entier. Quelques extraits en donneront l'idée : « Vous vous efforcerez d'entrer dans le cœur du Seigneur Jésus et de l'étudier pour former votre cœur sur ce modèle. Ce cœur très saint est la voie qui nous mène à l'éternelle demeure, qui est la divinité du Christ... Il est la porte par où nous entrons dans la contemplation de la divinité... Pour donc que vous puissiez monter jusqu'à la contemplation et l'amour de la divinité, vous aurez soin de pénétrer, par une considération attentive, dans le cœur du Maître, le plus saint et le plus pur de tous les cœurs, pour tâcher, par vos aspirations dans la prière, par vos efforts dans l'action, d'avoir vous aussi un cœur semblable. En fixant ainsi les yeux de votre âme sur le cœur même du Maître, vous le verrez tout pur de douze sortes de puretés. Il a été pur : 1° de tout amour des biens temporels; 2° de toute obliquité d'intention; 3° de tout attrait mondain; 4° de tout désir de plaire aux hommes; 5° de toute pensée inutile; 6° de tout soin superflu; 7° de toute amertume malfaisante; 8° de toute vaine complaisance; 9° de toute recherche de consolation humaine; 10° de tout scrupule ou crainte inquiète; 11° de toute agitation d'impatience; 12° de toute tache de volonté propre. De cette multiple pureté de son cœur vous louerez votre Seigneur Jésus; vous la désirerez pour vous-même, vous la demanderez par des aspirations enflammées, vous travaillerez avec entrain à l'atteindre, et ainsi vous réformerez

votre cœur. » Suit une belle prière pour obtenir de connaître et d'imiter la perfection du divin Cœur : « O Sauveur des hommes, Christ Jésus, dont l'œuvre est notre rédemption, dont la connaissance est le commencement de notre salut, dont l'imitation est toute la perfection, ouvrez-moi, je vous en prie, votre très saint cœur, porte de la vie et source d'eau vive, afin que par là j'arrive à vous connaître, et que là je boive les eaux de la véritable vertu, qui étanchent toute soif des biens temporels. Vous avez dit : « *Le cœur de l'homme est tortueux et insondable, qui le connaîtra? Moi, le Seigneur*. Et moi je dis : Saint et pur est votre cœur, mais impénétrable, et qui le connaîtra? Vous, Seigneur et, pour une part, celui à qui vous voudrez bien le révéler. Ouvrez donc mes yeux, illuminez-les, pour que je voie la perfection de votre cœur, pour que je tâche, en imitant vos perfections, à rejeter les immortifications de mon cœur; pour que je repousse sans cesse ce qui n'est pas vous, ce que vous ne voulez pas, ce que vous n'aimez pas, et pour que je vous recherche avec soin, vous tout seul, ce que vous voulez, ce que vous aimez, dans la mesure où vous me commandez ou me conseillez de l'aimer. » Viennent alors douze élévations sur les douze puretés du cœur de Jésus. Suffisamment variées pour les détails et pour l'expression, elles sont symétriques dans les grandes lignes, étant toutes sur le plan marqué dans l'avis préliminaire : louange pour la qualité que l'on considère et que l'on

admire dans le cœur de Jésus, soupirs, regrets, aspirations, désirs, demande pour soi-même; résolution de se mettre à l'œuvre, en s'attachant à Jésus et travaillant à l'imiter dans telle sorte de pureté. Voici la première élévation : par elle on se fera une idée des autres. « Je vous rends gloire, auteur de toute sainteté, pour la première pureté de votre cœur, qui le rendit pur de tout amour des biens temporels. Vous n'avez eu d'attache pour rien de temporel, mais rejetant tout superflu, avec une grande simplicité de cœur, vous avez pris ce qui était nécessaire à votre humanité pauvrement (*parce*), petitement (*anguste*), à peine assez pour vous soutenir. Oh! si j'apprenais enfin à laisser les biens temporels, à mépriser les choses visibles, à ne pas m'attacher de cœur à ce qui passe! Oh! si d'un cœur calme, je m'en remettais de ces biens à votre bon plaisir, et si, soit que vous me les donniez, soit que vous me les ôtiez, avec eux ou sans eux, je savais toujours rester paisible et tranquille! Donnez-moi, je vous en prie, par votre très saint dénuement (*nuditatem*) d'aimer le dénuement (*nuditatem... amem*) de toutes les choses visibles, de laisser tout superflu, de rejeter tout ce qui est de luxe (*curiosa*) et qui n'est pas selon mon état; quant aux choses nécessaires, indispensables à la vie, ou conformes à mon état, pour éviter la singularité, que je m'en serve sans attache excessive de cœur, sans m'y asservir. Et même cela, puissé-je m'efforcer de n'en avoir que dégoût, pour devenir plus conforme

à votre dénuement et prendre plus parfaitement mon vol vers mon modèle. » Les onze autres élévations se suivent sans interruption. A la fin, une prière, qui répond à peu près à celle du début : « De l'infinie pureté (*munditia et puritate*) de votre cœur béni, j'ai recueilli ces douze ruisseaux de pureté que j'ai appelés les douze puretés de votre cœur. Accordez-moi, je vous prie, de vous les demander toujours, d'en avoir toujours soif, d'agir toujours dans le sens de ma demande et de mes désirs. Faites que je règle ma vie en ce sens, que je m'efforce de purifier mon cœur de ses attraits déréglés. Imprimez votre cœur sur mon cœur, et rendez le mien semblable au vôtre (*istud tibi assimila*); ne permettez pas que, faisant état d'être votre imitateur, j'aie un cœur qui ne se soucie pas de vous imiter[1]. » On ne saurait exagérer, ce me semble, la portée ascétique d'un tel exercice, ni la grande part qu'il fait au cœur de Jésus dans la poursuite de la perfection chrétienne. Marguerite-Marie ne procédera pas autrement; et, d'autre part, ceux qui sont familiers avec les *Exercices* de saint Ignace et avec sa spiritualité n'auront aucune peine à voir la continuité des belles pages d'Alvarez de Paz avec les principes et la manière du fondateur de la Compagnie de Jésus. Le livre où se trouvait cet exercice fut imprimé à Lyon en 1608, et réédité à brefs intervalles. Quoique écrit

1. *De Inquisitione pacis*... l. IV, p. 2. Exercitium 2. Edition Vivès, Paris, 1876, t. VI, p. 192-197. L'exercice tout entier est donné par Nilles, t. II, p. 212-219.

en latin, il est permis de conjecturer qu'il ne fut pas sans influence sur le développement ascétique de la dévotion au Sacré-Cœur, ou, si l'on préfère, sur la part faite à cette dévotion dans l'ascétique du temps. Peut-être en saisirons-nous quelque trace au cours de cette étude.

Ce n'est pas le seul endroit de son grand ouvrage où le P. Alvarez de Paz ait fait mention du Sacré-Cœur. Il a quelque part cette belle prière : « Je vous en prie par le très ardent amour de votre cœur divin et par votre cœur humain transpercé, et par ses innombrables angoisses, imprimez mon cœur sur votre cœur transpercé... » Et à la fin de la prière : « De ces saintes vertus fortifiez mon cœur, et affermissez-le par la transfixion de votre très saint cœur[1]. »

Le cinquième exercice de cette seconde partie a pour objet le désir et la demande des vertus. A la suite de Van Esch, l'auteur les rattache aux cinq plaies de J sus. La prière au Cœur divin est textuellement celle de Van Esch, que nous avons donnée ci-dessus[2].

Il y a aussi quelques mentions du Sacré-Cœur dans l'ouvrage célèbre du P. Le Gaudier (1562-

1. T. III, l. 4, 2e partie, exercice 5. Nous avons déjà rencontré les premières phrases de cette prière dans Nicolas Van Esch (*Eschius*). Voir ci-dessus, c. III, § 3, p. 293. Tout à l'heure, quand le P. Alvarez de Paz parlait en son propre nom, il disait : *Imprime sanctissimum cor tuum in cor meum.* Ici, il dit avec Van Esch : *Imprime cor meum in transfixum cor tuum.* La pensée est la même de part et d'autre.

2. Avec quelques variantes, sans importance à notre point de vue actuel. *Ibid.* Exercitium 5, § 3, p. 207. Voir ci-dessus, p. 293.

1622) sur *La perfection de la vie spirituelle.* Mais ce ne sont guère que des mentions en passant. La principale est celle-ci, dans un des chapitres sur la communion : « Son cœur (et sa volonté), plein du trésor de mérites formé de tant d'actes... à la gloire de Dieu..., brûlant comme une fournaise du plus ardent amour pour Dieu et pour nous, s'applique à notre cœur (et à notre volonté), soit afin de consumer nos péchés, soit afin de lui donner la mesure de sa plénitude, pour aimer Dieu et le prochain en rejetant tout amour-propre, de façon que notre cœur vive de son cœur et participe à ses divines qualités, à ses joies et à ses délices, et que notre volonté passe en sa volonté, et qu'ainsi nous devenions avec lui et en lui un seul cœur et une seule âme, et que nous puissions dire : *Je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi* [1]. »

Le V. P. Louis du Pont (da Puente), (1545-1624) au dire de son biographe, avait fait sienne la pratique, tant recommandée par Louis de Blois, d'offrir toutes ses actions et toutes ses peines à Dieu en union avec celles de Jésus, priant le divin cœur de suppléer à tout ce qui leur manquait. Dans ses *Méditations,* il recueille pieusement tout l'enseignement traditionnel sur la plaie du côté, et la blessure d'amour dont elle est le symbole. C'est toute la dévotion au Sacré-Cœur, idée et pratique [2].

1. *De perfectione vitæ spiritualis*, part 5, sect. 10, c. 2. Edition de Paris, 1857, t. II, p. 542. Récemment traduit en français.

2. *Méditations sur les mystères de notre sainte foi*, 4e partie, 53e méditation. Editions innombrables.

Le P. Louis Lallemant, † 1635, n'a, que je sache, rien publié ; mais il a exercé une grande influence, soit par ses exemples et ses instructions, soit par le livre de sa *Doctrine spirituelle*, où ses disciples recueillirent et coordonnèrent ses enseignements. Le P. Champion, qui édita l'ouvrage, dit, dans la notice qu'il mit en tête du volume : « L'esprit d'anéantissement du Fils de Dieu dans l'incarnation était le modèle d'humilité qu'il se proposait et le Sacré-Cœur du Verbe incarné était l'école où il s'instruisait de cette vertu. C'est dans cette école et c'est de ce divin Maître qu'il avait appris cette sublime leçon d'humilité de s'oublier soi-même et de demeurer enseveli dans son néant [1]. »

Dans le livre, il est plus d'une fois question du Sacré-Cœur : « Nous devons consulter Notre-Seigneur sur toutes les choses qui se présentent à notre choix, et considérer quel prix elles ont dans son cœur ; car il faut bannir de notre cœur tout ce que nous trouverons qui n'a point de lieu dans le cœur de Jésus. [2] »

Pour apprendre à porter les croix, il veut que nous les regardions « dans le cœur de Jésus-Christ, qui les a choisies pour nous et qui nous les présente [3] ». Recommandant l'amour et le désir du mépris, il disait : « Pour avoir cet amour et ce désir du mépris, il faut l'aller puiser dans le

1. *La doctrine spirituelle du P. L. Lallemant*, Paris, 1822, p. 5.
2. *L. c.*, 6e principe, section 2, c. 1, § 2, p. 304.
3. *L. c.*, 2e principe, section 1, c. 3, art. 4, § 3, p. 65.

cœur de Jésus-Christ, y entrant souvent pour considérer le Verbe anéanti et la très sainte humanité anéantie en récollection[1]. »

Ces textes montrent un homme en commerce intime avec le cœur de Jésus et habitué à recommander ce commerce intime comme un puissant moyen de perfection. Sans pouvoir rien affirmer ni donner de détails précis, il semble, d'après une série d'indices convergents, que ce maître de la vie ascétique, dont l'action sur ses disciples a été si considérable, a eu grande influence dans la diffusion de la dévotion durant la première moitié du XVIIe siècle. Maître des novices, instructeur du troisième an de probation, il semble l'avoir soufflée à ses novices et à ses tertiaires, qui la répandirent eux-même autour d'eux. Le P. Hayneuve, le P. Surin, le P. Rigoleuc furent de ce nombre. Il y a même lieu de croire que des hommes comme le B. Jean Eudes, M. de Bernières-Louvigny, et, par l'intermédiaire du P. Bagot, M. Boudon et d'autres subirent la même influence. Mais les détails sur cette action souterraine, si je puis dire, n'ont pas encore été recueillis avec assez de soin pour permettre des conclusions fermes.

On a beaucoup disputé sur la part précise qui revient au cœur de Jésus dans un petit livre écrit en hongrois, publié à Vienne en 1629 et réédité à Presbourg en 1642, par le P. Mathias Hajnal, Jésuite hongrois (1578-1644). En voici le titre

1. *L. c.*, 2e principe, section 2, c. 6, art. 2, § 2, p. 93.

exact, traduit sur la traduction latine littérale qu'en ont bien voulu faire pour moi deux Jésuites de la Province de Hongrie : « Petit livre pour la dévotion des cœurs qui aiment le cœur de Jésus. Il consiste en images pieuses (*cordialibus imaginibus*) et en explications des images sous forme de méditations et de prières. Où toute âme fidèle peut apprendre son double état, honteux et dangereux avant sa justification, beau et sublime après ; et aussi le mode et le mouvement (*fluxum*) de toute la justification », etc.[1] Comme on le voit, texte et images se rapportent au cœur du fidèle. Cependant le cœur de Jésus n'est pas complètement absent du livre. D'abord, il apparaît au début même du titre. De plus, il contient au moins une méditation. la première, sur le cœur de Jésus. Elle est intitulée : « Du cœur le plus noble qui soit au monde ou du cœur de Jésus embrasé d'amour. » On y lit : « Monte, ô mon âme, monte au ciel, auprès de ton Sauveur... et souviens-toi de l'ardent amour qu'il a pour son Père et pour toi... Réfléchis, ô mon âme, sur la nature du feu dont brûle ce divin cœur : il tend au ciel, et il y élève

1. C'est le titre de la première édition, tel que le donne Sommervogel, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, t. IV, p. 27, au mot *Hainal*. Celui de la seconde n'en diffère que par un mot synonyme (*illustratus* au lieu de *declaratus*) et par l'orthographe (non fixée encore). Une troisième édition, Vienne 1644, a pour titre : *Cor sacrum Jesu, cum imaginibus, hymnis et precibus*, ce qui peut s'entendre (en hongrois, je pense, comme en latin) soit du cœur sacré de Jésus, soit du cœur consacré à Jésus. Tout semble indiquer que le second sens est le vrai : c'est le seul qui réponde au sujet du livre et au titre des précédentes éditions.

les cœurs qu'il consume. Aussi le cœur de Jésus, toujours embrasé de ce feu, se tient toujours en présence de son Père céleste. N'oublie pas, ô mon âme, que notre cœur brûlerait aussi du même feu, s'il ne s'était pas éteint dans le cœur de nos premiers parents. N'oublie pas que, rallumé par le nouvel Adam aux flammes de son propre cœur, il te consumerait encore, si ton propre péché n'avait pas étouffé ses ardeurs. O mon âme, ne t'éloigne plus de ce foyer d'amour; plonge-toi dans ce divin cœur, et, avec lui, envole-toi au ciel. » La prière répond à ces pieuses réflexions : « Seigneur Jésus, l'image de votre cœur embrasé d'amour est bien faite pour réchauffer nos cœurs indifférents et coupables... Je vous en supplie, ô bon Jésus, daignez rallumer dans mon triste cœur la flamme de votre pur amour; daignez me mettre au rang de ceux que je vois, dans cette image, embrasser avec tant de zèle la cause de votre divin cœur [1] ».

1. J'emprunte ce texte au P. Letierce, *Étude*, t. Ier, p. 69-70. Le P. Letierce n'est pas un modèle d'exactitude. Je crois même qu'il y a des choses inexactes dans les pages qu'il consacre au P. Hajnal. Mais il est visible qu'il a eu des renseignements précis. Il ne dit pas de quelle édition il parle (1re ou 2e), ni si les deux se ressemblent. En fait, c'est la seconde qui a été utilisée par celui auquel il doit ses renseignements; car elle est paginée, tandis que la première ne paraît pas l'avoir été. Il y a, je crois, erreur quand on traduit le titre courant des 128 premières pages par : « Méditations sur le Sacré-Cœur de Jésus », (n'est-ce pas « le cœur dévot à Jésus » qu'il faudrait lire, d'après le sens du titre, *ad devotionem cordium cor Jesu amantium?*) Mais il faut voir le cœur de Jésus dans le cœur entouré de flammes qu'on a mis au revers du frontispice de la seconde édition, comme le montrent les derniers mots de la prière

Le P. Pierre Marie (1589-1645) publiait, en 1642, un petit livre intitulé *La science du Crucifix*, où il est souvent question du Sacré-Cœur. Il dit à la reine, mère du roi, dans son Épître dédicatoire, que, dans son ouvrage, il s'en va « ouvrant les plaies et découvrant les mouvements du cœur et les desseins de Jésus-Christ crucifié ». La neuvième « considération » de la 1re partie a pour titre : « Le Crucifix nous apprend de quel amour le cœur de Jésus-Christ brûlait pour nous, et à quelle revanche d'amour nous sommes obligés [1]. »

Dans la « Réflexion contenant les causes qui ont pu obliger Jésus-Christ à nous aimer », il est dit, page 104, que « comme il y avait deux natures (en lui), divine et humaine, il y avait deux volontés et deux cœurs, pour dire ainsi, le cœur et la volonté de Dieu et celle de l'homme et de

ici traduite. Il y a erreur quand, dans l'image du cœur enflammé qui s'adapte à chaque méditation, on croit trouver le cœur de Jésus. Mais ces erreurs d'interprétation n'autorisent pas à tout rejeter en bloc. Le P. Hattler a donc été trop loin quand, dans sa réponse du 1er décembre 1878 à M. de Grimoüard de Saint-Laurent, il disait « qu'il n'était pas question du cœur de Jésus dans tout l'ouvrage ». (*Les images du S.-C.*, p. 83. *Kattler* est une faute d'impression). Quelques-uns ont cru que l'ouvrage de 1629 n'était qu'un album, s'appuyant, je pense, sur l'indication bibliographique, 8°, ff 16, donnée par Sommervogel, *l. c.*; mais cette indication signifie que l'ouvrage se compose de 16 feuilles in-8° d'impression, soit 256 pages (la seconde édition a 260 pages in-12). Le titre indique clairement que l'ouvrage contenait images et texte; ceux qui l'ont vu le supposent aussi. Dans la traduction latine du titre donnée dans la *Bibliothèque, l. c.*, il s'est glissé une erreur : *Ad æstimationem*, au lieu de *Ad devotionem*.

1. Page 97, 4e édition Paris, 1672. Il y a 1662 sur la feuille des titres, mais le privilège indique nettement 1672.

l'humanité » ; et que « le cœur du Verbe, le cœur de Dieu, allait déclarant, insinuant et imprimant dans le cœur et la volonté de l'homme, l'amour admirable qu'il avait pour les hommes, afin que le cœur de l'homme et de l'humanité en prît les impressions » comme la cire prend « la figure » du sceau. Suivent, p. 105-108, de beaux développements sur l'amour « du cœur de Jésus » pour nous, cet amour « que le cœur de Dieu allumait dans le cœur de l'homme en Jésus-Christ[1] ».

Le symbolisme du cœur est bien effacé, ici comme chez le P. Joseph, comme chez le P. Le Gaudier et en maint autre endroit, où le mot *cœur* nous présente une métaphore plutôt qu'un symbole. Cependant il n'est pas tout à fait absent, et il suffit d'une occasion pour qu'il se ravive. C'est une remarque qu'il faudrait renouveler à chaque instant, si l'on ne supposait que le lecteur l'a toujours présente à l'esprit.

Le P. Vincent Caraffa (1585-1649), qui mourut général de la Compagnie de Jésus, a laissé divers ouvrages de piété, où il montre beaucoup de dévotion au cœur de Jésus. Dans son livre intitulé

1. Le P. Brucker fait remarquer que l'édition de 1783, comme celles qui l'ont suivie, ne dit plus rien du cœur de Jésus. Voir *Etudes*, 20 mai 1900, t. LXXXIII, p. 551. Elle est d'ailleurs tellement remaniée, fond et forme, que c'est à peine le même livre. Le passage dont nous n'avons donné que de courts extraits, avait déjà été cité *in extenso* dans un ouvrage intitulé *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, publié à Rouen en 1694, que l'on donne comme de la Mère de Bourqueny, alors Supérieure au premier monastère de la Visitation, à Rouen. Voir la réédition de Montreuil-sur-mer, 1899, p. 142-147. Y fut-il inséré dès la première édition?

Le chemin du ciel, 2e partie, il enseigne au serviteur de Marie la pieuse pratique d'unir son cœur au cœur de Jésus tous les jours de la semaine, pour rendre hommage à la Mère de Dieu et lui demander quelque vertu [1]. Mais c'est surtout dans *Le bouquet de myrrhe, ou Considérations diverses sur les plaies du Christ,* qu'il est naturellement amené à parler du Sacré-Cœur, et il en parle beaucoup. Voici quelques passages, empruntés à la traduction française donnée par le P. Jacques Nouet en 1653.

« Premier livre, XXXIe Considération. Les plaies de Jésus-Christ, le nid de l'amour divin... Demandez à changer de cœur. O mon Jésus, donnez-moi votre cœur. Oh! qu'il serait bien mieux dans ma poitrine que celui qui l'anime! S'il y était, comment vous aimerait-il, vous qui êtes si aimable, puisque étant dans la vôtre, il m'aime, moi qui ne mérite que votre haine.

« 3. Vivez désormais... privé de votre propre cœur, de ce cœur qui ne tient que de l'homme et de la terre, plein du cœur de Jésus-Christ, d'un cœur tout ardent et divin. O l'heureux changement, ô le bienheureux sort! Mais souvenez-vous que le cœur qu'on vous donne est un cœur blessé, pour vous disposer à une vie toute semblable [2]. »

« Second livre, XLIe Considération. La plaie du côté de Jésus-Christ, le propitiatoire de l'arche... O cœur amoureux de Jésus-Christ, principe de tout notre mérite, *dans lequel nous avons été sanc-*

1. Letierce, t. Ier, p. 58. Cette partie fut mise à l'*Index,* jusqu'à correction. — 2. Page 94-95.

tifiés, je vous révère, je vous adore, et je confesse hautement que c'est de vous que j'ai la vie [1]. »

« Troisième livre, xxiv[e] Considération. Qu'on entre dans le cœur de Jésus-Christ par la plaie du côté.

« 1. Le côté de Jésus-Christ ouvert d'un coup de lance est la porte par où l'on entre dans son très aimable cœur [2]. »

« 2. Mais ce domicile du cœur de Jésus-Christ ne demande que votre cœur pour le loger : *Mon fils, donnez-moi votre cœur*, pour le mettre dans le mien. Heureuse union, agréable possession, très heureuse demeure dans le cœur de Jésus-Christ! Certainement, notre cœur toujours famélique et travaillé d'inquiétude, ne peut contenter sa faim, ni trouver son repos que dans le cœur de Jésus-Christ, qui est comme son centre. Il faut donc qu'il y ait de la proportion entre ces deux cœurs, comme entre le lieu et le corps qui l'occupe. Or, le cœur de Jésus-Christ, comme dit saint Bernard, fut blessé deux fois. Premièrement par l'amour, et puis par la douleur; la première fois spirituellement; la seconde corporellement... En la même façon, afin que votre cœur soit digne du cœur de Jésus-Christ, il le faut ouvrir de deux plaies, d'amour et de douleur [3]. »

1. Page 269-270. — 2. Page 356. — 3. Page 357-358. Je dois ces textes à une obligeante communication de M. R. de La Bégassière, qui les a copiés et soigneusement comparés avec l'édition italienne de 1638. Le dernier, celui du livre III, est cité aussi par le P. Dufau, *Trésor du Sacré-Cœur*, t. VI, p. 396. Le

Le P. Paul de Barry (1585-1661) est peut-être plus explicite encore. Dans *Le Paradis ouvert à Philagie*, il indique comme dévotion, pour le 25 novembre, l'offrande du cœur de Jésus à Marie comme le présent le plus précieux qu'on puisse lui faire, et qui lui agrée le plus; et, à ce propos, il suggère à sa Philagie une belle prière et un touchant éloge du Sacré-Cœur. Écoutons-le lui-même : « Philagie, vous n'avez point encore fait aucune offrande à votre chère Dame qui vaille celle-ci; offrez-lui donc ce jourd'hui le cœur de son cher Fils Jésus-Christ en satisfaction de vos ingratitudes et lâchetés à son service... et tenez pour assuré que c'est une riche offrande. Je viens de vous en tracer le sujet : agencez-le tout à votre mode, et surtout faites que le cœur parle. Ne pensez pas que ce soit une dévotion de mon invention : c'est une leçon donnée du ciel à sainte Gertrude... En suite, elle offrit à la sainte Vierge le cœur de son Fils... Je vois bien, Philagie, que vous attendez, pour vous délivrer de peine, que je vous donne une prière dont je viens de vous marquer le sujet. J'en suis content. La voici, et dites-la de bon cœur et plus que d'une fois en votre vie. » Suit la prière : « Reine du ciel et de la terre... me voici à deux genoux en présence de votre sacrée Majesté pour vous offrir un présent qui n'eut jamais son pareil. Ce que je vous offre, c'est le

texte de saint Bernard auquel on renvoie ici est celui de la *Vitis mystica* qui a été donné plus haut. L'ouvrage de Nouet a été réédité en 1858, chez Casterman.

cœur amoureux de Jésus, votre aimable Fils et mon adorable Rédempteur. N'est-ce pas le plus riche présent qui puisse vous être offert sur la terre? Ce cœur tout seul vaut mieux que quinze cent millions de mondes, quand bien tous ces mondes ne seraient remplis que de Séraphins. Ce cœur tout seul vaut plus que tous les chœurs des Anges et des saints qui pourraient être, si Dieu les faisait sortir du sein de sa toute-puissance. Ce cœur, c'est le cœur des cœurs, le cœur tout cœur et le cœur quasi semblable au cœur de la très auguste Trinité; et c'est le cœur, source vivante de toutes les meilleures bénédictions, et le plus bel objet de toutes vos plus chères délices, c'est ce cœur que je veux offrir, c'est le présent que je vous donne. » Il prie Marie d'agréer cette offrande, et il conclut : « C'est le bonheur que j'attends du cœur de Jésus[1]. »

Dans « La sainte Faveur » il indique parmi les dévotions qui nous concilient la faveur divine, une spéciale « affection à la sacrée plaie du côté de Jésus-Christ crucifié[2] »; il indique plus explicitement encore une « singulière affection au cœur de Jésus-Christ[3] ». Il rappelle, à ce propos, les

1. *Le Paradis ouvert à Philagie par cent dévotions à la Mère de Dieu,*.. par le R. P. Paul de Barry. Huitième édition, Lyon, 1640, c. 12 (novembre). Dévotion v (pour le 25 novembre) p. 365-370.

2. *La sainte faveur auprès de Jésus par cent dévotions aux sacrés mystères de sa sainte vie,* etc. par le R. P. Paul de Barry, 3e édition, Lyon, 1641, c. 2, n° 13, p. 171-176.

3. Ch. 5, n. 8, p. 415-454. Cf. *Un précurseur*, p. 333-339. *Un précurseur à Paray-le-Monial, Le P. Paul de Barry*, par le P. Joseph Zelle, Lille et Paris (1900), p. 299.

doctrines traditionnelles sur le cœur de Jésus « demeure de ses amis », « asile et maison de refuge », « place d'armes, tour d'abondance », « livre des prédestinés ». Mais, fidèle à sa manière, il insiste avant tout sur la pratique : « Nos cœurs étant donc ce qu'ils sont, et le sien le cœur des cœurs... que saurions-nous faire de plus glorieux et cordial que, donnant cœur pour cœur, lui offrir nos cœurs et aimer de cœur ce cœur tout aimable et digne des plus grands et assidus services de toutes les créatures? » « Je rapporte, ajoute-t-il, ce grand amour que nous lui devons témoigner, à quatre chefs. » Il commence par le doux souvenir « de cette fournaise d'amour et de ce béni cœur » ; il recommande « de prier Notre-Seigneur par la bonté de son cœur... avec des protestations que nous n'aurons de cœur ni d'amour que pour lui » ; « de saluer souvent le sacré cœur, surtout pour ses négligences passées », enfin de « lui offrir... les manquements survenus en nos bonnes actions.., pour en avoir le pardon », suivant la pratique tant recommandée par Louis de Blois.

Le P. Paul Lejeune (1592-1664), revenu en France après avoir été supérieur de la Mission du Canada, parlait souvent du cœur de Jésus dans ses lettres de direction, dont plusieurs ont été recueillies et publiées[1]. La 98e du recueil est intitulée : « De l'union de cœur avec Jésus-Christ. »

1. *Lettres spirituelles...* revues par le R. P. Fressencourt, Paris, 1875.

Il y est à chaque instant question du cœur de Jésus. « Ma Révérende Mère... Votre cœur et tous ceux de vos filles sont répandus dans vos lettres... Je les ai tous présentés à Notre-Seigneur, et les ai comme enchassés dans le sien, sur lequel je désire en faire un sacrifice au Père éternel. Mais, ma chère fille, prenez garde que tous les cœurs s'accommodent au cœur de Jésus-Christ; ce cœur adorable doit être la règle des nôtres. C'est pour cela qu'il nous sépare du monde, nous voulant donner des moyens plus particuliers de former nos cœurs sur le sien, qui est un cœur de sacrifice, et qui jamais n'aime et ne retient rien pour soi, mais reporte tout à son Père et à ses frères; jamais n'eut un mouvement d'estime de soi-même... Jamais il ne prit aucun plaisir pour soi... Jamais cet aimable cœur ne se porta et ne se détermina de lui-même à quoi que ce soit... Ce cœur si plein de lumière, si plein de droiture... attendait ici-bas les ordres de son Père, de saint Joseph et de sa sainte Mère... Hélas! où sont nos cœurs quand ils s'empressent...? Ah! mes chères Mères, qu'ils se conforment peu au cœur de Jésus! » Il voyait là toute une spiritualité : « Ah! mes chères filles, entendez-vous bien cette haute et profonde spiritualité[1] ? »

Dans une autre lettre, il recommande avant tout à une âme qui veut se ressaisir de s'offrir « à Dieu dans le cœur de Jésus[2] ».

1. Lettre 98, p. 187-189. — 2. Lettre 12, p. 19.

On pourrait signaler encore nombre d'écrivains Jésuites, qui ont parlé du cœur de Jésus : Suarez et Lugo, parmi les théologiens; Maldonat, Tirinus, Cornelius à Lapide, Lorin, Baeza, parmi les exégètes; Scribani, Binet, Nieremberg, Jacques Rho, Léopold Mancini, Surin, Lyrée, Rigoleuc, parmi les auteurs ascétiques, et combien d'autres encore[1] ! Mais quatre ou cinq surtout méritent une attention spéciale à cause du singulier relief que prend chez eux la dévotion au Sacré-Cœur et de ce qu'ils ont fait pour la propager. Ce sont les Pères de Saint-Jure, Druzbicki, Paullinus, Nouet, Huby.

Le P. Jean-Baptiste de Saint-Jure (1588-1657) en parle surtout en deux endroits, et fort longuement, dans le *Livre des élus* et dans *L'homme spirituel*.

Dans *Le livre des élus*, c. 14, il traite *ex professo* de la demeure dans les plaies de Notre-Seigneur, et cite tout au long les textes classiques sur ce sujet. Ce sont ceux que nous avons rencontrés dans le cours de notre étude[2] : ceux de saint Ber-

1. Voir Franciosi, col. 436-451, où sont énumérés nombre de « docteurs et propagateurs de la dévotion au Sacré-Cœur dans la Compagnie de Jésus », sans parler des articles spéciaux consacrés à Ribadeneira, à Suarez, etc. Il faudrait, je pense, ajouter à cette liste le P. Guillaume de Voel pour sa *Corona sacratissimorum Jesu Christi Vulnerum*, ou chapelet des cinq plaies, Anvers, 1649, dont M. de Grimouärd de Saint-Laurent signale les fines estampes, parmi lesquelles une où apparaît le cœur transpercé. Livre cité, p. 57.

2. Je n'ai rien dit de saint Elzéar, donnant rendez-vous à sainte Delphine, sa femme, dans le côté percé de Jésus; car le texte ne mentionne pas explicitement le cœur.

nard sur le Cantique, ceux de la *Vitis mystica* et du *Stimulus amoris*, ceux du *Manuel* dit de saint Augustin. C'est dire qu'il y est beaucoup question des secrets du cœur aimant manifestés par les blessures corporelles[1]. Il passe ensuite à la plaie du côté, qui « est sans controverse la principale, non pour avoir été la plus douloureuse... mais pour avoir été la plus amoureuse, lui ayant été faite au cœur, où réside l'amour, et pour les grands mystères qu'elle contient[2] ». Le pieux auteur explique tout au long ces grands mystères[3], il recommande « une dévotion très particulière à cette adorable et amoureuse plaie[4] », et il insiste particulièrement sur la demeure dans la plaie du côté et dans le cœur de Jésus. « Mais quand nous serons là, qu'y ferons-nous? A quoi faudra-t-il nous occuper?... Je louerai, je bénirai, j'adorerai, etc. Dans ce cœur, je me consacrerai entièrement à lui; je m'abandonnerai pleinement à sa conduite... Dans ce cœur, j'aurai une extrême horreur de mes péchés, je me porterai puissamment

1. *Le livre des éluz, Jésus-Christ en croix*. Par le R. P. Jean-Baptiste Saint-Jure... Seconde édition, Paris 1650, ch. 14, p. 165 sqq. Cf. l'édition de Bruxelles, 1859, qui donne l'ouvrage « dans toute son intégrité », comme l'explique, dans la *Préface*, le P. E. de G., le nouvel éditeur (mais non sans quelques retouches). Il divise le c. 14 en deux sections. Voir section 1.

2. *L. c.* Section unique, p. 172 (dans édit. de Bruxelles, 1859, Section 2, p. 208).

3. Il voit spécialement dans la plaie du côté « la plaie d'amour, qu'il a reçue pour notre amour et au cœur où loge l'amour, et pour nous obliger à son amour ». *L. c.* Section unique, p. 175-176 (Bruxelles, p. 212).

4. *Ibid.* p. 176 (Bruxelles, p. 213).

à l'exercice des bonnes œuvres; et je tâcherai d'aller de vertu en vertu et de monter à la perfection où Dieu m'appelle... Mais comme cette plaie est la plaie d'amour, c'est là aussi que l'on vaque particulièrement à l'amour, qu'on quitte toutes les créatures, qu'on renonce à toutes leurs affections déréglées, et qu'on aime excellemment Notre-Seigneur et son prochain[1]. » Il faut enfin que nous mourions « dans son cœur, pour aller de là nous unir à lui pendant toute l'éternité dans l'état de la gloire. Et pour tout dire, comme nous sommes dans le cœur de Jésus-Christ, attendu que l'amour extrême qu'il nous porte nous y met et nous y tient inséparablement, nous devons aussi y faire toutes nos opérations, qui sera un moyen très excellent pour les bien faire[2]. » C'est toute la vie chrétienne, on le voit, rattachée à l'exercice de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ce qu'il indique ici rapidement, le P. Saint-Jure l'a développé et expliqué *ex professo* dans *L'Homme spirituel*. Parlant de l'union à Notre-Seigneur comme principe de la vie spirituelle, il se demande « où cette union se doit faire, et la façon ». « Pour le lieu, écrit-il, je dis que c'est dans le cœur de Notre-Seigneur où nous devons très particulièrement nous unir à lui. Nous y sommes tous déjà... puisqu'il nous aime tous, et que l'amour loge

1. *Le livre des éluz*, l. c. p. 179-181 (Bruxelles, 217-219).
2. *Ibid.* p. 184 (Bruxelles, 223). Je ne puis donner ici que des extraits de ces belles pages. Franciosi les a transcrites presque tout au long, col. 451-459.

toujours avec soi dans le cœur, comme dans son propre domicile, les personnes aimées. Et de plus, nous pouvons nous y placer et y demeurer par nos pensées, comme nous pouvons nous mettre en esprit auprès de quelqu'un et entrer dans son cœur. C'est là où il faut établir notre demeure. Il n'y a personne si pauvre qui n'ait quelque lieu pour se retirer... Notre-Seigneur nous loge dans son cœur. C'est donc là notre demeure, et nous ne pouvons pas en avoir une plus riche, plus magnifique, plus agréable, plus sainte ni plus divine... Allons donc avec joie nous loger dans ce cœur pour n'en sortir jamais. Oh! qu'il est bon et qu'il y a de plaisir de demeurer et d'opérer dans ce cœur. Oui d'opérer.., car c'est dans le cœur de Notre-Seigneur que nous devons faire toutes nos opérations... Nous y devons faire absolument tout ce que nous faisons et y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, de la vie illuminative et de l'unitive. » Dans ce cadre vaste et ferme se placent, on le sait, tous les actes et exercices de la vie spirituelle, depuis les premiers échelons jusqu'au sommet. Le pieux auteur les rattache tous au cœur de Jésus, et explique avec précision et clarté comment cela doit se faire. « Et premièrement, pour la purgative, considérez, examinez, pleurez-y vos péchés et demandez-en le pardon à Dieu, dans ce cœur qui autrefois en a conçu un inexplicable regret et en a été percé de douleur. Haïssez et fuyez les plus petites offenses et les défauts les plus légers dans ce cœur infi-

niment saint, souverainement pur, et qui a en aversion et en horreur extrême le moindre péché véniel. » Il continue ainsi, pour la lutte contre nous-mêmes et contre le démon, pour les pénitences et mortifications, pour les épreuves spirituelles ou temporelles. « Toutes sortes de maux, venant à nous par le cœur de Jésus, s'y adoucissent extrêmement et y perdent toute leur amertume et toutes leurs qualités malignes pour en prendre de salutaires : ne plus ne moins que les eaux qui passent par les mines en tirent leur force et leur vertu, et s'y rendent médicinales. » « Pour la vie illuminative, exercez les vertus et les bonnes œuvres dans le cœur de Notre-Seigneur. Pratiquez la foi dans ce cœur infiniment sage, et où est l'école de toute la sagesse. Espérez dans ce cœur qui vous aime parfaitement et qui est libéral et miséricordieux au-delà de toutes nos pensées. » Ainsi des autres vertus. « Faites-y vos oraisons mentales et vocales, votre action de grâces après la Communion. Vous ne pouvez choisir un oratoire plus recueilli : comme ce cœur très saint a toujours été élevé et appliqué à Dieu, vous y serez plus attentif et moins diverti qu'en tout autre lieu. » « Dans ce cœur, qui est tout brûlant de l'amour des hommes, aimez votre prochain. » Suivent des détails sur le support, le pardon, la pitié, tous les devoirs envers le prochain, toujours « dans le cœur amoureux, miséricordieux et endurant de Jésus-Christ ». « Davantage, nous devons faire toutes nos actions intérieures et extérieures dans ce cœur, avec la

modération, la douceur, la suavité et avec les intentions de ce cœur, dans une parfaite conformité et une soumission entière à toutes ses inspirations et à tous ses mouvements. » « Enfin, pour la vie unitive, ce cœur divin... en est le vrai sanctuaire et le propre domicile, et c'est là où elle se pratique excellemment. » Ici encore, suivent les détails précis et pratiques. « Voilà, conclut l'auteur, ce que nous devons faire dans le cœur de Notre-Seigneur et comme il faut nous unir à lui[1]. » Ni l'idée, ni la pratique, ne sont du P. Saint-Jure : nous les avons rencontrées à chaque instant sur notre route. Mais jamais peut-être la chose n'avait été expliquée de façon si lumineuse, ni si bien poussée dans l'application[2].

Le P. Gaspar Druzbicki (1590-1662) ne fait pas de théorie; il donne seulement quelques explica-

1. *L'homme spirituel*, 2e partie, c. 4, section 2. Seconde édition, Paris, 1652, t. II, p. 119-126. Ici encore, j'ai dû abréger. Franciosi transcrit tout le passage, col. 459-463.

2. C'était, pour le P. Saint-Jure, une pensée familière, sur laquelle il revient encore dans d'autres ouvrages. Voir *L'Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses principaux mystères, pour tous les temps de l'année*, par le P. Jean-Baptiste Saint-Jure de la Compagnie de Jésus, Paris, 1653, 1re partie, c. 5, p. 231 : « La demeure dans les plaies de Notre-Seigneur, et particulièrement dans celle du côté. » On y lit, page 236 : « Mais elle (l'âme) fait sa plus ordinaire et plus agréable demeure dans la plaie du côté, parce que c'est la plaie d'amour, puisqu'elle a été reçue au cœur, et par amour, et après sa mort, pour nous montrer que sa mort et sa vie et tous ses mystères ont eu l'amour et la charité pour leur principe et pour leur fin, venant de l'amour qu'il lui porte, et tendant à se faire aimer d'elle. » Suivent des développements analogues à ceux qui ont été transcrits plus haut. Cf. *ibid.*, p. 401-404 : « Jésus-Christ blessé au cœur après sa mort. » Je dois ces textes et ces indications à l'obligeance de M. R. de La Bégassière.

tions courtes et claires, pour diriger dans la pratique. Tél qu'il est, son opuscule intitulé : *Meta cordium cor Jesu*, est un vrai manuel de dévotion au Sacré-Cœur, riche et pieux, le premier en son genre. Il vaut d'être décrit. Au verso de la feuille de garde, trois textes de la sainte Écriture : *Pone me ut signaculum super cor tuum*[1]. — *Fili, praebe mihi cor tuum*[2]. *Paratum cor meum, Deus*[3]. Suit une courte préface, où est nettement indiquée l'idée de la dévotion. « Les exercices envers le cœur du Seigneur Jésus que vous avez entre les mains et sous les yeux, s'adressent particulièrement au cœur corporel de Jésus, à son cœur de chair, mais uniquement en tant qu'il est informé par sa très sainte âme, et qu'il est en unité d'être et de vie (*consentit atque unitur*) avec le cœur spirituel et intérieur; en tant aussi qu'il subsiste hypostatiquement dans la personne du Verbe. C'est de ces conditions, en effet, que dépend, ou plutôt c'est de ces sources que découle toute la valeur, l'activité, la richesse du cœur matériel. Envers ce cœur ainsi entendu faire acte d'attention, d'amour, de culte, d'invocation, et autres pratiques de piété et de dévotion, c'est chose très salutaire et tout à fait selon le cœur de Jésus. » Le livre contient un petit office du cœur de Jésus, des prières et des aspirations à ce cœur divin, des sortes de points à méditer sur « les offices, affec-

1. Mets-moi comme un sceau sur ton cœur. *Cantique*, 8, 6.
2. Mon enfant, donne-moi ton cœur. *Proverbes*, 23, 26.
3. Mon cœur est prêt, mon Dieu. *Psaumes*, 46, 8.

tions et passions » de ce cœur sacré; des façons de se servir de lui pour les exercices de la triple vie unitive, illuminative, purgative; une litanie d'images ou de symboles par lesquels on désigne ce cœur, à utiliser pour considérations et affections; conversation avec le cœur de Jésus; demandes à lui faire pour soi ou pour autrui; louanges à ce cœur; ses fonctions : lumière de sagesse, feu d'amour; prières et obsécrations[1] à ce cœur aimant, à ce cœur souffrant, à ce cœur heureux; vertus du cœur de Jésus à étudier, à demander; ce que nous devons au cœur de Jésus; psaume doxologique au cœur de Jésus; des contemplations (ou plutôt des points de contemplation) sur le Sacré-Cœur, image de la Trinité, siège de la divinité, ciel, fournaise, soleil, paradis, source, ruche à miel, banquet, etc.; enfin un petit chapelet aux plaies du Christ, tout dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur. On a joint au petit volume, dans les nouvelles éditions, une belle prière à la blessure du côté et du cœur, tirée d'un autre écrit du même auteur[2].

1. Il y a *observationes* dans les éditions de 1875 et de 1885. Il faut, je crois *obsecrationes*.

2. Le petit opuscule n'est pas dans la collection des œuvres du P. Druzbicki. La première édition, devenue très rare, contenait, avec les exercices de dévotion au Sacré-Cœur, des exercices de dévotion envers la sainte Trinité, ce qui explique le titre complet : *Meta cordium cor Jesu et sanctissima Trinitas.* Ce qui regarde le Sacré-Cœur fut réédité à Léopol en 1875, par le P. Stojalowski; et, en 1885, à Angers, par le P. Xavier Pouplard (désigné par les seules initiales). M. A. Hamon en a publié une traduction française à Paris, en 1907, sous le titre : *Le Cœur de Jésus, idéal des cœurs,* présenté à l'amour de tous, xvi-66 pages in-24°.

Aucun livre jusque-là n'avait tant et si directement parlé du cœur de Jésus, aucun n'avait ouvert tant de perspectives à la dévotion. Et depuis, parmi tant de manuels, il n'en est guère encore de plus pratiques, de plus riches, de plus suggestifs.

Le P. Jean Paullinus (1604-1671), dans ses *Pia cum Jesu vulnerato colloquia*, a un colloque, le 21ᵉ, plein d'admirables élans sur le Sacré-Cœur. Le titre même est significatif : *Du cœur aimable de Jésus blessé.* En tête, le mot de l'Écriture : *Votre serviteur a trouvé son cœur.* Puis les quatre vers qui suivent :

O dulce, forte, grande cor!	O cœur doux, et fort, et grand,
O cordium corona!	O couronne des cœurs,
Da, quæso, Christe, da mihi,	Donnez-moi, je vous prie, ô Christ,
Cor hoc habere cordi.	D'avoir ce cœur en mon cœur [1].

C'est l'idée générale du colloque. En voici quelques extraits : « Voici, ô Jésus blessé, que votre serviteur vous parle cœur à cœur. C'est son cœur qui parle au vôtre; c'est de votre cœur qu'il vous parle et du sien... Votre cœur est le sanctuaire de l'adorable Trinité : il est sacrosaint; le mien est un réceptacle d'iniquité... Votre cœur est le siège de la sagesse; le mien est un trou sombre de folie. Votre cœur est une source de grâce et de vertu; le mien, une mare de souillures et de vices. Dans le vôtre règne la charité; dans le mien domine la corruption. Dans le vôtre brûle la flamme de

1. Mot à mot : *D'avoir à cœur ce cœur.*

la dévotion; dans le mien, c'est le froid glacial de la torpeur. Dans le vôtre repose la paix continue; dans le mien s'agite le trouble continuel et l'angoisse. Le vôtre est toujours ouvert du côté du ciel, fermé du côté de la terre; le mien s'ouvre pour la terre, il se ferme pour le ciel. Le vôtre retentit des louanges divines; le mien ne résonne que des bruits importuns des soucis. Le vôtre est toujours fixé en Dieu; le mien m'abandonne sans cesse, il fuit et s'égare... Que faire, Seigneur? Le chercher? Mais souvent, je le cherche en vain. Il est caché dans la boue terrestre... Je me suis donc dit que je dois chercher un autre cœur, et, gloire vous en soit rendue, ô mon Jésus, je l'ai trouvé. Je vois votre très sacrée poitrine ouverte par la lance, et j'y vois votre cœur, ou, pour mieux dire, le mien. Car vous m'avez été donné... Tout ce que vous êtes est à moi : don de votre Père, don de vous-même. Donc votre cœur même est mien, lui aussi. Et cela me suffit; je ne cherche plus un autre cœur... Salut donc mille fois et encore mille fois, ô cœur très divin; salut, trône de la divinité, abîme des grâces, temple de la gloire! Salut, délices du Père suprême, tabernacle du Fils éternel, sanctuaire du Saint-Esprit. Salut, cœur de la divine Mère (*Deiparæ corculum*)[1], joie des Anges, centre des âmes saintes. Salut, aimant des cœurs

1. C'est Jésus lui-même que l'auteur désigne ainsi, non le cœur de Marie. Nous trouvons ailleurs, notamment chez le B. P. Eudes, des termes tout semblables : Jésus, le cœur de Marie, etc.

pieux, demeure des justes, asile des pécheurs. Vous êtes l'école de la sagesse chrétienne, le lieu d'exercice de la vie parfaite, l'atelier de la béatitude éternelle... Passer en vous, demeurer en vous, vivre et mourir en vous, c'est tout mon désir. En vous est toute ma joie, ma gloire, ma vertu, mon trésor, mes richesses, mon repos et ma paix, ma vie et mon salut, tout mon bien. O Jésus, ô Jésus, permettez que mon âme entre en votre cœur. Accordez-moi, à moi aussi, un petit coin (*angulum*) dans ce cœur, vous qui n'excluez aucun pécheur, et qui avez voulu que la lance y ouvrît un asile pour tous...

« Votre cœur, sur la croix, a été affligé, angoissé... Alors, oui alors, ô mon Jésus, j'étais moi aussi dans votre cœur, vous pensiez à moi, vous offriez votre sang pour moi... J'ai donc raison de me réfugier dans votre cœur, où je trouve mon nom écrit : j'y veux vivre et mourir... Je vous prie donc par votre très sacré cœur, et, je vous en supplie, mon très doux Jésus, excusez mon audace... Quel autre remède pour mon salut, quel autre gage puis-je avoir que votre cœur? Si vous me répondez, je ne m'éloignerai pas; je m'asseoirai à la porte et je frapperai jusqu'à ce que vous m'ouvriez soit pendant la vie, soit à la mort. Car maintenant *votre serviteur a trouvé son cœur*, qui, jusqu'à présent, sous le manteau de l'amour-propre, était caché dans les embarras des choses terrestres. Maintenant, je le cache, je l'enferme dans votre très sacré côté; maintenant, je l'arrache

et je le sépare pleinement de tout ce qui n'est pas Dieu et chose de Dieu, ou qui ne conduit pas à Dieu; je le confie à votre très doux cœur, je le lui donne, je le lui consacre... Faites-le grand, pour qu'il tienne le monde entier pour un rien; faites-le haut, pour qu'il dédaigne tout ce qui passe... Alors je pourrai, dans la joie et la paix, dire partout et toujours : *Votre serviteur a trouvé son cœur*, et avec son cœur, la droiture de conseil, la force d'âme, la pureté d'esprit, la grâce parfaite, la gloire suprême, les délices célestes, la béatitude éternelle; parce que, avec mon cœur, j'ai trouvé aussi le vôtre, et du même coup vous, mon Jésus blessé; et en vous le Seigneur Dieu, tout mon bien. *Je suis le serviteur* de votre cœur; vous êtes *le Dieu de mon cœur*[1]. »

Le P. Jacques Nouet (1608-1680) est, avec le P. Saint-Jure, l'un de ceux qui ont le mieux parlé du Sacré-Cœur; mieux que personne, au moins avant Croiset et Galliffet, il a expliqué *la dévotion* et en a fait comme la théorie. On pourrait relever chez lui mainte mention du Sacré-Cœur, mainte page qui en est comme toute pleine[2]. Mais il y

1. *Pia cum Jesu vulnerato colloquia*, bono publico vulgata a Joanne Paullino societatis Jesu sacerdote, Munich, 1668, p. 200-208. Ces extraits sont traduits directement sur le texte latin, qui m'a été communiqué, comme tant d'autres choses, par M. R. de La Bégassière. Le P. Letierce a donné aussi le texte en français; mais il l'a traduit très librement à son ordinaire.

2. Voir, par exemple, *L'homme d'oraison, ses méditations*. 2e partie, 9e méditation, sur le côté percé, t. II, p. 544-550. Edition Périsse, Paris et Lyon, 1830. Les éditeurs disent dans l'*Avertissement*, p. 3, qu'ils n'ont pas cru « devoir changer le

a plus et mieux chez lui que ces mentions passagères ou d'occasion. Dans l'*Homme d'oraison*, au début de la troisième partie, consacrée à la vie glorieuse de Jésus-Christ, il y a une longue *Préface*, p. 5-34, où il n'est question que du Sacré-Cœur. Voici comment l'auteur y arrive : « Parce que la principale disposition, dans laquelle nous devons entrer durant le temps pascal, pour suivre l'esprit et la conduite de l'Église, est l'amour divin, qui doit prendre la place de l'amour-propre et détruire en nous le vieil homme, pour nous donner une vie nouvelle semblable à celle de Jésus-Christ ressuscité : il est important d'en former d'abord une excellente idée sur le modèle du sacré cœur de Jésus et de l'amour même que Dieu nous porte. » Et il s'agit bien du cœur de chair; car l'auteur ajoute aussitôt : « C'est pour cela qu'il a voulu que son côté demeurât ouvert après sa Résurrection, afin que nous y puissions entrer, pour aller puiser le pur amour dans sa source, je veux dire dans ce saint cœur, ce cœur nouveau, ce cœur qui renouvelle toutes choses, ce cœur où saint Paul veut que tous les fidèles fassent leur séjour : *Dieu*

style du P. Nouet »; ils se sont « seulement permis quelquefois, mais rarement, de changer quelques expressions qui avaient vieilli et qui auraient pu arrêter quelques lecteurs ». En contrôlant sur le texte de 1679, j'ai constaté que les différences sont minimes; mais j'ai rétabli le texte de 1679. Le permis d'imprimer du P. Provincial est du 13 avril 1674. Il porte sur tout l'ouvrage : *L'homme d'oraison, sa conduite, ses retraites, ses méditations et lectures pour tout le cours de l'année*, « qui a été vu et approuvé de trois théologiens de nostre compagnie ». Le P. Nouet, quand il écrivait, ne pouvait donc rien savoir de sainte Marguerite-Marie.

m'est témoin, dit-il, *combien je souhaite que vous soyez tous dans les entrailles de Jésus-Christ.* Il ne pouvait nous enseigner un lieu plus propre pour apprendre à aimer Dieu, et pour méditer les mystères de sa vie glorieuse, qui répondent à la vie que nous appelons unitive. Entrons-y donc pour y trouver ces divins pâturages que Notre-Seigneur promet aux ouailles de son bercail; établissons-y notre demeure par une solide dévotion fondée sur quatre motifs, dont le premier regarde sa noblesse et son excellence; le second, ses richesses et ses trésors inépuisables; le troisième, ses plaies et ses souffrances; le quatrième, les vœux et les hommages de tous les saints, qui en ont fait le lieu de leurs délices pour y mener une vie sainte, une vie divine, une vie toute nouvelle[1]. »

Chacun de ces motifs fait l'objet d'un paragraphe distinct, dont l'ensemble résume l'enseignement traditionnel et fournit, théorie et pratique, une doctrine complète de la dévotion. On voudrait pouvoir citer en entier ces belles pages, que Galliffet lui-même ne surpassera pas. En voici, du moins, une brève analyse. Pour montrer « l'excellence et la noblesse du sacré cœur de Jésus », Nouet en signale douze prérogatives : son origine virginale, son union avec « la plus belle âme que Dieu ait jamais tirée de ses trésors », sa subsistance en la personne du Verbe qui en fait « le cœur d'un Dieu », sa sainteté divine, sa vie théandrique, les

1. *L'homme d'oraison,* 3e partie, *Préface,* t. III, p. 5 et 6.

complaisances qu'y prend le Père céleste, la demeure du Verbe en lui, et le repos qu'y prend le Saint-Esprit comme en son chef-d'œuvre ; il est le cœur de l'Église, le premier organe de la toute-puissance divine, le trône de la gloire de Dieu et l'autel du grand sacrifice, enfin « le roi de tous les cœurs et par sa grandeur, et par son pouvoir, et par son mérite[1] ». Chacune de ces prérogatives inspire à l'auteur quelque réflexion, courte mais pénétrante, en faveur de la dévotion ou sur la manière de la pratiquer.

Il nous découvre les « richesses spirituelles et biens immenses que nous trouvons dans le cœur de Jésus », par cinq considérations. 1. C'est là que « tous les desseins de notre salut ont été formés ». 2. C'est là « que l'Église a été conçue, et par conséquent tous les fidèles le doivent aimer comme le lieu de leur naissance ». 3. C'est là « que nous trouvons toutes les armes propres pour notre défense, tous les remèdes pour la guérison de nos maladies, tous les secours... contre les assauts de nos ennemis, toutes les consolations... toutes les délices » ; toute grâce, toute justice, toute sainteté, toute gloire, le Paradis même. 4. « Je puis dire en vérité que je suis redevable à cet aimable cœur de toutes les obligations particulières que j'ai à chaque partie de son corps qui a travaillé à mon salut. C'est lui qui pleurait par ses yeux », etc. « Ce fut... l'amour qui animait ce grand cœur,

1. *L. c.*, § 1, p. 6-12.

e fut ce cœur, qui était embrasé d'amour, qui ut la cause de tout ce que Jésus fit en notre fa-eur. » 5. « Ce cœur adorable ne respirait que our moi, ne soupirait qu'après mon salut, n'aspi-ait qu'à se donner à moi. » Et ce cœur de Jésus eut être à moi, il est à moi! « Je m'en veux onc servir, conclut le pieux auteur, pour aimer non Sauveur, pour le bénir et le remercier. J'en eux faire un temple pour l'adorer, une victime our la lui sacrifier, un fonds pour acquitter toutes nes dettes et satisfaire à tous mes devoirs[1]. » Çà t là, dans les considérations qui précèdent comme ans celles qui vont suivre, le détail physiologique eut être inexact, l'idée de fond est toujours belle t vraie.

A propos des « plaies et souffrances du sacré œur de Jésus », nous avons ici la doctrine tradi-onnelle, mais toujours avec un accent tout per-onnel d'onction et de piété. Blessé d'amour, lessé de compassion, blessé de douleur pour nos échés, Jésus a voulu être blessé par la lance pour ous ouvrir l'entrée de son cœur. Suit un beau éveloppement sur cette plaie « la plus belle, la plus imable et la plus précieuse de toutes les plaies que e Fils de Dieu ait jamais reçues ». Pour conclure, ne belle prière : « O cœur divin, cœur amoureux, œur tout consacré, donné, livré, dévoué à l'amour es hommes, je ne veux plus avoir de cœur que our vous rendre un amour réciproque et me donner

1. *L. c.*, § 2, p. 12-17.

irrévocablement à vous. O blessure amoureuse d'où découlent l'eau et le sang pour le remède de toutes mes faiblesses, vous me blessez le cœur à la vue de tant de peines, de prodiges et de mystères. Divin côté, où le fer et l'amour ont fait une brèche si favorable, recevez mon cœur avec celui de Jésus... Mon Sauveur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié, je vous prie de briser le mien de douleur, afin de le faire entrer dans le vôtre, et que de deux cœurs il ne s'en fasse qu'un. Que si le mien ne vous semble pas assez pur, ôtez-le-moi, s'il vous plaît, afin que je ne vive plus à moi-même; donnez-m'en un nouveau, afin que je vive une vie nouvelle; accordez-moi le vôtre, afin que je ne vive plus que pour vous. Ah! je ne veux plus rien aimer à l'égal de ce grand cœur qui m'a aimé plus que la vie. » Cette belle prière s'achève en consécration solennelle au cœur de Jésus. « Je le dis en la présence de la Majesté divine... Je le dis en la présence de la bienheureuse Vierge, qui n'eut jamais de cœur que pour aimer le cœur de son Fils. Je le dis en la présence de tous les saints, qui ne trouvent de délices ni de plaisirs que dans ce grand cœur. Je dédie et je consacre mon esprit, ma mémoire, ma volonté, mon corps, mon âme et tout ce que je suis, à son honneur, et je renonce à tout ce qui m'en peut empêcher. Cœur de Jésus, cœur adorable, cœur le plus grand et le plus saint de tous les cœurs, je quitte tout pour vous, je donne tout pour vous, je ne fais plus d'état que de vous;

et comme vous êtes tout à moi, je veux être éternellement tout à vous. Ainsi soit-il[1]. » Ne croirait-on pas entendre Marguerite-Marie ou le Père de la Colombière? La voyante de Paray lisait Saint-Jure et Nouet, et l'on a cru reconnaître çà et là, dans ses écrits, des échos de leur pensée, parfois leurs propres expressions[2]. Nul doute qu'ils n'aient eu leur grande part dans la préparation et l'élaboration des matériaux que la lumière divine éclairait dans la conscience de la Bienheureuse, au cours de sa lecture.

A propos du quatrième motif, qui est la « dévotion de tous les saints envers le cœur sacré de Jésus », Nouet explique d'abord, en termes qui semblent inspirés de Saint-Jure, comment « il ne faut pas qu'un chrétien soit... sans domicile, errant et vagabond dans le monde ». Mais « où qu'il le cherche, il n'en trouvera point de plus avantageux que le sacré cœur de Jésus ». Comment s'y prendre pour demeurer là? « Nous l'apprendrons des saints, dont l'exemple est tout ensemble un puissant motif pour nous exciter à la dévotion envers ce sacré cœur, et une instruction salutaire pour nous en enseigner la pratique. » Ici l'auteur recueille un bon nombre d'exemples et de textes traditionnels. Il conclut : « Venez-y donc avec assurance, à l'exemple des saints, et tâchez de suivre

1. *L. c.*, § 3, p. 21-23.
2. Abbé Marcel, *La mission donnée à la Compagnie de Jésus*, dans la *Correspondance des associés de la communion réparatrice*, t. III. p. 20.

les inventions merveilleuses que la dévotion leur suggère pour l'honorer. Ces inventions, il les réduit « à quatre chefs principaux, qui en contiennent la pratique ». « En premier lieu, approchez-vous du cœur de Jésus en esprit de pénitence... Approchez-vous-en, en second lieu, en esprit de recueillement et d'oraison.. En troisième lieu, venez-y comme à votre asile, en esprit de confiance, pour noyer toutes vos tristesses, vos dégoûts, votre chagrin, vos peines et vos ennuis dans cet abîme de douceur et de bonté... En quatrième lieu, venez-y en esprit de ferveur, pour y apprendre la pratique de toutes les vertus, et surtout de l'amour divin, qui est le centre de la vie unitive, où tendent principalement tous les mystères de la vie glorieuse de Jésus-Christ[1]. »

Déjà, dans les paragraphes précédents, nous avons trouvé, avec les motifs d'honorer le Sacré-Cœur, des moyens et des exercices très pratiques. L'auteur, pourtant, consacre un paragraphe spécial au « moyen d'unir notre cœur à celui de Jésus, et notre amour au sien par une parfaite ressemblance ». Il n'est rien que Jésus désire autant. Regardons donc en lui-même « le modèle sur lequel nous devons nous former si nous voulons être selon son cœur ». 1. « Il est tout amour. » Désirons donc « d'aimer Dieu de tout ce que nous sommes... S'il était possible, que tout notre être soit converti en une vraie flamme d'amour. » 2. « Il est partout

1. *L. c.*, § 4, p. 23-28.

mour. » Donc aimons tout le monde : « La charité ne fait qu'une république du ciel et de la terre. » . Il est « éternellement amour. » Donc aimons-le ans cesse. 4. « Il est tout amour par lui-même et our lui-même ». Donc « il ne faut aimer que Dieu ans la créature, et il ne faut aimer la créature ue pour Dieu. » « C'est ainsi, ajoute l'auteur, qu'il ut mesurer la charité par les quatre dimensions ue saint Paul nous enseigne, à savoir : par sa auteur, par sa longueur, par sa largeur et par ı profondeur, pour discerner la vraie charité 'avec le faux amour et ne s'y pas tromper[1]. »

Il conclut : « Regardez bien ce beau modèle, et ıchez dans les méditations que vous en ferez du- ınt ce temps d'en tirer une excellente copie... uand vous irez à l'oraison, persuadez-vous que ous allez à la conquête du ciel, que Jésus-Christ ous a ouvert; mais qu'avant que de se joindre à ous, il vous demande si votre cœur est droit omme le sien, et qu'il n'y a rien qui lui soit plus gréable que la correspondance et la sympathie de os affections avec les siennes. Il vous appelle à ui pour vous faire reposer sur le sein de son moureuse providence : ne troublez pas son repos ar vos inquiétudes et vos passions déréglées. Il ous présente son côté pour guérir les plaies de otre âme, pour animer votre foi et pour échauf- :r votre amour : ne résistez pas à ses attraits. nfin, il est prêt de vous donner son cœur, qui est

1. *L. c.*, § 5, p. 29-33.

le trésor de tous les biens du ciel, pourvu que vous lui donniez le vôtre : ne refusez pas cet échange qui vous est si avantageux; donnez-le-lui sans partage et sans réserve; priez-le qu'il le purifie, qu'il l'éclaire, qu'il le transforme et qu'il le rende parfaitement semblable au sien, en sorte qu'il le possède absolument et qu'il en soit toujours le maître. »

On voit, sans qu'il soit besoin d'y insister, avec quelle plénitude, quelle clarté, quelle précision, quelle profondeur la dévotion au Sacré-Cœur nous est ici présentée. Deux traits seulement me paraissent mériter une remarque particulière. Tout d'abord, il a suffi au P. Nouet de pousser dans le sens de saint Ignace pour trouver le Sacré-Cœur. Nous avions déjà remarqué quelque chose de semblable dans Alvarez de Paz. Ces deux exemples, mieux que beaucoup de discussions, peuvent nous aider à préciser au juste le rapport de la spiritualité de saint Ignace avec la dévotion qui nous occupe. En second lieu, il est remarquable que le P. Nouet a mis ce traité de la dévotion au cœur de Jésus en tête de la partie qui regarde la vie glorieuse de Jésus, non de celle qui a pour objet sa vie souffrante. C'est un indice, entre beaucoup d'autres, que la dévotion au Sacré-Cœur se constitue de plus en plus en dévotion spéciale, distincte de la dévotion aux Cinq Plaies et à la Passion; c'est la dévotion à l'amour pour obtenir l'amour.

Ces belles pages ne constituent pas, il s'en faut, tout l'apport du P. Nouet à notre dévotion. Dans

la préface de la cinquième partie des *Méditations*, consacrée à la « vie de Jésus conversant avec les hommes », il est encore plus d'une fois question du Sacré-Cœur. Au n° 8 : « Quel plus grand plaisir peut souhaiter une âme qui s'occupe sérieusement à son salut et à sa perfection que d'être toujours avec Jésus-Christ, qui est l'ami du monde le plus fidèle et le plus doux, de travailler avec lui, d'agir de concert et d'intelligence, de vivre, s'il est permis de le dire, dans son sacré cœur. ou de vivre au moins selon son cœur! O que les vertus paraissent belles et attrayantes dans cet original! » Au n° 13 : « Au commencement de chaque action, élevez-vous en esprit à Jésus, et, d'une vue simple, et amoureuse, regardez comme il faisait durant sa vie ce que vous allez faire et de quelle manière il le ferait, s'il était en votre place. Animez cette vue d'un désir ardent de lui plaire, de le contenter et de l'honorer. Unissez votre cœur au sien, votre action à la sienne, afin d'en tirer force et vigueur pour la faire dans son esprit[1]. »

Dans les Entretiens sur *La Dévotion envers Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 3e partie, on peut signaler les entretiens pour la 22e semaine après la Pentecôte. Celui du mardi a pour titre : *Que le cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin, où le Père éternel règne absolument;* celui du mercredi : *Que le cœur de Jésus est le chef-d'œuvre*

1. *L. c.*, t. V, p. 12 et 26. Dans l'édition de 1679, la préface n'est pas paginée. Le texte est celui de 1679; celui de 1830 n'en diffère que par « à votre place », au lieu de « en votre place ».

du Saint-Esprit, qui n'est qu'amour; celui du jeudi : *Que le cœur de Jésus-Christ est uni personnellement au Verbe, qui est le principe de l'amour;* celui du vendredi et du samedi : *De la singulière excellence du sacré cœur de Jésus-Christ et de son très ardent amour envers Dieu*[1]. Toutes belles que soient ces considérations, nous ne pouvons nous y arrêter. Remarquons seulement quelques traits de la dévotion. Et d'abord, le recours à la médiation du Sacré-Cœur : « Si notre cœur est trop petit et trop bas pour aimer et honorer un Dieu qui est si grand, nous pouvons nous acquitter de nos devoirs en l'honorant et l'aimant du cœur de Jésus. Car enfin il est à nous, son Fils nous l'a donné, et si nous le lui offrons avec humilité pour suppléer à notre impuissance, il se tiendra content et satisfait[2]. » Cette prière aussi, qui vient si bien à la fin d'une belle considération sur « l'étroite correspondance entre le Saint-Esprit et Jésus-Christ » et sur « la sympathie de ces deux cœurs qui ne se donnent jamais l'un sans l'autre » : « Mon Dieu, créez un cœur pur en moi, et renouvelez un esprit droit dans mes entrailles (*Ps.* 50, 12). Je sais que celui qui vous aime d'un cœur pur a le don du Saint-Esprit et que celui qui a le don du Saint-Esprit a le gage de la vie éternelle, a le

1. *La dévotion envers Nostre-Seigneur J. C... pour servir de lecture spirituelle à l'homme d'oraison.* Troisième et dernière partie, Paris 1681, p. 561-570 (*Œuvres*, Paris, 1879, t. XX, p. 451-466).

2. Entretien pour le mardi de la 22e semaine après la Pentecôte, fin. *L. c.*, p. 563 (*Œuvres*, t. XX, p. 454).

sceau des prédestinés : donnez-moi donc votre cœur, qui est la source de toute pureté... Donnez-moi votre esprit pour me conduire; donnez-moi votre cœur pour obéir et suivre sa conduite; donnez-moi l'un et l'autre pour vous aimer dans l'éternité. Amen.[1] »

Le P. Vincent Huby (1608-1693) a beaucoup moins écrit que les Pères Saint-Jure et Nouet : il fut avant tout missonnaire et homme d'action. Nous ne chercherons donc pas chez lui de longs développements doctrinaux sur le Sacré-Cœur, tels que nous les avons rencontrés chez ces deux écrivains; mais ses écrits, comme ses actes, montrent en lui, non seulement un dévot du cœur de Jésus, mais un apôtre de cette dévotion.

Sur sa dévotion personnelle, écoutons son historien : « Sa dévotion au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie était fondée sur des vues sublimes. Il les regardait comme les deux parfaits modèles de la vie intérieure. Les admirables dispositions qu'il y remarquait le charmaient et l'instruisaient également. Il y trouvait toutes les vertus dans leur plus éminent degré, et il allait y puiser ce pur amour qu'il désirait avec tant de passion. Jamais son cœur ne s'embrasait davantage, ni n'était plus comblé de délices que quand il l'exposait aux divines influences du Cœur de Jésus et de celui de Marie[2]. » Ce qu'il pratiquait lui-même, il le faisait

1. Pour le mercredi, *L. c.*, p. 565 (*Œuvres*, t. XX, p. 485).
2. *La vie des fondateurs des maisons de retraite*, Nantes, 1698, (par le P. Champion de la Mahère), p. 219-220.

pratiquer par ses écrits et par les industries de son zèle[1].

1. Ses écrits ont malheureusement été très retouchés; quelques-uns sont presque introuvables sous la forme où il les avait donnés au public. Les plus connus sont : La *Pratique de l'amour de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Vannes, 1672, et les *Méditations sur l'amour de Dieu pour les retraites*, 1690. Du premier j'ai pu voir quatre éditions : l'une, chez Galles, Vannes (s. d. in-16) qui semble une reproduction textuelle de l'original; la seconde, chez Oudot, à Troyes (s. d. privilège de 1672, antérieure, dit Sommervogel, à 1707); la troisième, chez Baltazard, Nancy, 1734 (l'approbation est du 12 août 1706, ce qui suppose une édition antérieure); la quatrième, chez Pyron, Caen, 1748. Ces éditions donnent à peu près le même texte, qui doit être peu différent de l'original. On y a joint, dans les éditions de Troyes et de Nancy « Diverses considérations et pratiques propres pour exciter et augmenter en nous l'estime, l'amour et l'imitation de Notre-Seigneur », qui sont également du P. Huby. — Le texte des *Méditations* ne m'avait été accessible jusqu'ici, que dans le volume des *Œuvres spirituelles du P. Vincent Huby, revues et corrigées par M. l'abbé**** » dont la 1re édition est de 1755. J'ai sous les yeux celle de 1758, qui en est la reproduction exacte, si tant est que ce n'est pas la même, avec simple changement de date. De cette édition dépendent toutes celles qui ont suivi. Or, elle est si profondément remaniée que ce n'est plus ni le texte ni la manière du P. Huby : il ne reste de lui que la pensée générale. Voici ce qu'en dit l'éditeur (qui est, suivant Sommervogel, *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, art. *Huby*, le P. Lenoir Duparc) : « J'aurai gâté ses écrits en voulant les raccommoder. Pour conserver l'onction qu'il y a répandue, pour animer du même feu sacré les paroles que j'ai substituées aux siennes, il faudrait avoir son cœur. » *Préface* XI-XII. Il n'a que trop raison. Je n'ai pas, jusqu'à présent, rencontré l'édition de 1690. Or c'est la seule authentique J'ai consulté, à la Bibliothèque nationale, celle de 1696; mais, quoique datant de trois ans seulement après la mort de l'auteur, elle a été retouchée, comme en fait foi l'*Avertissement :* « Les Méditations sont les mêmes dans cette édition que dans la première, à la réserve de quelques façons de parler, qu'il a fallu changer parce qu'elles ne sont plus en usage. » — On a aussi ajouté quelques explications, abrégé les prières. On nous garantit seulement la substance du texte : « Quoiqu'on ait été obligé d'ajouter ou de retrancher quelque chose, surtout dans les Prières... et dans les Affections...

Tous les écrits du P. Huby sont dans l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur : tout y parle d'amour ou conduit à l'amour. Souvent le cœur de Jésus est mentionné en termes exprès. Nous lisons dans la *Retraite*, à propos de la contrition : « Vous servirez de supplément à mon amour et à ma contrition, cœur adorable de Jésus. Vous êtes mon unique espérance et mon plus précieux héritage. C'est par vous que j'adore la majesté de mon Dieu ; c'est par vous que je veux aimer la bonté et la miséricorde infinie de mon Dieu ; c'est par vous que je me repens de mes iniquités. Versez de plus en plus dans mon cœur les flammes de votre amour pour Dieu, les eaux de la contrition amère que vous ont causée mes péchés[1]. S'ils me rendent indigne de la grâce de mourir d'amour et de douleur, que votre amour pour moi m'accorde celle

on a cependant conservé les pensées de l'auteur, et l'on a eu soin de ne rien omettre de ce qu'a écrit cet admirable serviteur de Dieu. » *Méditations sur l'amour de Dieu* (avec les raisons de faire la Retraite, etc.), 2e édition, revue et corrigée, à Vannes, chez Guillaume Le Sieur, in-16, 1696. Nul doute que cette édition ne soit beaucoup plus près du texte original que celle de 1755; mais, faute de contrôle sûr, je me suis résigné à garder les textes de celle-ci (où le titre est *Retraite sur l'amour de Dieu*, et où les méditations sont distribuées en dix jours), tout en soupçonnant que, plus d'une fois, la mention du cœur de Jésus doit être attribuée à l'éditeur, ou même à l'influence du mouvement parti de Paray. J'y ai joint ceux que j'ai relevés dans l'edition de 1696, faite, nous dit Sommervogel, par le P. Jean de la Piletière. Tout cela, en attendant une édition qui nous rende enfin le texte même du P. Huby. On nous a dit que M. Régnier, secrétaire de l'Institut, la préparait. Dieu veuille qu'il nous la donne sans tarder.

1. On sait que Jésus n'a pas eu de « contrition » au sens propre du mot, puisque la contrition suppose le péché personnel; mais il a eu le cœur brisé pour nos péchés — et c'est ce que veut dire l'auteur.

de languir d'un amour humilié et contrit[1]. »

A propos de la mort : « Jésus, mon Sauveur, accordez-moi, par l'intercession de Marie votre mère, la grâce de mourir dans des sentiments conformes aux vôtres... Cœur adorable de mon Jésus, cœur qui êtes tout amour et charité, la grâce que j'implore.., vous pouvez nous l'accorder : la gloire de votre Père vous la demande... Soyez à jamais dans nous, ô bon Jésus, tout amour pour nous. Que nous soyons à jamais dans vous tout amour pour vous. Amour, amour[2]. »

A propos du jugement général, méditant sur le malheur d'une âme qui n'a point aimé Dieu, il fait intervenir Jésus, qui parle ainsi : « Je ne te demande pas compte de ma vie, que je t'ai immolée volontairement et avec joie; mais je te demande compte de ton cœur. Il était à moi : je l'avais acheté au prix de mon sang; pour te manifester la charité immense dont mon cœur brûlait pour toi, pour te conduire à cette source intarissable de toutes les grâces, l'amour t'avait ouvert mon côté... Malgré tous les efforts de mon amour, malgré mes plus tendres recherches, malgré mes menaces, tu n'as pas daigné y entrer... Tu ne m'as pas aimé[3]. »

Pour nous exciter à aimer Jésus, après nous l'avoir montré tout aimable, il le montre tout aimant : « Les flammes de l'amour allumé dans le

1. Troisième jour, 1re méditation, 2e point, *Œuvres spirituelles*, p. 40-41.
2. Quatrième jour, 2e méditation, 4e point, p. 68-69.
3. Quatrième jour, 3e méditation, 1er point, p. 71.

Sacré-Cœur de Jésus étaient si vives, si brûlantes, qu'à chaque instant elles lui eussent causé la mort, si sa puissance ne lui eût conservé la vie... Cœur amoureux de mon Jésus, cœur tout feu et tout flamme, comment est-il possible que vous ne fondiez pas la glace de nos cœurs? Un amour infini a une force infinie sur le cœur de la personne qui est aimée. Sommes-nous donc capables d'une résistance et d'une dureté infinie? Non. Mais hélas! qu'il y a peu de personnes qui étudient sérieusement Jésus, et qui entrent dans son intérieur, pour connaître ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est par rapport à nous[1]! »

Considérant l'amour de Jésus pour les hommes dans l'Eucharistie et l'ingratitude des hommes pour Jésus dans ce sacrement d'amour, il voudrait, comme sainte Marguerite-Marie, vivre et mourir au pied des autels, « méditant les abîmes du sacré cœur de Jésus, et s'immolant comme une victime pour réparer les outrages que reçoit Jésus dans le sacrement de son amour[2] ».

Dans la méditation sur l'imitation de Jésus-Christ, après avoir dit comment l'Incarnation nous prêche l'humilité, il s'écrie : « O amour du cœur de Dieu, amour du cœur de Jésus, principe du double anéantissement que j'adore, faites-en connaître à mon esprit, faites-en sentir à mon cœur, la force, le prix et la gloire[3]. »

Dans la méditation des souffrances de Jésus-

1. Septième jour, 1re méditation, 2e point, p. 132-133.
2. Septième jour, 2e méditation, 1er point, p. 140.
3. Huitième jour, 1re meditation, 1er point, p. 160.

Christ, il n'a garde d'oublier celles de son cœur. Il nous fait entrer « dans l'intérieur de Jésus », pour étudier ce qui fait souffrir « son cœur tendre et plein d'amour pour nous », pour comprendre combien il souffre, ou plutôt pour voir que « les douleurs intérieures de Jésus surpassent toute idée », et que pour les comprendre, « il faudrait avoir l'entendement et le cœur de Jésus : son entendement, pour connaître aussi parfaitement que lui le respect dû à la majesté infinie de Dieu et l'énormité du péché; son cœur, pour aimer aussi ardemment Dieu et les hommes[1] ». Et c'est durant toute sa vie que Jésus a ainsi souffert dans son cœur.

La méditation sur « l'excès d'amour que Jésus-Christ manifeste aux hommes en souffrant pour eux » finit par une prière au cœur de Jésus :

« Cœur infiniment aimable, infiniment aimant, communiquez au mien vos ardeurs et vos flammes; inspirez-moi un amour pur et désintéressé, un amour souffrant et généreux, un amour ardent et consumant, un amour, en un mot, digne de vous[2]. »

Dans la méditation sur les croix, il dit à Notre-Seigneur : » Il n'y a que vous, ô Jésus, qui puissiez me former à cette sublime science (de la croix); c'est pour m'y rendre habile que je veux sans cesse étudier les sentiments de votre cœur adorable. « Il ajoute, dans la prière finale : « Vous, Seigneur, qui m'avez inspiré ces désirs (de souffrir et d'aimer), vous les remplirez quand il vous plaira. Communiquez-moi par

1. Huitième jour, 2e méditation, *passim*, p. 169-174.
2. Huitième jour, 3e méditation, p. 184.

avance les dispositions de votre sacré cœur[1]. »

La méditation « sur la gloire renfermée dans les croix » se termine aussi par une prière au Sacré-Cœur : « Cœur adorable de Jésus, source inépuisable de lumière et de grâces, faites sentir vivement à mon esprit, et encore plus à mon cœur, qu'il n'y a point dans l'univers d'autre gloire que celle de vous être semblable ; étouffez en moi toute (autre) ambition et tout autre désir[2]. »

Dans la méditation « sur le désir d'aimer Jésus-Christ » : « Quelque chose qu'ait fait et qu'ait souffert pour nous Jésus, il a désiré avec ardeur d'en faire et d'en souffrir davantage. Voilà le modèle d'un cœur blessé des traits de l'amour. C'est de vous, ô mon Jésus, que je dois et que je veux apprendre la manière de vous aimer. » Un peu plus loin : « Jésus est un ami infiniment aimable : son cœur adorable a pour chacun de nous plus d'amour que tous les saints et les anges n'en ont pour Dieu ; et, si sa puissance n'avait soutenu sa vie mortelle contre les ardeurs et les efforts de son amour, à chaque instant l'amour lui aurait ôté la vie[3]. »

On voit que cette *Retraite* n'est pas seulement selon le plus pur esprit de la dévotion au Sacré-Cœur ; le cœur de Jésus est continuellement présenté au retraitant : comme modèle, comme aiguillon d'amour, comme divin supplément, comme symbole vivant de Jésus tout amour et toute per-

1. Neuvième jour, 1re méditation, 2e point et prière finale, p. 191 et 193.
2. Neuvième jour, 3e méditation, p. 209.
3. Dixième jour, 1re méditation, 1er et 2e point, p. 212 et 215.

fection, tout aimant et tout aimable. Souvent il représente la personne même de Jésus : on l'invoque, on s'adresse à lui comme à Jésus lui-même.

La comparaison avec l'édition de 1696 est de nature à nous faire douter que toutes ces mentions soient du P. Huby; mais si celle-ci en a moins, elles y sont, en revanche, mieux garanties. La première que j'aie relevée est à la 14e méditation, « Sur les changements que l'amour de Dieu doit faire en nous », 3e point, p. 170[1] : « Cœur de Jésus, qui êtes l'aimable source de toute la douleur dont les cœurs de tous les pécheurs pénitents ont été remplis, répandez, je vous prie, dans le mien cette même douleur. » Dans la 16e méditation, *De l'amour de Jésus*, 2e point, *Jésus aimant*, p. 189 : « O cœur amoureux de Jésus, ô cœur qui m'a aimé et qui m'aime plus que je ne m'aime moi-même! Que je vous aime aussi, mon Jésus; que je vous aime plus que moi-même et que toutes les créatures[2]. » Dans la 17e, *De l'imitation de Jésus-Christ*, p. 199 : « Que votre saint amour me rende humble de cœur, comme vous me commandez de l'être à votre exemple[3]. » Un peu plus loin, p. 204 : « O amour, que vous êtes fort! Que vous avez de pouvoir dans le cœur de Jésus, puisque vous lui faites endurer pour moi des choses si pénibles! » Dans la 18e, *Sur les souffrances de N.-S. J.-C.*, 2e point., p. 219-222 : « Quant aux

1. Cf. *Retraite*, 1758, 6e jour, 1re méditation. Une mention du cœur de Dieu, mais rien sur le cœur de Jésus.
2. Cf. *Retraite*, 7e jour, 1re méditation, 2e point, ci-dessus.
3. Cf. *Retraite*, 8e jour, 1re méd., 1er point, ci-dessus.

peines intérieures de Notre-Seigneur, si nous voulons pénétrer avec un profond respect jusque dans son esprit et dans son cœur, nous voyons qu'elles ont été sans comparaison plus grandes que toutes les extérieures... La douleur dont l'âme de Jésus fut saisie a été si excessive qu'on peut très justement la comparer à une mer sans bornes... Qui peut s'imaginer l'amertume et la tristesse dont son cœur fut rempli à la vue de la multitude innombrable de tous les péchés du monde?... Que le corps innocent de Jésus ait reçu 5000 coups, il faut avouer que c'est un supplice bien grand; mais que son cœur ait été percé d'autant de coups qu'il s'est fait et qu'il se fera de péchés, voilà sans doute un tourment infiniment plus sensible que le premier. O peines, ô douleurs, ô amour, qui peut vous comprendre? O très doux et très charitable Sauveur, ô Jésus tout couvert de plaies et de sang, ou que je cesse de vivre, ou que je devienne tout amour pour répondre à celui que vous me marquez dans l'état où je vous vois[1]. » Au 3e point, p. 224-225 : « Oh! qui pourrait concevoir avec quel amour il s'expose pour notre salut à de si horribles tourments! Mais nous, qu'avons-nous fait pour lui? Ah! quelle différence du cœur de Jésus à notre égard et de notre cœur à l'égard de Jésus[2]! »

Dans la *Pratique de l'amour*, les exercices de dévotion au Sacré-Cœur sont plus directs encore et plus dégagés[3]. En tête, les éditeurs ont mis

1. Cf. *Retraite*, 8e jour, 2e méditation, p. 169-174.
2. Cf. *Retraite*, 8e jour, 3e méditation, p. 184.
3. De même dans les pièces annexes, qui elles aussi, sont du P. Huby. Ici nos textes sont relativement sûrs.

une « Prière dévote au Crucifix pour s'exciter à la contrition ». Le pécheur adresse sa prière tour à tour aux pieds, aux mains, au côté, au cœur de Jésus en croix. Au côté, il dit : « Que votre cœur, ô mon Jésus, vienne dans mon cœur par la plaie de votre sacré côté, ou que mon cœur aille par cette plaie dans le vôtre : afin que je vive en vous et vous en moi, et que je ne sois jamais séparé de vous. » Au cœur : « O cœur de Jésus, noyé de tristesse pour mes vaines joies ! O cœur de Jésus, chargé d'ennuis pour mes divertissements criminels ! O cœur de Jésus, saisi de crainte pour la témérité de mes désirs !... O cœur de Jésus, fournaise de charité ! O cœur de Jésus, trésor de toutes les grâces ! O cœur de Jésus, aimable et inépuisable source de toute la contrition qui a entré, qui entre, et qui entrera dans les cœurs des hommes ! Faites couler dans mon cœur cette sainte contrition, ces précieux regrets... que vous avez répandus dans les cœurs de tant de saints pénitents... Venez donc, contrition du cœur de Jésus, venez dans mon cœur[1]. » Après un temps d'humble et respectueux silence devant Dieu, il s'adresse d'abord à son cœur, puis au cœur de Jésus et au sien : « Ah ! quelle différence entre cœur et cœur ! Entre votre cœur et le mien ! O cœur pur de Jésus ! ô cœur sale de la créature ! O cœur patient de Jésus ! ô cœur impatient de la créature ! O cœur constant de Jésus ! ô cœur de la créature si léger dans le bien, et si constant dans le mal ! Ah !

1. *Pratique*, p. 14-16. D'après l'édition de 1734.

quelle différence entre cœur et cœur! entre votre cœur, ô mon Jésus, et le mien! Ah! quelle différence! Mais, mon cher Sauveur, permettez-moi de vous dire du fond de l'abîme de mon néant, que vous n'avez pris un cœur semblable au mien par nature qu'afin que le mien fût semblable au vôtre par votre grâce. Faites donc, s'il vous plaît, mon adorable Rédempteur, faites que mon cœur soit semblable au vôtre. Votre cœur est pur, que le mien soit pur... Créez, mon Dieu, créez un cœur pur en moi. Votre cœur est humble, que le mien soit humble... Votre cœur est tout amour, et amour tout saint; que le mien soit tout amour et amour tout saint. Que votre cœur, ô mon Jésus, possède entièrement le mien; que le mien, ô mon Jésus, soit entièrement fondu et abîmé dans le vôtre. Que votre cœur et le mien, ô mon Jésus, ne soient plus deux cœurs, mais un seulement : un cœur fidèle, un cœur contrit, un cœur dévot, un cœur généreux, un cœur charitable, un cœur chrétien. Ah! c'est à quoi je veux désormais m'appliquer avec votre grâce, mon Sauveur, à n'avoir plus dans mon cœur que ce qui est dans le vôtre : pureté, humilité, patience, docilité, courage, douceur, charité; à n'avoir plus que Jésus et son amour; plus de cœur à moi, mais à Jésus. Ce n'est plus mon cœur, c'est le vôtre, il est tout à vous. Ouvrez-le, fermez-le, purifiez-le, embrasez-le, il est à vous. Hélas! il ne l'a pas toujours été; mais, ô cœur de Jésus, ô amour de Jésus, il l'est à présent par votre grâce, et il le sera, s'il vous plaît, à jamais, Jésus, Jésus, Jésus. » Suit cette note :

« Ici silence et amour, tenant la bouche sur le cœur du Crucifix[1]. »

Dans la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il y a encore quelques mentions expresses du Sacré-Cœur. L'une se trouve à la seconde considération, sur l'amour de Jésus pour nous, p. 101 : « Tâchons de pénétrer encore plus avant dans le cœur de Jésus[2]. » L'autre est à la troisième considération, sur le peu d'amour qu'on rend à Jésus, p. 119-120 : « Mais comment est-ce qu'après tous ces mauvais traitements, vous me tendez encore les bras, et m'ouvrez votre cœur pour me recevoir? Ah! je m'y jette donc, ô bon Jésus, je me jette dans votre cœur charitable. » Mentions rapides, mais qui dominent tout le développement, lequel est lui-même tout entier dans le sens de la dévotion au Sacré-Cœur.

Dans l' « Exercice de dévotion envers le Crucifix », le pécheur, contemplant tour à tour la tête, la face, les yeux, la bouche, les mains, les pieds de Jésus mort en croix, leur adresse de touchantes prières. Au cœur il parle ainsi : « C'est donc vous, enfin, ô cœur sacré de mon Jésus, en qui sont renfermés tous les trésors de la divinité, et qui avez eu tant d'amour pour moi; c'est donc vous que je vois percé, et verser jusqu'à la

1. *Pratique*, p. 14-21. Le texte porte : « Embrassez-le ».

2. Dans l'édition de Troyes, p. 37 : « Ah! quelle fournaise d'amour pour nous dans le cœur de Jésus! Il a aimé les hommes de toute éternité... Il aime dans son Incarnation », etc. Page 42 : « Quelle sorte d'amour est-ce là!... Quel excès! Mais où trouve-t-on un tel amour? Dans le cœur de Jésus. Oui dans le cœur de Jésus : dans ce cœur si embrasé d'amour pour tous les hommes. »

dernière goutte de votre sang pour moi. Je vous adore avec tous les bons cœurs du ciel, de ce monde, et du purgatoire, que vous avez remplis de votre amour. O mon Jésus, que par cette plaie de votre côté... votre cœur vienne en moi, ou que le mien aille dans vous, pour être tout transformé en vous. O cœur, ô cœur, source adorable de tout l'amour qui a purifié et sanctifié tant de cœurs, purifiez et sanctifiez aussi le mien, afin que je sois tout amour pour vous, comme vous avez été, et comme vous êtes encore, tout amour pour moi[1]. »

On voit quelle place la dévotion au Sacré-Cœur occupe dans la spiritualité du P. Huby. Nulle part, ce me semble, avant Marguerite-Marie, on n'en trouve autant d'applications pratiques dans les exercices de la vie spirituelle.

Non content de propager cette dévotion en la recommandant et la mettant partout dans ses écrits, le P. Huby en fut l'infatigable apôtre par la prédication et l'action directe. Voici ce qu'en dit l'éditeur de 1755, d'après le biographe du P. Huby. Après avoir remarqué qu'il prévint la Mère Mechtilde (Catherine de Bar, fondatrice des Bénédictines du Saint-Sacrement) en établissant

1. *Pratique... Autres considérations*, etc., p. 171. Comme il est dit dans le titre et dans l'*Avertissement*, ces « autres considérations » ne font pas partie de la *Pratique de l'amour de Dieu et de N.-S. J.-C.;* non plus que la « Prière dévote au Crucifix », et autres pièces mises en tête du petit volume comme « Préparation » à la *Pratique de l'amour*. Parmi ces pièces, il en est une qui respire le plus pur esprit de la dévotion au Sacré-Cœur, bien que le cœur de Jésus n'y soit pas mentionné. C'est un « Acte de réparation d'honneur à Notre-Seigneur Jésus-Christ au très saint sacrement de l'autel », p. 22-27. Toutes ces additions à la *Pratique de l'amour* sont du P. Huby.

dès 1651 l'adoration perpétuelle dans la cathédrale de Quimper, puis dans celle de Vannes, il ajoute : « Il eut encore l'honneur de prévenir peut-être M. Eudes et la vénérable Mère Alacoque, ou du moins de concourir avec eux, sans savoir leur dessein, au projet de faire honorer les sacrés cœurs de Jésus et de Marie. Le même esprit animait ces saintes âmes, leur donnait les mêmes vues et leur inspirait les mêmes sentiments, quoique la manière de les produire et de les manifester fût différente. La pratique du P. Huby était de répandre et distribuer partout gratuitement des médaillons qui représentaient les cœurs de Jésus et de Marie. Il voulait que très souvent chaque jour on baisât ce médaillon, que du moins on le pressât sur son cœur ; et qu'en même temps chacun, selon ses différents besoins, animât cet acte extérieur de religion par un acte intérieur ou d'amour de certaines vertus, ou de détestation de certains vices. Les noms des vertus principales qu'il fallait étudier et imiter dans les cœurs de Jésus et de Marie, étaient empreints sur ces médaillons, et les vices principaux qu'il fallait éviter, étaient exprimés et figurés par de certains emblèmes. Tout cela était expliqué dans un livre qu'il avait composé à ce sujet[1]. »

C'est là qu'il explique aussi et recommande ce qu'il appelait « le chapelet du cœur[2] ». Voici, d'a-

1. *L. c. Préface*, p. VI-VII. Voir Champion, *La vie des fondateurs des maisons de retraite*, Nantes, 1698, p. 217-218. Réédité en 1886, par le P. Watrigant.

2. Et non « du Sacré-Cœur », comme l'écrit le P. Letierce, qui m'avait induit moi-même en erreur.

près son historien, ce qu'il entendait par là. Cet exercice « consiste à regarder amoureusement, ou à baiser ou serrer contre son cœur la médaille du cœur de Jésus et du cœur de Marie, ou un crucifix, ou une croix, autant de fois qu'il y a de grains dans le chapelet. Ce qu'on fait posément et sans dire ni *Pater* ni *Ave*, ni aucune prière vocale, sinon peut-être quelques mots de tendresse, que l'affection du cœur suggère. On peut aussi, en même temps qu'on laisse tomber les grains de son chapelet, les baiser, comme si l'on baisait les pieds de Notre-Seigneur, ou ceux de la Sainte Vierge, ou leur sacré cœur, et, par cette action, sans rien dire de bouche, on a intention de protester de cœur à Jésus-Christ qu'on l'adore, qu'on l'aime, qu'on le remercie, qu'on lui demande pardon, qu'on se soumet à toutes ses volontés, qu'on s'abandonne à sa conduite[1]. »

On voit que l'on peut, sans crainte, ranger le P. Huby parmi les plus grands dévots du Sacré-Cœur, avant sainte Marguerite-Marie. Il fut, semble-t-il, avec le B. Jean Eudes, dont nous allons parler, le principal propagateur populaire de cette dévotion et de celle au cœur de Marie.

On s'est demandé où il l'aurait puisée, s'il n'aurait pas été en rapports avec le B. Jean Eudes et

1. Champion, *l. c.*, p. 218. « Il jugeait, continue le P. Champion, que cette manière de prier est un excellent moyen pour acquérir l'esprit d'oraison, et d'ailleurs qu'elle est à la portée des personnes même les plus grossières, des ignorants, des enfants, des infirmes et des malades. » La même remarque s'applique à plusieurs des pratiques recommandées par le P. Huby. On voit partout chez lui un grand souci de faire faire à tous un peu d'oraison mentale.

ne dépendrait pas en quelque façon de lui, s'il n'aurait pas eu connaissance des visions de Paray. Dans l'état actuel de la question, il est prudent de ne rien affirmer, faute de documents. Qu'il ait ouï parler, dans ses dernières années, de Marguerite-Marie et de ses révélations, qu'il ait connu la *Retraite* du P. de la Colombière, et même le livre du P. Croiset, la chose est possible; mais rien ne nous permet de prononcer à coup sûr. Quant à une influence notable des visions de Paray sur ses écrits ou sur son apostolat, elle n'est guère probable et rien ne la laisse entrevoir. A l'égard du B. Jean Eudes, le cas est un peu différent. Il est vraisemblable, pour ne pas dire certain, que le missionnaire breton a entendu parler du grand missionnaire normand, de son apostolat et de ses écrits, de sa dévotion au cœur de Marie et à celui de Jésus, des fêtes célébrées en leur honneur dans les diocèses de Normandie et même dans celui de Rennes. Ont-ils été en rapports directs, y a-t-il eu influence de l'un sur l'autre, on peut le tenir pour probable; mais il ne semble pas que les documents versés jusqu'ici au débat aient fait la preuve dans un sens ou dans l'autre. Le P. Huby pourrait se rattacher peut-être au P. Louis Lallemant, par le P. Rigoleuc, dont il fut l'élève au collège de Rennes, et qu'il eut plus tard pour directeur dans sa vie spirituelle, pour guide dans ses missions. Le P. Rigoleuc fut on le sait, un fervent disciple du P. Lallemant, qui avait été son « instructeur de troisième an »;

c'est lui qui recueillit la doctrine spirituelle du maître, dans les notes qui firent le fond du livre édité plus tard par le P. Champion. En comparant ce qui est dit du Sacré-Cœur dans la « Doctrine spirituelle » et ce qu'en a écrit le P. Huby, on constate que plusieurs des pratiques du P. Huby répondent fort bien à ce que demandait le P. Lallemant. Soit dit sans vouloir tirer de ces constatations aucune conclusion ferme [1].

III

Le B. Jean Eudes et le culte public du cœur de Jésus[2].

La question eudiste; documents officiels. L'action du B. Jean Eudes. L'Office et la Fête. Le traité.

Le B. Jean Eudes a été avant tout l'apôtre de la dévotion au cœur de Marie; mais il a eu sa part dans la diffusion de la dévotion au cœur de Jésus, et cette part aujourd'hui est reconnue de tous. L'Église elle-même, dans le décret sur l'héroïcité de ses vertus, 3 janvier 1903, le désigne comme « l'auteur du culte liturgique des cœurs sacrés de Jésus et de Marie ». Le bref de béatification est plus explicite encore : « Brûlant lui-même d'un

1. Nous avons cité plus haut l'opinion de l'éditeur des *Œuvres spirituelles;* voir celle du P. Letierce, dans *Etude*, t. Ier, p. 73-74; celle du R. P. Le Doré, dans *Les Sacrés Cœurs,* t. Ier, p. 311. On peut noter que nous voyons, à côté du P. Huby, la *Bonne Armelle*, très dévote au Sacré-Cœur, comme à côté du B. Jean Eudes, Marie des Vallées.

2. Je dois beaucoup pour ce paragraphe à l'obligeance et à l'érudition du R. P. Dauphin, mort depuis, qui a eu tant de part à l'édition des œuvres complètes du B. Jean Eudes.

singulier amour envers les cœurs très saints de Jésus et de Marie, il eut le premier — et ce ne fut pas sans une sorte d'inspiration divine — l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit donc le regarder comme le père, car dès la fondation de sa congrégation de prêtres, il fait célébrer parmi ses fils la solennité de ces cœurs; comme le docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe; comme l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire[1]. » Sans doute, il ne faut pas *trop* presser les mots, ni leur donner plus de portée qu'ils n'en ont — et peut-être a-t-on çà ou là manqué quelque peu de mesure. Mais c'est là un témoignage considérable, et il faut autant se garder de l'atténuer que de l'exagérer. Les nombreuses publications de ces dernières années ont mis en pleine lumière l'homme et son œuvre; la polémique, qui d'ordinaire vit d'idées vagues et d'assertions passionnées, n'a plus, semble-t-il, qu'à se taire devant l'histoire, qui apporte des faits précis et des textes clairs, au moins en ce qui regarde le point principal, l'action personnelle du B. Jean Eudes[2].

. Cité par le P. Le Doré, *Le Sacré Cœur de Jésus*, p. 18-19.

2. Le R. P. Le Doré posa la question en 1870; depuis il y est souvent revenu. Il a donné, en 1891, comme une troisième édition, plus que doublée, de son premier travail, sous le titre : *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, 2 vol. in-8°. Nous citerons l'ouvrage de 1870 sous le titre : *Le P. Eudes;* celui de 1891 : *Les Sacrés Cœurs*. Enfin, il a publié, en 1910, *Le Sacre Cœur. Son amour, d'après la doctrine du B. Jean Eudes, Père, Docteur et Apôtre de la dévotion au Sacré Cœur*. Il me semble

Né à Caen, en 1601, le P. Eudes eut dès l'enfance le plus tendre amour pour Jésus et Marie;

que la polémique a pris une place croissante dans les publications successives du R. P. Le Doré; la mesure y a perdu d'autant. A signaler encore : Le P. Joseph Dauphin, *Les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, règle et vie de nos cœurs, d'après la doctrine du V. P. Eudes* (1896); Granger, *Les archives de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint-Cœur de Marie*, t. II, 1893; H. Joly; *Le B. Père Eudes*, 2ᵉ édition, 1909 (dans la collection *Les Saints*); *Vie du Vénérable Jean Eudes*, par le P. D. Boulay, 4 vol. in-8°, 1905-1908; le P. Boulay a donné lui-même en 1909 une vie où ces quatre volumes sont résumés en un; *Œuvres complètes du V.* (ou *du B.*) *Jean Eudes. Édition entièrement conforme au texte original, avec des Introductions et des Notes.* 12 volumes, in-12. Vannes, 1905-1911. Les *Introductions* n'ont pas toujours évité la polémique et les généralisations hâtives. Mais elles fournissent des renseignements précieux. Les *Notes*, qui sont d'une autre main, sont, d'ordinaire, exactes et précises. Des *Tables* détaillées (t. XII, p. 237-443) facilitent les recherches.

Pour avoir l'idée des discussions qui se sont engagées à ce sujet on peut voir, en face du P. Le Doré : Hausherr, série d'articles dans le *Bulletin* de Paray, 15 juin 1887-15 février 1888; Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*, t. I, p. 105-114; Bouvier, dans les *Études*, 1892, t. LVI, p. 134. Ces trois auteurs tendent à minimiser le rôle du P. Eudes. M. Baruteil, l. c., p. 98-108, et aussi le P. Nilles, passim (voir la *Table alphabétique*, au mot *Eudes*) sont plus favorables au P. Eudes. Les premiers apôtres du culte inauguré à Paray, Marguerite-Marie, Croiset, Galliffet, Languet, etc., relevaient avec soin tous les indices de leur chère dévotion dans le passé. Depuis, la tendance a été plutôt de distinguer l'ancienne dévotion et la nouvelle, soit pour mieux revendiquer l'indépendance et l'originalité du mouvement parti de Paray (comme c'est le cas du P. Hausherr et du P. Letierce), soit pour systématiser plus nettement la doctrine (comme c'est, je crois, celui du P. Vermeersch). Il est sûr que le P. Letierce notamment et le P. Hausherr ont exagéré les différences entre la dévotion du B. Jean Eudes et celle de sainte Marguerite-Marie. — Je ne dis rien ici de Marie des Vallées, qui tient une telle place dans la vie du P. Eudes. Rien n'indique qu'elle ait eu une influence spéciale et directe sur le culte du Sacré-Cœur, en tant du moins qu'il se distingue et se détache de la dévotion au cœur de Marie. Voir le tout récent ouvrage du R. P. Ange Le Doré, *Naissance du culte liturgique des Sacrés Cœurs (8-15 sept. 1641)*, Paris, 1916. Il semble

dans ses vingt ans de séjour à l'Oratoire, sa piété se nuança quelque peu d'après celle de Bérulle et de Condren. Il lut sainte Mechtilde et sainte Gertrude, Lansperge et Louis de Blois[1]. Est-ce là qu'il puisa sa dévotion au cœur de Marie et de Jésus? ou ne fit-il que l'y nourrir? Il ne semble pas qu'on sache rien de précis à ce sujet.

A partir de 1640 environ, nous le voyons tout dévoué au saint cœur de Jésus et de Marie; il lui consacre les congrégations qu'il fonde, 1641 et 1643[2]; il leur prescrit des exercices spéciaux en l'honneur de ce très saint Cœur, notamment la salutation célèbre : *Ave Cor sanctissimum...*, *Ave Cor amantissimum Jesu et Mariæ*[3].

Dès 1646, il leur fait célébrer solennellement la fête du Saint-Cœur de Marie — on verra tout à l'heure que, pour le P. Eudes, le cœur de Marie ne va pas sans le cœur de Jésus — d'abord le 20 octobre, qu'il consacrera plus tard au cœur de Jésus, puis le 8 février, qui restera réservé au cœur de Marie; il compose pour cette fête un office, qui

que, dans ce nouveau volume, le R. P. Le Doré fasse plus grande la part du surnaturel et de Marie des Vallées dans les origines de la dévotion du B. Jean Eudes.

1. Telle prière, que le R. P. Le Doré croit du B. Jean Eudes, est traduite textuellement de Louis de Blois.

2. J'avais dit dans la 1re édition (d'après le R. P. Le Doré, *Le P. Eudes*, p. 17; cf. *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 76; t. II, p. 298) que le cœur de l'écusson eudiste était celui de Jésus et de Marie. C'est inexact. Le P. Lebrun a démontré, semble-t-il, que c'est celui du fidèle. *Œuvres complètes du V. Jean Eudes*, t. VI, p. CXLVIII, note 2. Même cas donc ici que pour la Visitation, pour Jeanne de Matel, pour la Mère Angélique, pour les religieuses de Fontaine-les-Nonnes. Voir ci-dessus, p. 313, 337, 363, 373.

3. *Le P. Eudes*, p. 18.

est approuvé dès 1648 par quelques évêques.

La fête ne reste pas dans l'intérieur des communautés. En 1648, le P. Eudes la célèbre solennellement dans la cathédrale d'Autun. Le mouvement se propagea dans plusieurs diocèses, en Bourgogne notamment et en Normandie, sous l'influence du P. Eudes et de ses Congrégations. Une sorte de tiers-ordre qu'il fonde vers 1650, les confréries du Saint-Cœur, qu'il établit en maint endroit, contribuent à répandre et à faire connaître sa chère dévotion. Le livre se joint à la parole et à l'action. Dès 1648, le P. Eudes publie à Autun son ouvrage de *La dévotion du très saint Cœur et du très saint Nom de la B. Vierge Marie ;* il le réédite à Caen, en 1650. En 1654, les Eudistes établissent dans leur collège de Lisieux une Congrégation de la Sainte Vierge, sous l'invocation de son saint Cœur, avec petit office[1]. En 1655, ils inaugurent, dans leur séminaire de Coutances, la première église bâtie en l'honneur du *Cœur de Jésus et Marie* ou, comme on disait plus souvent, du *Cœur de Marie*[2]. La dévotion se répandit aussi à Paris, dans quelques groupes choisis, toujours sous l'influence et la parole ardente du P. Eudes. Malgré les obstacles de toute sorte et les calomnies, beaucoup d'évêques établirent la fête; le livre recevait des approbations, les églises se bâtissaient, les confréries se multipliaient, 1650-1668[3]. Tout cela

1. *Le Père Eudes*, p. 58.
2. *L. c.* p. 60.
3. *Le P. Eudes*, c. IV et V.

se faisait en dehors de Rome; mais Rome tolérait alors ces initiatives épiscopales. En 1668, on obtint une approbation du cardinal de Vendôme, légat *a latere*. Il est vrai que Rome, en 1669, refusait la sienne[1]. Mais le culte n'en continuait pas moins de se répandre en France.

Il reçut, à partir de 1670, un développement *intérieur* considérable. Jusque-là, le P. Eudes n'avait proposé qu'une fête, n'avait composé qu'un office. Le cœur de Jésus y était honoré *dans* et *avec* le cœur de Marie, et l'office mentionnait souvent le cœur de Jésus. A partir de 1660, environ, ces mentions du cœur de Jésus tiennent moins de place, et l'office est plus exclusivement celui du cœur de Marie. Le P. Eudes, sans doute, pensait dès lors à fêter à part et par un office spécial le cœur de Jésus. En 1670, il recevait l'approbation des théologiens pour la messe et l'office du *Cœur adorable de Jésus*[2]. La même année, les évêques de Rennes, de Coutances, d'Évreux, approuvent messe et office, et permettent de célébrer la fête.

1. *Le P. Eudes*, p. 117; cf. *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 192.

2. L'écrit approuvé par les théologiens était intitulé *La dévotion au Cœur adorable de Jésus*. Le R. P. Le Doré a cru qu'il s'agissait d'un livre sur le Sacré-Cœur, à la fin duquel le P. Eudes aurait inséré la messe et l'office propres du Cœur adorable de Jésus. Mais nulle part on n'a trouvé trace de ce livre. Il est probable que l'approbation des théologiens, seule pièce en faveur de son existence, ne porte pas sur un livre proprement dit, mais sur la messe et l'office, accompagnés peut-être de quelques explications préliminaires sur feuillets détachés. C'est, si j'ai bien compris, l'opinion du P. Dauphin, l'un des principaux éditeurs des *Œuvres complètes*, et celle du P. Boulay.

On avait cru jusqu'ici que la première fête du Sacré-Cœur de Jésus fut célébrée à Rennes, au Grand Séminaire, le 31 août 1670; mais cette opinion paraît insuffisamment appuyée, et ne se concilie guère avec des faits certains. C'est seulement le 20 octobre 1672 que la solennité doit avoir eu lieu; et elle eut lieu, le même jour, en plusieurs villes, à Coutances, à Évreux, à Bayeux, tout comme à Rennes, partout, en un mot, où il y avait des maisons de la Congrégation, sauf à Rouen, où Mgr de Médavy, qui venait de succéder à Mgr de Harlay, ne permit la fête que l'année suivante[1].

Les considérants de quelques-uns des actes épiscopaux sont fort intéressants : c'est la première fois que l'Église enseignante parle du Sacré-Cœur. L'évêque de Coutances, Mgr de Loménie de Brienne, écrit, dans sa lettre du 29 juillet 1670 : « Le Cœur adorable de notre Rédempteur étant le premier objet de la dilection et complaisance du Père des miséricordes, et étant réciproquement tout embrasé du saint amour vers ce Dieu de consolation, comme aussi étant tout enflammé de charité vers nous, tout brûlant du zèle de notre salut, tout plein de miséricorde vers les pécheurs, tout rempli de compassion vers les misérables, et le principe de toutes les gloires et félicités du ciel et de toutes les grâces et bénédictions de la terre, et une source inépuisable de toutes sortes de faveurs pour ceux qui l'honorent : tous les chré-

1. Voir *Œuvres complètes*, t. II, p. 176, où cette question est fort bien discutée.

tiens doivent s'efforcer de lui rendre toutes les vénérations et adorations possibles[1]. » L'évêque d'Évreux, Mgr de Maupas du Tour, exprime des idées semblables, dans sa lettre du 8 octobre 1670 : « Le Cœur adorable de Notre-Seigneur étant une fournaise d'amour vers son Père et de charité vers nous, et une source d'une infinité de grâces et de faveurs au regard de tout le genre humain, tous les hommes, spécialement tous les chrétiens, ont des obligations infinies de l'honorer, louer et glorifier en toutes les manières possibles[2]. » En 1671, l'archevêque de Rouen, qui était encore Mgr de Harlay, les évêques de Bayeux et de Lisieux, l'ancien évêque de Rodez, Abelly, se joignaient aux trois autres pour approuver la fête et l'office.

Enfin, le 29 juillet 1672, le P. Eudes adressait aux six maisons de sa Société une circulaire imprimée pour leur enjoindre de célébrer désormais comme fête patronale, le 20 octobre, la solennité du Sacré-Cœur de Jésus. Elle commence ainsi : « C'est une grâce inexplicable que notre très aimable Sauveur nous a faite, de nous avoir donné dans notre Congrégation le Cœur admirable de sa très sainte Mère ; mais sa bonté, qui est sans bornes, ne s'arrêtant pas là, a passé bien plus outre en nous donnant son propre Cœur, pour être, avec le Cœur de sa glorieuse Mère, le fondateur et le supérieur, le principe et la fin, le cœur et la vie de cette

1. Le Doré, *Le P. Eudes*, p. 129; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 210.
2. *Le P. Eudes*, p. 131 : *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 212.

Congrégation... Quoique jusqu'ici nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du Cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le Cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa bénite Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre Congrégation, de regarder et honorer ces deux Cœurs comme un même Cœur en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection[1]. »

Le pieux fondateur explique ensuite « comment la divine Providence... a voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur de Jésus pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération de ce Cœur adorable, » et comment « cette ardente dévotion des vrais enfants du Cœur de la Mère d'amour... l'a obligée d'obtenir de son Fils bien-aimé cette faveur très signalée qu'il fait à son Église, de lui donner la fête de son Cœur royal, qui sera une nouvelle source d'une infinité de bénédictions, pour ceux qui se disposeront à la célébrer saintement ». Suit un beau développement sur l'excellence de la fête et sur l'excellence de son objet. « Quel Cœur plus adorable, plus admirable et plus aimable que le Cœur de cet Homme-Dieu qui s'appelle Jésus? Quel honneur mérite ce Cœur divin qui a toujours rendu et rendra éternellement à Dieu (*tant*) de

1. *Le P. Eudes*, p. 143; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 222.

gloire et d'amour!... Quel zèle devons-nous avoir pour honorer ce Cœur auguste, qui est la source de notre salut, qui est l'origine de toutes les félicités du ciel et de la terre, qui est une fournaise immense d'amour vers nous, et qui ne songe nuit et jour qu'à nous faire une infinité de biens, et qui enfin s'est rompu... de douleur pour nous en la croix! » Conclusion : « Reconnaissons donc... la grâce infinie et la faveur incompréhensible dont notre bon Sauveur honore notre Congrégation, de lui donner son très adorable Cœur avec le Cœur très aimable de sa Sainte Mère. Ce sont deux trésors inestimables, qui comprennent une immensité de biens célestes et de richesses éternelles, dont il la rend dépositaire, pour ensuite la répandre par elle dans les cœurs des fidèles[1]. » Marguerite-Marie ne sera guère plus explicite, quand elle parlera de la mission confiée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus.

La fête que le P. Eudes promulguait ainsi fut adoptée par quelques congrégations religieuses, notamment, dès 1674 au plus tard, par les Bénédictines du Saint-Sacrement, dont la fondatrice, Catherine de Bar, Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, était toute dévouée au P. Eudes. Dès 1674 aussi, elle était célébrée par les Bénédictines de l'abbaye royale de Montmartre, près des lieux où

1. *Le P. Eudes*, p. 144-147; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 223-225. Sur ce don du Sacré-Cœur à ses Congrégations, voir encore le testament du P. Eudes, écrit en 1671, art. 10, 11. *Le P. Eudes*, p. 130; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 216.

200 ans plus tard devait s'élever la Basilique du Sacré-Cœur. L'office composé par lui se répandait également, et c'est, semble-t-il, celui dont se servaient les Visitandines elles-mêmes dans plusieurs de leurs monastères jusque vers 1750[1].

La fête venait naturellement avec les Confréries. Or, le P. Eudes et les siens profitaient de toutes les occasions pour en établir. C'est ici que le pape intervient. Dès 1666, Alexandre VII approuvait une *Confrérie du Cœur de Jésus et de Marie* à Morlaix[2]. Le P. Eudes obtint, en 1674 et 1675, six brefs de Clément X en faveur de Confréries semblables[3]. C'était une approbation, au moins indirecte, de la dévotion au Sacré-Cœur, et les postulateurs qui viendront plus tard le feront remarquer.

Cependant le P. Eudes travaillait à son grand ouvrage, où il devait mettre le meilleur de son âme, et résumer l'œuvre de toute sa vie. Moins d'un mois avant de mourir, il écrivait : « Aujourd'hui, 25 juillet 1680, Dieu m'a fait la grâce d'achever mon livre du *Cœur admirable de la très Sainte Mère de Dieu.* » L'auteur mourut le 19 août suivant, et l'ouvrage ne parut qu'en 1681[4].

La dévotion au Sacré-Cœur n'en fait pas l'objet principal. Comme l'indique le titre, il y est question surtout du cœur de Marie. Mais, des douze livres

1. Voir *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 239 et suivantes. La question demanderait une étude attentive.
2. Le Doré. *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 184.
3. Le Doré, *Le P. Eudes*, p. 165; *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 275 et suiv.
4. Le R. P. Le Doré indique 1682. C'est, je pense, une erreur.

qui le composent, le douzième est tout consacré au cœur de Jésus. Il est divisé en vingt chapitres, plus huit méditations et des litanies, et il comprend près de 100 pages in-4°, sur 700 environ[1]. En joignant à ce livre les notions générales données au livre premier, on a, dit le P. Le Doré, « un excellent traité de la Dévotion au Sacré Cœur du Fils de Dieu[2] ».

On voit que pour le P. Eudes, la dévotion au cœur adorable de Jésus s'épanouit pour ainsi dire sur la dévotion au cœur admirable de Marie ; elle s'en est dégagée peu à peu. Dès les débuts, elle y était, mais un peu, suivant la pensée du P. Le Doré, comme le précieux sang dans le calice ; elle y était, mais dans l'unité morale, dans l'unité d'amour, dans la conformité de vie et d'affection, entre le cœur du Fils et celui de la Mère. C'est cette unité morale des deux cœurs que le P. Eudes a eue d'abord en vue : le cœur de Jésus et le cœur de Marie ne faisaient pour lui qu'un seul cœur. Aussi disait-il *le Cœur* de Jésus et de Marie plutôt que *les Cœurs*.

Il a été amené cependant à s'occuper distinctement des deux cœurs. Alors, il voit vraiment le cœur de chair, non pas évidemment en lui-même et pour lui-même, mais comme symbole ; symbole et foyer d'amour pour Dieu autant que d'amour pour les hommes, symbole et foyer de toute la vie

1. *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 206-363, méditations et litanies comprises.

2. *Le P. Eudes*, p. 234. Sauf les réserves que l'auteur fait ailleurs.

intime du Christ. Chez lui pourtant, il y a plus souvent métaphore que symbolisme; expression un peu confuse de l'amour et de l'homme intime par le mot *cœur,* plutôt que regard sur le cœur de chair pour y lire l'amour.

La dévotion, telle que l'expose et la chante le P. Eudes, ne diffère pas essentiellement de celle qui a rayonné de Paray; mais elle embrasse davantage et s'appuie moins sur le symbolisme du cœur. Par là même, elle est moins précise peut-être dans ses formules, moins concrète d'aspect, moins parlante à la foule. Le gros livre où elle est exposée n'était pas fait non plus pour la rendre populaire[1]. Le P. Eudes mourut sans l'avoir édité lui-même, et sa puissante influence n'était plus là pour le pousser. Nul doute que, s'il eût vécu, il eût adapté son travail, monnayé sa doctrine en détachant le douzième livre ou composant quelque opuscule exprès. On le fit après lui. Mais ces essais mêmes firent perdre de vue l'œuvre primitive : quand Galliffet et Languet croient citer le P. Eudes, c'est un autre ouvrage qu'ils citent, écrit sans doute par un de ses disciples. Le gros livre ne fut réédité qu'en 1833; et en 1891, le R. P. Le Doré lui-même, trouvant le « style vieilli », a cru devoir, pour rendre plus accessible une doctrine « trop peu connue »,

1. C'est la remarque du R. P. Le Doré. L'auteur, dit-il encore, est « assez souvent... long et diffus; il entasse les épithètes; ses phrases sont parfois enchevêtrées, embarrassées et lourdes; elles ont une longueur démesurée, etc. » *Les Sacrés Cœurs,* t. I, p. 325; cf, t. II, p. VI et VII, sur les imprécisions ou ambiguïtés de doctrine.

« changer parfois des mots vieillis, supprimer quelques épithètes, ou même couper certaines phrases trop longues[1] ». Malgré ces inconvénients, ce douzième livre mérite d'être connu. Nous n'en pouvons donner ici qu'une brève analyse, presque une table des matières.

Il est intitulé « Du Divin Cœur de Jésus ». Les titres des chapitres en disent assez clairement le sujet :

« 1. Que le divin Cœur de Jésus est la couronne de la gloire du très saint Cœur de Marie;

2. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour très ardente au regard du Père éternel;

3-4. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard de sa très sainte Mère, dont les flammes éclatent dans les privilèges dont il l'a enrichie;

5. Que l'amour infini de Jésus au regard de sa très sainte Mère remplit son divin Cœur de douleurs très amères, en la vue de celles qui pénètrent son Cœur virginal, au temps de la Passion;

6. Exercice d'amour et de piété sur les douleurs du divin Cœur de Jésus et du Sacré Cœur de sa bienheureuse Mère;

7. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard de l'Église triomphante, militante et souffrante;

8. Que le divin Cœur de Jésus est une fournaise d'amour au regard d'un chacun de nous;

9-10. Que le divin Cœur de Jésus est une four-

1. *Les Sacrés Cœurs*, t. II, *Avant-Propos*, I, et t. I, p. 321.

naise d'amour au regard de nous dans le très saint Sacrement et dans sa sainte Passion ;

11. Que le Cœur de Jésus n'est qu'un avec le Cœur du Père et du Saint-Esprit; et que le Cœur adorable de ces trois divines personnes est une fournaise d'amour au regard de nous ;

12. Que le divin Cœur de Jésus est un trésor immense; qu'il est tout à nous; et le saint usage que nous en devons faire ;

13. Que notre aimable Jésus nous aime comme son Père l'aime ; et ce que nous devons faire pour l'aimer;

14. Belles paroles du saint Docteur Lansperge, Chartreux, sur le divin Cœur de notre Sauveur, tirées du chapitre 36 de son livre de la *Milice chrétienne*[1] ;

15. Le séraphique saint Bonaventure parlant du divin Cœur de Jésus[2] ;

16. Les exercices d'amour et de piété vers l'aimable Cœur de Jésus, tirés de divers endroits du livre de Lansperge, Chartreux, intitulé « *Pharetra divini amoris*, Carquois du divin amour[3] ».

17. Autre exercice d'amour vers le divin Cœur de Jésus, tiré des *Exercices* de sainte Gertrude sur la *Préparation à la mort ;*

18. Entretien d'une sainte âme, dans la solitude, avec le divin Cœur de Jésus ;

19. Plusieurs autres choses merveilleuses du

1. Ces paroles ne sont pas de Lansperge, mais de Dominique de Trèves. Nous en avons donné des extraits.
2. Extraits du *Stimulus amoris*, qui, comme on sait, n'est pas de saint Bonaventure. Nous en avons cité quelques lignes.
3. Ce sont les textes cités ci-dessus, avec quelques autres.

divin Cœur de Jésus, rapportées dans le chapitre VIe du livre IIIe de la *Vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, religieuse carmélite du monastère de Beaune, composée par un prêtre de l'Oratoire[1];

20. Quarante flammes, ou aspirations d'amour vers l'aimable Cœur de Jésus. »

Suivent dix-sept méditations en deux séries : une série de neuf « pour la fête du divin cœur de Jésus » ; une autre série de huit « sur le divin cœur de Jésus ». Ces méditations répètent sur plusieurs points ce qui est dit dans les chapitres; mais sur plusieurs aussi elles le complètent heureusement. Dans l'ensemble, elles sont peut-être plus instructives et plus pratiques que les chapitres : la dévotion au Sacré-Cœur y apparaît davantage, et y apparaît avec les caractères de notre dévotion. Les trois premières roulent sur la fête du divin Cœur : dispositions requises pour se préparer à la bien célébrer; considérations et pratiques pour le jour de la fête; grande faveur que Notre-Seigneur nous a faite de nous la donner; dans la quatrième, nous considérons le cœur de Jésus comme notre refuge, notre oracle, notre trésor; dans la cinquième, comme le modèle et la règle de notre vie. Sixième : « Que Jésus nous donne son Cœur pour être notre cœur. » Septième : « La très profonde humilité du divin Cœur de Jésus. » Huitième : « Que le Cœur de Jésus est le roi des martyrs. » Neuvième : « Que le Cœur de Jésus est le Cœur de Marie. »

1. Le P. Amelote. Voir quelques passages ci-dessus.

Seconde série. Première méditation : « Que la très sainte Trinité est vivante et régnante dans le Cœur de Jésus. »

Seconde : « Que le Cœur de Jésus est le sanctuaire et l'image des divines perfections. »

Troisième : « Que le Cœur de Jésus est le temple, l'autel et l'encensoir du divin amour. »

Quatrième : « Que le Cœur de Jésus nous aime d'un amour éternel et immense. »

Cinquième : « Que le Cœur de Jésus est le principe de la vie de l'Homme-Dieu, de la vie de la Mère de Dieu, et de la vie des enfants de Dieu. »

Sixième : « Trois Cœurs de Jésus qui ne sont qu'un cœur ». Ce sont : « le Cœur divin, le Cœur spirituel, le très saint Cœur de son corps déifié. »

Septième : « Les miracles du Cœur de Jésus. » Le monde de la nature, le monde de la grâce, le monde de la gloire.

Huitième : « Que le Cœur de Jésus est une fournaise d'amour purifiant, illuminant, sanctifiant, transformant et déifiant. »

A ces méditations, le P. Eudes a joint des litanies du divin Cœur, dont quelques invocations montrent que, s'il n'insiste pas beaucoup sur le cœur de chair, il ne l'oublie pas cependant; car elles rappellent la blessure d'amour, le coup de lance, et, suivant une idée empruntée à sainte Brigitte, la rupture de ce cœur par la douleur.

Plus peut-être que par son livre, le B. Jean Eudes a travaillé pour la dévotion au cœur de Jésus par l'office et la messe qu'il a composés pour la

fête et son octave. C'est là, en effet, une œuvre originale, qui rappelle par endroits l'incomparable office du Saint-Sacrement, pour le mélange harmonieux d'une pensée riche et profonde, de l'enthousiasme poétique, de la piété suave et solide, toute nourrie de l'Écriture et des Pères[1]. Les thèmes de pensée sont à peu près ceux que nous avons rencontrés dans le livre XII du *Cœur admirable;* mais, grâce en partie aux contraintes salutaires du genre liturgique et du rythme, l'expression est plus vigoureuse et plus ramassée. Quant à l'esprit général, c'est le plus pur esprit de la dévotion au Sacré-Cœur, surtout l'esprit d'amour, l'amour de l'homme qui veut répondre à l'amour de Dieu. Plusieurs de ces strophes, plus ou moins modifiées parfois, ont été empruntées pour d'autres offices, celle-ci, par exemple, que le P. de Galliffet a transcrite pour le sien.

O Cor, amore saucium,	O cœur blessé d'amour,
Amore corda saucia;	Blessez d'amour nos cœurs
Vitale nectar cælitum,	Nectar de vie pour les Bienheureux,
Amore nos inebria[2].	D'amour enivrez-nous.

Voici l'Invitatoire de Matines :

Jesu cor amantissimum venite adoremus : Qui est amor et vita nostra[3].

1. Le rythme est loin cependant de la plénitude et de l'aisance des compositions de saint Thomas; la rime se réduit souvent à une simple assonance. Le P. Eudes s'astreint d'ordinaire aux lois de la quantité classique, tandis que les « rythmes » de saint Thomas sont, comme on sait, réglés par l'accent.

2. Hymne de Vêpres. — 3. Venez, adorons le cœur très aimant de Jésus : Qui est notre amour et notre vie.

Et voici l'Oraison :

Pater misericordiarum et Deus totius consolationis, qui propter nimiam caritatem qua dilexisti nos, dilectissimi Filii tui cor amantissimum nobis ineffabili bonitate donasti, ut te uno corde cum ipso perfecte diligamus : praesta, quæsumus, ut cordibus nostris inter se et cum corde Jesu in unum consummatis, omnia nostra in caritate ejus fiant, atque, ipso interveniente, justa cordis nostri desideria compleantur[1].

Les Antiennes sont toutes bibliques et ne respirent qu'amour; elles sont souvent modifiées de façon à enchâsser le mot *cœur*. Les leçons soit bibliques, soit patristiques, sont fort bien choisies. Et la remarque ne s'applique pas seulement à celles du jour, mais à celles de l'octave. La Messe enfin est une Messe toute d'amour, toute pleine du Sacré-Cœur, de son amour pour Dieu et pour nous, de notre amour pour lui. C'est là de la grande et belle liturgie, qui étendra et prolongera l'influence du P. Eudes jusque dans les milieux les plus imprégnés de la dévotion de Paray. Preuve évidente, à défaut d'autre, que les deux dévotions ne se présentaient pas comme distinctes, puisque l'on chan-

1. Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, vous qui, dans l'excès d'amour dont vous nous avez aimés, nous avez donné avec une bonté ineffable le cœur de votre bien-aimé Fils, pour que nous puissions vous aimer parfaitement en union de cœur avec lui : accordez-nous, nous vous en prions, que nos cœurs étant consommés dans l'unité entre eux et avec le cœur de Jésus, toute notre vie soit une vie d'amour entre lui et nous et que, par sa médiation, les justes désirs de nos cœurs s'accomplissent.

tait le Sacré-Cœur révélé à Marguerite-Marie avec les formules empruntées au P. Eudes.

Ainsi le B. Jean Eudes a préparé le terrain. Il a suscité un mouvement dans le sens de la dévotion; il a parlé du cœur de Jésus avec beaucoup d'amour, de science, de piété; il en a été le premier chantre liturgique; les confréries qu'il a établies en l'honneur du Cœur de Jésus et de Marie ont aidé à en établir d'autres en l'honneur du Sacré-Cœur; les approbations qu'il a obtenues ont encouragé à en demander d'autres; il a institué et propagé la fête, et il a été, comme dit le décret du 6 janvier 1903, qui introduisit sa cause et le déclara Vénérable, *auctor liturgici cultus SS. Cordium Jesu et Mariæ*. Enfin, avant et avec la sainte Visitandine de Paray, avant et avec les principaux promoteurs de la dévotion, le P. Eudes a été attaqué avec violence par les Jansénistes, par tous les ennemis du cœur de Jésus et du cœur de Marie. C'est sur lui qu'ils se sont, pour ainsi dire, essayés[1]. Le culte, tel qu'il s'est propagé dans le monde, tel qu'il est approuvé par l'Église universelle, est celui qui fut révélé à Marguerite-Marie; et, pour conclure avec le P. Le Doré, « la B. Marguerite-Marie est, par excellence, l'apôtre du Sacré-Cœur de Jésus. C'est pour être celui du cœur de Marie que le P. Eudes a été choisi avant tout; mais il serait injuste de refuser à l'ardent missionnaire la gloire d'avoir servi de

1. Voir Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 54 et p. 133.

puissant auxiliaire et de digne précurseur à la Bienheureuse Visitandine[1]. »

1. *Le P. Eudes*, p. 186. Parmi les traces de dévotion au Sacré-Cœur indépendante, semble-t-il, de Marguerite-Marie et remontant sans doute au B. Jean Eudes, il faut signaler la chapelle du Sacré-Cœur dans l'église S. Maclou, à Pontoise. On y voit, entre deux anges à genoux qui supportent une couronne royale, un cœur avec des flammes (sans autre emblème), derrière lequel court une guirlande de vigne avec grappes. L'autel porte la date de 1686, et tout le monument forme un ensemble qui doit être de la même année. En 1653, le B. Jean Eudes avait prêché à Pontoise une mission très fructueuse. Il est probable qu'il y établit une confrérie de piété, comme il faisait souvent pour perpétuer le fruit de ses missions, et que le monument de 1686 est dû à cette confrérie; mais les documents existants ne disent rien ni de la confrérie ni des origines du monument. Je dois ces renseignements à l'obligeante érudition de M. Batiffol, curé-archiprêtre de Saint-Maclou.

CHAPITRE VI

MARGUERITE-MARIE ET SES PREMIERS COLLABORATEURS

Nous avons vu, dans la première partie, la dévotion au Sacré-Cœur se constituer dans les révélations de Jésus à Marguerite-Marie, et s'ouvrir devant elle de grandioses perspectives d'avenir. Il nous reste à situer cette dévotion dans le développement historique, à dire l'activité apostolique de la sainte et de ses premiers collaborateurs, à voir s'épanouir la dévotion qu'elle avait reçue du ciel.

I

État de la dévotion vers 1674.

Coup d'œil sur le passé. Quelques contemporains : Boudon, etc. Les emprunts de la Bienheureuse, son originalité.

Marguerite-Marie n'a pas eu à inventer la dévotion au Sacré-Cœur, elle existait déjà. Avant de se révéler à elle, Jésus avait découvert son cœur à des âmes de choix et leur en avait montré les

richesses. La piété chrétienne, en méditant sur la plaie mystérieuse du côté, y avait vu le cœur blessé, vu le refuge qu'il offrait à l'âme coupable ou harassée, et les trésors qu'il renfermait; vu la blessure d'amour dans la plaie matérielle; vu enfin le cœur divin tout aimable et tout aimant, symbole expressif d'amour, résumé vivant des vertus et de la vie du Christ. L'objet du culte était donné. Le culte lui-même existait, avec la plupart des pratiques. Les ascètes étaient venus après les mystiques : ils avaient, sinon organisé la dévotion, au moins indiqué les divers éléments qui devaient en faire le fond, signalé divers exercices qui lui convenaient. D'ardents apôtres, comme le P. Lallemant et le P. Huby, l'avaient prêchée et propagée, l'un par son action intime et profonde sur quelques âmes d'élite, l'autre dans ses retraites et ses missions, par sa direction et par ses écrits. Le P. Eudes enfin avait présenté le Sacré-Cœur aux foules, d'abord dans et à travers le cœur de Marie, puis dans une fête spéciale du cœur adorable, de sorte que, ici comme ailleurs, on allait naturellement de Marie à Jésus.

Le culte existait donc, très net pour quelques âmes privilégiées, qui en vivaient; mais un peu confus, tel qu'il se présentait aux foules dans les livres et dans la prédication du P. Eudes et de ses disciples; mêlé aussi d'éléments caducs, qui ne pouvaient guère entrer dans le courant général de la piété chrétienne; plus précis peut-être et plus immédiatement pratique chez le P. Huby,

mais sans assises doctrinales assez larges et solides, posées dans un livre qui pourrait être comme un manuel de cette dévotion. Le mouvement même était relativement peu étendu et peu profond. Tout dépendant des personnalités vigoureuses qui l'avaient imprimé, il est probable qu'il ne se fût guère répandu dans l'Église, après la disparition de ceux qui l'avaient produit[1]. C'est alors que Jésus est intervenu pour le ranimer, l'orienter, le constituer en dévotion viable, à la fois large et précise : précise dans son objet, sa fin, son esprit, quelques-unes de ses pratiques, destinées à donner le ton; large dans ses manifestations et dans le choix de ses moyens — tout cela avec un mélange admirable d'idéal et d'ambitions les plus élevées, d'exercices les plus simples, d'attraits les plus vifs pour les âmes les plus diverses.

En même temps, le souffle du Saint-Esprit et l'action discrète de Jésus préparaient l'éclosion du culte. Les précurseurs s'étaient multipliés. Au moment même où Jésus va se révéler à Paray, beaucoup d'âmes vivaient encore, auxquelles il se communiquait confidentiellement, un peu comme un poète lit d'avance à quelques amis la pièce qu'il va donner au public. Les auteurs aussi, comme nous l'avons vu, en parlaient davantage.

1. Nous verrons bientôt un exemple à l'appui : les Bénédictines de Lyon se rappelant vaguement qu'autrefois l'office du Sacré-Cœur avait été concédé à leur Ordre. Il s'agit probablement de l'office du B. Jean Eudes. On ne voit pas non plus que les pratiques recommandées par le P. Huby aient continué de vivre et de se propager.

On ne sait parfois s'il faut voir, ici ou là, une aurore ou un rayonnement discret du soleil déjà levé; une influence du P. Eudes ou un écho de Paray. Nous avons déjà parlé du P. Huby, mort à Vannes en 1693, apôtre infatigable du Sacré-Cœur; mais sans pouvoir dire avec précision ni s'il dut rien au B. Jean Eudes, ni s'il eut connaissance des révélations de Paray. Nous constatons seulement que, de tout côté, la dévotion semblait éclore comme spontanément dans les âmes.

En Allemagne, le P. Philippe Jeningen (1642-1704), l'apôtre de la Souabe, recevait d'insignes faveurs du Sacré-Cœur et s'en faisait non seulement le disciple dévot, mais l'ardent apôtre. Sut-il quelque chose de Paray ou du mouvement suscité en Normandie par le P. Eudes, en Bretagne par le P. Huby? On ne saurait le dire[1].

Nous sommes mieux renseignés sur le saint archidiacre d'Évreux, M. Boudon (1624-1702). Disciple du P. Eudes, il arrive, comme lui, par le cœur de Marie au cœur de Jésus. Nous avons de lui une consécration aux deux saints Cœurs, qui est belle et pieuse[2]. Elle est datée du jour de l'Immaculée Conception, 1651. Mais il eut connaissance aussi

1. Voir Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 211-217.

2. En voici la partie qui regarde directement le Sacré-Cœur : « O mon Jésus, c'est dans votre Cœur, abime d'amour, que je quitte mon être et tout ce que je suis; que je consomme et anéantis mon chétif cœur et tous ses mouvements. Non, je proteste, en présence de toutes les belles intelligences du Paradis, de tous les Saints de l'Empyrée, et spécialement de mon cher Ange, de saint Joseph et de saint Jean l'Evangéliste, mon fidèle ami, que je ne veux plus rien faire du tout par mon propre

des révélations de Paray, et il devint l'ardent apôtre de la nouvelle dévotion. Ce qu'il en dit est du plus vif intérêt; c'est un des cas où nous voyons clairement en contact la dévotion du P. Eudes et celle de la sainte Visitandine. Il est curieux que lui-même ne rattache pas l'une à l'autre : on dirait qu'il a oublié Jean-Baptiste en passant à Jésus[1].

mouvement; que j'aimerais mieux mourir que de regarder un seul moment d'autres intérêts que ceux de votre Cœur glorieux; que je veux me tenir purement comme son instrument, me laissant conduire à tout ce qu'il voudra, et ne prenant aucune part qu'à ses seules affaires. Oui, ô Cœur suraimable, Cœur précieux, Cœur inestimable, quand je devrais être privé du ciel et de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin de sa gloire. Vous serez à jamais mon cher tout. Que je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui pourra, n'importe. Je ne pense, je ne veux, je n'aime que vous seulement. Je ne demande rien, je ne veux rien; tout ce que vous voulez, c'est ce que je désire. Je ne veux penser que par vos pensées, n'estimer que ce que vous estimez et ne vivre que de votre vie. Je m'unis à tous les desseins que vous avez que la Sainte Vierge, saint Joseph, les anges et les saints soient honorés; c'est dans cette union que je suis leur esclave. O amour, ô pur amour, ô divin amour, anéantissez-moi entièrement dans vos pures et divines flammes. » *Œuvres*, publication par Migne, t. III, col. 1392. Texte curieusement différent dans Letierce, t. I, p. 115; idem, *Le Sacré-Cœur*, p. 281.

1. En fait, il n'oublie pas la dévotion eudiste. Mais il n'y a pas pour lui deux dévotions au Sacré-Cœur. A propos d'une grâce faite à la sœur Marie-Angélique de la Providence, dont il écrit la vie, il parle du divin Cœur « fournaise immense du pur amour, et abîme d'une charité infinie, la source de toutes les bénédictions. » Il continue : « C'est à ce divin cœur que nous devons tous nous laisser unir... entrant dans ses saintes dispositions... C'est en ce cœur divin où l'on trouve toutes les vertus qui sont nécessaires et toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Tous les chrétiens lui devraient avoir une parfaite dévotion, s'appliquant à l'honorer, à le bénir, à le remercier, à l'aimer et à le glorifier en toutes les manières possibles. »

Voici ce qu'il écrit à son fidèle ami, M. Bosguerard : « Depuis peu d'années, notre bon Sauveur a fait connaître à une religieuse de la Visitation de la petite ville de Paray en Bourgogne qu'il voulait établir la dévotion de son Sacré-Cœur dans ces temps-ci et qu'il se servirait des Pères Jésuites pour ce sujet, qui, en effet, l'ont déjà établie non seulement en Europe, mais dans les Indes et le Canada. Ils en ont fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été touché ; et à Rouen on a fait un extrait de ce livre qui se vend chez Hérault, au Palais[1]. J'ai connu par mon expérience ce qui y est remarqué, que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son sacré Cœur. Il nous faut faire de notre mieux en sa divine vertu pour coopérer à l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé indulgence plénière à toutes les maisons de la Visitation qui en feront la fête, et notre bon Sauveur a révélé à

Parle-t-il de la dévotion telle qu'il l'a reçue du P. Eudes, ou telle qu'il l'a trouvée dans le P. Croiset ? Je ne saurais le dire. Mais si ces lignes sont antérieures à ce qu'il a pu apprendre de Paray, ce n'est pas de beaucoup; car l'héroïne est morte en 1685. D'autre part, il est question de la fête eudiste. Il est dit que « l'on en célèbre la fête très solennellement, le 20 octobre, dans l'église du séminaire d'Évreux ». Que conclure? Au moins ceci : dans l'âme de M. Boudon, la dévotion de Paray s'est fondue avec celle du P. Eudes comme une seule et même chose. Et n'est-ce pas parce qu'il ne les distingue pas, qu'il n'a pas songé à les rattacher? Pour les textes cités, voir *L'amour de Dieu seul*, 3e partie, c. VII; *Œuvres*, t. III, col. 725.

1. Le livre du P. Croiset avait paru sans nom d'auteur. L'extrait de Rouen, œuvre, dit-on, d'une Visitandine, est de 1694, ce qui peut aider à dater la lettre; l'indulgence est celle qu'Innocent XII accorda en 1693, par bref du 19 mai.

sainte Gertrude qu'il réservait cette dévotion pour les derniers temps[1]. »

Il tint parole. Nous le verrions rien qu'à l'en-tête de ses lettres. Jusque-là il écrivait : « Dieu seul! Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. » Dans ses dernières années, il écrit : « Dieu seul... dans la sainte union *du sacré Cœur* de notre bon Sauveur, etc. » Il en parle souvent et à tout propos. Veut-il remercier? Il le fait par le Sacré-Cœur : « Je prie en toute humilité ce Cœur divin, infiniment aimant et infiniment aimable, que vous trouviez en lui les reconnaissances que je dois à votre obligeante charité[2]. » Veut-il prêcher la paix? Il exhorte à la chercher dans le Sacré-Cœur : « L'âme qui se repose uniquement dans ce divin Cœur, possède une paix qui passe tout sentiment et que tous les hommes et les démons ensemble ne pourraient troubler. Ainsi demeurer dans le Cœur de Jésus sans en sortir ni pour aucune créature ni pour soi-même, c'est être toujours content; hors de cet aimable Cœur, on est toujours inquiet[3]. »

Bref, il a trouvé dans la dévotion au Sacré-Cœur le fond même du christianisme : « Oui, ma chère Sœur, écrit-il à une religieuse de la Visitation, c'est dans ce divin Cœur que nous devons

1. Lettre CCXXX. *Œuvres*, t. III, col. 1108.
2. Lettre CCXXIV. *Œuvres*, t. III, col. 1096.
3. Lettre CCXXV. *Œuvres*, t. III, col. 1098.

demeurer mais demeurer pour jamais.., ne vivant que de sa vie, n'agissant que par ses divins mouvements, souffrant dans l'union de ses souffrances, et de telle manière qu'il doit être le Cœur de notre cœur, l'Ame de notre âme et la Vie de notre vie... Pour cela, unissez-vous à lui dans toutes vos actions et souffrances et dans tous vos états, sans aucune réserve ; mais vous y unissant dans sa sainte union, vous agirez toujours par le mouvement de sa divine grâce, toujours surnaturellement et jamais humainement et par nature. Que l'amour du Cœur infiniment adorable et infiniment aimable de Jésus domine sans réserve sur tous les mouvements de nos cœurs. Que le Saint-Esprit qui l'a animé, anime tous les nôtres ; qu'il soit le principe de toutes nos actions, et la seule gloire de Dieu seul toute la fin [1]. » Enfin il écrit, dans le dernier ouvrage qu'il ait publié : « Entrons dans une sainte complaisance, dans une divine joie de ce que la très sainte Trinité trouve dans le Cœur de Jésus un amour infini... Mais que ferons-nous pour aimer ce Cœur infiniment aimant? Remontons jusqu'à la création du monde, allons de siècle en siècle, voyons-y tous les amours des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges et de toutes les créatures mortelles. Remontons dans les cieux, voyons-y tous les amours des célestes esprits et de leur

1. Lettre inédite, publiée par Letierce, t. I, p. 118, d'apr[...] l'autographe conservé au monastère de la Visitation de Nanc[y]. J'ai mis *domine* là où l'éditeur a mis *demeure*.

grande Reine; unissons-nous à tous ces amours, à tous les amours que l'on a eus et que l'on aura jamais pour ce divin Cœur; offrons-lui tous ces amours, mais de plus l'amour infini du Père éternel. Formons une intention qu'autant de fois que nous respirerons, nous voulons continuer cette union pour aimer, par tous les amours, le Cœur infiniment aimable du tout adorable Jésus. »

Il s'adresse alors directement au Sacré-Cœur : « O Cœur abîme d'amour, ô mon Sauveur, nous vous demandons, par l'amour qui vous a fait mourir pour nous, que nous mourions par la douce violence de votre pur amour. Ou mourir ou aimer, et mourir et aimer pour ne cesser jamais d'aimer[1]. »

Que l'auteur, en tout cela, soit sous l'influence du mouvement parti de Paray, lui-même nous le dit, en renvoyant au livre « docte, mais plein d'onction » du P. Croiset. Il fait d'ailleurs allusion évidente à Marguerite-Marie, quand il écrit : « Notre bon Sauveur a fait connaître à sainte Gertrude et à d'autres saintes âmes qu'il fera de grandes grâces à ceux qui auront une dévotion spéciale à son divin Cœur. »

Précurseur aussi, en même temps que contemporaine de la sainte de Paray et toute dévouée au Sacré-Cœur, Sœur Jeanne-Bénigne Gojoz (1615-1692), de la Visitation de Turin, dont nous avons déjà parlé; elle semble avoir prédit sa glorieuse

1. *Le chrétien inconnu*, livre III, c. 9. *Œuvres*, t. I, col. 1385.

sœur et les choses merveilleuses que Dieu devait faire par elle. Elle sut même, avant de mourir, que sa prédiction était accomplie [1].

Pendant que Notre-Seigneur préparait ainsi les voies à sainte Marguerite-Marie, il se la préparait lui-même dans le secret, la prévenait dès sa plus tendre enfance et l'enveloppait de son amour, attentif aux premiers battements de son cœur pour qu'ils fussent à lui tout seul. Le 20 juin 1671, elle entrait à la Visitation de Paray, et Jésus commença bientôt de lui révéler les secrets de son cœur.

Marguerite-Marie eut-elle connaissance du Sacré-Cœur avant les révélations de Paray? Fut-elle sous l'influence de quelques-uns de ceux que l'on nomme maintenant ses précurseurs? Connut-elle les révélations faites à sainte Gertrude, lut-elle quelques-unes des pages où il était question du Sacré-Cœur? Rien ne l'indique; mais rien n'indique le contraire. Avant d'entrer au couvent, elle dut entendre parler du Cœur admirable de Marie, que le P. Eudes avait obtenu, dès 1648, de faire honorer dans le diocèse d'Autun. C'est « un jour de la fête du Cœur de la très sainte Vierge », la remarque est d'elle-même, qu'elle vit son propre cœur, tout petit « et presque imperceptible » entre les cœurs de Jésus et de Marie, et pendant qu'elle entendait ces paroles : *C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours,* « les trois

1. Voir ci-dessus, c. 5, § 1, p. 380.

cœurs n'en firent qu'un[1] ». Il se pourrait qu'il y ait là une influence des idées du P. Eudes. C'est la seule trace que nous en puissions saisir.

Dans les pratiques de dévotion envers le Sacré-Cœur, écrites de sa main, il en est qui sont empruntées à des livres de piété qu'elle lisait au couvent, au P. Saint-Jure, au P. Nouet, au P. Guilloré[2]. Mais cela est postérieur aux révélations. Elle a pu lire ou entendre lire, dès son entrée au couvent, les passages de saint François de Sales sur le Sacré-Cœur, mais rien n'indique qu'elle en ait été frappée. Vers la fin de sa vie, elle eut connaissance des visions et révélations de la Mère Anne-Marguerite Clément, et elle en parle dans une lettre au P. Croiset[3]. Mais elle en parle comme d'une découverte qu'elle vient de faire, sans doute en lisant ou entendant lire la vie de la Vénérable Mère, qui venait d'être publiée en 1686.

Bref, sans pouvoir rien affirmer, nous avons tout lieu de croire que Marguerite-Marie ne dut pas à des influences extérieures sa dévotion au cœur de Jésus. Elle ne paraît pas y avoir songé avant son entrée en religion ; c'est de Notre-Seigneur qu'elle l'apprit.

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 91 (122); G. t. II, p. 164.
2. Voir abbé Marcel, *Correspondance des associés de la communion réparatrice*, t. III, p. 20; cf. Letierce, *Étude*, t. I, p. 64.
3. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125; G. CXXXII, 551.

II

Les commencements de la dévotion nouvelle, 1675-1690.

Marguerite-Marie et le P. de la Colombière. Apostolat du P. de la Colombière; publication de sa Retraite spirituelle. *Apostolat de Marguerite-Marie; ses premières conquêtes.*

Il y a en Marguerite-Marie la voyante, la dévote du Sacré-Cœur, l'évangéliste et l'apôtre du Sacré-Cœur. Mais, en elle, ces trois choses ne se distinguent pas. Elle est tout entière pour sa mission, ses visions ont pour but principal son apostolat, sa dévotion est la flamme intime qui brûle au dedans et a besoin de se répandre au dehors. C'est pour être l'apôtre du Sacré-Cœur que Notre-Seigneur, comme il le lui disait lui-même, l'avait préparée avec tant de soin et lui avait fait tant de grâces.

Comment il se révéla à elle, et constitua lui-même la dévotion telle qu'il la voulait, avec son objet, ses pratiques et son esprit; comment il la choisit pour être l'instrument de ses desseins et l'adressa au Père de la Colombière, dont il voulait se servir pour la seconder; quelles promesses il lui fit pour elle-même, pour les apôtres de la dévotion, pour tous ceux qui l'accepteraient volontiers : nous l'avons vu dans la première partie de ce volume.

Comment il voulut lui infuser, pour ainsi dire,

la plénitude de cette dévotion; comment il voulut avoir en elle l'âme toute dévouée à son amour pour en être comme le jouet, et nous la donner pour modèle admirable de la vraie dévotion à son Sacré-Cœur : les historiens de sa vie nous le disent.

Comment elle travailla à répandre la dévotion qu'elle avait reçu mission de propager, son activité apostolique et celle de ses premiers collaborateurs, les commencements et les progrès de la dévotion pendant les quinze années qu'elle vécut depuis les ouvertures faites au P. de la Colombière jusqu'à sa mort : c'est ce qu'il faut dire ici, dans la mesure où la chose est nécessaire pour jalonner le développement historique de la dévotion..

Jusqu'à la grande apparition de 1675, la dévotion n'existait, pour ainsi dire, que dans l'âme de Marguerite. Sa supérieure savait quelque chose de ses relations intimes avec Notre-Seigneur : mais elle craignait, et les conseils des sages qui avaient examiné les choses n'étaient pas pour la rassurer.

Après les paroles si nettes de Notre-Seigneur, il fallut enfin s'exécuter, comme dit la Bienheureuse. Cette fois l'ouverture fut complète. Le P. de la Colombière fut gagné à la dévotion. Il ne se contenta pas de rassurer Marguerite-Marie et sa supérieure, la Mère de Saumaise. Sans tarder, il se consacra lui-même au Sacré-Cœur. On nous dit que ce fut le vendredi 21 juin 1675, jour qui suivait l'octave du Saint-Sacrement, le jour même

désigné par Notre-Seigneur pour la fête à venir [1]. Ainsi commença la dévotion. Combien petitement! Et les difficultés surgirent aussitôt. C'est parmi les contradictions qu'elle devait se développer. Marguerite-Marie est la première à dire que le P. de la Colombière eut beaucoup à souffrir à cause d'elle. Les *Contemporaines* ajoutent que, dans le peu de temps qu'il resta à Paray, « il ne laissa pas d'inspirer cette dévotion à toutes ses filles spirituelles [2] ».

Vers la fin de septembre 1676, le P. de la Colombière quittait Paray : il était nommé prédicateur de la duchesse d'York, future reine d'Angleterre. Le 13 octobre, il arrivait à Londres, où l'appelait son emploi. Il y fit connaître et aimer le Sacré-Cœur. Et d'abord de la duchesse elle-même, que nous verrons intervenir auprès d'Innocent XII, pour l'établissement de la nouvelle dévotion. Ensuite, des âmes d'élite qui se mirent sous sa direction. Il en parla même dans quelques-uns de ses sermons de Carême [3]. Ce n'est pas tout. Il note lui-même, à la fin de sa retraite de Lon-

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 94; G. n. 153, p. 138. Je ne sais sur quoi on se fonde pour établir le jour. Languet donne cette date, p. 242; les éditrices de Paray racontent la chose, dans les mêmes termes à peu près que Languet et Croiset, p. 94 (§ inséré par elles, sans d'ailleurs en avertir, dans le récit des *Contemporaines*); mais ni Croiset, ni les *Contemporaines* ne donnent de date; Hamon, p. 191, et Charrier, p. 178, placent également la consécration le 21 juin, mais sans dire leurs sources; de même Mgr Gauthey, *l. c.*

2. *L. c.*, t. I, p. 95; G. n. 154, p. 138.

3. Voir Charrier, *Histoire du V. P. de la Colombière*, Paris 1894, l. VIII, c. vi, p. 938 sq.

dres, 29 janvier (8 février) 1677, qu'il l'a déjà inspirée à bien des gens en Angleterre et qu'il en a écrit en France et prié un de ses amis de la faire valoir à l'endroit où il est[1]. Banni d'Angleterre, et déjà malade, il passa par Paray, en allant à Lyon; il y revit Marguerite-Marie, la rassura, la fortifia; il rassura également la Mère Greyfié, qui avait succédé à la Mère de Saumaise[2].

Il continua cet apostolat, discrètement comme il faisait toute chose, mais de façon fort persuasive. Telle de ses lettres a pour suscription : « Ma chère sœur dans le cœur de Jésus-Christ[3]. » Parfois il termine par une formule comme celle-ci : « Croyez-moi, dans le cœur de Jésus, tout à vous[4]. » Il ne manquait pas une occasion de recommander la communion réparatrice pour le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement; il demandait aux supérieures de l'établir dans leurs communautés, et cela de façon stable, assurant que de grandes bénédictions sont attachées à cette pratique. Quand la discrétion le permet, il dit que cette pratique lui a été « conseillée par une personne d'une sainteté extraordinaire[5] ». Il exerçait le même apostolat près des jeunes religieux dont il avait, à Lyon, la direction spirituelle. C'est à

1. *Œuvres complètes*, Grenoble 1901, t. VI, p. 117.
2. *Histoire du V. P. de la Colombière*, l. X, c. I, p. 459 sq.
3. Ainsi la lettre CVII, *Œuvres complètes*, t. VI, p. 544.
4. Lettre CXLV, *loc. cit.*, p. 706.
5. Lettre V, à sa sœur, *loc. cit.* p. 261. Voir lettre XLV, à la Mère de Saumaise, *loc. cit.* p. 397; lettre LXXXI, à la Mère Fr. Lucr. de Thélis, *loc. cit.* p. 503.

lui que le P. de Galliffet fait remonter sa propre dévotion au Sacré-Cœur [1]. La page où il explique l'*offrande* au Sacré-Cœur [2] ne semble pas avoir été écrite uniquement pour son propre usage. En tout cas, il dut l'expliquer aux autres.

Cet apostolat était fort restreint. Car, depuis son retour en France, le Père ne fit que languir. Il était aussi tenu d'être discret; car on devine que cette dévotion nouvelle ne pouvait être du goût de tous. C'est surtout en mourant que le Père allait remplir sa mission. Dieu voulut qu'il vînt finir ses jours à Paray, et qu'avant de partir pour le ciel, il pût voir encore et encourager Marguerite-Marie. Il mourut le 15 février 1682.

Deux ans après, on publiait, à Lyon, ses sermons en 4 volumes, et, dans un volume à part, le journal de ses retraites spirituelles. On y lisait ceci : « Finissant cette retraite (*celle de Londres*, 1677), plein de confiance en la miséricorde de mon Dieu, je me suis fait une loi de procurer par toutes les voies possibles l'exécution de ce qui me fut prescrit de la part de mon adorable Maître, à l'égard de son précieux corps dans le Saint-Sacrement de l'autel. » Suivent de beaux élans sur la sainte Eucharistie. Le Père reprend : « J'ai reconnu que Dieu voulait que je le servisse, en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée à une personne à qui il se communique

1. *Préface apologétique au Mémoire de la Mère Marguerite*, dans *Dévotion au Cœur adorable*, p. 266.

2. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124. Voir ci-dessous, p. 490.

fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse. Je l'ai déjà inspirée à bien des gens en Angleterre, et j'en ai écrit en France et prié un de mes amis de la faire valoir à l'endroit où il est. Elle y sera fort utile, et le grand nombre d'âmes choisies qu'il y a en cette communauté me fait croire que la pratique dans cette sainte maison en sera fort agréable à Dieu. Que ne puis-je, ô mon Dieu, être partout et publier ce que vous attendez de vos serviteurs et amis!

« Dieu donc s'étant ouvert à la personne qu'on a lieu de croire être selon son cœur, par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi, et je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit, que j'ai volontiers décrit moi-même dans le journal de mes retraites, parce que le bon Dieu veut dans l'exécution de ce dessein se servir de mes faibles soins[1]. » Suivait le récit de la grande apparition, tel que le Père l'avait transcrit.

La *Retraite* fut beaucoup lue, car l'auteur était en grand renom de sainteté. Le passage sur Marguerite-Marie et le récit transcrit de sa main firent valoir ce que jusque-là il avait dit si discrètement en faveur de la nouvelle dévotion.

Au journal des retraites était jointe une *Offrande au Sacré-Cœur*, qui eut aussi sa part dans le développement de la dévotion. Cette *Offrande* se compose de deux parties. La première est une

1. *Retraite spirituelle*, Lyon, 1684, p. 244. Cf. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 115. Voir ci-dessus, 1re partie, c. II, § 4.

petite explication très simple et très claire de la dévotion au Sacré-Cœur. « Cette offrande, y est-il dit, se fait pour honorer ce divin cœur, le siège de toutes les vertus, la source de toutes les bénédictions et la retraite de toutes les âmes saintes. » Suit l'indication des « principales vertus qu'on prétend honorer en lui, comme il les a pratiquées quand il était en ce monde ». Mais le Sacré-Cœur ne rappelle pas seulement le passé. « Ce cœur est encore, autant qu'il le peut être, dans les mêmes sentiments, et surtout toujours brûlant d'amour pour les hommes, toujours ouvert pour répandre toutes sortes de grâces et de bénédictions, toujours touché de nos maux, toujours pressé du désir de nous faire part de ses trésors et de se donner lui-même à nous, toujours disposé à nous recevoir et à nous servir d'asile, de demeure, de paradis dès cette vie. » On croirait entendre un écho de la Bienheureuse. La fin est plus nette encore : « Pour tout cela, il ne trouve dans le cœur des hommes que dureté, qu'oubli, que mépris, qu'ingratitude : il aime et il n'est point aimé, et on ne connaît pas même son amour, parce qu'on ne daigne pas recevoir les dons par où il voudrait le témoigner, ni écouter les tendres et secrètes déclarations qu'il en voudrait faire à notre cœur[1]. »

Après ces explications, l'offrande jaillit comme spontanément : « Pour réparation de tant d'outrages et de si cruelles ingratitudes, ô très ado-

1. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124.

rable et très aimable cœur de mon aimable Jésus, et pour éviter, autant qu'il est en mon pouvoir, de tomber en un semblable malheur, je vous offre mon cœur, avec tous les mouvements dont il est capable; je me donne tout entier à vous, et dès cette heure je proteste très sincèrement, ce me semble, que je désire m'oublier moi-même et tout ce qui peut avoir du rapport avec moi, pour lever l'obstacle qui pourrait m'empêcher l'entrée de ce divin cœur, que vous avez la bonté de m'ouvrir, et où je souhaite entrer pour y vivre et mourir avec vos plus fidèles serviteurs, tout pénétré et embrasé de votre amour. J'offre à ce cœur tout le mérite, toute la satisfaction de toutes les messes, de toutes les prières, de toutes les actions de mortification, de toutes les pratiques religieuses, de toutes les actions de zèle, d'humilité, d'obéissance et de toutes les autres vertus que je pratiquerai jusqu'au dernier moment de ma vie. Non seulement tout cela sera pour honorer le cœur de Jésus et ses admirables dispositions; mais encore je le prie d'accepter la donation entière que je lui en fais, d'en disposer en la manière qui lui plaira et en faveur de qui il lui plaira. » Le Père explique ensuite, avec cette précision et ce sens pratique qu'il garde jusque dans ses élans les plus vifs et ses mouvements les plus généreux, comment il concilie cette offrande totale d'abord avec la cession qu'il a faite aux âmes du purgatoire de tout le mérite satisfactoire de ses œuvres, ensuite avec les exigences de la charité ou les obligations diverses

qu'il peut avoir de dire des messes et de prier à des intentions demandées. Pour les âmes du purgatoire, il désire que tout « leur soit distribué selon le bon plaisir du cœur de Jésus ». Pour les autres intentions, comme il se servira alors d'un bien qui ne lui appartient pas, il prétend, comme il est juste, que l'obéissance, la charité et les autres vertus qu'il pratiquera en ces occasions, soient toutes au cœur de Jésus, où il aura pris de quoi exercer ces vertus, « lesquelles par conséquent lui appartiendront sans réserve ». On voit si le don est complet. Que demande-t-il en retour? Il nous le dit dans l'admirable prière finale, qui nous fait voir jusqu'au fond de cette belle âme :

« Sacré cœur de Jésus, apprenez-moi le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie par où l'on peut entrer en vous. Puisque tout ce que je ferai à l'avenir sera à vous, faites en sorte que je ne fasse rien qui ne soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour, duquel vous m'avez inspiré le désir. Je sens en moi une grande volonté de vous plaire, et une grande impuissance d'en venir à bout, sans une grande lumière et un secours très particulier que je ne puis attendre que de vous. Faites en moi votre volonté, Seigneur! Je m'y oppose, je le sens bien, mais je voudrais bien, ce me semble, ne m'y pas opposer. C'est à vous à tout faire, divin cœur de Jésus-Christ! Vous seul aurez toute la gloire de ma sanctification, si je me fais saint : cela me paraît plus

clair que le jour; mais ce sera pour vous une grande gloire, et c'est pour cela seulement que je veux désirer la perfection. Ainsi-soit-il! Amen[1]! »

Comme il avait transcrit le récit pour son usage personnel, il avait écrit l'offrande avant tout pour lui-même. L'offrande, en montrant dans le P. de la Colombière l'âme toute dévouée au Sacré-Cœur, donnait en même temps une idée de la dévotion, et un modèle pour l'une de ses pratiques principales. C'était un acte de dévotion privée; elle servit à propager le culte dans le public. Le P. Croiset n'allait pas tarder à l'insérer dans son livre[2].

1. *Œuvres complètes*, t. VI, p. 124-127. Même texte, sauf variantes sans importance, dans Croiset, p. 179.

2. Les circonstances où fut écrite l'*Offrande* nous sont inconnues. L'éditeur de 1901 dit par deux fois que, suivant le P. Croiset, « cette formule de consécration au Sacré-Cœur de Jésus est, sauf quelques modifications, la consécration que le V. P de la Colombière fit à Paray le 21 juin 1675 ». *Œuvres complètes*, t. VI, p. 127; cf. *loc. cit.*, p. XIV. Il le dit également dans son *Histoire du V. P. Cl. de la Colombière*, p. 178. Le P. Hamon adopte la même opinion, p. 190, en s'en référant à « la tradition ». Le P. Croiset dit seulement ceci : « Le P. de la Colombière... ayant connu par sa propre expérience combien la dévotion au Sacré Cœur de Jésus était propre pour embraser bientôt un cœur d'un grand amour de Jésus-Christ, et pour arriver en peu de temps à une haute perfection, composa lui-même cette Offrande, qu'il renouvela plusieurs fois chaque mois avec beaucoup de dévotion. » 3e partie, c. IV, p. 179; cf. 1re partie, c. II, p. 10, où il est dit que le Père se consacra entièrement au Sacré-Cœur, sans mentionner aucune formule. A-t-on quelque autre texte? Il circule une autre consécration « pour les personnes religieuses, contenant la rénovation des vœux », attribuée au P. de la Colombière. Elle commence ainsi : « O mon adorable Rédempteur, je me donne et me consacre à votre sacré cœur », etc. Je la trouve sous son nom,

Quant au récit de l'apparition, outre son effet immédiat, qui, on le devine, fut très grand, sa publication dans la *Retraite spirituelle,* allait avoir un contre-coup imprévu sur l'apostolat même de notre Sainte. Ce ne fut pas sans « des confusions effroyables » pour elle-même, comme elle dit plus d'une fois et comme il est facile de s'en rendre compte. Dans le public, on pouvait ne pas savoir à qui le P. de la Colombière faisait allusion; mais dans l'entourage de la Bienheureuse, dans les monastères où elle était un peu connue, le mystère fut vite percé, Marguerite-Marie le sent, et elle en souffre plus qu'on ne pourrait dire; mais, d'autre part, qu'elle est heureuse du progrès de sa chère dévotion!

Il y a dans toute sa correspondance un mélange exquis de ces deux sentiments. Quand Mère de Soudeilles imprime à Moulins, 1687, le petit livret d'exercices en l'honneur du Sacré-Cœur, avec l'extrait de la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière où il était question d'elle et de la grande apparition, elle en ressent des « confusions effroyables ». Mais elle s'essaye à ne pas faire « attention ni réflexion sur cela » pour être à la joie « de voir cette dévotion se soutenir et s'insinuer d'elle-même [1] ».

dès 1725, dans une édition toute remaniée de *La dévotion au Sacré-Cœur,* du P. Croiset, p. 216. Je ne sais rien de son origine; mais elle est digne du P. de la Colombière.

1. Lettre LVIII (LIX), t. II, p. 115 (152); G. LXIV et LXV, 353-354. Le livret de Moulins existe encore. Les Visitandines de Nevers en ont un exemplaire. Il contient l'extrait du P. de la Colom

Il y eut, à Paray même, une scène que l'une des contemporaines, la Sœur Péronne-Rosalie de Farges, a racontée dans sa déposition au procès de 1715. On lisait au réfectoire la *Retraite spirituelle* du P. de la Colombière. On arriva à l'endroit « où il parle lui-même des choses qui lui avaient été prédites par une sainte âme de ce qui lui devait arriver en Angleterre, et au sujet de la dévotion au Sacré-Cœur ». Sœur de Farges remarqua « que la vénérable Sœur baissait les yeux, et était dans un profond anéantissement... En récréation, au sortir du réfectoire, elle dit à la Sœur Alacoque : « Ma chère Sœur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui, et le R. P. de la Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner ! » A quoi elle répondit qu'elle avait bien lieu d'en aimer son abjection [1]. »

En pareilles occasions, la sainte souffrait donc plus qu'on ne peut dire.

Mais elle en profitait pour faire valoir sa chère dévotion. Jusque-là, dit-elle, « je ne trouvais encore point de moyen de faire éclore la dévotion du sacré Cœur, qui était tout ce que je respirais [2] ». Sans doute, elle parlait du Sacré-Cœur à quelques intimes; et elle le faisait en termes enflammés [3].

bière, la petite consécration, l'amende honorable au cœur de Jésus, les litanies du cœur de Jésus et celles du cœur de Marie. Voir A. Hamon, *l. c.*, p. 410.

1. *Vie et Œuvres*, t. Ier, p. 202-231, G. 535.
2. *Mémoire*, t. II, p. 356-413; revu sur G. n. 94, p. 103.
3. Voir les lettres à la Mère de Soudeilles, septembre 1679 (G. dit 1679 ou 1680), lettre IV; 6 juin 1680, lettre VII; 1er juillet 1682, lettre XIII (2e édition et G., l. XIV), etc.

Mais elle ne pouvait trahir le mystère de ses communications avec Jésus. On le soupçonnait bien à Moulins et à Dijon, où la Mère de Saumaise avait parlé d'elle et de la chère dévotion; à Semur, où la Mère Greyfié se rendit en quittant Paray; à Charolles, où le P. de la Colombière avait passé et avait jeté une étincelle; à Condrieu, où il en écrivait à sa sœur, lui disant de la transmettre à ses amies, etc. Mais on ne pouvait qu'entrevoir et deviner. La publication révélait les origines divines de la dévotion et une intention positive de Notre-Seigneur. La Bienheureuse n'était désignée que pour un petit cercle d'initiés; et, sans trop se compromettre, elle était libre désormais de donner cours à son zèle. Un passage d'une de ses lettres montre très bien comment elle s'y prenait. Elle avait souvent parlé du Sacré-Cœur à la Mère de Soudeilles, supérieure à Moulins; elle l'avait poussée avec une singulière énergie à se consacrer tout entière à ce Sacré-Cœur. Mais sans presque s'expliquer sur la dévotion. Elle n'osait même pas tout écrire à son ancienne supérieure, la Mère de Saumaise; car, disait-elle, « le papier ne m'est pas fidèle, et m'a déjà trompée plusieurs fois [1] ». Maintenant, elle s'enhardit. Elle écrit à Moulins, le 4 juillet 1686 : « Je ne sais, ma chère Mère, si vous comprendrez que c'est de la dévotion au sacré Cœur de Notre [Seigneur] Jésus-Christ que je vous parle, laquelle fait un grand fruit et change-

1. Lettre xxv, p. 50 (xxvi, 87); G. xxvii, 277-278.

ment en tous ceux qui s'y consacrent et adonnent avec ferveur ; dont je souhaite ardemment que votre communauté soit de ce nombre... Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la Retraite du R. Père La Colombière, que l'on vénère comme un saint. Je ne sais si vous en avez connaissance, et si vous avez le livre dont je vous parle ; car je me ferais un grand plaisir de vous le faire avoir [1]. »

Ainsi l'action de la Visitandine et celle du P. de la Colombière s'unissaient intimement, comme Jésus avait uni intimement leurs âmes. Ainsi le P. de la Colombière continuait d'être l'apôtre du Sacré-Cœur.

Il l'était encore d'autre façon, par un apostolat mystérieux de prière et d'intercession dont parle fréquemment la Bienheureuse. Elle-même le priait et se recommandait à lui. Elle le voyait, faisant dans le ciel « par ses intercessions ce qui s'opère çà-bas en terre pour la gloire de ce sacré Cœur [2] ». Elle explique au P. Croiset, 15 septembre 1689, que Notre-Seigneur « avait choisi ce bienheureux ami de son Cœur pour l'accomplissement de ce grand dessein », et qu'il faut « s'adresser à son fidèle ami, le bon Père de la Colombière auquel il a donné un grand pouvoir, et remis, pour ainsi dire, ce qui concerne cette dévotion... J'en reçois de grands secours... Car... cette dévotion du sacré Cœur l'a rendu bien puissant dans le ciel [3]. » Enfin

1. Lettre XLV, p. 88, (XLVI, 125); revu sur G. LI, 324-325.
2. Lettre XCV, p. 192 (XCIV, p. 226); revu sur G. XCVII, 427.
3. *Lettres inédites*, lettre III, p. 125-126; revu sur G. CXXXII, 551.

nous avons vu déjà comment elle rattache la mission de la Compagnie de Jésus à celle du P. de la Colombière.

C'est à partir de 1685 et 1686 que la dévotion prit enfin son essor. Essor bien modeste d'abord et rebattu par de grands coups de vent. Le jour de sainte Marguerite, 20 juillet 1685, furent rendus au Sacré-Cœur dans la petite communauté de Paray les premiers hommages publics. C'est une date dans l'histoire de la dévotion, et la Bienheureuse en a fait le récit plusieurs fois. D'abord dans son *Mémoire*. « Sainte Marguerite s'étant trouvée un vendredi, je priai nos sœurs novices, dont j'avais le soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre en faveur de ma fête, elles les fissent au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qu'elles firent de bon cœur, en faisant un petit autel, sur lequel elles mirent une petite image de papier crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra[1]. » Elle rappelle le même fait au P. Croiset, sans autres détails précis sur le fait lui-même. Nous savons par les *Contemporaines* ce que fut cette journée de joie intime, la consécration et les prières au Sacré-Cœur, les pratiques pour les âmes du purgatoire, les effusions de notre sainte[2]. Ce fut pour elle « une joie des plus parfaites ».

1. *Mémoire*, t. II, p. 356 (415); G. n. 94, p. 103.
2. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 206 sq. (237 sq.); G. n. 237-240. p. 214-219.

Mais la journée finit dans l'orage. La dévotion était nouvelle, et saint François de Sales avait mis ses filles en garde contre les nouveautés en dévotion. Aussi « les plus vertueuses de la Communauté parurent d'abord les plus opposées ». « Le sacré Cœur les y fera bien rendre », dit doucement la sainte fille. Elles se rendirent. La Sœur des Escures, la première aujourd'hui parmi les opposantes, prit elle-même, un an après, une initiative qui gagna toute la communauté.

Le 20 juin 1686, octave du Saint-Sacrement, elle vint demander à sa sainte amie la petite image du Sacré-Cœur qu'elle avait au noviciat : c'était une image envoyée par la Mère Greyfié déjà gagnée à la dévotion. Marguerite-Marie la donna, ne sachant ce qu'il allait advenir, priant et faisant prier. « Le lendemain, jour destiné à honorer ce divin cœur, la sœur des Escures ne manqua pas de porter une chaise où elle mit un tapis fort propre, sur quoi elle posa cette petite miniature, qui était dans un cadre doré, qu'elle orna de fleurs. Elle la mit ainsi devant la grille, avec un billet de sa main pour inviter toutes les épouses du Seigneur à venir rendre leurs hommages à son cœur adorable[1]. »

Cette fois, la communauté entière fut enlevée ; et l'on ne discuta plus que du meilleur moyen de témoigner sa dévotion. On rêvait un beau tableau, et « il n'y eut pas jusqu'à nos sœurs du petit habit (*les pensionnaires*) qui ne voulurent y contribuer

1. *Vie et Œuvres* t. I, p. 241 (269) ; G. n. 265-266, p. 252-254.

de l'argent que messieurs leurs parents leur donnaient pour leurs menus plaisirs ».

La dévotion était lancée ; le mouvement ne devait pas s'arrêter. Quelques novices quittaient le noviciat vers la fin de 1686 : elles emportèrent à la communauté une petite image du Sacré-Cœur qui avait animé leur ferveur pendant le noviciat, et la mirent dans une niche où elles venaient lui faire leurs dévotions. Bientôt la niche ne suffit plus : on eut un petit oratoire, où tout le monde venait prier ce divin cœur. Le soin en fut confié à sœur des Escures, qui en fit, suivant l'expression de notre sainte, « un petit bijou ». Ce n'était pas assez : une chapelle, fut bâtie dans l'enclos, dont la dédicace solennelle amena toute la petite ville de Paray et les paroisses environnantes au pied du Sacré-Cœur. C'était le 7 septembre 1688.

« Messieurs les sociétaires de cette ville[1] et messieurs les curés des paroisses voisines se rendirent tous à l'église paroissiale et vinrent ensuite processionnellement dans notre enclos, suivis d'un grand nombre de personnes qu'on ne put empêcher d'entrer. Il était une heure de l'après-midi, et les cérémonies durèrent deux heures. Pendant ce temps et longtemps après, notre bienheureuse Sœur demeura dans la chapelle, tellement ravie et abîmée en Dieu, que de toutes les personnes qui désiraient ardemment lui parler, aucune n'osa se

1. Membres d'une société de prêtres, tous nés à Paray, et attachés à l'église paroissiale, tout en formant une sorte de communauté.

donner cette pieuse satisfaction. Durant ces trois heures, on l'observa soigneusement pour voir si elle ne changerait pas de position; mais on la remarqua toujours immobile comme une statue[1]. »

Semur s'était lancé avant Paray. On y prit la dévotion, écrivait la sainte, en entendant lire la *Retraite* du R. P. de la Colombière[2].

La Mère Greyfié, alors supérieure à Semur, si prudente, si réservée jusque-là, avait fait faire une image, et dédié un oratoire. C'est elle qui avait envoyé à la Bienheureuse, pour les étrennes de 1686, la miniature qui allait bientôt recevoir les hommages de la communauté, en y joignant une douzaine d'images pour les ferventes de la dévotion[3].

Moulins était gagné, avec la Mère de Soudeilles; gagnés aussi, semble-t-il, Charolles et Condrieu, grâce au P. de la Colombière. A Dijon, ce fut mieux encore. Pendant que la Mère de Saumaise et Marguerite-Marie s'occupaient de faire graver une image du Sacré-Cœur, qu'on pût répandre à volonté, Sœur Jeanne-Madeleine Joly travaillait à un office en l'honneur du Sacré-Cœur et soumettait son projet à sa sainte amie.

Au dehors, la dévotion se répandait. Plusieurs

1. *Vie et Œuvres*, t. I, p. 282 (310). Plusieurs de ces détails manquent dans le mémoire des *Contemporaines*, tel que le donne Mgr Gauthey ; mais ils sont historiques, ainsi que plusieurs autres, que nous omettons. Voir G. p. 254-256 ; 316-319; Hamon, 419-421.

2. Lettre XXXIX (XL); G. XLV.

3. Voir, dans *Vie et Œuvres*, t. I, p. 223 et 225 (252), les lettres de la Mère Greyfié à ce sujet; G. p. 427, 429, 431.

Pères Jésuites se mettaient en rapport avec l'ardente apôtre, et prêchaient la dévotion nouvelle; un Père Capucin faisait de même à Dijon. De 1686 à 1690, Marguerite-Marie multiplie ses lettres et ses démarches; elle enregistre les succès de la dévotion comme autant de victoires du Sacré-Cœur; elle répand l'image, la Retraite du P. de la Colombière, le livret imprimé à Moulins par les soins de la Mère de Soudeilles; elle s'intéresse au Petit-Office du P. Gette, aux essais de Sœur Joly et au livret de Dijon, aux démarches de Mère Desbarres à Rome pour obtenir fête et office. Paray a déjà sa chapelle au Sacré-Cœur, 1688. Les frères de la sainte secondent de leur mieux les efforts de leur sœur. Le maire fait bâtir aussi une chapelle au Sacré-Cœur, et y met un tableau, comme à Paray; le curé y fonde à perpétuité une messe pour tous les vendredis de l'année. Avec quelle joie elle voit et raconte ces succès!

Mais il y avait aussi les oppositions et les échecs. Avec une audace naïve, Dijon s'est adressé à Rome, pour obtenir la fête, avec Messe et Office composés en français par la Sœur Joly et mis en latin par l'aumônier, M. Charolais. Mais Rome a renvoyé la chose à l'Ordinaire, qui était l'évêque de Langres. Ce fut grande déception, et il faut que Marguerite-Marie soutienne et ranime ses amies désappointées. Elle porte toute la chère dévotion dans son cœur, elle en vit.

Pendant les années 1675-1688, on ne voit guère de développement interne. Notre Sainte fait

valoir son trésor, dans sa propre vie d'abord, et ensuite pour les autres; le trésor ne paraît pas s'accroître notablement. Deux choses seulement sont à noter, les pratiques et les promesses, et cela surtout à partir de 1685 et 1686. Avec ses novices, la sainte emploie mainte industrie comme exercice de sa chère dévotion : elle en emprunte de ci de là, ou elle adapte; elle en invente aussi, et parfois de fort belles[1]. A tous elle recommande la communion des premiers vendredis, la consécration, l'amende honorable, l'image, les petits billets, les offices, etc. Mais elle veut avant tout allumer dans les âmes l'amour du Sacré-Cœur, et les amener à ne vivre que de lui et pour lui. Que de belles pages il y aurait à recueillir dans ses lettres enflammées[2]!

C'est aussi à partir de 1685 que les promesses faites au nom du Sacré-Cœur pour les dévots deviennent plus précises, sinon plus magnifiques. Il y en a pour tous : pour les zélateurs de la dévotion et pour ses adeptes, pour ceux qui feront l'image, pour ceux qui la portent sur eux, pour les maisons où elle sera exposée et honorée, etc. Mère Melin, qui a entrepris de bâtir la chapelle du Sacré-Cœur dans l'enclos de Paray, aura pour récompense de mourir dans l'exercice actuel de l'amour; la communauté de Semur, qui la première a rendu

1. Voir, dans le t. II de *Vie et Œuvres*, ses avis et instructions, ses défis et écrits divers, le livret autographe de ses prières et exercices en l'honneur du Sacré-Cœur.

2. Voir ci-dessus 1re partie, c. III, passim.

hommage public au Sacré-Cœur, est devenue par là la bien-aimée de ce Cœur, etc. Ces promesses de Notre-Seigneur, la sainte les fait valoir pour gagner des prosélytes, pour stimuler le zèle de ceux qui sont gagnés[1].

III

État de la dévotion à la mort de Marguerite-Marie.

Derniers efforts de la sainte. Sa mort (17 octobre 1690). État de la dévotion. Perspectives d'avenir.

Les révélations de 1688 et de 1689 (message au roi, mission confiée à la Visitation et à la Compagnie de Jésus) ouvrirent un chant plus vaste aux ambitions de Marguerite-Marie et la poussèrent à étendre le cercle de ses relations. Elle se dépensait avec une activité incroyable pour sa chère dévotion. Elle n'était plus en rapports seulement avec ses sœurs en religion. De tout côté, on lui écrivait, on venait la voir, et, malgré ses répugnances, elle allait au parloir, elle multipliait ses lettres. Quelle joie en retour, quand elle ap-

1. Voir, pour le détail, 1re partie, c. IV. Cf. Lettre XXXII (XXXIII), p. 64 (101), G. XXXVI; lettre XXXIII (XXXIV). p. 68 (105), G. XXXVII, etc. Sur l'histoire de la dévotion du vivant de Marguerite-Marie, sur l'apostolat de notre sainte et celui du P. de la Colombière, voir les lettres de Marguerite-Marie, notamment les dix au P. Croiset; la vie du P. de la Colombière, par le P. Charrier; celle de la B. Marguerite-Marie, par le P. Hamon; les ouvrages cités du P. Alet et du P. Letierce; la vie de la Mère de Saumaise, par le P. de Curley, et celle du P. Croiset, par le P. Regnault; *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. V, 2e et 3e partie, etc.

prenait quelque nouveau progrès de la dévotion ! A Dijon, l'autorité diocésaine, à laquelle Rome avait renvoyé, accorde aux Visitandines la fête désirée, et le premier vendredi de février 1689, octave de saint François de Sales, on y chante solennellement l'office et la messe de la sœur Joly. Quelques Jésuites, amis pour la plupart ou enfants spirituels du P. de la Colombière, se prenaient d'enthousiasme pour la nouvelle dévotion, l'inspiraient à leurs élèves, en parlaient à toute occasion ; à Lyon, à Marseille surtout, c'était presque de l'engouement. Les dernières lettres de la sainte sont pleines de détails fort intéressants à ce sujet. On la voit elle-même tout occupée de livres à écrire et à répandre. Le livret de Moulins ne suffit plus, ni celui de la Sœur Joly. Celui-ci est repris par le P. Croiset, qui le publie à Lyon en l'augmentant. Les éditions étaient enlevées, comme les images. Sous l'influence de Marguerite-Marie, le P. Froment, qui était à Paray, entreprit un livre sur le Sacré-Cœur; le P. Croiset se mit aussi à l'œuvre : émulation inconsciente qui ne laissa pas de la jeter elle-même en quelque embarras.

C'est au P. Croiset et à son livre qu'elle s'intéresse le plus. Nous avons, en bonne partie au moins, sa correspondance avec lui sur ce sujet. Elle suggérait des idées, elle donnait, quoi qu'il lui en coûtât, les détails nécessaires sur les origines de la dévotion ; elle lisait le manuscrit à mesure qu'il s'avançait. Elle avait trouvé dans le

P. Croiset comme un second Père de la Colombière, non plus tant pour la direction de son âme que pour l'apostolat du Sacré-Cœur.

Elle seule, disait-elle, mettait obstacle à la dévotion ; mieux valait qu'elle mourût. C'était vrai, quoique en un sens différent du sien. Elle vivante, on ne pouvait tout dire. Le 17 octobre, sans qu'on se fût décidé à la croire sérieusement malade, elle alla, dans un acte d'amour, « s'abîmer dans le sacré Cœur ». Le livre du P. Croiset (2e édition) était presque fini[1]. Il ajouta à la hâte un *Abrégé de la Vie d'une religieuse de la Visitation de laquelle Dieu s'est servi pour l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ, décédée en odeur de sainteté le* 17 *octobre de l'année* 1690 ; il y inséra, avec des documents fournis par la Visitation, de larges extraits des lettres qu'il avait reçues d'elle, et l'ouvrage parut à Lyon dès 1691.

On devine ce que la dévotion dut y gagner. Avant d'en suivre l'histoire, voyons rapidement où elle en était quand mourut la sainte.

Elle était constituée dans son intime. Très précise à la fois et très large, elle englobait tous les éléments existants, et les orientait vers un but très net, l'amour réciproque et réparateur. Elle avait ses pratiques principales : toutes celles du passé

1. Le P. Croiset donne son livre de 1691 comme une seconde édition, parce qu'il le regarde comme substantiellement identique à celui de 1689, où il développait et augmentait le livret de sœur Joly.

s'y incorporaient sans peine, les nouvelles étaient simples et peu nombreuses. De petits livres existaient qui faisaient la fusion, et groupaient, à côté des exercices anciens, des prières nouvelles. Mais c'était plus qu'un ensemble de pratiques, plus qu'un recueil d'exercices anciens ou nouveaux : c'était un esprit, toute une spiritualité d'amour, tendre et solide à la fois, pour Jésus tout aimant et tout aimable.

Elle était acceptée dans plusieurs monastères de la Visitation, et elle rayonnait au dehors dans plusieurs villes de France. Un peu mêlée parfois à la dévotion du P. Eudes, qu'elle était en train d'absorber, elle avait quelques confréries, et si Rome, sollicitée dès 1687, n'avait accordé ni messe, ni office, ni fête, elle avait renvoyé aux Ordinaires, et les Ordinaires, à Langres et à Dijon, lui avaient fait bon accueil.

Quelques chapelles existaient, chez les Visitandines ou ailleurs; les images et tableaux étaient répandus, les petits livres étaient en vogue. Des prédicateurs en parlaient pour la recommander. Le feu sacré était allumé dans quelques âmes ardentes; dans deux instituts religieux, une élite regardait comme un devoir d'état de la propager. Des livres se préparaient, qui allaient l'expliquer clairement et dire ses origines célestes. La grâce de Dieu enfin était avec ses apôtres, et la transformation visible qu'elle opérait, en y entrant, dans les âmes ou dans les communautés, portait un vivant témoignage à la parole et au livre. En

mourant, Marguerite-Marie laissait la dévotion vivante, viable, pleine d'avenir.

Mais il y avait des obstacles formidables. Ni la Visitation comme corps, ni la Compagnie de Jésus n'étaient conquises à la nouvelle dévotion. Les contradictions qu'eurent à subir Marguerite-Marie et le P. de la Colombière ne devaient pas céder de si tôt. Au dehors, les Jansénistes, qui avaient déjà tant crié contre le P. Eudes, n'étaient pas près de désarmer devant Marguerite Alacoque et les Jésuites. Rome enfin attendait, suivant son habitude, et observait : elle n'était pas hostile, mais elle n'était pas gagnée.

CHAPITRE VII

L'ESSOR DE LA NOUVELLE DÉVOTION[1]

I

De 1690 à 1725[2].

Premiers développements, premières demandes à Rome. Recours public au Sacré-Cœur; la peste de Marseille, 1720.

La mort de Marguerite-Marie, grâce, pour une bonne part, au livre du P. Croiset, ne fit que

1. Pour l'histoire de la dévotion jusqu'à nos jours, Nilles donne les documents officiels et beaucoup d'autres renseignements. Voir encore : Alet, Letierce, Franciosi, Hattler, déjà cités. Dans l'édition de Languet par Mgr Gauthey, les livres supplémentaires, x-xii, contiennent, avec l'histoire posthume de Marguerite-Marie, beaucoup de renseignements sur l'histoire de la dévotion jusqu'à 1889. Bon résumé dans Nix, ouvrage cité, c. i, p. 10-36. Nulle part il n'y a tant de renseignements accumulés que dans *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. V, 4e partie, p. 461-557; mais ce ne sont que des indications sous forme d'annales. Autres indications, p. 196-197.

Pour avoir l'idée de la façon dont on combattit la dévotion, dont on la défigura, et dont on en travestit l'histoire, on peut voir Nilles, *op. cit.*, Parergon, *De finali triumpho SS. Cordis Jesu*, t. I, p. 201 sq. On en a l'impression directe en lisant l'abbé Grégoire, *Histoire des sectes religieuses*, l. III, c. xx, nouv. édit., Paris, 1828, t. II, p. 244-292; Tabaraud, *Des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*, par un vétéran du Sacerdoce, Paris, 1824; les articles *Sacré-Cœur*, dans le *Grand dictionnaire* de Larousse, et *Herz-Jesu-Kultus*, dans la *Realencylopädie für protestantische Theologie*, t. VII, p. 777 sq.

2. Pour cette période, voir en particulier, l'article de M. A.

donner un nouvel élan à la dévotion. Le livre eut une diffusion prodigieuse : il s'en fit des éditions et des adaptations en plusieurs villes de France; il fut traduit en plusieurs langues. Partout il allumait le feu sacré en faisant connaître, avec la valeur et l'utilité de la dévotion, ses origines célestes.

L'apostolat vivant faisait plus encore. Partout où il y avait un monastère de la Visitation ou un collège de Jésuites, il se trouvait quelque âme ardente pour la propager. Ce n'était pas toujours sans difficulté. Car si la dévotion provoquait l'enthousiasme, elle trouvait aussi des résistances.

On voit par le P. de Galliffet, et cela aurait pu se deviner, que, comme d'ordinaire, il faut distinguer deux ou trois moments dans le progrès de la dévotion. Dès qu'elle paraît, quelques âmes s'en éprennent : attrait de grâce, affinité naturelle, engouement de nouveauté. C'est comme une traînée de poudre qui prend feu. Mais voici l'opposition : elle naît du succès même; l'entraînement des uns provoque la résistance des autres. C'est le moment des divisions, des disputes, des critiques. Pour rétablir la paix, l'autorité intervient. Conservatrice par devoir, comme par instinct, elle réprime les élans trop vifs, les initia-

Hamon, *Études*, 20 juin 1910, t. CXXIX, p. 776-797, sur *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus après la B. Marguerite-Marie* (1690-1697); cf. l'article *Office du Sacré-Cœur* dans *Analecta juris pontificii*, Rome, 1860, 30ᵉ livraison, t. III, p. 236 : on y trouve les actes de 1697, avec un aperçu, d'ailleurs peu exact, des origines de la dévotion.

tives trop brusques. Puis elle impose silence aux partis. Les âmes dociles font silence. Mais quand le mouvement vient de Dieu, cette docilité même en assure le triomphe. Tandis que les indociles et les engoués murmurent peut-être et lâchent presque aussitôt la cause qu'ils ont compromise par leurs excès et leur indiscrétion, les autres, plus sérieux et plus surnaturels, la dégagent de tout ce qui avait pu s'y mêler d'humain et de naturel : ils prient, ils attendent, ils agissent discrètement sous le regard et avec l'approbation de l'autorité. Le mouvement reprend peu à peu, plus profond, sans bruit, sans heurt. Les meilleurs parmi les opposants réfléchissent, examinent; sous l'action de la grâce, les préjugés tombent, la vérité se montre : les voilà gagnés; ils seront peut-être d'ardents zélateurs.

Nous avons vu que telle fut l'histoire de la dévotion à Paray. Telle elle fut dans bien des monastères de la Visitation; telle dans les collèges et communautés de la Compagnie de Jésus[1]; telle à peu près partout où s'implantait la nouvelle dévotion. Cette première opposition n'était pas, de sa nature, une opposition janséniste. Mais il s'y mêla çà et là des influences jansénistes, qui servirent à la rendre plus opiniâtre et plus amère. Ce n'est pas des tout premiers temps que parle le P. de Galliffet; mais on peut dire avec lui que « la persécution fut vive. On en vint, continue-t-il, à

1. On peut en voir le détail dans les deux volumes du P. Letierce, *Étude sur le Sacré-Cœur*.

regarder ceux qui voulaient pratiquer ou établir cette fête, comme une espèce de secte capable de troubler l'Église. Tout, jusqu'au nom de la dévotion, devint odieux. On ne pouvait nommer le Cœur de Jésus sans offenser certains esprits[1]. » Les chrétiens instruits et pieux arrivaient vite à des appréciations plus équitables : « La vérité, dit encore le P. de Galliffet, prenait peu à peu le dessus; les préjugés se dissipaient; les esprits revenaient, de sorte qu'en peu d'années on vit des personnes de toutes conditions et de tous caractères embrasser la nouvelle dévotion et y trouver leur consolation. » Il ajoute qu'elle « s'introduisit surtout dans les monastères ». Et cela se comprend sans peine. Elle a toujours été la dévotion d'une élite.

Mais il lui fallait conquérir les âmes une à une. Tant s'en faut que même la Visitation en corps et la Compagnie de Jésus aient donné tête baissée dans la dévotion nouvelle. Il y eut même des coups d'autorité, destinés à faire réfléchir les téméraires et les novateurs.

D'Annecy, de la « sainte Source », partait, le 14 novembre 1693, une circulaire expliquant pourquoi l'on y refusait d'entrer « dans ces pratiques si singulières qu'on a introduites depuis peu pour honorer le sacré Cœur de Jésus ». Ce n'était pas le rejet de la dévotion, on le disait expressément : « Nous ne voulons point pour cela

1. *La dévotion au Cœur adorable*, livre I, c. II, p. 16-18.

avoir moins de religion envers le sacré Cœur; nous le regardons toujours comme le centre de tous nos désirs et le comble de tous nos vœux[1]. » Ce que l'on repousse, ce sont les pratiques nouvelles, contre lesquelles les saints fondateurs avaient tant mis en garde. Mais le mot reste dur. Annecy d'ailleurs va bientôt recevoir la Mère Greyfié, la choisir pour supérieure, apprendre d'elle à mieux apprécier la nouvelle dévotion.

Choses analogues dans la Compagnie de Jésus. Les profanes s'imaginent parfois qu'une dévotion qui se réclame des visions et des révélations d'une religieuse, est sûre de trouver créance en ce monde de prédicateurs, de confesseurs, de théologiens. C'est bien mal les connaître. Le P. Croiset et ses amis, tout sages qu'ils étaient, parurent à quelques-uns excessifs et trop crédules. La chose alla jusqu'au P. Thyrse Gonzalez, alors Général de la Compagnie. Celui-là, certes, n'était pas enclin aux nouveautés. Il ne condamna pas cependant la dévotion ; mais il craignait que le P. Croiset ne fût « tourné aux opinions singulières ». On lui expliqua que non; il répondit en se défendant de blâmer la dévotion, mais sans vouloir l'encourager, et en retranchant les pratiques contraires aux usages[2]. Cela se passait en 1695. La Compagnie en corps ne devait faire acte de dévotion au Sacré-

1. Cité par Letierce, *Étude*, t. I, p. 345. Voir aussi les explications données par les Annalistes d'Annecy, *loc. cit.*, p. 345 et suiv. Cf. Hamon, l. c. 785.

2. V. Letierce, t. II, p. 90 et suiv. Hamon, *l. c.*, 790.

Cœur qu'au temps de Laurent Ricci, quand, les malheurs fondant sur elle de toutes parts, elle n'avait plus d'espoir que dans ce Sacré-Cœur.

Cependant les confréries se multipliaient, les pratiques essentielles étaient adoptées; des chapelles se bâtissaient, des autels étaient dédiés; les prédicateurs parlaient. En quelques années, la dévotion fut connue par toute la France, connue en Canada et jusque dans l'Extrême-Orient. De saints prêtres s'en faisaient les propagateurs zélés. Nous avons parlé de M. Boudon. Un peu plus tard, 1711, Simon Gourdan, le pieux et savant chanoine de Saint-Victor, allait en faire l'éloge dans une consultation célèbre, où il la montrait comme « la plus ancienne, la plus autorisée, la plus parfaite, la plus utile, la plus agréable à notre Sauveur et même la plus nécessaire de toutes les dévotions[1] ».

Des congrégations religieuses lui ouvraient leurs portes toutes grandes. Les Bénédictines du Saint-Sacrement y étaient préparées par le P. Eudes, comme aussi certains couvents de Bénédictines ou d'Ursulines; les Chartreuses l'étaient par les mystiques de leur ordre.

1. Voir E. Levesque, *R. P. A.*, 15 juin 1917, p. 374. En fait l'éloge ne porte guère, la notion du cœur telle que la donne Simon Gourdan restant très vague : il voit le cœur métaphorique, plus que le cœur symbolique; le mouvement eudiste et celui de Paray y sont confondus dans une description vague, où certains traits ne conviennent qu'à l'un ou à l'autre, d'autres s'appliquent aux deux. Mais ce fut un puissant appui moral. La pièce fut très répandue. C'était, à l'origine, une lettre adressée au cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui avait consulté le vénérable chanoine de Saint-Victor.

Ce sont peut-être les Chartreux qui les premiers ont adopté quasi officiellement la nouvelle dévotion. Vers 1692, des Moniales de cet ordre demandaient à leur Supérieur général, dom Innocent Le Masson, si elles pouvaient adopter les pratiques proposées dans un petit livre de la dévotion au Sacré-Cœur : le rendez-vous quotidien dans ce divin Cœur, des prières spéciales, une consécration, une amende honorable, une sorte de fête réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Et elles lui envoyaient le livre. C'était, semble-t-il, le livret de Dijon, celui de Sœur Joly. Dom Le Masson répondit : « Je ne consens pas seulement... Je vous y exhorte. » Et il voulut écrire lui-même un *Exercice de dévotion au Sacré-Cœur pour les religieuses Chartreuses,* qui parut en 1694[1].

Dans cette première diffusion de la dévotion, on aimerait à distinguer les influences de Marguerite-Marie et celles du P. Eudes, à voir du moins comment elles s'unissent et se fondent. Nous ne pouvons que recueillir ici quelques indications[2] En 1693, une lettre du P. Croiset nous montre des Bénédictines, les Dames de Saint-Pierre à Lyon, retrouver, pour ainsi dire, dans la dévotion qu'on leur propose, celle que leur Ordre a eue autrefois. Mais elles en avaient perdu souvenir. Ces Dames

1. Voir dom Boutrais, *Mois du Sacré-Cœur de Jésus,* 4e édition, Montreuil, 1886, préface, p. 12 et suivantes. Dom Boutrais, ne dit pas ses sources ; je suppose qu'il traduit la pensée de dom Le Masson, plutôt qu'il ne donne le texte même.

2. Voir, p. 477 sqq et p. 515, ce qui regarde Boudon et Simon Gourdan.

« ayant goûté extraordinairement cette dévotion, apprirent qu'elle avait été autrefois fort ordinaire dans l'Ordre... et qu'il y avait eu, il y a beaucoup d'années, une fête dans l'Ordre et un Office en l'honneur du Sacré-Cœur ». On croirait qu'il s'agit des siècles passés. Il n'en est rien, semble-t-il. « Dieu a permis, ajoute le P. Croiset, qu'elles aient trouvé à Paris cet Office à neuf leçons, avec une Messe très bien composée à l'honneur de ce Sacré-Cœur, le tout approuvé à Rome, avec permission à tout l'Ordre de Saint-Benoît de faire tous les ans cette fête[1]. » L'Office dont il est ici question est probablement celui du P. Eudes. En tout cas, il faut reconnaître que si, dans ce monde de Lyon, le P. Eudes était bien inconnu, le raccord se faisait tout naturellement de la nouvelle dévotion avec l'ancienne. Cet emprunt de l'Office et de la Messe du P. Eudes pour la dévotion de Paray, ne serait pas unique : l'occasion s'est déjà présentée à nous d'en signaler des traces jusque chez les Visitandines, chez celles de Strasbourg, par exemple, de Nancy, de Metz[2]. Nous le constatons également à Rouen. Les Visitandines y avaient accueilli la dévotion dès 1690. Là paraissait, en 1694, un opuscule de *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus-Christ*[3]. La dévotion de Paray

1. Lettre au P. de Villette, citée par Letierce, t. II, p. 89.
2. Voir les exemples donnés par le R. P. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs*, t. I, p. 238 et suiv. Chacun de ces exemples devrait être étudié de près.
3. Réédité à Montreuil-sur-Mer, en 1899, mais avec des adaptations qui en font presque un autre livre. L'éditeur l'at-

y est nettement exposée et même distinguée, en quelque sorte, de celle du P. Eudes[1]. Mais la Messe qu'on y insère est celle du P. Eudes.

A Rouen encore, nous retrouvons les deux influences en contact, le 6 juin 1698. Pour la fête solennelle de la Confrérie adoratrice, qui est bien la fête de Paray, 6 juin, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, celle que Rome vient de concéder aux Visitandines, ce sont les Eudistes, « Messieurs du Grand Séminaire », qui chantent la Messe du Sacré-Cœur; c'est un Eudiste qui fait le grand sermon du soir. Il leur appartenait, dit la circulaire où sont racontées ces choses, « de faire l'ouverture de cette dévotion, établie depuis longtemps dans leur Congrégation[2] ».

tribue à la Mère Jeanne-Marie de Bauquemare de Bourdeny, Supérieure du premier monastère de la Visitation. M. Hamon le dit d'un auteur inconnu (*Études*, l. c. 782). Ce qui importe ici, c'est que la Messe du P. Eudes y serve pour la dévotion de Paray. Voir réédition, p. 44, note.

1. « Ce mot, cœur de Jésus, peut s'entendre ou de la partie du corps adorable qui porte ce nom, ou des sentiments intérieurs de Jésus-Christ en général, ou enfin en particulier de son amour pour nous. C'est dans le second de ces trois sens que l'ont pris les auteurs de deux excellents offices (*M. Olier et le P. Eudes*)... Le troisième sens est ordinaire... et c'est... en ce sens qu'on le doit prendre dans la dévotion dont nous parlons. » Mais ce qui suit rapproche le second et le troisième sens : « Cette dévotion n'a donc pas seulement le cœur matériel de Jésus-Christ pour objet, mais aussi tous ses mouvements adorables, et particulièrement l'amour infini qu'il a pour nous. » Réédition, p. 18-19.

2. Voir Letierce, t. I, p. 369. — Le P. Letierce se demande, p. 387, si les litanies du Sacré-Cœur envoyées de Nantes à Moulins et publiées en 1687 dans le livret de la Mère de Soudeilles, ne seraient pas celles du P. Eudes. En comparant celles du livret, telles que les donne le P. Yenveux, *Le règne du Sacré-*

Sont-ce là des faits isolés, ou bien se présenta-t-il souvent des cas analogues? Pour répondre, il faudrait des documents précis, qu'on n'a pas recueillis encore. Mais une chose est sûre. L'impulsion conquérante, le mouvement qui envahit l'Europe, l'Orient, l'Amérique, est parti de Paray.

Bientôt le livre du P. Croiset ne suffit plus. On en voit paraître de tous côtés. Souvent ce ne sont que des manuels à l'usage des confréries qui s'établissent partout, des recueils de prières et de pratiques, avec quelques explications sur la nature et les origines de la dévotion, avec quelques approbations épiscopales. Quelquefois les confréries ne sont que l'occasion; le livre est un vrai traité, théologique à la fois et pieux. Tel celui du P. Froment, commencé avant même la publication du P. Croiset et sous l'influence de Marguerite-Marie; mais il ne parut qu'en 1699. Tel celui du P. Bouzonié, qui parut à Poitiers en 1697.

Vers le même temps, les Réviseurs généraux de la Compagnie de Jésus à Rome en examinaient un, qui semble avoir visé plus haut encore, visé à obtenir la fête avec Messe et Office propres pour l'Église universelle. Ils louèrent l'ouvrage, « écrit avec science et talent, on ne peut plus apte à promouvoir la dévotion et le culte du sacré Cœur ». Ils furent d'avis néanmoins qu'on ne l'imprimât

Cœur, t. II, p. 260, et celles du P. Eudes, telles que les donnent le P. Nilles, t. II, p. 307, et le P. Le Doré, t. I, p. 414 (légères différences avec le P. Nilles), on constate que non.

point. Et le P. Thyrse Gonzalez, alors général de la Compagnie, décida dans leur sens, pour les raisons que nous dirons bientôt. Quel était cet ouvrage et de qui était-il? On l'ignorait jusqu'à présent. On avait cru qu'il s'agissait peut-être d'extraits du P. Croiset, ou d'une réédition [1]. Une donnée nouvelle favorise une autre conjecture. Le P. Pierre Charrier dit avoir trouvé à Rome un manuscrit du P. de Galliffet *De cultu sacrosancti Cordis Jesu,* daté de 1696 [2]. Si ces indications sont exactes, on ne peut guère douter que ce ne soit là l'ouvrage soumis par le Provincial de Lyon aux Réviseurs de Rome. Ainsi le P. de Galliffet aurait dû attendre pendant 30 ans l'heure de la Providence. Car son ouvrage latin ne parut qu'en 1726.

La dévotion elle-même allait avoir à subir de tout autres délais devant la Cour de Rome. Les bonnes âmes avaient cru que les choses iraient toutes seules. N'avait-on pas le désir de Jésus et sa promesse qu'il régnerait malgré les résistances et les oppositions? Déboutées à Rome une première fois en 1687, les Visitandines s'adressaient aux Ordinaires, suivant le conseil de Rome elle-même, et souvent les Ordinaires leur accordaient pour

1. Voir Letierce, t. II, p. 94.

2. *Histoire du vénérable Père Claude de la Colombière,* p. 482, note. Cf. p. 539. D'autre part, l'assertion du R. P. Charrier se heurte à de grosses objections. La principale naît de ce que dit le P. de Galliffet lui-même : « L'année 1723, je fus appelé à Rome... pour l'emploi d'Assistant... J'y composai un livre du Sacré Cœur de Jésus-Christ. » *Préface apologétique,* dans *L'excellence de la dévotion au S. C.,* p. 268. Cela ne laisse guère deviner un essai antérieur.

leurs Confréries la fête du Sacré-Cœur, avec Messe et Office propres. Langres avait commencé, et nous avons vu la fête se célébrer à Dijon ; Besançon eut aussi la sienne à partir de 1694, également avec Messe et Offices propres.

D'autres évêques faisaient de même, chacun comme il lui plaisait. Rien d'uniforme, rien d'assuré : tout dépendait du bon plaisir de l'Ordinaire. Et puis, il manquait le prestige de l'autorité papale.

A partir de 1693, les Confréries furent approuvées de Rome et enrichies d'Indulgences. Le P. Croiset se figurait qu'avec cela on avait tout. « On attend les Indulgences, écrivait-il en 1693. Dès que Rome aura parlé, je m'attends à voir solenniser cette fête partout[1]. » Lui aussi allait être déçu.

En 1697, on crut le moment venu de tenter un grand effort auprès d'Innocent XII, pour avoir la fête tant désirée, avec Messe et Office propres. Les Visitandines avaient intéressé à leur cause la reine détrônée d'Angleterre, Marie d'Este, femme de Jacques II. C'était facile ; car elle n'avait pu oublier son prédicateur de 1676, le Père de la Colombière. De son exil royal à Saint-Germain-en-Laye, elle écrivit au pape, lui demandant d'accorder aux monastères de la Visitation la fête

1. Lettre citée par le P. Letierce, t. II, p. 99. En fait, on la solennisa en bien des endroits. Voir dans Letierce, t. Ier, p. 614-617, le récit naïf et enthousiaste de celle d'Aix, 28 mai 1693, jour de l'octave du Saint-Sacrement, chez les Visitandines.

du Sacré-Cœur, avec Messe propre, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. Le pape, suivant l'usage, renvoya la cause à la Sacré Congrégation des Rites. Le cardinal de Forbin-Janson, évêque de Beauvais, alors ambassadeur de Louis XIV à Rome, s'en fit le ponent. Il prit pour postulateur, ou avocat de la cause, Frigidiano Castagnori; celui-ci présenta un long mémoire à la Sacrée Congrégation pour exposer la question et obtenir la fête demandée.

Le promoteur de la foi, Prosper Bottini, archevêque de Myre, fit les objections, suivant l'usage. La principale était la nouveauté; puis aussi les conséquences qu'on en tirerait pour établir d'autres fêtes, notamment celle du cœur de Marie. Le postulateur répliqua, résolvant les objections et rappelant les mérites de la reine d'Angleterre. La Sacrée Congrégation rendit son décret le 30 mars 1697. Elle accordait aux monastères de la Visitation la messe des Cinq Plaies pour la fête du Sacré-Cœur [1]. On peut voir dans les récits du temps avec quel entrain et quelle solennité fut célébrée la fête [2].

Ce n'était pourtant qu'une demi-satisfaction. Et l'impression à Rome ne fut pas celle d'une victoire, qui encourage à marcher en avant. C'est deux mois après le Décret donné dans la cause des

1. Voir Nilles, t. Ier, p. 12 et suiv.; *Analecta juris pontificii, loc. cit.*

2. Voir, par exemple, dans Letierce, t. II, p. 368-369, le programme des cérémonies publiques au premier monastère de Rouen, le 6 juin 1698, et la circulaire qui en rend compte.

Visitandines que les Reviseurs Jésuites se prononcèrent comme nous avons vu. Ils ajoutaient : « Nous souhaitons que les Nôtres ne s'emploient plus à patronner la cause du Sacré-Cœur en cour de Rome, et surtout que votre Paternité n'intervienne pas pour obtenir que la fête avec la Messe et l'Office propres du Sacré-Cœur soient accordés à toute l'Église ; particulièrement en un temps où les dévotions nouvelles pullulent de toute part et sont écartées impitoyablement par la sainte Église. »

Vers le même temps, en effet, les Ursulines de Vienne, qui s'étaient adressées de leur côté à la Congrégation des Rites en vue d'obtenir la fête pour elles-mêmes, recevaient de la Congrégation un refus formel : *Non expedire* [1].

La dévotion allait recevoir un coup plus sensible. En 1704, le livre du P. Croiset fut mis à l'*Index*. Pourquoi? Le P. de Galliffet l'expliquait ainsi à Mgr Languet, vingt ans plus tard : « La nouveauté de la chose, quelques manquements de formalités requises ici, et peut-être un peu de malignité de la part des hommes et beaucoup certainement de la part de l'enfer [2]. » Le livre ne laissa pas de se propager ; il fut traduit en italien, en y corrigeant les défauts de formalités; même en France, il recevait de grands éloges de Mgr Languet, qui le recommandait, sans faire la moindre

1. Décret du 5 octobre 1697, dans Nilles, t. Ier, p. 24.
2. Cité par Letierce, t. II, p. 96.

allusion à *l'Index*[1]. Le P. de Galliffet, dans sa lettre à Mgr Languet, exprimait l'espoir qu'après l'approbation de la dévotion, on ferait « rendre audit livre la justice qui lui est due ». Cet espoir s'est réalisé, mais longtemps après, en 1887.

Malgré tous les obstacles, la dévotion continua de se répandre dans le public. Les confréries se multipliaient, avec approbation et indulgences de Rome. Indulgences aussi pour tous ceux qui visiteraient les églises des Visitandines, le jour de la fête. Les Ursulines de Vienne imitaient les Visitandines de France; la Pologne s'ouvrait toute grande au Sacré-Cœur; le Canada également.

En 1707, les Visitandines renouvelèrent leurs instances auprès de Clément XI, pour avoir la Messe propre. Le pape leur répondit, le 4 juin 1707, en louant leur zèle, leur piété, leur prudence dans la conduite de cette affaire; qu'elles attendissent donc en paix le jugement de l'Église; par cette soumission sincère elles arriveraient en droite ligne au cœur même du Seigneur[2].

La peste de Marseille, en 1720, fut peut-être la première occasion d'une consécration solennelle, d'un culte public en dehors des communautés religieuses. On sait comment Marseille avait été chaud pour le Sacré-Cœur dès les temps de Marguerite-Marie. Depuis quelques années, une autre Visitandine, Anne-Madeleine Rémuzat, y soufflait la même dévotion. Elle avait annoncé le fléau de

1. *Vie*, édition Gauthey, p. 432.
2. Cité par Nilles, t. Ier, p. 13.

1720. Quand il éclata, Notre-Seigneur lui indiqua le remède dans la dévotion à son Sacré-Cœur. Amende honorable et consécration furent faites par Mgr de Belsunce, au milieu des larmes et des sanglots de tout un peuple ; un décret établit la fête pour l'année suivante. La peste cessa. En 1722, elle reparut. Cette fois, les magistrats eux-mêmes firent un vœu solennel de fêter désormais le Sacré-Cœur par messe, communion, hommages et procession solennelle. D'autres villes, frappées ou menacées, recoururent de même au Sacré-Cœur : Aix, Arles, Avignon, Toulon. Ce fut une supplication générale. Ainsi la dévotion devenait populaire[1].

II

La fête du Sacré-Cœur.

Nouvel effort à Rome sous Benoît XIII, 1726-1729. Succès sous Clément XIII, 1765. Extension sous Pie IX, 1856 et sous Léon XIII, 1889.

En 1726, on crut le moment venu de reprendre la cause à Rome. Le roi de Pologne, auquel s'adjoignit plus tard le roi d'Espagne, les évêques de Cracovie et de Marseille, les Visitandines s'adressèrent à Benoît XIII pour obtenir la fête et l'office propre. On montrait la dévotion répandue dans

1. Pour les détails, voir Nilles, t. Ier, p. 26 et suiv.; Galliffet, l. I, c. II; Letierce, *Étude*, t. Ier, p. 457-485; le même, *Le Sacré-Cœur*, p. 242 et suiv. ; Alet, p. 263 et suiv.

toute l'Église, chère aux évêques, chère aux peuples; on rappelait le désir exprimé par Notre-Seigneur à la B. Marguerite-Marie. L'âme du mouvement était le P. de Galliffet, assistant de France à Rome, postulateur de la cause. Il publia en latin son livre sur le Sacré-Cœur et prépara toutes les pièces à la perfection.

On jugeait le succès assuré. Prosper Lambertini, le futur Benoît XIV, était alors promoteur de la foi. Le P. de Galliffet le croyait favorable à la cause. Pape, il accepta la dédicace d'une édition nouvelle du livre de Galliffet, et donna libéralement des bulles en faveur des confréries du Sacré-Cœur. Il ne paraît pas qu'il fût pour une fête nouvelle. En tout cas, il fit consciencieusement son rôle « d'avocat du diable ». Les objections furent les mêmes à peu près que trente ans plus tôt : la fête était nouvelle; le cas de Marguerite-Marie n'était pas tranché; une fois lancé dans cette voie, où s'arrêterait-on? A tout cela, Galliffet avait réponse. Mais Lambertini donna de vive voix aux cardinaux, une raison qui les émut davantage. La cause supposait, ou du moins semblait supposer d'après les explications du P. de Galliffet, le cœur organe du sentiment. Or c'était là, dit Lambertini une opininion philosophique discutable et discutée, où il ne fallait pas compromettre l'Église. Cela surtout fit hésiter[1]. Pour ne pas dire *non*, la Sacrée

1. C'est ce que dit Benoît XIV lui-même, en racontant le fait Saint Alphonse de Liguori explique les choses de la même façon. Il faut reconnaître que, sur ce point, Galliffet prêtait à la critique. Voir ci-dessus, 2e partie, c. II, § 3, p. 165-166.

Congrégation répondit, le 12 juillet 1727 : *Non proposita.* Malgré tout, on insista, on revint à la charge. Le 30 juillet 1729, elle répondit : *Negative.* Ce fut grande déception[1].

Cependant la dévotion faisait son chemin, malgré les clameurs des jansénistes et des philosophes. La reine de France, Marie Leczinska avait pris la chose à cœur, humblement et pieusement: depuis près de trois ans elle était en instance auprès de Clément XII, pour obtenir enfin son assentiment ; elle semblait près d'aboutir, quand le Pape mourut. A peine son successeur était-il nommé, qu'elle lui en écrivait, 3 octobre 1740. Benoît XIV n'était pas pour les fêtes nouvelles : il se contenta de lui envoyer des images du Sacré-Cœur, brodées d'or et de soie[2]. Cependant le mouvement se propageait. Les suppliques arrivaient de toutes parts, de Pologne, d'Espagne, d'Amérique, d'Allemagne, d'Italie, d'Orient[3].

En 1765, Clément XIII reprit la cause. Le *Mémoire* des évêques polonais fut présenté à la Sacrée Congrégation des Rites par J. B. Alegiani. On peut le voir dans Nilles[4]. Avec les répliques aux « exceptions » du promoteur de la foi, c'est tout un traité de la dévotion au Sacré-Cœur, largement inspiré de Galliffet. On y explique

1. Voir Nilles, 1, I, part. 1, c. II; Letierce, *Étude*, t. II, p. 133 et suiv.
2. Nilles, 1. I, part. 1, c, III, § 1, p. 89, d'après Ferd. Tetamo; cf. *ibid.*, p. 97.
3. Nilles, *loc. cit.*, p. 87-100.
4. *Loc. cit.*, § 3 (c'est 2 qu'il faudrait), p. 100-141.

l'origine, le développement, la nature du culte. On y signale l'existence d'au moins 1090 confréries du Sacré-Cœur érigées dans le monde entier, la diffusion universelle du culte, les approbations épiscopales, l'acceptation par presque toutes les congrégations religieuses[1]. Le *Mémoire* se termine par la demande d'une fête avec messe et office propres. On voudrait bien que ce fût donné pour l'Église universelle, ou du moins pour tous les royaumes, provinces ou diocèses qui ont exprimé le même désir. Mais pour être plus sûr d'obtenir, on se contente de la demander pour la Pologne, pour l'Espagne, pour l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur établie à Rome et pour toutes les Confréries affiliées; et l'on supplie que la fête soit fixée au vendredi qui suit l'octave du Saint-Sacrement[2].

Le 25 janvier 1765, la Sacrée Congrégation des Rites donnait enfin le décret tant désiré. Considérant la diffusion universelle du culte, tant de brefs déjà donnés en sa faveur, tant de confréries érigées, on *ampliait* le culte déjà existant, en lui donnant une fête, après avoir expressément remarqué qu'on s'écartait du décret de juillet 1729. Le 6 février, Clément XIII approuvait le décret[3]. Le 11 mai de la même année, la Sacrée Congréga-

1. *Memoriale*, § 3, n. 18-23, Nilles, p. 108-111.
2. *Memoriale*, § 8, n. 73-80, Nilles, p. 139-141.
3. Texte dans Nilles, *loc. cit.*, § 4, p. 152. Cf. Gardellini, *Decreta authentica*, 1857, n. 4579, t. III, p. 174. Nous avons déjà dit que ce décret n'est pas reproduit dans la nouvelle collection des *Decreta authentica*. Probablement, on l'a juge superflu : tant d'autres sont venus après, qui l'englobent en le complétant.

tion approuvait la messe et l'office pour la Pologne et pour l'Archiconfrérie. Le 10 juillet, les Visitandines obtenaient la fête pour elles-mêmes. En France, l'année même du décret, la fête fut reçue quasi officiellement par l'épiscopat, et fut vite établie dans presque tous les diocèses. La pieuse reine était intervenue. A l'assemblée du clergé, en juillet 1765, l'archevêque de Reims, qui présidait, fit part en son nom, « du désir qu'elle aurait de voir établir, dans tous les diocèses où ils ne le sont pas encore, la dévotion et l'office du sacré Cœur de Jésus ». Il ne doutait pas, ajouta-t-il, « que l'assemblée ne sentît tout l'avantage de ce pieux établissement, et ne s'empressât de l'autoriser par une délibération conforme aux vœux de Sa Majesté ». Sur quoi, continuent les actes, « tous les évêques qui composent l'assemblée[1], également pénétrés du profond respect et de la vénération qui ne sont pas moins dus aux vertus éminentes de Sa Majesté qu'à son rang auguste, et voulant, autant qu'il est en eux, seconder un zèle aussi édifiant, ont unanimement délibéré d'établir, dans leurs diocèses respectifs, la dévotion et l'office du sacré Cœur de Jésus, et d'inviter, par une lettre circulaire, les autres évêques du royaume d'en faire de même dans les diocèses où cette dévotion et cet office ne sont pas encore établis. »

Ainsi fut fait. La circulaire fut envoyée, et

1. Ils étaient 32, à en juger par le mandement de Mgr de Pressy.

presque partout la fête fut établie aussitôt. Il y eut, à cette occasion, nombre de Mandements épiscopaux expliquant la dévotion et la faisant fort bien valoir[1].

De tous côtés, on demanda la fête, et il suffisait de la demander pour l'obtenir. Bref, en 1856, la Sacrée Congrégation des Rites pouvait dire qu'il n'y avait presque plus une Église au monde qui n'eût obtenu le privilège[2].

Ce n'était pourtant qu'un privilège : la fête était concédée, non prescrite. C'est en 1856 seulement que Pie IX, à la demande des évêques de France, réunis à Paris à l'occasion du baptême du prince impérial, étendit la fête à l'Église universelle sous le rite double majeur[3].

En 1864, la béatification de Marguerite-Marie donnait une haute sanction au culte tel qu'il s'était propagé. Car les documents, décret de béatification, oraison de la Bienheureuse, leçons de la fête, affirmaient nettement que Jésus avait choisi l'humble Visitandine de Paray pour être l'apôtre de son Sacré-Cœur, pour nous révéler par elle son immense amour, et nous pousser à y répondre en l'honorant sous le symbole du cœur[4].

Cependant la dévotion grandissait, et, de tous

1. J'ai sous les yeux celui de Mgr de Pressy, évêque de Boulogne. Il est daté du 10 mai 1766. On y trouve le procès-verbal de l'assemblée du clergé donné ci-dessus. *Œuvres de Mgr de Pressy*, (édition Migne), t. II, col. 1029.
2. Nilles, *loc. cit.*, p. 157.
3. Décret du 23 août. Cf. Nilles, *loc. cit.*, c. IV, § 1, p. 167.
4. Textes dans Nilles, *loc. cit.*, § 3, p. 168.

côtés, on demandait une fête plus solennelle. Le pape l'accordait souvent à tel pays, à tel diocèse, à telle congrégation religieuse[1]. Mais c'est seulement le 28 juin 1889 que la fête a été élevée, pour toute l'Église, au rite double de première classe. Le 23 juillet 1897, un autre décret permettait de remettre la solennité au dimanche[2].

Ainsi s'est accompli le désir exprimé par Notre-Seigneur dans la grande apparition. La fête est établie dans le monde entier, établie avec son caractère de réparation et d'amende honorable. La solennité extérieure n'est pas encore partout tout ce qu'elle pourrait être ; mais il est peu de fêtes qui aient tant de prise sur les âmes.

1. Voir Nilles, c. IV, § 4, p. 170 et suiv.

2. On sait que les évêques de France, par acte collectif, ont fait le vœu, en juin 1917, de faire célébrer désormais, dans leurs diocèses respectifs, la solennité du Sacré-Cœur le jour même désigné par Notre-Seigneur, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. Voir *Messager du Cœur de Jésus*, juillet 1917.

CHAPITRE VIII

L'ÉPANOUISSEMENT DE LA DÉVOTION

I

Les consécrations publiques.

Les consécrations publiques. Les consécrations partielles; la consécration de 1875; la consécration du genre humain en 1899.

Avec la fête, les âmes dévouées au Sacré-Cœur ont toujours désiré la consécration et l'amende honorable. L'amende honorable n'a guère d'histoire, au moins en tant qu'elle se distingue de la consécration; elle s'est naturellement incorporée à la dévotion, elle en est comme partie intégrante. Il en est de même en quelque façon de la consécration. Marguerite-Marie la demandait comme un des premiers actes de la dévotion, et lui donnait le sens d'une donation totale et irrévocable aux intérêts du Sacré-Cœur. Dans le message du Sacré-Cœur au roi, l'idée de consécration a sa place. Les échevins

de Marseille renouvelaient solennellement, depuis 1722, la consécration de la ville. Si le vœu de Louis XVI est authentique, le roi aurait promis de prononcer un acte solennel de consécration de sa personne, de sa famille, et de son royaume au Sacré-Cœur de Jésus[1].

En notre siècle, surtout depuis 1850 environ, cette idée est devenue familière à la piété chrétienne. Les évêques consacrent leurs diocèses; des États comme l'Équateur (en 1873), des congrégations religieuses, des associations de tout genre, se consacrent solennellement au cœur de Jésus.

C'est d'ordinaire dans les grandes calamités que l'on se retourne vers lui. Marguerite-Marie n'avait-elle pas montré là le grand remède à la désolation du royaume[2]? Marseille n'y avait-il pas trouvé son salut? Mais la dévotion n'a pas que des motifs intéressés. L'amour y pousse.

En 1870 et 1871, de grandes pétitions furent faites à Pie IX pour qu'il fît de la fête du Sacré-Cœur une fête de première classe, et consacrât l'Église entière à ce cœur tout aimant[3]. Les pétitions continuèrent les années suivantes. En 1874, à l'approche du second centenaire de la grande apparition à Marguerite-Marie, Mgr Desprez, archevêque de Toulouse, écrivit, comme

1. Voir *Ami de la religion*, 1815, t. III, p. 77. Cf. ci-dessous, p. 554 sq.

2. *Lettres inédites*, lettre III, p. 131; G. CXXXII, 555.

1. Voir, dans Nilles, la lettre des évêques réunis au concile du Vatican, *loc. cit.*, p. 189; celle de l'impératrice d'Autriche, *loc. cit.*, p. 194; celle des catholiques allemands, *loc. cit.*, p. 192.

évêque de la ville d'où rayonnait sur le monde l'*Apostolat de la prière*, à tous les évêques du monde catholique : il rappelait la supplique présentée à Pie IX, vers la fin du concile, signée par presque tous les évêques et supérieurs d'ordres, et par plus d'un million de fidèles; il expliquait comment la chose n'avait pas abouti jusque-là; il assurait qu'à Rome une supplique des évêques serait bien reçue, et il en envoyait une formule soigneusement préparée, pour éviter les ambiguïtés de langage, qui avaient fait difficulté dans le passé.

Au mois d'avril 1875, le P. Ramière, directeur de l'*Apostolat de la prière*, qui avait été l'âme du mouvement, offrait au pape la pétition souscrite par 525 évêques. On y demandait :

1. Que Sa Sainteté daignât choisir un jour, où, dans la basilique vaticane, avec toute la solennité possible, Elle consacrerait à jamais au Sacré-Cœur la ville et le monde (*urbem et orbem*);

2. Qu'Elle ordonnât que, le même jour, dans le monde entier, tous les groupements catholiques, diocèses, paroisses, missions, congrégations et communautés religieuses, maisons d'éducation, etc., fissent, par la bouche de leurs supérieurs respectifs, la même consécration, avec toute la solennité possible;

3-5. Qu'Elle voulût bien prescrire des exercices préparatoires, donner des indulgences, commander que, tous les ans, on renouvelât cette consécration.

La sixième demande avait pour objet l'élévation de la fête au rite de première classe avec octave, comme fête patronale de toute l'Église.

Le pape ne crut pas devoir intervenir d'autorité. Mais pour donner quelque satisfaction à ces pieux désirs, il chargea la Sacrée-Congrégation des Rites d'envoyer partout une formule de consécration approuvée par lui, et qu'il proposait à tous ceux qui voudraient se consacrer au Sacré-Cœur. Cette unité de formule montrerait l'unité de l'Église; il laissait aux évêques le soin de la traduire et de la faire publier, s'ils le jugeaient à propos; il exhortait les fidèles à la réciter en particulier ou en public, le 16 juin 1875, second centenaire présumé de l'apparition; il accordait indulgence plénière à ceux qui le feraient. Le pape enfin donnait commission au P. Ramière de communiquer le décret de la Sacrée-Congrégation, avec la formule de consécration, à tous les évêques du monde catholique[1].

On voit que le pape avait conscience, comme dit le décret, de la gravité de la chose, *gravitatem rei coram Deo animo reputans* : il aidait, il encourageait; mais il ne voulait pas prendre l'initiative, encore moins commander. L'élan des fidèles n'en fut que plus admirable. Le 16 juin 1875 fut une des plus grandes solennités qu'ait vues le monde catholique, un beau triomphe du Sacré-Cœur : Marguerite-Marie dut en tressaillir de joie.

1. Voir les pièces dans Nilles, *loc. cit.*, p. 202 sq.

Léon XIII devait lui en préparer un plus magnifique encore, la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, à la fin du XIX[e] siècle. Le 25 mai 1899, l'encyclique *Annum sacrum* annonçait au peuple chrétien un grand dessein du pape, dont il attendait, si l'on s'y prêtait avec ensemble et de tout cœur, de grands et durables fruits d'abord pour la chrétienté, et ensuite pour l'humanité tout entière : *Auctores suasoresque sumus præclaræ cujusdam rei, ex qua quidem, si modo omnes ex animo, si consentientibus libentibusque voluntatibus paruerint, primum quidem nomini christiano, deinde societati hominum universæ fructus insignes non sine causa expectamus, eosdemque mansuros.* Il rappelait ce qu'avaient fait ses prédécesseurs pour le cœur de Jésus, ce qu'il avait fait lui-même. « Et maintenant, ajoutait-il, nous avons en vue un acte de dévotion, qui sera comme le couronnement de tous les honneurs que l'on ait jamais rendus au Sacré-Cœur, et nous avons confiance que Jésus-Christ Notre Sauveur l'aura pour très agréable : *Nunc vero luculentior quædam obsequii forma obversatur animo, quæ scilicet honorum omnium, quotquot sacratissimo cordi haberi consueverunt, velut absolutio perfectioque sit.* »

Il rappelait les demandes faites à Pie IX et la consécration de 1875. Le temps lui semblait venu de consacrer enfin au Sacré-Cœur le genre humain tout entier, *communitatem generis humani devovere augustissimo cordi Jesu.* Il motivait sa décision en montrant que Jésus est le roi suprême, le

roi non seulement des catholiques ou des baptisés, mais de tout le genre humain ; et il indiquait les titres de sa royauté. Mais ce que Jésus veut, c'est la reconnaissance spontanée de cette royauté; et la consécration est précisément cela. « Comme d'ailleurs nous avons dans le Sacré-Cœur le symbole et la vive image de l'amour infini de Jésus, nous stimulant à l'aimer en retour, il est juste que cette consécration se fasse au Sacré-Cœur, ce qui, aussi bien, n'est pas autre chose que se consacrer à Jésus-Christ. » Mais ceux qui ignorent Jésus, pouvons-nous les oublier? Nous leur envoyons partout des apôtres; mais aujourd'hui, « touchés de leur malheur, nous les recommandons instamment à Jésus, et, autant qu'il est en nous, nous les lui consacrons. Et ainsi cette consécration (*hæc devotio*) que nous recommandons à tous, sera utile à tous », augmentant chez les uns la foi et l'amour, attirant aux autres des grâces de sanctification et de salut. Le pape montre ensuite que le salut est là pour les sociétés malades. Autrefois, dit-il, la croix apparut à Constantin, gage à la fois et cause de victoire. « Voici qu'aujourd'hui un nouveau signe... s'offre à nos yeux, signe d'espoir, signe tout divin, *auspicatissimum divinissimumque signum,* le Sacré-Cœur tout rayonnant au milieu des flammes. C'est là qu'il faut mettre toutes ses espérances, là qu'il faut demander, de là qu'il faut attendre le salut. »

Le pape ajoutait qu'à ces grandes raisons d'ordre général s'en joignait pour lui une autre, toute

personnelle : Dieu l'avait gardé, en le guérissant d'un mal dangereux; il voulait, de son côté, par de plus grands hommages au Sacré-Cœur, en conserver le souvenir reconnaissant. Il ordonnait donc un triduum préparatoire à la fête du Sacré-Cœur, avec prières et litanies; et il envoyait la formule de consécration à réciter le jour de la fête, dernier jour du triduum.

L'encyclique était datée du 25 mai 1899. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Car le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement tombait, en 1899, le 9 juin, et, la solennité étant transférée au dimanche, la consécration devait avoir lieu le 11. Mais depuis bientôt deux mois, elle était déjà annoncée. Par décret du 2 avril, la Sacrée-Congrégation des Rites avait autorisé l'usage public des litanies du Sacré-Cœur. Parmi les considérants, il y avait celui-ci : « De plus, Sa Sainteté... se propose de consacrer le monde entier au Sacré-Cœur. Or, pour donner à cette consécration plus de solennité, Sa Sainteté a décidé de prescrire prochainement un triduum, dans lequel on chantera ces litanies. »

Cette annonce ne pouvait guère venir plus tôt, car la décision n'avait été prise que le 25 mars. Le pape pensait à la chose, mais pour 1900. Il est probable que le danger de mort, auquel il venait d'échapper et dont il parle dans l'encyclique, hâta l'événement. Malgré la hâte, le monde catholique se trouva prêt, et l'on sait avec quelle solennité, grandiose à la fois et intime, s'accomplit cet acte

que Léon XIII appelait « le plus grand acte » de son pontificat.

Aux premières vêpres de cette fête du Sacré-Cœur, dont la solennité, remise au dimanche, allait être marquée par ce grand acte, mourait inconnue, dans un monastère de Porto, en Portugal, la religieuse d'où était parti cet immense mouvement, qui mettait le monde aux pieds du Sacré-Cœur. Il y a là un de ces faits qui éclairent d'un jour singulier l'histoire de l'Église; et, s'il y a plaisir à chercher les dessous des événements humains, quitte à ne trouver souvent que petitesses ou vilenies, combien plus dans les choses religieuses, où l'on voit, quand on sait voir, le doigt de Dieu !

Le 10 juin 1898, partait, du Bon-Pasteur de Porto, une lettre pour Léon XIII. La religieuse qui la signait au crayon, d'une main défaillante, disait au pape avoir reçu de Notre-Seigneur l'ordre de lui écrire qu'il voulait que son vicaire consacrât le monde entier à son divin Cœur; il promettait en retour une effusion de grâces. Léon XIII fit-il attention au message? On nous dit que oui. En tout cas, il n'agit pas. N'y a-t-il pas toujours et partout des têtes folles pour suggérer leurs idées comme tombées du ciel? Le 6 janvier 1899, nouvelle lettre, écrite en français, « par ordre expressif (*sic*) de Notre-Seigneur et avec le consentement de mon confesseur ». On y lisait ceci : « Lorsque, l'été dernier, Votre Sainteté souffrait d'une indisposition, qui, vu votre âge avancé,

remplit de soucis les cœurs de vos enfants, Notre-Seigneur me donna la douce consolation qu'il prolongerait les jours de Votre Sainteté, afin de réaliser la consécration du monde entier à son divin cœur. » Suivaient d'autres détails dans le même sens. On continuait : « La veille de l'Immaculée-Conception, Notre-Seigneur me fit connaître que par ce nouvel élan que doit prendre le culte de son divin cœur, il ferait briller une lumière nouvelle sur le monde entier... Il me semblait voir (intérieurement) cette lumière, le cœur de Jésus, ce soleil adorable, qui faisait descendre ses rayons sur la terre, d'abord plus étroitement, puis s'élargissant, et enfin illuminant le monde entier. Et il dit : « De l'éclat de cette lumière les peuples et les nations seront éclairés, et de son ardeur ils seront réchauffés. »

La lettre disait ensuite le désir qu'a Jésus de voir son cœur adorable de plus en plus glorifié et connu, et de répandre ses dons et ses bénédictions sur le monde entier, le choix fait de Léon XIII et la prolongation de ses jours dans cette vue, les grâces qu'il s'attirerait par là. « Je me sens indigne, disait-on, de communiquer tout cela à Votre Sainteté. » Mais on s'excusait sur « l'ordre strict » de Notre-Seigneur. On expliquait ensuite pourquoi il demandait la consécration du monde entier, et non seulement de l'Église catholique. « Son désir de régner, d'être aimé et glorifié... est si ardent qu'il veut que Votre Sainteté lui offre les cœurs de tous ceux qui par le saint baptême lui

appartiennent pour leur faciliter le retour à la vraie Église, et les cœurs de ceux qui n'ont pas encore reçu la vie spirituelle par le saint baptême, mais pour lesquels il a donné sa vie et son sang, et qui sont appelés également à être un jour les fils de la sainte Église, pour hâter par ce moyen leur naissance spirituelle. » Suivaient des instances pressantes au pape pour qu'il développât le culte du divin Cœur : « Notre-Seigneur ne m'a parlé directement que de la consécration. Mais... il me semble qu'il lui serait agréable que la dévotion des premiers vendredis du mois s'augmente par une exhortation de Votre Sainteté au clergé et aux fidèles, ainsi que par la concession de nouvelles indulgences. » « Notre-Seigneur, répétait la signataire, ne me l'a pas dit expressément, comme lorsqu'il parla de la consécration, mais je crois deviner cet ardent désir de son cœur, sans cependant pouvoir l'affirmer. »

La lettre était signée : « Sœur Marie du Divin Cœur, Droste zu Vischering, Supérieure du Monastère du Bon-Pasteur, à Porto. »

Cette lettre arriva au Vatican le 15 janvier. Le pape en fut ému. Il chargea le cardinal Jacobini de prendre des renseignements. Celui-ci s'adressa au vice-recteur du grand séminaire de Porto. C'était précisément le directeur de la religieuse, celui qui lui avait servi de secrétaire pour la première lettre au pape. La réponse fut que partout on la regardait comme une sainte, et qu'il y avait

de bonnes raisons pour croire à des communications surnaturelles.

L'idée d'ailleurs avait souri à Léon XIII, et, le 12 février, il disait à Mgr Isoard sa pensée de consacrer au Sacré-Cœur tous les diocèses, l'Église, l'humanité. Mais il ne voulut pas que l'acte pontifical reposât sur des bases contestables. Le cardinal Mazzella, préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites, mis au courant de tout, disait au pape : « Cette lettre est bien touchante, et paraît bien dictée par Notre-Seigneur. » « Monsieur le Cardinal, dit Léon XIII, prenez-la, et mettez-la là-bas : elle ne doit pas compter en ce moment. » Le cardinal fut chargé d'examiner la question en elle-même. Il y avait une difficulté. Comment consacrer les infidèles, qui ne sont ni de l'Église, ni à l'Église? Un texte de saint Thomas fournit la solution[1]. On y explique que si tous ne sont pas à Jésus et à l'Église *quantum ad exsecutionem potestatis,* tous sont à lui *quantum ad potestatem.* C'était à peu près ce qu'avait dit la religieuse. Mais le passage de saint Thomas était topique, et il trouva place dans l'encyclique. Quand parut, le dimanche de Pâques, 3 avril, le décret de la Sacrée-Congrégation des Rites autorisant les litanies du Sacré-Cœur et annonçant la consécration, le pape eut la délicate attention d'en faire parvenir deux exemplaires, de sa part, à la Mère Marie du Divin Cœur.

Trois jours avant la consécration, elle alla,

1. *Sum theol.* III, q. LIX, a. 4.

comme Marguerite-Marie, « s'abîmer dans le Sacré-Cœur[1] ».

Le second désir de la Mère Marie du Divin Cœur fut accompli dans le mois qui suivit sa mort. Le 21 juillet, le préfet de la Sacrée-Congrégation des Rites adressait à tous les évêques, au nom du Souverain Pontife, une pressante invitation à développer le culte du Sacré-Cœur par les confréries, par le mois du Sacré-Cœur, par les exercices des premiers vendredis.

II

Vie et développement intime de la dévotion.

La dévotion dans les âmes. Pratiques et dévotions connexes. Œuvres et associations en l'honneur du Sacré-Cœur. Interventions de l'Église.

Ici, comme partout dans la vie de l'Église, les actes de l'autorité ont été préparés par les désirs intimes des âmes, par l'amour et par les œuvres. La dévotion au Sacré-Cœur est vivante elle-même dans les âmes qui en vivent; et c'est parce que les âmes en vivent et qu'elle est vivante, qu'elle s'est épanouie en une foule de pratiques et d'institutions, toutes animées du même principe, rendre au Sacré-Cœur l'amour et l'honneur qui lui

1. Voir Louis Chasle, *Sœur Marie du Divin Cœur née Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur*, 1863-1899, Paris, 1905, c. xi; on y trouve tout ce qui regarde la consécration du genre humain au Sacré-Cœur.

sont dus, l'aimer et le faire aimer. Elle-même n'est pas tant une pratique ou un ensemble de pratiques, qu'un esprit, un principe de vie, une âme pour les pratiques les plus diverses. Beaucoup de ces pratiques sont déjà en germe dans les écrits de sainte Marguerite-Marie; beaucoup sont indiquées dans les premiers traités, comme exercices propres de la dévotion. Souvent elles s'organisent en institutions stables : Œuvre de l'Adoration perpétuelle, Archiconfrérie du Sacré-Cœur, Apostolat de la prière, Archiconfrérie de la Garde d'honneur, Archiconfrérie de prière et de pénitence, Archiconfrérie du Cœur eucharistique, Communion réparatrice, Cœur agonisant, Mois du Sacré-Cœur, les pélerinages, les neuf vendredis et pratiques des premiers vendredis, images et scapulaires du Sacré-Cœur, etc. La plupart de ces pratiques et de ces institutions ont une histoire, quelquefois fort intéressante; il en est qui se réclament d'une origine surnatuelle, comme l'archiconfrérie de prière et de pénitence[1].

Parfois ce sont des dévotions nouvelles, qui se développent à côté de la grande dévotion ou qui essayent de s'y rattacher. Ainsi la dévotion au Cœur agonisant de Jésus, au Cœur eucharistique, à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ce sont des œuvres ou des institutions qui en sortent comme la fleur, ou qui viennent se ranger autour d'elle comme à l'abri d'un grand arbre.

1. Voir *Le Règne du Sacré-Cœur*, t. II; la plupart des pratiques et des institutions y sont passées en revue.

Celles-là aussi sont presque sans nombre. Et pour se borner aux congrégations religieuses, la liste serait longue de celles qui se réclament du Sacré-Cœur, que leur objet principal soit d'honorer ce Sacré-Cœur, ou que la dévotion au Sacré-Cœur soit pour elles un des principaux moyens d'atteindre leur fin spéciale. Un grand nombre en ont même pris leur nom. Je trouve les noms suivants dans le *Kirchenlexikon.* Au commencement du XIXe siècle, la Société du Sacré-Cœur de Jésus (Paccanaristes) ; les Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun (1854); les Prêtres auxiliaires du Sacré-Cœur de Bétharram, 1841; les Pères des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dits Pères de Picpus, 1805; les Dames du Sacré-Cœur, 1800; les Oblates du Sacré-Cœur, 1866; les Sociétés des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dites du Saint-Esprit; les Sœurs du Cœur de Jésus et de Marie (Récaubeau); les Filles des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Amiens); les Sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Portrieux). Et il s'en faut que la liste soit complète. Il y manque notamment : les Sociétés du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie, fondées par le P. de Clorivière; les deux sociétés fondées par le P. Muard, Prêtres du Cœur de Jésus, de Pontigny, et Bénédictins prêcheurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dits de la Pierre-qui-vire; les Pères du Sacré-Cœur, de Saint-Quentin ; la Sainte Famille du Sacré-Cœur, et combien d'autres!

Tout cela nous montre combien la dévotion est vivante, et combien riche. Il y a même, ici comme

partout, danger d'excès. Et l'Église est souvent intervenue pour mettre en garde contre la démangeaison d'inventer une dévotion nouvelle.

Mais elle a encouragé, plus souvent encore qu'elle n'a réprimé. Quand une pratique a fait ses preuves, elle intervient pour l'approuver, pour l'enrichir d'indulgences, etc. Ce qui, pour le dire en passant, doit nous mettre en garde contre la tendance à n'étudier la dévotion que dans les documents officiels, ou même uniquement dans les documents liturgiques.

Sans vouloir énumérer tous ces documents — il y en a pour toutes les œuvres organisées, pour beaucoup de prières et de pratiques — un coup d'œil sur ceux qui servent à mieux comprendre quelque aspect de la dévotion[1]. On verra que les documents restrictifs ou explicatifs y sont pour une bonne part.

I. *Images et scapulaires du Sacré-Cœur.* — La B. Marguerite-Marie voyait tantôt le cœur tout seul, tantôt le cœur dans la poitrine du Sauveur ou un peu en dehors. Les images ont eu la même diver-

1. Un bon nombre des actes récents du Saint-Siège, en cette matière, se trouve dans Bucceroni, t. IX, ou *Supplementum* à la *Prompta bibliotheca* de Ferraris, Rome, 1899, au mot *Cor SS. Jesu*. Pour les pratiques ou institutions enrichies d'indulgences, voir Beringer, *Les Indulgences*, trad. fr., 3ᵉ édition, Paris 1905, table au mot *Sacré-Cœur*. Pour les décrets de la Congrégation des Rites, *Collectio authentica decretorum* S. R. C., au mot *Cor sacratissimum Jesu*, Rome 1901, t. V, p. 129-130. Pour l'ensemble, les *Analecta ecclesiastica*, Rome, depuis 1893; les *Acta S. Sedis* et les *Acta Apostolicae Sedis*, Rome, aux dates à peu près où sont indiqués les documents.

sité. Les premières furent des cœurs séparés; et c'est à une image de ce genre que furent rendus les premiers honneurs, à Paray, en 1685. Marguerite-Marie en portait une sur son cœur, et elle recommandait la même pratique comme très agréable au Sacré-Cœur. A la peste de Marseille, en 1720, Madeleine Rémuzat fut inspirée de répandre une petite image portant un cœur avec l'inscription : *Arrête! le Cœur de Jésus est là.* Cette image fit merveille et on l'appela *la sauvegarde.* Depuis, elle a été répandue dans des circonstances semblables, par exemple, à Amiens, durant la peste de 1866. Peu à peu, elle a pris grande extension, et Pie IX y attacha des indulgences, 28 octobre 1872. Depuis que Léon XIII a montré dans le Sacré-Cœur un nouveau *labarum*, il y a une combinaison de la croix et du cœur, avec l'inscription : *In hoc signo vinces.* On appelle souvent l'ancienne image *Petit scapulaire du Sacré-Cœur.* Mais ce n'est pas le scapulaire proprement dit. Celui-ci, appelé quelquefois scapulaire de Pellevoisin, se rattache, par ses origines, aux apparitions de la sainte Vierge à Eustelle Faguette, en 1876[1]. Il a été enrichi d'indulgences, sans d'ailleurs que les indulgences données au scapulaire emportent approbation des faits surnaturels auxquels on le rattache[2]. Depuis 1900, ce scapulaire, avec, je crois, une légère modifica-

1. Voir *Notice sur N. D. de Pellevoisin*, par Mgr Bauron, Paris, 1904.
2. Décret du Saint-Office, 3 septembre 1904.

tion, est devenu le scapulaire de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, érigée à la Basilique de Montmartre.

On voit par là que l'Église continue d'admettre l'image du cœur séparé. Mais elle a expliqué, en 1891, que cette image, permise à la dévotion privée, ne doit pas être exposée à la vénération publique sur les autels. Il va de soi, d'ailleurs, et ce point aussi a été expliqué, qu'il n'y a pas image du Sacré-Cœur, si le cœur n'est pas visible. Le Sacré-Cœur offert par l'Église au culte public, c'est donc Jésus montrant son cœur.

2. *Le Cœur de Jésus pénitent ou le Cœur pénitent de Jésus; le Cœur miséricordieux.* — L'Église a approuvé et enrichi d'indulgences l'Archiconfrérie de prière et de pénitence en union au cœur de Jésus; mais elle a condamné le titre : *Cœur pénitent de Jésus, Cœur de Jésus pénitent pour nous; Jésus pénitent; Jésus pénitent pour nous*[1]. On peut sans doute donner à ce titre un sens juste et vrai, et il a été employé quelquefois; mais, en soi, il est équivoque ou inexact, car la pénitence emporte le regret et la détestation de nos propres fautes.

Le titre de *Cœur miséricordieux* n'a pas le même

1. Décret du Saint-Office, 15 juillet 1893. Ce décret se rattache à un ensemble d'actes du Saint-Siège contre un petit groupe d'obstinés établis à Loigny, qui malgré des condamnations multiples continuaient d'imaginer et de publier des révélations du *Cœur de Jésus pénitent*. Voir l'ensemble des actes depuis 1888 jusqu'à 1894, dans les *Analecta ecclesiastica*, 1894. t. II, p. 291-301. Voir *Ami du clergé*, 1905, p. 33. Je ne sais si cette affaire est enfin finie.

inconvénient. Il a pourtant été désapprouvé en 1875, parce qu'on prétendait le substituer à celui de Sacré-Cœur[1].

3. *Le Cœur eucharistique de Jésus.* — Depuis quelques années, l'Église approuvait et enrichissait d'indulgences des prières et pratiques en l'honneur du *Cœur eucharistique.* Il existe même à Rome une archiconfrérie sous ce titre, à laquelle se sont rattachées plusieurs confréries. Mais il y a eu des résistances, et il a fallu des explications. En 1891, un décret du Saint-Office désapprouvait les *nouveaux emblèmes du Sacré-Cœur dans l'eucharistie*[2]. C'est assez, disait le décret, des images du Sacré-Cœur reçues et approuvées dans l'Église; et il expliquait que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est pas plus parfait que le culte de l'Eucharistie, ni différent de celui du Sacré-Cœur. A ce décret, comme à celui sur le *Cœur pénitent*, comme à beaucoup d'autres, la Sacrée-Congrégation joint l'avis du 13 janvier 1875, contre la manie d'innover et d'inventer des dévotions nouvelles : il y a là un danger pour la foi et cela donne aux incrédules occasion de crier. Sous bénéfice de ces explications, la dévotion continua de vivre et de progresser, non sans de multiples embarras, grâce surtout à l'archiconfrérie, qui avait à cœur de la promouvoir. Mais elle a reçu de nou-

1. Voir *Acta S. Sedis*, t. XII, p. 531.
2. Il s'agissait spécialement, paraît-il, d'une certaine sorte d'hostie, avec image du Sacré-Cœur.

veaux coups. On avait demandé à la Congrégation des Rites s'il était permis de dédier une église au cœur eucharistique de Jésus et de placer sur l'autel l'image ou la statue. La Sacrée-Congrégation répondit, par décret du 28 mars 1914, qu'il fallait, tant pour l'église que pour l'image, substituer au titre nouveau un titre liturgique et tout ramener à quelque culte approuvé. Elle rappelait, à cette occasion, le décret de 1891, avec l'avis qui s'y trouvait joint. Le sous-directeur de l'archiconfrérie crut opportun d'envoyer sous main à quelques évêques une lettre explicative du décret de mars, où tout n'était pas parfaitement juste (*non adeo veritati innixa*) ni parfaitement net (*et quae facile confusionem ingerunt*). Pie X blâma le procédé incorrect et le zèle intempestif du sous-directeur, et fit publier la déclaration suivante, datée du 15 juillet 1914 : « Nouvelle confirmation du décret de mars, avec la note : *In decisis et amplius* (ce qui signifie que la question est tranchée et qu'il n'y faut plus revenir). — II. Le titre « Cœur eucharistique de Jésus » n'est permis que pour les confréries approuvées sous ce titre ; et à condition qu'on l'entende au sens de cœur de Jésus tel qu'il est présent dans l'Eucharistie. — III. Ce titre n'étant ni canonique ni liturgique — au contraire, il sent la nouveauté — il ne doit jamais être approuvé ni admis dans la liturgie. — IV. Les confréries existant sous ce titre ne peuvent célébrer comme leur propre fête que la fête du Sacré-Cœur (avec l'Église universelle) ou la fête du Saint-Sacrement. »

Ces décisions jetèrent quelque inquiétude dans les âmes qui pratiquent cette dévotion. Aussi le cardinal Amette, archevêque de Paris, crut-il devoir demander quelque éclaircissement à Rome. Il expliquait qu'il existe dans son diocèse plusieurs confréries du Cœur eucharistique, affiliées à l'archiconfrérie romaine, et que, dans une des principales églises de Paris, il se célèbre, avec grand concours de fidèles et grande édification, un triduum solennel en l'honneur du Cœur eucharistique. Il demandait donc une déclaration explicite sur la question suivante : « Le titre *Cœur eucharistique de Jésus* garde-t-il, malgré tout, le sens qu'il a dans le dernier recueil des Indulgences de l'année 1898 et dans le Bref du 16 février 1903[1] ? »

La supplique était datée du 14 décembre 1914. Le 3 avril 1915, le cardinal Merry del Val, secrétaire du Saint-Office, transmettait au Cardinal archevêque de Paris la réponse de la Congrégation dans sa séance du mercredi 24 mars courant. Elle était affirmative; mais accompagnée d'un *Ad mentem*, ou explication. L'explication était que l'on maintenait « les décrets du Saint-Siège relatifs aux emblèmes et à la partie liturgique de la dévotion; mais qu'il fallait regarder la dévotion

1. Le sens indiqué dans ces documents était celui d'une dévotion ayant « comme objet de spéciale vénération, d'amour, de reconnaissance et de retour, l'acte de suprême dilection par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie, en demeurant avec nous jusqu'à la fin des siècles ».

elle-même comme approuvée par le Siège apostolique au sens indiqué dans la *Raccoltà* de 1898. »

Cette réponse, ajoutait le Cardinal Secrétaire, est tout à fait conforme au sentiment de l'Église. Ne lisons-nous pas dans le Bréviaire que la fête du Sacré-Cœur a pour but de rappeler aux fidèles, sous le symbole de ce cœur sacré, l'amour du Christ mourant pour nous et instituant, en souvenir de sa mort, le sacrement de son corps et de son sang? La liturgie ne joint-elle pas les deux fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur de façon à présenter celle-ci comme la suite et le complément de celle-là? « Rien d'étonnant dès lors que, quand vint à éclore la dévotion au Cœur eucharistique, le Saint-Siège ait toujours déclaré que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'était pas plus parfait que le culte de l'Eucharistie, ni différent de celui du Sacré-Cœur... La dévotion au Cœur eucharistique n'a donc jamais été désapprouvée par le Saint-Siège; bien au contraire elle a plus d'une fois été positivement reconnue; mais dans le sens indiqué, non autrement. Quant aux nouveaux emblèmes, images, titres et fêtes liturgiques, relatifs à cette dévotion, ils ont été interdits surtout pour éviter que les simples, épris de nouveauté, ne fissent dévier la dévotion elle-même en un sens erroné ou peu opportun, au risque d'exposer une chose aussi sainte à la malignité des critiques. Je vous en prie donc, en veillant à instruire les fidèles attachés à une dévotion si salutaire de la vraie et

authentique pensée du Saint-Siège, confirmez-les dans leur saint propos. » Suivent les salutations[1]. Ajoutons, pour finir, que le Pape Benoit XV a enrichi d'une Indulgence l'invocation suivante : « Cœur eucharistique de Jésus, augmentez en nous la foi et l'amour. »

4. *Culte et image de Notre-Dame du Sacré-Cœur.* — On sait l'extension qu'a prise le culte de *Notre-Dame du Sacré-Cœur* d'Issoudun[2]. L'Église est intervenue deux ou trois fois pour le régler. En 1875, un décret du Saint-Office expliquait qu'on ne peut attribuer à la Sainte Vierge aucun empire proprement dit, aucune autorité, sur le cœur de Jésus. Sous bénéfice de cette explication, le titre est admis; mais on désapprouve l'image où Jésus est debout devant Marie : on veut que l'Enfant soit aux bras de sa Mère. On tolère la statue même d'Issoudun, mais pas les reproductions[3].

III

Vie et rayonnement social de la dévotion.

Aspect social. Recours et hommage. Les peuples et le Sacré-Cœur. La France et le Sacré-Cœur. La Royauté du Sacré-Cœur.

La B. Marguerite-Marie avait demandé, au nom

1. Les pièces sont données dans la *Semaine religieuse* de Paris, 17 avril 1915, n. 3197, t. 123, p. 368-371.
2. Voir le T. R. P. J. Chevalier, *Notre-Dame du Sacre-Cœur*, 4e édition, Paris, 1895.
3. Décret du Saint-Office, 3 avril 1895.

du Sacré-Cœur, un hommage solennel du roi et de la cour. Cet hommage ne fut pas rendu alors. Mais les catholiques français ont repris l'idée depuis 1870, et ils gardent l'espoir que la nation fera un jour ce que le roi n'a pas fait.

A cette idée d'hommage la Bienheureuse en joignait une autre, celle du Sacré-Cœur comme refuge et salut dans les calamités publiques. Celle-ci entra vite en circulation. Nous avons vu Marseille, en 1720 et 1722, recourir ainsi à ce Cœur miséricordieux ; d'autres villes en firent autant. Plus tard, nous voyons d'autres groupes agir de même. Ainsi, pour citer un exemple, le P. Laurent Ricci, général des Jésuites, au milieu des malheurs qui frappaient la Compagnie et des malheurs plus grands qui la menaçaient, élevait la voix pour exhorter les siens à recourir au Sacré-Cœur. Et quand le pape eut supprimé la Société, les Jésuites dispersés, exilés, captifs, gardaient l'espoir que le Sacré-Cœur finirait par en avoir pitié[1].

L'élite des catholiques de France faisait de même pendant la Révolution. Ils recouraient instamment au Sacré-Cœur, et l'idée s'était répandue parmi eux qu'il n'y avait de salut que là. On a dit que Louis XVI, déjà quasi prisonnier, aurait pu, le 10 février 1790, entrer à Notre-Dame de Paris, avec sa famille, et se serait consacré au Sacré-Cœur, lui, sa famille et son royaume[2]. En 1815,

1. Voir Letierce, t. II, p. 287 et suiv. ; Nilles, t. I, p. 176 sq.
2. Voir *Messager du Sacré-Cœur*, avril 1881, t. XXXIX; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 387.

L'ami de la religion publiait une belle prière, et un vœu que le roi captif aurait fait en 1792; il promettait, entre autres choses, s'il redevenait le maître, d'aller à Notre-Dame de Paris, « sous trois mois à compter du jour de sa délivrance... et d'y prononcer..., entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration au Sacré-Cœur, avec promesse de donner à tous ses sujets l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable ».

On donnait des détails précis sur la provenance des deux pièces, prière et vœu : elles venaient de M. Hébert, général des Eudistes, confesseur du roi; l'abbé qui les avait remises au journal était désigné par des initiales transparentes, et assurait les tenir de M. Hébert lui-même; le journal ajoutait que ces prières avaient déjà été publiées « dans un recueil de prières, imprimé sans nom d'année[1] ». Depuis, on a beaucoup écrit sur ce sujet; je n'oserais pas dire que la question soit pleinement élucidée[2].

Il est sûr au moins que, dans le temps même, on croyait « que le roi, pour obtenir de Dieu sa délivrance et celle de sa famille, avait fait vœu de demander au pape... qu'il voulût bien instituer en fête solennelle pour tout son royaume la fête des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie[3] ».

1. *Ami de la religion*, t. III, p. 77-80.
2. Voir Paul Viollet, *Œuvres chrétiennes des familles royales de France*, Paris 1870, p. 264; cf. Alet, livre cité, p. 278; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 389; Le Doré, *Le Message du S. C.*, p. 79 sq.
3. *Relation inédite de l'abbé Boulangier*, citée par H. Fouqueray, dans *Études*, 20 octobre 1905, t. CV, p. 163.

Il est sûr aussi qu'il était question du Sacré-Cœur parmi les captifs du Temple, et qu'on y parlait de consacrer la France au cœur de Jésus. L'inventaire des objets trouvés par les délégués de la Convention l'indique clairement. Il signale une image du cœur de Jésus et du cœur de Marie, ainsi qu'une feuille de quatre pages intitulée : *Consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus;* il donne un extrait très beau de l'acte de consécration[1].

Les témoignages abondent de ce recours général au Sacré-Cœur pendant la Révolution. On sait que les soldats vendéens et les chouans portaient ostensiblement une petite image brodée du Sacré-Cœur[2].

Le P. Lanfant, une des victimes de septembre, parle, dans une de ses lettres, avril 1791, de miracles attribués à l'image. Il dit ailleurs qu'un seul couvent de Paris en a distribué cent vingt-cinq mille, et que « les têtes les plus illustres, les têtes mêmes couronnées, sont munies de ce pieux bouclier ». Il écrit encore, en style volontairement obscur : « La dévotion au Cœur fait de grands progrès... Elle est regardée comme devant être le salut de l'empire. Ce n'est pas sans doute une vérité de foi, mais la piété se nourrit de cette idée. »

1. Voir A. de Beauchesne, *Vie de Madame Élisabeth*, t. II, p. 122. Cf. Letierce, *loc. cit.*, p. 410; Alet, p. 280.

2. Une Carmélite vendéenne m'assure qu'on en a trouvé plusieurs, parfaitement conservées, quelques-unes avec des traces de sang vermeil, enterrées autrefois avec le corps des soldats vendéens, dont il ne restait plus que la poussière, et dont les vêtements étaient également en poussière.

Des détails semblables abondent sous sa plume[1].

Ces images excitaient la fureur des Jacobins, qui voyaient là un signe de ralliement contre la République. Madame de la Biliais et ses deux filles, guillotinées à Nantes le 7 mars 1794, étaient accusées principalement d'avoir distribué « à profusion des images du Sacré-Cœur et autres signes contre-révolutionnaires ». Le 19 juillet de la même année, dix jours avant la chute de Robespierre, Victoire de Saint-Luc mourait de même à Paris, condamnée « comme religieuse et propagatrice d'images superstitieuses ». Elle avait été, en effet, religieuse de la Retraite à Quimper, en Bretagne, et elle avait peint, brodé et répandu des images du Sacré-Cœur[2].

La pensée du Sacré-Cœur a été intimement mêlée en France, durant tout le XIXe siècle, aux idées de restauration chrétienne et de relèvement national.

Aux débuts du siècle, Marguerite-Marie était peu connue, avant surtout qu'on eût repris, en 1826, le procès de béatification, et l'on ne parlait guère du message au roi. Sur le culte même du Sacré-Cœur, on n'avait, en dehors d'un petit cercle d'âmes choisies, que des notions confuses[3].

1. Voir H. Fouqueray, *Le Père Lanfant*, dans les *Études*, 20 octobre 1905, t. CV, p. 162-163.

2. Voir Alet, ouvrage cité, p. 284. Griefs analogues contre les Carmélites de Compiègne, que Rome vient de béatifier. Sur Victoire de Saint-Luc voir, outre une petite notice sur feuilles volantes, *Notice historique sur les maisons de retraite de Quimper et d'Angers*, par P. Peyron, chanoine de la cathédrale, chancelier-archiviste de l'évêché de Quimper, Lille, 1901, p. 38 et 41-51. M. Crosnier vient de publier sa vie.

3. Pour savoir où en était la dévotion en France, entre 1815

Mais la dévotion et les désirs des captifs du Temple étaient connus : la duchesse d'Angoulême était là pour en témoigner; des amies de Madame Élisabeth s'efforçaient de réaliser un vœu de la pieuse princesse au Cœur immaculé de Marie, et racontaient une consécration faite par la famille royale, déjà captive[1]; des écrits circulaient sous le nom de Louis XVI et de sa sœur, pleins de ces idées[2]; une religieuse du Couvent des Oiseaux, Mère Marie de Jésus, entendait de Notre-Seigneur, le 21 juin 1823, des paroles semblables à celles qui avaient été dites autrefois à Marguerite-Marie, pour que le roi se consacrât au Sacré-Cœur, avec sa famille et son royaume[3].

Cette idée de relèvement par le Sacré-Cœur ne devait pas disparaître avec les rois. Elle a vécu dans les âmes pieuses, à travers les vicissitudes de la patrie et de son gouvernement; elle est de celles qui ont contribué à donner au siècle, dans sa vie chrétienne, le caractère que signalait Mgr d'Hulst,

et 1825, lire *Ami de la Religion*, 1819, t. XX, p. 247, *La fête du Sacré-Cœur;* 1819, t. XXI, p. 289. A propos d'un livre sur le Sacré-Cœur; 1820, t. XXII, p. 337, 384, et t. XXIII, p. 241 : *Sur l'établissement de la fête du Sacré-Cœur;* 1822, t. XXXIII, p. 17 : *Sur une brochure contre la fête du Sacré-Cœur.*

1. Voir *Notice biographique sur Madame la Comtesse de Saisseval*, par le P. de Ponlevoy, Paris, 1850; Letierce, *Le Sacré-Cœur*, p. 387 et suivantes, p. 406 et suivantes.

2. Paul Viollet, ouvrage cité, p. 354-355 : Letierce, *loc. cit.*

3. Voir *Notice sur la Mère Marie de Jésus*, dans la *Vie de la Révérende Mère Marie-Anne*, Paris, 1868. Cf. V. Alet, ouvrage cité, p. 295 et suiv.; Letierce, *loc. cit.*, p. 602-609. Je trouve, dans un *Mois du Sacré-Cœur de Jésus*, publié à Paris en 1836, maison Poussielgue-Rusand, une *Consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus*, p. 290.

en 1896, en l'appelant le siècle du Sacré-Cœur[1].

Elle est déjà impliquée dans la tendance quasi instinctive qui, depuis deux cents ans, pousse les âmes dévotes à recourir au Sacré-Cœur dans les calamités publiques, et qui a suscité tant de vœux au Sacré-Cœur, tant de consécrations durant la guerre de 1870 et durant celle de 1914.

Elle s'associe naturellement aux idées de réparation sociale, de repentir et d'amende honorable pour les infidélités publiques et les apostasies de la société moderne. Il suffit de rappeler à ce propos la Basilique du *Vœu national* à Montmartre, avec son inscription : *Christo ejusque sacratissimo Cordi Gallia pænitens et devota;* et aussi la consécration faite à Paray, le 29 juin 1873, par un groupe de députés catholiques, en attendant la consécration nationale, qui, en ces temps-là, semblait tout près de poindre à l'horizon.

Paray et Montmartre, Montmartre surtout, allaient devenir un foyer vivant de dévotion au Sacré-Cœur. Que d'idées y ont germé et s'y sont épanouies, de dévouement au Sacré-Cœur ou de relèvement par ce Sacré-Cœur! Que d'œuvres sont sorties de là, ou vont s'y retremper[2]!

Après l'idée de relèvement par le Sacré-Cœur, c'était l'idée d'hommage au Sacré-Cœur, hommage des individus, hommage surtout des groupes

1. *La vie surnaturelle en France au* XIX[e] *siècle.* Dans *La France chrétienne dans l'histoire*, l. X, c. V, p. 633. Paris, 1896.

2. Pour les détails, voir V. Alet, ouvrage cité, c. IX, § I, p. 319 et suiv.; c. X, p. 347 et suiv.

sociaux, en attendant l'hommage solennel de la nation elle-même[1].

Une des formes de ce recours ou de cet hommage a été le drapeau du Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur l'avait demandé au roi par Marguerite-Marie. La France catholique du XIXe siècle a rêvé, ici encore, de reprendre l'héritage du passé, tombé en déshérence. On sait comment l'image du Sacré-Cœur servit de drapeau à Patay et combien glorieusement il fut porté, en 1870, par les zouaves de Charette[2]. Ce n'était pas le drapeau national, mais il le préparait, et peut-être il en donna l'idée. Celui-ci, le drapeau tricolore avec Sacré-Cœur sur la bande blanche, a fait son apparition à Montmartre le 29 juin 1890. Il était porté par une délégation du Syndicat des employés du commerce et de l'industrie. Depuis, il a été adopté par nombre d'associations particulières, et les yeux des Français pieux se sont habitués peu à peu à voir l'image du Sacré-Cœur se détacher en pourpre sur le blanc du drapeau tricolore[3].

Ce n'est pas là confisquer le Sacré-Cœur au profit de la France. Nous savons bien que le Sacré-Cœur est pour tous. Mais comme le Tyrol s'est distingué par sa fête solennelle établie dès 1796 et

1. Voir René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon, 1901, surtout p. 61 et suiv., p. 83 et suiv. p. 115 et suiv. Cf. H. Ramière, *Le règne social du Cœur de Jésus*. Toulouse, 1802 : recueil d'articles publiés dans le *Messager du Sacré-Cœur de Jésus*.

2. Pour les détails, voir Alet, *l. c.*, c, IX, § 2, p. 326.

3. Voir René du Bouays de La Bégassière, *Le Drapeau national du Sacré-Cœur*, Paris, s. d. (1898).

par son dévouement au Sacré-Cœur, comme l'Équateur lui a fait sa consécration solennelle en 1873, pourquoi les Français ne garderaient-ils pas l'espoir que la France, redevenue chrétienne, serait un jour la France du Sacré-Cœur et, fidèle à sa mission de prosélytisme, ferait rayonner partout le cœur du Christ Roi?

Ces idées et ces aspirations, vivantes dans les âmes des catholiques français, ont beaucoup servi à rendre populaire cette dévotion qu'on aurait cru d'abord réservée à une élite. Elles lui ont donné un caractère social très marqué. Le règne social du Sacré-Cœur est maintenant dans les perspectives des âmes catholiques[1]. Et cela, non seulement en France, mais un peu partout. Pour ne citer que les catholiques allemands, ils parlent souvent, dans leur congrès généraux annuels, du Sacré-Cœur et de son règne dans les familles et dans la société[2].

Il y a une vingtaine d'années, cette idée a commencé de se traduire sous une forme nouvelle, qui n'a pas laissé d'intriguer ou même d'inquiéter bon nombre de catholiques, même des catholiques

1. Voir des aperçus très pénétrants et des renseignements précis à ce sujet dans René du Bouays de La Bégassière, *Notre culte catholique et français du Sacré-Cœur*, Lyon, 1901. Du même, les petits tracts sur *Le caractère social du culte du Sacré-Cœur*, sur *Le Sacré-Cœur et la France*.

2. Voir, dans Nix, *Cultus SS. Cordis Jesu*, 3e édition; Fribourg-en-Brisgau 1905, p. 35, les recommandations du 47e congrès à ce sujet, en 1900. L'encyclique du 25 mai 1899 est pleine de ces idées du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le Sacré-Cœur.

pieux. On s'est mis à couronner solennellement l'image du Sacré-Cœur. Le 21 juin 1900, l'archevêque de Mexico, couronnait une statue; ainsi faisait, le 30 août 1903, le cardinal Goossens à Anvers, par délégation spéciale de Léon XIII; ainsi Mgr Amette, à Caen, le 25 juin 1903. Depuis, on a signalé plusieurs cérémonie analogues, et, le 25 avril 1905, Mgr Douais, évêque de Beauvais, expliquait, dans la Basilique de Montmartre, « que le couronnement serait un admirable complément de la consécration du genre humain au cœur de Jésus faite par le Souverain Pontife Léon XIII ». Cette cérémonie, en effet, sert à mettre en relief la royauté du Sacré-Cœur, que le Pape proclamait si solennellement : *Rex esto, Soyez roi.*

L'*hommage* au Sacré-Cœur a sensiblement le même sens. De même, *l'étendard* du Sacré-Cœur couronné, et aussi l'*image royale* du Sacré-Cœur, répandue à plus d'un million d'exemplaires dans le monde entier.

Mais les ambitions vont plus haut encore et plus loin. On voudrait une fête liturgique de la Royauté du Sacré-Cœur. Un office en a été fait et présenté à la Congrégation des Rites, il y a quelques années, et quarante et un prélats italiens ont écrit au Pape pour demander la fête; parmi eux était le cardinal Sarto, le futur Pie X; cinquante-trois évêques de l'Amérique méridionale ont joint leur supplique à celle de leurs frères d'Italie[1].

1. Voir la brochure de l'abbé S. Coubé, *La Royauté du Sacré-Cœur. Couronnement, Hommage, Étendard, Fête liturgique.*

Jusqu'à présent, Rome attend. Il semble même qu'il y ait un arrêt du mouvement. Car, sans désapprouver l'idée de la royauté du Sacré-Cœur, Pie X a fait savoir qu'il n'approuvait pas la cérémonie du couronnement, telle qu'elle se faisait d'ordinaire. L'élan s'est donc ralenti, à cause, semble-t-il, au moins pour une part, de l'incertitude qui plane sur la pensée de Pie X à cet égard, et sur le sens précis de son intervention à propos des couronnements[1]. Mais le zèle est grand, la

Paris, s. d. (1906). J'ai donné moi-même à l'*Œuvre de la Royauté du Sacré-Cœur*, une brochure de 16 pages sur le *Couronnement du Sacré-Cœur*, Paris (1907).

1. Dans sa lettre au R. P. Mateo, 26 avril 1915, à propos de l' « Intronisation du Cœur de Jésus par la consécration des familles », le cardinal Billot a donné quelques explications à ce sujet. Une seule chose, dit-il, pourrait offrir quelque apparence de difficulté contre l'intronisation. La Congrégation des Rites, en écartant (ou réprouvant) le couronnement de l'image du Sacré-Cœur, n'a-t-elle pas, par cela seul, réprouvé aussi son intronisation? Sans accorder que la Congrégation ait, à proprement parler, réprouvé le couronnement, l'éminent théologien explique qu'elle a pu écarter (ou, si l'on veut, réprouver) le couronnement, sans qu'on puisse rien conclure contre l'intronisation. « S'il ne nous appartient pas de couronner Jésus-Christ, qui n'est pas roi par notre grâce ou par notre volonté, mais bien par droit de naissance, par droit de filiation divine, par droit aussi de conquête et de rachat, il nous appartiendra du moins, j'imagine, de reconnaître sa royauté, de l'affirmer hautement devant les hommes, de la défendre contre ceux qui la nient. » Les zélateurs du couronnement ne prétendaient, bien entendu, conférer aucun droit à Notre-Seigneur, mais seulement reconnaître et affirmer son titre imprescriptible à la royauté elle-même, au triple titre rappelé par le cardinal Billot; mais peut-être ce mot de couronnement, peut-être la cérémonie elle-même, qui consistait, comme on sait, à poser la couronne sur la tête du Sacré-Cœur (plus tard, par déférence pour les intentions du Pape, on se contenta de mettre la couronne aux pieds de la statue; mais la cérémonie en devenait moins expressive), indiquaient-ils plus

dévotion est débordante de vie, comme le montrent à chaque instant les admirables réunions de Montmartre. Les clairvoyants en ces matières disent que l'avenir est au Sacré-Cœur.

un acte qui confère la royauté que la reconnaissance d'un droit qui s'impose de lui-même.

Le cardinal indique une seconde raison qui, autant peut-être ou plus que la première, a pu motiver la décision de la Congrégation des Rites. Ce couronnement « n'entrait en rien dans le cadre » des autres couronnements admis par la Congrégation. On couronne parfois des « madones célèbres par le nombre et l'éclat des prodiges ». Mais « alors ce n'est pas, l'image de la Vierge, en tant que telle, que l'on entend couronner, mais, ce qui est bien différent, c'est l'image en tant que miraculeuse, en tant que distinguée des autres images par une spéciale manifestation de la puissance et de la bonté de Celle qui y est représentée. Et, dans ces conditions, le geste du couronnement ne vise plus directement la Vierge dans son image, mais plutôt l'image même en laquelle il plaît à la Vierge de se faire préférablement invoquer et honorer. » Ainsi « le geste du couronnement », pour employer l'expression du cardinal Billot, introduisait comme subrepticement une idée nouvelle dans une cérémonie qui était du ressort de la Congrégation, et, sans même la consulter, usait d'un rit réservé, qui était de son ressort, comme si c'eût été un acte quelconque de piété, que chacun pût faire à son gré, en y attachant tel sens qu'il voulait. « Rien d'étonnant alors, à ce que (la cérémonie du couronnement) ait été écartée, ou même, si vous le voulez, réprouvée. »

CHAPITRE IX

TENDANCES ACTUELLES DE LA DÉVOTION EN FRANCE

Je ne vois pas que l'on puisse signaler, dans les circonstances présentes, ni nouveau développement, ni tendances proprement nouvelles de la dévotion. Mais, comme il arrive d'ordinaire, la secousse donnée aux âmes par le déchaînement d'une guerre telle qu'il n'y en eut jamais, par le danger imminent où s'est trouvée la patrie, par les deuils sans nombre, par les inquiétudes et les calamités de toute sorte, cette secousse a ranimé le sens religieux et le sens patriotique ; elle a, du même coup, en avivant le sentiment de l'unité nationale et de la solidarité entre le présent et le passé, fait monter à la surface de la conscience française — je ne m'occupe ici que de la France[1] — bien des idées déposées, au cours des âges, dans le fond de cette conscience, toujours prêtes à reparaître (si jamais elles ont disparu) chez ceux qui vivent la vie chrétienne dans sa plénitude. De là une intensité plus grande, une orientation particulière du mouvement, visible surtout

1. Il y a des mouvements analogues en Italie, en Belgique, en Portugal, etc..

pour trois ou quatre idées, trois ou quatre pratiques, qui, sans être nouvelles, ont pris un nouveau relief dans ces derniers temps. Je veux parler de la prière nationale au Sacré-Cœur, de l'intronisation du Sacré-Cœur dans la famille, des consécrations militaires, de la question du drapeau.

I

La prière nationale[1].

Expiation amende honorable, consécration; le monde officiel et la vie catholique.

Nous avons vu, au cours de cette étude, et le désir manifesté par Notre-Seigneur à Marguerite-Marie, d'un hommage royal à son divin cœur (édifice, consécration réparatrice, drapeau), et les efforts faits dans le passé pour répondre aux intentions de Jésus. La première partie du programme (édifice expiatoire où devait se faire la consécration) a été magnifiquement réalisée par la construction de la basilique de Montmartre. L'œuvre était près d'être achevée, et déjà le cardinal Amette avait dit son désir et son espoir de consacrer solennellement la basilique du « Vœu national », en la fête de la B. Marguerite-Marie (17 octobre 1914), quand la guerre éclata. La grandiose cérémonie, qui devait réunir tout l'é-

1. Cf. *Les grands desseins du Sacré Cœur de Jésus et la France*, par le P. J. B. Lémius, Bourg et Paris, 1915.

piscopat français et où toute la France catholique devait être représentée, fut remise à plus tard.

Mais le mouvement vers le Sacré-Cœur fut unanime parmi les catholiques fervents. La prière publique allait à tous les saints protecteurs de la patrie : à la sainte Vierge, à saint Michel, à saint Denis et à sainte Geneviève, à sainte Clotilde et à saint Louis, à la B. Jeanne d'Arc, à d'autres encore, suivant les dévotions locales ou particulières; mais le Sacré-Cœur avait d'ordinaire la première place. Les jours de prière nationale ont presque tous été marqués par la consécration au Sacré-Cœur[1]. Et cette consécration, on peut le dire, a été vraiment nationale : nationale par un élan unanime des âmes, nationale par l'intention de tous.

La France officielle ne s'y est pas associée[2]. Mais cette abstention même n'a fait que rendre plus sensible la nécessité de l'expiation et de l'amende honorable, non seulement pour les fautes individuelles, mais pour celles de la na-

1. Le premier dimanche de l'année 1915, consécration du genre humain au Sacré-Cœur; 11 juin 1915, consécration de la France au Sacré-Cœur; 26 mars 1916, journée du Sacré-Cœur avec renouvellement de la même consécration. Notons qu'il y a eu également plusieurs consécrations générales de la France au Cœur immaculé de Marie, 13 décembre 1914, 15 août 1915, 25 mars 1916.

2. Parmi les corps constitués, ayant une existence officielle, seul l'Institut de France a pris quelque part au mouvement : dans trois au moins des cinq Académies qui le composent, des membres ont été délégués par leurs collègues pour les représenter, suivant l'invitation du cardinal Amette, à la grandiose cérémonie du 26 mars, dans la basilique du « Vœu national ».

tion. Ce caractère d'expiation a été particulièrement marqué dans la formule qui fut lue dans toutes les églises de France aux cérémonies du 11 juin 1915 et du 26 mars 1916. La formule a pour titre « Amende honorable et consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus ». Elle exprime si bien la pensée de tous et rend si exactement l'aspect actuel de la dévotion dans notre patrie, que nous ne saurions mieux faire voir ce qu'est maintenant la dévotion des Français au Cœur de Jésus qu'en en donnant de larges extraits qui en reproduisent tout le mouvement. « O Jésus..., nous voici prosternés à vos pieds, pour offrir à votre Cœur sacré, en notre nom et au nom de la France notre patrie, nos hommages et nos supplications. Nous vous adorons... Nous vous reconnaissons comme notre souverain Seigneur et Maître. Nous confessons que votre souverain domaine s'étend non seulement sur les individus, mais sur les nations... Nous proclamons que vous avez des droits particuliers sur la France, à raison des bienfaits dont vous l'avez comblée et de la mission que vous lui avez confiée dans le monde. Nous vous demandons pardon des fautes, privées et publiques, par lesquelles nous avons outragé votre souveraineté et votre amour. Pardon, ô Seigneur Jésus, pour l'impiété, qui voudrait effacer le nom de Dieu et votre nom béni de la face de la terre. » Le peuple : « Pardon, ô Seigneur Jésus! » Le célébrant continue : « Pardon pour l'aveuglement et l'ingratitude de ceux qui, méconnaissant

la mission divine confiée à votre Église pour le bonheur des sociétés non moins que pour le salut des âmes, ont voulu séparer d'Elle notre patrie et s'efforcent d'entraver sa liberté et son action parmi nous. » Le peuple : « Pardon, ô Seigneur Jésus! » Le célébrant : « Pardon pour la violation de vos commandements, pour les blasphèmes de parole et de plume, pour la profanation du dimanche, pour le mépris des saintes lois du mariage, pour l'omission du grand devoir de l'éducation chrétienne, pour la dépravation des mœurs, pour l'amour effréné du luxe et du plaisir. » Le peuple : « Pardon, ô Seigneur Jésus! » Le célébrant : « Pour tous ces désordres, nous vous faisons amende honorable et nous vous demandons pardon. » Le peuple : « Pardon, ô Seigneur Jésus! » Après l'amende honorable, la consécration. Le célébrant : « Afin de réparer ces fautes, autant qu'il est en nous, nous vous consacrons aujourd'hui nos personnes, nos familles, notre patrie : qu'elles soient désormais pleinement à vous. » Le peuple : « A Vous, ô Seigneur Jésus! » Le célébrant reprend chaque point de cette énumération, précisant comment nous entendons en pratique cette consécration, ce don de nos personnes, de nos familles, de notre patrie à Jésus. Pour les personnes et pour les familles, le peuple répond : « A vous, ô Seigneur Jésus! » Pour la France, quand le prêtre a dit : « Nous voulons que la France soit à Vous, » le peuple reprend : « Que la France soit à Vous, ô Seigneur Jésus! »

Suit la prière : « Nous venons à vous, ô Cœur sacré de Jésus, dans nos angoisses : ouvrez pour nous les trésors de votre charité infinie. Le sang qui a coulé de votre blessure a racheté le monde : qu'une goutte de ce sang divin, par sa toute-puissance expiatrice, rachète encore une fois cette France que vous avez tant aimée et qui ne veut pas renier sa vocation chrétienne. Oubliez nos iniquités pour ne vous souvenir que des saintes œuvres de nos pères, et laissez couler sur nous les flots de votre miséricorde. Que l'église bâtie par la France en votre honneur soit pour nous comme une citadelle inexpugnable, qui protège Paris et notre pays tout entier. Bénissez nos vaillantes armées; accordez-nous la victoire et la paix, et faites que bientôt le temple national que nous vous avons élevé puisse vous être solennellement consacré, comme le témoignage de notre repentir et de notre confiance, comme le gage de notre reconnaissance et de notre fidélité future. Cœur adorable de notre Dieu, la nation française vous implore : bénissez-la, sauvez-la! » Le peuple reprend : « Cœur adorable », etc. Le célébrant : « O Cœur immaculé de Marie, priez pour nous le Cœur sacré de Jésus! » Le peuple reprend encore : « O Cœur immaculé », etc. Inutile de dire que cette part faite à la foule dans l'amende honorable, dans la consécration, dans la prière, achève de donner à l'acte sa vraie physionomie, son caractère social. Malgré l'abstention, infiniment regrettable, de la France officielle, et, pour une

part, à cause même de cette abstention, nous avons eu, en ces années terribles, une prière, une amende honorable et une consécration vraiment nationales de la France au Sacré-Cœur.

Quant à l'image du Sacré-Cœur sur le drapeau de la France, on a essayé, en dépit des tracasseries mesquines, d'y suppléer par la dévotion privée, en arborant partout et de toutes les façons de petits drapeaux du Sacré-Cœur. Que de soldats, au front, le portent fièrement sur leur poitrine; que de femmes et que d'hommes, à travers les rues de nos villes et les sentiers de nos campagnes présentent à tous les yeux le pieux insigne! La France officielle continue, hélas! d'ignorer Jésus ou de le méconnaître; mais jamais la France fidèle et croyante n'a tant fait pour consoler son divin Cœur, en lui rendant, autant qu'il est en elle, tous les hommages qu'il a demandés par sa bien-aimée servante, Marguerite-Marie.

II

L'intronisation et la consécration des familles[1].

Idée générale du mouvement. — Consécration des familles; les familles du Sacré-Cœur. — Intronisation; le P. Mateo. — La famille chrétienne et la dévotion au Sacré-Cœur.

— Nous avons vu plus haut comment fut arrêté le

1. Pour l'intronisation, opuscules ou feuilles volantes, de provenance diverse. J'ai sous les yeux, outre plusieurs feuilles volantes, deux opuscules à peu près identiques, ou plutôt deux

mouvement (qui d'ailleurs n'avait rien de spécifiquement français) des couronnements du Sacré-Cœur. Toujours vivante et agissante, la dévotion s'est portée dans une autre direction. Cette fois, il n'est plus question, au moins directement, de cérémonie solennelle, où la foule afflue de toute une ville ou de toute une région, pour acclamer Jésus et sa royauté d'amour. Il s'agit d'une fête tout intime, d'une réunion de famille. Mais la fête a un sens profond, la réunion se fait en vue d'un acte des plus importants dans la vie de la famille. Cet acte consiste à introniser le Sacré-Cœur dans la demeure familiale, à l'installer au foyer, pour qu'il préside désormais, non seulement comme témoin ou comme invité, mais comme maître et roi, à toute la vie domestique. Jésus avait promis qu'il bénirait les maisons où l'image de son sacré-cœur serait exposée et honorée. L'intronisation implique que désormais cette image (tableau ou statue) aura sa place, une place d'honneur, dans la demeure familiale, et qu'elle y recevra quelque hommage ; mais la cérémonie a un sens plus profond et elle doit avoir du retentissement sur toute

éditions (1915) du même opuscule (Rome, Procure des Sacrés-Cœurs, et Paris, rue de Picpus, 35; Caen, *Manuel des Secrétariats,* dépôts chez M. Galley), intitulé : *L'intronisation du Sacré-Cœur dans les foyers* (l'édition romano-parisienne ajoute : *par la consécration des familes à ce divin Cœur*); dans le même sens, *Le Sacré-Cœur dans les familles,* Lyon, 1915. Pour la consécration, J. Calot, *Les Familles du Sacré-Cœur.* Bureaux du *Messager,* Toulouse, 1915; J. P. Archambault, *Les familles au Sacré-Cœur,* 1916, Québec et Montréal. *Messager du Cœur de Jésus,* 1913-1919, *passim.* Plusieurs évêques ont donné des lettres pastorales à ce sujet : Mgr Berthoin, d'Autun : Mgr Izart, de Bourges, etc.

la vie de la famille, puisque l'intronisation, comme le mot l'indique, consiste à introduire le Sacré-Cœur dans la maison pour en être désormais le maître et le roi.

La cérémonie est très simple et très belle. On se procure, si on ne l'a déjà, une belle image du Sacré-Cœur (belle relativement). On fixe le jour : ce sera naturellement un jour de fête (fête liturgique, fête du père ou de la mère, date marquante pour la famille). On se prépare convenablement, et, autant que possible, on communie le matin du jour choisi. Si le prêtre peut facilement venir, on l'invite, pour plus de solennité. A l'heure fixée, on installe solennellement l'image, on l'intronise, au milieu des fleurs et des lumières[1]. Alors, devant la famille réunie (et il convient que dans l'occurrence, les serviteurs se sentent plus que jamais de la famille), soit le prêtre, soit le maître ou la maîtresse de maison lit la consécration de toute la famille (père, mère, enfants, serviteurs) au Cœur sacré de Jésus. Il existe des formules toutes faites; mais le chef de famille en peut composer une à son gré, ou modifier, pour la mieux adapter, celle qu'il a sous la main. Même s'il doit la lire telle quelle, il est bon qu'il l'ait copiée de sa main ou fait copier soit par la mère, soit par quelqu'un des enfants. Il convient que la con-

1. La pièce indiquée est naturellement le salon, quand l'intronisation est comprise comme une profession publique d'appartenance au Sacré-Cœur; si l'on y voit plutôt un acte intime de la vie familiale, ce peut être une chambre intérieure ou une sorte d'oratoire de famille. Pour la formule, voir p. 579, note.

sécration soit bien écrite sur beau papier, qu'elle soit signée de tous ceux qui, dans la maison, sont en état de signer. Il serait même désirable que l'acte fût encadré, comme on fait pour l'image de première communion, et qu'il restât exposé, près de l'image intronisée, comme témoignage et souvenir de la consécration solennelle[1]. Qu'il soit d'ailleurs bien entendu que les détails de la cérémonie peuvent varier à l'infini. L'essentiel est qu'il y ait intronisation solennelle et solennelle consécration.

Dans la pensée des promoteurs, la fête doit avoir un lendemain. Ce lendemain, ce sera toute la vie de famille dominée par le grand acte qui vient d'être décrit. Cet acte lui-même, on le renouvellera tous les ans, au jour anniversaire, ou, mieux encore, tous les mois, par exemple, les premiers vendredis[2]. Quand un nouvel enfant viendra grossir

1. Ou même, comme l'indique le « document familial », tous les jours à la prière du soir. Au lieu de renouveler tous les jours la consécration, on se contente souvent d'intercaler dans la prière quelques mots qui la rappellent.

2. Il existe, sous le nom de « Document familial », de beaux diplômes en parchemin destinés à rappeler la solennité de la consécration et les engagements contractés. En voici le contenu : « Intronisation du Sacré-Cœur de Jésus au foyer par la consécration de la famille. Document familial. Le — du mois de — 19 — à — la famille — a solennellement intronisé le Cœur de Jésus dans sa maison, en lui consacrant tous ses membres, présents, absents et même défunts. Par ce témoignage d'amour et de réparation, elle entend Le reconnaître comme son Seigneur et Maître. Elle accepte pleinement les commandements de Dieu et de la sainte Église; elle exprime son horreur pour toutes les violations sacrilèges de ses droits de Souverain absolu des individus, des familles, des nations; elle réprouve sans réserve tous les attentats contre les saintes lois du mariage chrétien; enfin, elle adhère de cœur et d'esprit à l'autorité du Pontife romain. En même temps, honorée de la visite de Jésus, qui

la famille, il sera, aussitôt baptisé, présenté et consacré au Sacré-Cœur; son nom sera joint à celui des autres consacrés, en attendant qu'il puisse ratifier lui-même la consécration et signer l'acte à son tour. Tous les jours, si les circonstances et la disposition des lieux s'y prêtent, on se réunira pour la prière près de l'image vénérée; on y pourrait intercaler une mention rapide de l'intronisation, qui a fait du Sacré-Cœur le maître de la maison, et de la consécration, qui a fait de la famille une famille du Sacré-Cœur. La vie familiale devra répondre aux paroles et aux démonstrations : ce sera une vie solidement, foncièrement chrétienne, qui fasse honneur au Maître divin; la vie intime de chacun s'efforcera de réaliser l'idéal commun.

Cet idéal est trop beau, sans doute, sinon pour être réalisable, au moins pour être partout réalisé. Là où l'on ne peut tant obtenir, on se contente de moins. Ainsi s'est répandue, dans beaucoup de diocèses, la cérémonie de la consécration générale des familles. Elle se fait dans l'église paroissiale pour les familles de la paroisse dont les membres veulent bien y prendre part. Pour suppléer à l'intronisation solennelle, on distribue une image-souvenir, qui doit être placée bien en vue, et en

veut bien s'établir chez elle comme chez Lui; en échange de la douce confiance, de la tendre amitié de son Cœur, qui lui fait dire : *Voici votre Roi de douceur; Vous êtes mes amis,* elle Lui demande à genoux d'accepter, comme jadis à Béthanie, cette humble hospitalité. En foi de quoi nous signons. » Suivent les signatures des parents, des enfants, du prêtre.

place d'honneur, dans chaque famille consacrée, avec recommandation de lui rendre quelque hommage, et particulièrement de se réunir auprès pour la prière du soir en commun.

Ce mouvement de dévotion familiale au Sacré-Cœur par l'intronisation et la consécration a pris, dans ces dernières années, une grande extension. On y peut remarquer plusieurs courants distincts, partis de points divers et qui jusqu'à présent ne sont pas pleinement fondus. Ils semblent pouvoir se ramener à deux, celui que propage le *Messager du Cœur de Jésus,* organe de l'*Apostolat de la prière* (c'est, je crois, celui que Montmartre a fait sien), et celui qu'a déterminé le P. Mateo.

Dans le premier, l'idée de consécration domine. Depuis longtemps déjà, le *Messager* poussait à la consécration des familles au Sacré-Cœur. En 1889 notamment, il y eut en ce sens un mouvement quasi mondial. L'élan semblait s'être ralenti. Depuis quelques années, en partie peut-être sous l'influence indirecte du P. Mateo, il s'est ranimé et le *Messager* lui prête l'aide puissante de sa publicité (plus de 40 organes mensuels en une trentaine de langues). C'est l'idée primitive de consécration qui reste au premier plan; mais l'intronisation y a sa place, soit comme condition préalable à la consécration, soit comme conséquence naturelle de celle-ci, soit comme partie intégrante d'une seule et même cérémonie totale. Pour assurer l'effet durable de cet acte solennel, le P. Calot, Directeur général de l'*Apostolat de la prière,* y a

joint, pour « les familles du Sacré-Cœur », un petit règlement de vie chrétienne, simple et pratique. Il comprend : profession de docilité absolue aux enseignements de l'Église et aux directions du Pape, consécration au Sacré-Cœur renouvelée tous les ans, image du Sacré-Cœur à une place d'honneur dans la maison, observation fidèle des commandements de Dieu et de l'Église, notamment de la loi chrétienne du mariage, prière du soir en commun, communion fréquente, union et paix entre les époux, éducation chrétienne des enfants et souci chrétien de leur avenir (vocation, mariage chrétien), décence chrétienne dans les modes et dans l'ameublement, choix des livres et revues, surveillance des conversations, devoirs de religion et de charité envers les serviteurs.

L'œuvre de l' « Intronisation du Cœur de Jésus par la consécration des familles », sous sa forme spéciale d'intronisation, n'est pas née en France; mais elle a, je crois, été conçue à Paray-le-Monial, en 1906 ou 1907, par celui qui en a été, au Chili d'abord, puis dans le monde entier, le principal promoteur, le R. P. Mateo Crawley-Boevey, des Sacrés-Cœurs (Picpus). Le cardinal Billot, dans la lettre qu'il écrivait au P. Mateo, pour la recommander « d'enthousiasme », après avoir pris connaissance de l'œuvre, nous l'explique comme ayant pour unique but « d'installer au foyer domestique la pure, la simple, la franche dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle nous a été transmise dans les révélations de sainte Marguerite-Marie, telle que

l'Église l'a sanctionnée de sa suprême autorité ». Il y voit, « un moyen simple et pratique de réaliser les désirs exprimés par Notre-Seigneur » à la Bienheureuse, d'un culte spécial rendu à son cœur dans les familles. L'intronisation n'est-elle pas « l'extension du geste si gracieusement esquissé » par les novices de Paray, quand elles fêtaient leur sainte maîtresse en adressant tous leurs hommages à une modeste image du Sacré-Cœur? Le cardinal recommande donc cette introduction de la dévotion au Sacré-Cœur dans les foyers comme « le moyen le plus approprié à la sanctification de la famille, et par elle de la société tout entière ». Rapprochant à ce propos la doctrine des Pères sur l'Église, Épouse du Christ, sortant du côté percé de Jésus et de son cœur blessé d'amour, et la doctrine de saint Paul sur le mariage chrétien symbolisé par le mystique mariage du Christ et de son Église, il conclut : « Par le grand sacrement qui est à sa base, la famille chrétienne nous apparaît comme plongeant ses racines dans les profondeurs mêmes du Cœur où l'Église a pris naissance. Et s'il en est ainsi, où donc la dévotion au Sacré-Cœur sera-t-elle mieux à sa place? Où aura-t-elle un milieu et, si je l'osais dire, un terrain de culture plus approprié? Surtout où trouvera-t-on un moyen plus *connaturel* (passez-moi ce barbarisme) de *surnaturaliser* la famille et de l'élever à la hauteur de l'idéal voulu par Jésus-Christ? » Il y voit enfin un hommage de réparation pour les droits de la Souve-

raineté de Notre-Seigneur partout méconnus.

Si précieuse et si autorisée que puisse être cette recommandation, le P. Mateo a reçu mieux encore. Dès 1913, Pie X, à la demande des évêques du Chili, accordait une indulgence aux familles chiliennes qui se consacreraient au Cœur de Jésus en intronisant chez elles l'image du Sacré-Cœur. Benoît XV, par une lettre du 27 avril 1915, a étendu cette faveur aux familles du monde entier[1]. A cette occasion, le Saint-Père a hautement recommandé cette pratique et en a montré les avantages et l'opportunité. La lettre vaut que nous en donnions ici la substance, non seulement pour l'autorité d'où elle émane, mais encore pour les explications qu'elle contient et les lumières qu'elle apporte. Elle indique d'abord, avec une parfaite clarté, l'idée de l'œuvre et ses constitutifs essentiels : consécration de la famille, avec ceci de particulier que « l'image, installée comme sur un trône dans un endroit bien apparent de la

1. Un décret de la Pénitencerie apostolique, en date du 1er mars 1918, explique que, pour gagner ces Indulgences, la consécration doit se faire, non en commun dans une église, mais chez soi, en famille, par le prêtre, si c'est possible, et suivant la formule établie par le rescrit du 19 mai 1908. *Acta Apostolicae Sedis*, avril 1918, t. X, p. 154-156. La formule y est donnée, en italien et en latin. — Un autre décret, tout récent, rattache, au moins pour l'Italie, l'organisation destinée à promouvoir le mouvement des consécrations, à celle de l'*Apostolat de la prière*. En mainte autre circonstance, Benoît XV a recommandé cette pieuse pratique. Plus d'une fois aussi, et notamment à propos du décret *De tuto* pour la canonisation de Marguerite-Marie (17 mars 1918), il a vivement exhorté les fidèles à recourir au Sacré-Cœur.

maison, présente à tous les regards Notre-Seigneur comme le roi de cet intérieur ». Léon XIII, continue le Pape, avait consacré au divin Cœur le genre humain tout entier. Mais cette consécration générale ne rend pas superflue la consécration de chaque famille en particulier ; loin de là, elle s'y harmonise à merveille et contribue à réaliser la sainte intention du Pontife : car ce qui est particulier à chacun nous touche de plus près que ce qui est commun à tous. Aussi bien, est-il rien qui convienne mieux aux temps où nous sommes? Que d'efforts pour défaire l'œuvre moralisatrice de l'Église et pour nous ramener au paganisme ! Que d'attaques, en particulier, contre la famille ! Nos ennemis voient bien que, en corrompant la famille, ils corrompent la société tout entière. De là la loi du divorce ; de là, au mépris de l'autorité paternelle, l'obligation de confier les enfants à l'école publique, laquelle est presque toujours hostile à la religion ; de là ces campagnes honteuses pour amener à tarir la vie jusque dans sa source en violant par d'impures pratiques la sainteté du mariage. On ne saurait donc mieux faire que de travailler à ranimer le sens chrétien dans la vie domestique en installant la charité du Christ, comme une reine, au foyer et en attirant sur la famille les bénédictions promises par Notre-Seigneur aux maisons où l'image de son cœur serait exposée et honorée. « Mais, ajoute Benoît XV, cet honneur ne suffit pas. Il faut, avant tout, connaître Jésus, sa doctrine, sa vie, sa passion, sa gloire.

Qu'on ne se contente pas de le suivre avec un sentiment superficiel de religiosité, qui parle au cœur sensible et fasse verser quelques petites larmes, en laissant les vices intacts; il faut s'attacher à lui avec une foi vive et forte, qui dirige et gouverne l'esprit, le cœur, la conduite. Si Jésus est si oublié, si peu aimé, c'est qu'il est inconnu, ou trop peu connu. Il faut donc travailler avant tout à faire mieux connaître Jésus-Christ, sa vérité, sa loi; l'amour viendra ensuite. » — Telle est cette belle lettre du Pape. On remarquera cette singulière insistance sur la connaissance de Notre-Seigneur et de son évangile. Il y a là une leçon dont doit se pénétrer quiconque travaille à développer, en soi ou dans les autres, la dévotion au Sacré-Cœur.

Voilà donc, magnifiquement expliquées par le cardinal Billot, et par Sa Sainteté Benoît XV, les grandes idées qui dominent cette belle œuvre de l'intronisation par la consécration des familles au Sacré-Cœur. Il est bon d'ajouter, ici encore, qu'il y a, parmi les zélateurs de la consécration ou de l'intronisation, quelques légères différences de vues, qui amènent nécessairement des différences dans tel ou tel détail pratique. Les uns la considèrent, avant tout, comme l'entrée du Sacré-Cœur dans le sanctuaire de la famille. En conséquence, ils installent la statue dans une chambre plus intime ou dans une sorte d'oratoire, où la famille vient lui rendre hommage par la prière du soir et où chacun peut venir le prier dans le secret. D'autres y voient davantage une profession publi-

blique de dévotion au Sacré-Cœur, et exposent l'image, en belle place, dans le salon, où elle frappe tout d'abord les regards du visiteur. Les deux conceptions sont bonnes et facilement conciliables.

III

La consécration des soldats[1].

Les faits. — Le sens des faits et leur portée.

Au cours de la dernière guerre, enfin terminée, des aumôniers zélés ont eu la pensée de consécrations militaires au Sacré-Cœur. L'idée a trouvé le meilleur accueil, tant parmi les soldats que parmi les chefs, particulièrement sur le front, où la présence de l'ennemi, la vie de sacrifice et le danger continuel de mort, la vue plus nette de l'idéal patriotique, tout enfin, contribue à élever les âmes, au-dessus des préoccupations malsaines ou vulgaires, dans le monde supérieur de la grâce et de la religion. D'admirables cérémonies ont eu lieu, où des « unités » plus ou moins considérables, cédant à la puissante attirance du Cœur de Jésus, ont pris part avec un bel ensemble et avec un élan qui, sans violenter en rien la liberté des individus, la dégage, pour ainsi dire, des entraves du respect humain ou des passions, pour l'en-

1. Feuilles volantes, rue de la Barre, 31; *Messager du Cœur de Jésus*, mars et juin 1916.

traîner en haut. L'acte solennel est préparé par une sorte de retraite, avec nombreuses confessions et communions ; il implique, dans la pensée de tous, un engagemcnt à mener désormais une vie chrétienne et à réinstaller le Christ au foyer de famille. La femme et les enfants sont mis au courant du grand acte et de la promesse, par une feuille signée, qui fera foi pour l'avenir. Le but et le sens de la cérémonie sont expliqués avec soin. Tout d'abord, elle a pour objet le bien spirituel de chacun, en le rapprochant de Dieu et lui ménageant les incomparables avantages de la dévotion au Sacré-Cœur. Elle a de plus une portée sociale. Elle prépare, pour le retour au foyer, l'entrée du Sacré-Cœur dans la famille ; elle réintègre, autant qu'il est possible, la prière et la religion dans l'armée ; elle permet d'espérer ou d'entrevoir, dans un avenir indécis, des temps où la France, redevenue officiellement chrétienne, se consacrerait au Cœur de Jésus et — qui sait ? — ferait flotter sur le drapeau national l'image du Sacré-Cœur [1].

1. On a beaucoup parlé d'une consécration des armées françaises et alliées faite par le Maréchal Foch, en juillet 1918, dans l'église de Bombon. Pour, il y a des attestations précises et formelles du curé ; contre, il y a des dires, très autorisés aussi. C'est donc encore, pour le public, le secret du généralissime.

IV

La question du drapeau[1].

État de la question. — Deux questions distinctes : 1° Y a-t-il un message de Marguerite-Marie à la nation française ? 2° L'idée du Sacré-Cœur sur le drapeau est-elle acceptable ?

Depuis bientôt trente ans, les catholiques français voient flotter dans les églises, chapelles, salles de réunions pieuses, le drapeau national portant, en rouge écarlate sur sa bande blanche, l'image du Sacré-Cœur. Durant la guerre, ces drapeaux se sont multipliés sous les formes les plus diverses, quelques-unes fort artistiques, et, malgré des tracasseries mesquines, continuent de se répandre. Un mouvement de pétitions fut même lancé pour demander que ce drapeau du Sacré-Cœur fût adopté comme le drapeau même de la France. A ce propos, plusieurs questions se posent, depuis surtout qu'une lettre a été publiée où le cardinal Billot semblait blâmer toute une tendance de dévotion chère aux catholiques français, non sans jeter quelque discrédit sur les révélations de Mar-

1. Voir *Le Message du Sacré-Cœur,* par le R. P. Ange Le Doré, Paris, 1917; *Le Message d'espoir*, par H. Perroy, *Études,* 5 et 20 février 1918; *Messager du Cœur de Jésus,* avril, mai, juin; *La réalisation parfaite des demandes du Sacré-Cœur*, par R. du Bouays de la Bégassière, *Messager,* janvier 1917; *Le drapeau du Sacré-Cœur, Messager,* juin 1918, article par J. V. et supplément anonyme; *Encore le Message de 1689,* par A. Hamon, *Études,* juin 1918; *Le Message de la B. Marguerite-Marie et la grande demande du S.-C. à la France,* par P. Bouvier. *Bulle-*

guerite-Marie à ce sujet[1]. Elles se posaient déjà du fait que le mouvement des pétitions avait été arrêté — et arrêté, semblait-il, sur un mot d'ordre venu de haut, qui, sans blâmer probablement l'idée en elle-même, devait le signaler comme inopportun ou mal parti.

Sans nous attarder aux questions de fait et d'opportunité, nous pouvons nous demander :

1° S'il y a bien un message authentique de Marguerite-Marie à cet effet et quel en est le sens;

2° S'il est permis de désirer que le Sacré-Cœur ait sa place sur notre drapeau national et pourquoi[2].

I. LE MESSAGE. 1. *Les révélations relatives au drapeau sont-elles authentiques?* — La question peut viser ou l'authenticité des textes ou l'authenticité des révélations.

L'authenticité des textes ne saurait être mise en doute : ils sont vraiment de Marguerite-Marie, sauf tout au plus quelques omissions ou modifications de forme qui ne changent rien aux choses[3]

tin de l'œuvre des campagnes, mai-juin 1918; *L'idée du drapeau du S.-C. repose-t-elle sur une révélation privée*, par « un théologien très autorisé », *Nouvelles religieuses*, 15 août 1918; nombreux articles et documents, dans *La foi catholique*, depuis avril 1918, dont plusieurs reproduits en brochure, par MM. JOUIN, GAUDEAU, TRUPTIN; *Le drapeau du S.-C.*, par J. V. BAINVEL, *Revue pratique d'Apologétique*, 15 juin 1918 (reproduit dans le présent travail).

1. Voir les pièces dans *Revue du Clergé français*, 1er juin 1918.

2. Je restreins la question à celle du drapeau, puisqu'elle s'est posée à ce propos. Il va sans dire qu'elle ne fait qu'un avec celle de la consécration, de l'édifice où doit se faire cette consécration, et demandes connexes.

3. Ceux qui voudraient de plus amples renseignements sur ce point peuvent consulter les belles et savantes préfaces de

Les autographes sont perdus ou égarés, comme pour presque toutes les lettres à la Mère de Saumaise et au P. Croiset. Mais nous savons que les copies sont fidèles, sauf les omissions ou retouches de style dont on vient de parler. Il est bon, cependant, de signaler une particularité, dont on pourrait tirer parti (bien à tort d'ailleurs) contre l'authenticité. Les textes relatifs au message manquent, comme on peut s'en convaincre en lisant les notes de Mgr Gauthey, dans la traduction italienne des écrits, faite pour le procès de béatification. Explique qui voudra cette absence, et comme il voudra; mais à quelque explication qu'on s'arrête, rien n'autorise à en tirer une conclusion défavorable à l'authenticité du texte français.

Quant à l'authenticité des révélations relatées dans ces textes, la question se ramène à celle du jugement d'ensemble qu'il convient de porter sur les révélations de Marguerite-Marie.

Ce jugement lui-même doit se régler sur les principes suivis par l'Église en matière de révélations et s'interpréter d'après ces principes[1]. Le message au roi rentre, à cet égard, dans la loi générale. C'est dire qu'il n'a rien d'un article de foi — d'autant que l'Église, soit dans l'examen des

Mgr Gauthey, et, pour les détails, les annotations semées au bas des pages. La question d'ensemble a été traitée, ci-dessus, 1re partie, c. I.

1. On peut voir quelques réflexions sur ce sujet, avec références aux auteurs qui en ont traité, dans le présent volume entrée en matière, p. 1; début de la première partie, avec la note; deuxième partie, c. II, § I.

écrits en vue de la béatification, soit dans l'approbation donnée à un ouvrage spécial contenant des révélations (comme celle qu'elle a donnée aux *Révélations* de sainte Brigitte), ne prétend pas d'ordinaire décider s'il y a eu révélation ou non, ni surtout ce qu'il faut entendre, en pareil cas, par le mot *révélation,* son jugement étant, dans la circonstance, comme elle s'en est expliquée en mainte occasion, d'ordre pratique et non d'ordre spéculatif.

On peut, il est vrai, et avec plus d'apparence ici que tout à l'heure à propos de l'authenticité des textes, arguer de son absence dans la traduction italienne, ou de telle déclaration vaguement connue, d'après laquelle l'Église, en approuvant les écrits de Marguerite-Marie, n'a pas prétendu approuver cette révélation. Mais ni cette absence ni cette déclaration, qui peuvent donner lieu, si l'on veut, à chicane et à interprétation malveillante, ne permettent de rien conclure contre cette révélation en particulier[1].

On a mis en avant quelques autres raisons de douter en ce cas spécial : l'orgueil et les fautes de Louis XIV, la promesse de victoire contre tous ses ennemis, une garantie de salut attaché à une pratique tout extérieure une fois faite, et choses semblables. Mais l'examen attentif des textes et la

1. On n'aurait fait, dans la réponse en question, qu'appliquer au cas proposé le principe général de l'Église en la matière, sans vouloir par là jeter aucune défaveur sur cette révélation comme telle.

comparaison avec mainte promesse analogue, attachée soit à la dévotion du Sacré-Cœur, soit à d'autres pratiques, nous montrent que, ici encore, on ne peut rien produire contre le message qui ne rejaillisse sur l'ensemble de la dévotion. Certes il ne faut pas rabaisser une dévotion si foncièrement évangélique et chrétienne au niveau de nos petits intérêts terrestres, ni rêver une vie chrétienne sans sacrifice, où des récompenses temporelles viendraient aussitôt payer des pratiques inspirées par d'égoïstes espoirs. Mais n'oublions pas non plus que Notre-Seigneur lui-même nous invite au sacrifice par l'appât des récompenses. S'il nous demande de « chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice », il ajoute aussitôt que « tout le reste nous sera donné par surcroît ».

Ces promesses de biens temporels doivent s'entendre avec les réserves qui vont de soi et en tenant compte des conditions ordinaires de l'action providentielle dans le monde et sur les âmes. Sans doute, il est bon de rappeler souvent aux fidèles que le christianisme vise plus haut que la terre, plus loin que cette vie passagère dont, si elle était seule, on pourrait se demander si elle vaut qu'on la vive. Jésus n'est pas un roi temporel, comme le rêvaient les Juifs; mais il ne faut pas oublier aussi que, quand on cherche le règne de Dieu et sa justice, cette recherche est souvent récompensée même par des biens temporels, surtout lorsqu'il s'agit des nations, qui n'ont pas comme telles de destinée supérieure, ni d'au-delà.

Le message relatif au roi n'est donc pas dans une condition inférieure aux autres révélations de la sainte Visitandine[1]. En y regardant de près, on arrive au contraire à se convaincre qu'il est dans la ligne et dans logique de la dévotion au Sacré-Cœur : Jésus ne veut pas régner seulement sur des âmes individuelles, mais aussi sur les sociétés. Reste donc à étudier le sens précis du message.

2. *Sens précis du message.* — Sans répéter ici tous les textes que nous avons rapportés plus haut, nous constatons en les relisant que l'acte demandé à Louis XIV apparaît avant tout comme un acte de réparation. Le Sacré-Cœur désire « entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il a été outragé, méprisé, et humilié en sa passion ». Il faut qu'il ait autant de joie « de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir humilié à leurs pieds ». Même pensée dans la lettre du 28 août : « Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses qne l'adorable cœur de son divin Fils a ressenties dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et les outrages de sa passion, veut établir son empire dans la cour de notre monarque. » C'est ce qu'elle appelle un peu plus bas « relever devant les hommes les opprobres et anéantissements que ce divin cœur y a soufferts ».

1. Sauf, bien entendu, la garantie particulière que certaines de ces révélations peuvent tenir d'une sorte d'approbation tacite et implicite par l'Église, approbation qui d'ailleurs est d'ordre pratique plutôt que spéculatif.

Enfin, dans la lettre du 15 septembre au P. Croiset : « Il y a encore une autre chose dont je me sens fort pressée, par le grand désir qu'il me fait connaître d'en avoir, c'est que cette dévotion coure dans les palais des rois et des princes de la terre, afin qu'il y reçût autant de plaisir, comme aimé et honoré des grands, comme ont été grandes les amertumes et angoisses qu'il y a ressenties, lorsque dans sa Passion il y a été tant méprisé, outragé, humilié. » De cette notion générale sa pensée vient tout naturellement à Louis XIV, qui réalise pour elle l'idée des grands de ce monde, » des rois et des princes de la terre ».

On voit par les mêmes textes que ce qui est demandé à Louis XIV, ce n'est pas un acte de gouvernement, mais un acte de dévotion personnelle, comme étaient actes personnels d'Hérode les mépris et les outrages dont il accabla Jésus dans sa Passion. Les courtisans, comme grands de ce monde, auront leur part dans la réparation, comme les courtisans et soldats d'Hérode eurent la leur dans les moqueries. L'idée d'un hommage national, tel que nous l'entendons maintenant, ne se présente jamais à Marguerite-Marie. Rien, dans ce qu'elle voudrait obtenir de Louis XIV, ne ressemble à l'acte royal de Louis XIII consacrant la France à Marie. L'édifice où doit se faire la consécration sera un oratoire du roi ; les étendards où serait peint le Cœur de Jésus sont les étendards personnels du roi ; les armes où il serait gravé sont les armes du roi. La fête à établir doit être une fête

publique; mais ce qu'on demande au roi, c'est d'user de son influence pour l'obtenir du Pape — et non pas comme une fête nationale, mais comme une fête religieuse, fête d'expiation et d'hommage pour réparer les fautes des chrétiens envers l'Eucharistie.

3. *La portée des demandes.* — En précisant le sens des demandes, il semble que, du même coup, on en limite la portée, de façon que tout se ramène à un acte personnel de Louis XIV. Cette conclusion ne serait pas exacte : elle néglige un élément important de la question. Louis XIV, ici, n'est pas seulement Louis XIV : il représente les princes et les rois. Les courtisans doivent prendre part à la consécration royale en tant que grands de ce monde et familiers du roi. Comme le roi doit réparer les moqueries d'Hérode, son entourage doit réparer celles des courtisans et des soldats d'Hérode. Le message s'adresse à lui, non en tant qu'il est Louis XIV, mais en tant qu'il est un « grand monarque », comme dit la sainte voyante. La grandeur même du « grand roi » n'entre ici en ligne de compte que secondairement : plus est haut celui qui rend hommage, plus sera éclatante la réparation.

On comprend dès lors que, tout en étant faite personnellement à Louis XIV, la demande ne lui est faite que parce qu'il est le roi. Aussi voyons-nous, dans la suite, l'idée de la demande et des promesses afférentes appliquée comme naturellement à Louis XV, vers le milieu du XVIIIe siècle,

par la Mère Coing, alors supérieure des Visitandines de Paray. Nous la voyons reprise par le grand dauphin, fils de Louis XV, qui fait dédier au Sacré-Cœur, dans la chapelle royale de Versailles, un oratoire spécial, où il met l'image de ce divin Cœur; reprise par Louis XVI, dans le vœu que tous connaissent, avec cette différence que Louis XVI ne parle pas de ses étendards ni de ses armes, mais, en revanche, entend consacrer aussi son royaume, sans doute, comme une sorte d'ex-voto.

II. La question du drapeau. Ce qui nous reste à dire se dégage, pour une part, de ce qui vient d'être dit. On peut tout ramener à trois questions :

1° Y a-t-il quelque demande spéciale du Sacré-Cœur à la France relativement au drapeau, à l'édifice, à la consécration?

2° La France peut-elle se regarder comme une privilégiée du Sacré-Cœur, comme ayant mission spéciale de travailler à le faire régner?

3° Que peuvent et doivent croire et espérer, faire et désirer les catholiques français?

1. *Y a-t-il quelque demande spéciale du Sacré-Cœur à la France, relativement au drapeau, à l'édifice, à la consécration?* — De ce qui vient d'être dit, il ressort que les demandes de Notre-Seigneur à Louis XIV ne sont pas faites directement à la France. Le message de Marguerite-Marie regardait Louis XIV. Ses successeurs en pouvaient conclure qu'ils feraient eux-mêmes acte très agréable au Cœur de Jésus en travaillant à

les réaliser ; mais ils ne manquaient à aucun devoir en ne les prenant pas pour eux. Dans leur teneur littérale, elles s'appliquent moins encore à la nation française : la France, de ce chef, n'est pas infidèle en ne les relevant pas ; mais qui ne voit qu'elle ferait, elle aussi, acte très agréable au Cœur de Jésus en travaillant à les réaliser[1] ? Quand les évêques de France demandaient au Pape, en 1856, d'étendre au monde entier la fête du Sacré-Cœur ; quand ils faisaient vœu naguère de faire célébrer solennellement cette fête dans leurs diocèses respectifs le jour même indiqué par Notre-Seigneur à Marguerite-Marie dans l'apparition de 1675, ils ne répondaient pas à une demande spéciale du Sacré-Cœur, à eux adressée ; mais ils savaient aller au-devant de ses désirs les plus chers. De même, les premiers promoteurs du *Vœu National,* lequel devait aboutir à la magnifique réalisation de Montmartre, semblent avoir d'abord ignoré le message de Marguerite-Marie. Et pourtant ne sont-ils pas heureux, au ciel, d'avoir travaillé, sans y avoir songé d'abord, à faire plus et mieux que ne demandait Jésus ? S'ils n'ont pas, les uns ni les autres, répondu à une demande spéciale, ils ont réalisé un désir du Sacré-Cœur. On peut ajouter, semble-t-il, qu'ils ont répondu à une mission spéciale de la France. Ceci nous amène à la seconde question.

1. Tout ceci est dit par rapport au message de Marguerite-Marie. Y a-t-il eu plus tard, y a-t-il en ce moment, d'autres messages pour la France actuelle ? Ce n'est pas de quoi il s'agit ici ;

2. *La France peut-elle se regarder comme une privilégiée du Sacré-Cœur, comme ayant mission spéciale pour travailler à le faire régner?* — C'est un lieu commun de ce que l'on peut appeler la prédication patriotique en France, de faire appel à cette mission spéciale, à cette préférence de Jésus pour la France[1]. Il ne faut pas chercher une preuve dans le mot de la B. Jeanne d'Arc : « Dieu est bon Français », car ce mot, dans la bouche de la Pucelle, avait un sens précis, tout de circonstance : on n'y doit pas voir une maxime générale. On est sur un terrain plus solide, en rappelant Tolbiac, la conversion de Clovis et ce que l'on appelle « le pacte de Reims », la victoire de Charles Martel sur les musulmans, le rôle de Charlemagne et de saint Louis, la journée providentielle de Bouvines, le mot célèbre *Gesta Dei per Francos,* la prière du IXe siècle pour les Francs, qui semblent comme des intuitions sur la mission de la France, tant d'autres textes et de faits, dont plusieurs peuvent être discutables en eux-mêmes ou dans le sens qu'on leur attribue, mais dont l'ensemble ne laisse pas de faire impression. Mais il y a surtout le miracle de Jeanne d'Arc, cette intervention unique et incontestable de Dieu pour sauver la France. Il y a, dans la suite des âges, tant de paroles des Papes, depuis ceux du haut moyen âge jusqu'à ceux de nos jours, unissant

1. Voir, par exemple, *Nos Alliés du ciel,* par le chanoine Coubé; *S. Martin et les destinées de la France,* par A. Pottier.

la cause de la France à celle de Dieu et de son Église. Contentons-nous d'en citer deux.

Léon XIII écrivait à l'évêque de Marseille, le 9 juillet 1899 : « Si l'on considère les choses et les événements qui se déroulent sous nos yeux, on peut bien dire, sans se tromper, qu'il a été dans les desseins de la Providence d'unir la France au Sacré-Cœur par les liens d'une affection privilégiée. » En preuve, le Pape rappelle Marguerite-Marie, les triomphes de la dévotion dans notre pays, la basilique du *Vœu National.* Il ajoute : « Nous rappelons d'autant plus volontiers ces faits si glorieux pour votre nation qu'il y a en même temps en eux de quoi vous consoler dans le présent et vous faire joyeusement espérer pour l'avenir. Cet avenir est bien sombre; mais, Nous en sommes convaincu, aussi longtemps que votre pays gardera la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et, s'il plaît à Dieu, il la gardera toujours, il aura en elle, par le fait même, un gage précieux de salut[1]. » Pie X, à son tour, adressait à la France, en remettant le chapeau aux cardinaux Amette, Dubillard, de Cabrières et Billot, ces touchantes paroles : « Le peuple qui a fait alliance avec Dieu aux fonts baptismaux de Reims se convertira et retournera à sa première vocation... Les fautes ne resteront pas impunies; mais la fille de tant de mérites, de tant de soupirs et de tant de larmes ne périra jamais. Un jour viendra, et nous espé-

1. Cité par H. Perroy, *Messager du Cœur de Jésus,* juin 1918, p. 364-365.

rons qu'il ne tardera guère, où la France, comme Saul sur le chemin de Damas, sera enveloppée d'une lumière céleste, où elle entendra une voix qui lui dira : « Ma fille, pourquoi me persécutes-tu?... Lève-toi et lave-toi des souillures qui t'ont défigurée. Réveille dans ton sein les sentiments assoupis et le pacte de notre alliance, et va, fille première-née de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, va porter, comme par le passé, mon nom devant tous les peuples et devant les rois de la terre[1]. »

3. *Que peuvent et que doivent croire et espérer, faire et désirer les catholiques français?* — Les catholiques français savent que la France n'est pas l'Eglise et que l'une n'a pas, comme l'autre, des promesses d'éternité. Mais ils peuvent et doivent croire à une spéciale providence de Dieu sur leur patrie. Appuyés sur cette foi, ils peuvent et doivent espérer que le passé garantit l'avenir. Dieu ne les sauvera pas malgré eux ni sans eux; mais, s'ils font ce qu'ils peuvent, Dieu ne leur manquera pas. Cette idée qui, depuis deux siècles, leur montre le salut dans le Sacré-Cœur, n'est pas illusion ni chimère. Ils peuvent donc compter sur Dieu. Comptant sur son aide, ne faut-il pas qu'ils agissent? Et que peuvent-ils faire de mieux que de prendre pour eux les désirs et les promesses du Sacré-Cœur? Le message pour Louis XIV n'est qu'une forme spéciale du message général

1. Cité dans le *Messager*, juin 1918, p. 359.

à l'humanité tout entière. Il faut que Jésus règne, non seulement dans la vie individuelle, mais aussi dans la vie sociale. Que les autres nations le prennent pour elles et proclament à leur façon la royauté de Jésus. Non contentes de l'acclamer en paroles, qu'elles le fassent régner dans leurs lois, dans leurs mœurs, dans leur politique intérieure, dans leurs relations internationales. Elles s'en trouveront très bien, et leurs voisins aussi. Aux catholiques français de faire ce qui dépend d'eux pour le faire régner dans leur pays, en même temps qu'ils s'efforcent de le faire régner dans leurs cœurs. Qu'ils regardent comme « un bel idéal », suivant la formule du cardinal Gasparri, la proclamation publique de sa royauté par l'image du Sacré-Cœur sur leur drapeau national. Qu'ils travaillent à rendre possible la réalisation de ce bel idéal, en s'unissant pour une action qui refasse peu à peu la France, l'âme française, la famille française, la vie publique aussi bien que la vie privée[1]. Ce faisant, ils répondent aux plus chers désirs de l'Eglise et du Pape, aux désirs mêmes de Dieu et du Christ qui aime tous les hommes,

1. Qu'on me permette de signaler une idée féconde et immédiatement pratique, dont me parlait il n'y a pas longtemps un curé de Paris, tout dévoué au Sacré-Cœur, celle d'une fédération où s'uniraient, dans le culte du Sacré-Cœur et comme autour de sa bannière, avec l'intention de promouvoir, par tous les moyens à leur portée, le règne social de Notre-Seigneur, tous les *groupes sociaux* de catholiques, disséminés en grand nombre dans la France entière, pour se concerter en vue d'une action commune à cet effet, par manifestations religieuse, congrès, programmes et plans d'effort organisé, etc.

mais qui, parmi les nations, a montré de tant de manières qu'il aime spécialement la fille aînée de l'Eglise, qu'il aime les Francs[1].

1. En attendant l'heure des réalisations officielles, plusieurs évêques ont prescrit ou recommandé de placer solennellement ce drapeau dans toutes les églises ou chapelles de leurs diocèses, pour qu'il y reste toujours exposé au regard des fidèles.

ÉPILOGUE

HARMONIES ET CONVENANCES DE LA DÉVOTION ET DE SON DÉVELOPPEMENT

Nous avons étudié la dévotion au Sacré-Cœur dans les écrits de celle que Notre-Seigneur lui-même a choisie pour en être la principale dépositaire, l'interprète et l'apôtre ; nous en avons présenté la systématisation doctrinale d'après les maîtres de la pensée théologique ; nous l'avons suivie dans son développement historique depuis les premières traces de son apparition jusqu'à son plein épanouissement et dans ses principales manifestations, depuis ses origines mystiques jusqu'à ses dernières applications dans la piété contemporaine. Resterait à en faire voir les harmonies avec les aspirations du cœur humain et les merveilleuses inventions de Dieu pour y répondre, à la situer dans le plan divin de réparation et de salut par la révélation en Jésus de la bonté divine et du divin amour, à en montrer les attaches avec l'ensemble du mystère de Jésus, les convenances d'analogie et d'affinité avec les conditions ordinaires des rapports entre le Créateur et sa créature humaine. Sujet immense et qui ne

saurait être qu'esquissé en quelques pages. Aussi bien le développement appartient-il moins au théologien qu'au poète ou à l'orateur. La dévotion au Sacré-Cœur n'a trouvé jusqu'ici ni son Dante ni son Pindare; mais la prédication contemporaine a su parler du cœur de Jésus et de son amour avec grandeur et piété. Parmi les livres qui traitent du Sacré-Cœur, plus d'un offre de belles pages sur les splendeurs et les harmonies de la dévotion, ceux de Mgr Baudry, par exemple, et de M. Sauvé; les traités de M. Thomas et du P. Terrien serrent de plus près le sujet, l'un avec beaucoup d'ampleur et de façon très compréhensive, l'autre dans un chapitre précis et pénétrant. Nous nous contenterons ici de quelques remarques ou indications rapides. Elles porteront sur deux points, sur les convenances et les harmonies de la dévotion en elle-même, sur les convenances et les harmonies de son développement historique.

1. — HARMONIES ET CONVENANCES DE LA DÉVOTION EN ELLE-MÊME.

Pour donner quelque idée du sujet, nous n'avons guère qu'à recueillir ou à dégager ce que le lecteur a pu entrevoir déjà soit dans l'exposé doctrinal de la dévotion, soit dans les belles pages de la B. Marguerite-Marie, des mystiques et des ascètes, semées au cours de l'ouvrage. On peut tout grouper sous quelques chefs.

1. *Harmonies et convenances avec la nature de*

l'homme. — Notre premier devoir envers Dieu est de l'aimer. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », c'est le premier et le plus grand des commandements, celui qui résume tous les autres et auxquels tous se ramènent. « Mon fils, donne-moi ton cœur », c'est le grand appel du cœur de Dieu au cœur de l'homme. Mais Dieu est si loin de nous; si grand, si saint! Et puis, Dieu est invisible. Où est l'espèce d'égalité que réclame l'amour? Où le sensible, qui a tant de prise sur le cœur humain? Au moins, si nous pouvions croire à son amour pour nous! Mais comment y croire, lui étant ce qu'il est, nous étant ce que nous sommes? Nous savons ce qu'il a fait pour rendre cet amour possible. Il a supprimé les distances, autant qu'il le pouvait par sa toute-puissance : en se faisant homme pour faire de nous, en quelque sorte, des dieux. Il nous a fourni de cet amour des gages qu'on ne peut récuser : sa parole infaillible, le témoignage des œuvres, le témoignage du sang; le don de soi, sous toutes les formes : à la crèche, au calvaire, dans l'eucharistie, en attendant le don de soi au ciel. Pour que j'aie un signe sensible de cet amour, un signe parlant, un signe que mon cœur ne puisse méconnaître, il montre son cœur en me disant : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes »; il me le montre blessé d'amour, méconnu et outragé, mendiant mon amour. La dévotion au Sacré-Cœur, c'est la réponse à tant d'amour. Ainsi le grand devoir devient pour moi une affaire d'amour, un besoin du cœur : amour pour amour. « Aimons Dieu,

disait saint Jean, puisqu'il nous a aimés le premier. »

2. *Harmonies et convenances avec la nature de Dieu et avec le caractère de son action sur l'humanité.* — Dieu est amour; ses voies sur l'humanité sont avant tout des voies de miséricorde et d'amour. C'est par amour qu'il m'a donné Jésus : il a voulu me faire en Jésus une révélation de sa bienveillance et de son amour. Comme le disait Tertullien, Dieu est bon de son propre fond; s'il punit, c'est nous qui forçons sa justice à punir : *De suo bonus, de nostro justus.* Mais nous avons peine souvent à reconnaître cet amour de Dieu : à le reconnaître dans le mystère de sa Providence permettant le mal, dans le jeu fatal et aveugle des causes secondes, dans l'épreuve, dans le châtiment. Le Sacré-Cœur me rappelle, malgré les apparences contraires, malgré les obscurités, que la Providence divine est avant tout une Providence paternelle, une Providence d'amour : si le juste Juge doit parfois condamner et punir, il ne le fait qu'après avoir épuisé (au moins pour le châtiment définitif) les moyens d'amendement. La dévotion au Sacré-Cœur me montre Dieu sous son vrai jour, dans la vraie lumière.

3. *Harmonies et convenances avec le mystère de Jésus et avec l'esprit du Christianisme.* — Le mystère de l'Incarnation et celui de la Rédemption, le mystère de Jésus dans toute son ampleur, sont des mystères d'amour. Jésus est mort en croix pour nous racheter : c'est l'amour qui l'a livré pour

nous à la souffrance et à la mort. Jésus, dans sa vie, a voulu être notre modèle par ses exemples et par ses leçons : sa vie a été toute d'amour pour Dieu, toute d'amour pour le prochain. Jésus est, au ciel et dans l'eucharistie, comme il était dans sa vie et dans sa mort, médiateur entre Dieu et nous, et sa médiation est toute d'amour : amour de Dieu, qui nous le donne et, avec lui, tout le reste; amour de Jésus, qui intervient pour nous auprès de son Père et nous transmet ses grâces. Jésus est le législateur de la loi nouvelle, et cette loi est une loi d'amour : l'amour en est le commandement spécial, l'amour en est l'esprit. Jésus est le fondateur d'une religion nouvelle : le Christianisme est une religion d'amour. On connaît le fond de Jésus quand on connaît son cœur ; on connaît le fond du Christianisme, quand on sait y trouver partout le Sacré-Cœur ; on a l'esprit chrétien quand on a la dévotion au Sacré-Cœur. Aussi Notre-Seigneur expliquait-il à sainte Catherine de Sienne que, après nous avoir tout donné, il avait voulu encore que son cœur fût percé par la lance du soldat, pour nous montrer que son amour avait tout fait ; pour nous faire entendre aussi que, si grands que fussent les dons, ils ne répondaient pas encore à la grandeur de son amour : les dons sont finis, l'amour est sans bornes.

2. — HARMONIES ET CONVENANCES DANS LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DE LA DÉVOTION.

Si la dévotion au Sacré-Cœur résume si bien le Christianisme, si elle est comme la quintessence de l'esprit chrétien, on peut s'étonner qu'elle ait attendu si longtemps pour se développer. Nous avons fait remarquer que, dans son fond et dans son esprit, elle est ancienne comme le Christianisme lui-même. Quant à sa forme spéciale, comme dévotion au Sacré-Cœur, nous avons entendu saint Jean expliquer à sainte Gertrude pourquoi, dans son évangile, il n'avait rien dit du cœur de Jésus ni de son battement harmonieux, et comment cette révélation était réservée aux temps nouveaux, c'est-à-dire aux temps où vivait Gertrude elle-même, dont le livre devait être « le héraut de la bonté divine et du divin amour ». La B. Marguerite-Marie dit à peu près la même chose, en parlant de son temps à elle, des manifestations dont elle devait être comme l'évangéliste, de cette nouvelle médiation par le cœur de Jésus et de ce dernier effort de son amour pour gagner le cœur des hommes. C'était dire, de part et d'autre, que la dévotion venait à son heure et qu'il y avait une intention providentielle dans le choix de cette heure. Sans prétendre tout savoir ni tout expliquer dans les desseins de Dieu, on peut essayer, « sobrement et pieusement », comme dit saint Augustin, d'entrevoir quelque chose des harmonies

et des convenances historiques de la dévotion. Ici encore, nous devrons nous borner à de rapides indications, en les groupant autour de trois ou quatre points : invention et vulgarisation de la formule, la personne et l'amour de Jésus, le règne de Jésus.

1. *Harmonies et convenances historiques dans l'invention et la vulgarisation de la formule.* — Nous avons vu dans la dévotion au Sacré-Cœur une formule heureuse, exprimant on ne peut mieux le fond même et l'esprit du Christianisme : formule claire et parlante, en même temps que profonde et compréhensive. Or, ces grandes et heureuses formules ne se trouvent pas tout d'abord. Elles supposent une longue familiarité avec les réalités qu'elles expriment, beaucoup de réflexion et d'analyse sur ce que l'on voit et que l'on sent, une synthèse qui ne se fait qu'après de multiples expériences. Simples trouvailles, en apparence, mais qui ne se font qu'après avoir été longuement préparées. Qu'on se rappelle Newton trouvant soudain la formule de la gravitation universelle, à propos d'un fait banal, qu'il avait vu cent fois, mais ne la trouvant, disait-il, qu' « à force d'y penser ». Même quand une formule a été trouvée par une intuition de génie, elle ne se propage que dans un milieu préparé à la comprendre. Ainsi en a-t-il été pour la dévotion au Sacré-Cœur Elle devait apparaître à son heure. Révélée à quelque âme privilégiée ou trouvée par une intuition de la piété chrétienne, elle vécut d'abord

dans quelques âmes ou quelques milieux choisis, se répandant peu à peu à mesure qu'elle trouvait un terrain préparé, pour paraître enfin au grand jour dans les livres des écrivains, dans la prédication publique, dans le culte officiel de l'Église. Nous avons étudié les phases diverses de ce développement et en avons signalé, suivant que l'occasion s'en présentait, les agents, les causes et les conditions, les circonstances et le caractère. La Providence divine y apparaît, agissant avec son ordinaire tempérament de force et de suavité. C'est ce que nous allons voir mieux encore dans la suite de nos réflexions.

2. *Harmonies et convenances historiques relatives à la personne de Jésus.* — Dans la piété chrétienne, la personne de Jésus a sa place, inséparable de Dieu, que nous trouvons en lui et par lui. Or, depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à la seconde moitié du XIXe, on constate dans la prédication et dans les livres de piété qui veulent être à la mode, une tendance à faire moins grande, pour diverses raisons qu'il serait trop long d'expliquer, la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il ne faut rien exagérer. On n'oublie pas Jésus; mais il est moins en vue chez Fénelon ou chez Massillon que chez saint François de Sales ou chez Bossuet; les apologistes du XVIIIe siècle s'en occupent moins que Pascal. Surtout sa vie historique, son humanité, ont moins de relief. Le Dieu de la philosophie, la Divinité, l'Être suprême apparaissent plus dans la phraséologie du temps

que Jésus, que le Dieu fait homme; la morale perd quelque chose des couleurs de l'Évangile, pour prendre des airs plus philosophiques. On sait que le P. de Ravignan osait à peine présenter Jésus à ses auditeurs de Notre-Dame, et que Lacordaire employa une préparation de dix ans avant de l'introniser enfin triomphalement à sa place royale. Ce fut un mal nécessaire peut-être, mais ce fut un mal. Ce mal eût été plus grand encore sans la dévotion au Sacré-Cœur. Dans les milieux où elle pénétrait, elle gardait vivante la dévotion à la personne adorable du Maître, elle le présentait sans cesse au regard, elle le suivait avec amour dans sa vie historique, pour écouter ses paroles, contempler ses actions, chercher son cœur dans les unes comme dans les autres. Elle amenait des adorateurs près des tabernacles, des communiants à la table sainte. On ne saura qu'au ciel ce que la vie chrétienne, en ces derniers siècles, doit à la dévotion du Sacré-Cœur.

3. *Harmonies et convenances historiques relatives à la pensée et au culte de l'amour divin.* — On a beaucoup parlé de la guerre faite par les Jansénistes à la dévotion, et l'on s'est plu à montrer l'opposition irréductible entre la conception janséniste du Dieu terrible, n'ouvrant ses bras qu'à un petit nombre d'élus, et la conception de Dieu telle que nous la donne la dévotion au Sacré-Cœur. Une érudition méticuleuse a pu signaler des erreurs de détail dans ce qui a été dit à ce

sujet. M. Gazier, par exemple, a montré que les crucifix aux bras levés et resserrés, que nous appelons souvent des crucifix jansénistes, sont bien antérieurs au Jansénisme ; il a même trouvé de belles pages sur le Sacré-Cœur dans quelques livres de Jansénistes. — Mais le tableau d'ensemble reste vrai. Nous pouvons donc en toute vérité reconnaître dans la dévotion au Sacré-Cœur l'antidote divinement préparé par Dieu contre le virus de la cauteleuse hérésie. Les tendances pratiques sont en sens contraire ; mais surtout l'esprit est tout différent. Sans insister davantage sur ce qui va de soi, nous pouvons indiquer quelques harmonies de la dévotion relatives à la conception, au culte ou à l'oubli de l'amour, au cours du XIXe siècle[1].

Le XIXe siècle a divinisé l'amour, même l'amour humain, même l'amour coupable. En pratique, il en a toujours été ainsi : l'amour, comme toutes les passions, a reçu les hommages idolâtriques des hommes. Mais il était réservé à la littérature du XIXe siècle de soutenir en théorie les droits absolus de l'amour, de le justifier dans ses plus monstrueux excès, de faire plier devant lui toutes les lois humaines et divines, d'en faire le Dieu unique et souverain. Ainsi ont fait les maîtres les plus en vogue de la poésie, du théâtre, du roman. Et leurs leçons n'ont trouvé que trop de disciples dociles. A ce culte idolâtrique de l'amour humain, de l'amour sensuel, de l'amour déver-

1. Cf. J. Pacheu, *Le bon catholique à l'école de Jésus-Christ*, Paris, 1916. II. Le Cœur de Jésus et l'âme contemporaine.

gondé, de l'amour égoïste, la dévotion au Sacré-Cœur opposait le culte du Dieu vrai, qui a voulu se définir comme étant l'amour (*Deus caritas est*), de l'amour divin nous donnant Jésus et s'incarnant en Jésus, de l'amour souverainement noble et réglé, de l'amour divinement pur et désintéressé, de l'amour qui s'immole et se sacrifie pour nous apprendre à aimer qui nous devons aimer et comme nous devons aimer, en donnant pour modèle, pour règle, pour stimulant à notre amour l'amour même de Dieu et l'amour de Jésus, afin que nous travaillions à diviniser notre vie, si je puis dire, en divinisant notre amour.

A côté de cette idolâtrie de l'amour, le XIX[e] siècle a prôné, sous le couvert de la science, une conception du monde où l'amour n'aurait plus de place ni de rôle, sinon comme instinct aveugle et comme force inconsciente. Tout serait régi par des lois fatales. Tout se ramènerait aux évolutions d'une Nature impersonnelle, sans âme et sans cœur, où l'homme ne serait qu'un des innombrables rouages de l'immense machine, entraîné lui-même dans le mouvement universel, sans rien qui le distingue du reste qu'un épiphénomène passager de conscience, qui brille un moment d'une lueur phosphorescente à la surface du flot, pour se perdre à jamais dans le gouffre sans limite et sans fond. Telle a été, pendant plus d'un demi-siècle, la conception soi-disant scientifique, la conception positiviste de l'univers; c'est à elle que bien des savants teintés de philosophie, bien des

philosophes teintés de science ont prêté la séduction et le prestige de leur savoir ou de leur style. En face de cette conception fataliste, destinée à finir dans un sombre pessimisme, stoïquement résigné (tel celui de Taine), ou faussement rieur (tel celui de Renan), la philosophie chrétienne, l'apologétique et la théologie ont vaillamment maintenu les inébranlables vérités de raison et de foi, la conception chrétienne et sagement optimiste du monde; mais aux âmes il faut autre chose que des raisons abstraites, que des vérités froides, qu'une foi toute nue. La dévotion au Sacré-Cœur, en leur présentant le cœur de Jésus, leur rappelle la souveraineté de l'amour dans le gouvernement du monde, leur fait voir et goûter partout la Providence aimante et paternelle de Dieu, voir et goûter l'amour de Jésus qui se fait notre frère pour nous faire enfants de Dieu et pour attirer sur les enfants coupables et miséreux les complaisances divines, qui du Fils bien-aimé en qui elles se reposent débordent jusqu'à nous.

Ces considérations, et beaucoup d'autres qu'on pourrait faire dans le même sens, nous aideront à comprendre l'attrait de grâce qui pousse vers le Sacré-Cœur tant d'âmes parmi les plus chrétiennes et les plus ferventes. Pour elles, la dévotion au Sacré-Cœur est la forme naturelle, dans les jours où nous sommes, de la dévotion à Jésus; travailler à la faire grandir en soi et autour de soi, c'est travailler à faire régner Jésus en soi et dans les autres. Et, comme la cause de Dieu et

la cause de Jésus ne sont qu'une seule et même cause, on comprend que tant d'âmes d'élite, qui ne veulent vivre que pour Dieu et pour autrui en vue de Dieu, dans le total oubli et le sacrifice de soi, se tournent vers le Sacré-Cœur, pour lui faire, dans les mêmes termes ou en termes équivalents, la belle prière que lui adressait l'une de ces âmes[1], et qui résume si bien, en même temps que la perfection de la dévotion au Sacré-Cœur, la perfection de la vie chrétienne : « Cœur sacré de Jésus, ô ma lumière, mon amour et ma vie, faites que je ne connaisse que Vous, que je n'aime que Vous, que je ne vive que de Vous, en Vous, par Vous, et pour Vous. »

1. La B. Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, l'une des âmes, sans doute, qui ont le plus contribué à répandre dans le monde la dévotion au Sacré-Cœur, en fondant une Société qui, depuis plus de cent ans, ne cesse de travailler, avec un zèle infatigable, à faire connaître, aimer, honorer le cœur adorable de Jésus.

APPENDICE I (p. 90).

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Beaucoup d'indications bibliographiques ont été données dans le cours de ce travail. Mais au commencement de la seconde partie la note eût été trop longue. On trouvera donc ici la liste qui eût été là à sa place. J'y joins quelques autres renseignements, que je n'ai pas eu l'occasion de placer ailleurs.

Impossible de tout indiquer. Ce serait d'ailleurs inutile, après les listes du P. Nilles, du P. Letierce, de M. Sauvé. Je fais donc un choix, en vue surtout du mouvement général de la dévotion.

(Jean Croiset, 1656-1738) *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par un Père de la Compagnie de Jésus, Lyon 1691. C'est le premier ouvrage de fond sur le Sacré-Cœur; il a été vu et approuvé en grande partie par la B. Marguerite-Marie; souvent réédité, jusqu'à ce qu'il fût mis à l'Index, en 1704; il en a été retiré en 1887. Nouvelle édition d'après la 3e de Lyon, 1694, à Montreuil-sur-Mer, 1895, par le P. de Franciosi. C'est à elle que nous renvoyons. Elle est suivie, avec pagination nouvelle, de l'*Abrégé de la Vie de la sœur Marguerite-Marie Alacoque, religieuse de la Visitation Sainte-Marie*, etc.; l'édition de 1691 ne donnait pas le nom. La mise à l'Index n'empêcha pas le livre de faire son chemin, mais avec des remaniements et adaptations multiples.

(Mère J. M. de Bauquemare de Bourdeny, supérieure du premier monastère de la Visitation, à Rouen). *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ,* Rouen 1694. Réédité à Montreuil-sur-Mer, 1899. Le P. Letierce[1] ne regarde pas la Mère de Bourdeny comme l'auteur du livre, mais seulement comme l'éditrice. L'éditeur de 1899 est très affirmatif. Boudon, ci-dessus, p. 476, y voit « un extrait » de Croiset.

Jean Bouzonié (1645-1726), *Entretien de Théotime et de Philothée sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* Poitiers, 1697. Réédité à Montreuil-sur-Mer, 1895, par le P. de Franciosi.

(François Froment) *La véritable dévotion au Sacré-Cœur de Jésus-Christ*, par le P... de la Compagnie de Jésus, Besançon, 1699. Le P. Froment avait vécu à Paray, et connaissait Marguerite-Marie; son ouvrage était, paraît-il, écrit avant celui du P. Croiset; la sainte fille, qui l'avait stimulé d'abord, vit ensuite en Croiset l'élu de Dieu. Comme celui de Croiset et de Bouzonié, comme plus tard celui de Galliffet, il explique très bien la dévotion. On est étonné de cette justesse et de cette précision dans des ouvrages de déblaiement. Il a été réédité à Bruxelles en 1891.

A Pont-à-Mousson. un autre jésuite publiait, dès 1696, une *Instruction pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus qui contient la manière dont cette dévotion s'est établie, la méthode de la pratiquer et quelques prières qui lui sont propres.* Ce « n'est proprement, dit dans son Approbation le P. Philippe Dorigny, Recteur de l'Université et du Collège, que l'extrait » de Croiset, édition de 1691. Mais l'auteur du recueil a pris ses libertés avec son auteur. Réédité, en 1895, à Montreuil-sur-Mer.

Duhamel, aumônier des Dominicaines d'Aumale. *La nouvelle dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Retraite*

1. *Étude*, t. Ier, p. 366-367.

et lectures. Ouvrage écrit dans les premières années du XVIIIe siècle, publié seulement en 1889 à Paris, par l'abbé Rance.

Joseph Hubert de Saint-Nicolas, Carme déchaussé; *Le triomphe du tout aimable et souverainement adorable Cœur de N.-S. J.-C. dans l'âme du fidèle qui s'applique à le dédommager,* etc. Liège, 1704[1].

A. Ginther, *Speculum amoris et doloris in sacratissimo ac divinissimo Corde Jesu... orbi Christiano propositum.* Vienne, 1705.

Religion pratique du ciel et de la terre, ou Pratique pieuse pour s'acquitter dignement de tous les devoirs de piété par l'union de nos cœurs au cœur de Jésus-Christ. Réédité à Nancy en 1734 (opuscule de 46 p., in-24); mais l'approbation est signée : Galliot, Paris, 26 juin 1700.

En 1711, Simon Gourdan (1646-1729), chanoine de Saint-Victor, donnait au cardinal de Noailles une lettre sur le Sacré-Cœur, qui a été insérée dans plusieurs recueils du XVIIIe siècle sous le titre : *Eloge de la dévotion au Sacré-Cœur de notre adorable Sauveur Jésus-Christ.* (Voir ci-dessus, p. 513). On cite encore de lui : *Instruction et pratique pour la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,* 1723; *Le Cœur chrétien formé sur le Cœur de Jésus-Christ*, 1722.

L'ouvrage le plus marquant sur la matière, celui qui, avec celui de Croiset, a exercé la plus grande influence, est celui du P. de Galliffet, Rome 1726, en latin; Lyon 1733, en français. Rééditions et adaptations sans nombre.

Idée nette et parfaite au raccourci de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, Paris, 1750.

1. Dom Heurtebize, à l'article L. Géraud de Cordemoy (1651-1722) dans le *Dictionnaire de théologie* Vacant-Mangenot, t. 3, col. 1846, mentionne, parmi ses écrits : *La Dévotion au saint Cœur de Jésus,* sans autre indication. Hurter, *Nomenclator,* t. 2, col. 1063, n'en dit rien.

En allemand, le P. Joseph Waldner, donnait à Strasbourg, dès 1723, *Das Buch des Lebens,* où il représentait l'amour infini du Sauveur Jésus, afin d'enflammer les hommes à un parfait amour de retour et de les conduire à une vie parfaite par le culte du très saint et très divin Cœur de Jésus (tout cela est dans le titre).

En 1730, paraissait, à Manheim, *Relatio compendiosa de origine et scopo pietatis erga SS. Cor Jesu, in usum Serenissimi Philippi, electoris Palatini.*

L'un de ceux dont les ouvrages firent beaucoup pour la diffusion du culte en Allemagne fut le P. Schauenburg. On a de lui, entre autres, *Das liebenswürdigste Herz Jesu,* Ulm, 1760, réédité par le P. Hattler, Soest, 1871. Ce n'est, je crois, qu'une traduction de son *Amabilissimum Cor Jesu Dei Hominis ad amandum et redamandum propositum,* Munich, 1756.

Avec les confréries et les associations de l'adoration perpétuelle en l'honneur du Sacré-Cœur, les livres de dévotion au Sacré-Cœur se multiplient dès le XVIII[e] siècle. Je signale, pour exemple, *Le parfait adorateur du Sacré-Cœur de Jésus,* ou *Exercice très nécessaire pour les associés de la Dévotion du Sacré-Cœur de Jésus,* par Gabriel-Fr. Nicollet, très humble adorateur du Sacré-Cœur de Jésus, Paris, 1765. C'est tout un manuel de vie chrétienne et de prières, animées par la dévotion au Sacré-Cœur. On y remarque en particulier une *Instruction* très substantielle sur la nature et les pratiques de la dévotion, p. 43 sq. Je crois qu'il a été réédité à Saint-Brieuc, il n'y a pas longtemps.

Parmi ces livres de dévotion au Sacré-Cœur, se distingue la *Novena del Cuore di Gesù* de saint Alphonse de Liguori, avec une *Notizia della divozione verso il Cuore adorabile di Gesù,* que le saint présenta à Clément XIII, en 1765, en vue d'obtenir la fête. Presque aussi célèbre est la *Novena in preparazione alla festa*

del Sacro Cuore di Gesù Cristo, du P. Borgo, Ferrare, 1786.

Les Visitandines publièrent, au XVIIIe siècle, nombre d'opuscules de piété à l'usage des confréries du Sacré-Cœur établies dans leurs monastères. Voir la liste, d'ailleurs fort incomplète, dans Letierce, t. I, p. 619-620. Liste d'ouvrages publiés par des Jésuites avant 1800, *Ibid.*, t. II, p. 548.

Quand la fête fut concédée et que les évêques de France l'eurent admise dans l'assemblée de 1765, beaucoup d'évêques firent des mandements pour l'expliquer. Quelques-uns de ces mandements sont restés, souvent pour avoir été incorporés à des livres de dévotion. On cite en particulier ceux de Mgr de Pressy, de Mgr de Fumel, de Mgr de Fleury, de Christophe de Beaumont[1]. La fête donna lieu à de nouveaux livres. A Pressy, que nous avons cité, joignons Collet, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus établie et réduite en pratique*, Paris, 1770.

En Italie, fut publié, à la même occasion, un recueil de douze discours en l'honneur du Sacré-Cœur, sous le titre, *Raccolta di Ragionamenti in lode del sanctissimo Cuor di Gesù. Parte prima*, etc. Rome, 1768.

Cependant, la dévotion était attaquée avec une violence inouïe. Voir dans Nilles, *loc. cit.*, *Index*, et livre IV, partie 3, aux mots : *Nouvelles ecclésiastiques, Annali ecclesiastici, Blasi, Giorgi, Grégoire, Wittola, Huber, Pannilini, Fassini, Fleury, Tabaraud, Ricci, Lettera* (aux livres italiens), *Lettre* (aux livres français), tous les livres enfin précédés d'un astérisque. Il fallait la défendre et on la défendit en l'expliquant. Les auteurs cités le font déjà. On peut y joindre nombre d'évêques dans leurs mandements. Quelques-uns firent davantage. Pressy est très bon, sans faire

1. Plusieurs de ces mandements sont reproduits, au moins en partie, dans le *Trésor* de Dufau.

de polémique[1]. Un peu plus tard, Mgr de Fumel, évêque de Lodève, † 1790, outre une lettre pastorale sur la *Dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* publia son bel ouvrage : *Le culte de l'amcur divin, ou La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, avec des réponses aux objections*, 2 vol., Paris (1774, 1776).

Avec Fumel, on peut citer comme classiques en la matière, contre Blasi et Giorgi : Benoît Tetamo, *De vero cultu et festo sanctissimi Cordis Jesu adversus Camilli Blasii Commonitoriam dissertationem Apologeticum,* Venise, 1772, avec un appendice, qui parut l'année suivante, *Refutatio Antirrhetici Christotimi Ameristæ;*

J.-B. Faure, *Biglietti confidenziali critici,* Venise, 1772; *Saggi teologici,* Lugano, 1773;

Fr. Zaccaria, *Antidoto contra i libri di C. Blasi intorno la divozione al S. Cuore di Gesù,* Florence, 1773;

Ferdinand Tetamo, *Diarium liturgico-morale,* Venise, 1779;

Emm. Marquez, *Defensio cultus SS. Cordis Jesu injuria oppugnati,* Venise, 1781;

Lud. Mozzi, *Il culto dell' amor divino,* Bologne, 1782; c'est une traduction, augmentée, et adaptée, de Fumel.

En Italie encore, deux théologiens ont beaucoup fait, à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, pour préciser la théologie de la dévotion : Gerdil et Muzzarelli.

En 1794, quand Pie VI eut condamné Ricci par la bulle *Auctorem fidei,* proposit. 62 et 63, Feller, d'ordinaire mieux inspiré, expliqua la dévotion comme si elle ne s'adressait qu'au cœur métaphorique; il fut réfuté par le cardinal Gerdil, *Animadversiones in notas Felleri,* Rome, 1795, *Opere*, t. V, p. 173-177, Naples 1855

1. Instruction dogmatique et pratique pour la solennité de l'établissement de la fête et de l'Office du Sacré-Cœur dans tous les diocèses de France, Boulogne, 1766.

(inséré dans Migne, *Cursus theologiæ*, t. IX, col. 925). En 1797, l'évêque d'Arezzo, Mgr Albergotti, rééditant à Lucques son opuscule intitulé *La via della santità mostrata... nello spirito e nella pratica della vera devozione del suo santissimo ed amorosissimo Cuore*, demandait des lumières plus amples à propos d'une phrase du P. de Galliffet qu'il avait citée, et qui avait paru suspecte à plusieurs. Gerdil lui répondit. C'est la *Riposta ad un Quesito intorno ad una Proposizione controversa del P. Gallifet* (sic) *sulla divozione det S. Cuore di Gesù. Ibid.* t. V, p. 415-421.

Un peu plus tard, Muzzarelli essayait de préciser encore plus : *Dissertazione intorno alle regole da osservarsi nel parlare e scrivere con esatezza e con proprietà sulla divizione e sul culto dovuto al Sacro Cuore di Gesù*, Rome, 1806; trad. française, sous le titre : *Dissertation sur les règles qu'on doit observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion et le culte dû au Sacré Cœur de Jésus-Christ*, Avignon, 1826.

Au XIXe siècle, la question du Sacré-Cœur est entrée dans la théologie courante : les théologiens lui ont donné une place dans leurs traités *De Verbo incarnato*. Perrone est, à ma connaissance, le premier qui l'ait fait; il a été généralement suivi. Voir, par exemple, les traités *De Verbo Dei incarnato* de Jungmann, de Franzelin, de Stentrup, de Billot, etc.

Depuis lors, les traités sur le Sacré-Cœur se sont multipliés à l'infini. Parmi ceux qui précisent le mieux la théologie de la dévotion, on peut signaler, outre Nilles :

J. Bucceroni, *Commentarii in cultum SS. Cordis Jesu*, Paris, 1880;

Leroy, *De Sacratissimo Corde Jesu ejusque cultu tractatus philosophicus, historicus, dogmaticus et asceticus*, Liège, 1882;

Martorell et Castellà, *Theses de cultu SS. Cordis Jesu*, 3e édition, Barcelone, 1880;

J. Nix, *Cultus SS. Cordis Jesu, et purissimi Cordis B. V. Mariæ,* 3e édit., Fribourg-en-Brisgau, 1905;

J. Thomas, *Théorie de la dévotion au Sacré-Cœur,* Lille (1885?);

J.-B. Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus d'après les documents authentiques et la théologie,* Paris, 1893.

D'autres se distinguent par des mérites divers. On peut citer, pour la France :

Auriault, *Les vraies forces. Le Sacré-Cœur,* Paris, 1899;

Mgr Baudry, *Le Cœur de Jésus*, Paris, 1865;

Mgr Béguinot, *Élévations au Sacré-Cœur de Jésus,* Paris, 1900;

Chevalier, *Le Sacré-Cœur de Jésus,* Paris, souvent réédité depuis 1887;

Déodat de Basly, *Grandes thèses catholiques. Le Sacré-Cœur,* Paris, 1900;

E. Desjardins. *Le Cœur de Jésus. Ascétisme et littérature*, Paris, 1855;

Doyotte, *Élévations sur le Cœur de Jésus,* Paris, 1873;

Etcheverry, *La Dévotion au S. C. de Jésus. Son histoire et sa pratique,* Paris, 1879;

Franciosi, *Notions doctrinales et pratiques sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,* Nancy, souvent réédité depuis environ 1870;

Lejeune, *La Dévotion au S.-C. de Jésus,* Paris, 1904;

Questel, *Le Sacré-Cœur de Jésus. Histoire, Nature, Pratiques,* Vannes, 1907;

Ramière, *Le Cœur de Jésus et la Divinisation du chrétien,* Toulouse, 1891. Recueil d'articles du *Messager*. Sans parler des autres ouvrages du même auteur sur le Sacré-Cœur;

Sauvé, *Le Culte du Sacré-Cœur,* 2 vol. Paris, 1905;

Suau, *Le Sacré-Cœur de Jésus,* Paris, 1895.

Il faut y joindre :

A. Vermeersch, *Pratique et Doctrine de la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Tournai, 1906;

Le Sacré-Cœur médité, par une Religieuse des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, Paris, 1906;

Le Cœur de Jésus dans ses paroles. Élévations par le P. Marcel Baron, S.-J., Paris, 1909.

Sans parler des innombrables mois du Sacré-Cœur ou livres de vulgarisation pieuse; sans parler aussi des discours, lettres d'évêques, notamment à propos de l'extension de la fête en 1856 (Mgr Pie) et de la consécration au Sacré-Cœur en 1875 et en 1899; sans parler enfin de tant de sermons ou conférences sur le Sacré-Cœur (Besson, Monsabré).

En Angleterre : Wiseman, *Pastorals on devotion to the Sacred Heart of Jesus*, trad. franç. pour extraits, dans le *Tresor* de Dufau. Voir table, t. VIII, p. 515;

Dalgairns, *The Devotion to the Sacred Heart of Jesus, with an Introduction to the History of Jansenism*, Londres, 1853; trad. franç. par l'abbé Poulide, *De la Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus,* par le R. P. Dalgairns, de l'Oratoire, Paris, 1868;

Manning, *The glories of the Sacred Heart*, Londres, 1876; trad. franç. Tours, 1888.

En Allemagne : Mgr Martin, *Die Lehre und Uebung der Andacht zum gœttlichen Herzen Jesu,* 3e édition, Cologne, 1876;

Schmude, *Die Andacht zum hl. Herzen Jesu erläutert*, Vienne; trad. franç. par l'abbé Mazoyer : *La dévotion au S.-C. de Jésus.* Paris, 1877.

En Italie : S. Franco, *Della Divozione al SS. Cuore di Gesù*, Florence, 1856 ; trad. franç. par Labis, Tournai, et par Onclair, Paris.

Cardinal Vives, *De ineffabili bonitate sacratissimi Cordis Jesu.* Contemplationes et orationes quotidionæ in menses duodecim distributae, Rome, 1911. Riche collection de textes sur le Sacré-Cœur.

APPENDICE II (voir p. 202)

NOTE SUR QUELQUES TEXTES ANCIENS SOUVENT CITÉS COMME RELATIFS AU CŒUR DE JÉSUS

I. Objet de cette note.

Les zélateurs de la dévotion au Sacré-Cœur ont rassemblé, souvent avec plus de bonne volonté que de sens critique, les textes de l'Écriture ou des saints Pères qui leur ont paru avoir, de près ou de loin, quelque rapport avec le cœur de Jésus et avec la dévotion au Sacré-Cœur. En étudiant les origines de la dévotion, nous avons rencontré sur notre route plusieurs de ces textes, et, tout en refusant d'y voir aucune idée explicite ni mention du cœur de Jésus, aucun témoignage en faveur de la dévotion, nous avons reconnu qu'ils préparaient le terrain, qu'ils formaient un matériel d'idées et d'expressions, tout prêt pour la mise en œuvre dès que la dévotion serait éclose et aurait attiré les regards. Il paraît utile d'examiner de plus près quelques-uns de ces textes, pour voir exactement ce qu'ils signifient et ce que l'on peut en tirer.

II. Bibliographie.

C'est le P. de Franciosi qui en a recueilli le plus, *l. c.*, laissant à d'autres le soin de trier les matériaux, d'en apprécier la valeur, de dire quel rapport au juste ils ont avec la dévotion pour laquelle il a tant travaillé. Le P. Bonucci, S. J., dans son livre si curieux, intitulé : « La connaissance du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ percé de la lance »[1], non content de recueillir les matériaux, les a mis en œuvre; mais sans beaucoup regarder au choix : pour lui, tout est bon qui a trait à la plaie du côté, soit dans les dires des Pères et des historiens, soit dans les expériences des mystiques.

Le P. Nilles[2], en bon canoniste qu'il est, nous donne les textes invoqués par les avocats de la cause, devant la Congrégation des Rites : en 1697, sous Innocent XII; en 1727-1728, sous Benoît XIII; en 1765, sous Clément XIII; mais, sauf exception, il n'en fait pas, et il n'avait pas à en faire, l'examen critique.

Parmi les promoteurs de la dévotion au XVIIIe siècle, c'est le P. de Galliffet, *l. c.*, qui a recherché avec le plus de soin, dans le passé, les témoignages en faveur de la dévotion. Il l'a fait particulièrement dans l'*Addition au second livre* de son bel ouvrage, divisée en deux articles. Dans l'art. 1er, il « justifie par l'expérience et les témoignages des saints (ce qu'il a dit jusque-là) des privilèges du cœur dans les voies extraordinaires de la grâce; des impressions mer-

1. Traduit du latin par Mgr Luquet, évêque d'Hésébon, Paris, 1863. L'ouvrage latin a pour titre *Anatome Cordis Christi Domini lancea perfossi*. Composé en grande partie au Brésil, il fut achevé à Rome; il y parut en 1703. Le P. Bonucci ignore le mouvement de Paray, ou du moins rien dans le livre ne fait supposer qu'il le connaisse.

2. *L. c.*, l. 1, pars tertia, p. 419-481.

veilleuses que l'amour divin fait sur le cœur; des opérations du Saint-Esprit qui se font dans le cœur; des faveurs que Jésus-Christ fait aux âmes pures par le moyen de son Sacré-Cœur; enfin des sentiments de ces mêmes âmes pour ce Cœur adorable ». Nous avons dit que la thèse du savant auteur n'était pas parfaitement exacte; mais son érudition a mérité les éloges et l'admiration de Benoît XIV lui-même, bon juge en pareille matière. Dans l'article 2, il s'efforce de prouver que le cœur de Jésus a été blessé par le coup de lance qui lui perça le côté, et il apporte en faveur de sa thèse (que personne, je pense, ne met plus en doute) non seulement des raisons théologiques et l'autorité de la tradition patristique, mais aussi le témoignage des mystiques et des maîtres de la vie spirituelle. Quelques-uns des textes patristiques sont apocryphes; mais le plus souvent il en fait lui-même la remarque[1].

Enfin, M. Baruteil, comme nous l'avons dit en son lieu, a fait un sérieux effort d'érudition et de critique pour séparer la paille du bon grain parmi les textes anciens invoqués en faveur de la dévotion.

III. Examen des textes.

1. *Odes de Salomon.* — Les dévots du Sacré-Cœur n'ont pas cité jusqu'à présent les *Odes de Salomon*, récemment retrouvées. Mais comme il y est parlé du « cœur du Seigneur », quelques-uns pourraient être tentés d'y trouver la dévotion au Sacré-Cœur, comme M. Harnack y a trouvé la prédestination. Voir M. Lejay, *Bulletin d'ancienne Littérature et d'Archéologie*

1. Il s'est trompé en croyant trouver dans le *Christus patiens* une mention expresse du cœur blessé, v. 1074. La traduction latine donne en effet, le mot *cor ;* mais le grec donne ἧπαρ, qui peut signifier le *cœur,* mais qui répond, au sens propre, à *jecur*, foie.

chrétiennes, n. 1, janvier 1911, p. 58. Quoi qu'il en soit de la prédestination, il n'y est pas question du cœur de Jésus. Voici le texte principal cité à ce propos par M. Lejay : « L'eau (des sources du Seigneur) est plus douce que le miel... Car elle découle des lèvres du Seigneur, et c'est du cœur du Seigneur que sort son nom. » Trois autres fois encore, le cœur du Seigneur est nommé dans ces Odes. Comme le fait remarquer M. Lejay, *l. c.*, le mot semble pris au sens d'entendement plutôt qu'à celui d'organe affectif.

2. *Inscription d'Autun*. — Plusieurs savants (le cardinal Pitra, le P. Secchi, le P. Fita) ont cru trouver une mention du cœur de Jésus dans la célèbre inscription d'Autun, aux premiers vers :

> Ἰχθύος οὐρανίου θεῖον γένος, ἤτορι σεμνῷ
> Χρῆσε λαβὼν πηγὴν ἄμβροτον ἐν βροτέοις
> Θεσπεσίων ὑδάτων [1].

Ils traduisent : « Race divine, prends (pour ton usage) le cœur auguste du Poisson céleste, recevant la vie immortelle parmi les mortels. » M. Baruteil rapproche, à ce propos, le mot de l'ange Raphaël à Tobie : « Prends-le (le poisson, qui menaçait de le dévorer) par les ouïes et tire-le à toi... Vide-le, et gardes-en le cœur, le fiel et le foie ; car ils peuvent servir de remèdes. » Le rapprochement est ingénieux ; mais ce sens n'est guère admissible, et n'est plus, que je sache, admis de personne. Le Poisson céleste est bien Notre-Seigneur, et l'allusion à l'Eucharistie n'est pas improbable, dès ces premiers vers; mais qui songerait à dire que, dans l'Eucharistie, on mange le cœur de Jésus? Il est question de l'Eucharistie aux vers 5 et 6 : « Prends l'aliment du Sauveur... doux

1. Πηγήν est une restauration conjecturale. Les premiers éditeurs suppléaient : ζωήν, qui ne va guère avec ὑδάτων. Voir R. Aigrain, *Manuel d'épigraphie chrétienne. Inscriptions grecques*, 1913, n. 135, p. 112-116.

comme le miel; tu as le Poisson dans tes mains. » Mais, en ce sens, on parle du Poisson, non de son cœur. Il faut donc traduire : « Race divine du Poisson céleste, aie le cœur pieux », etc. Le cœur est celui du fidèle.

3. *Saint Justin et saint Chrysostome.* — Saint Justin, dans le *Dialogue avec Tryphon*[1], appliquant à Notre-Seigneur au jardin les paroles du Psaume : *Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei*, est amené à faire mention du cœur de Jésus, « tout tremblant de peur » et « semblable à la cire qui se liquéfie » ; mais, comme on le voit, ce n'est là qu'une formule du langage courant, employée à la suite du Psalmiste, sans attention spéciale au cœur du divin Maître, sans attention aucune à ce cœur comme symbole de son amour pour nous.

On pourrait relever dans le langage traditionnel beaucoup d'expressions analogues, soit comme applications à Jésus du langage de l'Écriture, soit comme façons ordinaires de parler. Celle-ci, par exemple, de saint Jean Chrysostome : « Le cœur de Paul, c'était le cœur du Christ. » Ces formules courantes devaient servir d'expression et de véhicule à la dévotion, dès qu'elle serait éclose; elles n'impliquent pas encore la dévotion.

4. *Origène.* — Le cas d'Origène est plus difficile. Son langage est obscur sur quelques points, au moins dans la traduction latine, qui seule nous a transmis sa pensée. Tel qu'il est, il autorise à se demander si le maître à l'esprit si délié et si pénétrant, en cherchant partout des symboles, n'aurait pas rencontré, un jour ou l'autre, le cœur de Jésus symbole de son amour pour nous. Voici les principaux passages qui viennent à notre sujet. Les deux premiers sont tirés de la première homélie sur le *Cantique*. Au chapitre III, nous

1. C. 103, Migne, P. G., VI, 717-720.

lisons : « Venit (sponsus, le Christ) diversis odoribus spirans, et audit quia *bona ubera tua super vinum.* Congrue sermo divinus unam eamdemque rem pro locorum qualitate diversis vocabulis nuncupat. Quando hostia offertur in lege, et vult intellectum ostendere, *pectusculum separationis*[1] affatur. Quando vero recumbit aliquis cum Jesu, et sensuum ejus communione perfruitur, non *pectusculum,* ut supra, sed *pectus* alloquitur[2]. Porro cum sponsa loquitur ad sponsum, quia nuptiale carmen inducitur, non *pectusculum,* ut in sacrificio; non *pectus*, ut in Joanne discipulo : sed *ubera* nominat, dicens : *Quia bona ubera tua super vinum.* Communica, ut sponsa, cum sensibus sponsi, et scies quia inebriant et lætificant istiusmodi cogitatus[3]. »

Un peu plus bas, c. VI, à propos du texte : *Quæ est ista quæ ascendit* (Cant. VIII, 5), il commence par faire remarquer qu'il ne faut pas lire, avec la plupart des manuscrits, ἐπιστηριζομένη ἐπὶ τὸν ἀδελφιδοῦν αὐτῆς, mais ἐπιστηριζομένη ἐπὶ τὸ στῆθος αὐτοῦ (reposant sur sa poitrine). Il continue : « Significanterque de anima sponsæ et sermone dicitur : *Super pectus illius recumbens,* quia principale ibi est cordis nostri. Unde a carnalibus recedentes spiritalia sentire debemus, et intelligere multo melius esse sic amare quam amare desistere[4]. »

Dans le *Prologue* aux *Tomes sur le Cantique,* il explique que, comme il y a en nous l'homme intérieur et l'homme extérieur, l'Écriture emploie les mêmes mots pour désigner soit les membres de l'homme extérieur, c'est-à-dire du corps, soit les parties et les sentiments de l'homme intérieur, c'est-à-dire de l'âme : « Per similes appellationes, immo per eadem vocabula, et exterioris hominis membra, et

1. Allusion au *Lévitique,* VII, 30, 34, et passim.
2. Allusion à Jean, XIII, 25.
3. *Homil. in Cant.* 1ᵃ, c. 3; Migne, P. G., XIII, 40.
4. *L. c.,* 43.

illius interioris hominis partes affectusque nominantur... Invenies etiam membrorum nomina corporalium transferri ad animæ membra, seu potius efficientiæ hæc animæ affectusque dicendi sunt [1]. »

Dans le même ouvrage, l. I, c. I, il rencontre de nouveau le texte : *Bona ubera tua super vinum.* Après en avoir donné ce qu'il appelle le sens historique (*historicam intelligentiam*), il ajoute : « Nunc vero quid intellectus interior habeat requiramus. Diversis vocabulis principale cordis appellari in Scripturis divinis invenimus, quæ vocabula pro causis ac rebus de quibus agitur aptari solent. Interdum enim *cor* dicitur, ut : *Beati mundo corde ;* et : *Corde creditur ad justitiam.* Si vero convivii tempus sit, pro specie et ordine discumbentium, vel *sinus* vel *pectus* appellatur : sicut Joannes in Evangelio refert de quodam discipulo quem amabat Jesus, quod in *in sinu ejus* vel *supra pectus ejus* recumberet... In his enim certum est quod Joannes in principali cordis Jesu atque in internis doctrinæ ejus sensibus requievisse dicatur, ibi requirens et perscrutans thesauros sapientiæ et scientiæ qui reconditi erant in Christo Jesu. Sed quod *sinus* Christi in loco dogmatum sanctorum accipiatur, puto indecens non videri. Diversis ergo modis, ut dicere cœperamus, principale cordis in Scripturis sanctis designatur, sicut et in *Levitico,* ubi de sacrificiis *pectusculum separationis* et *brachium* sacerdotibus sequestratur : et in hoc sequestratum ac separatum *pectusculum* et *brachium*... principale cordis et operum decus vult esse in sacerdotibus. De quo plenius in libro *Levitico,* prout Dominus dare dignatus est, exposuimus [2]. Secundum hæc ergo etiam in præsenti loco, quandoquidem amatorium videtur drama quod agitur, in *uberibus* principale cordis intelligamus, ut tale videatur esse

1. *Luc.*, 65-66.
2. Voir *In Levit. hom.* VI, c. 12, P. G. XII, 463-465. Origène

quod dicitur : Cor tuum, o sponse meus, id est dogmata quæ intra te sunt, vel doctrinæ gratia, superat omne vinum, quod cor hominis lætificare solet. » Résumant toute sa pensée sur ce point, il ajoute : « Sicut enim in his de quibus dicit quia *Deum videbunt, cor* competenter dictum esse videtur ; et inter discumbentes *sinus* ac *pectus* ponitur, pro habitu sine dubio discumbentium formaque convivii ; et rursus ut apud sacerdotes *pectusculum* et *brachium* mysticis designatur eloquiis : ita etiam arbitror in præsenti loco, ubi amantium habitus et colloquia describuntur, gratissime hoc ipsum principale cordis in *uberibus* appellatum. » Après ce résumé, il conclut : « Bona ergo sunt ubera sponsi, quandoquidem thesauri sunt in eis sapientiæ et scientiæ reconditi. Ubera autem hæc vino comparat sponsa, sed ita comparat ut præferat. Vinum autem illa intelligenda sunt dogmata et doctrinæ quæ per legem et prophetas ante adventum sponsi sumere sponsa consueverat. Sed nunc considerans hanc doctrinam quæ ex uberibus sponsi profluit, miratur et stupet, videns eam longe præstantiorem quam illam ex qua ante adventum sponsi lætificata erat tanquam ex vino spiritali[1]. »

Laissant aux spécialistes l'étude plus approfondie des sens bibliques dans Origène, pour nous borner à ce qui touche notre sujet, voici comment on peut, semble-t-il, expliquer, pour les points qui nous intéressent, la pensée du grand maître alexandrin.

1° Un même mot, dans la Bible, peut avoir trois

y explique comment la poitrine (*pectusculum* ou *pectus*, στηθύνιον ou στῆθος) et l'épaule droite (*armus*, βραχίων) sont réservés au prêtre. Par la poitrine, il entend l'homme intime; par l'épaule droite, les bonnes œuvres. Il faut donc que le cœur du prêtre soit « plein de sagesse, plein de science, plein d'intelligence des choses divines (*plenum omni divina intelligentia*); que dis-je?... plein de Dieu même ».

1. *L. c.*, 87-88.

sens. Le mot *Dieu,* par exemple, peut signifier le vrai Dieu, et c'est le sens premier et principal; il peut signifier un dieu par participation, comme quand on dit aux juges qu'ils sont des dieux; enfin, il peut se dire des faux dieux. D'après cette remarque, quand Origène parle du *principale cordis,* il faut entendre le sens premier et principal du mot *cœur.* Il devait y avoir en grec quelque chose comme τὸ κύριον τῆς καρδίας, le mot *cœur*, au sens propre, au sens premier, au sens principal.

2° Les mêmes mots, ceux, par exemple, qui désignent les membres du corps humain, peuvent s'entendre au sens matériel, ou en un sens figuré, spirituel. Ainsi le mot *cœur* pourra signifier, au sens spirituel, l'intime du Christ et tout ce qui s'y trouve, sa science et sa sagesse, ses vertus, ses sentiments; et aussi, semble-t-il, par une superposition de figures, les dogmes de la foi, l'intime de la religion, les mystères du christianisme.

3° Des mots différents peuvent s'employer au figuré pour désigner la même chose. Ainsi ce que nous voulons désigner quand nous disons le *cœur* pourra s'exprimer par le mot στηθύνιον (*pectusculum,* poitrine), par le mot στῆθος (*pectus,* poitrine), par le mot μαστοί (*ubera,* mamelles); et tout cela pourra s'entendre, suivant les acceptions que nous donnons au mot *cœur,* de l'intime du Christ, de sa science et de sa sagesse, de ses vertus, de ses sentiments; et aussi des mystères du christianisme. Ainsi, quand l'Évangile nous parle de saint Jean reposant sur « la poitrine » du Seigneur, il faut l'entendre comme s'il y avait « son cœur », et par conséquent expliquer qu'il a pénétré à fond les secrets du Christ, les mystères de la religion.

4° Le sens propre et principal d'un mot désignant un objet matériel n'est pas nécessairement, dans la pensée d'Origène, le sens matériel de ce mot ou de cette phrase. Ce serait plutôt, au moins en certains

cas, le sens spirituel, ce qui a rapport à l'homme intérieur, à l'âme et aux choses de l'âme. Ainsi le *principale cordis,* au regard d'Origène, n'est pas le cœur matériel, mais le cœur spirituel, l'homme intime, et ce qui se trouve dans cet intérieur de l'homme, ses secrètes pensées, ses vertus, ses sentiments.

5° Si l'on veut savoir avec précision ce qu'Origène a particulièrement en vue quand il parle du *principale cordis Jesu,* c'est-à-dire de Jésus intime ou de l'intime de Jésus, nul doute que ce sont les secrets de son cœur, ses pensées et ses sentiments intimes, les mystères divins dont il est dépositaire. L'amour n'apparaît pas au premier plan. S'il n'est pas absent de la pensée d'Origène, et je crois qu'il ne l'est pas, il ne se présente pas directement ni explicitement. Le cœur lui rappelle avant tout la pensée, la science. Mais Jésus veut bien admettre l'âme choisie à la connaissance de ses secrets, il lui ouvre son cœur, comme un ami à son ami, en lui révélant les mystères. Or ce sont là des témoignages d'amour. Ces secrets eux-mêmes sont, pour une bonne part, des secrets de l'amour divin pour chaque âme ou pour l'humanité tout entière, pour telle âme en particulier. L'âme admise à la communion des pensées et des sentiments de Jésus se trouve ainsi dans une atmosphère d'amour. Mais nulle part, semble-t-il, dans les textes cités, le cœur n'est considéré directement par Origène comme principe ni emblème d'amour.

La même remarque s'applique aux passages où il s'occupe *ex professo* de saint Jean reposant sur la poitrine du Christ. Nous n'avons pas à distinguer ici entre *poitrine* et *cœur,* puisque, suivant Origène, c'est tout un au sens spirituel. Mais du fait qu'il prend indifféremment les deux mots comme équivalents, il suit évidemment qu'il considère, non le cœur symbolique (une chose matérielle qui représente une réalité spirituelle), mais le cœur métaphorique

(un mot pris au sens figuré, une notion spirituelle signifiée par un mot qui, au sens propre, signifie un objet matériel). De plus, dans ces passages, c'est le sens intellectuel du mot qui est mis en relief, non le sens affectif. Voici les textes.

Dans le *Préambule* de son *Commentaire sur saint Jean :* « Il faut donc oser dire que les Évangiles sont les prémices de toutes les Écritures, et que les prémices des Évangiles, c'est l'Évangile de Jean. Et de cet Evangile nul ne peut avoir l'intelligence s'il n'a reposé sur la poitrine de Jésus et s'il n'a reçu de Jésus Marie pour être aussi sa mère[1]. » Le texte n'est pas très explicite ; mais la pensée est que, pour comprendre cet Évangile, il faut en avoir reçu la confidence de Jésus lui-même, comme d'un ami à son ami.

Le commentateur s'en explique plus au long en commentant le passage de l'Évangile où il est question de ce repos du disciple bien-aimé « sur le sein ou sur la poitrine » de Jésus. Après avoir exposé le sens littéral, il ajoute : « Mais si les paroles de Jésus sont esprit et non lettre, paroles de vie et non de mort, et si, à son exemple, le disciple qu'il aimait a mis esprit et vie dans son écrit, il faut entendre le mot : *Un des disciples reposait sur le sein de Jésus,* de façon digne de l'honneur qu'il convient au Fils de Dieu de déférer et au disciple chéri de recevoir. Je pense donc que, si Jean était alors symboliquement couché sur le sein de Jésus, ainsi favorisé parce que jugé digne par le Maître d'un amour de choix, ce fait symbolique veut dire que Jean, penché sur le Verbe et se reposant dans ses secrets les plus intimes, était couché sur le sein du Verbe, comme celui-ci est lui-même dans le sein de son Père, suivant le mot : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père l'a lui-même raconté*[2]. » Quelques

1. Migne, *P. G.*, XIV, 32.
2. *In Joan.*, t. XXXII, c. 13, *l. c.* 800.

lignes plus bas, parlant du pauvre Lazare reposant dans le sein d'Abraham, il explique également la chose comme « un repos dans la communion aux secrets révélés au patriarche ». Revenant à saint Jean, il conclut : « Sachant maintenant que celui que Jésus aimait était couché sur le sein de Jésus, faisons le possible pour avoir part à son amour particulier : alors nous reposerons nous aussi sur le sein de Jésus[1]. » Sans trop presser le sens de ces expressions, nous pouvons remarquer que ce repos sur le sein de Jésus nous est encore présenté ici comme un effet de l'amour du Maître : il communique ses secrets à ses amis.

6° *Conclusion.* S'il est souvent question du cœur de Jésus dans Origène, ce n'est jamais qu'au sens métaphorique. Le cœur de chair n'y est jamais présenté comme symbole d'amour. Il n'y a donc pas trace chez lui de dévotion au Sacré-Cœur, à proprement parler. Quand, suivant sa manière, il rencontre l'idée de ce cœur dans ses explications allégoriques, c'est pour y voir le lieu des secrets divins, des mystères de science et de sagesse que Jésus veut bien révéler à ses privilégiés. Mais on est dans le vrai en disant que l'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur est partout dans Origène. Il n'est pas jusqu'à ses formules qui ne conviennent très bien à l'expression de la dévotion. Elles ne l'expriment pas directement, mais, dès qu'elle sera trouvée, elles s'y adapteront à merveille.

5. *Saint Augustin et Hugues de Saint-Victor.* — On peut appliquer à saint Augustin ce qui vient d'être dit d'Origène : on trouve chez lui l'esprit de la dévotion, on en trouve des formules qui l'exprimeront très bien; mais la dévotion, au sens strict du mot, n'y est pas encore. C'est ce que nous montrera l'examen des textes. Le principal est celui que nous avons

1. *L. c.* 801.

cité en français, p. 202. C'est à propos de saint Jean : « Joannes evangelista... hoc praecipuum et proprium donum accepit a Domino, super cujus pectus in convivio discumbebat, ut per hoc significaret quia secreta altiora de intimo ejus corde potabat, ut ea diceret de Filio Dei quae, etc.[1] » Comme on le voit, saint Augustin mentionne ici le cœur de Jésus : il voit dans le repos du disciple bien-aimé sur la poitrine du Maître le symbole d'une spéciale amitié, accompagnée d'intimes confidences, qu'on ne fait qu'aux amis pour qui le cœur n'a pas de secrets. C'est la pensée que nous avons rencontrée dans Origène. Elle est souvent exprimée par saint Augustin, mais ce passage est le seul où j'aie remarqué le mot *cor*. Ailleurs il y a *pectus;* par exemple, *In Joan.* tr. 1, n. 1 : « Qui hæc dixit, accepit Joannes ille, fratres, qui discumbebat super pectus Domini, et de pectore Domini bibebat quod propinaret nobis[2]. » A l'endroit qui nous occupe, le mot *cor* était amené par le mouvement de la pensée, pour distinguer nettement le symbole et la chose symbolisée. Mais le symbole ici, c'est le mot *pectus,* ou plutôt le repos de Jean sur la poitrine de Jésus; *cor* ne signifie pas l'organe : il exprime la même idée que *pectus* dans les phrases analogues, dans celle, par exemple, qui vient d'être citée : « de pectore Domini bibebat ». Pas plus ici que dans Origène, il n'y a donc, au sens précis du mot, dévotion au Sacré-Cœur[3].

Saint Augustin a magnifiquement parlé de la plaie du côté, de l'eau et du sang qui en ont découlé, de

1. *In Joan., tr.* XVIII, n. 1; *P. L.* xxxv, 1536.
2. *L. c.* 1382.
3. L'auteur du beau et savant article *Jésus-Christ,* dans le *Dictionnaire apologétique* Jaugey-d'Alès a cru trouver, dans le *De sancta virginitate* « concentrée en quelques mots toute la dévotion, toutes les dévotions des âges futurs, celle du crucifix, celle du Sacré-Cœur ». Col. 1526. Mais le texte, cité sans référence, ne se trouve que partiellement dans l'ouvrage indi-

l'Église sortant du côté ouvert de Jésus, comme Ève tirée par Dieu du côté d'Adam; mais rien, dans ces beaux développements, sur le cœur blessé ni sur le symbolisme de cette blessure. Inutile donc de citer les textes. Aucun ne touche directement à notre sujet.

On cite souvent, sous le nom de saint Augustin, de beaux textes sur le Sacré-Cœur; mais, comme nous l'avons dit en son lieu, page 202, ils ne sont pas de lui. Le *Manuel,* d'où ils sont tirés, est une compilation postérieure à saint Bernard, due probablement, au moins pour la partie qui nous intéresse ici, à Jean de Fécamp, qui mourut en 1193. Ce qui regarde les plaies, et notamment la plaie du cœur, se trouve aux chapitres XXI et XXII, parmi de belles considérations sur l'amour. Voici le texte : « Amore Deus invisibilis servis suis factus est similis; amore vulneratus est propter delicta nostra. Tuta et firma requies est infirmis et peccatoribus in vulneribus Salvatoris. Securus illic habito; patent mihi viscera per vulnera; quidquid ex me mihi deest, usurpo mihi ex visceribus Domini mei : quoniam misericordia affluunt, nec desunt foramina per quæ effluant. Per foramina corporis patent mihi arcana cordis, patet magnum pietatis sacramentum, patent viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex alto. Vulnera Jesu Christi plena sunt misericordia, plena pietate, plena dulcedine et caritate. Foderunt manus ejus et pedes ejus, et latus ejus lancea perforaverunt. Per has rimas licet mihi gustare quam suavis est Dominus Deus meus : quoniam revera suavis et mitis et multæ misericordiæ est omnibus invocantibus eum in veritate, omnibus inquirentibus, et maxime diligentibus. Copiosa redemptio data est nobis in vulneribus Salvatoris nostri, magna multi-

qué : les mots qui regardent le cœur sont un développement ajouté par un pieux contemplatif; encore suis-je porté à croire que le texte latin de celui-ci devait porter *pectus* et non *cor*.

tudo dulcedinis, plenitudo gratiæ et perfectio virtutum. Cum me pulsat aliqua turpis cogitatio, recurro ad vulnera Christi. Cum me premit caro mea, recordatione vulnerum Domini mei resurgo. Cum diabolus mihi parat insidias, fugio ad viscera misericordiæ Domini mei, et recedit a me... Clavi et lancea clamant mihi quod vere reconciliatus sum Christo, si eum amavero. Longinus aperuit mihi latus Christi lancea, et ego intravi, et ibi requiesco securus. Qui timet, amet; quoniam caritas mittit foras timorem » etc.[1]. On voudrait tout citer de ces pieuses méditations. Ce qui précède suffit à notre but.

Ce qu'on respire ici avant tout, c'est l'esprit de saint Bernard. On y trouve sa manière. Non sans un peu de lenteur, avec des retours sans fin sur la même idée et quelque chose de traînant qui ne sont pas de lui. On y trouve à chaque instant des expressions de lui, des phrases et des membres de phrases, pris chez lui et tissés dans la trame du discours : l'auteur se sert de lui, comme lui-même se sert de la sainte Écriture. Il suffit de lire, à côté des lignes ici transcrites, les numéros 3, 4, 5 du sermon 61 sur le *Cantique,* pour voir et sentir l'influence de saint Bernard[2]. Nous en avons cité quelques lignes dans le cours de notre travail.

Du même coup se trouve tranchée la question des textes sur la dévotion attribués à Hugues de Saint-Victor. Le livre IV *De anima,* d'où ils sont tirés, n'est pas autre chose, pour les passages qui nous intéressent, que le *Manuel* même qui circulait sous le nom de saint Augustin. Hugues n'en est pas plus l'auteur que ne l'est saint Augustin[3]. C'est identiquement la page qui vient d'être citée.

6. *Sainte Radegonde.* — La vie de sainte Radegonde

1. *Manuale,* c. 21-23; P. L., XL, 960, 961.
2. P. L., CLXXXIII, 1971-1973.
3. Voir P. L., CLXXVII, 181-182.

nous offre une vision de la sainte qui prélude à toutes les visions analogues des saints postérieurs. La première année de sa conversion, raconte Baudonivie, elle eut une vision symbolique où elle se voyait elle-même sur les genoux de Notre-Seigneur. Jésus lui dit : « Maintenant tu es sur mes genoux; un jour, tu auras ta place dans mon cœur. *Modo in genu sedes; adhuc in pectus meum sessionem habebis*[1]. »

Le mot *pectus* est pris ici au sens symbolique, et on rend bien la pensée en le traduisant par le mot *cœur*. Cependant, pour avoir le sens précis de *cœur*, c'est le mot *cor* qu'il faudrait : *pectus* signifie *poitrine*.

7. *Saint Grégoire le Grand.* — Dans l'*Expositio super Cantica,* que l'éditeur bénédictin, mieux informé, dit-il, lui attribue, après la lui avoir refusée[2], l'auteur dit, à propos du texte *Veni columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ :* « Per foramina petræ vulnera manuum et pedum Christi in cruce pendentis libenter intellexerim. Cavernam vero maceriæ vulnus lateris quod lancea factum est eodem sensu dixerim. Et bene columba in foraminibus petræ et in caverna maceriæ esse dicitur, quia dum in crucis recordatione patientiam Christi imitatur, dum ipsa vulnera propter exemplum ad memoriam reducit, quasi columba in foraminibus, sic simplex anima in vulneribus nutrimentum quo convalescat invenit[3]. »

Ce texte est intéressant. C'est peut-être (mais je ne saurais l'affirmer) la première fois que l'on rencontre

1. Baudonivie, dans Bollandistes, *Vita*, c. I, § 3, n. 5, Anvers, 1737, t. 36 (3e d'août), p. 76. Cf. Aigrain, *Sainte Radegonde,* page 60.

2. Grégoire fit des homélies sur le *Cantique;* mais la rédaction est de Claude, son ami. Grégoire en fut-il content? Non, d'après le texte courant d'une lettre où il en est question ; mais M. de la Taille, par une correction ingénieuse, obtient un sens tout différent et beaucoup plus vraisemblable. *Recherches de science religieuse,* oct.-déc. 1916, t. VI, p. 472.

3. C. 2, n. 15; P. L., LXXIX, 499.

ce passage du *Cantique* appliqué à la demeure de l'âme dans les plaies du Christ. Par là même il est tout près de la dévotion au Sacré-Cœur et donne l'idée d'une des pratiques traditionnelles de cette dévotion. Cependant celle-ci n'y apparaît pas encore; car il n'est fait aucune mention du cœur. De plus, cette demeure n'est pas regardée ici comme une demeure d'amour : elle est toute ramenée au souvenir de la croix, *in crucis recordatione,* à la pensée des blessures, *dum vulnera ad memoriam reducit,* et cela en vue d'imiter le Christ et de trouver en lui un exemple, *patientiam Christi imitatur, propter exemplum.* Mais l'application du texte aux blessures de Jésus est une trouvaille qui ouvre tout un monde à la méditation des âmes dévotes : dans le côté percé on trouvera le cœur. Il est même probable que c'est à ce texte que saint Bernard doit le beau développement sur ce passage du *Cantique* où se trouve une des premières mentions certaines du cœur de Jésus. Il écrit, en effet : « Alius hunc locum ita exposuit, foramina petræ vulnera Christi interpretans. Recte omnino. » Et il part de là pour arriver où nous savons. Quel est cet « autre », qui lui a fourni son point de départ? Peut-être saint Grégoire lui-même; plus probablement le vénérable Bède. Celui-ci écrit : « Si juxta expositionem Apostoli petra erat Christus, quæ sunt foramina petræ nisi vulnera quæ pro nostra salute suscepit Christus? In quibus profecto foraminibus columba residet ac nidificat, vel cum anima quæque mitis, vel Ecclesia omnis in passione Dominica spem suæ salutis unicam ponit », etc[1]. Mais même si c'est à Bède que Bernard fait allusion, il est probable qu'il se rattache à Grégoire; car c'est chez Grégoire que Bède a dû prendre son interprétation.

1. *In Cantica allegorica expositio,* lib. III, P. L., XCI, 1111.

8. *Le vénérable Bède.* — Nous venons de voir que Bède entend comme Grégoire le verset *In foraminibus petræ, in caverna maceriæ.* Les développements qu'il ajoute n'ont pas de rapport direct à notre dévotion. Ce qu'il dit à propos du verset *Vulnerasti cor meum* y touche de plus près, comme nous l'avons dit en son lieu, page 203. Voici le texte dont nous avons alors donné la traduction : « Potest hic sermo et simpliciter accipi, quia commemoratione vulnerati cordis magnitudinem amoris quem erga Ecclesiam habet exprimere voluerit. Potest et juxta illud quod Isaias ait : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras.* Quæ sit autem ei maxime causa suscipiendi hujus vulneris, consequenter exponit, dicens : *In uno oculorum tuorum,* etc. Ait ergo : *Vulnerasti cor meum,* etc. Ac si aperte dicat : Tota quidem forma tui corporis, quo per mundum longe lateque dilataris, o Ecclesia catholica, pulchra mihi et immaculata appares; sed hoc est quod me præ ceteris ad te amandum mirifice accendit, quia unitatem ejusdem fidei ac dilectionis habere probaris. Hoc est quod me ad excipiendum pro tua vita vulnus mortis adduxit[1]. »

Ici, nous sommes très près, peut-être plus près que jamais, de la dévotion au Sacré-Cœur. Cependant nous ne la tenons pas encore. La blessure d'amour est le sens même du texte, et Bède en fait la remarque (*potest hic sermo simpliciter accipi*); le mot *vulnerasti* lui rappelle les blessures de Jésus dans sa passion et prophétisées dans Isaïe. Il voit même, sans le dire expressément, que c'est la blessure d'amour qui a poussé Jésus à la mort (*ad excipiendum vulnus mortis*). Mais le rapprochement n'est pas fait de la blessure du cœur de chair avec la blessure d'amour; le symbolisme du cœur n'est pas dégagé. Le mot *cor*

1. *L. c.* lib. IV, 1139.

est employé, mais au sens métaphorique; l'expression *vulnerati cordis* n'est qu'une formule de langage, non un symbole vivant et parlant.

9. *Conclusion.* — Nous arrêtons là notre revue. D'autres textes anciens ont été apportés en faveur de la dévotion ; mais il n'y a pas lieu de les examiner en détail. Quelques-uns sont étudiés au chapitre des origines : celui du Pseudo-Cyprien, celui de Gilbert de Holland, etc. Beaucoup ont rapport à la plaie du côté, au symbolisme du sang et de l'eau qui en découlent, etc., mais le cœur n'est pas particulièrement désigné. Les autres se ramènent à quelques-uns des cas qui ont été signalés ici, et s'expliquent par les mêmes remarques. La conclusion peut être regardée comme scientifiquement acquise que, dans les textes ou les faits allégués jusqu'à présent pour témoigner de la dévotion au Sacré-Cœur dans les dix premiers siècles de l'Église, aucun ne peut être regardé comme concluant. Pour préciser plus encore, pas un n'a exactement le sens qu'on lui donne, ou, s'il a le sens qu'on lui donne, ce sens n'est pas, à proprement parler, celui de la dévotion au Sacré-Cœur. En revanche, il est acquis que beaucoup de ces textes, qu'ils soient de l'Écriture ou des écrivains ecclésiastiques, ouvrent les voies à la dévotion, la préparent, y conduisent. Ils sont les matériaux dont elle se servira; ils seront, quand elle sera née, des formules toutes prêtes, soit de la dévotion soit de quelqu'une de ses pratiques.

Cette conclusion sous son double aspect, négatif et positif (absence de textes formels en faveur de la dévotion, beaucoup de textes qui préparent la dévotion), justifiera peut-être, au regard de ceux qui s'intéressent aux origines, le laborieux examen qu'il a fallu faire pour l'établir.

APPENDICE III

NOTE SUR QUELQUES IMAGES DU SACRÉ-CŒUR

1. La *Revue du Bas-Poitou*, t. XXX, p. 168-181 (1917), contient un intéressant article, intitulé : *Le sceau d'Estème Couret et les anciens emblèmes bas-poitevins du Sacré-Cœur,* par M. L. Charbonneau-Lassay. En voici la substance.

Le sceau de Couret « porte. dans une sorte de nimbe fait de deux cercles conjugués verticalement, un cœur surmonté d'une croix qui est plantée dans son sommet et du pied de laquelle s'élancent six rayons ». Il doit être du XV[e] siècle. Le cœur est-il le cœur de Jésus? Il semblerait que oui, à en juger par la croix, et surtout par les rayons; mais peut-être une autre explication est-elle possible.

On dit que saint Bernard aurait fait adopter par les Templiers l'image du cœur percé. Un peu plus tard, le roi Ferdinand de Portugal aurait, par révélation divine, pris pour emblème héraldique l'image du cœur percé et des quatre autres plaies du Christ, telle qu'elle est depuis des siècles sur le drapeau portugais [1].

1. Cf. *O Coração de Jesus*, cité plus haut, Introduction, et p. 148; Gaudeau, *Le drapeau du Sacré-Cœur avant la lettre*, dans *La foi catholique*, 30 avril 1919, t. 23, p. 180.

D'après Cloquet, le plus ancien cœur divin, actuellement connu (en 1890), se trouve placé sur le croisillon d'une croix du XIVe siècle, appartenant à M. l'abbé Frémy, de Tarentaise.

Beaucoup d'incunables du XVe siècle portent un cœur blessé. On voit au musée de Gand une vieille médaille de pèlerin portant le cœur sacré; de même, sur les stalles de l'église de Langeac; de même, dans les armes du prélat anglais Jean de Newland, à Bristol, XVe siècle; de même, sur la voûte de l'église abbatiale Saint-Martin, à Trèves.

La marque commerciale d'Antoine Vérard, célèbre libraire parisien, gravée sur bois dans le dernier quart du XVe siècle, porte deux cœurs : le premier occupe le bas de la vignette et porte le monogramme de Vérard... Dominant le tout, un autre cœur portant le sigle IHS, se détache d'un encadrement sur lequel on lit cette prière :

Pour provoquer ta grand miséricorde
A tous pécheurs faire grâce et pardon,
Anthoine Vérard humblement te recorde
(Que?) ce qu'il a il tient de toi par don.

A Loudun, une vieille maison, aujourd'hui démolie, avait, sur un panneau, un cœur avec IHS posé sur une croix.

Sur un moule en bois du XVIIe ou XVIIIe siècle, on voit deux grands cœurs unis et entrelacés par un S. Celui de droite porte IHS; celui de gauche MRA. Dans le premier, le soleil; dans l'autre, la lune. Au bas de l'image, un cœur plus petit, celui du fidèle.

L'article se termine par une étude sur les cœurs vendéens au XVIIe et au XVIIIe siècle. Il y est dit notamment que les Visitandines de Loudun en confectionnaient beaucoup.

2. M. Émile Ginot, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 1918, p. 311-320 étudie et

reproduit *Deux moules de cirier poitevin au* XVIIe-XVIIIe *siècle*. Le premier est celui dont un côté porte les deux cœurs signalés ci-dessus. L'auteur y voit l'influence de la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie, telle que l'entendait le P. Eudes. L'autre côté porte, entre autres figures, un grand cœur avec IHS inscrit en grosses lettres (avec croix sur la traverse de l'H); au bas de ce grand cœur, un cœur tout petit, avec trois clous au sommet. Une autre figure, placée symétriquement à celle-là, consiste en un grand cœur tout semblable, avec MRA inscrit de la même façon; en bas, un petit cœur aussi, surmonté de sept glaives qui le percent au sommet. M. Ginot voit dans ce moule un moule de cirier, et en explique l'usage avec beaucoup de vraisemblance.

M. Ginot a bien voulu me communiquer aussi la photographie d'une table qu'il a connue trop tard pour en parler dans son article du *Bulletin*. Cette table, qu'il croit être des premières années du XVIIe siècle, porte, gravés profondément, des symboles variés, parmi lesquels des cœurs enflammés. Je ne sais si ces cœurs peuvent être regardés comme des cœurs de Jésus ou de Marie. Mais, s'il est permis d'hésiter sur tel ou tel détail, l'ensemble de ces faits, joints à tant d'autres, nous montre combien répandue était bien avant le XIXe ou le XXe siècle, la dévotion au cœur de Jésus.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

Pratique de la dévotion.

CHAPITRE IV

Les promesses.

DEUXIÈME PARTIE

Explications doctrinales.

CHAPITRE PREMIER

Objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur.

CHAPITRE II

Les fondements de la dévotion.

CHAPITRE III

L'acte propre de la dévotion.

CHAPITRE IV

Résumé et conclusion.

TROISIÈME PARTIE

Développement historique de la dévotion.

CHAPITRE PREMIER

Les origines.

CHAPITRE II

Diffusion du culte (XIIIe-XVe siècle).

CHAPITRE III

Premier épanouissement de la dévotion (XVIe siècle).

CHAPITRE IV

La dévotion au XVIIe siècle.

CHAPITRE V

Efforts spéciaux pour organiser et pour répandre la dévotion.

CHAPITRE VI

Marguerite-Marie et ses premiers collaborateurs.

CHAPITRE VII

Essor de la dévotion.

CHAPITRE VIII

Epanouissement de la dévotion.

CHAPITRE IX

Tendances actuelles de la dévotion.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

